

anais de história de além-mar

VII

ANO 2006

CENTRO DE HISTÓRIA DE ALÉM-MAR

FACULDADE DE CIÊNCIAS SOCIAIS E HUMANAS

UNIVERSIDADE NOVA DE LISBOA



CHAM

ANAIS DE HISTÓRIA DE ALÉM-MAR

Periodicidade Anual

Apoio **FCT** Fundação para a Ciência e a Tecnologia
MINISTÉRIO DA CIÊNCIA E DO ENSINO SUPERIOR Portugal
Apoio do Programa Operacional Ciência, Tecnologia,
Inovação do Quadro Comunitário de Apoio III

Direcção João Paulo de Oliveira e Costa

Conselho Editorial Luís Filipe Thomaz; Ana Isabel Buescu; Maria do Rosário Pimentel; João Paulo Oliveira e Costa; Ângela Domingues; Pedro Cardim; Jorge Flores

Secretária Ângela Domingues

Edição, propriedade, assinaturas e divulgação: Centro de História de Além-Mar
Faculdade de Ciências Sociais e Humanas
Universidade Nova de Lisboa
Av. de Berna, 26-C
1069-061 Lisboa
cham@fcsh.unl.pt

Preço deste número: 30 €

Capa: Patrícia Proença

Tiragem: 1.000 ex.

ISSN: 0874-9671

Depósito Legal: 162657/01

Composição e impressão: Barbosa & Xavier Lda.
Rua Gabriel Pereira de Castro, 31 A-C
Telefs. 253 263 063 / 253 618 916 • Fax 253 615 350
4700-385 Braga

Articles appearing in this journal are abstracted and indexed in
HISTORICAL ABSTRACS and AMERICA: HISTORY AND LIFE

N.º 7, 2006

*Anais de História
de Além-Mar*

ÍNDICE

ARTIGOS

LES FLAMANDS AU PORTUGAL AU XV ^E SIÈCLE (LISBONNE, MADÈRE, AÇORES), Jacques Paviot	7
A HISTÓRIA DO COMPORTAMENTO ANIMAL APLICADO AOS MAMÍFEROS MARINHOS: DA ÉPOCA MEDIEVAL AO SÉCULO XVIII, Cristina Brito	41
O PRIMEIRO CENTRO URBANO COLONIAL NOS TRÓPICOS: RIBEIRA GRANDE (CABO VERDE), SÉCULOS XV-XVII, M. Emília Madeira Santos e Iva Cabral.....	55
COMBATES LUSO-NEERLANDESES EM SANTA HELENA (1597-1625), André Murteira.....	65
OS REFLUXOS DO IMPÉRIO, NUMA ÉPOCA DE CRISE. A CÂMARA DE LISBOA, AS ARMADAS DA ÍNDIA E AS ARMADAS DO BRASIL: QUATRO TEMPOS E UMA INTERROGAÇÃO (c.1600-1640), Catarina Madeira Santos	81
L'IMAGE DE L'ISLAM DANS LA LITTÉRATURE PORTUGAISE DES VOYAGES DU XVI ^{ÈME} SIÈCLE: LES ITINÉRAIRES TERRESTRES AU MOYEN ORIENT, Vasco Resende.....	107
A ILHA DE MOÇAMBIQUE, NA SEGUNDA METADE DO SÉCULO XVIII, Luís Frederico Dias Antunes	197
FARMACOPÉIA E DROGAS MEDICINAIS NO MUNDO LUSO-BRASILEIRO SETECENTISTA, Daniela Buono Calainho	213
IMPRIMIR, REGULAR, NEGOCIAR: ELEMENTOS PARA O ESTUDO DA RELAÇÃO ENTRE COROA, SANTO OFÍCIO E IMPRESSORES NO MUNDO PORTUGUÊS (1500-1640), Ana Paula Torres Megiani	231
ÉDEN DOMESTICADO A REDE LUSO-BRASILEIRA DE JARDINS BOTÂNICOS, 1790-1820, Nelson Sanjad	251

NOTAS PARA O ESTUDO DO MECENATO DE D. FREI ALEIXO DE MENESES: OS RECOLHIMENTOS DA MISERICÓRDIA EM GOA, Carla Alferes Pinto ...	279

DOCUMENTOS

ÍNDICE ANALÍTICO DAS CARTAS DOS VICE-REIS DA ÍNDIA NA TORRE DO TOMBO, Pedro Pinto	313
ÍNDICE DAS CARTAS DOS VICE-REIS	329

NOTÍCIAS

A HISTÓRIA INDO-PORTUGUESA EM DEBATE, Eugénia Rodrigues e Maria de Jesus dos Mártires Lopes.....	389
NOTÍCIAS DO CHAM	397
RECENSÕES	409
RESUMOS / ABSTRACTS	431

Artigos

LES FLAMANDS AU PORTUGAL AU XV^E SIÈCLE (LISBONNE, MADÈRE, AÇORES) *

por

JACQUES PAVIOT

Les Flamands Martin Lem (Martim Leme) et ses fils, marchands, Jacome de Bruges, Josse de Hurtere (Jós de Utra), Guillaume (*Willem*) van der Haeghen (Guilherme da Silveira) et le Picard Jean Esmeraut (João Esmeraldo), ou encore Fernão Dulmo, colonisateurs ou colons dans les îles, ne sont pas des inconnus pour qui s'intéresse à l'histoire du Portugal au XV^e siècle et ils ont notamment été étudiés par Charles Verlinden¹ et John G. Everaert²,

* Je dédie ce travail à la mémoire de Jean Aubin, qui m'a initié aux études portugaises.

¹ « Formes féodales et domaniales de la colonisation Portugaise dans la Zone Atlantique aux XIV^e et XV^e siècles et spécialement sous Henri le Navigateur », in *Revista Portuguesa de História*, vol. IX, 1960, p. 1-44, et in *Congresso Internacional de História dos Descobrimentos. Actas*, vol. V-1, Lisbonne, 1961, p. 401-417 ; « Un précurseur de Colomb : Le Flamand Ferdinand van Olmen (1487) », in *Revista Portuguesa de História*, vol. X, 1962 (*Homenagem ao doutor Damião Peres*), p. 453-466 ; « Quelques types de marchands italiens et flamands dans la Péninsule et dans les premières colonies ibériques au XV^e siècle », in *Fremde Kaufleute auf der iberischen Halbinsel*, éd. Hermann Kellenbenz, Cologne-Vienne, 1970, p. 31-47 (*Kölner Kolloquien zur internationalen Sozial- und Wirtschaftsgeschichte*, 1) ; « Le peuplement flamand aux Açores au XV^e siècle », in *Os Açores e o Atlântico (séculos XIV-XVIII). Actas do Colóquio Internacional realizado em Angra do Heroísmo de 8 a 13 de Agosto de 1983*, Angra do Heroísmo, 1984, p. 298-308 ; « La position de Madère dans l'ensemble des possessions insulaires portugaises sous l'infant Dom Fernando (1460-1470) », in *Colóquio Internacional de História de Madeira 1986*, Funchal, 1989, p. 53-63 ; « La colonisation flamande aux Açores », in *Flandre et Portugal. Au confluent de deux cultures*, dir. J. Everaert et E. Stols, Anvers, 1991, p. 81-97 ; « L'engagement maritime et la participation économique des Flamands dans l'exploration et la colonisation ibériques pendant la seconde moitié du XV^e siècle », in *Dans le sillage de Colomb. L'Europe du Ponant et la découverte du Nouveau Monde (1450-1650). Actes du Colloque International, Université Rennes 2, 5, 6 et 7 mai 1992*, dir. Jean-Pierre Sanchez, Rennes, 1995, p. 225-235.

² « Marchands flamands à Lisbonne et l'exportation du sucre de Madère (1480-1530) », in *Colóquio Internacional de História de Madeira 1986*, p. 442-480 ; « Les barons flamands du sucre à Madère (vers 1480-1620) », in *Flandre et Portugal...*, p. 99-117 ; « Les Lem, alias Leme, une dynastie marchande d'origine flamande au service de l'expansion portugaise », in *Actas. III Colóquio Internacional de História da Madeira*, Funchal, 1993, p. 817-838 ; dans le livre *Flandre*

ainsi que par António Ferreira de Serpa³, le P. Fernando Augusto da Silva⁴, João et Martim Cunha da Silveira⁵ et Miguel Jasmins Rodrigues⁶. Je me propose ici de reprendre ce sujet, qui ne me semble pas avoir été épuisé, ainsi que j'espère le montrer, la question principale étant de savoir comment des jeunes gens entreprenants se sont établis au Portugal, et y ont réussi ou non, en profitant de l'expansion que connaissait ce pays.

*

Le premier point, généralement le plus confus, est celui de leur origine. Martin Lem est celui qui présente le moins de problèmes. L'historien Manuel Soeiro⁷, dans la *Segunda Parte de los Anales de Flandes*, publiée à Anvers en 1624, indique que Martin Lem et ses fils Martin et Antoine étaient *naturales de Brujas*, mais que leurs ancêtres étaient de Bergues-Saint-Winoc⁸, une ville drapière de la Flandre française, non loin de Dunkerque. On y trouve effectivement cinq Lem qui ont accédé au statut de bourgeois : en 1390 Jean, *Raem* et Guillaume, en 1413 un autre Guillaume, en 1420 Nicolas (*Clays*)⁹. Un de ces Guillaume, sans doute le premier, s'installa à Bruges, car sa femme Catherine fut enterrée à l'abbaye d'Eeckhout en 1393¹⁰. En 1406, Martin

et Portugal... (Bibliographie, p. 368), l'auteur annonce une biographie : *Les fortunés de la colonisation : la carrière sucrière du « Flamand » João Esmeraldo à Madère (1481-1536)*, qui n'est pas encore publiée.

³ *Os Flamengos na ilha do Faial. A Família Utra (Hurtere)*, Lisbonne, 1920 ; je n'ai pu consulter, du même, « As doações das Ilhas do Faial e Pico ao flamengo Josse de Hurtere (Jós de Utra) », in *Livro do Primeiro Congresso Açoriano que se reuniu em Lisboa de 8 a 15 de Maio de 1938*, 2^e éd., Ponta Delgada, 1995.

⁴ *A Lombada dos Esmeraldos na Ilha da Madeira*, Funchal, 1933 (que je n'ai pu consulter à la Bibliothèque nationale de Lisbonne car hors d'usage).

⁵ De João Cunha da Silveira : « Willem van der Haegen, tronco dos Silveiras dos Açores », in *Insulana*, vol. V, 1949, p. 1-27 ; « Un gentilhomme flamand du XV^e siècle aux Açores », in *La Revue coloniale belge*, n° 171, 15 novembre 1952 (je n'ai pu consulter cet article) ; « Apport à l'étude de la contribution flamande au peuplement des Açores », in *Marine Académie van Belgique – Académie de Marine de Belgique, Mededelingen – Communications*, vol. X, 1956-1957, p. 69-80 ; de Martim Cunha da Silveira : « De la contribution flamande aux Açores », *ibidem*, vol. XVIII, 1966, p. 87-111 ; je n'ai pu consulter, de ce dernier, « O Contributo Flamengo nos Açores », in *Boletim do Instituto Histórico da Ilha Terceira*, vol. XXI-XXII, 1963-1964.

⁶ « Os Esmeraldos da Ponta do Sol. Uma família nobre na ilha », in *Colóquio Internacional de Historia da Madeira* 1986, p. 612-670.

⁷ Selon l'orthographe moderne ; Emanuel Sueyro sur la page de titre.

⁸ P. 494, s. a. 1471. Aujourd'hui Bergues ; Saint-Winoc, du nom de l'abbaye située à côté de la ville.

⁹ Th. Vergriete, *Indices. Poorterboeken van St.-Winoksbergen. Les Bourgeois (Ceurfrères) de Bergues, 1389-1789*, Handzame, 1968, p. 140 (*Reeks Poorterboeken van de Zuidelijke Nderlanden*, III) ; cf. Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 819.

¹⁰ J. Gailliard, *Bruges et le Franc ou leur Magistrature et leur Noblesse, avec des données historiques et généalogiques sur chaque famille*, vol. I, Bruges, 1857, p. 319.

Lem, fils de Guillaume – sans doute celui qui vient d'être cité –, fondait un repas à la fabrique de l'église Saint-Jacques à Bruges ¹¹. Le Martin Lem qui est allé au Portugal pourrait être son fils ¹².

D'après une notice du manuscrit de Valentim Fernandes composé en 1506-1507, Josse de Hurtere était un *fidalgo* de la maison du duc de Bourgogne qui fut marié à la sœur de l'impératrice, six ans après la prise d'Arzila. (En fait, en 1477, c'est Maximilien de Habsbourg, fils de l'impératrice D. Leonor, qui épousa la duchesse Marie de Bourgogne ; d'après la suite, l'auteur semble faire référence à la duchesse Isabelle de Portugal, tante de l'impératrice, mais dont le mariage avec le duc Philippe le Bon eut lieu en 1429-1430.) Il avait trois frères riches et, comme il était jeune homme, il suivait la cour en gaspillant sa fortune ¹³. Pour Gaspar Frutuoso, dans ses *Saudades da Terra* rédigées dans le troisième tiers du XVI^e siècle, il résidait dans la ville de Bruges, *fidalgo* et seigneur de certains bourgs en Flandre ¹⁴. Selon l'*Espelho Cristalino em Jardim de Várias Flores* rédigé par fr. Diogo das Chagas entre 1646 et après 1654, Josse de Hurtere était un *fidalgo muito illustre*, descendant d'un noble et juge majeur, chef d'un des Quatre Membres de Flandre qui ne reconnaissait au-dessus de lui que le comte Maurice ¹⁵. Cela est bien confus : la Flandre avait un organisme représentatif, les Quatre Membres, composés des représentants (dont la fonction n'était pas héréditaire) des villes de Gand, Ypres et Bruges, et du terroir du Franc de Bruges (d'où auraient été issus les de Hurtere). Dans le comte Maurice, je ne vois qu'une déformation de Maximilien (de Habsbourg), comte de 1477 à 1482 en tant qu'époux de Marie de Bourgogne (*Mauricio, Maximiliano*). Toujours selon Diogo das Chagas, Josse de Hurtere avait été fait panetier par la duchesse Isabelle de Portugal, dans son propre hôtel, par ses lettres du 4 juillet 1467 ¹⁶. De son côté, le P. Manuel Luís Maldonado qui a compilé son *Fenix Angrence* au début du XVIII^e siècle donne la copie d'une lettre écrite par Jacques de Hurtere (*Diogo de Hutra*), en Flandre, en 1527, à son cousin Josse de Hurtere (*Jobs de Hutra*), deuxième capitaine donataire de Faial et Pico, lui-même fils de Josse de Hurtere qui nous intéresse ¹⁷. Jacques de

¹¹ W. Rombauts, *Het oud archief van de Kerkfabriek van Saint-Jacob te Brugge (XIIIde-XIXde eeuw)*, Bruxelles, 1986, vol. I : *Inventaris*, n° [904], p. 154 ; vol. II : *Regesten*, n° 190, 191 et 192 ; cf. Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 819.

¹² Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 819. Remarquons que ce Martin Lem a lui-même donné le même prénom à ses fils. J. Gailliard (*Bruges et le Franc...*, vol. I, p. 319) indique que son frère Guillaume était chevalier.

¹³ *Códice Valentim Fernandes*, éd. José Pereira da Costa, Lisbonne, 1997, p. 187.

¹⁴ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXVI, éd. João Bernardo de Oliveira Rodrigues, Ponta Delgada, 1963, p. 249.

¹⁵ Éd. dir. Artur Teodoro de Matos, [Angra do Heroísmo – Ponta Delgada] 1989, p. 473.

¹⁶ *Espelho Cristalino...*, p. 473 ; cf. Serpa, *Os Flamengos na ilha do Faial...*, p. 30.

¹⁷ D'abord publiée dans *Arquivo dos Açores*, vol. I, p. 162 (que je n'ai pu consulter à la Bibliothèque nationale à Lisbonne, car hors d'usage) ; je n'ai pas retrouvé cette lettre dans la transcription et édition de Helder Fernando Parreira de Sousa Lima, *Fenix Angrence*, Angra di

Hurtere donne une généalogie de la famille, originaire de la seigneurie de Wijnendale en Flandre maritime¹⁸ et cite les titres qu'il a vu, des lettres patentes de 1352, du 21 juin 1365 et du 28 septembre 1469. Ces dernières sont les plus intéressantes pour nous. Elles nous apprennent que se sont succédés comme seigneurs de Haegebrouck (Maldonado ou un scribe le précédant a écrit erronnellement *Aghebrone*), seigneurie qui dépendait de celle de Wijnendale : Nicolas de Hurtere, et son fils Jacques ; un autre Nicolas¹⁹, fils de Barthélemy, et aussi Léon²⁰ qui fut bailli et *presidente*, de la cour et conseil de Wijnendale pour Adolphe de Clèves²¹. Ce Léon a finalement hérité de la seigneurie de Haegebrouck.

Ce dernier eut cinq fils et une fille légitimes : Barthélemy, Baudouin, Jacques, Josse (*Job*, le premier capitaine de Faial et de Pico), Vincent et Jossine. Barthélemy, qui s'était illustré dans les guerres des ducs de Bourgogne Philippe le Bon et Charles le Téméraire, hérita de son père, mais resta célibataire. La seigneurie passa à Baudouin²², père du rédacteur de la lettre et oncle du destinataire, puis, selon la *repartição e fee do feudo* faites par Philippe de Clèves, le 18 février 1493 (1492 anc. st.), au troisième frère Jacques²³.

Heroísmo, 3 vol., 1989-1997 ; le contenu est donné dans Serpa, p. 2-5 ; on en trouve aussi des extraits dans Maria Olímpia da Rocha Gil, *O Arquipélago dos Açores no Século XVII. Aspectos sócio-económicos (1575-1675)*, Castelo Branco, 1979, p. 50-52. Diogo das Chagas avait peut-être vu cette lettre, mais en donne comme date le 8 février 1492, opérant sans doute une confusion avec le dernier acte cité dans cette lettre, du 18 février 1492 ancien style (éd. citée, p. 473).

¹⁸ Au sud de Bruges et à l'est d'Ostende ; elle appartenait depuis 1413 à la famille de Clèves et faisait partie de l'ancienne circonscription du Franc de Bruges ; cf. P. Lansens, *Geschiedenis van Torhout- Wynendaele*, Bruges, 1845 (que je n'ai pu consulter à la Bibliothèque royale de Belgique) ; R. Haelewyn, *Slot en Heerlijkheid Wijnendale*, Torhout [1960] (qui ne mentionne pas les de Hurtere).

¹⁹ En 1421, il faisait partie des nobles de Flandre qui ont accompagné le duc de Bourgogne Philippe le Bon dans ses guerres ; cf. Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. I, p. 205.

²⁰ Ce prénom ne me semble pas avoir été usité en Flandre au XV^e siècle, au contraire de Léonard.

²¹ Fils cadet d'Adolphe I^{er}, duc de Clèves, et de Marie de Bourgogne, sœur de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, né en 1425, il fut seigneur de Ravenstein, Wijnendale et Dreischor ; il mourut le 18 septembre 1492. Il épousa en 1453 Béatrice de Portugal († 1462), fille de l'infant Pierre, dont il eut Philippe (1456-1528) qui lui succéda. Cf. la notice de Paul de Win dans *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or au XV^e siècle*, dir. Raphaël de Smedt, 2^e éd., Francfort-sur-le-Main, 2000, n° 55, p. 131-134 (*Kieler Werkstücke, Reihe D : Beiträge zur europäischen Geschichte des späten Mittelalters*, 3).

²² Que Serpa confond avec son fils homonyme.

²³ Que Serpa confond avec son neveu homonyme, l'auteur de la lettre. Cette transmission de la seigneurie paraît curieuse, car Baudouin de Hurtere avait au moins deux fils, Baudouin et Jacques qui ont fait une belle carrière à Bruges : Baudouin fut échevin en 1517, 1525, 1526 et 1529 ; conseiller en 1519, 1522, 1531, 1534 ; chef-homme en 1527 ; il mourut en 1536 (nouv. st.) ; il avait épousé Jeanne van Vlamincpoorte, dont le père se livrait au commerce avec le Portugal (cf. Jacques Paviot, « Les Portugais à Bruges au XV^e siècle », in *Arquivos do Centro Cultural Calouste Gulbenkian*, vol. XXXVIII, 1999, p. 1-120, *passim*) ; Jacques, l'auteur de la lettre, fut conseiller en 1509, 1514 et 1529 ; échevin en 1516 et 1520 ; chef-homme en 1531 ; cf. Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. II, Bruges, 1858, p. 22.

Ajoutons que pour son gendre Martin Behaim qui s'était éloigné de sa belle-famille, Josse de Hurtere était seigneur de *Mörkirchen* (Moerkerke) en Flandre ²⁴.

Bien que les membres de la famille de Hurtere ²⁵ apparaissent peu dans les archives ²⁶, moins au XV^e siècle qu'aux XIV^e – où on les voit siéger régulièrement parmi les échevins et la loi du Franc et Bruges – et XVI^e siècles – où une branche de la famille était établie à Bruges –, les informations données par Jacques de Hurtere paraissent fiables. Cependant aucune autre source, à ma connaissance, ne nous confirme que les de Hurtere étaient seigneurs de Haegebrouck ; en tout cas, ils n'étaient pas seigneurs de Moerkerke : Martin Behaim était bien mal informé sur son beau-père ²⁷. D'autre part, l'on peut écarter comme fausse la lettre de la duchesse Isabelle de Portugal du 4 juillet 1467 commettant Josse de Hurtere son panetier : en effet, à cette date la duchesse n'avait plus d'hôtel depuis une douzaine d'années ²⁸. Si nous acceptons la date comme véridique, il serait plus logique de voir une nomination par le nouveau duc de Bourgogne Charles le Téméraire – depuis la mort de son père, le 15 juin précédent. Là aussi, il y a une impossibilité, car Josse de Hurtere n'apparaît nullement dans les comptes de l'hôtel du duc de Bourgogne ²⁹. De toute façon, ainsi que nous le verrons plus loin, je ne pense pas qu'une lettre ait pu être écrite, en Flandre à cette date (1467), en faveur de Josse de Hurtere qui devait déjà se trouver au Portugal. Enfin, pour semer encore plus le doute sur l'origine de Josse de Hurtere, apparaît, en novembre 1467, un Baudouin de Hurtere, bourgeois de Bruges, qui se portait caution de João Martins, de Lisbonne dont la caravelle avait été saisie par un Breton ³⁰. Si l'on se reporte à la lettre de Jacques de Hurtere de 1527, ce Baudouin de Hurtere devrait être le frère de Josse de Hurtere, qui ne serait donc pas si noble et qui n'était pas parti à l'aventure au Portugal, si son frère y avait des liens commerciaux.

En ce qui concerne Guillaume van der Haeghen dont on sait en fait peu de choses, on possède la copie faite en 1826 d'un acte de 1578, émis par la chancellerie de D. Sebastião, confirmant des lettres de confirmation de ses

²⁴ E[rnst] G[eorge] Ravenstein, *Martin Behaim. His Life and his Globe*, Londres, 1908, p. 76 (dans une inscription sur son globe) ; Moerkerke, Flandre-Occidentale, au NEE de Bruges, à l'E de Damme.

²⁵ Le nom correct de la famille, en flamand, est « de Hurtere », que l'on pourrait traduire en français « Le Heurteur » (« celui qui heurte, frappe ») (le « de » étant ici non une particule, mais un article).

²⁶ Cf. à ce sujet, Serpa, p. 7-10.

²⁷ La ville de Nuremberg était mieux renseignée en 1518, quand elle titrait Josse de Hurtere seigneur de *Habruck* (Haegebrouck) ; cf. Ravenstein, *Martin Behaim...*, p. 115.

²⁸ Monique Sommé, *Isabelle de Portugal, duchesse de Bourgogne. Une femme au pouvoir au XV^e siècle*, Lille, 1998, p. 221-371.

²⁹ Cf. *Burgundica Prosopographia*, sur le site internet de l'Institut historique allemand de Paris : <http://www.dhi-paris.fr>; Publications électroniques.

³⁰ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. 72, p. 76-77, déjà signalé dans Serpa, p. 10.

armoiries par D. João II (donc entre 1481 et 1495), car son écu avait brûlé dans sa maison à Terceira³¹. Comme il est courant pour ce genre de document, les renseignements que l'on y trouve ont dû être donnés par le bénéficiaire lui-même. On y apprend que « *Guilherme Vandrage* (van der Haeghen) *da Silveria* était un noble très principal du royaume d'Allemagne et très riche » (on pourrait alors se demander pourquoi il est allé aux Açores). Il est aussi dit descendre des *Vandragas* (Van der Haeghen) et des *Silveiras* (version portugaise du même nom) dans les royaumes d'Allemagne, ce qui est plutôt tautologique. Plus modestement, on peut lire dans la suite de l'acte : « lequel on prouve être une personne honorable et noble des royaumes d'Allemagne ». Selon Gaspar Frutuoso, *Guilherme Vandruga* (Guillaume van der Haeghen), *que depois se chamou Guilherme da Silveira*, était un homme noble et riche, de grande expérience, né à Bruges ainsi que sa femme *Margarida Sabuja* (ou *Sabuia*)³². Ailleurs, avec une précision sur la forme de son nom : *Guilherme da Silveira na lingua portuguesa, que em lingugem framenga quer dizer Wuyllen Van Der Agem ou Vuvellen Van der Agam* [*Willem van der Haeghen*], il le dit homme puissant, *neto* (petit-fils) même du comte de Flandre³³. Diogo das Chagas complique les choses, en affirmant que Gaspar Frutuoso s'est trompé : pour lui, il y avait en fait deux *Silveira* : *João de Silveyra, homem muito principal, e grosso mercador* ou encore *ardiloso mercador*, à qui Josse de Hurtere fit de grandes promesses s'il venait s'installer aux Açores, et *Guilherme de Silveyra* des *Silveyras de Brandath*³⁴ qui alla à Flores, puis à São Jorge. A propos de ce dernier, notons que le nom *Brand(r)ath* est une forme corrompue de *Vandruga* de l'acte de D. João II. Eduardo de Campos de Castro de Azevedo Soares, dans son *Nobiliário da Ilha Terceira*, le donne comme de la *casa de Maestrick* en Flandre³⁵, ce qui indiquerait Maastricht (Trecht sur la Meuse), qui se trouve en Brabant et où il n'y avait pas de famille noble de ce nom.

Un dernier point important mérite d'être soulevé quant à sa véritable origine. La première mention contemporaine – alors qu'il vivait encore –, dans le manuscrit de Valentim Fernandes, donne la forme *Guylelmo Hersmacher*. De son côté, Gaspar Frutuoso écrit quelque part : *Guilherme da Silveira que outros chamam Cosmacra*³⁶. On peut reconnaître dans *Hersmacher* et *Cosmacra* le néerlandais médiéval *Kerse-maker* et moderne *Kaarsenmaker* (que l'on peut traduire en français par Chandelier ou Cirier, « fabricant de chandelles, de bougies »). Or, nous trouvons à Bruges, le 2

³¹ À défaut de n'avoir pu voir la copie portugaise publiée dans *Arquivo dos Açores*, t. XIII, n° 75, j'utilise l'extrait donné dans João Cunha da Silveira, « Willem van der Haegen... », p. 3, et sa traduction partielle en français dans « Apport... », p. 71-72.

³² *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXII, éd. citée, p. 231.

³³ *Ibidem*, liv. VI, ch. XXXVI, éd. citée, p. 254.

³⁴ *Espelho Cristalino...*, éd. citée, p. 471-472.

³⁵ T. II, Porto, 1944, p. 379.

³⁶ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXII, éd. citée, p. 257.

avril 1470, le bourgeois (et sans doute marchand) *Willem de Kersmakere* qui, avec Jan Colne de Jonghe, se portait caution de plusieurs marchands portugais³⁷. A n'en pas douter, il s'agit de celui qui est devenu *Guilherme da Silveira*, qui a usurpé le nom d'une grande famille portugaise.

Jacome de Bruges reste énigmatique. Bien que le faux document du 21 mars 1450³⁸ le dise *natural do condado de Flandes*, le prénom n'est pas flamand. On pourrait plutôt lire une transcription du picard « Jakeme(s), Jaqueme(s) », mais le prénom *Jácome* se rencontrait au Portugal au XV^e siècle. D'autre part, l'expression « de Bruges » signifie-t-elle l'origine géographique ou est-elle un nom de famille ? Dans ce dernier cas, il existait une telle famille, la plus élevée de la ville de Bruges, dont le plus fameux représentant au XV^e siècle fut Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuse, prince de Steenhuyse et comte de Winchester³⁹. Pourrions-nous imaginer que Jacome fût un bâtard de cette illustre maison ? Gaspar Frutuoso le dit *fidalgo*⁴⁰, ce qui a été repris par Diogo das Chagas⁴¹, tandis que Manuel Luís Maldonado le dit *cavallhero*⁴², ce qui est une exagération car l'acte douteux du 21 mars 1450 l'indique seulement comme *servidor* de l'infant D. Henri⁴³. Dans l'autre cas, il serait curieux que Jacome n'ait pas eu de patronyme, à moins d'être d'une origine très modeste.

Quelle était la forme française précise du nom de *João Esmeraldo* ? O. Mus a lu dans les registres de la firme brugeoise Despars, sous l'année 1481, à ses débuts, « Jennin Esmenandt », « Jennin Esmerandt »⁴⁴. Vu la forme portugaise, il faut corriger cette lecture en « Esmenaudt » ou « Esmeraudt ». L'emploi du diminutif Jennin (Jeannin) en 1481 signifie qu'à cette date Jean Esmenaudt ou Esmeraudt était un jeune homme, donc qu'il soit né au plus tôt vers 1460. La lettre de D. Manuel de 1520 confirmant ses armes⁴⁵ indique, selon les informations qui ne peuvent avoir été données que par

³⁷ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. 104, p. 91-92.

³⁸ Retranscrit dans Frutuoso, *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 62-64, et repris dans *Documentação Henriquina*, éd. José Manuel Garcia, Maia, 1995, n° I-41, p. 59-60. Je me range à l'avis de Peter Russell, *Prince Henry 'the Navigator'. A Life*, New Haven – Londres, 2000, p. 104, bien qu'il soit considéré comme authentique par José Manuel Garcia. Le point avait déjà été soulevé par Serpa, « Um documento falso atribuído ao Infante Dom Henrique ou a carta de doação da Ilha Terceira a Jácome de Bruges », in *Revista de Arqueologia*, vol. I, 7-9, 1932 (que je n'ai pas vu).

³⁹ Cf. le catalogue de l'exposition *Lodewijk van Gruuthuse. Mecenas en Europees diplomaat, ca. 1427 – 1492*, dir. Maximiliaan P. J. Martens, Bruges, 19 septembre – 30 novembre 1992.

⁴⁰ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. I et VII, éd. citée, p. 12 et 62.

⁴¹ *Espelho Cristalino...*, p. 217 et 298.

⁴² *Fenix Angrence*, vol. I, p. 77.

⁴³ Cf. *supra*.

⁴⁴ « De Brugse compagnie Despars op het einde van de 15e eeuw », in *Handelingen van het Genootschap «Société d'Émulation» te Brugge*, vol. CI, 1964, p. 46, n. 189.

⁴⁵ Publiée dans Noronha, *Nobiliario...*, t. II, p. 254-255. D. Manuel avait confirmé auparavant sa noblesse ; l'acte est publié dans Silva, *A Lombada dos Esmeraldos...* ; cf. Rodrigues, dans « Os Esmeraldos da Ponte do Sol... », p. 614.

l'intéressé, que celui-ci descendait *d'a linhagem e gerações d'os Esmeraldos e d'os Dallevaigna, e d'a Casa de Fienes, e d'a geração d'o de Rodouchel, os quaes todos n'as partes de Picardia, Flandres e Brabante são nobres e fidalgos de antigas linhagens*. On aimerait citer à son sujet le proverbe : « A beau mentir qui vient de loin. » *Dallevaigna*, d'Allevaigne (?), de La Vaigne (?), est peut-être le nom de la mère de Jean Esmenaude ou Esmeraude. La maison de Fiennes ⁴⁶ était en fait une branche cadette de la puissante maison de Luxembourg-Ligny. Le tenant du titre de seigneur de Fiennes était, quand Jean Esmenaude ou Esmeraude commençait sa carrière, Jacques I^{er} de Luxembourg, mort en 1488, à qui succédèrent son fils Jacques II, mort en 1517, et son petit-fils Jacques III, mort en 1532 ⁴⁷. Pour *Rodouchel* il faut lire Nédonchel ⁴⁸, nom d'une famille de l'Artois tombée en quenouille au début du XV^e siècle (Jeanne, dame de Nédonchel, épousant Dreux, ou Andrieu, de Humières ⁴⁹). De toute façon, la famille Esmenaude ou Esmeraude n'était pas noble. Une preuve en est le fait que Jean Esmeraude a commencé sa carrière comme agent d'une firme commerciale brugeoise, et non dans le métier des armes. En fait, selon John G. Everaert, il s'agit de la famille Esmenault, de Béthune, dans le comté d'Artois, et le père de Jean était fermier à cens ⁵⁰.

Quant à *Fernão Dulmo*, Gaspar Frutuoso le dit *ou framengo ou francês de nação* ⁵¹. De son côté, Bartolomé de Las Casas l'appelle *Hernan de Olmos* ⁵². Charles Verlinden a restitué la forme « Ferdinand van Olmen » ⁵³. Je ne suis pas si sûr. Je reconnais qu'il y a un toponyme Olmen, mais dans le Brabant (à l'est d'Anvers). J'ai aussi trouvé trace, dans les registres des sentences civiles de la ville de Bruges d'un marchand Pieter van (H)Olmen, mentionné entre 1468 et 1490. Ce qui me gêne est la lusitanisation du nom, qui serait passé par une forme française, « d'Olmen », pour devenir *Dulmo*, ce qui n'est pas une bonne transcription phonétique. Cela n'a pas été le cas pour *de Hurtere* transcrit phonétiquement en *Dutra*, ni pour *van der Haeghen* traduit en *da Silveira*. Si l'on opte pour une traduction, pour arriver à *de Ulmo*, *Dulmo* par contraction, l'on aurait le nom français « de l'Orme » (*van der Ipeboom* en flamand). Cependant, ce qui me gêne encore plus est le prénom

⁴⁶ Du nom de lieu, dép. Pas-de-Calais, arr. Calais, cant. Guînes.

⁴⁷ Cf. *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or au XV^e siècle*, dir. Raphaël de Smedt, 2^e éd., Francfort-sur-le-Main, 2000, n° 81 et 107, p. 196-197 et 251-252 (par Jean-Marie Cauchies).

⁴⁸ Dép. Pas-de-Calais, arr. Arras, cant. Heuchin.

⁴⁹ Cf. *Les Chevaliers de l'Ordre de la Toison d'or...*, n° 46, p. 108-109 (par Bertrand Schnerb).

⁵⁰ « Les barons flamands du sucre... », p. 106. Je n'ai pas vu les sources utilisées par l'auteur. Il reste curieux que de la forme « Esmenault » à Béthune, on soit passé à la double forme « Esmenaude » et « Esmeraude » à Bruges, mais pour finir logiquement pour la seconde à la forme portugaise *Esmeraldo* (un *n* ne se transformant jamais en *r*).

⁵¹ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. VII ; éd. citée, p. 61.

⁵² *Historia de las Indias*, liv. I, ch. XIII, in *Obras completas*, éd. Miguel Angel Medina, Jesús Angel Barreda et Isacio Pérez Fernández, vol. III, Madrid, 1994, p. 406.

⁵³ « Un précurseur de Colomb... ».

Fernão, Fernand (et non Ferdinand), que je n'ai pas retrouvé en usage en Flandre ou en France et qui me semble strictement ibérique au XV^e siècle.

Sauf peut-être pour les de Hurtere, l'origine des Flamands ou Artésiens ou Picards installés au Portugal se trouve dans la moyenne ou petite bourgeoisie, ou nous reste obscure.

*

Nous ne pouvons faire de la psychologie rétroactive et nous ne pouvons donc savoir quelles ont été les motivations personnelles de ces jeunes gens pour quitter leur pays d'origine et s'installer au Portugal. Nous ne pouvons avancer que l'appât du gain, ce qui est un caractère universel et peu original, et un désir d'ascension sociale. Nous pouvons au moins essayer de cerner les circonstances du départ.

Il nous faut revenir au fameux peuplement flamand des Açores. Martin Behaim, gendre de Josse de Hurtere, – qui donc aurait peut-être été bien renseigné –, a indiqué dans une notice de son globe réalisé en 1492, à propos de *Neu Flandern oder Insula de Faial*, que les îles ont été peuplées en 1466 quand le roi D. Afonso V les donna à sa sœur (lire : tante) Isabelle (duchesse de Bourgogne) qui les lui avait demandées, alors que la Flandre subissait une grande guerre et qu'y sévissait une extrême disette. La duchesse envoya dans ces îles des hommes et femmes de tous métiers, ainsi que des prêtres, etc. au nombre de deux mille. Elle leur fit donner tout ce dont ils avaient besoin pour deux ans. En 1490⁵⁴, il y résidait plusieurs milliers de personnes, tant Allemands que Flamands sous le gouvernement du chevalier seigneur *Jobst von Hürtter*, seigneur de *Mörkirchen* (Moerkerke) en Flandre⁵⁵. La notice du Manuscrit Valentim Fernandes, de 1506, offre une vue moins idyllique, mais peut-être plus véridique. Faial a reçu le nom d'île des Flamands, car elle fut trouvée quand l'infante D. Isabel épousa le Philippe le Bon (c'est-à-dire en 1429-1430). À la demande de la duchesse, les condamnés à mort (de Flandre) furent déportés à Faial. L'honorable homme *Utre* (Hurtere), Flamand, requit la capitainerie de l'île à la duchesse. La langue flamande n'y est plus pratiquée⁵⁶.

Si nous accordons un fond de vérité à ces témoignages, il nous faut essayer de leur donner une cohérence historique. Voyons d'abord les documents authentiques. On s'accorde sur la date de 1432 pour la (re)découverte des Açores⁵⁷ et, le 2 juillet 1439, D. Afonso V autorisait son oncle

⁵⁴ 1493 dans la transcription de Ravenstein.

⁵⁵ Ravenstein, *Martin Behaim...*, p. 76 ; sur Moerkerke, cf. *supra*.

⁵⁶ *Códice Valentim Fernandes*, p. 153.

⁵⁷ Sur ce qui suit, cf. *Nova História da Expansão Portuguesa*, dir. Joel Serrão et A. H. de Oliveira Marques, vol. III-1 : *A Colonização Atlântica*, dir. Artur Teodoro de Matos, Lisbonne, 2005, p. 207 et suiv.

D. Henrique à peupler sept îles de l'archipel⁵⁸ (ce qui fut renouvelé le 10 mars 1449⁵⁹). En 1443, Gonçalo Velho était *comendador das ilhas dos Açores*⁶⁰. L'acte du 21 mars 1450 déjà mentionné et qui a peut-être été forgé à partir d'un document authentique fait apparaître Jacome de Bruges comme capitaine donataire de Terceira qu'il a peuplée le premier. En tout cas, Jacome de Bruges était mort depuis peut-être plus d'un an en 1474. A sa mort, il était capitaine pour la moitié de l'île, Álvaro Martins Homem étant l'autre capitaine⁶¹.

Comment insérer le peuplement flamand dans ce cadre ? En 1436 et 1437, la ville de Bruges se révolta contre le duc de Bourgogne Philippe le Bon et la répression, en 1438, fut sévère⁶², alors que la ville souffrait d'une grave famine. Bien que les sources locales ne le mentionnent pas, il est possible que la duchesse Isabelle – dont on sait le rôle qu'elle a joué en faveur de Bruges⁶³ – soit intervenue pour que les condamnés à mort fussent déportés aux Açores nouvellement découvertes. Il est aussi possible que le dénommé Jacome de Bruges ait été condamné à une peine plus légère, le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle par exemple⁶⁴, qu'il se soit d'abord établi en Galice où il s'est marié⁶⁵, puis qu'il soit passé au Portugal et ait organisé le peuplement de Faial avec des Flamands dont la peine (capitale) aurait été commuée grâce à la duchesse Isabelle de Portugal ; plus tard il serait devenu capitaine de la moitié de Terceira. Cela constitue pourtant un échafaudage de beaucoup de suppositions.

⁵⁸ *Monumenta Henricina*, éd. Dias Dinis, vol. VI (1437-1439), Coïmbre, 1964, n° 151, p. 334.

⁵⁹ *Ibidem*, vol. X (1449-1451), Coïmbre, 1969, n° 21, p. 28.

⁶⁰ *Ibidem*, vol. VIII (1443-1445), n° 21 (5 avril 1443), p. 43-44.

⁶¹ *Descobrimentos Portugueses*, éd. João Martins da Silva Marques, vol. III (1461-1500), n° 110, p. 147-148.

⁶² Cf. Jan Dumoulyn, *De Brugse opstand van 1436-1438*, Heule, 1997 (*Anciens pays et assemblées d'État / Standen en Landen*, CI).

⁶³ *Ibidem*, p. 294 ; Monique Sommé, « Isabelle de Portugal et Bruges : des relations privilégiées », in *Handelingen van het Genootschap voor Geschiedenis gesticht onder de benaming « Société d'Émulation » te Brugge*, vol. 132, 1995 (*Internationaal Historisch Colloquium « Vlaanderen-Portugal, 15de-18de eeuw »*. *Handelingen*), p. 261-276 ; ead., *Isabelle de Portugal...*, p. 391-392.

⁶⁴ Cf. Étienne van Cauwenberghe, *Les Pèlerinages expiatoires et judiciaires dans le droit communal de la Belgique au Moyen Âge*, Louvain, 1922 (Université de Louvain, *Recueil de travaux publiés par les membres des conférences d'histoire et de philologie*, 48).

⁶⁵ À Orense ; cf. Russel, *Prince Henry 'The Navigator'...*, p. 383, n. 48, mais sans date et sans référence. Le document douteux du 21 mars 1450 donne le nom de sa femme : *Sancha Roiz*, qui devient selon les copies et les auteurs [Sancha] Dias d'Arce chez Gaspar Frutuoso (*Saudades da Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 65, d'après le nom de la fille aînée), la noble flamande (!) Sancha Rodrigues de Tobar chez Diogo das Chagas (*Espelho Cristalino...*, p. 218 et 297-298), Sancha Dias de Thoar chez Manuel Luís Maldonado (*Fenix Angrence*, vol. I, p. 77), la noble portugaise Sancha Rodrigues de Arça chez António Cordeiro (*Historia Insulana das Ilhas a Portugal Sugeitas no Oceano Occidental*, liv. VI, ch. II, éd. Lisbonne, 1866, vol. II, p. 9).

Quant à Josse de Hurtere, d'après ce qu'on lit sur lui, il est à la limite difficile de comprendre pourquoi il a quitté la Flandre. Dans le manuscrit de Valentim Fernandes, une notice indique qu'il sollicita, en Flandre, de la duchesse Isabelle de Portugal la capitainerie de Faial, qu'elle lui octroya, ce qui fut confirmé au Portugal⁶⁶. Une autre, à la chronologie confuse, nous informe que fr. Pedro, de l'ordre de saint François, un lettré et le confesseur de la reine de Portugal, fut envoyé en ambassade auprès de la duchesse [Isabelle]. Il rencontra Josse de Hurtere, lui parla des îles de Faial et de Pico, lui signala comment s'y rendre et qu'on y trouvait beaucoup d'argent et d'étain. Cela excita le jeune Flamand qui réunit quinze travailleurs, leur laissant entendre qu'ils les feraient riches et il alla au Portugal auprès du roi D. Afonso V pour lui demander l'autorisation de peupler Faial⁶⁷. Les divers récits que Gaspar Frutuoso propose montrent l'incertitude dans laquelle il se trouvait à propos de la présence de Josse de Hurtere au Portugal. Celui-ci serait venu au Portugal pour voir le monde, ainsi que les Flamands ont coutume de faire, pour apprendre les offices, les bonnes manières de jouer de la musique et de danser, à parler les langues [étrangères]...⁶⁸. Les uns disent que, se trouvant depuis peu à la cour de Portugal, le roi l'envoya découvrir l'île de Faial, ce qu'il fit ; revenu au royaume, il s'y maria. Les autres disent que, quand Faial fut découverte, l'infante D. Beatriz, femme de l'infant D. Fernando, duc de Viseu, avait un clerc flamand comme chapelain qu'elle voulait remercier. Celui-ci sollicita la capitainerie de l'île, mais il ne fut pas possible de la lui accorder, car un clerc ne pouvait rendre la justice. L'infante proposa de nommer à sa place un parent ou un ami, et que son chapelain touchât alors les rentes des églises. Le chapelain avança Josse de Hurtere, un jeune homme, *criado* chevalier de la maison de l'infant⁶⁹, qui logeait avec lui. L'infante transmet l'affaire à son époux. Quand il fut fait capitaine, avant de partir, Josse de Hurtere demanda à D. Beatriz la main d'une de ses *criadas*, qui fut D. Isabel de Macedo. D'autres disent que le roi (D. Afonso V) fut informé que Josse de Hurtere, *fidalgo e pessoa principal em Frandes* (!), était venu au Portugal pour satisfaire sa curiosité : il le maria alors avec Francisca Corte Real. D'autres encore disent qu'il est plus exact qu'il s'agissait de Beatriz de Macedo et que l'infant lui donna en dot la capitainerie de Faial et de Pico, îles qui étaient encore à peupler et qui avaient été trouvées par on ne sait qui, Gonçalo Velho, Josse de Hurtere, ou un autre⁷⁰.

⁶⁶ *Códice Valentim Fernandes*, p. 153.

⁶⁷ *Ibidem*, p. 187.

⁶⁸ Ce qui est le point de vue d'un humaniste du XVI^e siècle, et non d'un jeune noble du XV^e siècle, même si l'on commençait à voyager pour voir le monde.

⁶⁹ Et Frutuoso ajoute : *como mais largo trata o docto e curioso João de Barros no livro que fez, chamado Clarimundo*. Fait-il référence à la manière dont Clarimundo a été fait chevalier par le roi Claude de France ? Cf. João de Barros, *Crónica do Imperador Clarimundo*, éd. Marques Braga, 3 vol., Lisbonne, (*Colecção de Clássicos Sá da Costa*).

⁷⁰ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXVI ; éd. citée, p. 249-251.

Selon Diogo das Chagas, lorsque Josse de Hurtere se rendit au Portugal, la duchesse Isabelle lui donna des lettres de recommandation pour son *sobrinho* D. João II (il faut lire : D. Afonso V). Hurtere fut bien reçu par le roi qui le maria à Beatriz de Macedo et lui donna la capitainerie de l'île s'il s'y rendait, ce qui fut fait en 1490 (donc sous D. João II) ⁷¹. Ce récit pose des problèmes de chronologie puisque la duchesse Isabelle est morte en 1471 et que D. João II n'est devenu roi qu'en 1481. Il est possible que la duchesse Isabelle ait écrit des lettres de recommandation en faveur de Josse de Hurtere, qui lui auraient permis d'être introduit à la cour, puis d'y être marié et de recevoir ensuite la capitainerie de Faial, mais nous n'avons aucune trace contemporaine de tout cela. Devant la variété des récits, je pense qu'il est plus juste de voir en Josse de Hurtere peut-être un jeune noble d'une branche cadette, sans terre, ou encore un bourgeois, venu tenter sa chance à la cour portugaise grâce à une lettre de recommandation de la duchesse Isabelle ⁷².

Si l'on s'en tient à ce qu'ont écrit les auteurs modernes (du XVI^e au XVIII^e siècle), de même que pour Josse de Hurtere, on ne comprend pas pourquoi Guillaume de Kersemaker, alias van der Haeghen, est allé aux Açores, vu la situation socio-économique qu'ils lui prêtent. Il leur fallait d'ailleurs d'autres explications. Selon Gaspar Frutuoso, Guilherme da Silveira ne voulut pas prendre parti dans les grandes guerres qui sévissaient en Flandre et répondit favorablement à la demande de Josse de Hurtere revenu pour chercher des colons pour peupler Faial et Pico ⁷³. Les grandes guerres de Flandre sont soit celles des années 1477-1482, après la mort de Charles le Téméraire, ou, plutôt, la guerre civile des années 1488-1492 menée entre autres par Philippe de Clèves (fils d'Adolphe, suzerain des de Hurtere) contre l'archiduc Maximilien. Diogo das Chagas reprend à peu près la même histoire qu'il a racontée à propos de Josse de Hurtere : *Guilherme de Brandraeth* eut un différend avec le comte Maurice et il demanda au roi D. João II de l'accepter comme vassal et de lui faire grâce de pouvoir peupler les îles qui venaient d'être découvertes ou qui étaient déjà découvertes, ce qui lui concéda le roi ⁷⁴.

Les circonstances sont plus claires pour Martin Lem et Jeannin Esmeraudt, bien que subsistent des zones d'ombre dans la chronologie du premier : il s'agit de jeunes hommes envoyés comme agents à Lisbonne par le chef de

⁷¹ *Espelho Cristalino...*, p. 473 ; cf. Serpa, *Os Flamengos na ilha do Faial...*, p. 30.

⁷² On peut remarquer que ses neveux Baudouin et Jacques, fils de son frère Baudouin, même s'ils ont fait une carrière honorable à Bruges dans le premier tiers du XVI^e siècle, s'ils sont dits nobles avec le titre de *heer*, ne sont pas indiqués seigneurs de telle terre ; cf. l'inscription du tombeau de Baudouin de Hurtere transcrite dans Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. II, p. 22, curieusement non reprise dans Valentin Vermeersch, *Grafmonumenten te Brugge voor 1578*, 3 vol., Bruges, 1976.

⁷³ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXVI, éd. citée, p. 254.

⁷⁴ *Espelho Cristalino...*, p. 533.

la firme qui les employait. Celle-ci est inconnue pour Martin Lem. En ce qui concerne Jeannin Esmeraudt, il s'agit de la firme des frères Despars. Il y apparaît en 1481, semble-t-il comme apprenti aux côtés de Woutre Despars à Lisbonne, accompagnant un chargement de sucre jusqu'à Bruges, puis, à partir de 1484, il était agent à Madère d'où il envoyait directement du sucre et de la mélasse en Flandre ⁷⁵.

Le premier séjour de Martin Lem à Lisbonne sur lequel nous soyons documentés est daté vers 1451 : il s'y rendit en tant que procureur du marchand et bourgeois de Bruges Rombout de Wachtere pour récupérer des bijoux que celui-ci avait confiés à ses facteurs Jacques Fave et Barthélemy Le Busere et qui en avait détourné le profit de la vente à leur profit ⁷⁶. En 1452, il se trouvait toujours à Lisbonne, comme « facteur et compaignon en marchandise » du Brugeois Zegher Parmentier ⁷⁷. De telles mentions nous permettent de penser que Martin Lem n'était pas encore à son propre compte. Or d'autres indices nous montrent qu'il fréquentait le Portugal depuis plus longtemps. Le 6 septembre 1464, il obtenait du roi D. Afonso V la légitimation des enfants qu'il avait eus de Leonor Rodrigues ⁷⁸. Vu qu'il y en avait six, nous pouvons estimer que leur père est venu au Portugal dès les années 1440, si ce n'est les années 1430. Une présence antérieure à 1451 au Portugal peut d'ailleurs expliquer le choix de Zegher Parmentier d'envoyer Martin Lem comme procureur à Lisbonne.

*

D'après leur origine et surtout les circonstances de leur venue au Portugal, nous distinguons deux types d'hommes : les marchands et les colonisateurs ou, selon l'expression de Charles Verlinden, entrepreneurs de colonisation et de peuplement. Nous ne savons absolument rien du premier problème que rencontraient ces jeunes gens à leur arrivée au Portugal : celui de la langue. Nous pouvons tout au plus relever qu'ils ne semblent pas avoir eu de problèmes d'adaptation (mais nous ne connaissons que ceux qui ont réussi).

Arrivés à Lisbonne, comment ces jeunes gens s'installaient-ils, comment nouaient-ils des contacts, comment développaient-ils leurs affaires ? Il semble que pour un homme comme Josse de Hurtere, cela n'ait pas posé de problèmes, s'il était effectivement muni d'une lettre de recommandation de la duchesse Isabelle de Portugal, ainsi que l'indique Diogo das Chagas ⁷⁹.

⁷⁵ Cf. Mus, « Brugse compagnie Despars... », p. 46-48.

⁷⁶ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. n° 70 (août 1467), p. 70-76.

⁷⁷ *Ibidem*, n° 14 (18 mars 1452), p. 38.

⁷⁸ Sousa Viterbo, « O monopolio da cortiça no seculo XV », in *Archivo Historico Portuguez*, vol. II, 1904, p. 43 et doc. II, p. 48.

⁷⁹ Cf. *supra*.

Il a dû plaire, peut-être guidé par le chapelain flamand de l'infante D. Beatriz, et, par le phénomène de la *criação*⁸⁰, être intégré à la cour, soit du roi D. Afonso V, ou plutôt celle de l'infant D. Fernando qui l'aurait même fait chevalier. Le fait dut être encore plus simple pour António Lem, pour qui son père avait frayé le chemin. En effet, Martin Lem avait réussi à s'introduire à la cour du roi D. Afonso V, mais il était revenu vivre en Flandre vers 1465⁸¹. En 1471, alors que D. Afonso V préparait son expédition contre Arzila et Tanger, Martin Lem équipa en Flandre une hourque avec des *espingardeiros* et des hommes d'armes qu'il confia à ses fils Martim et António. La conduite valeureuse du second lors de la campagne du Maroc lui valut d'être remarqué par le prince D. João qui le retint dans sa maison en tant que *cavaleiro*⁸². Le roi lui accorda des armes, le 2 novembre 1475⁸³.

En ce qui concerne les commis ou facteurs de marchands brugeois comme Martin Lem et Jeannin Esmeraudt, je pense que les choses ont dû être plus simples. Les réseaux commerciaux entre le Portugal et la Flandre existaient déjà⁸⁴. Là où la tâche se compliquait était de s'y insérer, ce qu'ils ont réussi, mais nous ne savons de quelle manière, ni par quels intermédiaires.

Enfin, Guillaume de Kersemaker, alias van der Haeghen, est arrivé à la suite de Josse de Hurtere quand ce dernier est retourné en Flandre vers 1490 pour y chercher des colons. Cependant il agit prudemment si l'on en croit Gaspar Frutuoso. Il aurait fait un premier voyage de reconnaissance aux Açores pour connaître la qualité du sol, avant de le trouver bon à São Jorge⁸⁵. En tout cas, quand il eut pris sa décision, il aurait vendu tous ses biens en Flandre, armé à ses propres frais deux nefes flamandes où auraient embarqué sa femme, Marguerite Sabuja (ou Sabuia, Sabujo)⁸⁶, ses enfants, et surtout des gens de tous métiers, forgerons, maçons, tisserands, tailleurs, mineurs, et autres travailleurs et artisans du pastel, en tout, avec les familles, deux mille personnes⁸⁷. Le chiffre est exagéré et l'épisode a une curieuse ressemblance avec celui rapporté par Martin Behaim sur son globe, la duchesse Isabelle étant là le promoteur de la colonisation⁸⁸, ce qui me le fait considérer comme douteux.

⁸⁰ Cf. à ce sujet, Rita Costa Gomes, *The Making of a Court Society. Kings and Nobles in Late Medieval Portugal*, Cambridge, 2003, p. 231-241.

⁸¹ Cf. *infra*.

⁸² Sueyro (Soeiro), *Segunda Parte de los Anales de Flandes*, p. 494, s. a. 1471.

⁸³ Noronha, *Nobiliario genealógico...*, t. II, p. 350-351 (acte de D. Afonso V). John G. Everaert (« Les Lem, alias Leme... », p. 821) fait erreur en datant l'envoi de la hourque en 1463 ; cf. p. 824 (confusion avec un [pseudo] Antoine bâtard et nouvelle erreur avec de pseudo-lettres de noblesse du 12 novembre 1471 qui sont un doublon des lettres d'armes du 2 novembre 1475.

⁸⁴ Je me permets de renvoyer à mon étude « Les Portugais à Bruges... ».

⁸⁵ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXII, éd. citée, p. 231-232.

⁸⁶ Autant le prénom était courant en Flandre, autant le nom me reste inconnu.

⁸⁷ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXVI, éd. citée, p. 254 et 257.

⁸⁸ Cf. *supra*.

*

Il semble que certains de ces jeunes gens étaient pressés de trouver une femme. Dans ses premières années ou décennies à Lisbonne, Martin Lem eut une liaison, ou plutôt se mit en ménage, avec une jeune femme célibataire, Leonor Rodrigues, de laquelle il eut six enfants qu'il fit tous légitimer en 1464, ainsi que nous l'avons vu ⁸⁹ : Luís, Martim, António, Rodrigo, João, Catarina et Isabel. Pour chacun, leur mère est indiquée *mulher ssolteira ao tempo de sua nacença*. Pourtant ce n'est pas elle que Martin Lem épousa. L'avait-il abandonnée ou était-elle décédée ? Il se maria dans la bonne société lisboète, avec Joana Barrosos avec laquelle il retourna vivre à Bruges et de laquelle il eut, légitimement, un fils à qui il donna son prénom ⁹⁰.

Josse de Hurtere fut rapidement – si effectivement il était encore en Flandre en juillet 1467 et fut commis capitaine-donataire de Faial en février 1468 ⁹¹ – marié à une *criada* de l'infante D. Beatriz, Beatriz de Macedo ⁹², ce qui était une pratique courante du roi ou des infants ⁹³. Il en fut peut-être de même pour António Lem, mais nous sommes mal renseignés à son sujet. En tout cas, vers 1480, il était *casado en la isla de Madera* quand Christophe Colomb le rencontra, mais nous ne savons à qui et si sa femme était de Madère ⁹⁴. De son côté, Jean Esmeraudt a attendu de devenir João Esmeraldo pour prendre femme ⁹⁵.

*

Il est légitime de penser que ces jeunes hommes sont venus au Portugal pour avoir une meilleure situation matérielle, et par là sociale, dont la condition était de réussir dans leurs affaires. C'est cet aspect de leur vie qui a le plus été étudié, aussi je me borne à le rappeler. Prenons d'abord les membres du groupe des colonisateurs des Açores ⁹⁶.

⁸⁹ Sousa Viterbo, « O monopolio da cortiça... », p. 43 et doc. II, p. 48.

⁹⁰ Sueyro (Soeiro), *Segunda Parte de los Anales de Flandes*, p. 494, s. a. 1471 : *el Martin, si bien si casò en aquel Reyno [de Portugal] con una Dama del Linaje de los Barrosos, bolvio a Brujas su patria, y engendrò à otro Martin Lems, que fu gentilhomme de la camara del Emperador Maximiliano, y escotete de Brujas*. Le prénom est donné par Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. I, p. 319.

⁹¹ Cf. *infra*.

⁹² Frutuoso, *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXVI et XXXVIII, éd. citée, p. 250-252 et 273 ; das Chagas, *Espelho Cristalino...*, p. 471 et 473.

⁹³ Cf. Gomes, *The Marking of a Court Society...*, p. 218-219 et 235-239.

⁹⁴ Las Casas, *Historia de las Indias*, liv. I, ch. XIII, éd. citée, vol. III, Madrid, 1994, p. 404 ; cf. Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 825.

⁹⁵ Cf. *infra*.

⁹⁶ Je renvoie en dernier lieu à la *Nova História da Expansão Portuguesa*, vol. III-1, *A Colonização Atlântica*.

Selon l'acte douteux du 21 mars 1450⁹⁷, Jacome de Bruges était bien renseigné sur l'état de l'île de Terceira quand il a approché l'infant D. Henrique dont il n'était que le *servidor*, pour lui demander l'autorisation de la peupler de gens qui fussent de foi catholique (ce qui signifie pour nous qu'ils devaient venir hors de Portugal), et, pour la raison de premier peuplement, toucher le dixième des dîmes revenant à l'ordre du Christ, en être commis capitaine et gouverneur à titre héréditaire comme l'étaient à Madère João Gonçalves Zarco pour Funchal (depuis le 1^{er} novembre 1450), Tristão pour Machico (depuis le 8 mai 1440) et à Porto Santo Bartolomeu Peretrello (depuis le 1^{er} novembre 1446)⁹⁸, qui tous étaient chevaliers de la maison de l'infant, à jouir du pouvoir de justice, au civil comme au criminel, sauf en cas d'homicide ou de blessure, cas qui revenaient à l'infant.

Selon Gaspar Frutuoso, après avoir reçu l'île de Terceira, Jacome de Bruges s'y rendit avec deux navires chargés de bétail (vaches, porcs, brebis, chèvres), puis retourna au Portugal (ce qui est en contradiction avec l'acte de donation qui lassait entendre qu'il irait chercher ailleurs les colons), mais n'y trouva personne qui voulût participer au peuplement à cause de l'éloignement de l'île. Après quelques années, il revint au Portugal, n'eut pas plus de succès, mais on lui conseilla de recruter des insulaires à Madère. Il s'y rendit avec ses compagnons flamands – parmi lesquels se serait déjà trouvé Fernão Dulmo qui aurait colonisé Quatro Ribeiras dès 1449⁹⁹ – et traita là avec le *fidalgo* Diogo de Teive pour aller peupler Terceira¹⁰⁰. Selon Manuel Luís Maldonado, Diogo de Teive devint même son lieutenant¹⁰¹. Toujours selon Frutuoso, Jacome de Bruges accueillit aussi à Terceira João Vaz Corte Real, qui venait de découvrir la *Terra Nova do Bacalhau*¹⁰². Pour Diogo das Chagas, Jacome de Bruges se rendit à Terceira avec ses « adjoints » : Diogo et les quatre João, c'est-à-dire le *fidalgo* de Madère Diogo de Teive, qui devint son lieutenant, et João Coelho, João da Ponte, João Bernardes et João Leonardes, qualifiés aussi de *senadores*¹⁰³.

En vérité, on ne sait trop ce qui s'est réellement passé. L'acte du 22 août 1460 par lequel D. Henrique donnait à son neveu l'infant D. Fernando les îles de Terceira et de Graciosa mentionne qu'elles lui avaient été données dans le

⁹⁷ Frutuoso, *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 62-64 ; *Documentação Henriquina*, doc. I-41, p. 59-60.

⁹⁸ Pour les dates de nomination, cf. *Monumenta Henricina*, vol. VII (1439-1443), Coïmbre, 1965, n° 71 (8 mai 1440), p. 98-100 ; vol. IX (1445-1448), Coïmbre, 1968, n° 143 (1^{er} novembre 1446), p. 208-210 ; vol. X (1449-1451), Coïmbre, 1969, n° 237 (1^{er} novembre 1450), p. 311-314. La date de ce dernier acte est un indice de plus que l'acte en faveur de Jacome de Bruges est un faux.

⁹⁹ *Nova História da Expansão Portuguesa*, t. III-1, *A Colonização Atlântica*, p. 287, selon *Arquivo dos Açores*, vol. IV, p. 440-447 (que je n'ai pu consulter).

¹⁰⁰ *Saudades de Terra*, liv. VI, ch. VII, p. 64.

¹⁰¹ *Fenix Angrence*, vol. I, p. 79.

¹⁰² *Saudades de Terra*, ch. IX, p. 80-81.

¹⁰³ *Espelho Cristalino...*, éd. citée, p. 217-218 ; cf. Maldonado, *Fenix Angrence*, vol. I, p. 79.

but de les peupler¹⁰⁴, ce qui est avouer que cela n'a pas été fait, d'où nous pouvons conclure qu'à cette date, la tentative de Jacome de Bruges s'était soldée par un échec. Si l'on accepte les données de Frutuoso, le peuplement madérois aurait eu lieu après 1460. Surtout, un autre homme, le noble Álvaro Martins Homem, alla s'installer à Terceira – sans que nous sachions dans quelles circonstances ni à quelle date –, avec aussi le titre de capitaine, ce qui causa des conflits incessants entre les deux hommes, reconnus tous les deux capitaines de l'île qu'ils s'étaient partagée, sans doute par la force des choses. Quand l'infante D. Beatriz, tutrice de son fils l'infant D. Diogo, duc de Viseu et de Beja, apprit la mort de Jacome de Bruges, elle nomma João Vaz Corte Real pour le remplacer, ce qui ne fit que relancer les conflits entre les deux capitaines. Finalement, le 17 février 1474, elle décida d'un partage de l'île entre eux, selon des limites précises : João Vaz Corte Real – sans doute celui qui était le mieux en cour – choisit la *parte de Angra* dont il fut commis capitaine le 2 avril suivant, et la *parte de Praia* (celle de Jacome de Bruges) échut à Álvaro Martins Homem¹⁰⁵.

La fin de Jacome de Bruges reste énigmatique. L'acte cité du 2 avril 1474 indique qu'on n'en avait plus de nouvelles depuis longtemps, que sa femme était intervenue de nombreuses fois auprès de l'infante depuis plus d'un an et plusieurs mois – ce qui daterait sa disparition en 1472 – pour en savoir la vérité et en avoir justice¹⁰⁶. Selon Gaspar Frutuoso, Jacome de Bruges aurait reçu des lettres de Flandre – d'aucuns disent forgées par Diogo de Teive – l'informant du décès d'un oncle et de l'héritage de trois cent mille réaux de rente annuelle (!). Il se serait embarqué et on ne l'aurait jamais revu – d'aucuns disent encore tué par Diogo de Teive. Sancha Ruiz aurait obtenu l'ordre de son arrestation, mais Diogo de Teive serait mort dans les six jours¹⁰⁷. Manuel Luís Maldonado reprend cette histoire, en ajoutant qu'à son départ Jacome de Bruges aurait transmis tous ses pouvoirs à Diogo de Teive¹⁰⁸, et en raconte une autre : Jacome de Bruges, voyant la situation s'améliorer à Terceira, serait parti pour le Portugal, pour y chercher sa femme et sa fille afin qu'elles pussent vivre avec lui. Dans l'un ou l'autre cas, il disparut en mer, dans la décennie 1460-1469¹⁰⁹.

Nous disposons de plus de documents contemporains concernant Josse de Hurtere. Il y a d'abord l'acte du 21 février 1468 (l'on s'accorde ainsi sur l'année), malheureusement endommagé et publié pour la première fois

¹⁰⁴ *Monumenta Henricina*, vol. XIII (1456-1460), Coïmbre, 1972, n° 187, p. 335-337.

¹⁰⁵ *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 105 (17 février 1474) et 110 (2 avril 1474), p. 138-140 et 147-149. Ces deux actes montrent que l'acte de donation de 1450 est en partie un faux, car il est bien indiqué que la nomination d'un nouveau capitaine est faite parce que Jacome de Bruges n'avait pas de fils légitime.

¹⁰⁶ *Ibidem*, p. 147.

¹⁰⁷ *Saudades de Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 64-65.

¹⁰⁸ *Fenix Angrence*, vol. I, p. 81.

¹⁰⁹ *Ibidem*, p. 80-81.

par António Ferreira de Serpa ¹¹⁰. Il s'agit de l'acte de donation, par l'infant D. Fernando, de l'île de Faial à Josse de Hurtere. L'on comprend que celui-ci en avait commencé la colonisation avec d'autres Flamands (ce qui implique qu'il était arrivé au Portugal bien avant 1468 – et donc la lettre du 4 juillet 1467 de la duchesse Isabelle devait être un faux) et que des différends assez graves s'étaient élevés entre eux. L'infant constate que la paix et la concorde sont rétablies entre Josse de Hurtere et les Flamands, réaffirme l'autorité de celui-là comme capitaine sur ceux-ci et rappelle l'obligation de résider dans l'île.

D'après la notice du manuscrit de Valentim Fernandes, ainsi que nous l'avons vu, Josse de Hurtere serait venu avec quinze travailleurs, mais le peuplement fut un échec au bout d'un an. Ce fut la famine et les hommes voulurent tuer le capitaine qui s'enfuit au Portugal. Le roi [D. Afonso V] voyant sa diligence et le danger qu'il a couru lui donna en mariage une belle jeune fille de la maison de l'infant D. Fernando, Isabel (*sic* pour Beatriz qui vivait toujours !) de Macedo. Il le renvoya à Faial avec des navires et des hommes honorables. Ce fut cette fois l'entente entre le capitaine et les habitants de l'île qui se conduisirent en bons sujets en commençant à creuser et à défricher et à élever du bétail. Il ne fut donc plus question de Flamands ni de métaux.

Selon Gaspar Frutuoso, Josse de Hurtere, marié et doté de la capitainerie de Faial et Pico (*sic*), retourna en Flandre pour y vendre son patrimoine et aussi informer ses compatriotes de son entreprise de colonisation, leur promettant des terres. Cependant, à son habitude, l'auteur offre une autre version : Josse de Hurtere et sa femme se seraient rendus à Faial. Laissant là sa femme, il serait alors allé en Flandre d'où il aurait ramené de nombreux compatriotes, parents et amis : Antoine de Hurtere, *parente seu et pessoa muito principal* qui fut la souche des *Dutras* de Faial ; un autre Josse de Hurtere ; *Arnequim* (Hannequin, Jeannequin, Petit Jean) de Hurtere et sa femme *Beta* (Élisabeth), une Flamande ; *Pitre ou Pita de Rosa* (Pieter de Roose) et sa femme *Maya* (Maaïke, Marie) ; *Jorge* (Georges) et sa femme *Margarida Luis* (Marguerite Louise) ¹¹¹. Signalons que Diogo das Chagas place en premier, parmi les Flamands qui ont accompagné Josse de Hurtere et comme la personne la plus importante, le marchand *João de Silveira* (Jean van der Haeghen) et ajoute en tête de la liste donnée par Gaspar Frutuoso Baudouin de Hurtere, le propre frère de Josse ¹¹². Hannequin (*Arnequim*) de Hurtere était un homme de caractère qui s'opposa à un *corregedor* dans l'exercice de ses fonctions, puis à Josse de Hurtere lui-même, le menaçant de le saigner comme une bête ¹¹³.

¹¹⁰ *Os Flamengos na ilha do Faial...*, p. 34-35 (et reconstitution, p. 37-38), repris dans *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 54, p. 76-77.

¹¹¹ *Saudades de Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 252.

¹¹² *Espelho Cristalino...*, éd. citée, p. 471 et 472.

¹¹³ Frutuoso, *Saudades de Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 252-253.

Malgré un échec initial, Josse de Hurtere, à la différence de Jacome de Bruges, réussit finalement dans son entreprise de colonisation. Cela explique le fait que, lorsque, le 28 mars 1481 (?), l'infante D. Beatriz accordait à Álvaro de Ornelas l'autorisation de peupler l'île de Pico jusqu'au mois de septembre suivant, elle en promettait en même temps la capitainerie à Josse de Hurtere s'il participait aussi à son peuplement, ce qu'elle confirma le 29 décembre 1482 ¹¹⁴. Enfin, le 5 mars 1491, D. Manuel, duc de Beja, lui confirmait la donation de la capitainerie de Faial ¹¹⁵. A cette date, Josse de Hurtere avait atteint le sommet de sa carrière ¹¹⁶. D'autre part, son mariage avec Beatriz de Macedo lui avait donné dix enfants ¹¹⁷. Il nous est pourtant difficile de concilier ces données avec une mention tout à fait contemporaine du chroniqueur brugeois Rombout de Doppere :

In fine januarii [1494 nouv. st.]... Herteri progenies Brugensis coepit colere quandam insulam, dictam Isle de Madere, quam vocabant novam Flandriam ; inde vinum miserunt Brugas, unde antea nullum venerat. Insula saccari optimi erat feracissima et aliarum rerum ¹¹⁸.

Les nouvelles que l'on avait à Bruges étaient que les descendants de de Hurtere de Bruges avaient entrepris d'exploiter l'île de Madère qui a reçu le nom de Nouvelle Flandre. Ils en envoyaient du vin, alors qu'il n'en venait pas auparavant. L'île était très fertile en excellent sucre et d'autres produits. Le chroniqueur opère manifestement une confusion entre Madère et Fayal, mais reste marqué par les produits en provenance de Madère ¹¹⁹, dont les de Hurtere devaient participer à leur exportation vers la Flandre si l'on accepte son témoignage. Josse de Hurtere mourut à Fayal, en 1495, au retour d'un séjour à Lisbonne, et sa femme Beatriz de Macedo lui survécut probablement jusqu'en 1531 ¹²⁰, soit parce qu'elle était plus jeune que lui, soit parce qu'il est mort prématurément.

Aucun acte contemporain concernant l'activité de Guillaume de Kersemaker, alias van der Haeghen, aux Açores n'ayant été conservé, les connaissances restent floues à son sujet. L'acte mentionné de D. João II, confirmé par D. Sebastião en 1578, indique qu'il était « venu à l'île de Faial, avec sa femme et maison (comprendre domesticité) et famille, et deux hourques

¹¹⁴ Serpa, *Os Flamengos na ilha do Faial...*, p. 36 ; *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 150 et 168, p. 218-219 et 253-254.

¹¹⁵ Serpa, *Os Flamengos na ilha do Faial...*, p. 36-37 ; *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 245, p. 366-367.

¹¹⁶ Cf. *infra* en ce qui concerne la noblesse.

¹¹⁷ Serpa, *Os Flamengos na ilha do Faial...*, p. 46-49.

¹¹⁸ *Fragments inédits de Rombout de Doppere découverts dans un manuscrit de Jacques de Meyere... Chronique brugeoise de 1491 à 1498*, éd. Henri Dussart, Bruges, 1892, p. 46.

¹¹⁹ Cf. sur le vin et le sucre de Madère, *Nova História da Expansão Portuguesa*, vol. III-1 : *A Colonização Atlântica*, p. 113-115 et 103-113.

¹²⁰ Serpa, *Os Flamengos...*, p. 40 et 43.

(navires de la mer du Nord) chargées de gens et de biens, avec laquelle il est venu peupler ladite île, et il a amené avec lui des gens de métiers mécaniques, de toutes professions, avec leurs femmes, et ils y ont vécu, et aussi à l'île de São Jorge »¹²¹. La première mention contemporaine – alors qu'il vivait encore –, dans le manuscrit de Valentim Fernandes, à la fin d'une notice sur Faial et Pico, précise que *Guylelmo Hersmacher framengo que vij et conheçi trouve primeyro a lavoyra do pastel e partio pera as otras ylhas*¹²². A son habitude, Gaspar Frutuoso nous offre plusieurs histoires. La première est à propos de l'île de São Jorge dont Guilherme da Silveira était un des premiers à la peupler. Homme de grande expérience, avant de s'établir, il alla reconnaître la qualité du sol et la trouva la meilleure au lieu dit Topo, où il s'installa et fonda la *vila* du même nom. Il cultiva du blé et obtenait d'excellents rendements car la terre était très fertile. Cependant, comme le relief est montagneux, après quelques années les pluies emportèrent le sol dans la mer et la situation devint critique. Il s'essaya alors à créer des bocages, à élever des chèvres, mais le sol était si stérile qu'il passa à Faial où il s'enrichit beaucoup¹²³. La seconde histoire de Gaspar Frutuoso se rapporte à l'île de Faial. Nous avons déjà vu que Josse de Hurtere serait retourné en Flandre y chercher des colons pour peupler Faial et Pico (ce qui ne pourrait avoir eu lieu avant 1481, vu l'acte de D. Beatriz). Là, il eut *grande comunicação e amizade* avec Guilherme da Silveira qu'il incita à venir peupler les deux îles, lui promettant beaucoup de terres et d'avantages. Un an après son départ, celui-ci, pour tenir sa parole, vendit tout qu'il possédait à Bruges et rassembla des gens de tous métiers, forgerons, maçons, tisserands, tailleurs (de vêtements), cordonniers, et autres artisans parmi lesquels des « pasteliers » (ouvriers du pastel), car il introduisit le pastel à Faial, en y apportant des semences. Il défraya le passage de toutes ces personnes avec leur famille, dont la sienne propre. (Nous retrouvons ici les informations des documents contemporains.) Parmi les « pasteliers » se trouvaient *Pero Pasteleiro* (Pierre le Pastelier) et son frère, et surtout *Govarte Luis* (fl. Godevaert, fr. Gossuin Louis) avec sa femme et ses enfants ; ce Gossuin Louis alla ensuite s'installer à São Miguel, plus propice à la culture du pastel¹²⁴. Revenant dans le même chapitre¹²⁵ à Guilherme da Silveira *que outros chamam Cosmacra*, Gaspar Frutuoso précise que pour se rendre à Faial avec sa femme et sa famille, il affréta deux navires flamands (les hourques de l'acte de D. João II) dans lesquels s'embarquèrent les gens dessus-dits ; il alla d'abord à Madère où les habitants firent tout pour qu'il se fixât dans leur île. Il refusa, arguant de la parole donnée au capitaine de Faial. Arrivé à Faial avec de nombreux Flamands, il ne reçut rien du capi-

¹²¹ Silveira, « Apport... », p. 71 ; j'ai légèrement modifié la traduction.

¹²² *Códice Valentim Fernandes*, p. 188.

¹²³ *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. XXXII, éd. citée, p. 231-232.

¹²⁴ *Ibidem*, liv. VI, ch. XXXVI, p. 254-256.

¹²⁵ *Ibidem*, p. 257-259.

taine, malgré les promesses de celui-ci et ses demandes répétées. Il alla alors s'établir à Terceira, dans la partie de Quatro Ribeiras, où il cultiva le *pão* (bois) et le pastel dont il chargeait des navires pour la Flandre. Il effectua lui-même un tel voyage et, au retour, fit escale à Lisbonne. Là, il rencontra D. Maria de Vilhena, dame de Corvo¹²⁶. Elle l'engagea à s'y établir : il y vivrait comme capitaine, ne lui payant que les droits qui lui étaient dus. Guilherme da Silveira se laissa convaincre, vendit tous ses biens, et mit même le feu à sa maison et ses bâtiments avant de se rendre à Corvo. Là il découvrit que la terre est stérile et que l'île est balayée par les vents et les tempêtes et que seuls de rares navires ou barques y venaient durant l'année. Il y resta cependant sept ou huit ans avant de la quitter pour s'établir enfin à São Jorge où il connut l'abondance grâce à la culture du blé et du pastel et l'élevage de bétail. Ou comment l'auteur se contredit lui-même...

Nous avons vu que Diogo das Chagas reprochait à Gaspar Frutuoso de n'avoir pas distingué les deux Silveira. Pour lui le marchand João da Silveira (Jean van der Haeghen) eut, à son arrivée, de grands différends avec Josse de Hurtere qui ne tenait pas les promesses qu'il lui avait faites, mais il resta à Faial où il introduisit la culture du pastel : étant marchand, il ne voulait pas abandonner cette activité¹²⁷. D'autre part, Guilherme (da Silveira) de Brand(r)ath, très noble et illustre, après avoir eu l'accord de D. João II pour peupler les îles, s'embarqua avec toute sa famille et sa domesticité pour l'île de Flores. Il s'établit dans des grottes où il resta dix ans. Au moyen de rapaces, il récoltait de longs morceaux de bois de brésil à la teinture vermeille de très bonne qualité. Cependant il ne pouvait peupler l'île, éloignée des autres, aussi il la quitta avec tous ses gens pour aller, en passant par Quatro Ribeiras à Terceira, se fixer à l'île de São Jorge qui était déserte, à Topo¹²⁸. Il est difficile de suivre Diogo das Chagas dans ses récits plutôt romanesques, bien que Gaspar Frutuoso ne soit pas consistant avec lui-même.

Quant à Fernão Dulmo, l'hypothétique Fernand van Olmen, ou de L'Orme, nous savons seulement qu'à la date du 3 mars 1486, il était déjà *cavaleiro* [de la maison du roi] et capitaine dans l'île de Terceira¹²⁹, donc à côté de João Vaz Corte Real et d'Antão Martins Homem, fils d'Álvaro Martins Homem¹³⁰. Les historiens s'accordent pour que le ressort de sa capitainerie fût la zone de Quatro Ribeiras¹³¹. Fernão Dulmo ne faisait pas seulement partie de la génération des entrepreneurs en colonisation comme Jacome de

¹²⁶ Elle était la veuve de Fernão Teles de Meneses, mort en 1477 ; cf. *Nova História da Expansão Portuguesa*, t. III-1, *A Colonização Atlântica*, p. 243-244.

¹²⁷ *Espelho Cristalino...*, p. 472.

¹²⁸ *Ibidem*, p. 533-534.

¹²⁹ *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 205, p. 317-318.

¹³⁰ Qui furent confirmés en 1483 ; cf. *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 105, 110, et 171, p. 138, 147 et 258-259.

¹³¹ *Nova História da Expansão Portuguesa*, t. III-1, *A Colonização Atlântica*, p. 211.

Bruges ou Josse de Hurtere, mais aussi de celle des découvreurs comme João Vaz Corte Real. Cela explique son fameux projet, en 1486, d'expédition vers l'île des Sept-Cités, conjointement avec João Afonso de Estreito, de Madère ¹³².

Nous avons vu que Martin Lem a dû venir au Portugal dès le début des années 1430 ou 1440. La première mention d'archives le signale vers 1451 comme procureur de Rombout de Wachtere pour récupérer des bijoux que celui-ci avait envoyé vendre au Portugal ¹³³. En 1452, il est indiqué être « facteur et compagnon en marchandise » du Brugeois Zegher Parmentier dans le commerce portugais, mais aussi en procès contre lui ¹³⁴. En 1454 ou 1455 à Lisbonne, il avait fait charger cinq cents « quintelades » de fruit (raisins et figues) par le Génois Desiderio de Vivaldi dans le balenier de Gil Rodrigues pour être vendu en Flandre, mais le bâtiment fut intercepté par des Anglais qui se saisirent d'une partie de la marchandise ¹³⁵. Jusque là, nous ne voyons que des activités marchandes normales. Cependant, Martin Lem avait su se ménager des contacts jusque dans la cour royale, car en juin 1456, le roi D. Afonso V lui accordait le monopole de l'exportation du liège, pour une durée de dix ans, du 1^{er} juillet 1456 au 1^{er} juillet 1466, au prix de deux mille doubles d'or ¹³⁶. Mais quinze jours plus tard, le roi accordait le même monopole à *Marco Lomelin* [Marco Lomellini] *nosso servidor Jenoes* et à ses associés *Domenego Ezcoto* [Domenico Scotto] *Jenoes* et *Joham Gidete* [Giovanni Guidetti] *Frorentim* pour la même durée et les mêmes conditions ¹³⁷. On ne sait pas toujours ce qui s'est passé. Martin Lem a-t-il eu à faire face à un plus fort *lobby*, ou a-t-il essayé de le doubler ? A la liquidation de l'entreprise, on voit pourtant qu'il avait dû racheter les parts de Domenico Scotto, représentant le quart du capital. L'affaire ne rapporta guère. Voici les chiffres, pour la période de juillet 1456 à mai 1466 ¹³⁸ :

¹³² *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 205 (3 mars), 212-213 (12 et 24 juillet) et 215 (4 août), p. 317-318, 326-329 et 331-332 ; cf. Verlinden, « Un précurseur de Colomb... ».

¹³³ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. n° 70, p. 71.

¹³⁴ *Ibidem*, doc. n° 14, p. 38.

¹³⁵ *Ibidem*, doc. n° 26, p. 47-49.

¹³⁶ Sousa Viterbo, « O monopolio da cortiça... », doc. I, p. 46-47.

¹³⁷ *Ibidem*, doc. V, p. 50-52 ; cf. Virginia Rau, « A Family of Italian Merchants in Portugal in the XVth Century : the Lomellini », in *Studi in onore di Armando Saporì*, Milan, 1957, [t. I] p. 723.

¹³⁸ Anselmo Braancamp Freire, *Noticias da Feitoria de Flandres*, Lisbonne, 1920, p. 70-71 ; John G. Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 820, n. 3. Je reprends ici les chiffres de la lettre de quittance à Marco Lomellini, du 27 mars 1466 (publiée par Braancamp Freire, p. 71-72 en n. 1).

	Douzaines	%	Valeur	%
Achat	61138 ¹³⁹	100		
Exporté en Flandre	28378	46,41 (100)		
Perdu en mer	6940	11,35 (24,45)		
Vendu en Flandre	21438	35,06 (75,54)	896 £ 5 s 6 d 4481 cour. 2 s 6 d 1044243 réaux	
Achat+fret+droits de ce qui a été vendu en Flandre			662190 réaux	100
Bénéfice en Flandre			382053 réaux	57,69
Vendu à Lisbonne	220	0,36		
Bénéfice à Lisbonne			7992 réaux	
Pertes et vols Portugal et Flandre	25548	41,78		
Pertes totales	32488	53,13		
Bénéfice sur les ventes			arrondi à 390000 réaux	
Part de D. Afonso V (1/3 des ventes) + don d'une robe au roi			130000 réaux 5400 réaux total : 135400 réaux	
Prêt à exporter en Flandre (droits payés)	7000	11,45		

Remarquons d'abord que les pertes ne sont pas déduites du produit des ventes. On peut aussi établir le bénéfice par douzaine de liège vendue : 36,33 réaux à Lisbonne, 17,82 réaux en Flandre, ce qui indique que le prix de la douzaine ne semble avoir été pas majoré à l'exportation, le bénéfice sur la vente (sans les pertes) en Flandre étant d'ailleurs assez faible, à près de soixante pour cent. Ajoutons enfin que Marco Lomellini avait payé sa quote part au roi, le 27 mars 1457 : 74470 réaux pour ses onze vingtièmes, le Florentin *João Guidete* (Giovanni Guidotti) et Martin Lem restant débiteurs vis-à-vis de D. Afonso V, respectivement de 33850 réaux pour quatre vingtièmes (*huum quinto*) et – non indiqué dans la lettre de quittance – 27080 réaux pour ce qui ne correspond pas à cinq vingtièmes. Quelque chose nous échappe donc dans ces comptes.

Dans l'acte de juin 1456, Martin Lem est désigné comme *mercador [de] Bruges, nosso natural*, ce qui indique d'abord qu'il était à son compte, puis qu'il avait pu se faire « naturaliser » Portugais sans doute à cause de son mariage avec Joana Barrosos, enfin qu'il jouait sur les deux tableaux : marchand de Bruges et Portugais. Le report du contrat sur Marco Lomellini ne semble pas avoir entamé son crédit auprès des marchands et capitaines flamands à Lisbonne et auprès de la cour. En effet, l'année suivante 1457, il fut leur porte-parole en présentant leurs doléances et demandes de privilèges

¹³⁹ Le total du détail donne 61146 douzaines. Les pourcentages sont comptés à partir de ce dernier chiffre.

auprès du roi D. Afonso V – dont le port d’armes –, ce qui fut accordé le 8 août ¹⁴⁰. Dans cet acte, Martin Lem est qualifié de *brujes de Bruges, mercador nosso servidor morador em a nossa cidade de Lixboa*. L’apogée de sa carrière portugaise semble se situer dans les années 1463 et 1464. En effet, le 25 février 1463, le roi lui accordait le port d’armes pour six de ses hommes ¹⁴¹ : mais avait-il besoin de six gardes du corps ? Cette même année, Martin Lem avançait, avec ses associés, 3167234 réaux à la Couronne, à rembourser sur l’*alfandega* de Lisbonne. Une (petite) partie de la somme fut utilisée pour la flotte armée contre Tanger en 1464 ¹⁴². Le 6 septembre 1464, D. Afonso V légitimait ses enfants ¹⁴³ et, trois jours plus tard, l’autorisait à traîner devant les tribunaux chrétiens ses débiteurs juifs auxquels il avait vendu des draps et des métaux précieux ¹⁴⁴. Dans ces trois actes de septembre 1464, Martin Lem est qualifié de *nosso scudeiro*, et toujours de *mercador*. Pourtant, cet ensemble de documents nous suggère que Martin Lem était en train de régler ses affaires à Lisbonne qu’il quitta définitivement quelques semaines plus tard pour une raison qui nous reste inconnue et retourna en Flandre.

A Bruges, Martin Lem eut d’abord affaire aux marchands qu’il avait lésés au cours de sa carrière au Portugal. Zegher Parmentier semble n’avoir eu de cesse de le poursuivre depuis 1452 : en 1461 il faisait encore arrêter quarante-neuf pipes d’huile comme appartenant à Martin Lem ¹⁴⁵. C’est surtout Rombout de Wachtere qui voulait récupérer ses bijoux depuis 1451. Les premières mentions de leur procès à Bruges datant de mars 1466, nous pourrions supposer le retour de Martin Lem quelques semaines ou mois plus tôt ¹⁴⁶. Malgré son retour à Bruges, celui-ci ne se désintéressa pas du Portugal, et agit de même qu’il l’avait fait à Lisbonne : en tant que marchand de Bruges et en tant que Portugais. (Mais ici, je ne suis pas sûr s’il s’agit du père ou du fils ¹⁴⁷.) Ceci est souligné dans un cas passé devant le Grand Conseil du duc de Bourgogne Charles le Téméraire, celui d’Álvaro Dinis, comme facteur du roi D. Afonso V, contre João Esteves, un marchand portugais qui faisait la contrebande de l’ivoire, la sentence du duc, en date du 4 septembre 1470, étant de renvoyer l’affaire devant le roi de Portugal. Dans cet acte, on apprend que Martin Lem se porta caution des marchands João Esteves, Rodrigo Fernandes et João de Santarém, car il était bourgeois de Bruges, et « aussi marchand de ladite nacion de Portugal, marié et demou-

¹⁴⁰ Braancamp Freire, *Noticias da Feitoria de Flandres*, doc. IX, p. 142-145.

¹⁴¹ Sousa Viterbo, « O monopolio da cortiça... », p. 44 (sans référence).

¹⁴² *Ibidem*, doc. IV (septembre 1464), p. 49-50.

¹⁴³ *Ibidem*, p. 43 et doc. II, p. 48.

¹⁴⁴ *Ibidem*, doc. III, p. 48-49.

¹⁴⁵ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. n° 41, p. 58.

¹⁴⁶ *Ibidem*, doc. n° 53 (22 mars 1466), 56 (27 septembre 1466), 57 (29 janvier 1467), 60 (18 avril 1467), 62 (23 juin 1467), 63 (27 juin 1467), 66 (7 juillet 1467), 67 (20 juillet 1467), 68 (24 juillet 1467), 69 (30 juillet 1467), 70 (août 1467), 77 (16 décembre 1467), p. 64-76, 79-80.

¹⁴⁷ Cf. aussi *infra*.

rant en icelle nostre ville [de Bruges] »¹⁴⁸. Ce ne fut pas la seule action en justice où apparut Martin Lem en 1470. Au début de l'année, le marchand Luís Martins mourut intestat. Dans son livre, se trouvait inscrit le nom de Martin Lem en liaison avec des caisses de sucre et d'autres produits, puis Martin Lem lui-même se porta caution de João de Santarém, chargé de gérer les affaires du défunt¹⁴⁹. À côté du sucre, on le voit encore importer, en 1473, du liège qui fut transporté à bord du navire de Gerrit Claesz., d'Arne-muiden, et d'une caraque dont le patron était Rafaello Lomellini¹⁵⁰. En 1471, Martin Lem (père) accomplit son plus beau geste de remerciement au Portugal quand il équipa une hourque d'arquebusiers et d'hommes d'armes, qu'il envoya sous la direction de ses deux fils (de Leonor Rodrigues) Martim et António, pour prendre part à l'expédition du roi D. Afonso V au Maroc¹⁵¹, – ce qui pouvait être pour lui l'occasion de les renvoyer au Portugal (incité par son autre fils Martin ?).

Il a dû mourir peu après 1473. Son fils Martin le Jeune¹⁵² apparaît dans la documentation dès 1467. Bien qu'il se trouve hors de mon sujet propre, il faut en dire quelques mots. À son retour en Flandre, son père l'a marié, sans doute en 1466 ou 1467, à une jeune fille d'une bonne famille brugeoise, Adrienne van Nieuwenhove, née en 1449 (nouv. st.)¹⁵³. On le voit tôt – alors qu'il était un jeune luso-flamand fraîchement débarqué du Portugal – occuper des fonctions officielles : bourgmestre de la commune de Bruges en 1467-1468, des échevins en 1472-1473¹⁵⁴ (mais jusqu'à cette date, ne pourrait-il s'agir de son père ?), bourgmestre (?) en 1477, des échevins en 1477-1478, chef-homme du quartier Saint-Jean en 1478-1479, bourgmestre

¹⁴⁸ Robert van Answaarden, *Les Portugais devant le Grand Conseil des Pays-Bas (1460-1580)*, Paris, 1991, cause n° 4, p. 115 ; cf. Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. 125 (4septembre 1470), p. 101. Robert van Answaarden (dans son index) et John G. Everaert (« Les Lem, alias Leme... », p. 822) voient en ce Martin Lem Martin le Jeune.

¹⁴⁹ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. n° 118 (30 juillet 1470) et 124 (31 août 1470), p. 97-98 et 100-101.

¹⁵⁰ *De Tol van Iersekeroord. Documenten en Rekeningen, 1321-1572*, éd. W. S. Unger, La Haye, 1939, p. 332 et 333 (*Rijks Geschiedkundige Publicatiën, Kleine Serie*, 29).

¹⁵¹ Cf. la lettre de D. Afonso V du 2 novembre 1475 accordant des armes à António Lem dans Noronha, *Nobiliario Genealógico...*, t. II, p. 350-351, et Suyero (Soiero), *Segunda Parte de los Anales de Flandes*, p. 494 (s. a. 1471).

¹⁵² Cf. *Biographie nationale*, t. XI, Bruxelles, 1890-1891, col. 758-759 (par E[dgar] Baes) ; Alb[ert] de Schietere de Lophem, « Iconographie brugeoise. II. L'hôpital de la Potterie », in *Tablettes de Flandres*, vol. VII, 1957, p. 270-271 ; Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 821-824 ; J. Haemers, « Ende hevet tvolc goede cause jehens hemlieden te rysene ». *Stedelijke opstanden en staatsvorming in het graafschap Vlaanderen (1477-1492)*, thèse de doctorat, Université de Gand, 2006, p. 1421-1423. Sur sa mère, cf. *infra*.

¹⁵³ Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. I, p. 319 ; la date est déduite de celle de la naissance des deux premiers des neuf enfants, Charles et Agnès, en 1468 (*ibidem*, p. 319 et 321).

¹⁵⁴ Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. I, p. 319, dont les données sont reprises par les auteurs postérieurs (cf. note suivante) ; *Handelingen van de leden en van de staten van Vlaanderen (1467-1477)*, éd. Willem Pieter Blockmans, Bruxelles, 1971, n° 7, 13, 15, 118 et 120, p. 12, 19, 21, 174-175 et 182.

des échevins en 1480-1481, vieux bourgmestre en 1481-1482, écoutète en 1482-1483¹⁵⁵. Dès 1477, il apparaît comme un des principaux personnages de Bruges, parmi les plus puissants et les plus riches, grâce sans doute à la fortune de son père et à la dot et aux relations de la famille de sa femme. Nous pouvons ajouter, d'après les chroniqueurs, qu'il fut parmi les bourgeois convoqués par la nouvelle duchesse Marie de Bourgogne, au Steen à Bruges, le 26 février 1477 et qu'à l'instar de son père vis-à-vis de D. Afonso V en 1471, il finança de ses propres deniers cinquante hommes d'armes espagnols pour la défense de la Flandre au printemps 1478¹⁵⁶. C'était aussi un homme qui aimait le faste, à tel point qu'il fut surnommé *tcleen graefskin van Vlaenderen* (« le petit comte de Flandre ») ou *den grave Maertin zonder landt* (« le comte Martin sans terre ») à cause de la garde armée de huit ou dix hommes qu'il exigeait en tant que bourgmestre¹⁵⁷. Pourtant, son soutien ostentatoire à Maximilien de Habsbourg qui l'avait fait son chambellan lui valut d'être plusieurs fois inquiété lors des troubles politiques : une première fois, après la mort accidentelle de Marie de Bourgogne (le 27 mars 1482), quand il fut assigné à résidence¹⁵⁸, et surtout en octobre 1483 quand il fut obligé de s'exiler, à Louvain dans le Brabant, où il mourut le 27 mars 1485¹⁵⁹.

Martin Lem le Jeune poursuivit les relations de son père avec le Portugal, où ses demi-frères et sœurs étaient établis. Comme son père, il prêta de l'argent à la Couronne. Au *cortes* de Lisbonne en 1478, le prince D. João demanda une aide de soixante millions de réaux pour rétablir les finances publiques. Martin Lem y participa pour la somme de quarante mille réaux¹⁶⁰. D'autre part, il avait lui-même fondé une compagnie de commerce

¹⁵⁵ *Handelingen van de leden en van de staten van Vlaenderen. Regeringen van Maria van Bourgondië en Filips de Schone (5 januari 1477 – 26 september 1506)*, éd. Willem Pieter Blockmans, 2 vol., Bruxelles, 1973-1982, à l'index, vol. II, p. 1111. Sur sa fonction d'écoute en 1482-1483, cf. aussi Nicolaes Despars, *Cronijcke van den lande ende graefscpe van Vlaenderen*, éd. J. de Jonghe, vol. IV, Bruges, 1840, p. 233-235. Il fut aussi membre de la société de Saint-Georges en 1469 et tuteur de l'hôpital de la Potterie en 1478 (Gailliard, *Bruges et le Franc...*, vol. I, p. 319).

¹⁵⁶ Despars, *Cronijcke...*, vol. IV, Bruges, p. 126-127 et 170.

¹⁵⁷ *Ibidem*, p. 178-179. Citons les festivités ordonnées à Bruges, le 22 juin 1478, par Louis de Bruges, seigneur de Gruuthuse, et le bourgmestre Martin Lem (*Het Boeck van al 't gene datter geschiedt is binnen Brugghe, sichtent jaer 1477, 14 februari, to 1491*, éd. C. C[arton], Gand, 1859, p. 5 [*Maetschappy der Vlaemsche Bibliophilen*, 3^e sér., 2]) ; le banquet offert à Maximilien de Habsbourg et Marie de Bourgogne, dans sa maison à Bruges, en août 1478 (Despars, *Cronijcke...*, vol. IV, p. 177-178) ; le repas *in allerande triumphie* offert au même couple princier et à la duchesse douairière Marguerite d'York, dans sa maison *Rijckenburch* (« Richebourg ») à Bruges, le 17 février 1482 (*ibidem*, p. 213).

¹⁵⁸ Despars, *Cronijcke...*, vol. IV, p. 219.

¹⁵⁹ *Ibidem*, p. 245 ; Vermeersch, *Grafmonumenten te Brugge...*, n° 334, vol. III, p. 336-337 (avec erreur de date : il faut lire 1485 et non 1488).

¹⁶⁰ [Anselmo Braamcamp Freire], « Os sessenta milhões outorgados em 1478 », *Arquivo Historico Portuguez*, vol. IV, 1906, p. 434 : *Quorenta mill rrs de Martim Leme, filho de Martim Leme, que emprestou*. Ou s'agissait-il de son demii-frère Martim ?

avec le Portugal. On n'en connaît malheureusement presque rien. On ne sait quand elle fut fondée, ni qui en furent les associés. Peut-être s'agissait-il d'Antoine ou Jean de Nieuwenhove ¹⁶¹, frères de la femme de Martin Lem, Louis de Carnin, Matthieu Mansepreuve et Gilles Midaveyne. Cette compagnie fut dissoute à la mort de Martin Lem le Jeune. En 1487, Louis de Carnin réglait la somme de 1193 lb. 9 s. 8 d. gr. sur les deux milles livres de gros qui appartenaient à feu Martin Lem le Jeune et ses associés en marchandises achetées à des marchands au Portugal et qui avaient été envoyées en Flandre à bord de divers navires, selon différentes routes ¹⁶².

Nous ne savons pas quelles relations il avait avec son frère António, installé à Madère, ni avec son beau-frère Fernão Gomes, époux de sa sœur Catarina, qui avait le contrat exclusif du commerce de la Guinée entre 1469 et 1474. António Lem s'est installé à Madère avant 1480. Nous ne savons pourquoi il a quitté la maison du prince D. João. Selon le témoignage de Bartolomé de Las Casas, vers 1480, il était *casado en la isla de Madera*, « marié dans l'île de Madère » ¹⁶³ : à une femme de Madère, ou marié (et résidant à Madère) ? Il possédait des navires (il fut poussé un jour à bord d'une de ses caravelles, loin vers l'ouest où il aperçut trois îles), ce qui fait penser qu'il devait pratiquer le commerce, sans doute du sucre et de la mélasse. Par comparaison avec Jean Esmeraudt, on peut penser qu'il a assez tôt acheté des terres : en 1488-1489, il était membre de la municipalité de Funchal et dans l'enquête cadastrale de 1494, il apparaissait comme propriétaire de terres livrées à la culture de la canne à sucre ¹⁶⁴.

Jean Esmeraudt a mis assez longtemps à se fixer. En 1481, il apparaissait comme agent à Lisbonne aux côtés de Wouter Despars, ses fonctions étant d'accompagner les chargements de fuits, vin et sucre jusqu'en Flandre. Trois ans plus tard, il passa, toujours comme agent de la firme Despars, à Madère, pour faire des envois directs de sucre vers la Flandre, ceci jusqu'en 1487 ¹⁶⁵.

¹⁶¹ À propos de ce dernier, cf. Paviot, « Les Portugais à Bruges... », doc. 146 (17 juin 1475), p. 114.

¹⁶² O. Mus, « De Brugse compagnie Despars... », p. 88-89.

¹⁶³ *Historia de las Indias*, liv. I, ch. XIII, in *Obras completas*, éd. citée, vol. III, p. 404.

¹⁶⁴ Sur António, cf. John G. Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 825-826. Contrairement à l'auteur, je ne pense pas que le Martin Lem mentionné en 1483 à propos d'une importation de blé à Madère (cf. *ibidem*, p. 822) soit Martin Lem le Jeune (celui de Bruges) qui avait d'autres soucis en Flandre plutôt que d'aller à Madère. Il est plus probable qu'il s'agisse effectivement, comme le veut par exemple Henrique Henriques de Noronha (*Nobiliario Genealógico...*, t. II, p. 352) du fils d'António, fils d'un colon de Madère qui connaissait mieux son prince, l'infant D. Diogo, gouverneur de l'ordre du Christ et seigneur des Îles, à qui il a pu faire *alguuns boos obras*. Cela impliquerait qu'António se soit marié vers 1463 (avec une Flamande selon Noronha – comme son frère Martin) et qu'il soit né vers 1443. De toute façon, la date de mariage proposée par John G. Everaert (entre 1490 et 1495) ne tient pas, étant contradictoire avec l'affirmation de Las Casas qu'il cite lui-même ; une telle date fait aussi sauter au moins une génération.

¹⁶⁵ Mus, « De Brugse compagnie Despars... », p. 46-49.

Devenu João Esmeraldo, il fut ensuite marchand de sucre ambulant dans les foires du Brabant et de Flandre, avant de se mettre à son propre compte vers 1490-1492 et de se lancer dans la production et l'exportation de sucre. Il s'associa d'abord avec le planteur Fernão Lopes qui possédait un moulin. Avec ses profits, il se constitua un domaine. Il y parvint aussi grâce à son premier mariage, directement dans la meilleure société madéroise, avec Joana Gonçalves da Cámara, petite-fille de João Gonçalves Zarco. Le 28 janvier 1493, l'oncle de sa femme, Rui Gonçalves da Cámara lui vendit la *quinta* qui allait devenir la *Lombada dos Esmeraldos*, qui surplombe Ponta do Sol, où même une chapelle fut fondée. Après la mort de Joana Gonçalves da Cámara, João Esmeraldo se remaria, sans doute en 1497, avec Agueda de Abreu, fille d'un autre producteur de sucre, João Fernandes d'Arco de Calheta. Il réussit à créer une grande entreprise dans laquelle travaillaient quatre-vingts esclaves et sa production représentait le tiers de celle de la région de Ponta del Sol. Il mourut le 19 juin 1536 et fut enseveli dans la chapelle domaniale. De sa première femme, il eut un fils, João Esmeraldo de Vasconcelos, et de la deuxième un fils et une fille, Cristovão et Maria Esmeraldo ¹⁶⁶.

*

Ces hommes ont tous un trait commun : se faire accepter comme noble, soit en faisant reconnaître leur noblesse (supposée), soit en la faisant créer. À mon avis, tous n'étaient pas nobles et presque tous ont réussi à intégrer la noblesse. Jacome de Bruges n'a jamais été qualifié de noble— le seul titre qui lui est donné est celui de *servidor* ¹⁶⁷ dans l'acte douteux de 1450 –, mais nous pouvons dire qu'il réussit à entrer dans la noblesse de façon posthume puisque sa fille Antonia Dias d'Arce épousa Duarte Paim, commandeur dans l'ordre de Santiago, mais lui-même fils de *Tomas Elim Paim*, *fidalgo* anglais qui était le secrétaire de la reine Philippa de Lancastre (bien que l'état et la profession n'allaient pas ensemble) ¹⁶⁸.

¹⁶⁶ Je renvoie au dernier état de la question dans Everaert, « Les barons flamands du sucre... », p. 106-108 ; pour les dates, cf. Noronha, *Nobiliario Genealogico...*, vol. II, p. 256 ; cf. aussi Rodrigues, « Os Esmeraldos da Ponta do Sol... », p. 614-615 ; Fernando Jasmins Pereira, *Estudos sobre história da Madeira*, éd. Miguel Jasmins Rodrigues, Funchal, 1991, p. 397-398.

¹⁶⁷ Sur les *servidores* de l'infant D. Henrique, cf. João Silva da Sousa, *A Casa Senhorial do Infante D. Henrique*, Lisbonne, 1991, en particulier le ch. IX. Notons que le terme *servidor* n'apparaît pas dans l'ordonnance des maisons des infants D. Pedro et D. Fernando datant d'avant 1437 ; ils devaient avoir huit chevaliers et écuyers, sans compter ceux du conseil, et cent autres écuyers, dont le tiers de *fidalgos* ; cf. *Livro dos Conselhos de El-Rei D. Duarte (Livro da Cartuxa)*, éd. João José Alves Dias, Lisbonne, 1982, p. 179-180.

¹⁶⁸ Frutuoso, *Saudades da Terra*, liv. VI, ch. VII, éd. citée, p. 65 ; das Chagas, *Espelho Cristalino...*, p. 219 et 298 ; Maldonado, *Fenix Angrence*, p. 82 (pour l'auteur, Duarte Paim était le petit-fils de *Tolamin Paym*, secrétaire de Philippa de Lancastre, et fils de Valentim Pim, *fidalgo*

Les de Hurtere ont toujours proclamé leur noblesse, même s'ils l'ont exagérée. Pourtant, aucun des actes officiels conservés ne donne de titre de noblesse Josse de Hurtere : seulement *natural de Flandes* en 1468, seulement *capitão da ilha do Fayal* en 1481 (?) et 1482, aucun en 1491¹⁶⁹. Uniquement dans un acte, émis par Josse de Hurtere lui-même, le 12 janvier 1486, celui-ci s'intitule *cavalleiro da casa do snr. Duque* [D. Manuel, duc de Viseu et de Beja]. On sait que les maisons des infants, des membres de la famille royale et de la haute noblesse se sont développées à partir du début du XV^e siècle¹⁷⁰, et que le nombre des chevaliers avait atteint un tel nombre – *que quasi a mor parte da gente destes reinos sam cavaleiros* – que le roi D. João II dut édicter de nouvelles règles en 1482¹⁷¹. D. Manuel – ou son prédécesseur – a donc reconnu la noblesse de Josse de Hurtere. En tout cas, celui-ci vivait noblement. Nous en avons un témoin en la personne de Jérôme Münzer (*Hieronymus Monetarius*), médecin municipal de Nuremberg, qui résida chez lui, du 26 novembre au 2 décembre 1494 :

*Erat autem nobis hospicium in maxima et preclara domo Regis, in habitatione soceri domini Martini Bohemi, dominus Iodocus de Hurder dictus, de Brugis, homo nobilis et capitaneus insule Fayal et de Pico. Et habebat uxorem nobilem, sapientem et in omnibus peritam, que mihi testes me musco ex gasella donavit nobisque maximum honorem exhibuit. Et hec domus est in maximo foro et latissimo campo sita iuxta monasterium Sancti Dominici. Fuere mus optime tractati*¹⁷².

On voit donc qu'à la fin de sa vie, Josse de Hurtere et Beatriz de Macedo disposaient d'un logement dans le palais du roi, sur la place où se trouvait le couvent des Frères prêcheurs, et vivaient dans une certaine opulence. Nous pouvons regretter pour notre propos que Jérôme Münzer ait été plus marqué par Beatriz de Macedo que par Josse de Hurtere. Le couple s'intéressait à la découverte africaine puisque Beatriz de Macedo offrit du musc de gazelle à Jérôme Münzer. Pouvons-nous avancer que de Hurtere participait aussi au commerce des produits africains ?

de la maison du roi D. Duarte, et de D. Beatriz de Badilho, ce qui paraît une progression sociale plus logique) ; Eduardo de Campos de Castro de Azevedo Soares (Carcavellos), *Nobiliário da Ilha Terceira*, 2^e éd., Porto, 1944, vol. I, p. 162, et vol. II, et 221 (qui reprend Maldonado, en ajoutant que D. Beatriz de Badilho était une *fidalgá aragonesa* qui donc aurait été une demoiselle de la suite de la reine D. Leonor). Frutuoso, das Chagas et Maldonado ajoutent que Duarte Paim et sa femme Antonia Dias D'arce, puis leur fils Diogo ont tout fait pour récupérer la capitainerie de Terceira – en forgeant même de faux documents ?

¹⁶⁹ *Descobrimentos Portugueses*, vol. III, n° 54, 150, 168 et 245, p. 76, 219, 254 et 367.

¹⁷⁰ Cf. par exemple da Sousa, *A Casa Senhorial do Infante D. Henrique*, ch. II.

¹⁷¹ Álvaro Lopes de Chaves, *Livro de Apontamentos (1438-1489). Códice 443 da Coleção Pombalina da B.N.L.*, éd. Anastásia Mestrinho Salgado et Abílio José Salgado, Lisbonne, 1983, p. 170-171 (d'où la citation).

¹⁷² *Itinerarium Hispanicum Hieronymi Monetarii 1494-1495*, éd. Ludwig Pfandl, in *Revue hispanique*, vol. XLVIII, 1920, p. 87.

Cependant l'état noble ne fut pas strictement conservé dans les mariages des enfants de de Hurtere : Josse épousa Isabel Corte Real, fille de João Vaz de Costa Corte Real et de Maria Abarca ; Francisco resta célibataire ; Nuno (ou Fernando de Macedo) se maria avec Ana Gonçalves Botelho, fille de Gonçalo Vaz Botelho, de l'île de São Miguel ; Joana de Macedo épousa en premières nocces Martin Behaim, mentionné par Jérôme Münzer, puis D. Henrique de Noronha ; Isabel épousa d'abord Francisco da Silveria, fils de Guilherme da Silveira – une indication que les relations entre Josse de Hurtere et ce dernier ne furent peut-être pas si mauvaises que veulent nous le faire croire les historiens postérieurs –, puis D. Rodrigo de Meneses, commandeur de Grandola ; Barbara de Macedo se maria avec Nuno de Macedo, de Setúbal ; Maria de Macedo épousa João Nunes Homem, fils de Gonçalo Nunes Homem ; Rosa de Macedo se maria avec Domingos Homem ; Beatriz épousa Álvaro Pessanha, un bâtard, mais seigneur du Morgado de Santa Catarina, de Alenquer ; enfin Catarina de Macedo se maria avec Rui de Barros, de l'île de Madère ¹⁷³. Nous notons surtout une volonté de s'insérer dans les sociétés insulaires des Açores et de Madère, seules Joana et Isabel faisant un second mariage hypergamique.

Un autre signe de noblesse est l'écu d'armes. Nous n'avons conservé aucun document officiel portugais à ce sujet. Dans son livre, António Ferreira de Serpa reproduit – mais selon quelles sources ? – les armoiries des de Hurtere de Fayal : d'azur à trois besants d'or posés deux et un, dans chaque besant trois griffes (?) ou pointes de sable, posées un et deux ¹⁷⁴. Ces armes montrent des différences marquées avec celles des de Hurtere du Franc de Bruges, au XIV^e siècle : à trois étoiles (à cinq branches) posées deux et un, pour Jean et Barthélemy de Hurtere, à un lambel avec trois pendants et à trois besants posés deux et un, chaque besant à une étoile (à six branches), pour Hugues de Hurtere. Nous ne pouvons pas tirer de conclusions définitives (Josse de Hurtere descendait-il effectivement des de Hurtere du Franc de Bruges ?), à partir de ces maigres données.

Nous sommes encore plus mal renseignés sur les armes des da Silveira. João Cunha da Silveira a publié un sceau attribué à Guillaume van der Haeghen, sans indiquer sa source ¹⁷⁵. Ces armes paraissent peu médiévales : à un écusson rond écartelé et tiercé en fasce, à l'orle de sept merlettes. La copie de 1826 de l'acte de D. João II confirmé en 1578 par D. Sebastião nous apprend que Guillaume van der Haeghen, sa femme, sa maison, sa famille, les gens qu'il a amenés avec leurs femmes (!), « ont vécu [à l'île de Faial] aussi bien qu'à l'île de São Jorge toujours à la Loi de noblesse, avec tout l'apparat et service que les gens de la dite qualité ont l'habitude

¹⁷³ Serpa, *Os Flamengos...*, p. 46-49 ; Soares, *Nobiliário da Ilha Terceira*, vol. II, p. 423-424, et vol. III, p. 193.

¹⁷⁴ *Os Flamengos...*, entre les p. 90 et 91 ; Soares, *Nobiliário da Ilha Terceira*, vol. II, p. 427.

¹⁷⁵ « Willem van der Haegen... », p. 4.

d'avoir » – ce qui est reconnaître qu'ils n'étaient pas nobles d'origine, malgré la prétention redondante de descendre des *Vandragas* et des *Silveiras* des royaumes d'Allemagne, ce qui reste bien vague. Les armoiries de Guilherme da Silveira ayant brûlé dans sa maison à Terceira ¹⁷⁶, le roi les lui confirma ¹⁷⁷.

De même que pour les de Hurtere, les mariages des enfants ne montrent pas l'appartenance à une noblesse très principale du royaume d'Allemagne et sont d'un niveau semble-t-il inférieur : João (o Velho) avec Guiomar Borges Abarca, d'une famille de Terceira ; Francisco avec Isabel de Macedo, fille de Josse de Hurtere ; Margarida avec Josse van Aartrijke, sans doute petit-fils ou descendant de Philippe van Aartrijke, bourgeois de Bruges qui se livrait au commerce portugais ¹⁷⁸ ; Luzia avec André Fernandes, tabellion à la *vila* de Topo ; Anna avec Tristão Martins Pereira, de Terceira ; Maria avec João Pires de Mattos, écuyer ¹⁷⁹.

Le cas de Jean Esmeraudt nous permet de savoir comment un de ces Flamands a acquis des armes et la noblesse. Ayant fait fortune, João Esmeraldo voulut accéder à l'état noble et y mit les moyens. En 1508, il dépêcha un mandataire à Malines, dans le Brabant, où siégeait le Conseil de la cour des anciens Pays-Bas bourguignons. Là, (moyennant finances ?) il obtint une reconnaissance d'origine noble et le roi d'armes lui composa même des armes extrêmement prétentieuses : écartelé, au 1 d'argent à la bande de sable, au 2 d'azur à la fasce crenelée d'or, au 3 d'argent au lion de sable chargé d'une cotice de gueules et à l'orle de (treize) billettes de sable, au 4 d'azur à la bande d'argent bordée de gueules. João Esmeraldo dut cependant attendre jusqu'en 1520 pour que le roi D. Manuel reconnût sa noblesse et ses armes. Enfin, il obtint un *morgado* du roi D. João III en 1527, pour conserver son patrimoine (biens et titre) ¹⁸⁰. Il avait préparé cette accession à la noblesse depuis longtemps. Ainsi, quand Ponta do Sol devint une *vila* en 1501, il s'arrangea pour que sa propriété, la *Lombada*, restât dans le district de Funchal. Cela lui permit de devenir un des *homens bons* de la ville, avant 1508. Il s'y était d'ailleurs fait construire une magnifique demeure en

¹⁷⁶ Cela pourrait être une confirmation de l'incendie (volontaire) de sa demeure à Terceira par Guilherme da Silveira ; cf. *supra*.

¹⁷⁷ Silveira, « Apport... », p. 71-72.

¹⁷⁸ Paviot, « Les Portugais à Bruges... », notamment p. 24-25.

¹⁷⁹ Soares, *Nobiliário da Ilha Terceira*, vol. II, p. 379.

¹⁸⁰ Everaert, « Les barons flamands du sucre... », p. 106 et 108 ; la lettre de noblesse et celle du *morgado* sont publiées dans Silva, *A Lombada dos Esmeraldos* (que je n'ai pu consulter) ; *Nova História da Expansão Portuguesa*, vol. III-1, *A Colonização Atlântica*, p. 123-125 ; pour les armes, cf. la lettre de D. Manuel publiée dans Noronha, *Nobiliário Genealógico...*, vol. II, p. 254-255 ; remarquons que les armes des Esmeraldos du *Livro da nobreza e perfeição das armas* (éd. Martim de Albuquerque et João Paulo de Abreu e Lima, Lisbonne, 1983, fol. XLI) ne correspondent pas avec la description dans la lettre : le 3 et le 4 sont intervertis et le 3 ne porte pas une bande, mais une fasce d'argent frétée de gueules.

1494-1495¹⁸¹. Les mariages de ses deux fils, – sa fille Maria étant restée célibataire –, ne montrent qu’une volonté de s’enraciner à Madère : l’aîné, João Esmeraldo de Vasconcelos, né de sa première épouse Joana Gonçalves da Cámara, fut uni à D. Filipa de Brito, et le cadet Cristovão Esmeraldo, né de la seconde épouse Agueda d’Abreu, à D. Leonor d’Atouguia, fille de Francisco Álvares, *provedor da fazenda*¹⁸².

Nous pouvons suivre assez précisément l’ascension sociale de Martin Lem, de *natural* à *servidor* à *scudeiro* : le 6 juin 1456, il était *mercador [de] Bruges, nosso natural* [de D. Afonso V]¹⁸³, le 8 août 1457, *bruges de Bruges, mercador, nosso servidor morador em nossa cidade de Lixboa*¹⁸⁴, le 6 septembre 1464, *nosso scudeiro, mercador, morador em (...) Lixboa* ou encore, le 9 septembre suivant, *nosso scudeiro et mercador*¹⁸⁵. La répétition du mot *mercador* et même l’expression *nosso (...) mercador* nous indique que c’est par cette fonction que Martin Lem a été anobli¹⁸⁶. Nous n’avons pas de trace de lettre de noblesse ni d’armoiries en ce qui le concerne, mais nous connaissons ses armes : d’argent à trois merlettes de sable¹⁸⁷. A la génération suivante, nous avons vu que le prince D. João reçut António Lem comme *cavaleiro* dans sa maison à la suite de la prise d’Arzila et de Tanger et que le roi D. Afonso lui accorda des armes, le 2 novembre 1475 : d’or à cinq merlettes de sable en sautoir¹⁸⁸. A ce sujet, voici ce qu’a écrit Soiero en 1624 : *devio tomar estas armas, por diferenciarse algo (como lo hazen aqui los hijos segundos) de las de Flandes, que son tres merletas de sable, en campo de plata*¹⁸⁹. Il s’agit cependant plus que d’une brisure pour différencier ses armes de celles de son père.

Celles de son frère Martin Lem – à qui les sources flamandes ne donnent aucun titre noble – nous révèlent ses deux parents. Elles sont en effet écartelées au 1 et 4 d’argent à trois merlettes de sable, et au 2 et 3 de gueules à cinq coquilles d’or en sautoir¹⁹⁰. Celles au 1 et 4 sont celles de son père, ainsi que l’a précisé Soiero. Celles au 2 et 3 sont celles des Barrosos : en fait de gueules à cinq coquilles d’argent (et non d’or) en sautoir¹⁹¹. Ces armes

¹⁸¹ Everaert, « Les barons flamands du sucre... », p. 106 ; Pereira, *Estudos sobre história da Madeira*, p. 397-398.

¹⁸² Noronha, *Nobiliario Genealógico...*, vol. II, p. 256-257 ; Rodrigues, « Os Esmeraldos da Ponta do Sol... », p. 614 et suiv.

¹⁸³ Sousa Viterbo, « O monopólio da cortiça... », doc. I, p. 46.

¹⁸⁴ Braamcamp Freire, *Notícias de Feitoria de Flandres*, doc. IX, p. 142.

¹⁸⁵ Sousa Viterbo, « O monopólio da cortiça... », doc. II et III, p. 46.

¹⁸⁶ Cf. Gomes, *The Making of a Court Society*, p. 186.

¹⁸⁷ Cf. *infra*.

¹⁸⁸ Lettre publiée dans Noronha, *Nobiliario Genealógico...*, vol. II, p. 350-351.

¹⁸⁹ *Segunda Parte de los Anales de Flandes*, p. 494, en note.

¹⁹⁰ Elles sont reproduites dans un dessin de son tombeau (Vermeersch, *Grafmonumenten te Brugge...*, pl. 159, vol. III, p. 336) et dans la copie de son portrait (*Flandre et Portugal...*, p. 116).

¹⁹¹ *Livro da nobreza...*, fol. XXXIV^o.

confirment l'affirmation de Soiero : *el Martin* [Lem le père], *si bien si casò en aquel reyno con una dama del linaje de los Barrosos, bolvio a Brujas su patria, y engendrò à otro* ¹⁹² *Martin Lems, que fu gentilhombre de la camara del emperador Maximiliano, y escotete de Brujas* ¹⁹³. Nous pourrions voir dans ce choix de Martin Lem le Jeune une volonté de prendre de la distance vis-à-vis de ses demi-frères et sœurs avec qui il ne semble pas avoir eu de relations.

Quelle part Martin Lem père a-t-il eu dans le mariage de ceux-ci ? Nous n'en savons rien car les données ne sont pas sûres, et elle a dû être nulle si les unions ont eu lieu après 1464. D'après la généalogie établie par John G. Everaert, Rodrigo, João et Isabel n'auraient pas eu de postérité, ce qui semble curieux. Maria a épousé Martim Dinis, de Porto. Nous avons vu qu'António était établi à Madère. Catarina a fait le plus beau mariage, car elle a épousé le grand marchand lisboète Fernão Gomes qui a obtenu le monopole, de 1469 à 1474, de l'exploitation et de la découverte des côtes africaines de Guinée. Devenue veuve, elle s'est remariée avec João Ruis Paes. Une de ses filles, Isabel Gomes de Limi (*sic*) épousa en quatrièmes nocces Rui Dias Góis et fut la mère de l'humaniste Damião de Góis ¹⁹⁴.

*

Les Flamands n'ont pas été les seuls à venir au Portugal et profiter de son expansion au XV^e siècle. João de Barros mentionne *hum Joam Baptista françes de naçam, [que] tinha a jlha de Mayo*, à côté de *Jos Dutra framengo [que tinha] outra do Fayal* ¹⁹⁵. A travers les généalogies et les travaux des historiens, nous rencontrons par exemple Giovanni de Florence ou Henri l'Allemand ¹⁹⁶. Nous pouvons aussi rappeler, mais de l'autre côté, Eustache de La Fosse qui fut engagé par une firme biscayenne ou castillane pour faire de la contrebande en Guinée ¹⁹⁷. A part ce dernier qui a laissé une relation de ses mésaventures, les Flamands que j'ai évoqués ici se trouvent parmi ceux sur lesquels nous sommes le mieux documentés.

En mettant à part Jacome de Bruges et Fernão Dulmo qui restent en grande partie mal connus, les autres, Martin Lem même s'il fait figure de précurseur, Josse de Hurtere, Guillaume de Kersemaker, alias van der Haeghen, Jean Esmeraudt, malgré leurs prétentions nobiliaires, tous sont

¹⁹² Par rapport à Martim qui est allé avec António au Maroc en 1471.

¹⁹³ *Segunda Parte de los Anales de Flandes*, p. 494.

¹⁹⁴ Everaert, « Les Lem, alias Leme... », p. 824 et 834.

¹⁹⁵ *Ásia. Primeira Decada*, liv. III, ch. XI, éd. António Baião, 4^e éd., Coïmbre, 1932 (reimpr. Lisbonne, 1988), p. 113.

¹⁹⁶ Cf. Pereira, *Estudos sobre história da Madeira*, p. 351-425 : « Estrangeiros na Madeira entre 1500 e 1537 » (en ordre alphabétique, malheureusement seulement de A à M, et l'auteur commence au XVI^e siècle).

¹⁹⁷ *Voyage d'Eustache Delafosse (sic) sur la côte de Guinée, au Portugal & en Espagne (1479-1481)*, éd. Denis Escudier, Paris, 1992.

liés au milieu des marchands de Bruges, dans lequel on rencontre Baudouin de Hurtere, sans doute le frère de Josse, une Vlaminckpoorte épouse de Baudouin junior, Guillaume de Kersemaker lui-même, un van Aartrijke mari d'une fille de ce dernier, sans doute petit-fils du grand marchand Philippe van Aartrijke. A mon avis, ceux qui se sont installés au Portugal et dans ses possessions insulaires sont passés par ce groupe des marchands brugeois qui commerçaient avec le Portugal, comme agents ou compagnons. Là, à Bruges, ils pouvaient obtenir les informations nécessaires concernant le Portugal et son expansion outre-mer. Peut-être même ont-ils été incités par les grands marchands sédentaires à aller s'y établir. Une enquête plus poussée dans les sentences civiles et dans les comptes de la ville de Bruges pourrait nous permettre de mieux connaître ce milieu et nous ouvrir d'autres horizons ¹⁹⁸.

¹⁹⁸ J'ai dépouillé entièrement les registres des sentences civiles. De cette recherche, je n'ai publié que ce qui concerne le Portugal, projetant de rédiger à la suite une étude sur le milieu des étrangers à Bruges, mais les circonstances m'ont pour l'instant empêché de la mener à bien.

A HISTÓRIA DO COMPORTAMENTO ANIMAL APLICADO AOS MAMÍFEROS MARINHOS: DA ÉPOCA MEDIEVAL AO SÉCULO XVIII

por
CRISTINA BRITO *

Introdução à história do comportamento animal

Hoje em dia, para se conhecer uma determinada área de estudo torna-se necessário compreender um pouco da sua história. A etologia enquanto ciência não é exceção, por isso se justifica esta breve abordagem à história do comportamento animal, em particular à evolução desta ciência aplicada aos mamíferos marinhos.

Em termos gerais, é difícil, senão mesmo impossível, apontar o momento preciso em que teve início o estudo do comportamento animal. Por este motivo ao analisar a sua progressão no tempo, os investigadores têm-se limitado ao aparecimento de alguns conceitos chave nesta área e têm-se dedicado apenas a alguns aspectos históricos relevantes para o desenvolvimento da disciplina.

Tipicamente, uma abordagem a este tema começa pela referência às primeiras ideias relativas à mente e às emoções animais. Embora o conceito de continuidade intelectual nos animais tenha sido sintetizado em 1855 por Herbert Spencer no seu livro «*Principles of Psychology*», as suas raízes perdem-se no tempo até ao pensamento clássico dos antigos filósofos gregos. De seguida, é inevitável a referência à descrição da estrutura conceptual para o estudo do comportamento dada pela teoria da evolução de Charles Darwin. As publicações de Darwin sobre a evolução das espécies através da selecção natural surgiram pouco tempo depois das de Spencer, mais precisamente em 1859 na «*Origin of Species*». Em dois livros posteriores, «*The Descent of Man, and Selection in Relation to Sex*» (1871) e «*Expression of the Emotions*

* Investigadora do Centro de História de Além-Mar. Bolseira de Doutoramento da FCT.

in Man and Animals» (1873), Darwin aplicou a sua teoria evolutiva ao comportamento animal. Para uma revisão geral sobre a história do comportamento animal pode consultar-se a obra de Goodenough *et al.* (1993,11-48), onde os autores ainda se alargam sobre o tema explorando todo o século XX. Para a nossa discussão resta-nos referenciar que a etologia enquanto disciplina surgiu no início do século XX, com a diferenciação de opiniões entre investigadores e a sua separação da psicologia comparativa. Os etólogos, dedicados a esta nova ciência, focam-se principalmente na função e evolução de um determinado comportamento, estudando-os muitas vezes no campo, i.e., no meio onde ocorrem naturalmente.

A finalidade desta pesquisa é o progresso temporal do estudo do comportamento dos mamíferos marinhos (genericamente, baleias, golfinhos e focas) e a sua ocorrência histórica, desde o século XIV ao XVIII, nos relatos das viagens pelo Atlântico. Para tal, procurei fontes históricas que referenciam aspectos do comportamento destes grandes animais marinhos, tendo encontrado descrições que evidenciam os primórdios da ciência etológica. No entanto, é importante salientar que os narradores dessa época não pretendiam fazer descrições zoológicas dos comportamentos, uma vez que o pensamento da época nem sequer considerava a existência destes mesmos comportamentos nos animais, mas antes referiam pormenores relevantes para descrever uma determinada situação. Assim, viajar no tempo para encontrar os relatos dos primeiros encontros e observações, para descobrir as descrições empíricas de navegadores, pilotos, viajantes, exploradores e naturalistas, e destrinçar os comportamentos naturais dos mamíferos marinhos, são os objectivos deste trabalho.

Darwin, nos seus dois volumes do final do século XIX atrás referidos, relatou cuidadas observações sobre o comportamento animal, as quais foram consideradas anedóticas e muitas vezes antropomórficas. O que dizer então das descrições de comportamentos animais no meio natural do período das descobertas portuguesas, embora sem nenhum cunho ou pretensão científica, senão que eram seguramente anedóticas e altamente antropomórficas. Ainda assim, é nestes relatos dos séculos XV e XVI, cujos exemplos vamos abordar de seguida, que surgem as primeiras descrições de comportamento de mamíferos marinhos depois do obscurantismo da Idade Média.

Da Idade Média ao Renascimento

Na época medieval existia uma imagem do mundo cuja correspondência à realidade era quase nula, i.e., o conhecimento ou os conceitos que as pessoas tinham sobre o mundo eram muito pouco reais. Num período de pouca divulgação cultural ou científica, o povo gostava de imaginar monstros e coisas maravilhosas, bem como uma série de criaturas fabulosas, a viver nos oceanos. Os estudiosos da época medieval consideravam que a

Terra e o Mar eram dois mundos paralelos, pelo que os animais e certas criaturas terrestres deveriam ter os seus correspondentes a viver no mar. Por este motivo, muitos dos nomes atribuídos a animais marinhos nunca antes vistos tinham a sua origem nos nomes dos respectivos «equivalentes» animais terrestres. A título de exemplo temos o cavalo-, lobo-, leão-, unicórnio-, entre muitos outros (Cazeils, 1998, 68). Nesta altura surgem então numerosas descrições com base em analogias com os animais ou plantas, e com locais ou geografias que já se conheciam pois, muitas vezes, para as novidades encontradas nem sequer existia um conceito. É típico o caso do hipopótamo, denominado na altura por cavalo-marinho, porque de alguma forma este animal desconhecido no mundo europeu foi considerado como sendo parecido com o cavalo terrestre (Brito, 2005, 14-19).

Embora nem sempre de uma forma contínua, a partir do século XV começa a haver uma acumulação significativa de conhecimentos sobre o mundo. Entre 1480 e 1520 dá-se uma verdadeira revolução epistemológica, pois o conhecimento recém-adquirido começa a ser integrado na sociedade e a visão do mundo começa a ganhar uma nova forma. Os Descobrimentos portugueses permitiram diminuir o medo e o desconhecimento relativamente ao que se sabia sobre o oceano, e os seres vivos que nele habitam tornam-se cada vez menos misteriosos. Foi, portanto, com o início da expansão portuguesa que começaram a surgir as novidades sobre o mundo, especialmente sobre as novas culturas, sobre a flora e particularmente sobre a fauna. Os relatos das experiências vividas e sentidas pelas próprias pessoas, presentes nos acontecimentos, trazem cada vez mais informação sobre o mundo real. Assim, cada vez é menor a influência da estrutura eclesiástica pré definida, a qual obrigava doutores e teólogos a ter sempre em consideração todo o conhecimento enciclopédico acumulado nos séculos anteriores. Os relatos das experiências marítimas conduziram então a informações cada vez mais correctas e, a partir do século XVI, ocorre uma passagem lenta do anterior conhecimento enciclopédico para o naturalismo renascentista. A partir desta altura, as classificações e descrições sobre os animais marinhos ganham muito mais importância e continuidade. No entanto, mesmo estudiosos objectivos continuavam a descrever os mamíferos marinhos misturando observações reais com aspectos resultantes da ciência da época, ou seja, com os conhecimentos mais fantasistas e medievais inscritos nos livros (Gannier e Gannier, 2005).

Relatos dos viajantes

Os primeiros encontros

O mareante, o viajante português, dá novos mundos ao mundo, pelo conhecimento que obteve nos novos locais e culturas descobertas e que transporta consigo ao regressar das suas viagens. Este conceito de homens

errantes e anunciadores de novos mundos está presente na literatura e cultura europeia em geral e não apenas na cultura portuguesa. Como salienta Lopes (2000, 233), ao regressarem de terras totalmente ignoradas, de mares desconhecidos, os nautas portugueses revelaram insólitas e surpreendentes novidades que extasiavam tanto Portugal como o resto da Europa. «*Eu vi com os meus próprios olhos*» é a expressão associada aos relatos verídicos baseados na experiência e nas observações próprias. Surge assim uma literatura de viagens portuguesa onde se relatam as explorações tanto por mar como por terra, onde se apresenta o que de novo e impressionante os seus autores viram e ouviram ao aportarem a novos locais (Lopes, 2000, 233). Estes textos são, portanto, o testemunho da surpresa, o relato do inédito, o depoimento entusiasmado ou apreensivo sobre as novas realidades naturais, geográficas e humanas.

No entanto, muitos foram os encontros de simples pescadores e marinhos costeiros com estes seres misteriosos, antes de os exploradores do Grande mar Oceano e, posteriormente, os naturalistas começarem a conhecer os animais marinhos e a inspirarem-se nos animais terrestres para lhes dar nome. Destas primeiras observações, rápidas e fugazes à superfície do oceano (ver Ilustração 1), surgiram lendas e mitos que alimentaram gerações e gerações de homens do mar. Na origem destas fábulas está, sem dúvida, o desconhecido, o medo, a fantasia e mesmo as alucinações. Mas também, certamente, a vontade de desencorajar aqueles que fossem tentados a seguir os primeiros marinhos da expansão pelos caminhos secretos do mar. Assim, embora inicialmente considerados estranhos, estes novos seres começaram, posteriormente e de uma forma lenta, a ser reconhecidos como verdadeiros animais marinhos e não como monstros imaginários (Brito, 2006).

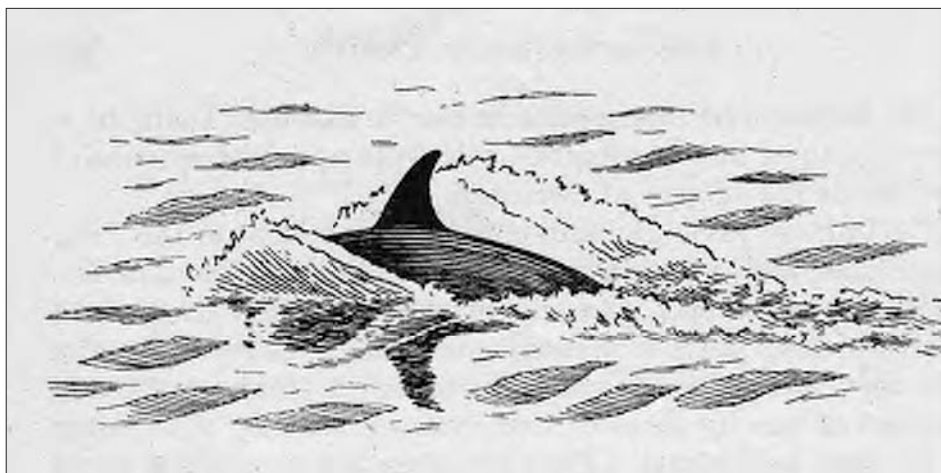


Ilustração 1 – Representação da barbatana dorsal de um golfinho quando este vem à superfície respirar (Imagem retirada do livro «*Field Book of Giant Fishes*» de Norman e Fraser, 1949). Em muitos casos, esta breve imagem pode ser a única que se obtém de um golfinho no meio selvagem.

Chegada à Madeira e aos Açores

Os arquipélagos da Madeira e dos Açores foram as primeiras ilhas atlânticas a serem descobertas pelos portugueses perto dos meados do século XV. Em simultâneo com as descobertas destas primeiras terras ocorreu a descoberta dos primeiros animais, neste caso dos grandes animais marinhos ainda desconhecidos no continente. João de Barros descreve da seguinte forma «como João Gonçalves e Tristão Vaz descobriram a ilha a que ora chamam de Madeira» em 1420 (Barros, 1936, 18):

«Ao tempo que João Gonçalves saiu em terra, era ela tam coberta de espesso e forte arvoredo, que não havia então lugar mais descoberto que uma grande lapa, ao modo de câmara abobadada que se fazia debaixo de uma terra soberba sobre o mar, o chão da qual lapa estava mui sovada dos lobos-marinhos que ali vinham retouçar, ao qual ele chamou Câmara de Lobos».

O mesmo autor descreve igualmente como este primeiro encontro deu início às capturas sistemáticas dos lobos-marinhos (hoje conhecidos no meio científico como focas-monge do Mediterrâneo) e à sua morte para obtenção de pele e gordura (Barros, 1936, 18): *«Aqui se meteram com os batéis, e não foi pequeno refresco e passatempo para a gente, porque mataram muitos deles, e tiveram na matança mui prazer e festa.»*

Gaspar Frutuoso, o primeiro cronista, historiador e naturalista insular, escreveu sobre o arquipélago dos Açores entre 1580 e 1590, e mais especificamente sobre a costa da ilha de Santa Maria, referindo-se também a estes mamíferos marinhos (Frutuoso, 2005, 34-35):

«Passada a ribeira, espaço de um tiro de besta, está uma pequena praia, tanto como um tiro de pedra de mão, que se chama a Praia dos Lobos, onde saem alguns lobos-marinhos a dormir em uma furna, que ali tem defronte.»

E adiante, continua referindo-se aos lobos-marinhos (Frutuoso, 2005, 34-35):

«De uma furna que está na rocha, ao longo do mar, direito destas Lagoinhas, viram uns pescadores desta ilha de São Miguel, andando lá pescando, sair catorze lobos-marinhos que estavam ali como em malhada, e, porque os perseguíam e matavam naquele lugar, algumas vezes os viam, quando se queriam recolher à furna, alevantar as cabeças a ver se viam alguém que os desinquietasse e vigiar como gente de saber e entendimento.»

E noutra passagem ainda (Frutuoso, 2005, 4-5):

«E, às vezes, aos pescadores que viram o lobo-marinho na baixa e calheta do penedo alto, lhe saía sobre o mar neste baixo do Sueste o mesmo lobo, o qual conheciam por uma malha branca que trazia detrás de uma orelha, e bem o puderam arpoar, por vezes, se quiseram, o que não faziam com medo da baixa, por não perigar nela.»

Como se pode observar nos textos de Gaspar Frutuoso, este refere não apenas a ocorrência dos lobos-marinhos em determinados locais no arquipélago dos Açores, como também descreve pormenores relativos à sua anatomia e ao seu comportamento. O autor descreve um animal com uma coloração conspícua que o permitia identificar e distinguir dos outros lobos-marinhos e, sem o saber, está a descrever de uma forma empírica uma técnica actualmente utilizada no estudo e identificação individual de mamíferos marinhos no meio selvagem. Na verdade, a técnica de foto-identificação baseia-se na utilização de marcas naturais dos animais e no seu estudo através da análise de fotografias, e utiliza-se tanto em focas, como em baleias e golfinhos. Em termos comportamentais, o autor descreve o comportamento de repouso desta espécie, em que os indivíduos procuram zonas protegidas no meio terrestre, mais precisamente em praias arenosas ou grutas, para dormir e descansar. Para além disso, refere um comportamento igualmente típico da espécie que consiste em espreitar com a cabeça fora da água para observar o seu meio envolvente.

As primeiras viagens pelo Atlântico

Na «*Segunda viagem de Paulo Dias Novais de Garcia Simões para o provincial, de São Paulo de Luanda, a vinte de Outubro de 1575*», encontram-se algumas passagens que referem encontros com mamíferos marinhos, as quais nos permitem identificar espécies e comportamentos de golfinhos no meio selvagem (Anónimo, 1989, 94):

«Ao primeiro de Fevereiro pusemo-nos na altura do rio de Congo, sete graus da linha para cá. (...) **Neste dia se chegou ao galeão um peixe**, andando algum tempo ao redor dele, o qual não mostrava outra coisa senão **uma bandeira preta como grande asa de pavão direita a cima**. E, correndo a gente do mar a ver esta novidade, espantou-se e nunca mais apareceu.»

Esta descrição permite-nos identificar, sem grande dúvida, a espécie de golfinhos que foi observada. Trata-se de uma orca (*Orcinus orca*) que é a maior das espécies do grupo dos delfínídeos, mais precisamente de um macho pois estes possuem uma grande barbatana dorsal preta em forma de estandarte a qual os distingue claramente das fêmeas.

Numa outra passagem pode ler-se (Anónimo, 1989, 93-94):

«Aos dezassete de Janeiro tivemos vista da ilha de Ano Bom, que está de Angola duzentas léguas e vinte e cinco de São Tomé. Depois da linha até aqui tomámos **muitos peixes grandes como toninhas, que são como porcos e outros semelhantes**.» «Mas não deixarei de contar uma coisa que nela aconteceu e foi muito maravilhosa e que até este dia não se tinha visto outra semelhante, que foi o mar festejar este alegre dia de Natal, louvando ao Senhor com o seu pescado, porque amanheceu o nosso galeão com as mais velas, cercadas ao redor com **tanta soma de peixes grossos sobre a água, que quase uma légua não se via outra coisa, e o que mais me espantava**

era que davam cambadelas como meninos com cabeça na água e todo o corpo em cima, outros dando grandes saltos para cima faziam grande estrondo no mar. Este espectáculo durou duas horas. »

Este trecho é bastante mais importante em termos comportamentais pois, embora apenas possamos dizer que se trata de um grupo oceânico de golfinhos sem identificar a espécie, podemos identificar claramente actividades comportamentais que estes animais apresentam em mar aberto (ver Ilustração 2). Deslocação rápida, saltos fora de água, batimentos da cabeça ou de outras partes do corpo na superfície da água, são comportamentos típicos de golfinhos-roazes, golfinhos-comuns, golfinhos-malhados ou outros quando se movimentam de um local para outro, quando procuram presas e se alimentam ou ainda quando interagem entre si. Para além disso, estes golfinhos muitas vezes acompanham as embarcações por longos períodos de tempo permitindo uma melhor observação das actividades que realizam.

A exploração do Brasil

Pêro de Magalhães Gândavo na sua «*História da Província de Santa Cruz*» quando se refere ao «*monstro marinho que se matou na capitania de Sam Vicente no anno de 1564*», relata (Gândavo, 1980, 119-120):

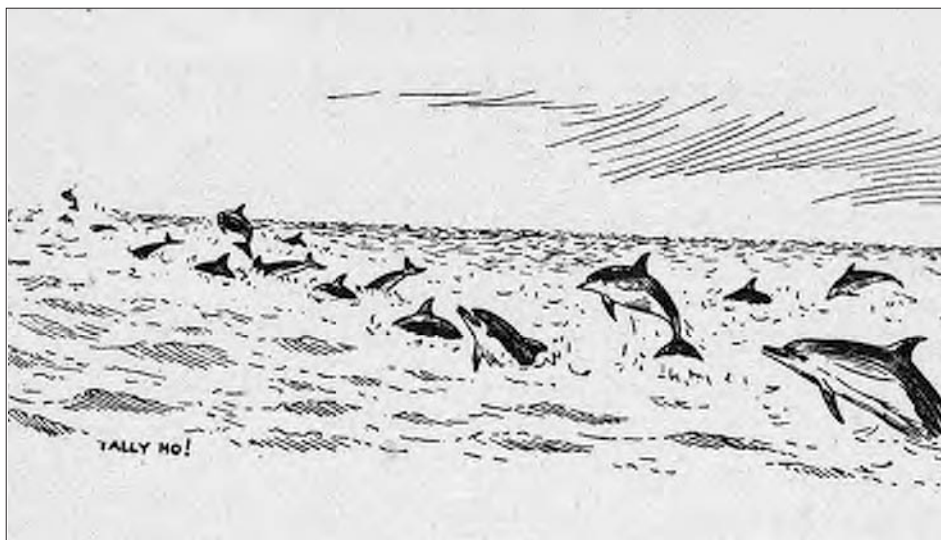


Ilustração 2 – Representação de um grupo de golfinhos, em mar aberto, a realizar a actividade comportamental de deslocação rápida (Imagem retirada do livro «*Field Book of Giant Fishes*» de Norman e Fraser, 1949). Este comportamento é bastante típico dos pequenos cetáceos, tendo por isso um termo próprio que o designa na literatura científica: *porpoising*.

«Pondo os olhos naquela parte que ela lhe assinalou, viu confusamente o vulto do monstro ao longo da praia, sem poder divisar o que era, por causa da noite lho impedir e **o monstro ser também coisa não vista, e fora do parecer de todos os animais**. E chegando-se um pouco mais a ela para que melhor se pudesse ajudar da vista, foi sentido do mesmo monstro: o que em levantando a cabeça, tanto que o viu, começou de caminhar para o mar donde viera. (...) E vendo o monstro que ele lhe embargava o caminho, **levantou-se direito para cima como um homem, fincado sobre as barbatanas do rabo** e estando assim a par com ele, deu-lhe uma estocada pela barriga. (...) O retrato deste monstro, é este que no fim do presente capítulo se mostra, tirado do natural. **Era quinze palmos de comprido e semeado de cabelos pelo corpo, e no focinho tinha umas sedas muito grandes como bigodes**. Os índios da terra lhe chamam em sua língua Hipupiára, que quer dizer demónio da água. Alguns como este se viram já nestas partes: mas acham-se raramente.»

Neste caso, e com os conhecimentos biológicos actuais, podemos dizer que o animal descrito neste relato seria o leão-marinho sul americano (*Otaria bironia*) ou lobo-marinho sul americano (*Arctocephalus australis*). Esta constatação corrobora o já observado por Almaça (2002, 105) que refere que a «hipupiára» ou demónio-d'água de Gândavo seria provavelmente uma otária. Mais, a descrição histórica indica-nos que este «monstro marinho» conseguia deslocar-se em terra, podendo ainda erguer-se com facilidade na vertical sobre os seus membros posteriores, o que são características comportamentais típicas destes animais quando pretendem observar melhor o seu meio ou quando estão assustados.

Igualmente explorador das terras do Brasil, Jean de Léry em 1578 escreveu em «Viagem à Terra do Brasil», referindo-se a golfinhos e aos diversos sons que estes emitem para comunicar entre si quando se encontram em grupos numerosos (Léry, 1980, 70):

«E quando o mar se agita surgem esses golfinhos repentinamente à tona d'água, mesmo à noite e tornam o Oceano quase verde. **É um prazer ouvi-los roncar e fungar como porcos**; mas quando os marinheiros os vêem assim nadar e atormentar-se pressagiam próxima tempestade o que de facto muitas vezes vi acontecer. Por mar calmo reuniam-se não raro em tão grande número em torno de nós e até onde alcançava a vista parecia o mar coalhado de golfinhos (...)»

E continua do seguinte modo (Léry, 1980, 70):

«Como no ventre de alguns desses peixes acharam-se filhotes, que assamos como leitão, creio que os golfinhos geram fetos como as porcas e não os reproduzem por meio de ovos como quase todos os outros peixes. Entretanto se alguém duvidar do que afirmo, louvando-se antes nos livros do que naqueles que viram a experiência, não o refutarei mas tampouco deixarei de acreditar no que vi.»

Aqui surge pela primeira vez, como resultado da época dos Descobrimentos e do conhecimento que desta adveio, a distinção entre peixes e

mamíferos marinhos. Este explorador já considera, porque assim o observou, que os golfinhos são como as porcas no que diz respeito à sua forma de reprodução, ou seja, são mamíferos e não peixes. Até hoje pensava-se que esta distinção apenas teria surgido muito mais tarde, no século XVIII como veremos adiante, mas Léry já tinha feito e publicado esta mesma constatação como resultado das suas observações em pleno século XVI.

De monstros a mamíferos marinhos: a evolução da ciência

As publicações escritas da época dos Descobrimentos eram muitas vezes acompanhadas por imagens e mapas, pois os autores sentiam a necessidade de visualizar para o leitor a imagem da nova realidade. Muitas destas imagens resultam do que os autores já tinham lido ou já conheciam anteriormente, ou das descrições indirectas de outras pessoas. Assim, recorre-se a uma linguagem visual já existente misturando-a com as novas representações gráficas e, deste modo, surge uma nova iconografia. Por exemplo, surgem monstros marinhos que são, na verdade, mamíferos marinhos em imagens com conotações religiosas, como por exemplo numa representação do Milagre de S. Brandão em que uma missa está a ser celebrada no dorso de um monstro marinho que na realidade é uma baleia. Surgem igualmente em pinturas, com intenções culturais e artísticas, bem como em grande parte da cartografia da época (Brito, 2006). É um excelente exemplo desta última situação, a folha dos monstros marinhos e terrestres na *Cosmographia* de 1550 de Sebastian Münster.

A iconografia utilizada nos mapas tem como função salientar a importância dos locais ou geografias representadas. Esta iconografia dos Descobrimentos permite a recepção da descoberta através da produção artística, pois começam a ser retratadas «as coisas maravilhosas e até agora nunca vistas». Na já referida folha dos monstros marinhos na *Cosmographia* surge uma repetição da iconografia medieval, por exemplo, na imagem da vaca marinha (ver Tabela 1). Os desenhos da fauna ganham nesta altura especial importância mas depois da primeira representação permanecem, durante muito tempo, praticamente inalterados. Novamente pegando na *Cosmographia*, as representações da vaca marinha, de uma baleia, e de um outro cetáceo a atacar um crustáceo serão mais tarde repetidas por Belon e Rondelet nos seus trabalhos sobre os animais marinhos (ver Tabela 2). Apenas muito mais tarde, na «*História natural de Lacépède, que com-preende os cetáceos, os quadrúpedes ovíparos, as serpentes e os peixes*», começam a surgir alterações significativas nos conceitos, tanto nas descrições como nas ilustrações, relativamente ao aspecto exterior e morfologia destes animais, bem como ao seu habitat.

É só no século XVIII que, na décima edição do seu *Systema naturae* (1735-1766), Lineu distingue as baleias dos peixes, considerando as seguintes

(a) Representação de uma vaca-marinha na iconografia medieval	
(b) Representação de uma vaca-marinha na <i>Cosmographia</i> de Munster	
(c) Representação de uma vaca-marinha no tratado <i>De Aquatilibus</i>	

Tabela 1 – Ilustração de uma vaca-marinha retirada da folha de monstros marinhos e terrestres da *Cosmographia* de Münster (b). Comparação com a iconografia medieval (a) e posterior repetição da mesma ilustração (c).

	<i>Cosmographia</i>	<i>Aquatilibus</i>
(a) Representação de uma baleia		
(b) Representação de um cetáceo		

Tabela 2 – Ilustrações retiradas da folha de monstros marinhos e terrestres da *Cosmographia* e repetições posteriores na obra *De Aquatilibus*: uma baleia (a) observando a respiração à superfície através do duplo espiráculo e um cetáceo (b) não identificado possivelmente numa situação alimentar.

características: coração, quente e binocular; respiração por pulmões; pálpebras móveis e orelhas cavadas; pênis interior nos machos; mamas nas fêmeas. A partir desta data, as baleias e golfinhos passam definitivamente a ser considerados mamíferos na ciência zoológica, embora no senso comum continuem a ser chamados, quase até à actualidade, por peixes grandes. Um exemplo deste paradoxo na classificação das baleias e golfinhos é o livro «*Field Book of Giant Fishes*» de J.R. Norman e F.C. Fraser. Este livro de campo dos grandes peixes publicado em 1949 inclui dois capítulos distintos, os peixes e os cetáceos (pois faz a separação entre os peixes e estes mamíferos marinhos), mas não deixa de os juntar sob o mesmo título comum, altamente redutor e, sem sombra de dúvida, errado. Apesar desta contradição, os autores explicam a diferença entre os peixes e os cetáceos, enfatizando que estes últimos são mamíferos, e descreve com suficiente conhecimento inúmeros dos seus comportamentos naturais, desde a socialização e o acasalamento, as suas deslocações, vindas à superfície para respirar e mergulhos (por exemplo, Norman e Fraser, 1949, 263), até à captura de presas e diversas técnicas alimentares (ver Ilustração 3).

Fazendo uma abordagem final à evolução da ciência do estudo dos mamíferos marinhos e dos seus comportamentos naturais é de voltar a

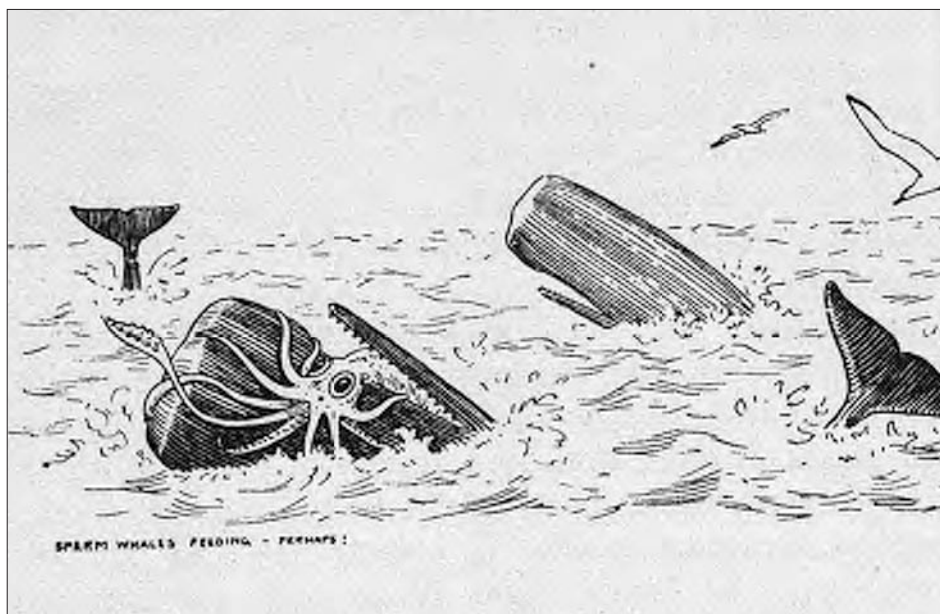


Ilustração 3 – Representação de um cachalote a alimentar-se de um polvo à superfície do mar (Imagem retirada do livro «*Field Book of Giant Fishes*» de Norman e Fraser, 1949). Normalmente em estudos de cetáceos no meio selvagem a presença de gaivotas junto a um grupo é sinal da ocorrência de um comportamento alimentar, tal como também está representado nesta imagem.

referir que, embora inicialmente considerados estranhos, estes novos seres começaram, a partir da época dos Descobrimentos atlânticos portugueses, a ser reconhecidos como animais marinhos e não como monstros (Brito, 2006). Apesar disso, as primeiras descrições e representações das suas características foram bastante incorrectas. Ocorreu, portanto, uma passagem lenta e bastante gradual do conhecimento enciclopédico da época medieval para as primeiras observações no meio natural, as quais não tinham quaisquer pretensões científicas surgindo apenas como reforço de uma descrição de um determinado local ou acontecimento significativo. Referências e citações a autores portugueses surgem, não apenas nas obras de índole geográfica, mas também noutras áreas do saber como a história, a teologia, a linguística a botânica e a zoologia. Nesta última área, onde podemos incluir os comportamentos dos animais no seu meio natural, a literatura portuguesa de viagens fornece o suporte documental básico para a fundamentação científica. As histórias dos nautas portugueses, ou de outros que passaram pelos locais descobertos pelos portugueses, adquirem um lugar de destaque no debate cultural, pois, como espelho das experiências autênticas, elas erguem a voz da verdade. Nos finais do século XVII trilharam-se os primeiros passos de uma ciência empírica e classificatória, aberta tanto à tradição do passado, como às influências do presente (Lopes, 2000, 239-240). É nesta altura que surge então o Naturalismo, o qual ainda era incipiente no decorrer dos Descobrimentos mas que, no século XVIII, se tornou uma actividade já considerada como uma disciplina própria do estudo do meio natural. Posteriormente, no final do século XIX, surgiu a etologia, a ciência que se dedica ao estudo do comportamento animal. Durante todo o século XX deu-se um grande salto no conhecimento científico adquirido sobre os mamíferos marinhos, bem como um importante desenvolvimento tecnológico das várias ciências que permitem o estudo aprofundado destes animais.

Ao longo da evolução desta ciência notou-se sempre uma certa interdisciplinaridade, a qual se manteve até aos nossos dias, e que tem permitido a obtenção do conhecimento científico de uma forma cada vez mais completa e rigorosa. Os relatos empíricos das primeiras observações naturais, as descrições naturalistas, o reconhecimento da existência de comportamentos animais, a etologia enquanto disciplina, a eco-etologia associada a outras ciências, a ecologia e etologia históricas e história ambiental, são os degraus percorridos no estudo do comportamento dos mamíferos marinhos desde o fim da idade média até à actualidade.

Referências bibliográficas

- ALMAÇA, C. (2002). Reino Animal. Episteme, n.º 15.
- ANÓNIMO (1989). *Angola no Século XVI*. Lisboa: Coleção Alfa, Biblioteca da Expansão Portuguesa, n.º 17.
- BARROS, J. (1936). *Ásia, Primeira Década, Livro Primeiro*. Quarta edição revista e prefaciada por António Baião conforme a edição princeps. Coimbra, Imprensa da Universidade.
- BELON, P. (1553). *De Aquatilibus Libri duo cum [epsilon, iota] conibus ad viuam ipsorum effigiem, quoad eius fieri potuit, expressis. Ad amplissimum Cardinalem Castillonaeum*. Paris.
- BRITO, C. (2005). *Hippopotamus amphibius: Os Verdadeiros Cavalos-Marinheiros*. Magazine Animal, n.º 4.
- BRITO, C. (2006). *Monstra marina: Seres estranhos e desconhecidos nas viagens portuguesas de expansão e descoberta pelo oceano Atlântico*. In Essays on Atlantic Studies (EVANS, João; CRESPO, Óscar; KRISTENSEN, Bárbara, Eds.), Instituto Galego de Estudos de Segurança Internacional e da Paz, Rianxo: 85-97.
- CAZEILS, N. (1998). *Monstres Marins*. France: Éditions Ouest.
- FRUTUOSO, G. (2005). 1522-1591. *Saudades da Terra: Livro II, Capítulo Sétimo/Doutor Gaspar Frutuoso*; Nova edição, 2.^a tiragem – Ponta Delgada: Instituto Cultural de Ponta Delgada.
- GÂNDAVO, P. M. (1980). *Tratado da Terra do Brasil: História da provincia de Santa Cruz*. Belo Horizonte: Itatiaia; Edusp.
- GANNIER, O. E. Gannier, A. (2005). *Sea monsters and cetaceans: slow emergence of science and persistence of imagination*. Abstract in the Proceedings of the 19th Conference of the European Cetacean Society, La Rochelle, France.
- GOODENOUGH, J., MCGUIRE, B. e WALLACE, R. (1993). *Perspectives on Animal Behavior*. John Wiley & Sons, Inc.
- LACÉPÈDE, M. C. de (1803). *Histoire naturelle de cetacées*. Paris: Plassan.
- LÉRY, J. de (1980). *Viagem à Terra do Brasil: História da Província de Santa Cruz*. Belo Horizonte: Itatiaia; Edusp.
- LOPES, M.S. (2000). *Os Descobrimentos Portugueses e a Europa*. Máthesis, n.º 9.
- MUNSTER, S. (1550). *Cosmographiae Universalis*. Basel: H. Petri.
- NORMAN, J. R e FRASER, F. C. (1949). *Field Book of Giant Fishes*. Nature Field Books, G. P. Putman's Sons: New York.
- RONDELET, G. (1554). *Libri di piscibus marinis, in quibus verae piscium effigies expressae sunt*. Paris.

O PRIMEIRO CENTRO URBANO COLONIAL NOS TRÓPICOS: RIBEIRA GRANDE (CABO VERDE), SÉCULOS XV-XVII *

por

M. EMÍLIA MADEIRA SANTOS
IVA CABRAL

A cidade da Ribeira Grande não resulta de uma selecção natural das populações ao longo dos tempos, atraídas por um local que apresente as várias condições favoráveis à evolução da vida comunitária. Ela é fundada por decisão administrativa num vazio populacional insular, de clima adverso, por razões exógenas ao território. Quando esses condicionalismos externos se alteram e a retaguarda se povoa, a cidade decai e a população ruraliza-se.

A ilha de Santiago e designadamente o porto da Ribeira Grande tornaram-se, no 3.º quartel do séc. XV, objecto de atenções por parte da política ultramarina da Coroa portuguesa devido à sua possível função de «fortaleza feitoria insular» da Costa da Guiné¹. Efectivamente, por razões estratégicas os portugueses inventaram um polo de atracção tão intenso, quanto nele confluíam todas as linhas que estabeleciam a ligação entre a ilha e o extenso litoral fronteiro. O porto insular foi um litoral fabricado, para ocupação sem resistências, dispondo de uma retaguarda passiva, utilizável a qualquer momento².

No sentido de criar condições favoráveis ao exercício da função de entreposto marítimo e comercial, o governo central estimula o povoamento e transfere para a Ribeira Grande as estruturas inerentes às cidades do Reino. A carta régia de 1466³ dota a povoação de privilégios comerciais atractivos

* Comunicação apresentada no Colóquio *Africa's Urban Past*. Centre of African Studies. School of Oriental and African Studies. University of London. 1996.

¹ Costa da Guiné, Rios de Guiné para os portugueses dos séculos XV, XVI e XVII significam o litoral africano desde o cabo Verde até à Serra Leoa.

² M. E. Madeira Santos e Ilídio Baleno, «Litoral: linha de atracção, repulsão e compressão (arquipélagos e costa ocidental africana)», *Limites do Mar e da Terra*. Actas da VII Reunião Internacional de História Náutica e a Hidrografia Patrimónica, Cascais, 1998, pp. 147-152.

³ IANTT, *Místicos*, liv. 3, fls. 58 v.-59, 12 de Junho de 1466, *História Geral de Cabo Verde – Corpo Documental*, citado *infra* HGCV-CD, vol. I, Instituto de Investigação Científica Tropical e Direcção Geral do Património Cultural de Cabo Verde, Lisboa – Praia, 1988, doc. 2, pp. 15-16.

incentivando a imigração e instalação de uma camada de «moradores-armadores»⁴ que viria a formar a elite local. Em 1472, este grupo vê restringidos os privilégios: delimita a área de actuação na costa da Guiné e reduz a capacidade de compra aos produtos produzidos na ilha⁵. O povoamento e o preenchimento rural do *hinterland*, como apoio ao comércio externo, exigindo mão-de-obra, obrigou à fixação de maior número de escravos. A partir desta base legal, nasce uma sociedade dicotómica de senhor e escravo, europeu e africano que irá progredir para o surgimento de uma terceira força endógena: «os filhos da terra».

No início do século XVI, encontramos já estabelecidas as estruturas dependentes do governo central e respectivos representantes para o exercício do poder administrativo, fiscal, judicial, militar e eclesiástico. Aí se estabeleciam também os contratadores que arrendavam à coroa a cobrança dos direitos sobre o tráfico com a costa. A vila da Ribeira Grande, centro sócio-económico do arquipélago, funcionava em pleno como centro de poder.

A emergência do poder local consubstancia-se na câmara municipal que chama a si a defesa dos interesses dos moradores contra os representantes do poder central e concorrentes comerciais⁶. Em meados do séc. XVI, a instituição vai abrir-se à participação dos «filhos da terra», negros e mestiços, cuja percentagem no conselho municipal vai crescer até à totalidade⁷.

Em 1533 a Ribeira Grande recebeu a investidura em cidade e o assento do bispado de Cabo Verde. A nova diocese encontrou uma sociedade urbana escravocrata, católica praticante, que não se permitiu contestar moral ou juridicamente. A cidade cosmopolita com intensa actividade mercantil, ostentava a prosperidade exactamente na construção de uma catedral majestosa, marca indelével do sagrado na paisagem urbana⁸.

Instituída em centro administrativo e eclesiástico, a Ribeira Grande interveio, durante quase dois séculos, nos grandes circuitos comerciais atlânticos que ligavam a Europa, a África e a América. Isto apesar de ser um pequeno burgo, que, devido à sua localização geográfica, tinha poucas possibilidades de expansão. «Situada entre montes e rochedos tão altos que não tem outra vista se não a do mar [...]»⁹, a capital das ilhas de Cabo Verde

⁴ Sobre os moradores (armadores de Santiago): M. E. Madeira Santos e Iva Maria Cabral, «O nascer de uma sociedade através do morador-armador», *História Geral de Cabo Verde*, citado *infra* HGCV, vol. I, IICT e INAC, Lisboa – Praia, 1991, pp. 371-399.

⁵ IANTT, Livro das Ilhas, fls. 2v.-4, 8 de Fevereiro de 1472, HGCV – CD, vol. I, doc. 8, pp. 31-33.

⁶ IANTT, Corpo Cronológico, I-12-23, 25 de Outubro de 1512, HGCV-CD, vol. I, doc. 77, pp. 213-214.

⁷ IANTT, Corpo Cronológico, I-78-17, 26 de Maio de 1546, António Brásio, *Monumenta Missionária Africana*, citado *infra* MMA, 2.^a série, vol. II, pp. 386-387.

⁸ Ver: M. E. Madeira Santos e Maria João Soares, «Igreja, missão e sociedade», HGCV, vol. II, pp. 359-504.

⁹ IANTT, *Cartório dos Jesuítas*, maço 68, doc. 119, 1 de Agosto de 1606, António Brásio, MMA, 2.^a série, vol. IV, p. 160.

ocupava um vale entre montes escarpados e era atravessada por uma ribeira chamada Maria Parda que, nascendo a duas léguas de distância ¹⁰, formava uma pequena lagoa antes de desaguar no oceano ¹¹.

O porto, a água e o relevo foram os factores condicionantes do desenvolvimento urbano. O espaço livre para o crescimento da povoação era limitado, resultando daí um povoamento denso. Apesar disso, ressalta uma forte hierarquização na organização do espaço urbano. O terreno para construção de prédios de habitação atingia na Ribeira Grande preços muito elevados, enquanto as rendas das casas de aluguer seleccionavam o estatuto daqueles que podiam viver nos bairros melhor localizados, com mais comodidades, boa vizinhança e melhor acesso às comunicações e informações. Referimos, como exemplo o caso de Diogo Ximenes Vargas que, em 1613, comprou umas casas no bairro mais nobre da cidade, S. Pedro, por 280.000 reais ¹². Para além dos edifícios do seminário, os jesuítas viram-se obrigados a pagar renda de uma outra casa «á razão de 70.000 reais ao ano» ¹³. No espaço contíguo a esta, construíram uma casa de sobrado, fresca, com bela fachada incluindo a biblioteca, onde «folgam todos de ir a ela ler os livros espirituais que ali tem» ¹⁴.

Por esta época os ordenados do «funcionalismo» da classe média alta (feitor, recebedor da feitoria e trato, sargento-mor, cônego, mestre-escola, médico) andavam entre os 40.000 e os 50.000 reais. Na verdade, nesta cidade não era possível viver sem participar nos elevados lucros da mercancia, que nem mesmo o clero dispensava. Aliás alguns ordenados são complementados, por autorização régia, com a importação de alguns escravos.

A topografia deste primeiro centro urbano colonial nos trópicos organizou-se a partir da baía, onde ancoravam os navios que durante muito tempo constituíram o meio de que a cidade dispôs para receber alimentos e alcançar lucros mercantis ¹⁵. Foi junto ao porto, na margem esquerda da ribeira, a partir da Praça Velha, que se ergueu o núcleo urbano mais antigo. Aí os primeiros moradores instalaram a câmara, o presídio e erigiram o pelourinho, símbolo da autonomia municipal. Bem próximo, funcionava a alfândega, controladora de todo o movimento comercial e marítimo.

¹⁰ BAL, Cód. 51-VIII-25, fls. 119-122 v., C. 1606, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. IV, p. 209.

¹¹ BAL, ms. 51-XI-25, fls. 147-180 v., 7 de Novembro de 1625, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. V, p. 93.

¹² ATT, Cartório dos Jesuítas, Maço 36, doc. 39, 10 de Março de 1627, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. V, doc. 52, pp. 172

¹³ ATT, Cartório dos Jesuítas, Maço 36, doc. 92, 9 de Maio de 1609, António Brásio, *MMA*, 2.ª série vol. IV, doc. 95, p. 349.

¹⁴ ARSI, Lus., cód. 74, fls. 90-91 v., 11 de Junho de 1607, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. IV, p. 279.

¹⁵ Sobre a cidade da Ribeira Grande (finais do século XVI e primeira metade do XVII), sua topografia, sociedade e decadência ver: Iva Maria Cabral, «Ribeira Grande: vida urbana, gente, mercancia, estagnação», *HGCV*, vol. II, pp. 225-262.

No meio da praça anunciavam-se as notícias importantes e apregoavam-se as ordens e as leis mandadas difundir pelas autoridades.

Poder eclesiástico e acção social laica ali tinham o seu lugar. Igreja e Misericórdia surgem imbricadas num conjunto edificado, onde é impossível delimitar os patrimónios: hospital, escola, casas, igreja da Misericórdia funcionando como Sé do bispado. Também o comércio por grosso, as transacções directas e as operações financeiras coabitavam com os leilões de escravos arrematados pelo lance mais alto. Este era o primitivo sítio do poder e dos poderes.

Por detrás aconchegava-se o pequeno burgo penetrado por ruas sinuosas e becos medievais. As ruas ostentavam nomes descritivos referentes à morfologia ou ao local que serviam: Rua do Calhau, da Praça, do Porto e da Misericórdia. Os proprietários dos prédios edificados neste espaço inicial foram evidentemente os primeiros moradores e seus herdeiros. Aqueles que posteriormente se radicaram na terra alugavam ou compravam, mais do que construíam. As transacções dos prédios urbanos eram frequentes, já que a intensificação do movimento comercial atraía maior procura, sem que a oferta aumentasse. Até mesmo a alfândega alugava armazéns para guardar os direitos cobrados em espécie (escravos, milho, etc.). Podemos seguir a sequência dos proprietários de um desses prédios durante cerca de 100 anos. Em 1603, um mercador reinol comprou casa na Rua do Calhau a uma vizinha da cidade que, uns anos antes, a tinha adquirido a um certo Cristovão Bocarro¹⁶, cuja família estava instalada na Ribeira Grande, pelo menos desde o ano de 1515¹⁷.

Nas ruelas estreitas encaixavam-se, irregulares, os «sobrados» que funcionavam como lojas ou armazéns no rés-do-chão e habitação de famílias nos andares superiores¹⁸. O mercador vigiava permanentemente mercadorias, servidores e escravos. Era perto do porto que os capitães e pilotos dos navios ancorados alugavam moradas temporárias. As tripulações que constituíam a população flutuante habitual na vida portuária, por aí se movimentavam.

O crescimento da povoação, limitado, por razões físicas, à margem esquerda da ribeira Maria Parda, transfere-se, mais tarde, para a margem direita. Aí nascem dois bairros, o de S. Pedro e o de S. Brás: nova organização do espaço com ruas relativamente largas e extensas.

O primeiro destes bairros, situado no vale da ribeira, era constituído por três ruas principais. A mais longa, a Rua Direita (ou de S. Pedro), iniciava-se

¹⁶ IANTT, *Cartório Notarial* N.º1, liv. 1603, Dezembro 10 – 1601, Março 17, fls. 45-48, 24 de Dezembro de 1603.

¹⁷ IANTT, *Núcleo Antigo*, n.º 757, *HGCV-CD*, Vol. II, 1513-1516

¹⁸ Sobrado era uma casa de habitação com mais de um andar muito usada nas colónias pelas classes média e alta.

«no porto onde surgem os navios» e seguia a margem da ribeira¹⁹. Paralelamente a esta, ficava a Rua da Banana, interrompida por um beco que conduzia à Igreja de Nossa Senhora da Conceição. Para lá do beco, ao longo da margem da Maria Parda, seguia um caminho para as hortas. A terceira rua principal era a da Carreira que terminava na Igreja de Nossa Senhora do Rosário.

Para este bairro se mudaram os vizinhos mais abastados e os oficiais régios, «homens honrados» da Ribeira Grande, decididos a criar uma nova área habitacional selectiva. Fazem construir opulentos sobrados arrumados ao longo das ruas e cultivam legumes frescos nas hortas traseiras. O rural convive de mais perto com as moradas da cidade, agora menos fechada sobre si própria.

Na Rua Direita ou de S. Pedro viveu Gaspar Rodrigues que, nos meados do século XVI, serviu como escrivão da correição²⁰, tesoureiro da fazenda dos defuntos²¹, almoxarife²² e ouvidor real que acumulava a mordomia das confrarias de S. Pedro e de Nossa Senhora da Conceição²³. Estamos portanto perante uma figura pública. Em boa vizinhança vivia na mesma rua, o tabelião público e judicial da cidade²⁴ e, mais tarde, o letrado capitão de navios, André Donelha²⁵.

A Rua da Banana e a da Carreira eram igualmente habitadas por «homens honrados». Nesta última habitava o capitão Diogo Ximenes Vargas um dos mais ricos vizinhos da ilha de Santiago nos finais do século XVI e início do XVII²⁶.

A vocação de área habitacional selectiva está bem patente no escândalo público que eclodiu contra comportamentos sociais desrespeitadores dos sentimentos da comunidade católica. Em 1598 foi levantado um auto contra um grupo de moradores e oficiais régios que ostensivamente se reuniam a meio caminho entre a Igreja de Nossa Senhora da Conceição e de Nossa

¹⁹ AHU, Cabo Verde, cx. 1, doc. 138, 15 de Abril de 1626, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. V, doc. 42, pp. 154-155.

²⁰ IANTT, *Chancelaria D. Sebastião e D. Henrique*, Perdões e Legitimações, liv. 4, fls. 171 v.-172, 3 de Junho de 1560.

²¹ IANTT, *Chancelaria D. Sebastião e D. Henrique*, Doações, liv. 14, fls. 27 v.-28, doc. 2, 6 de Dezembro de 1563.

²² IANTT, *Chancelaria D. Sebastião e D. Henrique*, Privilégios, liv. 13, fls. 119-119 v., doc. 2, 14 de Março de 1578.

²³ BADE, col. CXVI-2-15, 16 de Julho de 1577, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. III, p. 80.

²⁴ IANTT, *Cartório Notarial n.º 11*, liv. 1591, Junho 15-Dezembro 11, fls. 87 v.-88, 17 de Junho de 1591

²⁵ Este vizinho da Ribeira Grande escreveu em 1625 a «Descrição da Serra Leoa e dos Rios de Guiné do Cabo Verde», BAL, ms. 51-IX-25, fls. 147-180 V., 7 de Novembro de 1625, editado por A. Teixeira da Mota e Paul Hair, Junta de Investigações Científicas do Ultramar, Centro de Estudos de Cartografia Antiga, Memórias, 18, Lisboa, 1977.

²⁶ IANTT, *Cartório dos Jesuítas*, maço 36, doc. 39, António Brásio, *MMA*, 2.ª série, vol. V, p. 172, 10 de Março de 1627.

Senhora do Rosário²⁷. A casa com frente para a Rua Direita e para a Rua da Banana, era bem mobilada com cadeiras de espaldar e prestava-se para negócios e assembleias. Ali se costumavam fazer leilões, não só pela sua situação central, mas porque tinha janelas e portas para as duas ruas principais, tornando público tudo o que se passava dentro. O promotor das reuniões ou o «cabeça» delas era o juiz ordinário Nicolau Rodrigues da Costa. Começavam por comer e beber em excesso ficando depois em longas conversas, difamando pessoas particulares e homens da governação. Ao vício da gula e da maledicência, juntava-se o do jogo, que chegava a reunir jogadores em duas mesas. Este procedimento resultava em escândalo e prejuízo público, chegando uma das testemunhas do auto a afirmar que «pelo que se faz naquela casa e se diz das honras das pessoas merecia a dita casa arrasada e salgada».

O que mais escandalizava a comunidade era o facto de se atrasarem para a missa, chegando a perder os ofícios divinos. As queixas e censuras, que o sacerdote lhes dirigia na homilia, não os demoviam de tal desregramento. «[...] todos os vizinhos murmuravam de verem aquilo e diziam que se fossem pobres que tiveram [...]» bom castigo.

No final do século XVI a cidade era ainda habitada por muitos vizinhos (cerca de 500), mas calculava-se o número de escravos em 5.000, formalmente convertidos²⁸. Os escravos domésticos viviam com os senhores nas traseiras dos sobrados compartilhando com eles os espaços comuns. A contenção de um tão elevado contingente de escravos exigia vigilância por parte dos senhores. O ambiente urbano e a coabitação proporcionavam uma certa publicidade dos procedimentos individuais e conferiam ao escravo a aprendizagem do código de conduta e a capacidade para ajuizar as faltas dos seus senhores. Por isso os comportamentos ostensivamente desrespeitosos tinham repercussões sociais perigosas e podiam agudizar as tensões. «[...] sendo esta terra povoada de gentios e negros que não podem deixar de se escandalizar muito e tomar mau exemplo verem aos brancos e aos que tem obrigação de darem o bom exemplo por razão de seu ofício»²⁹. Era a sociedade escravocrata urbana a defender o *stato quo* regulamentado pelos poderes presentes na cidade.

O segundo bairro, chamado de São Brás, construído também na margem direita da ribeira e situado no alto de um rochedo, era «o sítio mais sadio» da povoação porque estava sobranceiro ao mar»³⁰ A Rua da Cidade,

²⁷ IANTT, *Corpo Cronológico*, II-291-108, 8 de Março de 1598.

²⁸ Os vizinhos para além dos requisitos exigidos aos moradores, precisavam ser proprietários o que lhes dava acesso ao conselho da Câmara Municipal.

²⁹ IANTT, *Corpo Cronológico*, II-291-108, Ribeira Grande, 8 de Março de 1598.

³⁰ Neste bairro os padres da Companhia de Jesus viveram durante trinta anos. ARSI, Lus., cód. 106, fls. 395-403 v., 17 de Junho de 1611, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. IV, doc. 11, p. 445.

que o atravessava de Oriente a Ocidente, tinha de largo cerca de 5 metros, o que para a época e para o lugar era francamente amplo ³¹.

Nesse bairro viveu, em 1598, o ouvidor geral das Ilhas e Limites de Guiné ³². Mas foram os padres da Companhia de Jesus que mais o marcaram ao escolhe-lo como local de habitação e catequese. Em 1611 adquiriram os edifícios que habitariam durante trinta anos e em 1613 compraram umas «casas térreas» que transformariam no local onde «ensinam os estudantes» ³³.

O último bairro construído na cidade foi o de S. Sebastião. Situou-se na parte alta, a Este da baía com acesso, a partir do porto, por uma ladeira íngreme. Aí se foi edificando a Sé e à volta das suas obras se formou este novo espaço urbano. Por volta de 1593, no cimo do monte, ergueu-se a fortaleza de São Filipe, onde se instalaram os governadores do arquipélago de Cabo Verde. A edificação do forte militar iria tornar a área inferior muito perigosa, por ocasião de ataques marítimos ³⁴. Assim, a situação incómoda e a exposição ao perigo fizeram deste bairro a morada de gente de poucas posses, apesar de aí se ter construído mais tarde o Paço Episcopal.

O estrato mais baixo da população livre – negra e branca – acolhia-se em choupanas nos subúrbios. Um destes bairros periféricos foi a Aldeia dos Sapes, onde, segundo informação da própria câmara, em 1626, «se agasalhava a metade da gente pobre da cidade» ³⁵. Era o espaço suburbano de uma cidade sem área rural adjacente para se expandir.

O tecido urbano mais denso e a vida quotidiana mais intensa coincidiam com as instalações portuárias animadas com a presença de navios portugueses e castelhanos em cargas e descargas. Escravos transferidos do vendedor para o comprador; alimentos e vestuários vindos do reino; milho e arroz importado da Guiné; couros embarcados para a Península Ibérica. Navios em reparação ou tomando refrescos (água, lenha, legumes, carne, sebo) para a tripulação que se preparava para atravessar o Atlântico. Uma população flutuante cosmopolita de europeus (marinheiros, mercadores, aventureiros), de negros livres e escravos carregadores, de oficiais mecânicos e grumetes, cruzava informações técnicas, saberes, crenças, sementes, hábitos com origens diversas e longínquas.

³¹ IANTT, Cartório dos Jesuítas, maço 36, doc. 1, 30 de Maio de 1630, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. V, doc. 76, p. 244

³² IANTT, *Corpo Cronológico*, II-291-108, 8 de Março de 1598.

³³ Em 1611, as casas foram compradas, por 600.000 reais aos herdeiros de Manuel Barbosa, e em 1613 os pardieiros foram comprados à viúva de Martim Siqueira que foi capitão nas armadas do Rei, ANTT, Cartório dos Jesuítas, maço 36, doc. 39, 10 de Março de 1527, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. V, doc. 52, pp. 170-171.

³⁴ ARSI, Lus., cód. 74, fls. 141-143 v., 27 de Junho de 1617, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. IV, doc. 149, p. 614.

³⁵ AHU, Cabo Verde, cx. 1, doc. 138, 15 de Abril de 1626, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. V, doc. 42, p. 154.

Da elite local faziam parte, até meados do século XVI, homens de vários escalões, desde o fidalgo de sangue ao escudeiro do rei. Esta camada vivia segundo um estatuto social, sempre superior àquele que lhe seria concedido no reino, enquanto preservava a condição de vassalo do rei de Portugal. A distância do poder central e da tutela das instituições facilitava a largueza de costumes, a família negra paralela à família legítima, o vestuário faustoso, alimentação desregrada contrariando a legislação vigente. Os filhos naturais legitimados ou não eram aceites e partilhavam o espaço dos europeus.

As mesas dos «homens poderosos» eram fartas de alimentos europeus (pão, vinho e azeite), de carne dos rebanhos quase selvagens e de legumes produzidos nas hortas que enfeitavam a cidade. Sentavam-se à sua volta os «chegados», a clientela fiel, que os apoiava nos desfalques à fazenda pública, nas petições e queixas às instâncias superiores, nas questões judiciais em geral.

A clientela alargava-se a outros estratos sociais: servidores e escravos forros. Havia «muitos ricos e poderosos com favor dos quais muitos plebeus vivem»³⁶ e que agasalhavam em suas casas «gente de mau título e viver e homens que espancam homens e fazem resistência às justiças e assim a outros que são matadores»³⁷. Estes não comeriam à mesa do senhor, mas eram sustentados e protegidos por ele. Destinavam-se a serviços mais obscuros, de guarda costas e capangas, numa sociedade onde os pobres e os escravos constituíam uma ameaça, a controlar por aqueles que desejavam ver protegidas as suas «honras e fazendas» e onde apenas dispunham de uma classe intermediária mal estruturada e fraca para lhes servir de tampão humano.

Esse grupo social, composto por moradores e estantes que como artífices, técnicos especializados (em particular mestres de enegnhos de açúcar) e oficiais de porta aberta (alfaiates, cirurgiões, pedreiros, açougueiros, ferreiros, barbeiros, tanoeiros, calafates e padeiros) eram em número muito reduzido para exercerem esse papel, e marcavam com os seus ofícios a vida urbana criando o conforto necessário às elites e aos viajantes que aportavam na Ribeira Grande para se refrescar.

Os factores de hierarquização atingem o máximo na ostentação das festas religiosas. A participação na liturgia tem precedências segundo um estatuto que se pauta pela riqueza e poder e também pelo exercício público da devoção. A institucionalização desta hierarquia é feita pela Igreja através das confrarias. A confraria mais prestigiada, rica e actuante era, sem dúvida, a Santa Casa da Misericórdia, mas outras mais modestas existiam que participavam nas cerimónias públicas, como sejam procissões e funerais.

O espaço sagrado do templo era demarcado e disputado, valorizando-se à medida que se aproximava do altar-mor. O lugar ocupado na igreja corres-

³⁶ IANTT, *Inquisição de Évora*, Livro de Denúncias, 1544-1550, 1546.

³⁷ IANTT, *Chancelaria D. Sebastião e D. Henrique*, Perdões e Legitimações, liv. 36, fls. 177 v.-178, de 3 de Abril de 1558.

pondia ao peso social do indivíduo. Daí resultavam lutas de prioridades, rixas e conflitos de repercussão pública.

As cerimónias solenes eram especialmente participadas. A Igreja da Misericórdia dispunha de um terreiro, cercado de edifícios com muitas janelas ocupadas pelas «pessoas gradadas». As cerimónias e pregações podiam fazer-se em uma varanda que encimava a escadaria. A cadeia ficava contígua. Toda a população das mais variadas condições sociais tinha oportunidade de participar.

A chegada da Companhia de Jesus a Santiago, em Junho de 1604, quando a decadência da cidade já se fazia sentir, foi pretexto para grandes solenidades. Desfilando pelas ruas, os jesuítas entoavam cânticos acompanhados de charamelas, «com tanto concurso de toda a sorte de gente que não cabia pelas ruas». No domingo seguinte foram levadas em procissão relíquias que haviam trazido de Lisboa. A cidade ornamentava-se e ostentava-se: governador, cabido, Câmara, gente nobre, confrarias empenhavam-se em ocupar o lugar mais honroso e participar da forma mais opulenta.

A cidade era ainda o espaço onde se marcavam e sublinhavam as hierarquias sociais, mas também onde a convivência festiva era participada por todos os estratos sociais, quando, após as formalidades religiosas, se seguiam as manifestações profanas. Para além dos andores conduzidos por sacerdotes do cabido, ornados «com as mais ricas capas da Sé», as confrarias, músicos, tiros de artilharia e repique de sinos, saíram «todas as invenções que saíam no dia do Corpo de Deus, como danças, folias, pelas, S. Jorge armado a cavalo, serpe, trombetas, charamelas, etc...»³⁸.

Nas véspera do dia de Santo Inácio de Loiola, à noite, iluminaram-se os edifícios do bispado com grande número de lamparinas, que a todos alegrava, facultando «um formoso espectáculo» para os olhos. O jantar foi servido numa galeria bem iluminada e ornada de vários painéis de onde se desfrutava uma ampla vista sobre «o mar e porto dos navios». Ervas de cheiro perfumavam o ambiente. A mesa, bem provida «de tudo o que se podia desejar» refinava com a apresentação de uvas, figos e melões «grandes e formosos». A abundância, a variedade, a raridade de iguarias tais «que nem se poderão contar» ficaram na intimidade dos prelados.

Pela manhã, na igreja, o povo teve também bastante matéria em que ocupar os olhos: arcos, brocados, painéis, céu artificial, lumes de tochas e círios. O odor da cera, pivetes, pastilhas e incenso juntava-se ao aroma do manjerição e outras ervas cheirosas, completando o ambiente de devoção que inebriava a assistência às cerimónias religiosas. Ao entardecer, com a presença das autoridades, dos irmãos da Misericórdia e de «muita gente que acudiu de fora» ouviu-se música e cânticos. Vinda a noite, começaram a acender-se luminárias por toda a cidade. Os festejos culminaram num

³⁸ ARSI, Lus., cód. 83, fls. 362-364, 22 de Julho de 1604, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. IV, doc. 18, p. 48.

fogo de artifício que figurava árvores, rodas giratórias e outras imagens variadas³⁹.

Os membros da Igreja eram quem melhor sabia usar a ostentação nos actos do culto para sublinhar a sua capacidade de oferecer à sociedade um suporte que a cortava verticalmente e onde todos e cada um tinham o seu lugar.

Este estilo de vida, com períodos de maior ou menor prosperidade perdurou cerca de 150 anos, entre os finais do século XV e a segunda década da século XVII.

A decadência urbana está intimamente ligada à retracção das comunicações externas que lhe tinham dado a razão de existir. Enquanto o porto da cidade da Ribeira Grande foi o ponto de apoio aos navios que se dirigiam para África e para o Novo Mundo; enquanto a cidade representou para muitos mercadores reinóis e castelhanos um espaço onde se podia fazer negócios lucrativos; enquanto foi para os mareantes um lugar de descanso e abastecimento, a primeira capital das ilhas de Cabo Verde floresceu e enriqueceu. Mas quando as rotas marítimas começaram a passar ao largo da ilha de Santiago; quando os mercadores reinóis e estrangeiros deixaram de necessitar do apoio de seus moradores para fazer negócios com a costa africana, a cidade da Ribeira Grande morreu como centro urbano mercantil e a sua sociedade foi-se gradualmente desestruturando⁴⁰.

À medida que a vida urbana perde características cosmopolitas, comunicações e riqueza fiduciária dá-se a ruralização das actividades e a fixação nos bens fundiários. Em 1630 o governador João Pereira Corte Real já não encontra a cidade que, em meados do século anterior, «tirando [...] Lisboa nem duas cidades do Reino rendem tanto quanto ela que vai em crescimento»⁴¹. Pelo contrário, depara com uma «cidade que não chega a ser aldeia, aonde são quinze ou dezasseis homens de Portugal os cidadãos e com os da terra crioulos não chegam a 35»⁴².

A Ribeira Grande perde a importância em benefício do *hinterland*, como local de habitação. Guarda apenas a força das instituições que suspende por algum tempo a sua agonia. Ali, apenas se vem por necessidade de contacto com as autoridades e com a câmara, para fazer negócios, pelas raras comunicações marítimas com o reino e para as festas religiosas.

³⁹ ARSI, Lus., cód. 106, fls. 414-417 v., Outubro de 1613, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. IV, doc. 127, pp. 528-531.

⁴⁰ Iva Maria Cabral, «Ribeira Grande: vida urbana, gente, mercancia, estagnação» *HGCV*, vol. II, pp. 225-262.

⁴¹ IANTT, Corpo Cronológico, II-241-104, 9 de Dezembro de 1549, António Brásio, *MMA*, 2.^a série, vol. II, p. 408.

⁴² IANTT, *Cartório dos Jesuítas*, maço 68, doc. 396, 17 de Janeiro de 1630, in António Brásio, *MNA*, 2.^a série, Vol. V, p. 236.

COMBATES LUSO-NEERLANDESES EM SANTA HELENA (1597-1625)

por

ANDRÉ MURTEIRA ¹

Em Portugal, como provavelmente em todo o lado, a pequena e isolada ilha de Santa Helena, no Atlântico Sul, é conhecida – quando é conhecida – como o local de exílio e morte de Napoleão. No entanto, a sua importância para a história marítima portuguesa no século XVI foi considerável, pois serviu durante a maior parte de Quinhentos como uma das escalas principais da Carreira da Índia, quando ela era a mais importante rota marítima portuguesa². Onde a Ilha de Moçambique, ao largo da costa norte do actual Moçambique, funcionou desde cedo como a escala principal na viagem Portugal-Índia, Santa Helena desempenhou o mesmo papel na viagem Índia-Portugal desde cerca da segunda década do século XVI até ao princípio da centúria seguinte. Deixou de cumprir essa função quando deixou de ser frequentada exclusivamente por navios portugueses, dando ocasião a uma série de encontros hostis com navios neerlandeses que levou os portugueses a abdicarem de escalar a ilha com a regularidade de antes. No presente artigo, procurámos reconstituir esta série de encontros, bem demonstrativa das novas condições em que os portugueses passaram a ter de viajar na Rota do Cabo no século XVII.

Nas primeiras sete décadas de existência da Carreira da Índia, os navios perdidos para corsários ou piratas foram pouquíssimos³. Isto não quer dizer

¹ Mestre de História da Expansão e dos Descobrimentos Portugueses, Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade Nova de Lisboa; investigador do Centro de História de Além-Mar da Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade Nova de Lisboa.

² Para a história de Santa Helena enquanto escala da Carreira da Índia, cf. Anthony Disney, «The Portuguese and Saint Helena», in *Portos, Escalas e Ilhéus no Relacionamento entre o Ocidente e o Oriente*, Avelino de Freitas Meneses (ed.), vol. I, Lisboa, 2001, pp. 213-238.

³ Cf. Vitorino Magalhães Godinho, *Os Descobrimentos e a Economia Mundial*, 2.^a edição, vol. III, Lisboa, 1987, pp. 46-48.

que a pirataria e o corso não fossem já uma ameaça, como o prova o sistema de protecção que houve necessidade de montar desde cedo, assente em armadas de escolta. Baseadas no reino, estas armadas protegiam as naus da Índia ou durante a primeira fase da viagem de ida, ou, sobretudo, durante a última fase da viagem de vinda, a partir dos Açores⁴. Tratava-se, nos dois casos, de guardar os navios da Carreira nas águas mais próximas da costa portuguesa ou do arquipélago açoriano, frequentadas assiduamente pela pirataria e corso europeus e magrebinos. O resto da rota, então, caracterizava-se ainda pela ausência de perigos humanos de monta. Assim, Santa Helena, perdida no Atlântico Sul, em paragens não frequentadas pela navegação não portuguesa, era ainda uma escala perfeitamente segura para as naus regressadas da Índia.

Foi só na década de 80 do século XVI que a navegação da Carreira principiou a sofrer perdas sérias para o corso, em resultado da guerra anglo-espanhola de 1585-1604. O conflito caracterizou-se, sobretudo depois de 1588, pelo envio quase anual de esquadras inglesas às águas peninsulares e açorianas⁵. De 1587 a 1602, sete navios da Carreira foram capturados ou perderam-se em consequência de ataques ingleses⁶.

Convém notar que a zona em que estas esquadras inglesas actuavam era a mesma zona de risco onde as naus da Índia já tinham antes de ser protegidas da pirataria e corso mais tradicionais. Fora das águas mais próximas da costa portuguesa, continuou-se a gozar por algum tempo da antiga segurança. Isto, porém, iria também mudar perto do fim do século, quando neerlandeses e ingleses estabeleceram eles próprios ligações regulares à Ásia através da Rota do Cabo. O processo conduziu rapidamente à formação da *East India Company* (1600) e da *Verenigde Oost-Indische Compagnie*, ou V.O.C. (1602), as famosas companhias das Índias Orientais inglesa e neerlandesa. Com a Rota do Cabo navegada agora por inimigos, as naus da Carreira deixaram de poder contar com uma viagem isenta de ameaças humanas longe das águas mais próximas de Portugal, sobretudo em locais comuns de escala como Santa Helena.

⁴ Cf. Artur Teodoro de Matos, «A Provedoria das Armadas da Ilha Terceira e a Carreira da Índia no Século XVI», in Luís de Albuquerque e Inácio Guerreiro (eds.), *II Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, Lisboa, 1985, pp. 63-72; idem, *A Armada das Ilhas e a Armada da Costa no Século XVI (Novos Elementos para o seu Estudo)*, separata da Academia de Marinha, Lisboa, 1990.

⁵ Cf. N.A.M. Rodger, *The Safeguard of the Sea – A Naval History of Britain, 660-1649*, Londres, 1997, pp. 272-296.

⁶ Cf. Paulo Guinote, Eduardo Frutuoso, António Lopes, *Naufrágios e outras perdas da «Carreira da Índia». Séculos XVI e XVII*, Lisboa, 1998, pp. 223-231.

1. 1597

O primeiro choque conhecido de navios da Carreira da Índia com navios neerlandeses deu-se exactamente em Santa Helena, e logo na primeira viagem neerlandesa bem sucedida à Ásia por mar⁷. Em 1595, Cornelis de Houtman partiu com quatro velas para o Oriente, donde voltou em 1597 com três navios, depois de uma estadia demorada e acidentada em Java e arredores. A 24 de Maio de 1597, um destes três navios, o *Hollandia* – transviado entretanto dos outros – deparou-se, perto de Santa Helena, com uma nau portuguesa, a *Vencimento do Monte do Carmo*⁸. Seguiu-se uma troca de tiros breve e inconsequente, iniciada pela nau. Ao abeirar-se da ilha, os neerlandeses avistaram mais três navios portugueses já ancorados, pelo que acharam mais prudente não parar lá⁹. A nau que tinham combatido foi, evidentemente, ter com as embarcações ancoradas. Dois dias depois, a 26, os dois companheiros perdidos do *Hollandia*, o *Mauritius* e o *Pinas*, chegaram, por sua vez, a Santa Helena, onde encontraram ainda os quatro navios portugueses, que os fizeram também desistir da escala. Passado pouco tempo, reencontraram o companheiro em pleno oceano e prosseguiram com ele até à Europa.

O êxito da viagem pioneira de 1595-1597 gerou um grande entusiasmo nas Províncias Unidas, donde, logo no ano seguinte, 1598, partiram cinco frotas ou flotilhas para o Oriente, três pela Rota do Cabo, duas pelo Estreito de Magalhães¹⁰. Cada uma foi equipada por uma companhia diferente, mostrando a forte vontade que havia de investir no novo comércio das Índias Orientais. Pode dizer-se que só neste ano de 1598 – um século depois de Vasco da Gama chegar à Índia – é que os portugueses perderam irremediavelmente o exclusivo da Rota do Cabo, pois só então é que ela começou a ser

⁷ Para esta viagem, cf. «De eerste Schipvaerd der Hollandsche Natie naer Oost-Indien...», in Izaäk Commelin (ed.), *Begin ende voortgangh van de Nederlantsche geoctroyeerde Oost-Indische Compagnie. Vervattende de voornaemste reysen bij de inwoonderen derselver provinciën derwaerts gedaen...*, vol. I, Amsterdão, 1646 (reedição fac-similada, 1970), relato II.

⁸ Cf. ibidem, vol. I, relato II, pp. 102-104; carta régia a Vice-Rei, 19/3/1598, in J. H. da Cunha Rivara (ed.), *Archivo Portuguez-Oriental*, fascículo III, Nova Goa, 1861, pp. 864-867; «Governadores da Índia, pelo Padre Manuel Xavier», in Luís de Albuquerque (ed.), *Relações da Carreira da Índia*, Lisboa, 1989, pp. 142-143.

⁹ Estes navios eram a *Conceição*, o galeão *S. Filipe* e a *S. Simão*. Os dois primeiros, como a *Vencimento*, integravam a armada partida de Lisboa no ano anterior, 1596, enquanto a última largara de Portugal havia dois anos, em 1595, invernando à ida em Moçambique, o que fizera com que voltasse agora ao reino com um ano de atraso em relação ao calendário habitual. Cf. Maria Hermínia Maldonado (ed.), *Relação das náos e armadas da Índia com os successos dellas que se puderam saber, para noticia e instrucção dos curiozos, e amantes da historia da Índia*, Coimbra, 1985, pp. 98-100.

¹⁰ Cf. Jaap. R. Bruijn, Femme S. Gaastra, Ivo Schoffer (ed.), *Dutch-Asiatic Shipping in the 17th and 18th Centuries*, vol. II, Haia, 1979, pp. 2-8.

navegada regularmente por outros. De 1598 em diante, não houve ano em que não seguissem vários navios neerlandeses para a Ásia e os ingleses não tardaram em imitá-los.

A expedição de Houtman foi assim decisiva, pela «corrida às especiarias» que desencadeou e que expôs a Carreira a riscos novos. É verdade que antes se dera já a viagem de James Lancaster (1591-1594) ao Oriente, também pela Rota do Cabo. Mas esta expedição inglesa não teve continuidade de maior, pois os ingleses só regressaram em definitivo à Ásia depois, motivados pelo exemplo dos neerlandeses ¹¹.

A partida das cinco flotilhas neerlandesas para as Índias Orientais em 1598 contrastou com o que sucedeu no mesmo ano em Portugal, onde a armada da Índia ficou retida no Tejo devido a um bloqueio inglês ¹². Isto, ao menos, impediu temporariamente novos encontros, sobretudo no sítio onde o risco deles era maior – na posição estratégica de Santa Helena, à vinda, que tanto portugueses como agora neerlandeses eram compelidos a escalar por necessidades de abastecimento.

Convém notar que os navios da Carreira já tinham sido proibidos de escalar Santa Helena entre 1591 e 1594, devido a informações recebidas de que corsários ingleses lhes estariam a preparar lá uma emboscada (o que, ao que se sabe, não chegou a acontecer) ¹³. Em 1594, achou-se que se podia levantar a proibição e ordenou-se-lhes que voltassem a estanciar na ilha na torna-viagem, embora devidamente preparados para a possibilidade de maus encontros. Mandou-se-lhes também que esperassem uns pelos outros lá até 20 de Maio, seguindo depois em conjunto para Portugal. Tentava-se, com isso, garantir a sua chegada em grupo às águas açorianas e à costa portuguesa, onde se temiam de certeza ataques ingleses ¹⁴.

Estas instruções mantiveram-se em vigor durante o resto da década, (embora, a partir de 1596, se obrigasse os navios a esperar pelos outros até ao fim de Maio e não apenas até ao dia 20) ¹⁵. A notícia do tiroteio entre o *Hollandia* e a *Vencimento* nas vizinhanças de Santa Helena, em 1597, não veio mudar os procedimentos estabelecidos, apesar de ter feito com que se ponderasse inconsequentemente a hipótese de fortificar a ilha ¹⁶. Assim, a ocorrência de novos encontros era uma questão de tempo. As duas armadas

¹¹ Cf. Sanjay Subrahmanyam, «A intervenção inglesa na Índia (1604-1623). O ataque às Molucas pelos Neerlandeses» in Luís Albuquerque (ed.), *Portugal no Mundo*, vol. V, Lisboa, 1989, p. 27.

¹² Cf. Maria Hermínia Maldonado (ed.), op. cit., p. 102.

¹³ Cf. cartas régias a Vice-Rei, 26/3/1591 e 15/3/1593, in J. H. da Cunha Rivara (ed.), op. cit., fascículo III, pp. 317-318 e 389-390.

¹⁴ Cf. carta régia a Vice-Rei, 11/3/1594, in ibidem, fascículo III, pp. 456-457.

¹⁵ Cf. cartas régias a Vice-Rei, 7/3/1596, 22/3/1597, 19/3/1598, 12/1/1599, in ibidem, fascículo III, pp. 602-603, 728, 864-867, 939-940.

¹⁶ Cf. carta régia a Vice-Rei, 30/3/1598, in ibidem, fascículo III, p. 878.

enviadas de Portugal à Índia em 1599 puderam comprová-lo durante o seu regresso ao reino em 1600¹⁷.

2. 1600

A 25 de Abril de 1600, a *S. Simão* chegou a Santa Helena. Foi a primeira das seis naus da Índia que voltavam nesse ano a Portugal a aparecer lá. Partira de Cochim a 19 de Janeiro e, dobrado o Cabo, seguira para a ilha, onde o seu regimento a mandava esperar pelas companheiras até ao fim de Maio, para poderem rumar todas juntas a Lisboa. Dois dias antes, encontrara um navio de tipo não especificado que ia para Angola e que se lhe juntou. Quando os dois se aproximaram do ponto tradicional de aguada, a actual Jamesbay, depararam-se, porém, com duas embarcações neerlandesas já fundeadas. Como a falta de água a bordo não permitia prescindir da escala, não houve outra opção senão ancorar perto delas, a barlavento, à distância de um tiro de mosquete¹⁸.

Os dois navios neerlandeses, o *Leeuw* e a *Leeuwin*, pertenciam a uma pequena companhia zelandesa e tinham sido comandados à ida pelo próprio Cornelis de Houtman, regressado à Ásia depois da sua viagem pioneira¹⁹. Voltavam à Europa depois de uma estadia aziaga em Aceh, onde Houtman e outros foram mortos num assalto dos locais. Os resultados comerciais da expedição foram decepcionantes e isso contribuiu provavelmente para a agressividade dos neerlandeses em Santa Helena, que devem ter visto nos portugueses lá aparecidos uma presa passível de minorar as suas frustrações económicas²⁰. As suas intenções hostis ficaram claras quando despacharam uma lancha a exigir a entrega da nau, que começou a ser bombardeada logo

¹⁷ Tratava-se de duas armadas diferentes, com capitães-mores distintos: a primeira, de quatro velas e comandada por D. Jerónimo de Coutinho, era a mesma que, em 1598, ficara retida em Lisboa pelos ingleses; partiu cedo, em Fevereiro, para evitar a possibilidade de novo bloqueio; a segunda, comandada por Simão de Mendonça, era composta por três velas e partiu já na altura habitual, em Março. Um dos navios da primeira armada deu à costa na África Oriental, à ida, pelo que puderam voltar apenas seis. Cf. Maria Hermínia Maldonado (ed.), op. cit., pp. 102-103.

¹⁸ Para a história da torna-viagem da *S. Simão* e do seu encontro com os neerlandeses, cf., do lado português, João dos Santos, *Etiópia Oriental e Vária História de Cousas Notáveis do Oriente*, Lisboa, 1999, pp. 646-648 e 653-672; e, do neerlandês, W.S. Unger (ed.), *De Oudste Reizen van de Zeeuwen naar Oost-Indië, 1598 – 1604*, Haia, 1948, p. 62. Note-se que o relato do lado neerlandês foi escrito pelo piloto inglês John Davis, participante na expedição, o qual o datou de acordo com o calendário juliano, então ainda em uso no seu país; as datas que fornece estão assim desfasadas do relato português em dez dias; cf. ibidem, p. 41, nota 1. Para uma versão mais desenvolvida do episódio, cf. André Murteira, *A Carreira da Índia e o curso neerlandês, 1595-1625* (policopiado), Lisboa, 2006, pp. 19-25.

¹⁹ Para a história desta expedição, cf. W.S. Unger (ed.), op. cit., pp. XXVIII-XL e 21-112.

²⁰ Veremos à frente que foi o que sucedeu em 1602, no encontro do *Zeelandia* e do *Langebark* com o *Santiago*, também em Santa Helena.

a seguir. Os neerlandeses, porém, saíram-se mal, pois, após um mau começo, o navio português ganhou vantagem e sucedeu mesmo em expulsar os atacantes da ilha.

O combate entre o *S. Simão* e o *Leeuw* e a *Leeuwin* foi o primeiro choque sério entre neerlandeses e um navio da Carreira. Ao contrário do que sucedera em 1597, na breve troca de tiros inaugural entre o *Hollandia* e a *Vencimento*, foram os neerlandeses quem atacaram primeiro. Ao fazê-lo, desobedeceram às ordens formais que traziam da Europa e que os autorizavam a utilizar apenas a força em legítima defesa. Ao contrário do que por vezes se pensa, os primeiros neerlandeses chegados à Ásia estavam legalmente proibidos de atacar sem mais os ibéricos que encontrassem, proibição que só foi plenamente levantada depois do estabelecimento da V.O.C.²¹. Apesar desta interdição formal, os acontecimentos de Santa Helena em 1600 não foram um incidente isolado. Prova-o, entre outras, a história da perda do *Santiago*, dois anos depois.

3. 1602

A armada partida de Lisboa em 1600, ao contrário da sua predecessora, não teve, que se saiba, encontros com neerlandeses, nem à ida, nem à vinda. O primeiro navio da Carreira perdido no seguimento de um ataque neerlandês foi o galeão *Santiago*, partido para a Índia em 1601²². Tratava-se do navio capitânia de uma armada extraordinária de auxílio enviada a par da armada regular – a primeira de uma série de esquadras do mesmo género mandadas ao Oriente na primeira década do século XVII. Estas chamadas armadas de socorro caracterizavam-se por terem um capitão-mor próprio e serem compostas por navios listados como galeões e não como naus. Destinavam-se também a ficar no Índico, não sendo contudo claro se era já esse

²¹ Cf. Victor Enthoven, *Zeeland en de opkomst van de Republiek – Handel en strijd in de Scheldedelta, c. 1550-1621*, Leiden, 1996, pp. 195-199; Ivo van Loo, «For freedom and fortune. The Rise of Dutch privateering in the first half of the Dutch Revolt, 1568-1609», in Marco van der Hoeven (ed.), *Exercise of Arms – Warfare in the Netherlands (1568-1648)*, Leiden, 1997, pp. 182-185; Jan Parmentier, Karel Davids, John Everaert (ed.), *Peper, Plancius en Porselein – De reis van het schip Swarte Leeuw naar Atjeh en Bantam, 1601-1603*, Zutphen, 2003, pp. 56-58.

²² Para a história da captura deste galeão, cf. «Tratado das batalhas do galeão «Santiago» no ano de 1602 e da nau «Chagas» no ano de 1593», in Bernardo Gomes de Brito (ed.), *História Trágico-Marítima*, vol. II, Lisboa, 1972, pp. 737-789; Francesco Carletti, *Voyage autour du Monde de Francesco Carletti (1594-1606)*, Paris, 1999, pp. 267-284; W.S. Unger (ed.), op. cit., pp. 138-144. O relato da *História Trágico-Marítima* foi escrito por Melchior Estácio do Amaral, que não assistiu aos acontecimentos, mas esteve à frente da devassa que se mandou tirar do sucedido. O de Francesco Carletti é da autoria de uma testemunha directa da captura, um mercador italiano que seguia a bordo do navio português. O relato neerlandês, muito mais curto, é parte da acta do relatório apresentado pelos captores à chegada às Províncias Unidas. Para uma versão mais desenvolvida do episódio, cf. André Murteira, op. cit., pp. 25-37.

o caso da de 1601²³. Se o era, o número reduzido de navios que conseguiram chegar nesse ano à Índia impossibilitou de certeza a manutenção de qualquer deles no Oriente, face à necessidade de expedir o máximo possível de carga para Portugal.

Quer as três naus da armada regular, quer os seis galeões da armada de socorro partiram em datas desaconselhadamente tardias: cinco dos galeões a 10 de Abril, duas das naus a 20, um galeão e uma nau retardatários a 27. Devido ao adiantado das datas, cinco dos navios arribaram e apenas quatro dos galeões partidos menos tarde dobraram o Cabo. Como um deles naufragou depois em Socotorá, chegaram apenas três à Índia, ou seja, metade da armada de socorro, desacompanhada de qualquer navio da armada regular²⁴.

O *Santiago* foi um destes três galeões, partindo depois de Goa para o reino no dia de Natal de 1601, com cerca de 300 pessoas a bordo²⁵. Dois factos foram determinantes para a sua captura posterior. O primeiro foi ter largado sobrecarregadíssimo. Sabe-se que isso era frequente nos navios da Carreira na torna-viagem, mas o galeão terá sofrido particularmente com a circunstância, pois, sendo feito para «as armadas do reino», era «franzino para carregar». A falta nesse ano das grandes naus das armadas regulares contribuiu de certeza para a situação, que era tal que teve de se começar a alijar fazenda logo no princípio da viagem, ainda com bom tempo. O excesso de carga do galeão não só restringiu muito a sua mobilidade em combate, como, pelo atravancamento do espaço a bordo, prejudicou a disposição da artilharia e dificultou o seu manuseamento. As vantagens que, em princípio, deveriam advir de se tratar de um navio mais adequado à guerra foram assim neutralizadas pelas suas insuficiências enquanto navio de carga, pelo menos em comparação com as grandes naus da Carreira.

²³ As armadas de socorro posteriores foram expressamente motivadas pela necessidade de reforçar as armadas do Estado da Índia com navios da metrópole, para fazer frente aos ingleses e neerlandeses na Ásia. Melchior Estácio do Amaral diz, porém, que, em 1601, se tencionava apenas enviar gente, munições e dinheiro, fosse pelo desgaste da guerra recente com o Kunjali, no Malabar, fosse por outra razão. Não menciona intenções de manter navios na Índia. Cf. Bernardo Gomes de Brito (ed.), op. cit., vol. II, pp. 737-738. Que pelo menos alguns deles estariam destinados a voltar, atesta-o o facto de o Capitão-Mor ter levado instruções sobre como devia proceder no regresso. Cf. ibidem, pp. 740-742 e *Boletim da Filmoteca Ultramarina Portuguesa*, N.º 2, Lisboa, 1955, p. 255. Mas note-se que, para levar dinheiro, e mesmo munições, não devia haver grande necessidade de uma armada suplementar, sobretudo de uma armada suplementar de galeões, que não eram prioritariamente navios de carga. Acresce que, posteriormente, a captura do *Santiago* por neerlandeses foi justificada judicialmente com o argumento de que o galeão era o navio capitânia de uma armada incumbida de atacar os neerlandeses em África e na Ásia. Sabe-se que o aparecimento dos neerlandeses no Oriente causou muita preocupação em Madrid e em Lisboa e parece por isso provável que, de facto, pelo menos parte dos galeões se destinasse originalmente a permanecer no Índico para lhes fazer frente. Cf. Victor Enthoven, op. cit., pp. 195-199.

²⁴ Cf. Bernardo Gomes de Brito (ed.), op. cit., vol. II, p. 738.

²⁵ Cf. ibidem, vol II, p. 739.

O segundo facto determinante para a captura foi o navio ter seguido viagem sozinho e com ordens expressas para se reunir em Santa Helena aos outros dois galeões, partidos não de Goa, mas de Cochim. Os acontecimentos de 1600 não haviam chegado para mudar as instruções em vigor para a torna-viagem desde 1594. Por trás da insistência da Coroa na escala obrigatória na ilha, estava a preocupação em garantir a chegada em grupo dos navios às águas açorianas e à costa portuguesa, onde se temia, como sempre, ataques ingleses. Que tais receios eram fundados, mostra-o o destino da *S. Valentim*, uma nau partida da Índia em 1600, invernada em Moçambique e capturada por ingleses em Sesimbra, em Junho de 1602 – perto da altura provável de chegada do *Santiago*, caso tivesse tido uma viagem sem problemas²⁶.

Só que fazer de Santa Helena o lugar de reunião da armada expunha igualmente os navios a encontros desagradáveis, como o atestava o caso da *S. Simão* em 1600. Ciente disso, a gente a bordo, depois de dobrar o Cabo, instou com veemência o Capitão-Mor, António de Melo e Castro, a evitar a ilha, dado que, para mais, haveria no galeão água e mantimentos bastantes para chegar a Lisboa sem escalas. O instado concordou que seria o mais desejável, mas declarou-se impossibilitado de desobedecer ao regimento, limitando-se a mandar preparar o navio para combate.

Quando os portugueses chegaram a Santa Helena, a 14 de Março, depa-
raram, como temiam, com navios neerlandeses. A 6 de Março, tinham apor-
tado à ilha o *Zeelandia* e o *Langebark*, da *Verenigde Zeeuwsche Compagnie*,
vindos do Achem, juntando-se-lhes alguns dias depois o *Witte Arend*, da
Nieuwe Brabantsche Compagnie, vindo provavelmente de Bantem. Prestes a
partir, os dois primeiros tinham, a pedido do último, acedido a prolongar um
pouco a escala, garantindo, sem saber, o seu encontro com o galeão, que
foram os únicos a atacar (o *Witte Arend* não passou de um espectador do
combate). Tal como aqueles que haviam atacado o *São Simão* dois anos
antes, eram navios zelandeses regressados de uma viagem a Aceh comercial-
mente insatisfatória²⁷. Apesar de a sua flotilha, originalmente de quatro
velas, ter conseguido um êxito diplomático ao reparar as relações com o
Sultão, encontrou preços de tal maneira altos que apenas o *Zeelandia* e
o *Langebark* tiveram carga para voltar à Europa, vendo-se os dois outros
obrigados a ir tentar a sorte noutros sítios do Arquipélago²⁸. Francesco
Carletti – um passageiro italiano do galeão que seguiu depois com os seus
capteros para a Holanda – afirmou que só a captura do *Santiago* impediu os
investidores na viagem de perder dinheiro²⁹.

²⁶ Cf. Maria Hermínia Maldonado (ed.), op. cit., pp. 104-105.

²⁷ Para a história desta expedição, cf. W.S. Unger (ed.), op. cit., pp. XLV-LI e 129-203.

²⁸ Cf. ibidem, pp. 141-142.

²⁹ Cf. Francesco Carletti, op. cit., p. 302.

Tal como em 1600, os resultados comerciais decepcionantes da expedição constituíram provavelmente um estímulo de peso para atacar o navio português, que deve ter aparecido aos olhos dos zelandeses como um remédio providencial de última hora. Sucedia, porém, que não estavam formalmente autorizados a atacá-lo sem provocação prévia³⁰ (ao contrário dos portugueses, cujo Capitão-Mor tinha licença para tomar a ofensiva contra quaisquer neerlandeses que encontrasse³¹). Foi um tiro do galeão disparado primeiro que forneceu o pretexto para o assalto. Existem três versões dos factos, algo divergentes entre si, como seria de prever.

O relato neerlandês dos acontecimentos – um documento oficial – descreve como se despachou um batel para junto do galeão com mensagens amistosas, que foram respondidas com rudeza por portugueses. O *Langebark* aproximou-se em seguida do *Santiago*, renovando os cumprimentos e votos de amizade, a que se replicou desta vez com tiros, suscitando protestos escandalizados, em português, dos alvejados. Isto não impediu a continuação dos disparos, que acabaram por fazer dois mortos e um ferido grave, tornando inevitável uma resposta³².

O relato português, de Melchior Estácio do Amaral, confirma que foi o galeão a disparar primeiro, mas porque os outros navios vinham ao seu encontro «com bandeiras, e galhardetes largos, tocando trombetas, com toda a artilharia abocada, e a gente coberta, que são sinais claros de batalha», não convindo deixar o mais adiantado deles aproximar-se mais. Refere ainda que a resposta ao primeiro tiro português foi imediata.

O italiano Carletti corrobora, no fundamental, a versão de Estácio do Amaral, mas com a diferença importante de que critica a exaltação e precipitação dos portugueses³³, que teriam cedido facilmente às provocações dos neerlandeses, aos ouvidos dos quais diz que o tiro soou provavelmente como «une invitation par trop conforme à leur désir de combattre et qu'ils avaient sans doute attisée de cette manière pour mieux nous capturer»³⁴. Parece claramente a descrição mais honesta e crível do sucedido.

³⁰ A carta de nomeação do capitão do *Langebark* proibia-o de atacar quem quer que fosse – fosse de que nação, qualidade ou condição fosse – a não ser que lhe tentassem impedir a navegação e o tráfico, ou fazer dano ou roubar, caso em que ficava autorizado a fazê-lo com todos os meios ao seu alcance (determinava ainda que quaisquer bens de que se apoderasse no processo deveriam ser trazidos às Províncias Unidas, onde teriam ser aprovados enquanto presas legítimas). Cf. W.S. Unger (ed.), op. cit., pp. 130-131. É assim falsa a alegação de Estácio do Amaral de que os neerlandeses teriam ordens para pararem em Santa Helena de propósito para assaltarem as naus portuguesas que lá pudessem aparecer. Cf. Bernardo Gomes de Brito (ed.), op. cit., vol. II, pp. 742-743.

³¹ Cf. ibidem, vol. II, pp. 142-143.

³² Cf. W.S. Unger (ed.), op. cit., pp. 142-143.

³³ Segundo diz, o fatal primeiro tiro disparado contra os neerlandeses não teria sido dado por ordem do Capitão-Mor, resultando antes de um assomo do piloto, no meio da exaltação geral. Cf. Francesco Carletti, op. cit., p. 271.

³⁴ Ibidem, p. 271.

O essencial dos acontecimentos posteriores resume-se em poucas linhas. O *Santiago* e o *Langebark* começaram, ancorados, a trocar tiros por volta das oito horas da manhã ³⁵, não tardando o *Zeelandia* em juntar-se ao combate ³⁶, que durou até à noite. Os portugueses decidiram então cortar amarras e deixar a ilha, mas foram alcançados de dia, no alto mar, pelos neerlandeses, que os bombardearam até ao pôr-do-sol. No dia seguinte, a luta continuou e, com o galeão com as bombas entupidas com pimenta extravasada e a ponto de se afundar, um motim a bordo forçou a sua rendição, contra a vontade do Capitão-Mor. A tripulação e passageiros foram distribuídos pelos navios neerlandeses, seguindo em cativo numa viagem de 22 dias até à ilha de Fernando Noronha, perto do Brasil. Aí, os novos donos do *Santiago* gastaram mais de um mês a repará-lo, após o que seguiram viagem para a Europa, deixando os portugueses na ilha, com uma embarcação improvisada que lhes fabricaram e com a qual alguns deles conseguiram ir buscar socorro ao Brasil. O valor do saque do galeão foi avaliado em 1 500 000 florins, uma soma altíssima ³⁷.

O combate do *Santiago* com o *Zeelandia* e o *Langebark*, terminado com a tomada do galeão, não se distingue apenas dos recontros inconsequentes de 1597 e 1600. Veremos que, em 1613 e 1625, outros navios portugueses foram atacados por navios neerlandeses casualmente encontrados em Santa Helena, sempre sem sucesso. E, durante todo o período de 1597-1625, o galeão de Francisco de Melo e Castro foi o único navio da Carreira tomado por neerlandeses na sequência de um encontro casual – todas as outras capturas ocorridas foram levadas a cabo por esquadras destacadas de propósito para missões de corso ³⁸. Por tudo isto, a captura do *Santiago* deve ser considerada um acontecimento atípico.

O episódio do *Santiago* encerra o que se pode chamar a primeira fase da história dos encontros de navios da Carreira da Índia com navios neerlandeses, caracterizada por encontros casuais em Santa Helena ou perto, durante a viagem de retorno à Europa de portugueses e neerlandeses. Depois da perda do galeão, o rei decidiu finalmente voltar a proibir a escala na pequena ilha atlântica e, embora a proibição não tenha sido sempre respeitada, não se verificaram mais destes perigosos encontros casuais durante a primeira década do século XVII, nem em Santa Helena, nem em nenhum outro lugar ³⁹.

³⁵ Cf. Bernardo Gomes de Brito (ed.), op. cit., vol. II, p. 750.

³⁶ Cf. W.S. Unger (ed.), op. cit., p. 143.

³⁷ Cf. Ivo van Loo, op. cit., pp. 184.

³⁸ Cf. André Murteira, op. cit.

³⁹ Cf. carta régia a Vice-Rei, Março de 1604, transcrita in Maria Manuela Sobral Blanco, *Os Neerlandeses e o Império Oriental Português* (policopiado), vol. II, Lisboa, 1975, p. 100; carta régia a Vice-Rei de Portugal, 21/3/1606, publicada in Maria Emília Madeira Santos, «O problema da segurança das rotas e a concorrência luso-holandesa antes de 1620», separata da *Revista da Universidade de Coimbra*, vol. XXXII, 1985, Coimbra, pp. 148-149.

4. 1613

Em 1613, a *Nazaré* e a *Vencimento do Monte do Carmo*, de regresso da Índia, combateram em Santa Helena três navios da V.O.C. que voltavam à Europa e que aproveitaram a ocasião para tentarem tomá-las⁴⁰. Neste ano, como no anterior, o regimento das naus não lhes proibia taxativamente a escala na ilha à vinda, provavelmente por se acreditar ainda nos efeitos dissuasores da trégua hispânico-neerlandesa de doze anos assinada em 1609⁴¹. Não era uma atitude muito avisada, como o ataque neerlandês veio a mostrar, e é significativo que, antes mesmo de ele ocorrer, se tenha expedido ordens de Lisboa repondo a proibição anterior de parar em Santa Helena na torna-viagem do ano seguinte⁴².

Os navios da V.O.C. em questão eram o *Bantam*, o *Vlissingen* e o *Witte Leeuw*, que, quando os portugueses aportaram à ilha, a onze de Junho⁴³, haviam acabado de deixá-la, encontrando-se já no mar alto, juntamente com outro navio neerlandês, o *Wapen van Amsterdam*, e um inglês, o *Solomon*. Ficara para trás, porém, um pequeno navio inglês, o *Pearle*, o qual, ao ver as naus chegarem, abandonou metade da sua gente em terra para largar à pressa atrás dos recém-partidos. Quando os alcançou, convenceu-os a voltarem à ilha para atacarem os portugueses, mas o *Wapen van Amsterdam* e o *Solomon*, mais adiantados, não receberam já o recado e seguiram em frente. Os outros três viraram de rumo e, navegando à bolina, a treze de

⁴⁰ Cf. C.R. Boxer, «Uma desconhecida vitória naval portuguesa no século XVII», separata do *Boletim da Agência Geral das Colónias*, n.º 52, 1929, Lisboa; carta régia ao Vice-Rei, 7/1/1614, in Raimundo António de Bulhão Pato (ed.), *Documentos Remetidos da Índia ou Livros das Monções*, vol. II, Lisboa, 1884, pp. 471-472; Robert Stenuit, «The Eastindiaman The Witte Leeuw», in C.L. van der Pijl-Ketel, J.B. Kist (eds.), *The Ceramic Load of the 'Witte Leeuw' (1613)*, Amesterdão, 1982, pp. 15-21; «A Journall of a Voyage made by the Pearle to the East-India, wherein went as Captaine Master Samuel Castleton of London, and Captaine George Bathurst as Lieutenant: written by John Tatton, Master», in Samuel Purchas (ed.), *Hakluytus posthumus or Purchas his pilgrimes...*, vol. III, Glasgow, 1905, pp. 352-354; carta de Pieter Both aos *Heren Zeventien*, 10/11/1614, in P.J.A.N. Rietbergen (ed.), *De eerste landvoogd Pieter Both (1568-1615)*, vol. II, Zutphen, 1987, p. 318; ibidem, vol. II, pp. 345-346. Para uma versão mais desenvolvida do episódio, cf. André Murteira, op. cit., pp. 89-93.

⁴¹ Não conhecemos o regimento propriamente dito, mas as instruções enviadas de Portugal para nortear a sua redacção, que ficava a cargo do Vice-Rei em Goa. Em 1611, como em 1612, as ordens foram para não proibir a escala, «salvo se entenderdes que ha causas bastantes para isso», o que, pelos vistos, não aconteceu. Cf. cartas régias ao Vice-Rei, 10/3/1611 e 8/3/1612, in Raimundo António de Bulhão Pato (ed.), op. cit., vol. II, pp. 86-87 e 209-210.

⁴² Em Fevereiro de 1613 ainda se escrevia para Goa reiterando instruções dos anos anteriores, mas uma carta de Março pedia já para se evitar Santa Helena à vinda, devido a informações recebidas de que corsários neerlandeses planeavam ir à ilha esperar as naus da Carreira. Cf. cartas régias ao Vice-Rei, 11/2/1613 e 27/3/1613, in ibidem, vol. II, pp. 320 e 429-430.

⁴³ Cf. Samuel Purchas (ed.), op. cit., vol. III, p. 352. A data indicada no texto é 1 de Junho, conforme o calendário juliano então em uso por ingleses, dez dias «atrasado» em relação ao gregoriano.

Junho ⁴⁴ estavam de volta a Santa Helena, onde passaram de imediato ao assalto das naus.

Este combate teve um desfecho pouco comum, pois um dos navios neerlandeses, o *Witte Leeuw*, explodiu, precipitando a retirada dos seus companheiros. Tem semelhanças com o encontro de 1600 analisado atrás, em que o *S. Simão*, também em Santa Helena, pôs em fuga dois navios neerlandeses. Mas foi também a única vez que uma nau da Carreira conseguiu inutilizar por completo um adversário neerlandês. Acresce que, segundo Charles Boxer, será também o único caso indubitável em que navios portugueses meteram um neerlandês a pique por simples bombardeamento ⁴⁵.

5. 1625

A nossa história conclui-se com a perda em 1625 da *Conceição*, em resultado de mais um encontro accidental em Santa Helena ⁴⁶. Tratava-se de um navio partido de Lisboa para a Índia em 1623 que invernou à ida em Moçambique e partiu assim um ano atrasado de volta a Portugal. Seguiu viagem na companhia da *S. Francisco Xavier*, como ela da armada de 1623 e internada em Moçambique à ida; acompanharam-na ainda três navios vindos do reino em 1624 que intentaram o regresso em 1625.

Ao dobrar o Cabo, uma violenta tempestade deixou a *Conceição* a meter água em abundância. Dado o perigo evidente da situação, os navios que a acompanhavam concordaram em seguir com ela para Santa Helena, apesar das escalas lá estarem proibidas. Encontraram a ilha deserta, mas não se conseguiu concertar a nau danificada em tempo útil. Para não atrasar mais as outras embarcações, optou-se, assim, por deixá-la sozinha em reparações.

Alguns dias após a partida dos navios restantes portugueses, aportou à ilha o *Hollandia*, um navio da V.O.C. Os neerlandeses apressaram-se a exigir a rendição e a entrega da nau. Perante a recusa portuguesa, passaram rapidamente ao ataque. O assalto, porém, falhou, graças, em parte, à ajuda de uma posição de artilharia instalada em terra pela gente da *Conceição*. Os neerlandeses não só não conseguiram tomar a nau, como não puderam desembarcar, sendo forçados a prosseguir viagem sem terem feito aguada. A *Conceição* ficou, contudo, definitivamente inutilizada em resultado do combate.

Face à impossibilidade de recuperar a nau, optou-se por mandar pedir ajuda ao Brasil numa pequena embarcação improvisada. Para sorte sua,

⁴⁴ Cf. ibidem, vol. III, p. 352 (3 de Junho, segundo o calendário juliano). Condiz com um relato português que diz que o combate se travou no dia de Santo António (13 de Junho); cf. carta régia, 7/1/1614, in Raimundo António de Bulhão Pato (ed.), op. cit., vol. II, pp. 471-472.

⁴⁵ Cf. C.R.. Boxer, op. cit., pp. 5-7.

⁴⁶ Sobre este evento, cf. C.R. Boxer, «On a Portuguese Carrack's Bill of Lading in 1625», in *From Lisbon to Goa, 1500-1750*, Londres, 1984, artigo VII.

chegou a Salvador da Baía numa altura providencial, pouco depois da reconquista da cidade aos neerlandeses por uma grande armada luso-castelhana, em 1625. Pôde-se assim destacar dois galeões castelhanos e algumas embarcações de pequeno porte para irem buscar a gente e a carga da *Conceição* a Santa Helena.

Antes da chegada do contingente de socorro enviado da Baía, teve-se, em Santa Helena, de repelir um novo ataque inimigo, desta vez de três navios da V.O.C. e de um inglês. Os norte-europeus começaram por exigir a entrega da carga da nau inutilizada; perante a recusa dos portugueses, bombardearam as suas posições em terra e tentaram sem sucesso desembarcar. No fim, tiveram, como o *Hollandia* antes deles, de retirar, bastante maltratados pela artilharia lusa.

Houve mais um navio neerlandês a encontrar-se com estes portugueses em Santa Helena. No princípio de 1626, alguns dias depois de chegar à ilha o socorro da Baía, foi avistado a aproximar-se um navio da V.O.C., o *Middelburg*. Os galeões castelhanos lançaram-se de imediato em sua perseguição, a qual tiveram de abandonar, depois de um duro combate. O navio fugitivo, que escapou em muito mau estado, acabou de certeza por naufragar depois, pois nunca chegou à Europa e não se soube mais nada dele. Quanto à gente e a carga da *Conceição*, foram levados para o Brasil e daí enviados para Portugal.

Conclusão

Vimos que, desde que os neerlandeses começaram a navegar pela Rota do Cabo, os navios da Carreira da Índia passaram a estar sujeitos a um risco novo: o de sofrer encontros hostis nas águas mais longe de Portugal, até então quase nunca frequentadas por outros europeus. O local onde havia mais perigo de tal acontecer era Santa Helena, escalada tanto por portugueses como por neerlandeses de regresso da Ásia. Uma troca de tiros breve e inconsequente nos arredores da ilha em 1597 foi seguida por um combate mais sério em 1600, com a *S. Simão* a pôr em fuga dois navios neerlandeses que a tinham atacado. Em 1602, o *Santiago* saiu-se pior, acabando capturado pelo *Zeelandia* e pelo *Langebark*.

A perda do *Santiago* fez com que se proibisse aos portugueses a escala em Santa Helena. Embora nem sempre respeitada, a interdição pôs fim a estes perigosos encontros acidentais durante algum tempo. Foi, no entanto, imprudentemente levantada depois da trégua hispano-neerlandesa de 1609-1621 e em 1613 assistiu-se na pequena ilha atlântica a um novo encontro casual que degenerou em violência: três navios da V.O.C. atacaram duas naus portuguesas, que afundaram um deles, fazendo os outros retirar.

Por fim, em 1625, deram-se os últimos incidentes luso-neerlandeses conhecidos em Santa Helena. Danificada por uma tormenta no Cabo, a *Conceição* teve de infringir a proibição de parar na ilha. Enquanto se tentava

repará-la, um navio neerlandês de passagem atacou-a. O assalto foi repellido, mas deixou a nau inutilizada de vez. Enquanto esperavam por ajuda do Brasil, tripulação e passageiros tiveram de repelir mais um ataque, desta vez de três navios da V.O.C. e de um inglês. Quando dois galeões castelhanos mandados de Salvador os vieram buscar, calhou passar pela ilha mais um navio neerlandês, o *Middelburg*. Perseguido e atacado pelos galeões, conseguiu fugir-lhes, mas terá naufragado posteriormente em resultado dos danos sofridos no combate.

É elucidativo comparar estes incidentes luso-neerlandeses em Santa Helena com os incidentes luso-neerlandeses ocorridos com navios da Carreira da Índia noutras paragens durante o mesmo período de 1597-1625. Se nos limitarmos aos recontros resultantes de encontros acidentais de navios portugueses e neerlandeses que viajavam na Rota do Cabo, conhecemos apenas mais três casos, todos verificados na zona do Cabo da Boa Esperança: de regresso a Portugal, a *N.ª Sr.ª do Cabo* bateu-se, em 1614, com dois navios neerlandeses, num episódio de que não se sabe quase nada, a não ser que se passou perto do Cabo. Na mesma zona, em 1619, o galeão *S. Pedro*, à ida para a Ásia, trocou também tiros com um navio neerlandês, que se clamou sem fundamento que teria afundado. E em 1622, à ida para Portugal, a *S. João Baptista*, de novo perto do Cabo, travou um longo combate de dezanove dias com dois navios da V.O.C., dos quais acabou por conseguir escapar, mas num estado tal que terminou por ir dar à costa sul-africana ⁴⁷.

Temos, portanto, que cinco dos oito incidentes luso-neerlandeses na Rota do Cabo resultantes de encontros acidentais durante este período se deram em Santa Helena. Isto apesar de os navios portugueses, depois de 1602, escalarem a ilha apenas irregularmente e quase sempre contra ordens para não o fazer. Santa Helena foi, assim, o local mais atreito a encontros acidentais com neerlandeses durante esta época. E parece evidente que, se não se tivesse ordenado aos navios da Carreira para deixarem de parar na ilha depois de 1602, teria havido bastante mais encontros e, com eles, mais incidentes semelhantes àqueles que descrevemos. Tudo porque, pela sua localização, a ilha era uma escala óbvia para qualquer navio regressado da Europa, para a qual não havia nenhuma alternativa perto (a ilha relativamente próxima de Ascensão não tinha água). Quando os portugueses deixaram de lá parar não a substituíram por outra escala, passando antes a fazer em regra a viagem Índia-Portugal sem escalas até à segunda metade do século XVII, quando se generalizaram, por fim, as escalas no Brasil ⁴⁸.

Na escala tradicional dos navios da Carreira à ida para a Índia, Moçambique, nunca se verificaram encontros casuais do tipo dos que descrevemos. Moçambique não era, como Santa Helena, um lugar desabitado, mas uma

⁴⁷ Cf. André Murteira, op. cit., pp. 92-93, 101-105.

⁴⁸ Cf. Rui Godinho, *A Carreira da Índia: Aspectos e Problemas da Torna-Viagem (1550-1649)* (policopiado), Lisboa, 2000, pp. 367-373.

posição portuguesa fortificada, e, como tal, pouco indicada como escala para neerlandeses ou ingleses. Também aí houve ataques a navios da Carreira, mas não foram ataques resultantes de encontros acidentais, mas operações planeadas, levadas a cabo por esquadras mobilizadas de propósito para missões de corso contra a Carreira da Índia. No período de 1597-1625, quatro esquadras deste tipo visitaram Moçambique em busca das naus da Índia: três esquadras da V.O.C., em 1604, 1607 e 1608; e uma esquadra conjunta da V.O.C. e da *East India Company* em 1622. As esquadras de 1604 e 1607 não lograram atacar nenhum navio da Carreira em Moçambique, mas as de 1608 e de 1622 atacaram, provocando a perda da *Consolação* e do *Bom Jesus* em 1608 e a da *S. José*, da *Sta. Teresa* e da *S. Carlos* em 1622. Quer a esquadra de 1607, quer a de 1608 desembarcaram tropas na ilha que puseram cerco à fortaleza, das duas vezes sem sucesso ⁴⁹.

Temos, portanto, que se perderam mais navios em resultado de ataques inimigos em Moçambique (cinco) do que em Santa Helena (dois), apesar de o número de ataques ocorridos em Moçambique e nas redondezas ser inferior ao dos ocorridos em Santa Helena. As esquadras destacadas de propósito para missões de corso eram, como é fácil de compreender, um inimigo mais perigoso do que os navios em viagem para a Ásia ou para as Províncias Unidas que decidiam atacar navios portugueses encontrados no caminho. No entanto, o facto é que o impacto dos ataques em Santa Helena sobre a rotina da Carreira acabou por ser maior do que o dos ataques em Moçambique. Por mais perigosos que estes fossem, foram demasiado poucos para constituir uma ameaça regular e não obrigaram, por isso, ao abandono de Moçambique como escala, como aconteceu com Santa Helena depois de 1602. E como, até à segunda metade do século XVII, não se quis substituir a pequena ilha atlântica por outra escala, isto fez com que, durante a primeira metade de Seiscentos, na viagem Índia-Portugal, se generalizassem as chamadas viagens «de rota batida», isto é, sem escalas, mudança que aumentou consideravelmente o sofrimento humano de uma viagem que nunca fora fácil de suportar.

⁴⁹ Cf. André Murteira, op. cit., pp. 43-50, 56-83 e 106-130.

OS REFLUXOS DO IMPÉRIO, NUMA ÉPOCA DE CRISE. A CÂMARA DE LISBOA, AS ARMADAS DA ÍNDIA E AS ARMADAS DO BRASIL: QUATRO TEMPOS E UMA INTERROGAÇÃO (c.1600-1640) ¹

por

CATARINA MADEIRA SANTOS

Uma abordagem que abarque conjuntamente o Reino de Portugal, o Estado Português da Índia e o Brasil pode ser pensada através de três níveis de análise, pelo menos: um primeiro atento à acção dos órgãos da administração ultramarina situados em Lisboa (o que remete para uma avaliação das políticas imaginadas no Reino e dirigidas a cada um daqueles espaços imperiais); um segundo centrado nas respectivas estruturas administrativas, militares, sociais, culturais, etc., (com recurso a uma perspectiva de história comparativa); e um terceiro, onde este artigo se pretende situar, que procura saber como é que o império, e neste caso a Índia e/ou o Brasil, através das respectivas carreiras marítimas que são verdadeiros sistemas de comunicação e trocas, actuam sobre o Reino e aí determinam criações ou invenções institucionais e administrativas.

Tratar-se-á de reconhecer que a administração ultramarina exige ser lida em dois sentidos complementares: Lisboa age sobre o Império, assim como o Império age sobre Lisboa (subentendendo aqui o Reino e o que ele repre-

¹ Este artigo retoma os materiais (documentação e estudo, nunca publicados) resultantes da investigação que realizei em 1990 no âmbito do projecto «A Câmara de Lisboa e as armadas de socorro para Índia e o Brasil no período filipino», uma parceria da Comissão Nacional para a Comemoração dos Descobrimentos Portugueses com o Arquivo da Câmara Municipal de Lisboa. Para além de um artigo mais específico – «Tensions politiques et stratégies administratives. La gestion financière d'une époque de crise: Portugal, 1620-1640», *Les figures de l'administrateur, institutions, réseaux, pouvoirs en Espagne, en France et au Portugal, 16^e-19^e siècle*, Paris, EHESS, 1997, pp.121-132 – apresentei uma versão abreviada ao *X Seminário Internacional de História Indo Portuguesa*, (S. Salvador da Bahia, Dezembro de 2000), cujas actas nunca chegaram a ser publicadas. A versão que agora se publica procura retomar todos aqueles materiais com a necessária introdução de alterações e novas referências bibliográficas.

senta no contexto europeu) e, por isso mesmo, a administração ultramarina dá-se a ler «ao contrário», mostra o seu reverso, obriga a uma atenção sobre os refluxos do Império para perceber o grau de afectação produzido por esses espaços exteriores, na sociedade e nos poderes metropolitanos.

A perspectiva aqui adoptada é, portanto, a de que a história da Europa, e em especial a história daquelas áreas que estiveram directamente envolvidas na construção e gestão de espaços imperiais, dificilmente poderá ser pensada e escrita sem ter em linha de conta as próprias dinâmicas da história da colonização. As periferias coloniais, implicadas como estão na narrativa ocidental, transformam-na nem que seja porque passam a constar dela. E se é verdade que a colonização é um processo cultural, faz sentido olhar o lado de cá (o Ocidente) como um dos palcos onde esse processo se positiva e produz efeitos. Interessa compreender a maneira como as instituições metropolitanas foram obrigadas a repensar-se e a refazer-se, uma vez interpeladas por dinâmicas alheias à sua constituição original.

Esta perspectiva pode, assim, ser ilustrada através dessa peça fundamental de governo que foram as armadas da carreira da Índia e as armadas que se dirigiam ao Brasil. Desde o início do século XVI, a sua organização e financiamento realizavam-se dentro do circuito restrito da administração central ultramarina – a Casa da Mina e Índia, os Armazéns da Mina e Índia e, com a dinastia filipina, o Conselho da Fazenda (1591) e, precariamente, o Conselho da Índia (1604) – mas, esse financiamento passa a ser em grande parte assegurado pela Câmara de Lisboa, na década de 1610, episodicamente, com regularidade, nas décadas de 1620 e 1630. Quem se aplique numa consulta da documentação existente no Arquivo Municipal de Lisboa apercebe-se do peso que esta questão do financiamento das armadas assumiu nas discussões camarárias e depara-se com uma correspondência trocada intensamente entre os órgãos camarários e o rei em Madrid. A História do município de Lisboa, e como se verá, de alguma maneira, a história dos vários municípios metropolitanos, é também resultado das vicissitudes ultramarinas, moldando-as e deixando-se moldar por elas.

Ora, a directa implicação da Câmara nos interesses do Império resulta de um complexo processo e constitui em si mesma uma situação que suscita alguma estranheza. Não só não cabia aos municípios usar a suas receitas para cobrir despesas que estavam a cargo da Coroa, como a lógica de autonomia funcional, subjacente às jurisdições estabelecidas no Reino, era assim posta em causa. Para perceber este quadro – em que se articulam as exigências específicas de cada uma das rotas e as condições económico-financeiras do reino de Portugal em articulação com a situação política internacional do Império dos Habsburgos – é elucidativo proceder a uma descrição que acompanhe aquilo a que chamarei «os quatro tempos»: i) o primeiro tempo, onde se revela o complexo processo político económico e financeiro que conduz à procura da Câmara de Lisboa como financiadora das armadas; ii) o segundo tempo permite explicar os termos objectivos em que a sua acção se produz, nomeadamente através da enumeração dos procedimentos financeiros

disponibilizados pela Câmara; mas, também avalia as consequências que essa directa implicação no financiamento das armadas tem nas maneiras de organizar administrativamente o reino e, concretamente, no estatuto político-jurídico do município de Lisboa, iii) o terceiro tempo dá notícia daquela que é a declaração da exaustão do sistema financeiro e exige a análise das dificuldades que conduziram a um recurso generalizado às rendas municipais; iv) o quarto tempo é o da busca e adopção de alternativas para a administração financeira, que vem a resultar no surgimento de um discurso particular – os manifestos da Casa dos Vinte e Quatro de Lisboa – onde vem desenhada uma proposta para uma política fiscal alternativa.

Esta é uma «época de crise», para seguir a formulação clássica de «crise geral, que será mais adequado olhar como uma época de revolução e continuidade»². Neste artigo procura-se compreender acima de tudo o percurso da Câmara de Lisboa, no contexto e processo onde se vê implicada mas que, necessariamente, a ultrapassam.

1. Tempo 1 – O processo onde a câmara se vem inscrever

Entre 1600-1621, *grosso modo*, a documentação produzida pelo Conselho da Fazenda apresenta informações significativas acerca das dificuldades da Coroa em angariar, dentro do tempo imposto, meios financeiros para aprestar as armadas da rota do cabo. Esta era a rota mais exigente, uma vez que obedecia a um calendário fixo, naturalmente imposto pelas monções do Índico. E essa condição exigia que as armadas partissem obrigatoriamente em Março, o mais tardar em Abril. De outra forma só o poderiam fazer na monção de Setembro/Outubro ou mesmo no ano seguinte, com graves consequências para as receitas da Coroa. Nos meses que antecederiam a partida anual das armadas intensificava-se o volume de correspondência trocada entre Lisboa e Madrid, onde se sucediam as ordens, a exposição de dificuldades, a proposta de soluções, etc.³. A rigidez deste calendário punha muitas vezes à prova a capacidade da Fazenda Real para disponibilizar nos seus cofres o capital necessário e explica que, com certa frequência, mesmo antes da entrada em cena da Câmara de Lisboa, se fizesse recurso a meios não ordinários de financiamento, caso do dinheiro dos cristãos novos, das rendas das tenças, do anil ou do consulado e ainda da venda, a quem tivesse dinheiro vivo para dar por ela, da pimenta chegada da Índia.

² Sobre as várias faces da «crise» e as leituras historiográficas que em seu torno foram construídas, vide J. H. Elliot, *Spain and its World, 1500-1700*, Yale University Press, New Haven and London, 1989, pp. 92 *ess.*

³ Com alguma frequência vêm anotadas situações de irregularidade praticadas na Casa da Índia pelos seus oficiais que acabavam por ser sujeitos a devassas, preparadas pelo Vedor da Fazenda, e tuteladas pelo Rei em Madrid. Cf. BA, cód. 51.VIII.4, n.º 9, 4 de Setembro de 1607; BA, cód. 51.VIII.9, n.º 54, 13 de Janeiro de 1695; BA, cód. 44.XIV.n.º 76, 9 de Agosto de 1610.

A este condicionalismo estrutural acrescentava-se no princípio de Seiscentos uma conjuntura que fazia tremer as bases territoriais da monarquia: a entrada de Ingleses e Holandeses no Oceano Índico, a partir do final de quinhentos, e a formação da Companhia das Índias Orientais, em 1602. Tudo isto obrigou a uma remodelação da rota do Cabo em dois sentidos. Primeiro porque as matérias ligadas à defesa passaram a constituir mais um elemento da carreira da Índia, obrigando ao reforço dos recursos militares ⁴. Depois, a intenção de evitar os Holandeses no mar, gerou inovações de marinaria no sentido de permitir a invenção de estratégias de mobilidade das rotas e dos seus calendários. Exemplos disso são a variação no traçado das rotas e na escolha das escalas, estudos sobre itinerários e épocas de viagem menos frequentados; viagens directas sem escala; ou ainda as viagens fora do tempo, muitas vezes com a antecipação das datas de partida. Um e outro factor vieram agravar as pressões financeiras: o reforço militar implicava o encarecimento das armadas; as estratégias de mobilidade das rotas e seus calendários, impunham disponibilidade de meios financeiros em tempo útil.

É nesta conjuntura que a Câmara de Lisboa é chamada a intervir. Em 1614, Filipe II solicitava à Câmara que comprasse toda a pimenta, grossa e miúda sorteada, em Armazém e se encarregasse depois da sua venda, de forma a angariar dinheiro para o socorro da Índia, posto que não havia outro meio de que pudesse socorrer-se ⁵. As primeiras transferências de numerário da Câmara para a Casa da Índia efectuaram-se de forma um tanto rudimentar – os órgãos centrais solicitavam à Câmara que esta realizasse a compra por junto, da pimenta, existente na Casa da Índia, em troca de uma quantia em dinheiro a pronto, que seria entregue à Fazenda Real. A Coroa antecipava a realização de receitas sobre a comercialização da especiaria e evitava o complicado e moroso processo de comercialização a retalho, que dependia do ritmo das vendas e das próprias flutuações do mercado. Instaurado este procedimento, e a sua posterior repetição, justificou-se a criação de um novo Livro de assentamento, chamado precisamente, *Livro da Pimenta* ⁶, no Arquivo Municipal.

⁴ Sobre o reforço da componente militar das armadas durante o período filipino e a necessidade de garantir a continuidade da boa preparação dos pilotos vide J. Frazão de Vasconcelos, «Subsídios para a História da carreira da Índia no tempo dos Filipes», in *Boletim Geral do Ultramar*, Lisboa ano 34, n.º 391, 1958, e concretamente, no que respeita ao reforço das estratégias de defesa militar naval por reacção à crescente concorrência holandesa no fim do século XVI e antes de 1620, Maria Emília Madeira Santos, *O problema da Segurança das Rotas e a Concorrência Luso-Holandesa antes de 1620*, Série Separatas, n.º 160, CEHCA, IICT, 1984.

⁵ «Carta por onde Sua Magestade pedio dinheiro à Cidade para o socorro da Índia, avizando que vendessem por conta de Sua fazenda a pimenta que elle tinha por vender», 25 de Fevereiro de 1614, AML, Livro Primeiro da Companhia e outros serviços a Sua Magestade», fls. 5-6v, documento publicado também por Eduardo Freire de Oliveira in *Elementos para a História do Município de Lisboa*, Tomo II, 1888, p. 333-334.

⁶ AML, Núcleo de documentação não organizada, *Livro da Pimenta*.

Convém abrir um parêntesis para sublinhar que, no tocante à administração das várias partes do Império e à preparação das armadas e comunicações com essas áreas, o período filipino encerra fases bastante distintas. De facto, a documentação compulsada, resultante da correspondência trocada entre o Conselho da Fazenda e o Conselho de Portugal em Madrid, admite a identificação de uma cronologia⁷, que aliás não anda longe do que tem sido proposto por vários autores, no que toca à identificação dos grandes períodos de crise financeira do período filipino e também mundial⁸. Até 1619-21 predominam os assuntos relacionados com as operações da Casa e Armazéns da Índia: garantia das boas condições das naus, do equipamento, da artilharia, recrutamento da tripulação ou «gente de mar», dos soldados ou «gente de guerra» (destinados a engrossar as forças militares na Índia). A partir de 1621 e sobretudo nos anos 30 são as questões ligadas à angariação de financiamento que sobressaem, secundarizando o peso daqueles que eram e continuaram a ser «temas tradicionais» obrigatórios e cuja resolução, em alguns casos, não deixou de se agravar⁹.

A alteração das condições quinhentistas da Rota do Cabo veio portanto criar constrangimentos financeiros. Porém, até 1621, as finanças portuguesas gozavam ainda de um certo desafio¹⁰. Não se pode falar de falência das rendas régias. E por isso, de uma maneira geral, o recurso a meios extraordinários de financiamento das armadas era episódico, pouco significativo, e ditado directamente pelas especificidades e ritmos da rota do Cabo.

O mesmo não se passa a partir de 1621, quando a guerra nos oceanos cresceu. E, para se perceber porquê é necessário introduzir algumas considerações de natureza puramente financeira. Há que sublinhar desde logo o facto de a estrutura financeira portuguesa herdada do século XVI ter sido conservada, praticamente intacta, até esta altura. No século XVII as receitas da Coroa revelavam um acentuado arcaísmo, já que o progressivo aumento

⁷ Refiro-me à documentação consultada na Biblioteca da Ajuda, códices: 44.XIV.2, 51.VIII.4, 51.VIII.5, 51.VIII.6, 51.VIII.7, 51.VIII.8, 51.VIII.9, 51.VIII.10.

⁸ Nomeadamente Vitorino Magalhães Godinho, António Hespanha e António de Oliveira, nos estudos citados ao longo deste artigo. E ainda a obra colectiva dirigida por Geoffrey Parker e Lesley M. Smith, *The General Crisis of the Seventeenth Century*, London, Boston, Melbourne and Henley, Routledge, 1985.

⁹ Em especial a falta endémica de gente para as armadas. Normalmente, o seu recrutamento realizava-se em todo o território do Reino, mediante o lançamento de pregões e o envolvimento do Vice-rei, dos Provedores e dos Corregedores das Comarcas. Constituída, de si mesmo, um processo atribulado e será assunto recorrente na correspondência deste período desde logo porque a pressão bélica no Oceano Índico suscitava uma necessidade urgente de soldados para a Índia. Paralelamente encontra-se a crescente dificuldade em garantir as capitánias das naus a que se soma a impreparação dos pilotos. Cf. Por exemplo, BA, cód. 51.VIII.7, n.º 525, 22 de Novembro de 1605, cód.51.VIII.9, n.º 56, 24 de Setembro de 1605, cód.51.VIII.7, n.º 643, 4 de Janeiro de 1606.

¹⁰ A. M. Hespanha, «A Fazenda» in *História de Portugal*, dir. José Mattoso, vol. IV, *O Antigo Regime*, coord. A.M. Hespanha, Lisboa, Circulo de Leitores, 1993, p. 223.

das despesas da fazenda real portuguesa não tinha sido simultaneamente acompanhado por um acréscimo das fontes da receita ordinária.

As receitas da Fazenda Real dividiam-se em cinco categorias distintas. Os *próprios* correspondiam aos bens patrimoniais da Coroa cujas receitas tinham um significado mínimo relativamente ao total, uma vez que as despesas correspondentes acabavam por consumir as primeiras. Os *tributos* que podem ser divididos em dois grupos. O primeiro inclui os tributos que derivavam da vida interna do Reino. Aí se encontram as sisas – de origem um imposto municipal, que em 1387 passou a imposto geral destinado a sustentar a guerra – em algumas terras encabeçadas, constituindo neste caso fontes de renda fixa, que eram arrecadadas pelos almoxarifes; as terças que correspondiam à terça parte das rendas dos municípios e cujo produto se utilizava para empreendimentos de interesse público, as dízimas do pescado, incidindo sobre 10% do peixe pescado, as almadravas, caindo sobre a pesca em almadravas. O segundo grupo decorria das actividades comerciais, e aí estão as alfândegas (nos portos marítimos e nos portos secos) onde era cobrada a dízima sobre as importações. O consulado (3% nos direitos alfândegários), criado em 1592, também ele dependente do fluxo comercial e do movimento dos portos. As restantes fontes de receita da Coroa consistiam nos *monopólios*, dependentes dos rendimentos proporcionados pelo arrendamento de monopólios régios (estanco do solimão e cartas de jogar), nas *receitas da justiça*, de montante muito variável, e o *padroado* onde se incluíam os rendimentos das capelas, as comendas das ordens de que o rei era grão mestre, assim como a bula da cruzada.

A capacidade de renovação deste sistema só poderia ser conseguida por três vias: através da criação de novos tributos; pelo recurso aos sistemas de crédito; ou ainda por meio de rendas capazes de reflectir a própria expansão económica. E o facto é que, ao longo de todo o século XVI, a criação de novos tributos não foi significativa, com excepção para algumas rendas internas. Quanto ao crédito, a Coroa portuguesa, como a generalidade das monarquias modernas, não lhe conseguiu escapar. O recurso a meios extraordinários de financiamento realizados, quer pelo empréstimo pedido a financeiros, pela dívida pública consolidada e pela dívida pública flutuante, quer pelo lançamento, por parte da Coroa, de padrões de juro, sobre as suas próprias rendas, foi muitas vezes a única maneira de cobrir as despesas extraordinárias. Os juros eram aliás situados, quer dizer, lançados sobre rendas específicas da Coroa que respondiam pelo seu pagamento (um almoxarifado, uma alfândega ou uma renda de um imposto, por exemplo). Esta operação vinha sobrecarregar, necessariamente, as rendas. Qualquer oscilação no montante das rendas a que estavam consignados os juros poderia pôr em risco o seu pagamento. Assim, o crédito, acarretava inevitavelmente despesas acrescidas, se bem que, numa primeira fase, disponibilizasse rendimentos líquidos. Ora, o elemento que determinou a flexibilidade da estrutura financeira e garantiu o seu vigor, foi, de facto, pelo menos até este período, o conjunto dos réditos do comércio internacional (caso do consulado, rendas

das alfândegas e ainda as rendas da Casa da Índia). Era o império que fornecia à Coroa Portuguesa recursos financeiros largamente independentes da pressão tributária sobre o interior do território. No conjunto das receitas ordinárias colectadas pela Coroa, os dividendos que tinham a sua origem no comércio internacional ocupavam desde a segunda metade do século XVI um peso preponderante face a outros dividendos ¹¹. Ainda no orçamento de 1621, as rendas do Ultramar atingiam 64% das rendas globais. Só assim foi possível o equilíbrio entre as receitas da Coroa e as suas despesas ¹².

Daqui se pode concluir o carácter paliativo e precário de todas estas soluções. Flexibilizavam uma estrutura muito rígida, sem no entanto a reestruturarem. As finanças da Coroa estavam dependentes da estabilidade das actividades marítimas e estas, por sua vez, de um clima de paz e de expansão comercial. A emergência de uma conjuntura desfavorável – de guerra marítima, com a consequente diminuição do fluxo comercial e o acréscimo das despesas militares – representava uma ameaça demolidora para as finanças portuguesas, e ao pôr em causa tão delicados equilíbrios poderia dar lugar a uma situação de colapso financeiro, senão de bancarrota.

O fim da Trégua dos 12 Anos entre a Coroa filipina e a Holanda, em 1621, a fundação da Companhia das Índias Ocidentais no mesmo ano, e a proibição do comércio com a Holanda abriram para essa situação de colapso. A crise financeira de 1619-22 inscreve-se neste quadro. A ela se acrescenta a perda de suporte territorial no plano do Império. A conquista anglo-persa de Ormuz em 1622, mas sobretudo a ocupação holandesa da Bahia em 1624 e depois nos anos 30 a guerra no Brasil com a conquista de Pernambuco, Paraíba e Recife, trouxeram, implacavelmente, um duplo prejuízo às finanças reais.

Desde logo, instalou-se uma profunda crise do comércio internacional, e uma quebra das receitas directamente dele dependentes, sobretudo as do consulado e das alfândegas graças às quais a estrutura financeira garantia até aí o seu equilíbrio. Além disso, as novas e crescentes despesas militares, para dar corpo a uma política de prestígio e de reputação da monarquia, empreendida no reinado de Filipe IV (1621-1640) pela mão do Conde Duque de Olivares, galopante a partir de 1626, resultaram num agravamento do recurso a fontes de receita extraordinária, numa política fiscal devastadora,

¹¹ Vitoriano Magalhães Godinho ilustra a preponderância e o crescimento das rendas com o exemplo da Alfândega de Lisboa e refere que no espaço de um século (entre 1490-96 e 1593) a receita da alfândega de Lisboa se viu multiplicada mais de três vezes o coeficiente do aumento do Reino. Uma outra comparação é ainda mais expressiva. Em 1506 está para o conjunto dos almoxarifados, portos secos e restantes alfândegas metropolitanas na razão de 1 para 7; em 1518 é já de 1 para 5, e em 1557 será de 1 para 37. Cf. «Finanças Publicas e Estrutura do Estado», *Dicionário de História de Portugal*, vol. II, Lisboa, Iniciativas Editoriais, 1965, p.257.

¹² Vitorino Magalhães Godinho, «Finanças Publicas ...», pp. 256-257; A. M. Hespanha, *As vésperas do Leviathan. Instituições e poder político (Portugal, séc. XVIII)*, Lisboa, ed. de autor, 1986, vol. I, pp. 163-221; *idem*, «A Fazenda» ..., pp. 203-239.

sobretudo a partir de 1626 e na utilização ainda mais frequente dos sistemas de crédito¹³. A bancarrota de 1627 resulta em parte desse processo. Mas, a crise, ao invés de conduzir a reformas da estrutura financeira, veio reforçar as estratégias anteriormente usadas. A generalização do crédito implicava a sobrecarga das rendas reais e conduzia rapidamente à sua falência. Atingia-se, assim, ao longo da década de 20 uma situação de falência das rendas reais e de saturação dos sistemas de crédito.

Numa primeira abordagem, a resolução deste quadro parecia evidente: apontava para uma necessidade de restabelecer urgentemente os antigos equilíbrios sobre os quais se havia sustentado o império quinhentista: a paz e o domínio sobre o mar. O instrumento dessa operação seria então a criação das armadas de socorro não só para a Índia, mas também para o Brasil. Assim avalia a situação Filipe IV numa carta dirigida ao Alcaide-Mor de Belver:

«... havendo considerado os trabalhos desse Reino e o muito que esta infestada a Índia e oprimidas as conquistas delle das nações estrangeiras de Europa que navegam aquellas partes com grandes armadas (tendo-se com isso apoderado do mais comercio e que particularmente atendem a conseruar Pernambuco que he huma das principais capitancias do estado do Brasil (...)) de que rezulta grandes damnos a minha fazenda e a meus vassallos que no mar são Roubados (...) tendo enfraquecido o comercio de maneira que as rendas de minhas alfandegas vieram a grande baixa e diminuição, em que totalmente se acabarão se se não acudir ao Brasil (...) socorrendo-se outrossy a Índia (...)»¹⁴.

2. Tempo 2 – Novas Estratégias administrativas

Inaugurava-se um período particularmente crítico porque se tornava necessário encontrar novas estratégias de angariação de capitais. A historiografia (António de Oliveira, J. Romero de Magalhães¹⁵, António Hespanha¹⁶ e Anthony Disney¹⁷, no plano do Império) tem-se detido largamente sobre a

¹³ Sobre a politica de reputação e o Conde Duque e Olivares, J. H. Elliot, *Spain and its World...*, p. 123 e ss.; *idem*, *Richelieu et Olivares*, Paris, PUF, 1991.

¹⁴ BA, Cód. 51-VIII-4, n.º 17, Madrid, 16 de Setembro de 1633, fl. 17.

¹⁵ Joaquim Romero de Magalhães, *O Algarve económico 1600-1773*, Lisboa, Editorial Estampa, 1988; *idem*, «Reflexões sobre a estrutura municipal portuguesa e a sociedade colonial brasileira», *Revista de História Económica e Social*, n.º16, 1986, pp.17-30; *idem*, «As estruturas sociais de enquadramento da economia portuguesa de Antigo Regime: os concelhos», *Notas Económicas*, n.º 4, 1994, pp. 30-47.

¹⁶ António Manuel Hespanha, «O Governo dos Áustrias e a modernização da constituição política portuguesa», *Penélope, Fazer e Desfazer História*, Lisboa, n.º 2 Fevereiro, 1989, *passim*.

¹⁷ Anthony Disney, *A decadência do Império da Pimenta: comércio português na Índia no início do século XVII*, Lisboa, Edições 70, 1981; *Idem*, *The Vice-roy count of Linhares at Goa, 1629-1635*, Lisboa, IICT, *Separata do II Seminário de Historia Indo Portuguesa*, Memórias, n.º 25., IICT, 1985.

questão do empobrecimento do país, causado pelas novas imposições fiscais, pelos períodos de crise cerealífera e pela fome; e tem estudado as sublevações sociais daí decorrentes. A conjuntura é, de facto, a de uma enorme complexidade que é preciso reconhecer. Interessa-me aqui explorar somente a ideia de que é esta situação de aperto financeiro que conduz ao recurso às rendas municipais que ainda representavam uma reserva. A insolvência das rendas régias faz da Câmara de Lisboa a banqueira da Coroa. E, através desta, se bem que com muito menos importância, as outras câmaras que passam a ser também convocadas a participar em despesas do Reino e do Império¹⁸.

A cidade de Lisboa é, assim, levada a assumir com o seu um problema que é do Império e acaba por se colocar no centro da política financeira do Reino, uma vez que vai funcionar como intermediária e exemplo perante os restantes municípios¹⁹.

As formas de financiamento assumidas pela Câmara punham em articulação duas esferas da estrutura financeira, a da coroa e a municipal, normalmente autónomas entre si, através da figura do tesoureiro mor, oficial mediador. Uma rápida incursão na estrutura financeira da Casa da Índia que considere a sua conexão com o Conselho da fazenda, torna-se aqui necessária de modo a enquadrar a intervenção da Câmara de Lisboa na organização do sistema administrativo ultramarino, nas quatro primeiras décadas do século XVII.

Circulação de numerário da Câmara de Lisboa para a Casa da Índia



Legenda: O esquema que se apresenta ilustra a relação entre as finanças municipais através de um organismo da administração local e as finanças da Coroa, através de órgãos da administração central. Estas duas esferas eram desde sempre autónomas entre si, pelo que o retrato que aqui se dá constitui uma excepção. Normalmente constituíam dois circuitos

¹⁸ O caso paradigmático é o do financiamento da Companhia de Comércio, ANTT, Livraria, ms. 3578 e *idem*, ms.1632, «Relação dos oferecimentos que tem feito as cidades, vilas e lugares de Portugal para entrar na Companhia comercial dos comércios ultramarinos».

¹⁹ A câmara de Lisboa devia escrever às restantes câmaras do Reino para que contribuissem no financiamento das armadas de socorro da Índia, 12 de Julho de 1632, AML, Livro 1.º Água, Águas Livres, Doc. 92, fl.100-100v.

autónomos e não comunicantes. **Circuito 1. Casa da Índia e Conselho da Fazenda.** Do ponto de vista financeiro, a Casa da Índia praticamente não detinha qualquer autonomia financeira face ao Conselho da Fazenda. A circulação do numerário e das mercadorias no interior destes dois organismos, com os oficiais envolvidos nas múltiplas operações de transferência a que eram submetidas aquelas rendas, mostram-no. No momento da chegada das naus da Índia a Lisboa, o procurador da Casa da Índia, acompanhado de um escrivão e do meirinho, deslocavam-se de imediato ao porto, requerendo aos escrivães das naus a entrega dos cadernos de registo da carga acompanhados de uma carta do Governador da Fazenda da Índia, na Índia. Com este procedimento procurava-se salvaguardar um controlo rígido que assentava na intervenção de um número muito circunscrito de agentes impedindo, assim, a introdução de elementos estranhos ao oficialato de nomeação régia para os assuntos ultramarinos. E, de facto, se o regimento da casa da Índia fosse integralmente cumprido, estaria assegurado que, entre o vedor da fazenda da Índia e o procurador da casa da Índia em Lisboa, se situariam, como únicos intermediários no transporte das mercadorias orientais, os escrivães de cada uma das naus²⁰. Na Casa da Índia, depois de o tesoureiro da especiaria ter tomado assento das mercadorias, as receitas derivadas dos fretes e direitos das naus seriam recebidas pelo tesoureiro do dinheiro da Casa da Índia e lançadas no respectivo livro de receita e despesa. Este era, no entanto, apenas um passo de um circuito mais longo. Segundo o regimento do Tesoureiro-mor de 1611 os dinheiros deveriam ser, de imediato, canalizados para fora da casa da Índia, dirigindo-se ao Tesoureiro Mor do Reino²¹. Assim, a Casa da Índia estava muito directamente tutelada pelo Conselho da Fazenda a cuja jurisdição aliás, passou a estar sujeita desde a instituição daquele organismo em 1591²². **Circuito 2 – Câmara de Lisboa.** As receitas das rendas municipais eram recolhidas pelos oficiais municipais ou pelos rendeiros (com quem a edilidade realizava contratos de arrematação). Essas rendas eram entregues ao tesoureiro do dinheiro da Câmara e deste montante, segundo as necessidades, uma parte era reservada para ser desviada dos gastos camarários. **Circuito 3 – Da Câmara à Casa da Índia.** É o circuito de excepção que coloca em cena o Tesoureiro mor do Reino e estabelece a articulação entre o tesoureiro do dinheiro da Câmara de Lisboa e a Casa da Índia através do Conselho da Fazenda.

Essas formas de financiamento assumidas pela Câmara declinaram-se, pelo menos, em quatro modalidades. **Doações ou Empréstimos** que se traduziram em transferências de numerário da Câmara para a Fazenda real. Quando se tratava de empréstimos, os vedores do Conselho da Fazenda passavam padrões de juro sobre as rendas da fazenda real e entregavam-nos

²⁰ Cf. Francisco Paulo Mendes da *Regimento da Casa da Índia, manuscrito do século XVII, existente no Arquivo Geral de Simancas, Estudos de História e Geografia da Expansão Portuguesa, Anais*, vol. VI, Tomo II, Junta das Missões Geográficas e de investigação Coloniais, 1951, pp. 66-67 e 96.

²¹ Esse regimento data de 10 de Maio de 1611. Cf. *Idem, Ibidem*, p. 178.

²² Regimento do Conselho da Fazenda de 20 de Novembro de 1591. Cf. José Roberto Monteiro de Campos, *Systema ou Collecção de Regimentos Reaes, Contem os regimentos pertencentes à Administração da Fazenda Real*, Tomo I, Lisboa, Officina de Francisco Borges de Soisa, MDCCLXXXIII, p. 162.

como «penhor» à municipalidade. O montante equivalia à quantia que era facultada pela Câmara. ***Imposição de padrões de juro*** sobre as rendas municipais²³, nomeadamente sobre o real de água (imposto sobre a venda do vinho, carne e peixe), estratégia a demonstrar que as técnicas financeiras utilizadas na gestão da fazenda real e que aí haviam falhado, eram postas em acção para a gestão das rendas camarárias. Em 1623, para o socorro da Índia foram vendidos padrões de juro sobre o real de água²⁴, que proporcionou um serviço de 200 mil cruzados à Coroa²⁵. Os limites do crédito camarário não tardariam em anunciar-se. No ano de 1619 as rendas da cidade estavam «quase consumidas com os juros que sobre ellas se venderam para os serviços que fez nas ocasiões passadas»²⁶. ***O agravamento dos impostos*** estendeu-se às outras câmaras e resultou no complexo processo de imposição do tributo do real de água, assim como no aumento do cabeção das sisas como espaços fiscais para situar a renda fixa. Note-se que o lançamento de padrões de juro sobre o imposto do real d'água com o fim de acorrer a urgências financeiras, fora aplicado para reunir o donativo destiando a suportar a vinda do Rei Filipe II a Portugal, e mais concretamente a sua entrada em Lisboa. A ***fundação da Companhia de comércio da Índia***, finalmente, em 1628. Não me vou aqui deter na génese e funcionamento da companhia, interessa-me somente relacionar o seu surgimento com a acção camarária. Ela aparece um pouco como um corolário do recurso à Câmara e às finanças municipais em geral. A situação de crise da fazenda real, explica a intenção de imputar os encargos do financiamento da companhia a outros accionistas que não a Coroa, isto é, «a todas as pessoas de qualquer qualidade e estado que o quiserem fazer»²⁷, e também às Câmaras do reino de Portugal e assim, mais uma vez, à Câmara de Lisboa. D. Jorge de Mascarenhas, desde cedo comprometido com o projecto de uma companhia do comércio, foi nomeado em 1624 Presidente do Município. Tomou a seu cargo a liderança da Companhia e a mobilização geral do Reino de Portugal através dos municípios.

A Câmara de Lisboa empenhou-se de facto neste projecto, relegando por vezes para segundo plano a satisfação daquelas necessidades que eram espe-

²³ «As principais fontes de rendimentos eram apenas três: os impostos municipais (imposições sobre o consumo), as condenações (coimas) e os foros (provenientes dos aforamentos dos baldios) ou, menos usualmente, rendas de propriedades...». Cf. Nuno Gonçalo Monteiro, «As Câmaras no equilíbrio dos poderes: funções sociais e dinâmicas locais», *História dos Municípios e do poder local: dos finais da Idade Média à União Europeia*, dir. César Oliveira; coord. Nuno Gonçalo Monteiro, Lisboa: Temas e Debates 1996, p. 132.

²⁴ Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos ...*, vol. III, 1889, p. 57, 22 de Janeiro de 1623.

²⁵ *Idem*, *Ibidem*, vol. III, p. 61, 10 de Fevereiro de 1623.

²⁶ ACML, *Chancelaria Régia, Livro Primeiro da Companhia e outros Serviços a Sua Magestade*, fls. 62-63, Provisão Régia, 7 de Setembro de 1624.

²⁷ Veja-se a documentação existente no ACML, Núcleo dos Impostos, *Livro dos lançamentos do termo desta cidade* (41 fólios), onde estão lançadas as contribuições de pessoas particulares nos julgados para um empréstimo feito à fazenda real, em 27 de Maio de 1633.

cíficas do município, ou seja, o arranjo das fortificações ou a aquisição de cereais. A fundação da Companhia de Comércio é disso um bom exemplo. Se nos abstrairmos das dificuldades que, na prática, ela viria a enfrentar, a verdade é que o processo que conduziu à sua constituição traduz o reconhecimento e institucionalização de um recurso de obtenção de fundos, até aí com carácter casuístico, assente na comunicação oportuna entre as finanças centrais e as municipais. Aliás, a mesma estratégia administrativa vai ser estendida ao Estado da Índia. A Câmara de Goa será incitada a igualar o contributo da de Lisboa. Afinal, a Cidade como capital do Estado da Índia funciona como *alter ego* de Lisboa e assim as suas câmaras acabam por funcionar em paridade uma com a outra. As Câmaras da Ásia, por sua vez, sofrem o mesmo tipo de pressão, mas segundo Anthony Disney, apenas Chaul chega de facto a fazê-lo ²⁸.

Tudo o que até aqui se disse parece indicar que algo de novo se inaugura no quadro do funcionamento administrativo português. O recurso às rendas municipais representava, sob o ponto de vista estritamente financeiros uma novidade e correspondia, sob o ponto de vista político, a um processo de valorização da Cidade de Lisboa, através da sua Câmara, como interlocutora privilegiada entre o Rei, estante em Madrid, e o reino de Portugal. Surgimento de uma forma diferente de conceber e praticar a comunicação entre o rei e o conjunto do Reino. De facto, com a integração na monarquia espanhola (*o reino ficou órfão do rei*) Portugal deixa de ser um reino com o seu rei, para passar a ser uma das partes de um império cujo rei se encontrava fora, em Madrid. Esta situação implicava que as redes políticas antecedentes passassem a ser avaliadas segundo objectivos novos e adoptadas outras condições de comunicação. Assim, a solução resultava nesta emergência da cidade de Lisboa, subvertendo na prática a paridade entre os municípios, isto é «a igualdade legal de cada concelho» ²⁹. Sem esquecer que, a partir do regimento de 30 de Julho de 1591, o concelho de Lisboa passa a ter a sua vereação directamente nomeada pela coroa, estando a sua presidência reservada a um membro da alta aristocracia ³⁰. A cidade, através da sua Câmara, adquiriria o papel de pólo mediador entre as pretensões de Madrid e as pretensões do Reino, representado pelos municípios, e constituía-se face ao Reino de Portugal como sua cabeça. O regimento da Câmara de 1591 refere-a como cabeça e justamente afirma que de Lisboa depende o bom governo e todas as outras Cidades e lugares do Reino. Este fenómeno relaciona-se com aquilo a que António Hespanha chamou o «advento de novas formas de institucionalizar a comunicação política entre a coroa e os poderes periféricos do

²⁸ Anthony Disney, *A decadência do ...*, p. 99 *ess.*, *Idem*, «The Fiscal Reforms of Viceroy Linhares at Goa», *Anais de História de Além-Mar*, vol. III. Dezembro 2002 Homenagem a Luís Filipe Thomaz, pp. 259-275.

²⁹ Joaquim Romero de Magalhães, «Reflexões...», p. 18.

³⁰ Paulo Jorge Fernandes, «A organização municipal de Lisboa», *História dos Municípios...*, pp. 103-104.

reino», e revela uma forte influência castelhana, no contexto da união ibérica e depois da Restauração³¹.

Lisboa passa a assumir um papel administrativo original, o que leva a reconhecer que se está perante a afirmação de um novo modelo de representatividade do reino, substituto da representação tradicional pela reunião de Cortes³². Não é aqui o lugar para discutir as razões por que a reunião de cortes conhece um decréscimo entre o século XVI e XVII. Certamente, o declínio das cortes como órgãos de participação, patente no espaçamento das suas reuniões já no século XVI e ainda mais no século XVII, pelo menos até à Restauração, tem a ver com uma multiplicidade de razões: por um lado a crescente autonomização financeira da Coroa que se suporta cada vez mais no Império e menos no reino; e no século XVII, nas décadas de 20 e 30 no contexto da crise financeira a que este artigo se refere, a intensificação das necessidades financeiras da Coroa, com o agravamento fiscal que ela traz, chocava com as naturais resistências das cortes, a quem caberia a sua aprovação e legitimação³³.

O que se verifica neste período é que a aprovação de reformas fiscais, em vez de ser feita em cortes como estava longamente estabelecido, passou a realizar-se através do assentimento de Lisboa em comunicação com as restantes Câmaras do reino. Lisboa é indicada como o modelo de acção a seguir pelos outros municípios. É claro que quando é feita referência aos restantes municípios se estão a englobar num mesmo enunciado realidades muito diversas. Ao longo do Antigo Regime é patente um contraste muito evidente entre grandes e pequenos concelhos. Em certos casos, essas câmaras apenas dispunham de receitas muito reduzidas – o que se manifestava nas grandes discrepâncias das rendas oriundas do imposto do real d'água – e eram por isso incapazes de fazer face ao tipo de solicitações que esta conjuntura lhes demandava. Porém se deixarmos num plano à parte essa dimensão, o que esse recurso à Câmara de Lisboa revela é que o processo de afirmação de um novo modelo de representação está em curso. A verdade é que quer em Portugal quer em Castela, as décadas de 20 e 30 do século XVII representam um refluxo dos poderes constitucionais das cortes³⁴.

Em 1629, por ocasião da formação da Companhia de Comércio, Lisboa é indicada como «parte tão principal que há-de ser no negócio» atribuindo-se-lhe o papel de «dar o exemplo aos mais lugares que se disponham a

³¹ A. Hespanha, «As estruturas políticas em Portugal na época moderna» (versão on-line), p. 35.

³² Ver António M. Hespanha, «As Cortes e o Reino. Da União à Restauração», *Cuadernos de História Moderna*, Edit. Complutense, Madrid, 1991, n.º 11, p. 30.

³³ Ver *Idem*, p. 29 e Pedro Cardim, *Cortes e Cultura Política no Portugal do Antigo Regime*, Pref. António Manuel Hespanha, Lisboa, Edições Cosmos, 1998, p. 97 e ss; Nuno Gonçalo Monteiro, «A representação do reino. A debilidade dos corpos intermédios: o inexistente regional», *História dos Municípios...*, p. 102.

³⁴ António M. Hespanha, «As Cortes e o Reino...», p. 29.

animarem a entrar na companhia...»³⁵. Nesta situação específica da Companhia a estratégia será estendida às Câmaras da Índia e de Goa, nomeadamente. A manifestação mais nítida do novo modelo de comunicação rei-reino coincide com a negociação, em 1631, da renda fixa. A partir de 1630, o governo de Madrid começa a insistir na necessidade de encontrar uma renda fixa anual de 1 000 000 de cruzados para a constituição de uma armada permanente de 30 velas para o socorro do Brasil e para o apresto de outros meios militares para a conservação das conquistas portuguesas da Ásia e da África. Lisboa, sugeria a nomeação de uma junta, presidida pelo vice-rei, que gerisse o processo do desempenho das tenças (Junta do desempenho das tenças, Junta da renda fixa ou junta de Pernambuco). Como esta Junta anunciava uma importação directa do modelo castelhano de «cortes limitadas» o processo conduziu a protestos por parte dos mestres de Lisboa, rapidamente alargados à cidade de Lisboa.

É esta conjuntura que explica a futura instituição de um novo meio de comunicação entre o rei e o reino através da chamada *carta circular*³⁶ – enviada por Lisboa às outras cidades a pedido do rei. Filipe IV, no ano de 1632, por exemplo, mandava a Câmara de Lisboa escrever às outras câmaras para servirem no socorro da Índia:

«na forma em que o tem feito as demais, concedendo noua impossissão do real d'agua e o sustento dos soldados; e por que foi de grande effeito, para o que se conseguiu, o exemplo desta cidade [de Lisboa] e o que a câmara della escreueo as outras câmaras, aonde forão os doutores Fernão Cabral e João de Frias Salazar e conuem que do mesmo modo escreua agora; ordene a câmara que na mesma sustancia se façam as cartas ate quarenta, as quais se me enuiarão com toda a breuidade, e virão cerradas com o selo da cidade, porem não trarão suscritos porque estes se lhe porão as câmaras, aonde for necessário darem-se»³⁷.

Em 1630, quando se lança em todo o reino a imposição sobre o bagaço da azeitona, o rei nomeia «pessoas que o siruão de administradores recebedores e escriuães deste benefício nessa cidade de Lisboa e seu termo em todas as comarcas do reino...»³⁸. São designadas as dezoito comarcas em que se dividia o reino para a administração deste benefício, e o lugar de administrador geral e de escrivão do mesmo cargo é instituído em Lisboa. Outro exemplo, desta nova forma de comunicar, consiste nos *comissários* e nas *cartas de vizinhança* cuja aplicação tinha sobretudo a ver com o abastecimento de trigo destinado às armadas. Para o efeito os comissários eram

³⁵ E. Freire de Oliveira, *Elementos...*, vol. II p. 137.

³⁶ António Manuel Hespanha, «O Governo dos Aústrias...», p. 55 e ss.

³⁷ Ordem do governo, 12 de Julho de 1631, Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos ...*, vol. III, p. 517.

³⁸ *Idem, Ibidem*, vol. II, p. 393.

despachados para cada uma das comarcas do reino e aí apresentavam as cartas de vizinhança aos oficiais locais (julgadores das comarcas, juízes ordinários e de fora), para que estes permitissem a livre circulação e o fornecimento de «pão» ao Terreiro do Trigo em Lisboa ³⁹. Nem sempre se verificou uma colaboração já que cada região procurava salvaguardar a sua sobrevivência. Caso da vila de Azinhaga na comarca de Santarém, ou de outras vilas nas comarcas de Estremoz e Leiria que teriam mandando lançar pregões para que nenhum barqueiro levasse o trigo à cidade. O que verdadeiramente estava em causa era a relação que aquelas circunscrições teriam que manter com a Cidade de Lisboa: «... o pouco respeito que algumas dessas comarcas tiveram sendo [Lisboa] cabeça de todas as do reino...» ⁴⁰.

Assim, se Lisboa representava o Reino junto de Madrid e Madrid junto do Reino, ela passava a ocupar uma posição e adquiria por este meio funções que não eram próprias da administração de uma cidade. E a verdade é que existiam algumas diferenças fundamentais entre os modelos administrativos subjacentes ao Reino e à Cidade que tinham a ver quer com as suas atribuições quer com os meios de que dispunham para as realizar.

O modelo de administração real estava centrado sobre duas ordens de valores: a passividade e a primazia do direito por um lado, a graça e a reputação, por outro. No que respeita ao carácter passivo da administração e à primazia do direito, importa lembrar que o que definia o bom governo era o facto de o rei deixar «operar livremente» ⁴¹ os seus ministros e os seus tribunais, cabendo-lhe, somente, enviar a resolução das várias matérias às áreas de decisão competentes, evitando assim os conflitos jurisdicionais. Este carácter passivo da administração do Rei só era quebrado para a defesa militar, face às ameaças externas, e para a garantia da paz interior, áreas privilegiadas, essas sim, de administração activa do rei. Ao rei cabia acima de tudo a salvaguarda dos equilíbrios naturais entre as vários corpos sociais, respeitando as suas jurisdições naturais, dando a cada um aquilo que naturalmente lhe pertencia, fazendo a justiça distributiva. Já a reputação e a graça constituem-se como partes de um importante paradigma de governo, onde a liberalidade e a magnificência, estreitamente ligadas à «economia da graça» ⁴², se constituem como virtudes por onde o Rei deve regular a sua actuação como governante. Manter a sua reputação implica actos frequentes de liberalidade, relativamente aos súbditos. É neste contexto que a concessão

³⁹ *Idem, Ibidem*, vol. II, p. 382.

⁴⁰ *Idem, Ibidem*, p. 421.

⁴¹ Edgar Prestage, «O Conselho de Estado de D. João IV e D. Luísa de Gusmão», in *Arquivo Histórico Português*, Lisboa, 1919, p. 20. Sobre os modelos de concepção e organização da sociedade e em especial sobre a sociedade corporativa no Antigo Regime, ver por todos António Manuel Hespanha, *As Vésperas do Léviathan...*, *passim*.

⁴² Conceito cunhado por António Hespanha, «La economía de la gracia», *La Gracia del Derecho. Economía de la cultura en la edad moderna*, Madrid, Centro de Estudios Constitucionales, 1993, pp. 151-176.

de tenças e juros pelo rei, encontra a sua justificação. Mas a reputação também gera implicações no âmbito da política externa. A defesa do Império devia realizar-se para restaurar a antiga reputação de que gozava o Reino de Portugal.

Já os vários corpos sociais de que se compunha esta sociedade corporativa de Antigo Regime desenvolviam, por seu turno, uma administração, activa e visível. É o que se passa com as cidades. O modelo da administração urbana está situado entre a administração prudente da «casa e a administração providencial da comuna»⁴³. Da administração da casa provinham valores como a moderação das despesas e a gestão prudente do património. Da administração providencial da comuna decorria a providência correcta das necessidades comuns e a resposta administrativa adequada. A administração de uma cidade exigia a resolução de problemas muito concretos como, por exemplo, o abastecimento de pão (dependente de contratos a realizar com mercadores), a garantia do aprovisionamento e vigilância da qualidade das carnes, limpeza das ruas, realização de obras públicas, segurança, preservação da saúde pública, etc. Trata-se de uma administração que tem como objectivo produzir e realizar obras visíveis e que exige o cálculo das despesas, assim como uma prática de moderação e de previsão, sobretudo através de algumas estratégias de administração financeira. Estes dois modelos, em princípio não sobreponíveis, convergiam, no órgão camarário de Lisboa.

Assim como agora no século XVI a expansão catapultava irreversivelmente Lisboa para o estatuto de capital – com tudo o que isso implica em termos de sedentarização e complexificação do aparelho político-institucional e cerimonial – nesta primeira metade do século XVII é a própria crise do Império português, como parte do Império dos Habsburgos, que desencadeia a necessidade de dar à Câmara de Lisboa e ao poder local que ela representa um novo estatuto, relativamente aos restantes poderes locais reinícolas e ao mesmo tempo, a constitui banqueira da Coroa. Mas havia uma manifesta disparidade entre aquilo que era exigido à Câmara e os meios financeiros de que dispunha para o fazer. Entramos no Tempo 3.

3. Tempo 3 – A exaustão do sistema e a falência das rendas municipais

Numa primeira fase – 1600-1620, *grosso modo* – a Cidade vai aceitando os novos objectivos políticos, e as formas de gestão das suas receitas. Até 1620, a correspondência trocada entre o Senado da Câmara e o rei refere-se somente a matérias com uma dimensão municipal; e só depois é que a defesa do Império começa a ser discutida no âmbito do município.

⁴³ Sobre o confronto entre estes dois modelos *vide* Catarina Madeira Santos, «Tensions politiques...», pp.125-129.

As técnicas financeiras utilizadas para a gestão das finanças camarárias duplicavam, como se viu, o tipo de procedimento que já fora posto em acção para as finanças régias – a venda de padrões de juro, onerando, agora, as rendas municipais. A curto prazo, o Reino e a Cidade acabariam por entrar num processo de autofagia, e o «Terceiro tempo» é o da exaustão do sistema. Para conservar o Império, o Reino consumia-se a si mesmo. A discussão desta situação a nível camarário nasceu abertamente. Cerca de 1625 a câmara constata que se encontrava não só incapacitada para auxiliar a fazenda real, como também incapaz de reunir os montantes necessários para fazer face às «cousas de sua precisa obrigação e governo della»⁴⁴. Repete-se para Lisboa o quadro evolutivo já analisado para o Reino. A duplicação das estratégias financeiras, agora no plano municipal, conduz também a uma duplicação da falência, agora das rendas municipais.

Ao lado dos colapsos da estrutura financeira, e a reforça-los, situa-se a anemia do comércio internacional. As dificuldades do tráfico ultramarino, depois da retomada das hostilidades com a Holanda, conduziram a um progressivo empobrecimento comercial de Lisboa e à perda do seu anterior protagonismo como centro de importação internacional. Os sinais de quebra o comércio surgem três anos após o fim da paz com a Holanda. Em 1624 a situação é catastrófica:

«está esta cidade em grandíssimo aperto e sem commercio, do qual procede principalmente sua sustentação, e o meneio dos homens, e que este não somente o extinguem os inimigos, divertindo o trato e destruindo as conquistas, mas também os ministros do contrabando com as extorsões que fazem aos mercadores (...)»⁴⁵.

Lisboa é assim duramente atingida em três planos: pelo acesso directo dos Holandeses aos mercados orientais, com uma diminuição substancial das receitas da alfândega de Lisboa, das rendas camarárias do *marco* e do *haver do peso*⁴⁶ e do valor comercial das especiarias nos mercados europeus; pelas sucessivas proibições de comércio com os Holandeses, principais fornecedores de trigo; pela exposição da cidade a ataques, na costa, agravados pelas faltas de armamento.

Causa e consequência da crise é a *fuga dos capitais* da cidade de Lisboa. Os homens de negócio, e em especial os cristãos novos, financeiros da monarquia, instalados em Lisboa, figuravam entre os grupos mais atingidos por esta conjuntura e também pela acção da Inquisição⁴⁷. Mas é em 1627

⁴⁴ Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos...*, vol.III, p. 108.

⁴⁵ *Idem, Ibidem*, vol.III, p. 106-107.

⁴⁶ *Idem, Ibidem*, vol.III, p. 180.

⁴⁷ Sobre a relação dos homens de nação com a conjuntura financeira vide Filipe Ruiz Martin, *Las Finanzas de la Monarquía hispánica en Tiempos de Felipe IV (1621-1665)*, Madrid, Academia Real de la Historia, 1990, pp. 66-67; e António Dominguez Ortiz, *Política y Hacienda de Felipe IV*, Madrid, Editorial de Derecho Financero, 1983, pp. 122-123. Ver também António de Oliveira, *Poder e oposição...*, p. 54-55.

que se verifica a principal movimentação de capitais e dos homens de negócio para Madrid⁴⁸. O ano de 1627 vem marcado pela bancarrota em Castela e com ela, os banqueiros genoveses de Filipe IV foram substituídos pelos marranos, cristãos novos. Com a sua instalação em Madrid, o monarca passava a dispor de fontes renovadas de capitais. Os banqueiros recém instalados acederam ao usufruto das benesses decorrentes da proximidade régia, abandonavam uma praça comercial em declínio, Lisboa, para disporem da oportunidade de participar no comércio com as Índias Ocidentais. Note-se que o abandono da praça de Lisboa constituía uma novidade, mas já não o era o seu progressivo afastamento dos negócios que tivessem ligação com o Oriente. Esse retraimento remonta aos anos de 1592-1597-1598, altura em que os grandes mercadores da pimenta sofrem perdas e a pressão holandesa na Ásia atinge o domínio português. As principais fortunas de Lisboa, Antuérpia e Florença iniciam uma retirada do comércio com a Índia. Na década de 1630 ainda estão presentes alguns destes homens que continuam a participar no comércio com o Oriente⁴⁹. Na década de 1630 a documentação refere que as casas da Rua Nova, tradicionalmente ocupadas pelos grandes mercadores estavam então abandonadas, sendo mesmo esboçada uma política para atrair de novo gente de cabedal.

Este êxodo da comunidade financeira acrescentou os limites no recurso ao crédito. Quando em 1630, no contexto da preparação da armada que ia defender Pernambuco, se pedia dinheiro aos homens de negócio – 300 mil cruzados – as actas da vereação dão notícia das dificuldades encontradas e mesmo da instabilidade social que a cidade vivia: «e juntamente apertando os homens de negocio pelos trezentos mil cruzados que se lhes pedem, sobre o que hoje actualmente houve tantos corrilhos e ajuntamentos n’esta cidade e com tão grandes clamores, quaes jamais vi nella, com, o que imagino se põe em evidente perigo o trato e commercio deste Reino, assim pellas poucas pessoas que ficam nelle, e irem-se cada dia, como porque os que ficam soa os de menos substancia, e se lhes acabam os cabedais por esta via (...) pedir-lhe mais seria o mesmo que incentivar a que saíssem»⁵⁰. Em 1633 a situação atinge o paroxismo. Contrariando todas as prescrições antecedentes, concedia-se licença aos mercadores estrangeiros para poderem vender

⁴⁸ A saída de homens de nação para Espanha remonta a anos anteriores. Em 1601, mediante um donativo volumoso, são autorizados a sair de Portugal e rapidamente se dispersam. No reinado de Filipe IV surgem como rendeiros das rendas reais e em particular dos portos secos. Cf. António Dominguez Ortiz, *Política ...*, pp. 122-123.

⁴⁹ Cf. James Boyajian, *Portuguese Bankers at the Court of Spain, 1626-1650*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1983, *passim*.

⁵⁰ Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos...*, vol. III, pp. 377-378. A situação era ainda indirectamente agravada por duas vias. Os homens de negocio agora estantes em Espanha procurava, desviar para Sevilha o centro de coordenação do comércio com o Brasil Quem assistia na corte de Madrid, em 1632, procurava obter licença de Filipe IV para armar navios em Sevilha que mantivessem a rota brasileira. Cf. Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos...*, vol. III, p. 501.

mercadorias a retalho como faziam os naturais do Reino. E isto porque «vendo o presente estado das cousas e o miserável a que tem chegado esta cidade, sendo uma das melhores da Europa, e como pelo grande numero de homens de negocio que della são saídos, que d'antes a faziam opulenta e grandiosa, estava quase acabada, e na Rua Nova havia muitas casas despejadas, com grande damno dos donos dellas, por não haver mercadores naturais que as ocupem, e que os mercadores estrangeiros, que nella há, são os que têm maior cabedal, e os que melhor poderão sustentar a dita praça e habitar a dita rua»⁵¹.

No senado da Câmara gera-se progressivamente uma certa resistência à satisfação das constantes solicitações régias. Postulava-se a legítima defesa dos interesses da cidade e, por fim, a ordem de prioridades alterava-se. Se a argumentação da Coroa para fazer intervir Lisboa nos custos das armadas se baseara na evidência da dependência económica desta, relativamente à paz marítima e aos lucros do comercio internacional, a argumentação da Câmara, para restringir a sua participação na defesa do império, radicava na inversão do problema: que o povo estava mais necessitado de ser socorrido do que de socorrer. E, para isso, o que a cidade ainda tinha de seu, devia ser gasto nas «cousas do bem comum». «E asin mais primeiro que a cidade venda suas rendas, se ueja os despachos de que tem necessidade»⁵²: caminhos, pontes, calçadas do termo da cidade, enfim obras públicas. Em 1623 a Câmara chama a atenção para os perigos que corria de perder o crédito sobre as suas rendas, à imagem do que se verificara na área das rendas da fazenda real, deixando de poder servir a Coroa em momentos de aperto⁵³. No ano seguinte as rendas do município estavam quase todas «consumidas» com os juros que sobre elas se haviam vendido para o serviço do rei⁵⁴. A propósito do pedido de socorro do Brasil, em 1624, a câmara confronta o rei com as provas do descalabro financeiro: «não podemos deixar de reпреstar a V.M. que, no estado em que a Câmara, está já não é possível tirar-se della dinheiro algum de presente, porque o rendimento do real d'água (...) elles [serviços a Sua Magestade] os tem consumido de tal forma que escassamente basta o principal para pagar os juros que sobre elles estão situados, e as outras rendas da Câmara não chama às ordinanrias e despesas della»⁵⁵.

Em 1634, numa situação extrema de crise, a Câmara alertava Filipe IV de que só poderia acudir o serviço do império com todos os meios disponíveis «contanto que não fiquem estes Reynos em extrema miséria, e de todo impossibilitado para se poder conseruar e defender, pois elle he a parte principal de que V. Magestade em primeiro lugar deve tratar»⁵⁶.

⁵¹ *Idem, Ibidem*, vol IV, p. 8.

⁵² *Idem, Ibidem*, vol. II, p. 60.

⁵³ *Idem, Ibidem*, vol. III, p. 76.

⁵⁴ *Idem, Ibidem*, vol. III, p. 108.

⁵⁵ *Idem, Ibidem*, vol. III, p. 106-107.

⁵⁶ *Idem, Ibidem*, vol IV, p. 79.

4. Tempo 4 – Uma política alternativa

Sendo a Câmara incumbida de responsabilidades alheias, a vereação não cessou de solicitar ao Rei que acrescentasse as suas rendas – «porquanto sua fazenda é tão limitada»⁵⁷ – para poder fazer face às necessidades do Império. Esse é um tópico repetido em momentos de crise, e constitui quase uma contrapartida que o município impõe e que a Coroa vai prometendo que cumprirá, sugerindo uma reflexão acerca das rendas onde esse desejado aumento deveria recair.

Mais significativo é o facto de, como forma de protesto, mas também para poder continuar a fazer face às necessidades do Império, se arquitetarem então, no quadro da Câmara de Lisboa, por via dos seus ofícios e da Casa dos 24, «manifestos», «papéis», «respostas», dirigidos a Filipe IV, onde se encontra plasmada a proposta de uma política fiscal alternativa, sob a forma de programa, onde a municipalidade sugeria ao rei outros meios de gestão financeira. Um dos momentos chave tem a ver com o processo de negociação da renda fixa, em 1631 (*vide supra*) cujo junta deveria integrar membros do clero e da nobreza, além das cidades, aproximando-se de uma reunião de cortes limitadas⁵⁸.

Esses textos afastam-se, no seu conteúdo, da grande literatura teórica. Aí os assuntos da fazenda ocupavam um lugar diminuto, estavam sobre-determinados por reflexões de ética fiscal, sem cederem um espaço à oportunidade e à técnica. Já os textos camarários, inscrevem-se num género de literatura arbitrista seiscentista, produzida por várias instâncias que, visando mudar a política económica e das finanças públicas, com o intuito de aumentar as rendas da Coroa, introduzem alguns argumentos inovadores⁵⁹.

Os manifestos camarários retomam muitos dos tópicos aí veiculados. É uma forma de protesto – como o são as revoltas populares⁶⁰, e em especial os levantamentos antifiscais com uma forte expressão entre 1629 e 1638 – não violento, erudito e reformador. A verdade é que, por mais que a cultura política de Antigo Regime legitimasse uma ordem social natural e estática – assente na ideia de que a organização social depende, no fundamental, da natureza das coisas – a gestão das dificuldades financeiras, associada ao

⁵⁷ *Idem, Ibidem*, vol III, p. 75, 1 de Junho de 1623.

⁵⁸ Sobre os contornos deste processo vide A. Hespanha, «As estruturas políticas...», p. 39.

⁵⁹ Sobre a literatura de tipo arbitrista produzida durante o período filipino, o conteúdo das suas propostas e a participação da Casa dos Vinte e Quatro de Lisboa e também a nível das câmaras do reino, vide António Oliveira, *Poder e Oposição Política em Portugal...*, p. 80 e ss., e 162 e ss. Sobre a parenética e a cultura popular, João Marques, *A Parenética portuguesa e a dominação filipina*, Lisboa, INIC, 1986; *A parenética portuguesa e a Restauração. 1640-1648*, Porto, INIC, 1989.

⁶⁰ Sobre as revoltas do período filipino vide, António de Oliveira, «Soulèvements populaires au Portugal à l'époque moderne (1974-1987)», em *La recherche en histoire du Portugal*, Paris, EHESS, 1989 e *Poder e oposição em Portugal no período filipino (1580-1640)*, Lisboa, Difel, 1991.

lançamento de novos encargos fiscais, se constituiu como um factor poderoso de mudança. Na conjuntura de que aqui se trata, essa gestão desencadeia uma reflexão que atravessa transversalmente as várias posições sociais e que se desdobra em duas vertentes. Por um lado, convoca alguns dos princípios da doutrina (religiosos, do direito, morais, e dos sentimentos políticos) que limitavam o poder do Rei. Por outro avança com novos argumentos que, a terem sido concretizados, subverteriam os principais nexos da ordem social, quer dizer, as suas leis fundamentais ou a sua «constituição»⁶¹.

À cabeça está toda a reflexão sobre o papel e o lugar do rei:

«O Jntento de V. Mg^e e a direcção de seu cargo he o bem publico, e sendo V. Mg^e a cabeça que prezide, e há de reger seus povos e vaçallos, como membros do corpo místico de sua monarchia; hé forsa que considere o *que* no corpo natural experimenta, porque se os membros estão enfermos e fracos também padece a cabeça; e assi a conservação della está na conservação dos membros»⁶².

Nesse discurso é retomada a imagem do Rei Justo, Pai dos seus vassallos, sobrepondo assim a virtude da Justiça à da Liberalidade, como virtude estruturante do ofício régio. Nada mais eficaz do que demonstrar que se estava a governar contra o direito e contra a justiça⁶³. A doutrina medieval e moderna reconhecia que entre as virtudes do rei e portanto do governo político e figuravam a justiça e a liberalidade. A justiça correspondia à primeira virtude do príncipe, a quem competia, *ex officio*, atribuir a cada um – república e particulares – aqueles bens que lhe fossem devidos. A liberalidade fundava-se na graça que consistia na atribuição de um bem que juridicamente não era devido. O rei devia ser liberal para com os seus vassallos, o que se expressava pela concessão de mercês, pelas doações, pela atribuição de cargos, ou de tenças. Mas, a liberalidade devia ser temperada pela justiça para que não ofendesse os vassallos. Perante a manifesta crise financeira e a ausência de meios para a resolver, os representantes dos mesteres fazem prevalecer sobre o rei liberal, o rei justo, este assimilado à imagem do rei como «Pai dos Vassallos». Este último tópico explica-se na medida em que a gestão económica era entendida como uma área do governo doméstico e não da República⁶⁴. A administração da fazenda incluía-se neste modelo

⁶¹ A noção de «constituição» da sociedade na época moderna é explorada por António Manuel Hespanha em trabalhos citados ao longo deste artigo e especificamente, «As estruturas políticas em Portugal na época moderna» (versão *on-line*).

⁶² BNL, Res. Ms. 208, n.º 39, fl. 1v.

⁶³ António Hespanha, «Revoltas e revoluções: a resistência das elites provinciais», *Análise social* 28(1993), 81-103.

⁶⁴ A questão da transposição do modelo do governo *oeconomico* do plano doméstico para a administração da República é apresentada por Daniela Frigo, *Il Padre di Famiglia, Governo della Casa e Governo Civile, nella tradizione dell'«Economica tra Cinque e Seicento*, Bulzoni, Roma, 1985, *Idem*, «Disciplina Rei Familiariae» a Economia como Modelo Administrativo de Ancien Regime», in *Penélope, Fazer e desfazer a História*, pp. 47-63.

decalcado do padrão familiar⁶⁵. À parte as matérias de justiça, onde de facto caberia ao rei assegurar a conservação dos direitos adquiridos, «(...) procedem os Reys com hum governo económico, a exemplo de um bom Pay de famílias. Como este por seus criados e famílias governa, e dispõe dos negócios de sua casa, & família, & o que pertence a sua fazenda, assi aos Reys que materialmente respeita a administração da sua mayor família (...)»⁶⁶. A Casa dos Vinte e Quatro de Lisboa aconselhava vivamente Filipe IV a «...tomar meyo nos gastos económicos de sua caza pois a exemplo do Príncipe se compõem todo o Reyno; e não pode prezedir bem à Republica, quem não governa bem sua casa, e os gastos e liberalidades, se hão-de evitar com consideração de lugar, tempo e modo, para que se conserve, gaste e doe conforme a boa razão e equidade...»⁶⁷.

A imposição de tributos e o seu acrescentamento obedeciam a princípios. Os tributos tinham que ser legítimos, sob pena de excomunhão para quem os quisesse impor. Para serem justos os tributos deveriam congregar três requisitos: o poder tributário de quem os criava; a causa, no sentido em que deviam visar o bem comum e não incidir sobre os bens de consumo; e ainda a proporção, isto é, procurando não sobrecarregar os pobres relativamente aos ricos.

«Cousa certa he *que* não podem os Povos julgar da justiça ou injustiça dos tributos, que seus Príncipes lhes impõem; porem he sem duvida que para os tributos serem justos, e o povo os dever receber hão-de concorrer três requisitos, poder, cauza, e proporção, e faltando algum destes, não obrigará o tributto, e será peccado impollo *em* materia de restituição. E ainda nos tributtos justos se faz outra distinção porque podem proceder de cauza honesta, e serem pezados aos súbditos, e póde ser a cauza honesta, e não dannosa aos vaçallos; e podem proceder de cauza honesta e serem uteis aos povos; e emquanto se puder tratar destes dous meos últimos, *nhum* outro se pode admitir, que for pezado e dannoso ao povo, porque mais dannu o ódio que concebe, do que aproveita o que se tira delle»⁶⁸.

Mas, a reflexão vai mais longe quando critica a modelo tradicional de sociedade particularista, como era a portuguesa, do século XVII. O facto é que ao pluralismo estatutário correspondia o pluralismo fiscal. É a própria sociedade de privilégio que está em causa. Questiona-se, não só, a justeza da sobrecarga fiscal, como a legitimidade das isenções fiscais do clero, a alienação do património real, através das doações de bens a donatários e, em geral, todas as formas de liberalidade. Reclama-se a igualdade perante o imposto, com o que isso implica de colaboração conjunta entre os três

⁶⁵ Cf. António M. Hespanha, «Justiça e Administração entre o Antigo regime e a Revolução», António Hespanha (org.), *Justiça e Litigiosidade: História e Prospectiva*, Lisboa: Fundação Calouste Gulbenkian, 1993, p. 136 e ss.

⁶⁶ João Pedro Ribeiro, *Lustre ao Desembargo do Paço*, Lisboa, 1649, cap. 1 39/40, p. 9.

⁶⁷ BNL, Res. Ms. 208, n.º 39, fl. 1v.

⁶⁸ *Idem*, *Ibidem*, fl. 1v.

copos sociais: são «tantos os privilegiados que não há povo que possa sofrer e levar a carga»⁶⁹. A Igreja e a nobreza são particularmente visadas nesta conjuntura por quem se ocupava da administração financeira de um ponto de vista que escapava aos constrangimentos impostos pela literatura teórica de grande envergadura. Ora, a defesa de uma política de igualdade fiscal contrariava a lógica da sociedade corporativa e denunciava claramente um dos problemas fundamentais da administração financeira tradicional, isto é, a intervenção de razões não financeiras na administração financeira⁷⁰. A este propósito veja-se um passo desses «papéis»:

«Seria igualmente mais decente e menos prejudicial aos seus vassallos que Sua Majestade ordenasse que nenhuma pessoa fosse privilegiada, nem isenta das funções e dos encargos porque como observou o Imperador Justiniano, quando aqueles que pagam os impostos são pouco numerosos, eles perdem a sua fortuna, as cidades declinam e a Republica enche-se de fraudes e de injustiças»⁷¹.

É assim que se explicam as propostas para que os donatários da Coroa – «que ociosamente possuem e desfrutam os bens da Coroa em serviços pessoais» – contribuíssem com a quinta parte dos bens que possuíam⁷¹. Este tópico tinha uma justificação mais funda, quer dizer, radicava na maneira como se entendia a relação entre o património dos vassallos e o património do rei, e respectivas obrigações de mútua cooperação. As necessidades da Coroa, teoricamente, deveriam ser satisfeitas com recurso ao património régio. E só seriam satisfeitas com o património dos vassallos, quando o património real estivesse de facto esgotado. Ora, o que os textos arbitristas vinham dizer era que, ao contrario do que declaravam os diplomas régios, o património real não se encontrava de todo exausto, antes estava alienado e dividido:

«E posto que seja sem duvida que os vassallos tem obrigação de acudir a seu rei, quando o património real não é bastante para acudir às necessidades da Coroa, lícitamente padece. Comtudo isto tem só logar, quando o património real esta de todo exausto, e não quando está em muitas partes, repartido por donatários os quaes primeiro que os povos, têm obrigação d'acudir com os Bens da Coroa, pois conforme é lei do reino, para isso e com essa condição lhos derão...»⁷³.

Atrás da igualdade fiscal vinham outras propostas, em especial as que se referiam ao limite na criação de novos títulos nobiliárquicos e respectivas rendas. Esse tópico aparece numa «Resposta do Offcio dos Tecelões», contes-

⁶⁹ *Idem, Ibidem*, fl.2.

⁷⁰ A. M. Hespanha, «A Fazenda» in *História ...*, p. 204 e ss.

⁷¹ *Idem, Ibidem*, fl.2.

⁷² *Idem, Ibidem*, fl.2, Eduardo Freire de Oliveira, *Elementos...*, vol. IV, p. 7.

⁷³ *Idem, Ibidem*, vol. III, p. 453.

tando a criação de novos Duques e Marquesses. Calculava-se que a soma das tenças de todos os Duques e Marquesses extorquisse ao património real um montante que, aplicado às armadas da Índia, viria a acrescentar substancialmente a fazenda Real ⁷⁴.

A imposição por parte da Coroa das meias anatas, em 1631 (contribuição que deveriam pagar aqueles que fossem nomeados para qualquer cargo, civil ou eclesiástico) e o próprio real de água (pago também pelos eclesiásticos, mediante os breves pontifícios), já apontava para a implicação dos privilegiados, se bem que com muitas resistências da parte destes. Em 1636 os donatários da Coroa deviam contribuir com a quarta parte dos bens régios que usufruíam. Segundo António Oliveira os «(...) títulos prelados e outros detentores de jurisdições detinham cerca de dois terços das rendas totais. E no seu conjunto as rendas eclesiásticas (as de todo o clero, religiosos e ordens militares) totalizavam em 1632, mais de metade das receitas globais do Estado» ⁷⁵. A criação do imposto das décimas, logo a seguir à Restauração em 1642 – contribuição geral sobre a propriedade ⁷⁶ – procura dar resposta à própria crise do sistema financeiro e obedece de certa forma a um propósito de igualização da fiscalidade.

5. Uma Interrogação

A Câmara e em particular a Casa dos 24, insiste, através da proposta desta política alternativa, em manter-se disponível para assumir a defesa de interesses do império, apesar das dificuldades em que tal a coloca. Essa disponibilidade tem as justificações imediatas a que já me referi. Porém, resta questionar quais são as suas razões mais fundas, se o que está em causa, quando o município da capital se assume como um corpo particularmente interveniente, não é, afinal, um investimento político bastante mais ambicioso. É que os retornos políticos para Lisboa não são de menosprezar: a aceitação de uma nova função administrativa, expressa na relação hierarquicamente diferenciadora que se estabelece com as câmaras do Reino, e a própria centralidade da Câmara, em toda a política financeira, poderia vir a corresponder à recuperação da posição política de capital, a que a dinastia filipina tinha posto fim. Afinal, durante o período filipino, o rei está corporalmente ausente, e a hipótese da transferência da capital do império Habsburgo de Madrid para Lisboa, constituiu um projecto válido e larga-

⁷⁴ J. M. Teixeira de Carvalho, «Resposta do Officio dos Tecelões», *Notas de um escrivão do Povo*, Coimbra, Imprensa da Universidade, 1922, pp. 43-46.

⁷⁵ António Oliveira, *Poder e Oposição...*, pp. 18-19.

⁷⁶ Os membros do clero não estão directamente integrados, mas os episcopados contribuíam com uma doação correspondente às suas rendas.

mente suportado pela literatura arbitrista seiscentista⁷⁷. A entrada de Filipe III em Lisboa, em 1619, assim como a reunião das cortes, constituem o momento ideal para a formulação dessa reivindicação. É aquilo a que na época se chamou a «guerra pela capitalidade». Lisboa, Princesa, fora abandonada pelo Rei. Segundo um tópico da época, que recupera a relação *sponsus* e *sponsa*, Lisboa fora reduzida à triste condição de quase viúva e o Reino estava órfão do sei Pai, o Rei. Existe uma vasta literatura que sustenta o mito de Lisboa como corte, como capital, como metrópole⁷⁸. Basta pensar numa obra como os *Diálogos sobre o sítio de Lisboa* (1608), de Luís Mendes de Vasconcelos, onde se descriminavam as virtudes da Cidade, para aí encontrar a defesa dessa ideia, que é em si um programa político: «Lisboa é a mais digna cidade para residência real»⁷⁹. Ou, ainda, o *Livro das Grandezas de Lisboa* (1620) de Frei Nicolau de Oliveira, obra também escrita tendo em vista a conquista do papel de capital do Império espanhol para a cidade de Lisboa⁸⁰.

Em conclusão, a interrogação é esta: se o recurso à câmara de Lisboa resulta de uma dinâmica económica, afinal, dos refluxos do império no contexto do Reino, com as consequências administrativas referenciadas, de que maneira serão as razões de natureza política que hão-de permitir compreender a sua acção?

ABREVIATURAS

AML – Arquivo Municipal de Lisboa

BA – Biblioteca da Ajuda

ANTT – Arquivo Nacional da Torre do Tombo

BN – Biblioteca Nacional

⁷⁷ Fernand Braudel, *O Mediterrâneo e o Mundo Mediterrânico, na Época de Filipe II*, vol. I, Lisboa, Publicações D. Quixote, 1983-84, p. 394.

⁷⁸ Sobre este tópico vide Fernando Bouza Álvarez, *Portugal no Tempo dos Filipes. Política, Cultura, Representações (1580-1668)*, Pref. António Manuel Hespanha, Lisboa, Edições Cosmos, 2000, pp. 161-183.

⁷⁹ Luís Mendes de Vasconcelos, *Diálogos sobre o sítio de Lisboa* (1608) Lisboa, Edições Horizonte, 1990, p. 23.

⁸⁰ Frei Nicolau de Oliveira, *Livro das grandezas de Lisboa* (1620), Lisboa: Vega, cop. 1991.

L'IMAGE DE L'ISLAM DANS LA LITTÉRATURE PORTUGAISE DES VOYAGES DU XVI^{ÈME} SIÈCLE : LES ITINÉRAIRES TERRESTRES AU MOYEN ORIENT *

por

VASCO RESENDE

La nature de l'empire portugais, tel qu'il a été construit au XVI^{ème} siècle, dépendait obligatoirement de l'établissement régulier d'un réseau naval d'ampleur transocéanique. Le flux annuel de navires contournant l'Afrique par son extrémité méridionale fournissait les hommes, les armes et les produits indispensables à la manutention des bases portugaises en Orient, par le biais d'une route appelée par la suite *Carreira da Índia*. Dans l'océan Indien même, la maintien de cette présence politique, militaire et économique dépendait de la circulation de plusieurs flottes qui garantissaient le transport de munitions et vivres. Mais ce système demeurait tout à fait insuffisant pour faire suivre à temps, entre Lisbonne et l'*Estado da Índia*, les informations touchant à la gestion de ces territoires d'outre-mer. L'institution du gouverneur (1505) a été ainsi créée dans le but de suppléer à ce problème en Inde, quoique le besoin de contacts systématiques avec le Royaume restât toujours sans une solution convenable.

Le voyage du Portugal en Inde ne s'achevait qu'au bout de plusieurs mois et était soumis à un calendrier précis, tenant compte du régime asiatique des moussons. En outre, le trajet présentait de nombreuses difficultés concernant le ravitaillement et, surtout, l'humeur des courants maritimes et des vents. Beaucoup de navires se perdaient à cause des tempêtes et des condi-

* Ce travail constitue une version adaptée du diplôme d'Etudes Approfondies en « Méthodes de l'Histoire, de l'Archéologie et de l'Histoire de l'Art » à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes, IV^e Section, soutenu le 29 octobre 2004. Nous avons revu et corrigé le texte, en supprimant le chapitre sur le contexte politique et en rajoutant quelques références bibliographiques. Nous voudrions remercier Mme Dejanirah Couto qui a dirigé notre recherche et MM. Patrick Gautier-Dalché et Jean-Louis Bacqué-Grammont pour leur remarques et critiques opportunes. Nous exprimons encore nos remerciements à M. John O'Neill, curateur de la section de manuscrits et livres rares de l'Hispanic Society of America, New York, qui nous a permis l'accès à une des sources étudiées.

tions de navigation dans les eaux océaniques. Ainsi, le rythme de communication entre Lisbonne et l'Inde s'avérerait considérablement ralenti par rapport à celui exigé par les événements.

Mais au-delà du caractère essentiellement maritime de l'entreprise lusitanienne en Orient, les besoins les plus urgents du gouvernement de l'Estado da Índia commandaient une route alternative plus rapide pour faire circuler des messages. Le problème a toujours été la parcelle de territoire séparant l'océan Indien de la Méditerranée, territoire peu étendu mais dont la pénétration s'avérerait difficile pour la majorité des Européens, et parmi eux les Portugais. Les différentes régions qu'il fallait traverser appartenaient au monde islamique, peuplées par les adversaires séculaires de la chrétienté occidentale, qui s'opposaient naturellement à l'expansion portugaise en Orient, parallèlement au discours officiel de la Couronne, teinté de traces anti-musulmanes. Pourtant, quelques voyageurs ont réussi à traverser ces pays hostiles et à faire le parcours entre le golfe Persique et la Méditerranée par voie terrestre ¹.

Dans certains cas, ils nous ont laissé des récits qui racontent leurs expériences personnelles et décrivent les territoires franchis. Ces textes nous sont d'une importance inestimable pour identifier les nombreuses voies de circulation à travers le Moyen-Orient, les hommes qui les suivaient, les conditions du voyage, les enjeux économiques, etc. Mais ces récits nous instruisent, bien plus que d'autres, sur les différents peuples musulmans, leurs coutumes et leurs croyances, à partir du point de vue du voyageur au service de l'État portugais.

Toutefois, l'étude des itinéraires terrestres au Moyen-Orient resterait incomplète si nous réduisions la contribution portugaise aux trajets entre le Portugal et l'Inde. Composant un genre littéraire âgé de plusieurs siècles, les récits de pèlerinage en Terre Sainte demeurent également un instrument fondamental pour découvrir une interprétation aussi large que possible du monde islamique au temps de la Renaissance. Certainement, ces textes représentent une mine d'informations très différentes des autres récits de voyage contemporains, avec un discours propre et dont la nature se situe à un niveau tout aussi particulier. Ici, il n'est plus question de l'Estado da Índia ou des politiques d'expansion dans l'océan Indien, même si, comme on aura

¹ Pour une synthèse récente sur ce sujet, voir Anthony DISNEY, « The Gulf Route from India to Portugal in the Sixteenth and Seventeenth Centuries: Couriers, Traders and Image Makers », in *A Carreira da Índia e as Rotas dos Estreitos*. Angra do Heroísmo, 1998, pp. 527-550. À consulter également l'étude ancienne mais toujours indispensable de Sousa VITERBO, *Viagens da Índia a Portugal por Terra e Vice-Versa. Resenha histórica e documental*. Coimbra: Imprensa da Universidade, 1898. Il faut remarquer qu'une grande partie des voyageurs qui ont réalisé ces trajets n'étaient pas seulement des portugais de souche (les juifs, les nouveaux-chrétiens, et les morisques), mais aussi des étrangers (arméniens, italiens), ce qui démontre l'ampleur du nombre de *nations* impliquées dans l'effort d'expansion portugais.

l'occasion de le développer, cet enjeu n'y est pas absent. Mais cette variété typologique ne peut qu'enrichir le matériel à traiter.

L'étude des sources revêt une importance particulière, dans le sens où celles-ci constituent la matière première que l'on doit travailler. En choisissant les itinéraires terrestres du XVI^{ème} siècle, nous nous trouvons face à une vieille polémique de l'historiographie portugaise, une polémique devenue presque obsessionnelle². À l'intérieur de toute la production culturelle écrite au Portugal pendant cette période, l'ensemble de ce qu'on a appelé « littérature des voyages » couvre une quantité appréciable de références bibliographiques très différentes. Ceux qui se sont penchés sur le sujet ont essayé de créer une classification capable d'encadrer la littérature issue de l'expansion dans des subdivisions adaptées à la typologie des textes. Mais le problème a précisément été d'établir un groupe de critères valables pour la catégorisation des différentes sources disponibles. L'emploi persistant du terme « littérature des voyages » pour intégrer des sources qui présentent des caractères formels totalement différents a contribué à pérenniser ce débat stérile. En allant plus loin, on peut affirmer que la multiplication excessive des sous-genres a rendu inutilisable toute interprétation critique³.

Pourtant, notre utilisation du terme « littérature des voyages » n'est pas inspirée d'une classification généralisante de l'ensemble de la production culturelle issue des Découvertes et explorations portugaises. D'ailleurs, cette expression a été maintes fois critiquée dans la mesure où elle contient toute

² La préoccupation académique cherchant à donner à la littérature de l'expansion portugaise une terminologie valable accompagne parallèlement l'évolution de l'historiographie des Découvertes et de l'histoire culturelle de la Renaissance portugaise. Carmen RADULET en fait un résumé critique dans « Literatura de descoberta e Expansão : Considerações Terminológicas e Hermenêuticas », *Os Descobrimentos Portugueses e a Itália. Ensaio filológico-literários e historiográficos*. Introd. de Luís de Albuquerque. Lisboa : Vega, 1991, pp. 19-35. Tout au long de ces dernières années, est apparue au Portugal une série de publications proposant de nouvelles interprétations sur la littérature des voyages. On remarquera : Ana Margarida FALCÃO, Maria Teresa NASCIMENTO et Maria Luísa LEAL (org.), *Literatura de Viagem. Narrativa, história, mito*. Lisboa : Cosmos, 1997 ; Maria Alzira SEIXO et Graça ABREU (org.), *Les récits de voyage. Typologie, historicité*. Lisboa : Cosmos, 1998 ; Fernando CRISTÓVÃO (coord.), *Condicionantes culturais da literatura de viagens. Estudos e bibliografias*. Lisboa : Cosmos / Centro de Literaturas de Expressão Portuguesa da Universidade de Lisboa, 1999.

³ C'est exactement ce qui se passe avec le modèle proposé par João Rocha PINTO, qui n'identifie pas moins de treize sous-genres ! (*A Viagem : Memória e Espaço. A Literatura Portuguesa de Viagens. Os primitivos relatos de viagem ao Índico*. Pref. de Vitorino Magalhães Godinho. Lisboa : Sá da Costa, 1989, p. 57 ; IDEM, « Literatura de Viagens », in Luís de ALBUQUERQUE (dir.), *Dicionário de História dos Descobrimentos Portugueses*. 2 vols. Lisboa : Caminho, 1994, II, pp. 606-613). Il faut dire que cet auteur présente son travail comme une actualisation des études de Joaquim Barradas de CARVALHO, qui avait réussi dans un effort de synthèse critique à organiser l'ensemble des textes de la littérature des voyages en quatre ou cinq catégories. Cf. *À la Recherche de la Spécificité de la Renaissance Portugaise*. 2 vols. Paris : Fondation Calouste Gulbenkian – Centre Culturel Portugais, 1983, I, p. 276 ; IDEM, « Viagens, Literatura de », in *Dicionário de História de Portugal*. Dir. Joel Serrão. 9 vols. Porto : Figueirinhas, 1992-2000 [imp.], VI, pp. 283-289.

une hétérogénéité de discours artificiellement classés, de manière peu rigoureuse. On serait obligé de considérer l'ensemble des textes comme ne présentant aucune dimension esthétique ⁴. Dans les limites de notre mémoire, nous avons essayé de nous circonscrire surtout aux récits clairement centrés sur le thème du voyage. Autrement dit, les textes qui en font référence, mais qui ne constituent pas le récit événementiel d'un trajet, n'ont pas été considérés ici. Ainsi, même si les descriptions de l'Orient du début du XVI^{ème} siècle ⁵ révèlent des informations très intéressantes à propos de la perception du monde islamique par les Portugais, il ne s'agit pas d'itinéraires dans le sens le plus strict du terme. En même temps, les grandes chroniques de l'Estado da Índia ⁶ intègrent des narrations de voyages terrestres à travers l'Orient, mais elles ne seront pas utilisées ici comme sources principales et leur étude restera secondaire (quoique indispensable).

Nous ne pouvons donc douter de l'intérêt que possèdent ces sources pour l'étude de la représentation de l'islam et de sa civilisation. Cela pourra nous aider à comprendre les perceptions du monde islamique dans la culture portugaise de l'époque à travers l'auteur qui, après avoir entrepris le voyage, se consacre à la rédaction de son témoignage. Les difficultés commencent à ce niveau. Étudier l'image d'un objet implique non seulement le décryptage de son contenu mais aussi des formes qui le délimitent. En d'autres termes, il faut identifier les instruments de perception des auteurs, les mécanismes mentaux qu'ils emploient, tout comme l'éventail des catégories servant à établir cette représentation. De plus, il ne faut pas oublier le rôle absolument fondamental de la société à laquelle appartient l'auteur, exerçant tout un ensemble de pressions d'ordre à la fois politique et culturel. Mais c'est précisément ce caractère multiforme du protagoniste de l'observation qui soulève le plus de questions. Les textes, résultat final de cette opération, relèvent-ils plus de la nature même de l'objet observé ou démontrent-ils surtout le contenu de l'« outillage mental » du sujet qui observe ? Autrement dit, en rappelant la thématique qui nous concerne plus particulièrement, il s'agit de savoir si les récits de voyage portugais au Moyen-Orient révèlent surtout les caractéristiques de la société qui a, pour ainsi dire, « formaté » les voyageurs-écrivains, ou s'ils décrivent les peuples et coutumes islamiques en eux-mêmes.

Cette question s'insère dans un débat passionnant qui renvoie simultanément au travail des historiens, des littéraires et des anthropologues, et dont l'enjeu s'avère décisif pour une lecture correcte des sources ⁷. Vis-à-vis

⁴ Luís Filipe BARRETO, *Descobrimentos e Renascimento. Formas de ser e de pensar nos séculos XV e XVI*. Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda, 1983, p. 55 et ss.

⁵ On pense surtout à Tomé Pires et à Duarte Barbosa.

⁶ Les ouvrages de Fernão Lopes de Castanheda, João de Barros et Gaspar Correia.

⁷ Voir le texte d'introduction de Stuart B. SCHWARTZ dans *Implicit Understandings. Observing, Reporting, and Reflecting on the Encounters Between Europeans and Other Peoples in the Early Modern Era*. Cambridge : Cambridge University Press, 1994 [rep. 1996], pp. 1-19.

de la diversité des éléments engagés dans le processus d'observation, réflexion et représentation, la réalité humaine, objet de l'altérité, souffre de transfigurations continues. Même s'il reste à discuter du degré de transformation en accord avec l'auteur-observateur et ses propres références culturelles, on pourra difficilement espérer interpréter le discours produit sans l'intervention d'une sorte de filtrage nécessaire à la connaissance de l'objet en soi. Pourtant, en tenant compte de cette dichotomie, l'analyse textuelle combinant les différents points de vue reste possible, voire souhaitable. De plus, cette lecture peut nous apporter une vision de plusieurs niveaux de connaissance en rapport avec le processus de la représentation, ce qui nous permettra d'établir une sorte de hiérarchisation suivant la nature des textes et des facteurs ayant conditionné leur rédaction.

Pour entreprendre l'étude des itinéraires terrestres portugais du XVI^{ème} siècle au Moyen-Orient et l'image de l'islam qu'ils propagent, il paraît bien nécessaire d'expliquer les notions y faisant part.

En premier lieu, il convient de justifier l'emploi du terme « islam » dans le titre de ce mémoire. Évidemment, nous ne nous attendons pas à l'utiliser dans son sens purement religieux. L'islam est ici compris comme un ensemble civilisationnel, englobant une culture et une pratique de vie qui peut être considérée comme commune à plusieurs peuples orientaux⁸. C'est le sens même de l'expression *dār al-islām*. Le terme est assez équivoque si l'on tient compte de la diversité humaine de l'étendue impliquée et risque de réduire le point de vue sur l'objet à une appartenance religieuse ; mais nous ne pouvons pas introduire des conceptualisations contemporaines sans encourir un anachronisme évident. À l'époque où s'insère notre étude, les références ethniques étaient soumises à la distinction des croyances, au moins du point de vue des occidentaux. Mais on ne peut s'empêcher de songer à une formulation pareille du côté des populations orientales⁹. Concernant l'auteur de ces pages, celui-ci argumentera en sa faveur que l'étude de l'histoire de l'islam constitue depuis longtemps un axe de recherche suffisamment établi pour que l'on ne puisse pas remettre en doute l'emploi de ce terme¹⁰.

⁸ Cf. l'essai de G. E. VON GRUNEBaum, « Les débuts d'une prise de conscience culturelle dans l'Islam », *L'identité culturelle de l'Islam*. Trad. par Roger Stuvéras ; préface de Jacques Berque. Paris : Gallimard, 1973 [réimp. 1989], pp. 19-40.

⁹ Selon David MORGAN, il ne faut pas penser aux habitants de la Perse tardo-médiévale en train de réclamer leur appartenance à une identité iranienne définitive. Ils se voyaient surtout comme une partie d'un ensemble islamique. Voir son article « Persian Perceptions of Mongols and Europeans », in Stuart B. SCHWARTZ (ed.), *Implicit Understandings, op. cit.*, p. 216.

¹⁰ Voir, à titre d'exemple sur la notion d'« Islam », la préface de Joseph SCHACHT et C. E. BOSWORTH (eds.), *The Legacy of Islam*. Second Edition. Oxford : Oxford University Press, 1979, p. vii. Des termes comme *Histoire de l'Islam* ou *Islamologie* se sont substitués progressivement à la classification vétuste, plus générale – et hautement critiquée – d'*Orientalisme*. Sur l'évolution de l'historiographie occidentale sur l'Islam, cf. Albert HOURANI, *Islam in European Thought*. Cambridge : Cambridge University Press, 1991 [réimp. 2001].

Toutefois, l'islam, ou mieux dit, le monde islamique, ne désigne pas seulement une communauté d'individus mais aussi un espace physique. Dans cette étude, on a préféré l'expression « Moyen-Orient » comme repère géographique, tout en reconnaissant les ambiguïtés que ce choix peut susciter. Le Moyen-Orient abrite sûrement les autres « religions du Livre » et toute une myriade d'hétérodoxies plus ou moins connues, mais c'est l'islam qui emporte le rôle prépondérant sur l'ensemble. Couramment, il s'agit d'un terme géographique regroupant les différentes entités physiques comprises entre le Maghreb et l'Inde dans son extension longitudinale, et entre l'ensemble Méditerranée-Caucase-mer Caspienne et l'ensemble Sahara mer d'Oman en termes de latitude ¹¹. L'expression « Moyen-Orient », quoique bien présente dans le vocabulaire des langues occidentales, est relativement récente. Constituant à l'origine une notion anglo-saxonne ¹², l'ampleur géographique qu'elle représente a prétendu élargir la désignation de « Proche-Orient », fruit de la diplomatie du XIX^{ème} siècle, elle-même héritière moderne du « Levant » multiséculaire. En dehors de la diversité de sa géographie physique (morphologique, hydrographique, climatologique, etc.), cette désignation renvoie surtout à la perception d'une réalité géopolitique spécifique : le monde islamique. Mais dans la pratique, son emploi reste aussi vague que celui d'autres terminologies discutables comme « Asie centrale » ou « Asie méridionale ».

Ici, son application est réduite à la sphère levantine, en laissant de côté l'intégration de la Jazīrat al-Mağrib. À l'intérieur de cet ensemble, la place fondamentale occupée par l'Iran (particulièrement en ce qui concerne les itinéraires qui ne sont pas des récits de pèlerinage) rend impossible le recours à des expressions comme Proche-Orient ou Levant, qui imposeraient une limite trop évidente par rapport à l'ampleur de l'aire géographique en question. Pourtant, l'insertion de l'Iran dans le « Moyen-Orient » prête à polémiques, dans la mesure où, historiquement, la Perse ne présente pas beaucoup de traces sociologiques comparables avec l'empire ottoman, l'entité politique la plus dominante de la région pendant de nombreux siècles ¹³.

¹¹ Cf. Nikki R. KEDDIE, « Is there a Middle East ? », in *International Journal of Middle East Studies*, 4 (1973), pp. 255-271. L'auteur, d'ailleurs, exprime ses doutes sur l'emploi concret de cette désignation géographique, tout comme sur celle de « monde islamique ». En tous cas, ces expressions correspondent plutôt à des entités géopolitiques issues du mouvement colonialiste européen, n'ayant pas une réalité linguistique équivalente en Orient avant l'introduction des termes occidentaux. Même le mot « Asie » n'existait pas dans les langues asiatiques pour désigner l'ensemble du continent, antérieurement à l'établissement des puissances européennes (Cf. K. N. CHAUDHURI, *Asia before Europe: economy and civilisation of the Indian Ocean from the rise of Islam to 1750*. Cambridge: Cambridge University Press, 1990, p. 22).

¹² Le terme *Middle East* a été utilisé pour la première fois par l'historien américain Alfred T. Mahan dans un article daté de 1902, et correspond à une étendue géographique allant de l'Inde à l'Arabie, avec en son centre, le golfe Persique (Bernard LEWIS et P. M. HOLT, « Introduction », *Historians of the Middle East*. London : Oxford University Press, 1962, p. 1).

¹³ Cf. Nikki R. KEDDIE, « Is there a Middle East ? », *op. cit.*, pp. 258-259.

I : Les itinéraires terrestres portugais au Moyen-Orient

a) *Les auteurs et leurs ouvrages*

Tout au long de la chronologie du XVI^{ème} siècle, nous pouvons trouver quelques cas d'itinéraires terrestres portugais à travers le Moyen-Orient, y compris des itinéraires d'Inde au Portugal et des récits de pèlerinage. Comme dans le choix de tout repère diachronique pris comme limite thématique d'une étude, celui du XVI^{ème} siècle se heurte à des difficultés théoriques. En effet, le nombre de récits de voyage, définis selon les critères que nous avons déjà établis, augmente considérablement au cours du passage vers le XVII^{ème} siècle. Mais face à l'ampleur de cette étude, nous avons décidé de nous restreindre aux principales sources du XVI^{ème} siècle. Ainsi, nous aurons un groupe de textes qui forme un ensemble plus cohérent – au moins au niveau chronologique –, ce qui peut permettre une analyse plus soutenue de la production écrite de cette époque¹⁴.

Nous disposons donc de plusieurs récits émanant d'itinéraires terrestres au Moyen-Orient : deux récits de pèlerinage en Terre Sainte¹⁵, deux récits

¹⁴ Le choix d'un *corpus* de sources correspondant aux critères que nous avons définis exclut naturellement les ouvrages qui ne présentent pas les conditions demandées. La différenciation se fait surtout au niveau de la limitation géographique. Le premier grand récit de voyages du XVI^{ème} siècle est la *Verdadera informaçam das terras do Preste Joam* du père Francisco Álvares, publié pour la première fois à Lisbonne en 1540, véritable *best seller* de l'époque, et traduit en plusieurs langues tout au long du siècle. Mais son action prend place en dehors des limites du Moyen-Orient, celles que nous avons du moins fixées. De plus, le récit du voyage de l'ambassade de D. Rodrigo de Lima ne correspond pas au critère thématique que nous avons choisi pour la constitution du corpus documentaire : il s'agit plus d'une description des coutumes chrétiennes du royaume du *Negus* qu'un véritable récit de voyage. Les itinéraires des pères Pais et Almeida au Yémen n'ont pas été considérés ici à cause du caractère limitrophe de leur trajet. En fait, les voyages des deux ecclésiastiques en Arabie du Sud, quoique faisant encore partie de l'espace moyen-oriental, concernent plutôt des affaires liées à l'univers maritime de l'océan Indien, trop complexes pour être ici explorées. Leurs itinéraires ont été regroupés respectivement dans les ouvrages de Pedro PAEZ, *Historia de Ethiopia*, liv. III, chap. 15-21, et de Manuel de ALMEIDA, *Historia de Ethiopia a alta ou Abassia*, liv. V, chap. 1-6 (in C. BECCARI, *Rerum Aethiopicarum Scriptores Occidentales Inediti a saeculo XVI ad XIX*. 15 vols. Rome : C. de Luigi, 1905, vol. 3, pp. 149-199, et vol. 6, pp. 1-33).

¹⁵ Il y a aussi un récit de pèlerinage écrit par un certain António de Lisboa, correspondant à un voyage réalisé en 1507, mais dont la narration s'arrête au moment de l'arrivée en Terre Sainte, raison pour laquelle nous ne l'avons pas inclus dans notre étude. Le seul manuscrit qui nous reste est conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid et a été publié par Antonio RODRÍGUEZ-MOÑINO dans la *Revista de Estudios Extremeños*, 5 (1949), pp. 31-103. Une partie de ce texte fut remaniée dans un récit appelé « Viaje de Tierra Santa », regroupant plusieurs extraits d'autres auteurs (cf. Joseph R. JONES, *Viajeros españoles a Tierra Santa (siglos XVI y XVII)*. Madrid : Miraguano / Polifemo, 1998, pp. 107-243). Nous avons relevé d'autres récits de pèlerinage en Palestine d'auteurs portugais qui n'ont pas survécu à la course du temps et qui font maintenant partie d'un ensemble de textes disparus. Le *Diario* de Baltasar Dias, qui a fait le voyage en 1581 (Diogo Barbosa MACHADO, *Bibliotheca Lusitana*. 4 vols. Coimbra: Atlântida, 1965-1967, I, 445-6) ; le *Memorial* de Inácio de Lima, en 1545 (*Ibidem*, II, 540) ; l'*Itinerario* de

d'Inde au Portugal et un dernier qu'on pourrait qualifier d'hybride. Ces textes sont complètement différents les uns des autres, même si nous pouvons les classer selon leur forme et leur contenu. Les deux récits de pèlerinage sont très semblables, non seulement en raison de leur nature, mais aussi à cause de l'identité de leurs auteurs et de la période chronologique des voyages. Pourtant, la façon dont les auteurs se situent par rapport aux objectifs qu'ils définissent et aux objets décrits, est très différente. Quant aux itinéraires d'Inde au Portugal, même s'ils présentent un trajet semblable et se classent dans un sous-genre commun, le type de discours employé dans les deux textes n'est pas tout à fait le même. Commençons donc par présenter les hommes et leurs ouvrages suivant un ordre chronologique ¹⁶.

1. António Tenreiro

De tous les auteurs qui seront ici étudiés, António Tenreiro est peut-être le plus connu. Son récit a été publié plusieurs fois depuis 1560 ¹⁷ et a mérité l'attention des chroniqueurs et historiens, tout au long des siècles ¹⁸. On sait très peu de choses sur sa vie avant ses voyages et la plupart des informations qu'on possède sont liées à son exploit et à son ouvrage même. Natif de Coimbra, il embarque vers l'Orient probablement dans sa jeunesse, et sa présence est attestée en Inde dès 1520. Parti d'Ormuz trois années plus tard, Tenreiro fait partie de l'ambassade de Baltasar Pessoa envoyée en Perse

Jorge Henriques (*Ibidem*, II, 807-8) ; la *Jornada da Terra Santa*, de Nicolau Dias (*Ibidem*, III, 491-492). Cet auteur aurait découvert un graffiti laissé par Pantaleão de Aveiro sur le tombeau de Rachel, comme ce dernier le rapporte lui-même dans son récit.

¹⁶ Sur l'ensemble des auteurs, voir Joaquim Veríssimo SERRÃO, *A Historiografia Portuguesa. Doutrina e Crítica*. 3 vols. Lisboa: Verbo, 1972-1974, vol. I ; Luís GRAÇA, *A visão do Oriente na literatura portuguesa de viagens. Os viajantes portugueses e os itinerários terrestres (1560-1670)*. Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda, 1983. Pour les références à l'Antiquité, cf. José Nunes CARREIRA, *Do Preste João às ruínas da Babilónia. Viajantes portugueses na rota das civilizações orientais*. Lisboa: Editorial Comunicação, 1980.

¹⁷ 1565, 1725, 1762, 1829, 1923, 1980, 1991. Nous suivrons la deuxième édition, *Itinerario de Antonio Tenreiro, que da India veyo per terra a este Reyno de Portugal. Em que se contê a viagem & jornada q̃ fez no dito caminho, & outras muytas terras, & cidades, onde esteue antes de fazer esta jornada & os trabalhos q̃ em esta pelegrinação passou*. Ho anno de mil & D. & vinte noue. Coimbra: João de Barreira, 1565.

¹⁸ Sur António Tenreiro, cf. Jean AUBIN, « Pour une étude critique de l'*Itinerário* d'António Tenreiro », *Le Latin et l'Astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*. Vol. II. Ed. par Françoise Aubin; introd. par Geneviève Bouchon. Lisboa / Paris: Centre Culturel Calouste Gulbenkian / Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000, pp. 523-537 ; Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « Un rapport ottoman sur Antonio Tenreiro », in *Mare Luso-Indicum*, 3 (1976), pp. 161-173 ; António LOSA, « O *Itinerário* de António Tenreiro – O Islão visto por um Português de Quinhentos », in *Atti del Terzo Congresso di Studi Arabi e Islamici*. Napoli: Istituto Universitario Orientale, 1967 ; IDEM, « Comentários sobre o Itinerário de António Tenreiro », in *Cultura Islâmica Cultura Árabe*. Lisboa: Sociedade de Língua Portuguesa / Círculo David Lopes, 1969.

pour établir un contact diplomatique avec le Šāh Ismā'īl, fondateur de la dynastie safavide. Après avoir parcouru toute la Perse, le groupe portugais arrive à Tabrīz, en Azerbaïdjan, où il séjournera pendant plusieurs jours, jusqu'à la mort du souverain de Perse. Mais si la mission se retrouve dans une situation difficile face aux changements politiques, Tenreiro, lui, entreprend un long voyage à travers l'Arménie et la Syrie jusqu'en Égypte, où il rencontre un ancien collaborateur d'Afonso de Albuquerque en Inde : un juif appelé Francisco de Albuquerque après sa conversion au christianisme, mais qui avait repris son ancienne religion au Levant. Ayant l'intention de retourner au Portugal, il s'embarque pour Chypre, dans l'espoir de trouver un navire qui le ramènerait en Europe. Mais sa rencontre avec un agent portugais, un arménien, l'incite soudainement à changer ses plans et à retourner en Syrie pour suivre une caravane en route vers Bašra, où il arrive après un trajet semé d'embûches. Quelques années après, on le voit de nouveau traverser la Mésopotamie pour porter un message urgent du capitaine d'Ormuz au roi portugais. Il embarque cette fois-ci pour l'Italie et revient au Portugal en 1529. En 1560, António Mariz publiait à Coimbra pour la première fois le texte de ses exploits sous le titre *Itinerario de Antonio Tenreyro Cavaleyro da ordem de Christo, em que se contem como da India veio por terra a estes Reynos de Portugal*. Le reste de sa vie demeure encore dans l'ombre, mais on sait que ses efforts ont été récompensés par la couronne portugaise, puisqu'il a reçu une *tença* de trente mil *reais* et l'habit de chevalier de l'ordre du Christ en 1530, immédiatement après son arrivée au Portugal¹⁹.

L'*Itinerario* reste un ouvrage énigmatique. Sous l'apparence du récit d'aventures d'un européen à travers plusieurs régions du monde islamique, le texte suscite plus d'interrogations que de certitudes. Il faut savoir, afin de comprendre ce récit, que l'édition imprimée chez António Mariz a souffert beaucoup de changements par rapport au manuscrit original, lequel aurait été connu d'un cercle restreint de gens intéressés par son expérience. On sait maintenant que Fernão Lopes de Castanheda s'est servi d'une version de l'*Itinerario* pour écrire un chapitre sur le voyage de Tenreiro dans le Livre VI de son *História do Descobrimento e Conquista da Índia pelos Portugueses*, publié pour la première fois en 1554, avant la première édition imprimée de l'ouvrage de Tenreiro.

Comme Jean Aubin l'a démontré, il y a des indices qui nous laissent penser que la version que Castanheda avait consultée était différente de celle de 1560. Il mentionne cet ouvrage pour raconter l'épisode de l'ambassade de Baltasar Pessoa²⁰, mais ne cite pas la source dont il dispose quant à la

¹⁹ Voir la publication du document par António BAIÃO, *Itinerários da Índia a Portugal por terra*. Coimbra: Imprensa da Universidade, 1923, pp. X-XI.

²⁰ Fernão Lopes de CASTANHEDA, *História do descobrimento e conquista da Índia pelos Portugueses*. 3^a ed. conforme a ed. princeps revista e anotada por Pedro de Azevedo e P. M. Laranjo Coelho. 4 vols. em 9 tomos. Coimbra: Imprensa da Universidade, 1924-1933, liv. VI, chap. XLVI, p. 224.

description du voyage de Tenreiro en lui-même²¹. Toutefois, si on ne peut pas connaître la date d'édition de ce dernier livre, on peut cependant affirmer que le texte a sûrement été écrit avant la publication de l'*Itinerario*, en 1560²². En tous cas, l'intervalle de temps entre le voyage, la rédaction du récit et sa première édition totalise plus de trente ans, au cours desquels le texte a été probablement changé plusieurs fois.

On possède encore un autre élément qui nous aide à compléter le cadre général de cet ouvrage. Une autre version plus courte de l'*Itinerario* est apparue à la bibliothèque du Palais d'Ajuda²³ ainsi qu'à la bibliothèque des marquis de Fronteira²⁴. Il s'agit de *Viagem por terra que Antonio tenreiro cavaleiro da cassa delRey nosso senhor ffez dormuz a portugall*, qui raconte une partie du voyage de Tenreiro en Asie, plus précisément son dernier voyage, daté de 1528-1529. On y trouve clairement des différences par rapport au texte de l'*Itinerario* : l'auteur y a ajouté des détails absents de l'ouvrage publié en 1560 (et *vice-versa*) ; les circonstances du parcours semblent très différentes dans les deux récits²⁵. On se trouve, probablement, face à une version manuscrite d'une partie indépendante des voyages de Tenreiro, intégrée plus tard dans l'ensemble destiné à l'impression. À titre d'exemple, nous citerons le paragraphe relatif à son passage à Alep²⁶ :

Esta cidade dalepe soya a ser do senhorio do soldã e agora he do turco he muyto rica e abastada de todollos mantymmentos e coussas neçessarias esta setuada na suria e comfyna com arabia e cõ a terra de persya tem aly o turco gramde guarnyça de gemte artelharia e espymgardeiros por a guerra que tem comthinoa com os persyos e esta muito destroyda dos turcos tem hũu muyto forte castello com hũua formossa caua chea dagoa he pouoada de mouros judeus e christãos gregos jacobitas etc. Nesta terra avia tres annos

²¹ IDEM, *ibidem*, liv. VII, chap. LXX, p. 121-123.

²² Jean AUBIN, « Pour une étude critique de l'*Itinerário* d'António Tenreiro », *op. cit.*, pp. 523-537.

²³ Publié par Frederico Gavazzo Perry VIDAL, *Uma nova lição da «Viagem por terra» de António Tenreiro*. Lisboa, 1938 (I Congresso da História da Expansão Portuguesa no Mundo, 2^a secção).

²⁴ Publié par Luciano RIBEIRO, « A viagem da Índia a Portugal por terra, feita por António Tenreiro », in *Studia*, 3 (1959), pp. 110-123.

²⁵ Pour une étude détaillée des différences entre les deux textes, consulter Jean AUBIN, « Pour une étude critique de l'*Itinerário* d'António Tenreiro », *op. cit.*, p. 528.

²⁶ Tenreiro décrit la ville d'Alep au moment de son premier voyage à travers la Syrie, en captivité, selon son propre témoignage (chap. XXXIII). Il s'agit d'un texte tout à fait différent de celui de *Viagem por terra*, ce qui nous laisse imaginer à quel point ces textes ont subi un travail minutieux de sélection et d'adaptation. Comme on ne connaît pas d'autres manuscrits de son itinéraire, on ignore l'ampleur de ces altérations par rapport au texte original. Le manuscrit de *Viagem por terra* paraît donc avoir une existence indépendante de l'*Itinerario*, surtout parce qu'il sert tout simplement à montrer la possibilité de communications rapides entre Ormuz et le Royaume.

que nom chouya e por yssou estaua desfaleçyda de mātymētos. Nom fuy a damasco por me ficar desviado do caminho²⁷.

Ce dernier manuscrit aide aussi grandement à comprendre ce qu'il est advenu de Tenreiro, après son arrivée au Portugal. Le chroniqueur Diogo do Couto en avait déjà parlé : le soir même de son retour au royaume, le voyageur aurait été victime d'un guet-apens, en sortant de chez le souverain. En dépit d'une enquête ouverte par le roi João III, on ne connaîtra jamais les raisons de cet assaut²⁸. Le manuscrit donne une version différente des événements. Tenreiro est en fait agressé la seconde nuit de son arrivée à Lisbonne, alors qu'il sortait de chez Diogo Lopes de Sequeira, ancien gouverneur de l'Inde. La nuit suivante, le même groupe essaie à nouveau de l'attaquer dans une maison où il avait été placé par ordre du roi, mais les gardes réussissent à garantir sa protection²⁹.

2. *L'auteur anonyme du Breve tratado e regimento*

Au milieu du XVI^{ème} siècle, un Portugais, dont le nom est resté inconnu, entreprend un voyage de Lisbonne à Ormuz en traversant l'Europe occidentale, les Balkans, le Levant et la Mésopotamie. Son exploit ne peut pas passer inaperçu : il a parcouru un trajet d'une étendue immense, essayant toujours de noter les caractéristiques principales des lieux et les événements les plus remarquables. Selon les propres mots de l'auteur, son voyage avait été entrepris entre 1551 et 1555. Après une tentative ratée pour passer en Inde en empruntant la mer Rouge, il reste bloqué un an en Italie, où il finit par se procurer l'argent nécessaire pour financer son nouveau voyage. Il aura probablement rédigé son livre en 1559 ou au début de l'année 1560, car il évoque la mort récente de l'empereur Charles Quint et la montée sur le trône de son fils, Philippe II.

Le récit qui décrit son voyage est intitulé *Breve tratado e regimento pera toda a pessoa que do reino de portugual quiser ir ao sancto sepulcro e [ter]ra sancta de Hierusallem. E ver tambem o reino do [g]ram Cairo e asi pasar a*

²⁷ *Viagem por terra que Antonio tenreiro cavaleiro da cassa delRey nosso senhor ffez dormuz a portugall*, Biblioteca da Ajuda, ms. 50-V-22, n° 46, fl. 355, publié avec quelques erreurs de lecture par Frederico Gavazzo Perry VIDAL, *Uma nova lição da «Viagem por terra» de António Tenreiro*, *op. cit.*, p. 21. Son article, même s'il contribue à la réflexion autour de Tenreiro, pose quelques problèmes au niveau de sa compréhension. Une erreur grave de lecture l'a amené systématiquement à transcrire « judeu » par « jndu ». Pour d'autres « fantaisies » de l'article, voir Jean AUBIN, « Pour une étude critique de l'*Itinerário* d'António Tenreiro », *op. cit.*, p. 528, n. 23.

²⁸ Cf. Diogo do COUTO, *Década Quarta da Ásia*. Ed. crítica, anot. e coord. de M. Augusta Lima Cruz. 2 vols. Lisboa: Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses / Fundação Oriente / Imprensa Nacional – Casa da Moeda, 1999, vol. I, liv. V, chap. VII, p. 262.

²⁹ *Viagem por terra*, *op. cit.*, fl. 355v.

India. Aqui achara vias direitas que o Autor deste tratado pasou, e vio, partindo da Lixboa pera o reino de Ingraterra donde começa este tratado, e pomedolhe fim na India na çidade de ormuz, et se trouve actuellement conservé à la bibliothèque de l'Hispanic Society of America, à New York ³⁰. Il comprend soixante-deux chapitres et cent vingt-neuf folios (index inclus). A côté du corps de texte, dont l'écriture semble remonter à la deuxième moitié du XVI^{ème} siècle, des annotations *alia manu* sont portées en marge. Il s'agit probablement d'une copie. Malheureusement, on ne connaît pas l'auteur de ce récit. Son nom n'a pas été dévoilé dans le titre de l'ouvrage, et l'ensemble du texte observe le même silence. Mais l'auteur nous a laissé quelques pistes, permettant éventuellement dans le futur de découvrir son identité. Il nous indique, par exemple, qu'il possède un handicap ³¹.

En fait, il s'était déjà rendu en Inde à deux reprises quand il était plus jeune. Nous avons réussi à en savoir un peu plus à partir des raisons qu'il donne sur sa volonté de poursuivre son itinéraire terrestre par la voie d'Istanbul, malgré les dangers que cela comportait.

A primeira [razão] porque desde minha moçidade sempre fui inclinado, e deseioso de ver muyto mundo. E a segunda porque se me ofereço companhia na embarcação *scilicet* hũ venezeano, e dous italianos, e hũ castelhano, e outro gualego e asi hũ biscainho. De maneira que fomos os da desembarcações [*sic*]. E a terceira razam que dou por mÿ, foi que ja outra viagem tinha cometido ho caminho pera a India auia hũ anno e meio. E ja avia estado em a terra sancta de Hierusallem, e querendo passar a India, emuerney no gram Cairo. e dahy pasei a hũ gram porto do mar Ruiuo junto da çidade de Adem. E ofereçoseme não poder pasar [...]. Por onde por falta de dinheiro me foy forçado tornar a Veneza, e a Itallia e Roma, Aonde pedindo alcançey algũ dinheiro com que tomei o segundo anno a cometer o dito caminho em cõpanhia dos peregrinos daquelle anno de 1551. Com desejos e fundamento de pasar a India por outra via por onde pasei, e ter posto na vontade. que pois ja tinha pasado em minha moçidade a India por mar duas vezes, a avia de depasar a terceira por terra. Asi que quero dar cõcllusam a razam que de mÿ dou pera tomar a rota devida e meu caminho desta desembarçaçam, e contarey todas as cousas, e caminhos da romaria que pasei, e asi das que restam ate chegar as Indas de portugual, e a çidade de ormus. despois de tam longos trabalhos ³².

Le *Breve tratado e regimento* ne s'intègre pas facilement dans le système de classification thématique. Même si le titre paraît attribuer une certaine importance au pèlerinage vers les lieux saints, la lecture de ce texte soulève des questions beaucoup plus complexes. En fait, la structure même du récit

³⁰ Avec la cote Ms. HC 387/5015.

³¹ Il fait allusion à son handicap au moment de la traversée des Balkans, lorsque l'auteur mène des enquêtes auprès des populations juives, lesquelles ne se montraient pas toujours très compréhensives, mais le prenaient le plus souvent en pitié à cause de son *aleigam* (fl. 31).

³² *Breve tratado e regimento*, fls. 25-25v.

semble contredire son appartenance au genre des récits de pèlerinage : sur un total de soixante-deux chapitres, une partie seulement est consacrée à la description de la Terre Sainte. De plus, d'après ce qu'on a pu constater, son objectif reste concentré sur le voyage à travers l'empire ottoman et le souhait de regagner l'Inde par la terre. Nous pensons, par conséquent, qu'il s'agit plutôt d'un ouvrage qui se situe véritablement entre les deux sous-genres définis : ni tout à fait un récit de pèlerinage, ni tout à fait non plus un itinéraire d'Inde au Portugal (puisque'il est question ici du chemin inverse), ce récit occupe une place exceptionnelle parmi les sources littéraires portugaises connues pour le XVI^{ème} siècle.

L'intérêt de cet itinéraire réside surtout dans le fait qu'il s'agit du premier récit de voyage portugais à faire état d'un trajet à travers la péninsule balkanique jusqu'à la ville d'Istanbul, ce qui est en soi très rare dans l'ensemble de la littérature des voyages portugaise³³. Mais son récit nous est également précieux par la quantité de petites notes historiques enrichissantes, qui montrent l'intérêt de l'auteur pour la mémoire des événements, surtout ceux concernant le règne de Charles Quint, dont la mort (1558) a précédé la rédaction du récit.

Longtemps ignoré, le *Breve tratado e regimento* reste encore un ouvrage inconnu des historiens et littéraires de la culture portugaise³⁴. À notre connaissance, le seul chercheur qui s'est penché sur son étude, Joseph R. Jones, en a dressé un portrait peu enthousiaste³⁵, surtout parce qu'il le compare avec les autres récits de pèlerinage contemporains, ce qui ne

³³ Même l'auteur en semble conscient puisqu'il l'exprime clairement, révélant une attitude commune à la plupart des autres voyageurs. « [...] estou a dizer que de portugal não pasou nenhũ homẽ este caminho, que tam meudamente isto pasase e vise, como eu » (*ibidem*, fl. 31v.).

³⁴ Plusieurs chapitres du manuscrit concernant la description de la Terre Sainte ont été traduits en espagnol (castillan) et publiés dans le recueil de Joseph R. JONES, *Viajeros Españoles a Tierra Santa (siglos XVI y XVII)*. Madrid: Miraguano Ediciones / Ediciones Polifemo, 1998.

³⁵ Jones reconnaît le caractère inhabituel de ce texte et souligne fortement les erreurs géographiques et chronologiques de ses références. En fait, lui-même n'est pas exempt de toute faute, puisqu'il désigne l'année 1551 comme la date d'achèvement du manuscrit, alors que l'auteur ne la mentionne même pas (cf. *ibidem*, p. 298). Il est vrai qu'il y a des incongruités chronologiques dans son récit, mais qui paraissent dues à la rédaction même. Lorsqu'il parle de la prise de Rhodes par les Turcs, l'auteur affirme que l'événement aura trente-huit ans à la fin de l'ère 1570 (*Breve tratado e regimento*, fl. 59). Il avait en effet raison : l'anniversaire tomberait à la fin de l'année durant laquelle il écrivait ; mais il s'agissait de l'année 1560 et non 1570. On peut peut-être attribuer cette faute au travail du copiste. Une autre erreur chronologique concerne l'évocation des villes de Belgrade et Buda. « Estas cidades tomou antes dous annos que tomase Rodes, quando entrou pollo reyno dongria de que era emperador Carllos que esta em gllora [*sic*] amẽ » (*ibidem*, fl. 27^r). En fait, l'actuelle capitale serbe avait été prise par les Turcs en 1521 (le 29 août), un an avant la conquête de Rhodes (Noël 1522), n'ayant pas été Buda conquise avant 1541, vingt ans après Belgrade (cf. articles « Belgrade » et « Budin » in *ENCYCLOPÉDIE de l'Islam*. Nouvelle édition. Leiden / Paris : Brill / Maisonneuve et Larose, 1960-2003, vol. I, pp. 1163a et 1284b [ouvrage dorénavant cité comme *EI*²]).

contribue pas beaucoup à sa valorisation. Nous sommes devant une source d'interprétation difficile, s'agissant d'un discours considérablement différent de celui de ses contemporains. Sans trop se perdre dans la description visuelle des objets, l'auteur ne formule pas beaucoup de considérations personnelles, et fuit quelque peu les thèmes littéraires de son temps. En parlant des juifs, il ne leur attache pas des attributs négatifs comme on pourrait s'y attendre, à une époque où les sentiments anti-judaïques se diffusaient largement (ce qui ne passe pas inaperçu, par contre, dans les autres itinéraires étudiés ici). Cette tolérance – ou du moins, cette absence de critique – peut nous diriger vers l'identité éventuelle de l'auteur. Serait-il juif ? Probablement non, mais on ne doit pas écarter la possibilité de considérer notre homme comme un nouveau-chrétien ³⁶.

3. *Fr. António Soares*

De la vie d'António Soares, on connaît un peu plus de choses que pour celle d'autres auteurs de ces itinéraires. Fils de Lourenço Soares de Melo, majordome de l'Infant-cardinal D. Afonso ³⁷, un des frères du roi João III, il est entré à l'âge de neuf ans à l'abbaye d'Alcobaça. Plus tard, il parle de son envie de faire le pèlerinage de Jérusalem à ses supérieurs et obtient leur autorisation, ainsi que le soutien matériel probable du cardinal – son protecteur – et du souverain. Parti de Lisbonne en 1552, António Soares prétend faire le voyage en traversant l'Espagne, jusqu'à la côte levantine de la péninsule. Après avoir renoncé à embarquer à Cartagène, il finit par prendre un navire à Alicante qui l'emmène à Gênes. Il passe quelque temps à Rome, où il rencontre le Pape, qui lui demande de faire un rapport sur les Maronites du Liban. Après avoir pratiqué la charité à l'Hôpital de Saint-Jacques, il part pour Venise, en 1552, où il réussit à prendre place à bord d'un navire pour la Palestine.

Il visite ensuite plusieurs endroits en Terre Sainte, y fréquente des lieux de pèlerinage – les stations – et note par écrit ses rencontres avec des personnages locaux. Ses observations concernent surtout la cohabitation entre

³⁶ Il loue la carrière d'un nouveau-chrétien à Avignon, en dépit de sa condition. « [...] fuoi em ella capitam muitos annos hũ portuguez chamado o capitam Jorge anriquez com muita grandeza e estado seruido de gente nobre como marquez. Cujos banquetes e baixellas, querem dizer que nenhũ senhor de titullo a tinha milhor. Querem dizer que era cristão nouo e que tudo alcançou soó por bom caualleiro esforçado, e vnico soldado » (*Breve tratado e regimento*, fl. 6). Nous ne savons pas si ce Jorge Henriques est l'auteur d'un des récits de pèlerinage perdu que nous avons mentionné plus haut ou un homonyme.

³⁷ Sur Lourenço Soares de Melo, on connaît sa lettre de noblesse (*carta de fidalgo*), rédigée à Setúbal, le 22 avril 1532 (Instituto dos Arquivos Nacionais – Torre do Tombo [IAN-TT], Chancelaria de D. João III, livre 18, fl.17), et un document qui le nomme conseiller du roi, deux ans après, rédigé à Évora, le 12 février 1534 (IAN-TT, Chancelaria de D. João III, livre 20, fl. 29).

personnes de religions diverses, juifs, musulmans et chrétiens orientaux, alors que lui-même insiste, parallèlement, pour prendre contact avec les Maronites et les Druzes du Liban. Le discours d'António Soares est extrêmement imprégné d'esprit missionnaire envers les populations orientales, comme si la valeur de son voyage dépendait du nombre de conversions réalisées en Orient.

Après quelques incidents, il revient à Rome, où il écrit au roi pour notamment lui évoquer brièvement ses rencontres avec les juifs portugais de Syrie ainsi qu'une personne qu'il avait reconvertie. Il s'agissait d'un homme enlevé au Portugal par sa mère quand il était encore enfant³⁸. C'était probablement Vicente Pinto, dont António Soares vante la reconversion au début de son ouvrage, dans son « avis ». L'auteur est resté à Rome pendant plusieurs années, partant ensuite avec trois nobles arméniens qu'il accompagne jusqu'à Valladolid. Il suit la côte méditerranéenne de l'Italie du Nord-est, passe par Marseille et dit avoir été persécuté à Arles par des Huguenots. En Espagne, António Soares restera environ trois ans, fréquentant l'Université de Salamanque. En 1558, on le retrouve au couvent de Monserrate, où il écrit la dédicace de son ouvrage au cardinal D. Henrique.

L'Itinerario aa casa sancta fourmille de références à des personnages importants croisés au cours de son voyage. Fils d'un fonctionnaire de la maison royale, il avait probablement fréquenté des milieux sociaux proches du pouvoir, ce qui se reflète dans le texte. Il a rencontré la sœur du duc de Bragança en Espagne et rapporte de ses nouvelles à son beau-père, duc et vice-roi de Valence, que l'auteur trouve ensuite à Alicante. Cette facilité de contacts fait constamment partie de son récit, dans lequel on note une ambiance omniprésente d'intrigue et de soupçon autour de lui. C'est ce qui se passe lors de son arrivée à Rome, où des Portugais soupçonnent sa mission. Le cardinal D. Miguel da Silva, ancien ambassadeur portugais, exilé

³⁸ Lettre du 7 août 1556, IAN-TT, Gavetas, 2-9-44. Ce document a été publié dans Durval Pires de LIMA, « Itinerários manuscritos da Terra Santa: séculos XVI e XVII », in *Revista da Biblioteca Nacional*, s. 2, 4-2 (1989), p. 100 et dans *As Gavetas da Torre do Tombo*. 12 vols. Lisboa: Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1960-1977, vol. I, p. 896. Dans les transcriptions, on y trouve un petit détail, qui, insignifiant au premier abord, peut néanmoins aider à résoudre une équivoque concernant l'identité d'António Soares. Dans son ouvrage, une des pages qui porte le titre du récit (fl. 11) désigne l'auteur comme le Padre António Soares de Albergaria, un nom repris par la plupart des textes. Nous sommes, à présent, en mesure de considérer cette désignation comme fautive, l'amalgame ayant été fait avec un autre auteur, homonyme, de la Renaissance, un généalogiste né plus tard dans le siècle (cf. Joaquim Veríssimo SERRÃO, *Figuras e caminhos do Renascimento em Portugal*. Lisboa: Imprensa Nacional – Casa da Moeda, imp. 1994, p. 431). L'auteur ne s'appelait sûrement pas « Albergaria » mais portait très probablement le nom de famille de son père, « Melo », même s'il ne le mentionne pas tout au long de son ouvrage. Dans le document original qu'on a cité ci-dessus, on ne peut pas lire son dernier nom, écrit en marge d'un folio coupé, mais on devine très clairement le début de la lettre « m ». Soulignons que l'article de Durval Pires de Lima présente des erreurs graves d'interprétation et, comme tel, ses conclusions devront être prises avec beaucoup de réserve.

auprès du Saint-Siège pour des désaccords avec le roi, pense que notre auteur est à Rome afin de délivrer un message. L'ecclésiastique lui offre son toit, puisqu'il s'agissait du fils de Lourenço Soares de Melo ³⁹.

Si la recreation d'une atmosphère de suspiscion sert probablement une fonction littéraire dans son récit, il est vrai également que l'auteur n'exprime pas non plus d'une façon suffisamment claire les véritables objectifs de son voyage, liés en partie aux contacts avec les agents portugais au Levant. À un certain moment du texte, il laisse entendre très discrètement que son voyage devait aboutir en Perse, mais qu'il n'avait pas maintenu cette destination à cause de la peste.

Eu uinha per ho caminho de Hyerusalem pera que indo dereyto a damasco ou Aleppo passâdo ou sahindo pelo eufrates podesse hyr a persia e aa dita Armenia. Esta era minha rotta pera laa se me não impidira a grãde furia da peste, e hos grãdes perigos que adiamte ouuyrão ⁴⁰.

De lecture difficile, imprégné de formules latines que l'auteur ne se sent pas toujours obligé de traduire, l'*Itinerario aa casa sancta* constitue un répertoire d'informations inédites pour comprendre la présence lusitanienne en Orient, surtout en ce qui concerne les réseaux juifs de « nation portugaise ». Sans toujours réussir à éviter l'amalgame d'informations, António Soares nous présente un ouvrage à caractère légèrement propédeutique. Cette oeuvre mérite ainsi une mention exceptionnelle pour être le premier récit de pèlerinage écrit en langue portugaise, et en ce sens, sa rédaction a prétendu remplir une place vacante dans la culture portugaise.

4. *Fr. Pantaleão de Aveiro*

Le premier récit de pèlerinage portugais imprimé a été l'*Itinerario da Terra Sancta, e suas particularidades, composto por Frey Pantalem daveiro*, publié à Lisbonne chez Simão Lopes, en 1593. Celui-ci rapporte le voyage réalisé par le franciscain en Palestine de 1563 à 1564, période durant laquelle il a habité Jérusalem, ce qui, selon ses propres mots, le différencie de la

³⁹ « [...] ho R^{mo} Cardeal dom Miguel da Silua que he na gloria me mandou dizer por Guaspar soarez que se uinha com alguã neguocio de Importancia, o datario era seu amigo grande, e se per uentura pretendia tirar o abito que aly estaua sua casa por eu ser cousa de Lourenco soarez de Mello » (*Itinerario aa casa sancta*, livre I, chap. III, fls. 13^v-14^r). Pour plus d'informations au sujet de D. Miguel da Silva, voir Sylvie DESWARTE, « La Rome de D. Miguel da Silva (1515-1525), in *O Humanismo Português 1500-1600*. Primeiro Simpósio Nacional 21-25 de Outubro de 1985. Lisboa : Academia das Ciências de Lisboa, 1988, pp. 177-307. L'anonyme du *Breve tratado e regimento* le mentionne à propos d'Ancona : « E ja nella residio o Cardial Dom Miguel da Silua portuges por regedor, por ser do papa » (fl. 12^r-12^v).

⁴⁰ *Itinerario aa casa sancta*, livre IV, chap. XIII, fl. 100.

plupart des autres auteurs ⁴¹. Mais, en dehors de l'importance du récit de ses impressions, recueillies pendant un séjour plus long que de coutume en Terre Sainte, son ouvrage présente plusieurs points d'intérêt dignes d'être relevés.

En premier lieu, il convient de noter que son voyage à Jérusalem prend place à une période particulièrement opportune puisqu'il rencontre le père Boniface de Raguse à Rome dont les services comme gardien du Mont Sion vont être décisifs pour le succès du pèlerinage. Déjà connu au Levant, cet ecclésiastique possédait une expérience remarquable de la cohabitation avec les différents groupes de populations de Palestine, ce qui se révélera d'une grande utilité pour Pantaleão, qui ne manquera pas de souligner le rôle de premier plan de ce personnage tout au long de son récit. Son rôle d'intermédiaire entre les chrétiens – en particulier les Latins, que Pantaleão préfère appeler Francs (*Frangues*), selon la désignation arabe ⁴² – les musulmans, et surtout l'administration turque, apparaît comme un élément fondamental pour comprendre le déroulement des pèlerinages et la permanence des moines franciscains en Orient. D'après le témoignage de Pantaleão lui-même, l'idée de son pèlerinage était partie d'une invitation de Boniface.

Le récit de Pantaleão constitue sans aucun doute un exemple extraordinaire dans l'ensemble de la production des livres de pèlerinages chrétiens en Terre Sainte, une opinion partagée par plusieurs historiens ⁴³. Tout à la

⁴¹ Pantaleão dit qu'il est resté en Terre Sainte pendant un an et presque huit mois. En fait, il a probablement séjourné à Jérusalem entre les mois d'avril 1563 et novembre 1564 (cf. C. F. BECKINGHAM, « Pantaleão de Aveiro and the Ethiopian Community in Jerusalem », *Between Islam and Christendom. Travellers, Facts and Legends in the Middle Ages and the Renaissance*. London: Variorum, 1983, XVI, p. 329).

⁴² « Franquia chamão naquellas partes ás terras dos christãos da nossa Europa, sugeytos á obediencia da Santa Madre Igreja de Roma, & francos aos mesmos christãos. Hũs dizem ser assim chamados dos turcos, & mouros, & das demais nações orientaes, por serem gente livre, & frãca, & a ninguem tributaria: & outros dizem, que como os franceses conquistáão a Terra Santa, & outras partes do Oriente com ajuda de outras naçoens suas visinhas, & a possuirão algum tempo, ficou nellas o nome de francos, & seu appellido, o qual corre por todo o Oriente, & até a nossa Índia Oriental. Escrevo aqui isto, porque como algũas vezes hey de tratar deste vocabulo francos (a que na Terra Santa chamaõ frangi) se entenderá que o digo pela nossa nação latina » (PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Sancta e suas particularidades*. 7^a ed., com introd. de António Baião. Coimbra: Universidade de Coimbra, 1927, chap. XVIII, p. 89)

⁴³ Sur le récit de Pantaleão, voir C. F. BECKINGHAM, « Pantaleão de Aveiro and the Ethiopian Community in Jerusalem », *Between Islam and Christendom*, op. cit. ; IDEM, « The Itinerário of Fr. Pantaleão de Aveiro », *ibidem*, XVII ; Marie-Christine GOMEZ-GÉRAUD, « Récit de pèlerinage et modèle : le cas de Frère Pantaliao d'Aveyro », in *Littérales*, 7 (1990), pp. 71-83 ; IDEM, « Une altérité ambiguë : renégats et convers dans l'*Itinerario da Terra Sancta* de Frère Pantaleão d'Aveiro », in *L'étranger : identité et altérité au temps de la Renaissance*. Dir. M. T. Jones-Davies. Paris : Klincksieck, 1996, pp. 101-118 ; IDEM, *Le crépuscule du Grand Voyage. Les récits des pèlerins à Jérusalem (1458-1612)*. Paris : Honoré Champion, 1999 ; Manuel Augusto RODRIGUES, « Aspectos da presença árabe no Itinerário da Terra Santa de Fr. Pantaleão de Aveiro », in *Actas IV Congresso de Estudos Árabes e Islâmicos*. Coimbra-Lisboa 1 a 8 de Setembro de 1968. Leiden : Brill, 1971, pp. 397-443. Pour une approche linguistique, cf. A. Gomes PEREIRA, « Gramatica e Vocabulario de Fr. Pantaleão d'Aveiro », in *Revista Lusitana*, XVI (1913), pp. 81-109.

fois récit de voyage, description géographique, compilation d'histoires moralisantes, collection de légendes locales et témoignages de dévotion religieuse, son ouvrage excède, sur beaucoup de points, l'expérience d'António Soares. Sa richesse littéraire et linguistique, aussi bien que la fluidité de son style descriptif, ont fait du livre de Pantaleão un succès d'édition tout au long des siècles ⁴⁴.

Un autre élément de distinction par rapport à la généralité des récits de pèlerinage, c'est son évidente tolérance envers les communautés chrétiennes, musulmanes et juives de Palestine et de Syrie, une tolérance cependant limitée par les formules littéraires habituelles de son temps, comme on aura l'occasion de le vérifier. Ce sentiment peut se justifier, selon Beckingham qui reprend une citation du texte même, par l'origine de Pantaleão qui était proche du milieu nouveau-chrétien portugais ⁴⁵.

5. *Mestre Afonso*

Le chirurgien connu sous le nom de Mestre Afonso a vécu en Inde pendant plusieurs années, ayant servi le gouverneur D. Francisco Coutinho, comte de Redondo, ainsi que son successeur intérimaire, João de Mendonça. À l'arrivée du vice-roi, D. Antão de Noronha, Mestre Afonso s'embarque avec Mendonça pour le Portugal. Mais après l'échec d'une traversée de l'océan Indien occidental, il finit par arriver à Ormuz. Il se fixe alors pour but de voyager par voie terrestre pour apporter des nouvelles au royaume portugais, avant l'arrivée des navires de la « Carreira da Índia ». Après quatorze mois de route, il rejoint Lisbonne à la fin du mois d'août 1566. Probablement écrit dans les années qui suivent ⁴⁶, le récit de Mestre Afonso est longtemps resté sous sa forme manuscrite, jusqu'à sa publication au XIX^{ème} siècle ⁴⁷.

L'original du récit – *Ytinerario de Mestre Affonso, solurgião mor que foi da India, em tempo do comde visorei e do governador João dememdonça, da viagem que fez da Imdia por terra a estes reinos de Portugal, por mandado do mesmo governador* – est conservé à Lisbonne ⁴⁸, mais on connaît une autre version du voyage de Mestre Afonso. Beaucoup plus réduit, l'*Itinerario da ilha dormuz ate tripoli de berberia* [sic] e dai ate a rochela de frãça de mestre

⁴⁴ Rééditions : 1593, 1596, 1600, 1685, 1721, 1732, 1927.

⁴⁵ Cf. « The Itinerário of Fr. Pantaleão de Aveiro », *op. cit.*, p. 6.

⁴⁶ Mestre Afonso fait deux fois référence à la victoire chrétienne de Malte (1565). S'il avait écrit son récit après la bataille de Lépante (1571), il n'aurait sûrement pas manqué de mentionner également cet événement.

⁴⁷ L'ouvrage de Mestre Afonso a été publié pour la première fois par Albano Antero da Silveira Pinto, sous le titre « Viagens por terra da India a Portugal em 1565. Itinerário de Mestre Afonso, Solurgião mor que foi na India », in *Annaes marítimos e coloniais*, IV-V (1845-1846). Nous utiliserons ici l'édition d'António Baião, *Itinerários da Índia a Portugal por terra*. Coimbra: Imprensa da Universidade, 1923.

⁴⁸ IAN-TT, Manuscritos da Livraria, n° 2262.

*afonso*⁴⁹ ne peut se substituer à la lecture de l'exemplaire de la Torre do Tombo; mais les pages finales consacrent bien plus de lignes à la description du voyage de retour en Europe, à travers l'Italie, la Suisse et la France⁵⁰. Il s'agit très probablement d'une rédaction antérieure, puisqu'elle accorde un développement très étendu à la partie finale du récit, que l'auteur coupera dans l'*Ytinerario* de la Torre do Tombo, renvoyant le lecteur, pour cette partie, à l'ouvrage de Gaspar Barreiros⁵¹.

Contrairement au récit de Tenreiro, l'*Ytinerario* de Mestre Afonso reste un ouvrage d'une valeur littéraire très appréciable, riche en détails d'ordre ethnologique et géographique. Une partie de son itinéraire décrit des régions qu'il n'a pas visitées et nous ne connaissons pas ses sources à ce sujet. Cependant, ce témoignage n'a pas encore reçu l'attention due au récit d'un itinéraire de cette qualité. Une des raisons qui peut expliquer cette lacune est peut-être sa structure très inhabituelle, consistant à diviser l'ouvrage en accord avec l'organisation des différentes caravanes qu'il a prises au cours du voyage⁵², ce qui donne aux premiers chapitres un volume inhabituel pour l'époque.

b) *Quelques questions au sujet des itinéraires*

La lecture des récits de voyage suscite toute une série de questions indispensables à son interprétation. Il y a, tout d'abord, la question de l'influence de la société sur l'élaboration des textes, problème dont on a déjà esquissé les contours dans notre « Introduction ». Parallèlement, il ne faut pas oublier de réfléchir sur le rôle du public destinataire de l'ouvrage, à l'intérieur du discours. Ces deux aspects conditionnent fortement non seulement la forme mais surtout le choix des sujets développés dans le récit. Si l'analyse textuelle reste un exercice délicat étant donné le nombre réduit d'informations concer-

⁴⁹ Biblioteca Nacional de Lisboa, Manuscritos, n° 11026. L'utilisation de l'expression « tripoli de berberia » ne peut être qu'une erreur du copiste.

⁵⁰ Cf. Luís de MATOS, « Alguns Manuscritos Ultramarinos da Biblioteca Nacional de Lisboa », in *Boletim Internacional de Bibliografia Luso-Brasileira*, 12-1 (1971), p. 535.

⁵¹ « e nom escreuo o processo, lugares, çidades, senhorios, e amtiguidades deste caminho por ser muy sabido e trilhado de muitos, e por amdar impresso hũu liuro que fez hũu gaspar barreiros, em que muy particular e eruditamente escreueo a mor parte dos lugares e çidades de italia, e outros liuros que tambem amdão ímpressos » (*Ytinerario*, p. 307). Il s'agit de la *Chorographia de alguns lugares que stam em hum caminho que fez Gaspar Barreiros o anno de MDXXXVI começando na cidade de Badajoz em Castella, té á de Milam em Italia*. Coimbra : João Álvares, 1561.

⁵² Mestre AFONSO, *Ytinerario*, in *Itinerários da Índia a Portugal por terra, op.cit.*, p. 171. Son récit s'organise de la manière suivante : chap. I : Ormuz – Kāšān ; chap. II : Kāšān – Tabrīz ; chap. III : Tabrīz – Alep ; chap. IV : Alep – Tripoli ; chap. V : Tripoli – Chypre ; chap. VI : Chypre – Venise – Portugal. L'auteur anonyme du *Breve tratado e regimento*, par exemple, défend l'existence de chapitres très courts (chap. VIII, fl. 31^v).

nant les auteurs et leurs étapes de création littéraire, on peut toutefois discuter quelques points élémentaires à la lumière des repères disponibles.

La culture écrite portugaise du XVI^{ème} siècle soulève certaines questions essentielles à la compréhension de la production de récits de voyages. Situé dans une zone périphérique de l'Europe de la Renaissance, le Portugal connaîtra tardivement l'invention de l'imprimerie qui s'y installera de manière lente et difficile.

L'explication d'un tel retard renvoie à des barrières de différente nature, qui, s'opposant à la diffusion du phénomène, ont contribué à ralentir le développement des imprimeries. Des raisons économiques interviennent tout d'abord : le prix élevé du matériel (le papier et les caractères de plomb, longtemps importés) influençait forcément le coût des éditions. Le public était très réduit et limité en grande partie aux classes dirigeantes. Mais entraînait également en jeu l'attitude traditionnelle des élites culturelles et du pouvoir, qui regardaient l'imprimerie sinon d'un œil méfiant, du moins réservé. En conséquence, la permanence du format manuscrit⁵³ constituera un obstacle à la circulation et à la diffusion massive des textes, ce qui explique aussi la disparition de beaucoup d'entre eux.

Un autre aspect essentiel de cet enjeu, c'est le choix des thématiques. Comme J. Borges de Macedo l'a constaté, l'évolution de l'imprimerie suit les préoccupations des classes dominantes et résulte des besoins doctrinaires et politiques des franges les plus puissantes de la société portugaise de l'époque⁵⁴. La majorité des exemplaires imprimés au XVI^{ème} siècle regroupe des ouvrages à caractère religieux ou moraliste, mais le nombre de documents de nature officielle représente également une part importante de cette production.

En ce qui concerne la littérature des voyages, son volume semble encore très réduit, malgré la dimension globalisante des découvertes portugaises et même si l'un des tous premiers livres imprimés au XVI^{ème} siècle présente

⁵³ Cf. Ana Isabel BUESCU, « Cultura impressa e cultura manuscrita em Portugal na Época Moderna: uma sondagem », in *Penélope*, 21 (1999), pp. 11-32 ; IDEM, « A persistência da cultura manuscrita em Portugal nos séculos XVI e XVII », in *Ler História*, 45 (2003), pp. 19-48. Pour l'étude plus générale de l'imprimerie en Europe et de ses conséquences au niveau culturel, consulter Lucien FEBVRE et Henri-Jean MARTIN, *L'apparition du livre*. Postface de Frédéric Barbier. Paris : Albin Michel, 1999 [première édition – 1958] ; Elizabeth L. EISENSTEIN, *The Printing Press as an Agent of Change*. New edition (complete in one volume). Cambridge : Cambridge University Press, 1997 [première édition – 1979].

⁵⁴ Jorge Borges de MACEDO, « Livros impressos em Portugal no século XVI. Interesses e formas de mentalidade », in *Arquivos do Centro Cultural Português*, 9 (1975), p. 190. Selon cet auteur, les ressources limitées du pays, les besoins institutionnels et politiques de l'administration et la finalité essentiellement pratique de l'imprimerie sont autant de facteurs contribuant à l'explication de ces conditions. « O aproveitamento pela cultura sem objetivos imediatos é muito mais lento. Este exige ócios e garantias de sobrevivência, além da audiência pública que só a pouco e pouco seria adquirida e à custa de extraordinários esforços » (*ibidem*, p. 200).

la première collection de voyages, regroupant les récits de Marco Polo, de Niccolò de' Conti et Hyeronimus di Santo Stephano⁵⁵. D'autres genres voisins, comme la chronique, connaîtront un développement sans précédent, mais la plupart des textes de nature géographique resteront manuscrits pendant des décennies, voire des siècles.

A une époque où l'accès à la production écrite restait encore très restreint, nous ne pouvons pas imaginer un public très large pour ces œuvres. Il faut aussi penser aux stratégies éditoriales, qui à cette époque privilégiaient la publication de textes plus susceptibles de séduire la consommation de masse. Ce n'est pas un hasard si ces livres sont dédiés au roi, le premier mécène, ou aux membres de son entourage, spécialement le haut clergé⁵⁶. La maison royale était pour ainsi dire la principale destinataire des éditions imprimées au Portugal, qui accusait, nous l'avons dit, un certain retard dans le domaine de l'imprimerie. Mais cette raison n'est pas la seule expliquant ce rapprochement vers l'élite gouvernante. Le contenu de ces récits intéressait énormément l'Etat portugais, dans la mesure où il mettait à sa disposition une connaissance et une expérience pratique touchant à l'Orient islamique, indispensables au maintien de l'Estado da Índia. On peut observer ce phénomène au niveau de la fréquence de publication des livres, puisque l'œuvre de Tenreiro connaît, par exemple, une seconde édition, cinq ans à peine après la première.

Tout comme les chroniques, ces récits faisaient également l'apologie de la puissance portugaise dans le monde, ce qui explique sans doute le fait que des ouvrages comme le *Breve tratado e regimento* et l'*Itinerario aa casa sancta* essaient d'évoquer aussi souvent que possible la présence lusitanienne en Europe et au Levant. António Soares, qui grossit énormément l'importance des Portugais face à la puissance ottomane dans un discours imprégné d'idéologie militante, attribue les propos suivants à un Turc d'une certaine « dignité ».

[...] ho grão Turco não tem paciencia cõ uer que não tem forças contra uos outros [Portugueses], porque poucos tempos haa que staua comendo muyto pensatiuo por quanto uyera hũa carta a Rostão Bassa seu Genro d'hũa expedição que hos Portugueses fezerão em a India cõtrelle, e chegãdo

⁵⁵ Nous aurions beaucoup à dire au sujet de cette édition, dont l'importance nous paraît indiscutable. En dehors du débat sur les critères de sélection et le traitement des textes, sur sa finalité comme *vade-mecum* des navigateurs portugais en Orient, cet ouvrage reste fondamentalement un travail de traduction, ce qui demeure très rare dans l'ensemble de l'activité typographique portugaise. On voit ici très nettement une différence avec la majeure partie des pays d'Europe occidentale, dont la France.

⁵⁶ Tenreiro e Mestre Afonso dédient leurs récits au roi Sebastião ; António Soares à l'Infant-cardinal D. Henrique, qui deviendra par la suite le dernier souverain de la dynastie d'Avis. Pantaleão de Aveiro adresse son ouvrage à D. Miguel de Castro, archevêque de Lisbonne. L'auteur du *Breve tratado e regimento* ne fera, en revanche, aucune dédicace dans son livre.

Hamon Judeu seu Fisico lhe perguntou ho grão senhor Hamon quẽ cuidas que he moor senhor sobre a Terra sendo humano? respondeo que elle ho era, e fazendo hũa certa indução de quantos Principes haa em a Terra fieis, emfieys: chamou por ho contentar ao de Portugal Reizinho. Aquy lhe acanou ho Turco que calasse, e disse assy. Estas ãganado Hamon porque esse Reyzinho que tu dizes la ã ho poente, he moor senhor do que eu são ho qual em o Leuante me uem empeçer sem que eu me possa delle uingar ⁵⁷.

Mise à part l'exagération évidente de l'auteur, les sentiments patriotiques exprimés ici correspondaient à une stratégie de glorification de la geste portugaise en Orient. Mais si les ouvrages de Tenreiro et Pantaleão ont connu un succès éditorial immédiat – preuve de l'existence d'un public consommateur –, cela ne nous explique pas pourquoi d'autres récits n'ont pas été publiés et sont longtemps restés à l'état de manuscrits. On pourra avancer des raisons plus ou moins plausibles, comme la faiblesse des moyens éditoriaux ou le risque de saturation du marché avec des ouvrages traitant du même sujet. Finalement, nous sommes toujours obligés de chercher des hypothèses à travers la lecture et l'interprétation des textes un par un.

On peut, ceci dit, trouver un autre élément de réponse dans les mots d'António Soares lui-même. Dans son « avis » préliminaire, il parle des éventuelles critiques au sujet de son ouvrage, particulièrement celles qui l'accuseront de citer les noms de personnes encore vivantes. L'auteur justifie sa démarche en invoquant la crédibilité de son récit, face au grand nombre de menteurs à travers le monde ⁵⁸. Une telle franchise aurait pu interdire la publication du récit ⁵⁹. Mais le texte a été intensément lu, corrigé (ce qui explique d'ailleurs l'état lamentable du manuscrit, raturé et parfois illisible) et autorisé à la publication par les autorités religieuses, qui ont censuré une partie des informations les plus gênantes. En outre, le texte illustre la façon dont la narration d'António Soares était conforme aux critères contemporains : réfutation systématique du judaïsme, glorification du rôle de l'Église catholique, hiérarchisation des différents groupes chrétiens orientaux en fonction de leur proximité de l'autorité papale, etc. Ainsi, on comprend mal pourquoi l'ouvrage n'a finalement pas connu de publication. Un élément de réponse est à rechercher dans la dynamique des stratégies des maisons éditoriales.

Mais pour les textes du XVI^{ème} siècle, publiés bien après leur rédaction, on devine que la décision d'imprimer entraînait de nombreuses modifications préalables du texte original. Ces altérations obéissent, de la part des éditeurs, non seulement à un souci d'intelligibilité de la narration, mais aussi à celui de sélection de l'information présente.

⁵⁷ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. IV, fl. 50^v.

⁵⁸ Cf. IDEM, *ibidem*, fl. 4^v.

⁵⁹ C'est l'explication avancée par Durval Pires de LIMA, « Itinerários manuscritos da Terra Santa... », *op. cit.*

Un autre aspect important, concernant la relation entre ces récits et la société dans laquelle ils s'inscrivent, touche à la formation et l'instruction des différents auteurs. Il y a d'abord, la question de la connaissance des langues orientales. Selon toute évidence, les auteurs des récits de pèlerinage ne savent rien de l'arabe ou du turc⁶⁰. Ils se faisaient comprendre au Levant en parlant l'italien (le « vénitien ») et se servent d'interprètes. Mestre Afonso montre également sa méconnaissance des langues parlées en Perse⁶¹. Quant à António Tenreiro, il dit connaître un petit peu de persan, mais s'avoue ignorant concernant la langue des Turcs, même si, durant sa captivité, il affirme commencer à la comprendre⁶². Pourtant, selon Diogo do Couto, Tenreiro « sabia bem a lingua turquesca, e persica »⁶³.

Tout au long de leurs ouvrages, les voyageurs citent des auteurs ou des livres pour illustrer certains points de leurs récits ou critiquer des opinions. Sur cet aspect, les récits de pèlerinage sont beaucoup plus riches, ce qui démontre la valeur de l'éducation ecclésiastique. A part les multiples références aux différents livres de la Bible, Pantaleão et António Soares recourent très fréquemment aux auteurs fondamentaux du christianisme médiéval, en particulier à Saint-Jérôme, ainsi qu'à un ensemble d'écrivains classiques. Flavius Joseph et son ouvrage *De bello judaico* constitue également une autre source très reprise, surtout à cause de sa description géographique de la Terre Sainte et de ses compléments de nature historique. Enfin, António Soares mentionne pour sa part un groupe de livres avec lequel il voyageait, et dont la lecture l'aidait à s'orienter et à établir des comparaisons, même s'il reconnaissait lui-même qu'en l'espace de quelques années, ces informations semblaient déjà dépassées⁶⁴. Les livres qui accompagnaient Soares étaient bien sûr des récits de pèlerinage, ceux de fr. António de Aranda⁶⁵ et de Burchard⁶⁶.

⁶⁰ Ce qui ne les empêche pas de transcrire quelques mots d'usage courant qu'ils auraient appris, usage commun à la plupart des auteurs contemporains.

⁶¹ Il se plaint d'avoir toujours besoin de chercher un « trujimão » pour dire aux locaux comment prendre les médicaments qu'il leur donnait (Mestre AFONSO, *Itinerario*, p. 154).

⁶² TENREIRO, *Itinerario*, chap. XXXIX, fol. 68^v.

⁶³ Diogo do COUTO, *Década Quarta da Ásia*, op. cit., livre V, chap. VII, p. 260.

⁶⁴ « [...] abrindo muytos liuros que leuaua de pessoas que fallauão da terra sancta sem auer antrelles hũ soo portugues, ya os examinando como sempre fiz [...] mas ho tempo gasta tudo, e do que me mays marauilho a muytos delles leuaua eu soomemte dez, ou quinze annos, e agora não achaua senão rastos do que dizião » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. V, fl. 55^r).

⁶⁵ Il se trouve à la Biblioteca Nacional de Lisboa une traduction de son livre, datée de 1530 : *Itinerario da terra sancta muito certo e verdadeiro tirado de Castelhana em Portuges [...]* (Manuscritos, n° 9324).

⁶⁶ « Esta he a grandeza da terra sancta. Pode ser que outras pessoas cõ letras e discrição alcancem mays. Eu cõtentome cõ ser testis oculatus deste pouco que vy : que assy como o lya, ho ya examinando moormemte ã ueridica terræ sanctæ do doctriissimo e exprementado perigrino frey Borcardo Alemão da ordem dos Pregadores que a andou toda per dez annos a que quasi sempre sigo polo achar muyto verdaddeyro (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*,

Pour les autres itinéraires, il est plus difficile de trouver leurs sources. L'auteur anonyme du *Breve tratado e regimento* semble avoir reçu une éducation classique, puisqu'il cite Virgile et les « *escripturas e leituras de Allexandre, e guerras romanas* »⁶⁷. Parallèlement, il a certainement eu accès à des ouvrages italiens, qui lui ont servi de sources pour sa description des événements en Méditerranée⁶⁸. Mestre Afonso parle, quant à lui, beaucoup moins de ses sources. À propos de la nouvelle du siège de l'île de Malte par les Turcs, il conseille la lecture d'un livre imprimé qui circulait sur le sujet⁶⁹. Pour le voyage de retour à travers l'Europe occidentale, l'auteur préfère abréger la description de son itinéraire, renvoyant les lecteurs à l'ouvrage de Gaspar Barreiros⁷⁰.

Par ailleurs, concernant leurs connaissances géographiques, certains de ces auteurs témoignent de une éducation livresque, fondée en grande partie sur la Bible. L'auteur anonyme du *Breve tratado e regimento* parle encore des quatre fleuves du paradis pour désigner les limites spatiales d'un voyage qui l'a

livre II, chap. V, fl. 69^v). PANTALEÃO fait aussi référence à la *Descriptio Terræ Sanctæ* de Burchard (*Itinerário da Terra Santa*, p. 404). Sur l'ouvrage de ce pèlerin médiéval, consulter A. GRABOÏS, « Christian Pilgrims in the Thirteenth Century and the Latin Kingdom of Jerusalem : Burchard of Mount Sion », in *Outremer. Studies in the History of the Crusading Kingdom of Jerusalem Presented to Joshua Prawer*. Ed. by B. Z. Kedar, H. E. Mayer et R. C. Smail. Jerusalem : Yad Izhak Ben-Zvi Institute, 1982, pp. 285-296.

⁶⁷ *Breve tratado e regimento*, chap. X, fl. 39^r.

⁶⁸ « E da mais terra que hora tem [Turco], e de tudo o que dito tenho, tem os venezeanos canonicas, e liuros em romance feitos de infinitas guerras que passarão pello mundo, que elles lem em romance cantados » (*Ibidem*, chap. X, fl. 39^r).

⁶⁹ « O processo, fim, e acomtecimentos desta guerra podera ver quem quizer em hũu liurinho que disso amda impresso » (Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 258). Il existait trois sources principales, apparues immédiatement après le siège de Malte : FRANCISCO BALBI DE CORREGGIO, *La Verdadera Relación de todo lo que el anno de MDLXV ha succedido en la isla de Malta, de antes que llegasse l'armada sobre ella de Soliman Gran Turco, hasta que llegó el socorro postrero del Rey cathólico nuestro señor don Phelipe segundo d'este nombre*, Barcelona : Pedro Reigner, 1567 [2^{ème} éd. 1568] ; ANTON FRANCESCO CIRNI, *Comentarii [...] ne' quali si describe la guerra ultima di Francia, la celebratione del Concilio Tridentino, il soccorso d'Orano, l'impresa del Pignone, e l'Historia dell'assedio di Malta diligentissimamente raccolta insieme con altre cose notabili*, Roma : Giulio Accolto, 1567 ; PIERRE GENTIL DE VENDÔME, *Della Historia di Malta, et successo della guerra seguita tra quei Religiossimi Cavalieri ed il potentissimo Gran Turco Sulthan Solimano, l'anno MDLXV*, Bologna : Giovanni Rossi, 1566 (renseignement recueilli dans KENNETH M. SETTON, *The Papacy and the Levant (1204-1571)*. Vol. IV. Philadelphia : American Philosophical Society, 1984, p. 853, n. 89). On peut partir du principe qu'il serait possible d'identifier l'ouvrage auquel Mestre Afonso fait référence à travers la comparaison des données statistiques qu'il présente. Nous avons consulté les ouvrages mentionnés, sans parvenir à en identifier un seul comme étant la source du voyageur portugais. Soit il a consulté une édition plus tardive, soit il a obtenu les informations par voie orale, soit, finalement, sa source s'est perdue. Pour plus d'informations au sujet du siège de Malte, cf. JOHN FRANCIS GUILMARTIN, *Gunpowder & Galleys. Changing Technology & Mediterranean Warfare at Sea in the 16th Century*. Revised edition. Annapolis, Maryland : Naval Institute Press, [2003], pp. 191-207.

conduit à travers un Orient onirique⁷¹. Curieusement, il insiste pour nommer la mer Méditerranée, le « détroit de Gibraltar » (*estreito de Jibaltar*)⁷². Pantaleão, décrivant la mer Noire, observe qu'à l'est de celle-ci, se situent les royaumes de Gog et Magog (*Goth e Magoth*)⁷³.

En dehors de ces détails, nous sommes souvent devant un discours qui résulte de l'introduction de thèmes littéraires servant à enrichir le récit mais qui rendent difficile sa critique. En effet, le problème consiste surtout à distinguer la description de la réalité, des expériences vécues, et du traitement littéraire donné aux *topos* habituels. En fait, on repère très souvent l'existence de lieux communs littéraires évoqués par d'autres récits de voyage de l'époque ; en particulier dans les livres de pèlerinage en Terre Sainte. La multiplication des obstacles (physiques et humains), l'apparition de miracles, les situations de danger extrême (surtout pendant les trajets maritimes), les menaces des Turcs et des « Maures », tout cela fait partie d'une rhétorique caractéristique de la littérature des voyages du XVI^{ème} siècle, qui témoigne des frontières ténues entre les simples guides routiers, les traités de géographie, les textes de dévotion et la fiction romanesque.

II : La représentation de l'islam dans les itinéraires

Les circonstances politiques qui ont assisté à la formation du royaume du Portugal au cours du Moyen Âge ont également favorisé l'établissement d'un contact avec les populations musulmanes du territoire d'al-Andalus. La *Reconquista*, le moteur de l'expansion militaire dotant le nouveau royaume d'un territoire pour dominer et d'une idéologie comme discours politique, avait réussi à intégrer les communautés islamiques à l'intérieur de son pouvoir.

Malgré une coexistence effective entre les deux communautés, on peut se demander jusqu'à quel point les relations entre la plus grande partie de la société chrétienne portugaise et le groupe minoritaire des *Mouros* étaient fréquentes. Tout comme la communauté juive, les musulmans habitaient des quartiers à part, dans les villes et bourgades les plus importantes : c'était les *mourarias*. Contrairement aux autres pays de l'Occident européen, on ne connaît pas pour le Portugal une production écrite débattant de la religion islamique ou la réfutant systématiquement.

⁷⁰ *Ytinerario*, p. 307.

⁷¹ « E não descansei se não no fim de longos trabalhos, despois de ter atrauesado muitos reinos, e senhorios, de diuersas nações, e así os quatro rios cabeças do rio que sai do paraíso terreal, como se contem no genesis, cap. 2. Ho primeiro he phison, o 2. Geon, o 3. tigris, e o 4. Eufrates que pasaper babilonia e se vay recolher com muita furia no mar da çidade de ormuz » (*Breve tratado e regimento*, chap. I, fl. 1^o).

⁷² Noter par exemple cette phrase : « Está esta çidade de Veneza como ja dixee asentada no mar, no cabo de hũ estreito que naçe de Jybaltar » (*ibidem*, chap. III, fl. 13^o).

⁷³ *Itinerário da Terra Santa*, chap. V, p. 22.

Il régnait probablement au Portugal une profonde méconnaissance à ce sujet. Si le silence d'une grande partie des chroniqueurs et écrivains en est symptomatique, les références qui sont faites par d'autres auteurs ne le sont pas moins. Pourquoi certains auteurs présentent-ils un récit des origines de la religion islamique et d'autres non, même s'ils abordent le même sujet ? Quelle était la motivation culturelle sous-jacente à ce choix ? Quel était le degré de réflexion spirituelle des auteurs dans leur discours ?

Il faut sans doute rechercher les sources disponibles produites par les lettrés de cette époque concernant leur étude de l'islam. C'est en effet à travers l'étude de ces textes qu'une réponse pourra être trouvée, même si l'on sait très bien qu'une partie considérable des connaissances livrées par les Itinéraires provient du contact direct des auteurs avec les musulmans ou les chrétiens orientaux. En outre, une meilleure approche de la thématique oblige à connaître le contexte culturel contemporain, de façon à dresser une première esquisse de la société qui sert aux auteurs de *background*.

Pour vérifier le type d'information susceptible d'intéresser ce public, on peut toujours s'en remettre aux collections des bibliothèques royales, qui illustrent d'une certaine façon les préoccupations littéraires de l'époque. Pour le cas espagnol, on sait que Philippe II manifestait une certaine curiosité pour la *materia islamica*. Celui-ci avait acheté à Valence, en 1543, un Coran plutôt coûteux (144 *maravedis*), et possédait, à la fin de son règne, une vaste bibliothèque contenant environ cinq cents manuscrits en arabe⁷⁴. Au Portugal, nous ne trouvons pas de pareilles références dans le catalogue de la bibliothèque de Manuel I^{er}. La plupart des ouvrages concerne la religion et la liturgie chrétiennes ou la vie courtoise ; il n'y a que très peu de place pour les affaires orientales⁷⁵.

⁷⁴ Cf. Geoffrey PARKER, *Philip II*. Third Edition. Chicago and La Salle, Illinois: Open Court, 1995 [rep. 1998], pp. 14 et 46. Pour plus d'informations concernant les bibliothèques espagnoles au XVI^{ème} siècle, cf. Maxime CHEVALIER, *Lectura y lectores en la España de los siglos XVI y XVII*. Madrid : Turner, 1976.

⁷⁵ On remarquera surtout *huũ salteiro em caldeu et huũ liuro das penturas dos turcos* (Sousa VITERBO, *A Livraria Real especialmente no reinado de D. Manuel*. Memoria apresentada á Academia Real das Sciencias de Lisboa. Lisboa : Typographia da Academia, 1901, p. 17). La Biblioteca da Ajuda met à la disposition du public, au contraire, un groupe très raisonnable d'ouvrages concernant l'Orient ; mais il s'agit surtout de copies réalisées postérieurement. Dans son étude sur les arabisants portugais, José Pedro MACHADO mentionne tout un groupe de Portugais qui connaissaient la langue arabe au XVI^{ème} siècle. L'auteur a voulu évidemment nous livrer ses réflexions sur l'évolution de la connaissance de l'arabe dès les temps médiévaux, au Portugal (bien qu'il se serve trop souvent de l'exemple castillan) ; mais nous pensons que qualifier d'« arabistas » des gens qui n'étaient la plupart du temps que des interprètes et dont certains n'avaient qu'une pratique superficielle de l'idiome, n'est pas une manière très rigoureuse de présenter le sujet. La preuve en est que Machado ne donne pas d'exemple d'ouvrages entièrement consacrés à la langue ou à la culture arabes (Cfr. « Os Estudos arábicos em Portugal », in *Mélanges d'études luso-marocaines dédiés à la mémoire de David Lopes et Pierre de Cénival*. Lisboa / Paris : Portugália / Les Belles Lettres, 1945, pp. 167-216).

Selon toute évidence, la présence de l'islam dans la culture portugaise de la Renaissance n'a jamais reçu une véritable attention de la part des historiens actuels. On y compte quelques articles ⁷⁶, d'ampleur réduite, mais rien de systématique. Et pourtant, les circonstances qui témoignent de l'évolution de l'expansion portugaise au Maroc et en Orient offrent tout un univers de thèmes et de questions indispensables à la compréhension de la nature de l'empire portugais et de ses formes culturelles contemporaines.

Pour notre part, l'étude de la perception « littéraire » de la civilisation et de la culture islamiques est limitée aux itinéraires terrestres du Moyen-Orient, ce qui ne nous livre qu'un aspect de l'ensemble culturel du XVI^e siècle. Cette restriction thématique des sources ne nous empêche pas pour autant de découvrir très facilement les différents niveaux du processus d'observation – sélection – représentation. Cette différenciation commence avant tout par la distinction formelle des récits.

Les livres de pèlerinage débattent des sujets concernant la présence chrétienne au Levant et la critique des hérésies et du judaïsme. L'image de l'islam est encore une image très polémique s'agissant de la nature du message de Mahomet, et cette religion peut être comprise comme étant issue d'une mauvaise interprétation de la Bible et de la tradition judéo-chrétienne. Même si l'on tient compte de l'intérêt que les deux auteurs ici étudiés portent au monde de l'islam – on pense en particulier au texte d'António Soares, de valeur didactique –, ceux-ci sont malgré tout beaucoup plus intéressés à critiquer les juifs et à décrire les différentes églises chrétiennes, qu'ils cherchent à hiérarchiser en fonction de leur proximité avec Rome.

Les itinéraires d'Inde au Portugal, présentent, au contraire, une vision différente de la réalité observée dans le *dār al-islām*. L'intérêt de leurs auteurs se concentre surtout sur l'interception de renseignements d'ordre stratégique à propos des régions visitées. On ne trouvera donc pas dans ces textes des conseils au sujet de la pratique du pèlerinage ou des informations à carac-

⁷⁶ José Garcia DOMINGUES, *A concepção do Mundo Árabe-Islâmico n'Os Lusíadas*. Extrait de *Garcia de Orta*, n° spécial (1972) ; Hugues DIDIER, « Luís de Camões et l'Islam », in Bartolomé BENNASSAR et Robert SAUZET (eds.), *Chrétiens et musulmans à la Renaissance*. Actes du 37^e colloque international du Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (1994). Paris: Honoré Champion, 1998, pp. 133-147. Pour l'Afrique du Nord, cf. Rui Manuel LOUREIRO, « A visão do mouro nas crónicas de Zurara », in *Mare Liberum*, 3 (1991), pp. 193-208. Il existe beaucoup d'ouvrages à propos du thème de la construction de l'islam par les Occidentaux. On citera les références suivantes : Marie Thérèse d'ALVERNY, *La connaissance de l'Islam dans l'Occident médiéval*. Aldershot: Ashgate / Variorum, 1994 ; R. W. SOUTHERN, *Western Views of Islam in the Middle Ages*. Cambridge (Massachusetts): Harvard University Press, 1978 (rep.) ; Norman DANIEL, *Islam and the West. The Making of an Image*. Edinburgh and Chicago, Edinburgh University Press, 1966 (rep.) ; IDEM, *Islam, Europe and Empire*, Edinburgh and Chicago. Edinburgh University Press, 1966 ; Maxime RODINSON, *La fascination de l'Islam*. Paris: La Découverte, 1989 ; John Victor TOLAN (ed.), *Medieval Christian Perceptions of Islam. A Book of Essays*. Nova Iorque: Garland Publishing, 1996 ; Michael FRASSETTO et David BLANKS (eds.), *Western Views of Islam in Medieval and Early Modern Europe. Perception of Other*. New York: St Martin's Press, 1999.

tère dévotionnel et moralisant. Dans le cas de Tenreiro, le texte se rapproche même du simple guide routier ou du rapport officiel, avec l'ajout occasionnel de références plus longues portant sur divers sujets bien précis. La représentation de l'islam suit forcément pour sa part des critères différents, quoique constamment relégués dans l'ombre des thèmes littéraires dominants.

Notre objectif est d'interpréter la matière décrite selon la place qu'elle occupe à l'intérieur du récit. On cherchera fondamentalement à filtrer le type d'information véhiculé par le discours de manière à comprendre les étapes de la création littéraire précédant la rédaction du texte en elle-même. Pour y parvenir, nous devons commencer par caractériser le discours idéologique portugais et son influence dans les Itinéraires.

a) *Le rôle de l'idéologie officielle*

L'idéologie impériale portugaise⁷⁷ se basait surtout sur une mémoire historique liée à la reconquête de la péninsule et à la défaite des royaumes musulmans de l'al-Andalus. La guerre contre l'islam avait aussi servi à justifier le mouvement d'expansion vers le Maroc tout comme l'octroi des « bulles de croisade » papales pour sa subvention. La nouvelle des victoires des forces portugaises contre les différentes puissances musulmanes de l'Afrique du Nord et de l'Orient, s'était largement répandue en l'Europe à travers la publication et la circulation des lettres de Manuel I^{er} aux souverains européens sur le sujet⁷⁸. Mais la rhétorique officielle de la couronne portugaise devait beaucoup aux efforts de la propagande internationale sous le règne du souverain, appelé de ce fait le Bienheureux (*Venturoso*), non sans raison. Après le succès en 1499 du premier voyage de Vasco de Gama en Inde, Manuel I^{er} rattache à son nom le titre de seigneur « da Conquista, Navegação e Comércio da Etiópia, Arábia, Pérsia e da Índia », une titulature qui semble plus être le résumé d'un projet d'expansion impériale que le reflet formel d'une réalité politique. Plutôt inhabituel dans sa formulation par rapport à la tradition portugaise, le titre restera inchangé pendant longtemps, et ne perdra pas une seule lettre⁷⁹.

Intimement liée à cette démarche idéologique, la recherche d'un discours politique capable d'encadrer les ambitions géostratégiques portugaises au sein du consensus européen passait aussi par l'idéalisation de

⁷⁷ Voir l'étude classique sur ce thème : Luís Filipe THOMAZ, « L'idée impériale manuéline », in *La Découverte, le Portugal et l'Europe*. Actes du Colloque. Ed. por Jean Aubin. Paris: Fundação Calouste Gulbenkian, 1990.

⁷⁸ Luís de MATOS, *L'expansion portugaise dans la littérature latine de la Renaissance*. Introd. de José V. de Pina Martins. Lisboa: Fundação Calouste Gulbenkian, 1991.

⁷⁹ António Vasconcelos de SALDANHA, « Conceitos de espaço e poder e seus reflexos na titulação régia portuguesa da época da expansão », in *La Découverte, le Portugal et l'Europe*, *op.cit.*, p. 116.

projets de reconquête de la Terre Sainte, véritable *leitmotiv* des relations internationales de la Renaissance⁸⁰. Le roi Manuel I^{er} s'est engagé à deux reprises dans des projets de croisade avec la papauté et les principaux princes européens, proposant des offensives militaires contre les puissances islamiques du Levant. Mais il est curieux d'observer que ces projets émergeaient d'un contexte politique particulièrement délicat pour les intérêts portugais.

La suggestion manuéline est formulée pour la première fois, à la suite de la fameuse lettre du souverain mamelouk qui se plaignait de l'intervention néfaste des navires portugais dans les réseaux maritimes de l'océan Indien. Sous la pression de Rome, Manuel I^{er} réagit de façon tout à fait surprenante. En rejetant les invectives égyptiennes, il présentait un projet de récupération de la Terre Sainte où les possessions lusitaniennes en Orient remplissaient une fonction essentielle. En dépit de l'échec du projet, le Portugal avait garanti une victoire diplomatique importante face à une opposition vénitienne croissante. Quelques années plus tard, l'ambassadeur portugais près-le-Saint-Siège proposait une seconde expédition au Pape, saisissant l'opportunité présentée par la conquête de l'empire mamelouk par les Ottomans. Ce deuxième essai ne s'est pas non plus concrétisé, mais le roi portugais montait dans la hiérarchie des souverains européens et sa présence au sein des discussions internationales semblait maintenant incontournable⁸¹. On peut se demander si les objectifs portugais résidaient tellement dans le succès du projet même ou s'il ne s'agissait pas d'un instrument diplomatique pour affirmer le rôle du Portugal au sein de l'Europe.

Toutefois, l'ampleur de ces projets ne s'était pas effacée de l'esprit des Portugais tout au long du siècle. Les voyageurs en Terre Sainte en sont un exemple. Entourés par les traces historiques de l'ancienne présence française⁸² (ou plutôt franque) en Syrie-Palestine, ils n'hésitent pas à évoquer

⁸⁰ Sur la permanence de l'idée de croisade à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance, consulter Aziz Suryal ATIYA, *The Crusade in the Later Middle Ages*. London: Methuen, 1938 ; Norman HOUSLEY, *The Later Crusades, 1274-1580 . From Lyons to Alcazar*. Oxford: Oxford University Press, 1992. Voir également le livre récent de Géraud POUMARÉDE, *Pour en finir avec la Croisade. Mythe et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*. Paris: Presses Universitaires de France, 2004.

⁸¹ Cf. Jean AUBIN, « Le Portugal dans l'Europe des années 1500 », *Le Latin et l'Astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*. Vol. II. Ed. par Françoise Aubin; introd. par Geneviève Bouchon. Lisboa / Paris: Centre Culturel Calouste Gulbenkian / Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000, pp. 41-48.

⁸² PANTALEÃO parle d'une communauté chrétienne « française » à Naim, dont la présence remontait au temps des royaumes latins d'Outre-mer : « [...] da qual Cidade não vimos mais que huns casaes, aonde nos disseraõ, que moravaõ sómente Christãos Franceses, que cuydo não terem mais que o nome de Christãos, & na vida tem hũ barbarismo como Alarves, porque nem tem Missa, nem confissaõ, nem quem os ensine, ou doutrine. Parece que ficou alli aquella nação do tempo que se perdeo a Terra Santa, ou depois quando a pretendereaõ recuperar muytos Prin-

les monuments et les bâtiments de cette époque⁸³. L'idée d'un renouveau éventuel de l'expansion des Latins en Orient est semée un peu partout dans ces récits. Les mots de Pantaleão au sujet du Mont Sion illustrent de toute évidence cet état d'esprit.

Vendo os Turcos a altura dos edificios, & sua fortaleza, imagináraõ que em algum tempo nos podia servir de forte, indo Christãos conquistar a Terra Santa, derribarão todo os edificios daquela parte que estava mais alta, deyxando sómente por permissão Divina aquella capella da maneyra que agora está, & não se enganáraõ na tal opinião, & parecer: porque ainda agora da maneyra que se sustenta, se poderão por alguns dias defender nella; nem o Graõ Turco tem por muyto segura essa terra, posto que tomando-se, humanamente se não poderá sustêtar muyto tempo, salvo se tomarem primeyro o reyno do Egypto, como disse hum grande Capitaõ do Soldaõ a ElRey Saõ Luis de França, andando conquistando naquellas partes⁸⁴.

D'ailleurs, la description de l'état de destruction de la plupart des murailles des villes et des forteresses n'est pas innocente. Le témoignage vise certainement à confirmer l'hypothèse du succès d'une expédition militaire menée par des princes occidentaux au Moyen-Orient⁸⁵. Au chapitre XIX, l'auteur du *Breve tratado e regimento* décrit même un projet de reconquête de l'île de Rhodes avec l'aide de seulement six cent « voiles » ; mais le succès de l'affaire dépendrait fondamentalement de l'union des puissances européennes⁸⁶.

Par ailleurs, et toujours selon les auteurs des récits, l'organisation d'expéditions offensives européennes au Moyen-Orient devrait recevoir également le soutien des communautés locales, adversaires de la domination turque. Ce sujet est développé tout au long des Itinéraires, à l'occasion de descriptions sur la misère et le mécontentement des populations. On note aussi l'intérêt des auteurs pour l'établissement d'un cadre d'effectifs militaires disponibles en cas d'attaque. Voici ce que Pantaleão écrit au sujet du rôle des Maronites du Liban.

cipes Francezes, & Alemães, & se conservaõ atêgora com o nome de Christãos Francezes » (*Itinerário da Terra Santa*, p. 465).

⁸³ À titre d'exemple, voir la référence aux tombes de Godefroi de Bouillon et de son frère Baudouin (*Gothifredo de Bulhaõ et Baldovino*) dans PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, chap. XXIII, pp. 120-121.

⁸⁴ IDEM, *ibidem*, chap. XXXIV, p. 210.

⁸⁵ Pantaleão, par exemple, accuse clairement les puissances européennes de ne pas être intervenues sur place par peur des Turcs : « [...] & aquella porto [Jaffa] em outro tempo taõ forte, & nomeado, ao presente não tem algũa resistencia, salvo a cobardia dos Christãos: porque qualquer pequena galê o pôde tomar, posto que haverá mister muyto poder para o poder sustentar » (*Itinerário da Terra Santa*, chap. XVII, p. 84).

⁸⁶ *Breve tratado e regimento*, chap. XIX, fls. 60^v-60^v.

Affirmáraõ-me haver na jurisdição do Patriarca atè quarenta mil homens, que podiaõ sair a campo com arcos, & fundas, & outras armas do seu modo, & o mesmo Patriarca, segundo suas irmãas me disseraõ, algũas horas tinha dito, que se Christãos Latinos em seu tempo fossem conquistar a terra Santa, elle se obrigaria a lhe dar vinte mil homens, toda gente limpa. O Subbasi, que naquelle tempo tinhaõ, era hum renegado, que me affirmáraõ ser melhor Christão, & mais devoto, que nenhum delles ⁸⁷.

b) *La vie de Mahomet*

De tous les auteurs étudiés dans ce mémoire, António Soares est le seul à consacrer plusieurs chapitres à la vie de Mahomet et à la religion musulmane. Cet aspect semble répondre à la nécessité pour l'auteur d'éduquer ceux restés dans l'ignorance à propos de l'islam, un fait trop grave pour un chrétien dévot ⁸⁸. Mais la présence d'un telle thématique dans une grande partie de son récit correspond aussi au projet littéraire de l'auteur, étant donné qu'il avait dénoncé au début de son ouvrage l'absence de récits de pèlerinage portugais. Aussi, n'hésite-t-il pas à adapter la narration courante de son texte à un discours de valeur plus didactique. Toutefois, on ne doit pas oublier le caractère critique de ses chapitres concernant l'islam, ni la place que ceux-ci occupent à l'intérieur de son récit. Comme chez les auteurs chrétiens du Moyen-Âge, il ne s'agit pas ici simplement de présenter la religion fondée par Mahomet dans ses caractéristiques liturgiques et théologiques mais de faire connaître l'histoire de l'islam aux chrétiens pour leur permettre de mieux le combattre.

Le chapitre I de son troisième livre évoque ainsi la biographie de Mahomet. Si l'on reprend de manière synthétique l'ensemble des renseignements de l'auteur, et pour éviter un développement trop prolongé de l'analyse, on relèvera les points les plus fondamentaux du texte, suivant l'ordre de l'auteur.

Date de naissance : António Soares indique celle du 23 avril 606. On ne peut s'empêcher de remarquer, avec surprise, la précision chronologique avec laquelle l'auteur définit la date de naissance du prophète de l'islam. En vérité, nous ne connaissons pas précisément la date mais il serait certainement né plus tôt. Comme nous ne disposons pas d'autres repères chrono-

⁸⁷ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 542. TENREIRO parle également des aptitudes militaires des Maronites, bien qu'ils soient moins nombreux : « [...] Christãos maronitas: antre os quaes me disseraõ que se podiaõ ajuntar mais de quinze mil mancebos frêcheiros, e muito déstros em atirar arco, e frêcha » (*Itinerario*, chap. XXXI, p. 65).

⁸⁸ « Parece licito Refrescar ho entendimento dos que não sabem ha uida de Maphoma, donde procedem tão prophanos discipulos como são hos Mouros, e Turcos, de cuios costumes, e que são cõ algũas particularidades que achey antelles, direy pera consolação, e firmeza dos que creem no crucificado, e se tenham por ditosos naçerem antre chrystãos » (*Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. I, fl. 39^v).

logiques, les différentes étapes de la vie de Mahomet doivent être situées et calculées dans le temps en fonction de la date de sa mort, en 632. D'habitude, les opinions sur sa date de naissance se partagent entre l'année 596 et 570 ⁸⁹.

La religion des parents : Selon l'auteur, les parents de Mahomet, *Abdimennech* ('Abd Allāh) et sa femme, adoraient la déesse Vénus, divinité qui aurait été présente lors de la célébration de la naissance du prophète par les musulmans. En effet, le panthéon de l'Arabie pré-islamique était rempli d'une grande quantité de dieux et d'idoles, résultat des nombreuses influences religieuses externes exercées sur une population perméable. Une des principales divinités féminines était la déesse Al-Lāt, qui avait un sanctuaire à Tā'if. Étant donné qu'il s'agissait probablement d'une déesse liée au culte de la fertilité, semblable donc à Aphrodite-Vénus ⁹⁰, l'emploi de ce nom n'est pas tout à fait anodin. Mais sa fonction dans le récit de Soares est beaucoup plus complexe. En citant le culte rendu à cette déesse par l'entourage de Mahomet, António Soares rattache directement la nature de l'islam à des croyances concernant la sexualité et la luxure, principales caractéristiques de sa représentation en Occident. La fête à laquelle l'auteur fait allusion, c'est la *laylat al-mawlid* ou *mawlid an-nabī* ⁹¹.

Son éducation : A la mort de ses parents, Mahomet est placé sous la garde de son oncle *Abdmuṭālla*, et il voyage en compagnie de marchands chrétiens et juifs à travers la Palestine, l'Égypte et la Syrie. Selon notre auteur, il aurait étudié la Bible et montré le désir d'apprendre l'art de la nécromancie pour fonder une nouvelle secte qui synthétiserait ces deux aspects. En réalité, Mahomet est bien parti à plusieurs reprises avec son oncle vers le nord de l'Arabie avec une caravane, puisqu'ils étaient tous d'eux marchands. C'est aussi pendant ses voyages qu'il prendra contact avec les deux religions monothéistes. Mais l'étude de la nécromancie est un rajout de ses détracteurs. Le texte de Soares paraît résumer dans une seule personne le rôle joué par son grand-père 'Abd al-Muṭṭalib et son oncle Abū Ṭālib, qui se sont successivement occupés de Mahomet, après le décès de ses parents.

Le mariage avec Khadīja et les débuts de sa prédication : Ayant rencontré une riche veuve, Mahomet aurait employé divers artifices pour la convaincre de l'épouser. Après avoir ainsi assuré sa fortune, il veut devenir le plus grand seigneur en s'autoproclamant messager de Dieu et s'entoure aussi bien de brigands et d'assassins, que de lettrés comme Sergio, moine nestorien et Arriano, qui aurait rejoint Mahomet par vengeance envers l'Eglise romaine dont il avait attendu vainement une promotion. Selon António Soares, deux savants juifs, Andias et Cabalahar, ont également appartenu à la suite du prophète. En réalité, Mahomet a connu Khadīja lorsqu'il était à peu près âgé

⁸⁹ Cf. Maurice GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Mahomet*. 2^e éd. révisée par Alexandre Popovic et Maxime Rodinson. Paris : Albin Michel, 1969, p. 62.

⁹⁰ Maurice GAUDEFROY-DEMOMBYNES, *Mahomet*, *op. cit.*, p.50.

⁹¹ Cf. article « Mawlid », in *El2*, vol. VI, p. 895a.

de vingt ans, et il a travaillé pour son compte avant de l'épouser. La référence aux deux religieux chrétiens fait partie du discours médiéval anti-musulman, même si leur rôle a été ici légèrement changé. Selon la tradition, ils auraient eu une place très importante dans la formation du jeune Mahomet, et non après les débuts de sa prédication.

Miracles et mort de Mahomet : le prophète accomplit plusieurs miracles, comme celui de la colombe, du taureau et des vases de miel. Il est aussi victime de plusieurs infirmités, signe d'un « châtement divin » selon les mots d'António Soares, et mourra paralysé après sept jours de souffrance, ayant été selon l'auteur empoisonné par un de ses ennemis. Affecté également dans son jugement, il aurait été forcé d'écouter sur son lit de mort les injures proférées par un fils d'*Abitalib*, une humiliation qui l'aurait poussé à refuser par la suite toute visite, à l'exception de celle de son neveu *Alahabet*, fils d'*Abdemuttala*. En fait, les « faux miracles » font aussi partie du folklore chrétien de la littérature médiévale⁹². Quant aux dernières heures de la vie de Mahomet, nous connaissons plusieurs traditions décrivant différentes versions de l'événement. Le récit d'António Soares présente une narration curieuse, dans la mesure où elle met en scène le même personnage dans des circonstances complètement différentes. Selon lui, Mahomet aurait subi les insultes du fils d'*Abitalib* lorsqu'il était mourrant. Or, Abū Ṭālib (et c'est la première fois qu'on le voit désigné par son vrai nom) a eu plusieurs fils, dont Ṭālib et 'Alī b. Abī Ṭālib. Le premier aurait lutté contre les musulmans à la bataille de Badr (624)⁹³, mais ce n'est pas à lui que se réfère le récit de notre pèlerin. Le second, cousin, fils adoptif et gendre du prophète tout à la fois, deviendra le quatrième calife musulman et imām des chiites. Le fait qu'António Soares le présente comme le seul autorisé à rester auprès de Mahomet nous laisse supposer qu'une de ses sources est chiite. La référence à l'empoisonnement provient sans doute d'une tradition populaire islamique.

Dans le cadre plus large de la culture portugaise du XVI^{ème} siècle, la représentation du prophète de l'islam relève aussi en grande partie d'une tradition chrétienne de polémique et de réfutation. Imprégnées d'un discours essentiellement tourné vers la célébration politico-militaire de l'empire portugais en Asie, les chroniques contribuent à entretenir un climat d'hostilité entre le christianisme et l'islam. Les accusations portées contre Mahomet touchent inévitablement au domaine du péché et de la diablerie, mais ces critiques font partie d'un ensemble qui s'exprime souvent sous couvert de formules conventionnelles.

João de Barros, par exemple, décrit la vie de Mahomet de façon encore très erronée, guidé par de nombreux préjugés. Mais son récit se démarque

⁹² Sur les légendes autour de la personne de Mahomet, voir Marie-Thérèse d'ALVERNY, *La connaissance de l'Islam dans l'Occident médiéval*, op. cit. ; Minou REEVES, *Muhammad in Europe. A Thousand Years of Western Myth-Making*. With a biographical contribution by P. J. Stewart. Reading: Garnet Publishing, 2000.

⁹³ Voir l'article de W. Montgomery WATT, « Abū Ṭālib », *EI²*, vol. I, p. 152b.

incontestablement de celui d'António Soares. Selon le chroniqueur, le prophète serait né durant l'année 666, une date ayant des connotations apocalyptiques évidentes. L'auteur l'appelle d'ailleurs le « grand antéchrist ». Mais il cite en même temps l'opinion de quelques musulmans, qui le font naître en 593. Né à Yathrib, il était le fils de 'Abd Allāh, un païen, et d'Āmina, une juive. L'auteur commente aussi son appartenance à la tribu des Qurayš (*Corax*) et la protection de son oncle Abū Ṭālib. Selon lui, Mahomet aurait été capturé par des brigands et vendu à un marchand palestinien (*Abdimoneples*), qui l'envoya traiter ses affaires en Égypte. Barros mentionne aussi le moine *Sergio Arriano*, responsable de l'éducation « chrétienne » du jeune Mahomet. Le mariage avec Khadija marque un tournant de sa vie, surtout parce que l'épouse de Mahomet devient la première musulmane.

posto que mui contente fosse deste novo marido, depois que per algũas vezes o viu tomado da dor de epilepsia ⁹⁴, que lhe causava todos aqueles trespassamentos e autos que faz no paciente, era mui desconsolada e triste ; à qual ele, pera a consolar, fez crer ser o Anjo Gabriel que o rebatava naquele trespassamento, enquanto lhe declarava da parte de Deus cousas que havia por bem que ele, Mahamede, denunciasses às gentes, no que deviam ter e crer acerca da Lei de Moisés e de Cristo ⁹⁵.

Pour la majorité des auteurs chrétiens, Mahomet est rapidement devenu la personnification du mal. On lui attribue très souvent des qualificatifs négatifs, et il est accusé d'être le démon, l'antéchrist. Lui-même hostile à l'idée d'actions surnaturelles, Mahomet n'en est pourtant pas moins accusé par ces auteurs de faux miracles, de tours de magie, de nécromancie, etc. Même au cours du XVI^{ème} siècle, l'islam était encore considéré comme une secte issue de l'amalgame de conceptions juives, chrétiennes ⁹⁶ (et païennes). Le récit de Pantaleão lui-même, censé être plus tolérant que la moyenne, reprend la formule très répandue – et dirait-on presque « obligatoire » – de la « maldita seita de Mafoma » pour désigner l'islam.

En comparaison avec le texte d'António Soares, les chroniqueurs portugais contemporains sont beaucoup mieux informés que lui, en ce qui concerne du moins la biographie du prophète, même si les connaissances livrées par Soares sont le fruit d'une expérience *in loco*. De toute évidence, leurs motivations n'obéissaient pas uniquement au seul désir d'informer.

⁹⁴ Pendant longtemps, les moments de transe du prophète ont été confondus avec des attaques d'épilepsie.

⁹⁵ João de BARROS, *Ásia*. 6^a edição. Dir. por Hernâni Cidade. 4 vols. Lisboa : Agência Geral das Colónias, 1945-1946, déc.II, liv. 10, chap. 6, p. 442.

⁹⁶ « Como quer que a Verdade tem pees com que anda não se pode ho profano Maffoma tanto partar que aas vezes não toqe nella em parte mas nenhũas ã todo. Tem a ley velha a qual chama Thoraã como ho Judeu. Tem mays hos Euangelhos, hos quais diz Engely uulgarmente, e ho seu Alkorão: mas hos dous primeiros viciados quasi de todo » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 41^v).

Mais dans le cas de Soares, la critique autant que la propagande religieuse semblent inspirer ses écrits.

Il n'en est pas moins intéressant de découvrir les intentions des chroniqueurs portugais à travers leur manière de développer la biographie du prophète de l'islam. En fait, le récit de la vie de Mahomet sert de préface aux chapitres qui parlent plus précisément de Šāh Ismā'īl et de la naissance de la dynastie safavide en Iran. Force est de constater ainsi à quel point le développement de l'histoire de l'islam dépendait étroitement des thèmes abordés sur les relations avec les souverains persans. Et pourtant, comme nous aurons l'occasion de le vérifier, le chiisme était considéré par ces chroniqueurs comme une religion à part de l'islam.

c) *Un portrait de la religion islamique*

L'observation des pratiques religieuses des musulmans occupe une partie considérable des différents récits. Ces informations restaient pourtant éparpillées dans la narration, sans obéir à aucune logique et en suivant tout simplement l'occurrence linéaire des événements. Ainsi, les piliers de l'islam sont présentés sans qu'ils soient identifiés officiellement comme tels. Comme pour la biographie de Mahomet, le récit de Soares met ces éléments en évidence.

D'abord, la prière (*ṣalāt*), thème généralement associé à l'appel (*adhān*) du muezzin dans les villes islamiques. Les descriptions des voyageurs portugais font surtout référence à la forme chantée et à la périodicité des cinq appels quotidiens ⁹⁷.

[...] cinco vezes soomemte hos vy yr aa oração. A primreira muito cedo antemanhaã, ouuy a hum mourinho aqui em Tripole que me não deixaua dormir, per tres horas. Sua voz se hya aos Ceos cõ hũa certa musica graduada, a qual jaa que não dormia folgaua d'ouuir. Staua este Mourinho ã hum altissimo campanayro pa que ho ouuisse toda a Cidade, e elle mesmo, como ã todas as outras cidades, e lugares, de Turquia era a campainha. [...] A segunda oração fazẽ ao meyo dya. A terceyra horas de Vesperas daldea. A quarta cerrandosse a noute. A quinta de noute. Cada semana tẽ assy como hos Iudeus ho sabbado, e nos ho domıgo sesta feira de guarda ⁹⁸.

⁹⁷ Les observations des auteurs au sujet du *adhān* correspondent à leur expérience dans l'empire ottoman, territoire majoritairement sunnite. En pays chiite, il n'y a que trois prières par jour.

⁹⁸ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fls. 42^r-42^v. L'auteur réussit même à se faire traduire les mots de l'appel par des marchands vénitiens, traduction qu'il reproduit dans son récit. Il mentionne ainsi plusieurs fois la *ṣahāda*, mais sans mesurer son importance dans la doctrine islamique.

L'appel public à la prière n'échappe pas non plus à Pantaleão de Aveiro qui retrace, lui aussi, les horaires ainsi que la façon dont le muezzin place son pouce droit sur l'oreille, « & andão nas horas , & tempo tão certos, que nos servem de relógio, em especial á meya noyte ». Le franciscain raconte à ce sujet l'histoire d'un florentin, qui, n'arrivant pas à dormir à cause du *adhān*, se lie d'amitié avec le muezzin qui lui permet de lui rendre visite, en toute discrétion. Un jour, à minuit, lorsque l'occasion se présente, le florentin entre dans la maison voisine, monte l'escalier sans être aperçu et pousse le muezzin du haut du minaret, en jetant ensuite du jambon et du vin sur lui pour que les gens le maudissent comme un mauvais musulman⁹⁹. La morale de l'histoire semble évidente ; mais Pantaleão ne fait aucun commentaire là-dessus.

Les rituels d'ablution avant le *ṣalāt* sont décrits par les auteurs des itinéraires avec une certaine suspicion. D'une manière générale, toute action relative au lavage du corps, même s'il n'a pas de liens directs avec les rites religieux, à l'exemple de la fréquentation du *ḥammām* – met surtout en évidence pour les chroniqueurs, la « saleté » provoquée par la pratique de cette « fausse secte » et l'ingénuité de ses membres à penser que l'eau peut laver les péchés¹⁰⁰. Mais concernant le *ṣalāt*, le ton critique et moqueur est également présent.

Primeyramête se tem algũ peccado lauão ha camisa, logo uerenda, e pudêda. Disserão me que isto hera cômum a homês, e molheres ã todo tempo de immundicia [...]. Depois lauão has mãos e êtão a boca, e rosto acabando nos pees. Isto feyto virão se cõ a cara pera onde staa ha casa da Mecha, e tendo hos pees Juntos cos olhos pregados em terra stão assy muito Relligiosamemte em pee fazendo sua oração, e de quando, em quãdo olhão pera ho Ceo como quẽ manda laa seu sprito, e isto cõ tâta deuação & attenção que por mais arroydo que soceder iunto delles hũ soo sinal não darão com cabeça, ou olhos q̃ ho sintem senão starẽ influidos em sua cõtemplaço [...]. Deytãose em terra muytas vezes fazendo muytas cerimonia mas acabando de rezar, deixãose ficar em terra assentados como molheres cõ as mãos leuantadas e as palmas pera sy, a qual oração acabada correm ho rosto com as palmas pera alcançar perdões¹⁰¹.

⁹⁹ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, pp. 261-263.

¹⁰⁰ ANTÔNIO SOARES semble ne pas comprendre que l'habitude d'aller aux bains n'a pas forcément de rapport avec les pratiques religieuses d'ablution. Il affirme même que les chrétiens y vont pour des raisons de « limpeza, e não por ceremonias como judeus, e mouros » (*Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 42).

¹⁰¹ IDEM, *ibidem*, livre III, chap. II, fls. 42^v-43^r. Pantaleão décrit également la prière d'un renégat, qui suit les mêmes mouvements et démontre une fausse dévotion. « Mostrava-se este ungaro sobre maneyra devoto, & ceremoniatico no que tocava a sua maldita seyta, porque ao tempo que havia de fazer o seu sallá, ou oração (fallando a seu modo) como elles costumão em certas horas do dia, se vinha a praya diante de todos, & depois de se lavar todo (como fazem os mouros) se punha de gíolhos, & hora de bruços, hora levantado com as mãos, & os olhos fitos no Ceo, mostrava a seu modo hũa apparencia de tanta devação, & parecia taõ enlevado, que queria dar a entender outra cousa, mais daquillo que nõs bem sabiamos, que elle era perro arrenegado, & fementido, inimigo de toda a verdade » (PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, chap. XVI, p. 81).

S'agissant du pèlerinage à la Mecque – le *hajj* –, Tenreiro nous décrit également le départ de la caravane d'Égypte.

A principal cousa, que a esta terra faz ter tãmanho trafego, & nomeada alem de outras, he ajuntaremse em ella todos os ãnos em a entrada do verão mouros & mouras em cada hũ anno de toda a mourisma que se em ella ajuntão em hũa cafila, & vã a sua casa de Meca, & eu ho vi em este tempo partir, em que gastã muyto de suas fazendas, que pera este caso não tem estima, nẽ conta [...] & porque em ho caminho & desertos por onde passam, ha muytos judeus Arabios, & mouros gentes de caualllo, que muytas vezes os mais dos annos salteão & roubão : & por isso leuão do Cayro trezentos Ianiceros espingardeyros, que lhe sam dados pelo señor da dita cidade, & carretas dartelharia, pera os defender, & tudo pago aa custa dos mays ricos & honrrados, & leuão offertas douro & panos ricos de seda, & douro, que offerecem em a casa de Meca, antre os quaes vi hum pano de seda com muytas letras mouriscas, pera dentro da casa de Meca, & outro feyto de seda como tenda, pera vestir toda a dita casa de Meca, que não he muyto grãde, nem tem cousa algũa dentro soomẽte aquelle pano, que cada anno se nella põe, & estaa atee ho outro anno. E junto da dita casa, ou perto della estaa hum poço de agoa, com que se todos lauão, em que elles tem por sua seyta : que todo aquelle que se com ella laua, lhe não empeçeraa, nem queimaraa ho fogo do purgatorio, & que aquella casa & poço fizera Abraham que alli foy, pera sacrificar seu filho, pollo que leuão carneyros, que dizem que ham de ter certos sinaes, que muytas vezes se não acham tantos, pello que valem muyto antre elles todos os que tem aquelles sinaes, & laa os sacrificio. E antes que cheguem aa dita casa de Meca, estaa hũa villa cercada de muro, que se chama Medinatelnaby : que quer dizer, a cidade do Propheta, onde jaz enterrado Mafamede, em sepultura no chão, e não de aceyro, com pedras de ceuar. Isto tudo vi praticar nesta cidade, & não ho vi ¹⁰².

La partie finale de cette description est particulièrement intéressante. En lisant le récit de Tenreiro, on peut certifier que ce voyageur s'appuie fondamentalement sur des sources orientales et ne suit pas la traditionnelle polémique chrétienne anti-musulmane. La tombe « flottante » de Mahomet est un lieu commun de la grande majorité des textes médiévaux sur l'islam ; António Soares lui-même n'échappe pas à cette tradition ¹⁰³. Tenreiro, pour sa part, non seulement rejette cette extrapolation mais affirme que la sépulture du prophète est à Médine et non à la Mecque, une autre référence traditionnelle erronée.

Par ailleurs, le jeûne du ramadan ne pouvait pas passer inaperçu auprès des voyageurs portugais. Soares mentionne sa pratique, la désignant égale-

¹⁰² TENREIRO, *Itinerario*, chap. XLI, fls. 71^r-72^r. Sur la pratique du *hajj* et son organisation voir Suraiya FAROQHI, *Pilgrims and Sultans. The Hajj under the Ottomans 1517-1683*. London: Tauris, 1994 ; M. N. PEARSON, *Pious Passengers. The Hajj in Earlier Times*. New Delhi, Sterling Publishers, 1994.

¹⁰³ ANTÓNIO SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. I, fl. 41^r.

¹⁰⁴ Em parte de Mayo, e dabrill, de lũa noua aa outra fazem ho Ramadan jeiuando. São muyto sollicitos de quando jeiuão não deixar hyr ao uentre nẽ o cospinho e Jeuão todo

ment par le terme chrétien de « coresa » (carême)¹⁰⁴. Cet auteur décrit, en outre, les festivités musulmanes, comme les *'idān*, qu'il répartit entre grande et petite fête (*Bayrão grande* et *Bayrão pequeno*¹⁰⁵). Il semble être relativement bien informé sur la signification des deux fêtes : celle du *'id al-fiṭr*, célèbre la fin du jeûne alors que celle du *'id al-aḍḥā*, rappelle le sacrifice – le « Corban »¹⁰⁶ – d'Ismaël (Ismā'īl) par son père Abraham (Ibrāhīm), une fête associée au pèlerinage à la Mecque¹⁰⁷. L'auteur connaît le calendrier lunaire qui établit chaque année la chronologie de ces célébrations, mais il s'obstine à vouloir les situer selon les mois chrétiens, comme s'il s'agissait de dates fixes.

Ce que les voyageurs ont particulièrement retenu des populations islamiques et bien enregistré, c'est le positionnement de Jésus-Christ à l'intérieur de la théologie musulmane. Selon le Coran, 'Isā est aussi un prophète de Dieu et comme tel, appartient à toute une lignée de « messagers » dont Mahomet reste la clé. Son rôle est très important dans l'eschatologie musulmane : il sera présent le jour du Jugement Dernier, pour faire voir aux chrétiens l'erreur qu'ils ont commise toute leur vie¹⁰⁸. Mais au contraire de la plupart des chrétiens, qui le voient comme une substance divine (le Dieu fait homme), la théologie islamique nie la nature divine de Sa personne et dénonce comme illusoire la Résurrection du Christ (Dieu ne peut pas mourir)¹⁰⁹.

Les voyageurs portugais que nous étudions dans ce mémoire expriment avec acuité et précision les réactions des musulmans envers le Nazaréen.

dya atee que uejão as strellas, e logo começo a comer quanto lhe uem da uõtade per toda a noute na qual comẽ quantas carnes querem » (Antônio SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, 43^v).

¹⁰⁵ Antônio Soares utilise le terme turc de *bayrām* pour désigner le *'id*.

¹⁰⁶ Du turc *kurban*.

¹⁰⁷ Antônio SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 43^v. Pour les fêtes musulmanes, voir les articles de E. MITTWOCH dans *EL*², III, 1007a-1008a ; Toufiq FAHD, « Rites et fêtes », in *Dictionnaire de l'Islam : religion et civilisation*. Paris : Encyclopædia Universalis / Albin Michel, 1997, p. 742.

¹⁰⁸ Cf. G. C. ANAWATI, « 'Isā », in *EL*², IV, p. 81a.

¹⁰⁹ Antônio Soares consacre quelques lignes à la place de Jésus dans la théologie islamique : « Dizem que nosso saluador he filho de deus, e que sobyo aos Ceos, quando lhe aprouue, e staa aa direyta de deus Padre. Morrer não soomemte ho negão mas rýsse de nos outros dizermos que he deus, e que morreo. Eu pratiquey cõ muitas sectas delles porque nẽ mais nẽ menos do que caa temos Lutheranos, e outros hereges assy antrelles hũs dizem hũa causa, e outros, outra. Hos sãtones e outros que presumem de saber a ley: dizem que se a d'entender filho de Deus, e não deus desta maneira. Que bafejou deus Padre e aquelle baffo tomou ho sprito santo, e sendo são Gabriel ho Paranimpho chegarão a Nazareth. onde nossa senhora staua aaquella hora lavandosse em hũs banhos, quando ho sprito santo chegou, e deu cõ ho baffo de deus, em seu uentre, ho qual homẽ diuino paryo virgem, e que sempre ho foy. Este tão grande senhor ueyo aho mundo pera nos tornar ao caminho dos Ceos, que hos chystãos errão muito em cuidar que Deus auia de fazer filho como Iupiter uindo aa terra. Mais me dezião acerca de morrer que quãdo staua em ho ortho orando cõ medo da morte (que atee qui chegão cõ ho Euãgelho uiciado) veyo ho Anjo Gabriel, e ho leuou aos Ceos deixando aly hum judeu em sua forma ho qual padeceo a morte, que nos outros cuydamos que foy em Chrysto » (Antônio Soares, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 41^v).

Mestre Afonso note les sanctions imposées par les autorités islamiques aux détracteurs de Jésus.

elles nom negão, amtes confissão, que christo foi hũu sancto profeta como o seu mahomet, mas que nom foi filho de deos, e se algũu Judeu ou mouro diz mal a christo ou a sua ley e o fazem saber ha justiça os castiga muy crua-mente, e hũu armenio me afirmou que em comstaminopla vira arastar a hũu Judeu e queimar porque differa em publico mal e muitas injurias e blasfemias a nosso senhor Jesuz Christo e a sua ley ¹¹⁰.

Le culte populaire de Marie est aussi signalé par les voyageurs qui décrivent la dévotion des musulmans en pèlerinage sur sa tombe.

d) *La dynamique des appartenances religieuses : perméabilité et conversion*

Les groupes « marginaux » avaient un rôle essentiel dans l'établissement des Portugais en Orient. Les communautés juives et arméniennes jouaient un rôle décisif dans la circulation de l'information, par les routes moyen-orientales ; les voyageurs portugais utilisaient largement leurs services, particulièrement ceux de la communauté de « nation portugaise ». Les discussions avec les savants juifs sont un *topos* commun aux récits de Pantaleão et Soares, leur inspirant fréquemment de nombreuses remarques. L'auteur de *Itinerario aa casa sancta* consacre plusieurs chapitres de son récit à la critique du judaïsme et des savants juifs.

Mais la cohabitation entre Portugais et musulmans en Orient n'était pas toujours sans histoires. Le contact plus ou moins intensif avec les populations locales provoquait parfois l'abandon des liens de fidélité envers l'autorité de l'Estado da Índia, ce qui aboutissait dans la plupart des cas à la conversion à la foi islamique. Cela ne correspondait pas à une envie spirituelle en particulier, mais servait surtout de facteur d'intégration au sein des sociétés asiatiques. Ces renégats formaient un groupe hétérogène dont l'étude pourra contribuer à une meilleure compréhension des dynamiques socioculturelles de l'expansion portugaise en Orient et des franges marginales de sa population.

Il faut noter cependant que le recours à l'apostasie n'était pas toujours synonyme de trahison ou d'intérêt économique. Les circonstances jouaient énormément dans une telle démarche, et une partie considérable des cas de conversion à l'islam résultait de conditions particulièrement difficiles, comme la captivité prolongée. Une telle appartenance religieuse offrait plusieurs avantages, comme la libre circulation à travers des régions traditionnellement hostiles aux Occidentaux ou le recours aux institutions de

¹¹⁰ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 257.

charité musulmanes. Mais la récupération de ces individus convenait parfaitement à l'Estado da Índia, nonobstant leur reniement au christianisme. Au bout de plusieurs années parmi les musulmans, ils parlaient en effet leurs langues (arabe, persane ou turque), connaissaient la géographie locale et les renseignements qu'ils rapportaient du fruit de leur expérience étaient souvent inestimables. On pourra évoquer le sort de Gregório da Quadra, un chevalier portugais fait prisonnier quelque part dans l'océan Indien, converti à l'islam, et qui travaillera comme artilleur pour le compte du souverain du Yémen jusqu'à l'arrivée des Mamelouks. Libéré, il traversera l'Arabie et rejoindra Ormuz huit ans après le début de sa captivité ¹¹¹. De façon générale, le renégat, en revenant, argumentait qu'il était toujours resté chrétien en son cœur et était reçu de nouveau au sein de la communauté chrétienne.

Ces conversions pourraient donc assumer un caractère temporaire, relevant d'un comportement de « dissimulation », un procédé qui ne diffère guère de la *taqiyya* musulmane. Le récit de Ludovico di Varthema ¹¹² – très populaire à son époque, publié à plusieurs reprises et amplement traduit – explique comment, au cours de maintes aventures, il réussit, en se faisant passer pour un mamelouk, à s'introduire dans ce monde interdit aux chrétiens. Bien sûr, une grande partie de son texte résulte de l'imagination fantaisiste de l'auteur qui a voulu ajouter une série d'ingrédients invraisemblables pour donner à son expérience une coloration romanesque ¹¹³. Le récit de sa captivité au Yémen exploite le thème littéraire classique de l'obstacle que le personnage doit franchir pour mériter sa condition de héros ; un argument qui peut très bien expliquer l'histoire de l'emprisonnement de Tenreiro en Arménie qui apparaît comme un passage de son récit difficilement crédible. Quoiqu'il en soit, si on ne possède pas beaucoup de traces des velléités « musulmanes » de Varthema, on est sûr de la conversion à l'islam de Tenreiro, grâce à un document ottoman de l'époque qui en fait mention ¹¹⁴.

¹¹¹ Voir Jean AUBIN, « Deux Chrétiens au Yémen Tāhiride », in *Journal of the Royal Asiatic Society*, 3rd series, 3-1 (1993), pp. 33-52.

¹¹² Son ouvrage a été récemment l'objet d'une traduction accompagnée d'une édition critique en langue française: *Le Voyage de Ludovico di varthema en Arabie & aux Indes orientales (1503-1508)*. Avant-propos de Geneviève Bouchon ; préface de Jean Aubin ; traduction de Paul Teyssier ; notes de Luís Filipe Thomaz, Gilles Tarabout, Paul Teyssier & Gérard Troupeau. Paris : Chandeigne, 2004.

¹¹³ Au sujet du « trucage » de l'œuvre de Varthema, consulter Jean AUBIN, « Deux Chrétiens au Yémen Tāhiride », *op. cit.* ; IDEM, « L'Itinerário de Ludovico di Varthema », *Le Latin et l'Astrolabe. Recherches sur le Portugal de la Renaissance, son expansion en Asie et les relations internationales*. Vol. II. Ed. par Françoise Aubin ; introd. par Geneviève Bouchon. Lisboa / Paris: Centre Culturel Calouste Gulbenkian / Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 2000, pp. 483-491.

¹¹⁴ Cf. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « Un rapport ottoman sur Antonio Tenreiro », in *Mare Luso-Indicum*, 3 (1976), pp. 161-173.

Ceci peut expliquer le cas exceptionnel suivant, qui nous révèle la dimension de la connaissance portugaise des réseaux géographiques de circulation au sein du *dār al-islām*.

Au cours de son étude de la collection arabe de la bibliothèque du Vatican, Giorgio Levi della Vida trouve un manuscrit – en l'occurrence, une compilation de sourates du Coran – avec deux folios recouverts d'un texte chiffré¹¹⁵. Après l'avoir décrypté – ce qui n'était pas difficile, s'agissant d'un simple code numérique – l'islamologue découvre un texte en langue portugaise décrivant pas à pas le trajet d'un voyageur anonyme suivant l'itinéraire du *hajj*, le pèlerinage musulman à la Mecque et à Médine, entre les mois de mai et septembre 1565. La description correspond entièrement au trajet des caravanes de pèlerins, mentionnant même les lieux de pause, les distances parcourues et quelques autres renseignements géographiques. Confronté à une pénurie flagrante d'informations sur l'auteur de ce guide, Levi della Vida décide de s'adresser au père Schurhammer pour lui demander son opinion. Selon l'érudit, il s'agissait probablement d'un récit rédigé par un des captifs portugais de la prise de Mascate en 1552, et qui avait été emmené plus tard au Caire. Ce dernier, sûrement converti à la religion musulmane, avait dû faire le *hajj*, et rapporté son expérience sous forme codée dans un livre qu'il avait à portée de main¹¹⁶.

La supposition de Schurhammer est tout à fait plausible. Les relations entre l'ambassade portugaise à Rome et les captifs au Caire étaient fréquentes, et certains de ces prisonniers ont depuis servi d'informateurs pour la Couronne. Mais il existe une autre hypothèse, selon nous. Le 15 juin 1561, Lourenço Pires de Távora écrivait au roi pour lui rapporter l'arrivée à Rome d'un certain Gonçalo de Araújo, natif de la région de Braga, qui avait été capturé par les Turcs en Algarve quand il était encore très jeune. Pendant les quatorze années suivantes, il avait voyagé en passant par Belez (Bādis), Alger, Tripoli et Istanbul, ayant servi à un moment comme simple soldat ou bien capitaine d'une fuste. Il était désireux à présent de travailler pour les intérêts de la couronne portugaise, quelque part au Levant, le tout à ses propres frais. Il connaissait très bien le turc et l'arabe et semblait avoir l'esprit d'initiative nécessaire. L'ambassadeur veut saisir cette belle opportunité et l'envoie en Égypte, accompagné d'António Pinto¹¹⁷. Sa mission

¹¹⁵ Sur les messages codés portugais au XVI^{ème} siècle, cf. M. Augusta Lima CRUZ et António Manuel LÁZARO, « A linguagem criptográfica na correspondência diplomática portuguesa de D. Miguel da Silva e de Pero Correia : origens e significado », in *D. João III e o Império*, *op. cit.*, pp. 601-620.

¹¹⁶ Tous ces événements sont minutieusement décrits dans l'article publié par Giorgio LÉVI DELLA VIDA dans « A Portuguese Pilgrim at Mecca in the Sixteenth Century », in *The Moslem World*, 32-4 (1942), pp. 283-297. Sur les rapports entre ce texte et un autre publié par Hakluyt, voir C. F. BECKINGHAM, « Hakluyt's Description of the Hajj », *Between Islam and Christendom*, *op. cit.*, XXI.

¹¹⁷ Pinto était un rescapé de la captivité turque, devenant ensuite un agent de renseignement portugais en Égypte.

consistait surtout à se renseigner sur les différentes routes vers le golfe Persique et faire un rapport sur les chantiers navals de Suez. Mais une partie de sa mission s'attachait plus particulièrement à recueillir des informations sur les caravanes d'Alep et de la Mecque ¹¹⁸. Araújo semble donc être l'auteur idéal de ce texte codé qui établissait une description du *hajj* !

Dans l'empire ottoman, à en juger par les témoignages des voyageurs portugais, le nombre de renégats devait être très élevé. Mestre Afonso craignait que les lettres qu'il apportait d'Ormuz fussent découvertes et comprises, « porque numca faltão por toda as terras do turco mil arrengados que as lerão milhor que eu » ¹¹⁹. Pourtant, la description des groupes de renégats dans l'empire ottoman par les récits de pèlerinage ne doit pas être considérée comme innocente. Cela leur permet d'attribuer à ces hommes des paroles, des sentiments en accord avec l'esprit du discours militant qu'ils prononcent eux-mêmes. Ainsi, les renégats sont censés regretter d'avoir abandonné la terre des chrétiens pour vivre leur quotidien sous le joug turc ¹²⁰. Mais ces hommes sont représentés comme une classe littéralement marginale, à la frontière entre deux mondes différents, où ils n'arrivent pas à trouver leur place. Néanmoins, n'étant pas complètement musulmans ¹²¹, il y avait encore un espoir de les voir retourner à la foi chrétienne.

Mais cette stratégie des auteurs des récits de pèlerinage – qu'ont peut qualifier de purement littéraire – n'est pas exclusivement appliquée aux renégats. Les musulmans et les juifs étaient également censés se repentir d'avoir abandonné leur terre d'origine ou, du moins, l'endroit où ils avaient passé un temps considérable de leur vie, tant qu'il s'agissait d'une terre chrétienne, en l'occurrence le Portugal. Pour la communauté juive, les exemples sont très nombreux. En ce qui concerne les musulmans, Pantaleão consacre plusieurs pages de son livre à une histoire qui mérite notre attention.

¹¹⁸ Lettre publiée dans le *Corpo Diplomatico Portuguez*, vol. IX, pp. 278-281. Voir aussi *ibidem*, p. 306. Le seul problème concernant cette hypothèse est de nature chronologique : la mission attribuée à Gonçalo de Araújo ne devait pas durer plus de quatre ou cinq mois. On peut, cependant, présumer qu'il continuait à servir l'ambassadeur portugais à Rome, puisque ce dernier se montre très enthousiaste à son sujet et sur ses possibilités d'emploi futur.

¹¹⁹ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 233.

¹²⁰ PANTALEÃO DE AVEIRO, rencontrant un « Turc hongrois », *şubaşı* de Syrie et de Palestine, lui parle de son cœur chrétien mais avoue ne pas avoir le courage de revenir dans sa patrie. « Affirmou-me haver por toda Turquia milhares de homens da sua maneyra Christãos, os quaes andavão, como elle, presos do mundo, & da carne, & se detinhão, temendo a pobreza, & grandes miserias, que na Christandade havião de passar, tornando-se a ella » (*Itinerário da Terra Santa*, p. 512).

¹²¹ Une des marques physiques qui pouvait révéler véritablement l'appartenance à la religion islamique était la circoncision, le « signe de Maures ». Cela peut se vérifier dans le cas de l'esclave javanais (*Jau*) de Mestre Afonso, qui était circoncis, ce qui permettaient aux Turcs de l'identifier comme un des leurs (cf. Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 263). Or, dans les descriptions de Pantaleão, ces renégats ne semblent pas avoir été circoncis, une preuve de leur caractère ambivalent.

À Jérusalem, le franciscain rencontre par hasard un vieux musulman qui, devinant sa nationalité, lui parle en portugais. Intrigué, Pantaleão lui demande comment il était parvenu à apprendre sa langue. L'histoire du vieillard nous est ainsi racontée avec beaucoup de détails : celui-ci était natif d'Azamor, au Maroc, et avait été enlevé de chez lui au temps de l'expédition commandée par le duc de Bragança (1513). Par la suite, il avait habité Tavira, en Algarve, pendant sept ans de captivité chez D. António de Noronha. Quant à sa situation présente, le discours que Pantaleão lui attribue est tout à fait étonnant.

[...] estar em Portugal cativo, prouvera a Deos, & a Mafamede, que atê aquelle tempo o estivera, porque por mais ditoso se tivêra ser cativo em Portugal, que livre naquella terra. Nenhum grozador, ou calumniador cuyde escrever eu isto, por compor historia, porque diante meu Deos, & Senhor, fallo no que digo verdade, sem algũa cōpostura. Perguntey eu ao Mouro, que razão me dava, para querer antes ser cativo em Portugal, que livre naquella terra, sendo a liberdade de todos taõ desejada, & em particular dos Mouros, que são cativos dos Christãos, & de Christãos, que são cativos de Mouros. Isso he verdade, respondeo o Mouro, mas meu senhor além de ser muyto nobre, como eu era cativo de resgate, tratava-me muyto bem, nem tinha com elle mais trabalho, que acompanhallo, quando hia fora de casa, & aqui nesta terra vivo miseravelmente entre gente, que nem a Deos, nê aos homens tratão verdade ¹²².

Mais on ne pourra pas, bien sûr, croire absolument les descriptions de Pantaleão et d'António Soares qui se servent de ces épisodes pour transmettre un message purement moraliste. On peut détecter très visiblement dans leurs discours l'influence de la pratique missionnaire, propagée au lendemain de la Contre-réforme ¹²³. On y lit clairement leur insistance au recours à la conversion des non-croyants, une stratégie littéraire qui prend des proportions vraiment exagérées dans le discours d'António Soares.

Pourtant, les musulmans convertis à la religion chrétienne ne jouissaient pas toujours de la même condescendance. Ils étaient souvent victimes de discrimination sociale. Dans une société dominée par la valorisation de la pureté du sang et l'observance collective des coutumes privées, l'ascendant familial des *mouriscos* leur imposait une mauvaise réputation, plus ou moins

¹²² PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 252 e ss. Pantaleão évoque aussi sa rencontre avec un musulman qui avait passé toute sa vie à Ceuta et aimait beaucoup les Portugais (*ibidem*, p. 505).

¹²³ Nous pouvons citer à titre comparatif les efforts des jésuites à Ormuz. Les observations du père Barzeo en sont très symptomatiques. Voir sa correspondance publiée par Joseph Wicki, dans *Documenta Indica*. Vol. I. Roma : Monumenta Historica Societatis Jesu, 1948, pp. 596-638, 643-698. Sur cette figure, cf. Padre Francisco de Sousa, *Oriente conquistado a Jesus Cristo pelos padres da Companhia de Jesus da Província de Goa*. Introd. e revisão de M. Lopes de Almeida. Porto: Lello & Irmão, 1978.

répandue ¹²⁴. Les préjugés faisant peser sur eux une image de fausseté et de double jeu ne les abandonnaient jamais. Pourtant, leur intervention était très appréciée au service des autorités politiques portugaises, à cause de leur facilité à s'introduire dans les réseaux musulmans.

e) *Un cas exceptionnel : le chiisme iranien*

Comme on l'a déjà remarqué, le contact avec les Safavides au début du XVI^{ème} siècle constitue un élément explicatif indispensable à la compréhension de la nature de l'établissement des Portugais en Orient. Les missions diplomatiques envoyées auprès des souverains iraniens révèlent l'intérêt géostratégique des Portugais à trouver un allié militaire contre les ennemis communs et un meilleur soutien régional. Mais l'entrée de Šāh Ismā'īl dans la sphère culturelle portugaise ne se fera pas sans aborder quelques questions relatives à son origine et à la nature de son pouvoir.

L'ordre *ṣūfī* Safavide – la *Şafaviyya* – fut créé par un ancêtre de Šāh Ismā'īl, Šaykh Şafī ad-Dīn Ishāq (1252-1334), un homme d'une réputation de grande piété et respecté par l'ensemble des habitants de la région d'Ardabil, à l'extrême nord-ouest de l'Iran actuel. À cette époque, la ville devenait de plus en plus un refuge pour les persécutés et les opprimés de ce monde, un endroit où le nom de Šaykh Şafī jouissait d'un prestige croissant, tout spécialement parmi les tribus turkmènes de l'Anatolie orientale et du nord de la Syrie. Selon toute évidence, le fondateur de cet ordre était sunnite de confession et appartenait à l'école Şafī'ite, même si celle-ci s'inspirait d'une forme populaire de l'islam, phénomène plus au moins commun à la plupart des ordres *ṣūfīs*. En fait, c'était précisément le caractère hétérodoxe de ce type de confrérie qui lui valait la censure de la théologie sunnite. Mais si la *Şafaviyya*

¹²⁴ Cf. Vasco RESENDE, *A Sociedade da Expansão na Época de D. Manuel. Mobilidade, Hierarquia e Poder entre o Reino, o Norte de África e o Oriente*. Lagos: Câmara Municipal de Lagos, 2006. Sur les conversions de musulmans au christianisme au Maroc, voir Bernard ROSENBERGER, « Mouriscos et elches : conversions au Maroc au début du XVI^{ème} siècle », in Mercedes GARCÍA-ARENAL et María J. VIGUERA (eds), *Relaciones de la Península Ibérica con el Magreb (siglos XIII-XVI)*. Actas del Coloquio. Madrid: Consejo Superior de Investigaciones Científicas / Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1988, pp. 621-658. Sur les procès des *mouriscos* dans les archives de l'Inquisition, consulter Isabel M. R. Mendes Drumond BRAGA, *Mouriscos e Cristãos no Portugal Quinhentista. Duas culturas e duas concepções religiosas em choque*. Lisboa: Hugin, 1999 ; Ahmed BOUCHARB, *Os pseudo-mouriscos de Portugal no séc. XVI. Estudo de uma especialidade a partir das fontes inquisitoriais*. Lisboa: Hugin, 2004 ; Rogério de Oliveira RIBAS, « Cide Abdella : um marabuto na corte de D. João III », in *D. João III e o Império*. Actas do Congresso Internacional comemorativo do seu nascimento (Lisboa e Tomar, 4 a 8 de Junho de 2002). Ed. dirigida por Roberto Carneiro e Artur Teodoro de Matos. Lisboa: Centro de História de Além-Mar / Centro de Estudos dos Povos e Culturas de Expressão Portuguesa, 2004, pp. 621-626.

était à l'origine une institution de nature mystique, son *šaykh* jouissait également d'un certain pouvoir politique parmi les siens ¹²⁵.

Au fil des années, ce prestige temporel allait devenir de plus en plus important. A l'époque de Junayd, au milieu du XV^{ème} siècle, on a l'impression d'assister à une étape décisive dans le processus évolutif de l'ordre, qui prenait de plus en plus un caractère politico-militaire évident. En témoigne son mariage avec Khadija, la sœur du souverain des Āq-Qūyūnlū ¹²⁶, Uzun Hasan, ce qui laisse présumer de l'importance de la suite de guerriers que Junayd avait réuni, au cours des années, autour de lui. Celui-ci semblait posséder, de toute évidence, une personnalité plus proche de celle du soldat que du *leader* religieux. Il faut dire que Junayd n'a jamais été un *šaykh* de la Šafaviyya et a plutôt consacré sa vie à la guerre ; mais, après sa mort, ses fidèles turkmènes l'ont considéré comme un dieu, ce qui a servi son fils, Ḥaydar, pour revendiquer la tête de l'ordre. Tout comme son père, Ḥaydar sera plus un combattant, au sens belliqueux du terme, que le chef d'un ordre mystique. Recrutant de plus en plus ses adeptes parmi les tribus turkmènes, il deviendra un véritable seigneur de la guerre. Il est d'ailleurs très difficile de connaître le degré de spiritualité atteint par Ḥaydar de son vivant. Selon la tradition, après une apparition de 'Alī en rêve, il aurait fait adopter à ses adeptes l'usage du bonnet rouge à douze sections – le *tāj-i Ḥaydarī*, « couronne de Ḥaydar » –, une coiffe qui aurait donné naissance au terme plus répandu de « Têtes rouges », les *Qızılbaş* ¹²⁷.

Il est toujours difficile aujourd'hui de savoir à quel moment les Safavides ont adopté le chiisme duodécimain dans leur entourage et quelle a été sa signification politique ¹²⁸. La vénération de 'Alī relevait traditionnellement du discours spirituel des derviches, sans que cela puisse traduire une adhésion à la croyance chiite. Mais, étant donné la difficulté à retrouver en Perse des sources d'information de nature théologique, on pense actuellement que le passage de l'hétérodoxie *šūfī* à la déclaration officielle de la confession chiite duodécimaine a profité du climat tolérant de l'islam populaire dans certaines régions du Moyen-Orient. Toujours est-il que, lorsque Šāh Ismā'īl

¹²⁵ Cf. H. R. ROEMER, « The Safavid Period », in *The Cambridge History of Iran*. Vol. 6. *The Timurid and Safavid Periods*. Ed. By Peter Jackson and Laurence Lockhart. Cambridge: Cambridge University Press, 2001, p. 189 et ss.

¹²⁶ Sur les Āq-Qūyūnlū, voir l'ouvrage de référence de John E. WOODS, *The Aqquyunlu. Clan, Confederation, Empire*. Revised and Expanded edition. Salt Lake City: University of Utah Press, 1999.

¹²⁷ Cf. IDEM, *ibidem*, p. 207. Pour la description du « bonnet » des *Qızılbaş* faite par Mestre Afonso, voir *Ytinerario*, p. 192.

¹²⁸ Sur cette question, voir IDEM, *ibidem* ; Heinz HALM, *Le Chiisme*. Paris: Presses Universitaires de France, 1995 ; Saïd Amir ARJOMAND, *The Shadow of God and the Hidden Imam. Religion, Political Order, and Societal Change in Shi'ite Iran from the Beginning to 1890*. London and Chicago: University of Chicago Press, 1993 ; Michel M. MAZZAOULI, *The Origins of the Šafawids. Šī'ism, Sūfism and the Gulāt*. Wiesbaden: Franz Steiner Verlag, 1972.

conquiert Tabrīz en 1501 et déclare la *Ithnā ‘ašariyya*, religion officielle dans son royaume, il pose une pierre décisive par rapport à une tradition familiale dont les caractéristiques spirituelles n’étaient pas toujours évidentes.

Facteur essentiel pour la compréhension du phénomène safavide, les Portugais vont aussi créer leur propre image de l’avènement de Šāh Ismā‘īl et de l’empire qu’il a bâti. António Tenreiro, dont le récit se caractérise par un souci de réalisme, lui consacre tout un chapitre.

Da origem Ley & costumes do Sufi

Ho Sufi foy filho de hum Xeque, homẽ illustre antre os mouros, & senhor de hũa villa que se chama Ardiuil, sua mãy foy filha doutro grande senhor. Em ho tempo que andaua prenhe, & ho pario lhe foy tirado ho nascimento, per Astrologos que naquella terra ha grandes, & assi nigromantes, & feyticeyros, & per elles foy dito que auia de ser aquelle minino grande monarcha, & porem que auia de ser muyto cruel, & porque ho não matassem sendo de idade de oito, ou dez annos, foy per hũ grãde astrologo furtado : o qual elle despoys fez grãde senhor, chamouse Dormiscão : este ho levou a Armenia, que então era sogeyta ao pay de sua mãy, que era senhor de Tabris alli foy entregue per este astrologo a hũ Papaas armenio dentro em hũ lago de mar; que está em esta terra, & dêtro tem hũa Ilha que he habitada de frades Armenios, & nella tem mosteyros, & sam grandes religiosos, & tidos naquella terra em grande veneração, porque me disserão que em nome do Senhor Jesu Christo faziam muytos milagres. E aqui se criou com estes frades Armenios, até que foy em boa idade, & delles aprendeo as cousas que acostumã ensinar. Tornou este astrologo a mudalo dalli, & levouho ao reyno de Guilam, a casa do dito rey, porque era seu tio, & deste reyno sayo com gente de cauallo, & começou a conquistar, & tomar villas, & lugares : onde chegava o que roubava ou tomava ho daua liberalmente : Desta maneyra se vinha muyta gente dos Turquimãys pera elle. Tambem se começou a deuulgar, & decrarar por Propheta, & parente mays chegado a Aly, & dizer que reys daquellas partes não guardauão a ley de Mafamede & Ali inteiramente, & logo fez ley de si, em que nomeou onze Prophetas seus parêtes, & cõsigo fez doze, & fez hũ carapução vermelho, com hũa tromba, que tem doze verdugos, & o pós na cabeça, & assi todos os que o seguião trazião este carapução, com hũ liuro em que se continha esta ley que fez. Mandaua embayxadores por todos os reynos, & senhorios da Persia, & onde a aceytação ficauã seus vassallos, & tributarios, & guardauão a dita ley. Onde a não aceytação hia sobre elles, & lhes destruya toda a terra, & fazia grandes cruezas, & derribaua as mesquitas, & alcorães : fazia dellas estrebarias pera ho seu exercito ; & porque el rey de Xiraas que era grande senhor, não quis aceytar ho dito carapução, veo sobre elle & ho destruyo, & matou muytos mouros, & na çidade fez muito dãno, & a someteo a seu mando ¹²⁹.

Le récit de Tenreiro correspond, d’une façon générale, à l’histoire d’Ismā‘īl telle qu’on la connaît, en y rajoutant des éléments tirés de tradition qızılbaşî. On y trouve mentionnées, quelques références principales à sa

¹²⁹ TENREIRO, *Itinerario*, chap. V, fls. 13^r-14^v.

biographie, son ascendance illustre ¹³⁰, la période d'exil à Lāhījān, le recrutement des Turkmènes, l'expansion et l'adoption du *tāj-i Ḥaydarī*. Mais tout cela reste complètement intégré dans un récit présentant des traces folkloriques où se mêlent des influences orientales et occidentales. La présence d'un astrologue chargé de sa formation religieuse, auprès duquel il découvre le christianisme arménien, sert deux objectifs : en premier lieu, sa prédiction d'un futur glorieux vise probablement à mettre en valeur un Orient magique et la naissance d'un enfant hors du commun. Les références à l'astrologie, la sorcellerie et la nécromancie rappellent d'ailleurs beaucoup le portrait médiéval de Mahomet, ce qui n'est pas anodin ¹³¹. D'autre part, le contact primordial d'Ismā'īl avec le christianisme servait à le rapprocher de l'Occident européen. De ce fait, le portrait d'Ismā'īl dressé par les Occidentaux comportait toujours une timide comparaison avec le christianisme, comme cela avait été le cas auparavant avec Uzun Ḥasan. Éduqué par des moines arméniens, le jeune souverain se montrera beaucoup plus enclin à une alliance avec les princes européens. Cela permettait même de cacher le fait que le chiisme était aussi une confession islamique. Cette propagande est allée jusqu'à transformer la doctrine imāmīte pour en faire une religion à part, ennemie de l'islam. Ce type de discours avait évidemment pour but de légitimer plus aisément un éventuel accord politique contre les Ottomans ¹³².

Mais le travail idéologique sur le portrait d'Ismā'īl ne s'arrêtait pas là. Celui-ci était censé être un nouveau prophète, un illuminé, quelqu'un qui se disait fils de Dieu, voire Dieu lui-même. Originaire d'un milieu traditionnel, qui incluait notamment l'adoration de 'Alī, le processus de divinisation du souverain safavide a influencé la façon dont son autorité s'appliquait à ses adeptes Qızılbaş. On peut trouver cette nuance dans la formulation d'un discours théocratique présent, par exemple, dans la poésie qu'on attribue à Khaṭā'ī, un pseudonyme d'Ismā'īl ¹³³.

Une des façons pour le chiisme duodécimain de se démarquer du sunnisme était d'attribuer à 'Alī une volonté évidente de rompre avec l'islam des premiers califes. Les chroniqueurs portugais du XVI^{ème} siècle soulignent cette opposition entre la parole de Mahomet et celle de 'Alī, qui aurait écrit

¹³⁰ Les Safavides proclamaient que l'ascendance de leur famille remontait jusqu'à 'Alī.

¹³¹ Il faut cependant remarquer que le message safavide se distingue aussi par son esprit messianique, de contenu apocalyptique, ce que les auteurs portugais n'hésiteront pas à reprendre dans leurs écrits. Sur cet aspect, consulter Kathryn BABAYAN, *Mystics, Monarchs, and Messiahs. Cultural Landscapes of Early Modern Iran*. Cambridge, Massachusetts : Harvard Center for Middle Eastern Studies / Harvard University Press, 2002.

¹³² Pour un développement de cet aspect voir Palmira BRUMMETT, « The Myth of Shah Ismail Safavi: Political Rhetoric and «Divine» Kingship », in *Medieval Christian Perceptions of Islam. A Book of Essays*. Ed. By John Victor Tolan. New York / London: Garland Publishing, 1996, pp. 331-359.

¹³³ Cf. Vladimir MINORSKY, « The Poetry of Šāh Ismā'īl I », *Medieval Iran and its neighbours*. London: Variorum, 1982, XIII.

un livre critiquant son beau-père¹³⁴. Tomé Pires, par exemple, parle mêm d'une substitution : le quatrième calife aurait voulu remplacer Mahomet comme prophète de l'islam¹³⁵. Castanheda fait ressortir encore plus l'opposition entre les deux « sectes », dans un discours assez proche de celui de Tenreiro.

E como se vio [o Xequé Ismael (Šāh Ismā'īl)] assi poderoso de gête, quis fazer outra seyta que no modo de oração & algũas cousas outras era diferente da de Mafamede, dizêdo que assi ho mãdaua Ale, hũ homem que os mouros teuerão por propheta santo, de que ho xequé ismael dizia ser ho parente mais chegado, que affirmaua ser mais santo que Mafamede & mais estimado de Deos, & contradizêdo que Mafamede não fora propheta [...]. E por desprezo da seyta de Mafamede derribaua os alcorões, & fazia estrebarias das mezquitas [...] ¹³⁶.

Tenreiro, dans son chapitre, semble se baser sur des traditions qızıbāš pour présenter Ismā'īl comme le dernier imām du chiisme duodécimains, l'imām caché qui se révélera au cours d'un événement eschatologique¹³⁷. Tenreiro esquisse aussi un portrait des Qızılbaş, les classant dans la tendance *rāfiḏī* – terme désignant le refus chiite des premiers califes¹³⁸ –, sauvegardant amplement leur caractère hétérodoxe.

Tem a ley do Sufi, que se chama Rafaui, que he darem mays honra a Ali, que a Mafamede: trazem o carapução vermelho, falão lingoa turquesca : chamālhe cazelbaras, que quer dizer em sua lingoagê cabeças vermelhas. E o que me pareceo desta gente he que não guardão ley de mouros, nem de gentios, nem outra nenhũa ¹³⁹.

¹³⁴ L'existence d'un ouvrage écrit par 'Alī et diffusé plus tard par les Safavides est attestée par les auteurs portugais, comme pour souligner le recours à un livre autre que le Coran musulman. Nous ne connaissons pas, en vérité, de récits contemporains du temps de 'Alī à ce sujet. Cependant, le *Nahj al-Balāgha*, une anthologie de sermons et d'opinions traditionnellement attribuée à 'Alī mais compilée postérieurement (ce qui explique l'existence de textes apocryphes), est considéré comme le livre le plus important des chiites après le Coran (cf. l'article de M. DJEBLI dans *EP*², VII, p. 903b).

¹³⁵ « ho ale quamdo lhe veio a vez do governar Começou tambem a fazerse profeta he maior que os pasados e fez huũ liuro em que dizija maall de seu sogro E dos companheiros afirmamdo asy melhor espirito de profeçia que aos out's E apomtando cousas que desfazia nelles he mamdou que dhij por diamte em sua oracam nomeasem ale e nam mafamede » (Tomé PIRES, *Suma Oriental*, op. cit., vol. II, p. 341).

¹³⁶ CASTANHEDA, III/144, p. 839.

¹³⁷ De tous les chroniqueurs portugais du XVI^{ème} siècle, Barros est sans aucun doute le mieux informé. Il élabore même une liste des imāms chiites (BARROS, II/10-6, p. 444), qui, à quelques exceptions près, reste fidèle à la doctrine duodécimaine (cfr. avec S. H. NASR, « *Ithnā 'Ashariyya* », in *EP*², IV, p. 277). Ceci n'est pas pour autant surprenant, si l'on sait que l'auteur a eu accès à un ouvrage d'histoire persane, un *tārikh*, traduit par un de ses collaborateurs.

¹³⁸ Cf. l'article de E. KOHLBERG, « al-Rāfiḏa », in *EP*², VIII, p. 386b.

¹³⁹ TENREIRO, *Itinerario*, chap. IV, fl. 12^v.

L'expansion du chiisme en Perse n'a pas connu une existence pacifique. Les populations persanes semblent avoir abandonné avec difficulté cette orientation sunnite. Le conflit entre ces deux conceptions de l'islam est mis en évidence dans les récits de Tenreiro et de Mestre Afonso. Leur témoignage contribue ainsi à une meilleure connaissance de l'évolution de l'idéologie safavide en Perse et de ses conséquences sociales sur la population. À Sīrjān (Sa'īdābād), Mestre Afonso note un événement qui illustre les problèmes de diffusion de la religion officielle parmi les Persans.

Aquella tarde forão ha cafila muitos mouros da vila e hũu delles se traou em palavras com hũu turco della porque não quis louuar e bem dizer a álly, e sua seita, e mal dizer a omar e abubacar, e o ouuerão de tratar mal se se nom meterão muitos outros no meio que o apasiguarão, dahi a huũ pedaço foi outro mouro velho arrimado a huũ bordão pregando a todos o mesmo em alta voz, que louuassem e bem disessem a seita de álly, e maldisessem todas as outras. Estes parsios são mais zelozos da sua seita que nenhũs outros mouros ¹⁴⁰.

Mais le grand obstacle à l'expansion safavide ne se trouvait pas dans les territoires conquis par les armées d'Ismā'īl. La source principale des conflits militaires au début du XVI^{ème} siècle se révélait plutôt être la frontière ottomane et la façon dont les sultans d'Istanbul se préoccupaient d'éviter toute influence chiite venant de Perse. En plus de cette rivalité politique, les divergences religieuses entre les deux puissances provoquaient un climat de grande instabilité dans les régions du Kurdistan et de l'Azerbaïdjan, face à l'imposition de la croyance chiite aux populations sunnites et aux persécutions ottomanes des Safavides ¹⁴¹, deux enjeux d'un même conflit. Tenreiro ¹⁴², comme Mestre Afonso, ne considère les raisons de la guerre entre Safavides et Ottomans que d'un point de vue strictement religieux.

[os habitantes de Tabriz] são tão zelozos della [seita de Ali] que como emcomtrão qualquer mouro, ou turco doutra logo lhe pregão prouocamdo a guardar a sua e sobre isto naçerão as mais das diferenças e guerras que ho *xa ismael* teue com ho turco, e as que tem o *xa tamás*, por lhe mandar no tempo de sua prosperidade hũ carapução e huũ liuro em que se

¹⁴⁰ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 148.

¹⁴¹ Tenreiro constate l'ampleur de cet acharnement à Āmid, où il assiste au châtiment réservé aux chiites en territoire ottoman. « Sahia pela cidade aas vezes pera ver as cousas della : e entre algũas que vi em hũa praça : vi enforcados em hũa picota tres, ou quatro carapuções do Suphi, que tomarão & catiuarã os donos delles, por se quererem muito grãde mal hũs aos outros : polas gentes do reyno do Suphi maldizerem em publico dos seus profetas, a que hũ chamão Otumão, e outro Omar Bubaca » (*Itinerario*, chap. XXVIII, fl. 51^r). On y trouve encore une utilisation très libre du terme prophète ; mais les mots de Tenreiro démontrent bien l'importance du reniement des premiers califes, même s'il désigne ces derniers dans le mauvais ordre.

¹⁴² Voir, par exemple, sa description de la défaite du seigneur d'Işfahān (*Itinerario*, chap. VIII, fl. 19).

comtinha a quimta seita ¹⁴³ que elle emtão nouamente seguia, dada por huũ filho de *álly jemrro* do *mahomet*, que comfirmava a do pai e acresçemtava outras muitas cousas, com huũ embaixador pedimdolhe muito que açeitasse aquella sua ley, porque era a melhor, e mais verdadeira que todas, e mal dicesse *adeomár*, e *abu-bácar*, e troixesse aquella carapução como elle fazia, domde lhe naçerão gramdes guerras e differemças e o *xá ismael* foi destruido, e perdeo *caráhemite* e outras cidades e lugares muitos da armenia baixa [...], e todos os que amdão vendemdo polas praças cousas de comer ou de qualquer outra calidade non apregoão o que vendem, fenão, ó, *hally* chamamdo polo seu profeta ¹⁴⁴.

Toutfois, l'observation du chiisme ne se limite pas aux descriptions de Tenreiro et Mestre Afonso en Perse. António Soares retrouve au Liban la secte des « Raffadins » (*Rāfiḏīs*), mais le portrait qu'il en fait s'attache plus aux coutumes qu'aux différences doctrinaires ¹⁴⁵.

III : La représentation des musulmans

a) *Une vision d'ensemble : décrire la diversité*

Jusqu'au XVI^{ème} siècle, la connaissance du monde asiatique se résumait à l'apport de quelques récits de voyage d'une véracité parfois discutable mais devenant pour certains de véritables champions de diffusion culturelle en Europe, à l'exemple des Voyages de Mandeville ou du Livre de Marco Polo. Toutefois, les observations et les nouveaux renseignements rapportés des voyages de découvertes et d'exploration n'étaient pas généralement communiqués immédiatement aux éditeurs. Comme on l'a vu dans le cas des itinéraires, les textes restaient souvent longtemps sous leur forme manuscrite et les informations qu'ils renfermaient demeuraient ainsi pratiquement inédites. Conséquence logique d'un tel phénomène, les livres publiés et dont la vente circule, traitent de sujets d'ordre anthropologique et ethnographique en récupérant une connaissance essentiellement livresque qui fait déjà date.

Margaret Hogden, qui a étudié l'émergence de la littérature d'inspiration anthropologique à la Renaissance, remarque que des ouvrages édités évoquant l'Orient livraient des informations dépassées sur le sujet, ce qui ne les empêchait pas de connaître une remarquable diffusion. Johan Boemus, par exemple, auteur des *Omnium gentium mores, leges, & ritus ex multis*

¹⁴³ Mestre Afonso n'évoque pas les autres « sectes » musulmanes. Si on suit naturellement l'ordre chronologique, et si on inclut l'orthodoxie à l'intérieur de cet ensemble, nous pouvons essayer de reconstituer son cadre de références : *sunna*, *khawārij*, *zaydiyya*, *ismā'īliyya*, *ithnā 'ašariyya*.

¹⁴⁴ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, pp. 193-194.

¹⁴⁵ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fls. 45r-45v et livre VI, chap. I.

clarissimis rerum scriptoris, publiés en 1520, se servait uniquement de sources classiques comme Ptolémée, Josephus ou Hérodote¹⁴⁶. L'enjeu n'était certes pas de divulguer des connaissances actualisées. Cet ouvrage, qui pendant cent ans a connu plusieurs éditions et traductions dans cinq langues, mettait à la disposition du public un ensemble de renseignements sur les coutumes et comportements des populations européennes et asiatiques les plus variées. Étant donné le type de sources consultées, il ne faut pas s'étonner de trouver des désignations géographiques anciennes comme l'Assyrie et la Scythie.

Ce constat soulève plusieurs problèmes. L'un d'entre eux reste la persistance d'une certaine image « décalée » du monde par rapport à la réalité perçue par les voyageurs en Asie et qu'ils décrivent dans leurs récits. Mais ce phénomène est aussi à relier à celui de l'assimilation parfois trop lente de renseignements de nature géographique et culturelle par les sphères érudites de l'époque, qui étaient encore très redevables aux auteurs classiques.

Mais ce qui nous semble également particulièrement intéressant d'analyser, c'est la façon dont ces ouvrages de la Renaissance vont commencer à élaborer tout un modèle d'organisation des objets observés. Ainsi, même si le livre de Boemus reprend des notions anthropologiques trop anciennes pour être considérées comme valables, il démontre un intérêt certain pour le développement de sujets comme le mariage et la vie familiale, l'organisation sociale, la religion, les rites funéraires, les armes et l'art militaire, la justice et les régimes alimentaires¹⁴⁷.

Les itinéraires que nous étudions dans ce mémoire ne peuvent pas être comparés aux ouvrages d'ambition plus large comme les compilations de « coutumes », dont le titre même souligne un rapport direct avec la présentation systématique des différentes populations. Mais cela ne veut pas dire que les auteurs des récits de voyage portugais ne partageaient pas un même intérêt pour la description d'éléments de nature ethnographique dans les pays qu'ils traversaient, suivant une tradition remontant aux récits médiévaux. L'introduction de ce type d'informations contribue aussi à relever la richesse de contenu du texte qui se distingue de la simple accumulation de toponymes ou de références géographiques, caractéristique des « guides » de voyage.

La façon dont les auteurs décrivent les populations musulmanes¹⁴⁸ suit une démarche qui englobe l'évocation de traces culturelles, sociologiques et

¹⁴⁶ Margaret T. HODGEN, *Early Anthropology in the Sixteenth and Seventeenth Centuries*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1971, p. 131 et ss.

¹⁴⁷ Cf. IDEM, *ibidem*, p. 138.

¹⁴⁸ Sur l'Orient au XVI^{ème} siècle, voir Yvelise BERNARD, *L'Orient du XVI^e siècle à travers les récits des voyageurs français : Regards portés sur la société musulmane*. Paris: L'Harmattan, 1988 ; Alexandra MERLE, *Le miroir ottoman. Une image politique des hommes dans la littérature géographique espagnole et française (XVI^e-XVII^e siècles)*. Paris: Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003. Sur l'évolution de l'image des Turcs dans la culture européenne, consulter

économiques. La présence d'un même groupe de critères de description et de classification dans les récits de pèlerinage et les itinéraires d'Inde au Portugal¹⁴⁹, suggère peut-être l'appartenance à une mentalité commune dans la formation intellectuelle de la plupart des auteurs portugais de la Renaissance¹⁵⁰. On peut se demander s'il ne s'agit pas d'une même conception géopolitique appliquée à l'observation des multiples réalités humaines de l'Orient.

Voici la formule employée par Tenreiro et reprise par la suite par Mestre Afonso :

Religion → ethnie → activité économique/moyen de subsistance

♦♦♦ race/couleur ♦♦♦ langue ♦♦♦ vêtements ♦♦♦

Ainsi, dans une culture où la religion professée occupe une place primordiale dans l'identité des individus, il n'est pas surprenant de trouver l'indication de la croyance comme première caractéristique de l'objet, suivie immédiatement de la classification ethnique¹⁵¹. L'activité économique ou le

Robert SCHWOEBEL, *The Shadow of the Crescent: the Renaissance Image of the Turk (1453-1517)*. Nieuwkoop: B. De Graaf, 1967 ; Nancy BISAHA, *Creating East and West. Renaissance Humanists and the Ottoman Turks*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 2004. La bibliographie sur la représentation des Turcs dans les littératures nationales européennes est très abondante. Albert MAS, *Les Turcs dans la Littérature Espagnole du Siècle d'Or (Recherches sur l'évolution d'un thème littéraire)*. 2 tomes. Paris: Centre de Recherches Hispaniques, 1967 ; Paolo PRETO, *Venezia e i Turchi*. Firenze : G. C. Sansoni Editore, 1975 ; Samuel C.CHEW, *The Crescent and the Rose. Islam and England during the Renaissance*. New York: Oxford University Press, 1937 ; Clarence Dana ROUILLARD, *The Turk in French History, Thought and Literature (1520-1660)*. Paris: Boivin, [s.d.] ; Frank LESTRINGANT, « Guillaume Postel et l'obsession turque », *Écrire le monde à la Renaissance : quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*. Caen : Paradigme, 1993, pp. 189-223.

¹⁴⁹ Pourtant, on notera ici que le type de description ethnographique utilisé par les auteurs des récits de pèlerinage n'est pas tout à fait semblable à celui des itinéraires d'Inde au Portugal, dans la mesure où ces derniers ont recours à une formule quasi systématique plus ou moins fixée. Pantaleão et António Soares, au contraire, illustrent leurs récits par des observations basées sur les mêmes critères de différenciation anthropologique, mais d'une façon beaucoup moins schématique. De plus, la traversée du Moyen-Orient dans la totalité de son étendue donne l'occasion à Tenreiro et à Mestre Afonso de rencontrer et de décrire des populations très différentes les unes des autres comme les Persans, les Turkmènes et les Kurdes ; ce qui ne se passe pas au cours des voyages en Terre Sainte et en Syrie, où la « palette » humaine est plus réduite.

¹⁵⁰ Dans son « Introduction » à la traduction portugaise du Livre de Marco Polo, imprimée à Lisbonne en 1502, Valentim Fernandes procède à une répartition sociologique très fonctionnelle des populations, à partir de critères d'ordre physique – comme la couleur de la peau – et religieux – musulmans (*mouros*), chrétiens et idolâtres (cf. *O Livro de Marco Paulo. O Livro de Nicolao Veneto. Carta de Jeronimo de Santo Estevam*. Ed. por Francisco Maria Esteves Pereira. Lisboa: Biblioteca Nacional, 1922).

¹⁵¹ Par exemple, « mouros arabios » et « judeus persianos ».

moyen de subsistance, complète naturellement la description. L'emploi de ce schéma s'applique dans une grande partie des exemples, de manière méthodique. On en trouve un exemple au début du texte de Mestre Afonso, lorsqu'il parle de la population de Tizirg (*Thezir*) : « lugar [...] povoado de mouros parsianos gemte pobre que se sustenta de tamaras de palmeiras de que por aly ha muitas de criaçoens de galinhas, cabritos, leites e queijos que vendem aos caminhantes »¹⁵².

Mais cette identification sommaire sous-entend une classification plus large, qui contribue à une meilleure illustration de la caractérisation physique et culturelle de ces populations. L'introduction, dans le discours, de passages au sujet de la peau des individus observés, constitue un élément d'information important dans le portrait à élaborer, et joue un rôle décisif pour la compréhension du public. En d'autres mots, la mention de la race – ou, dans certains passages, de la « caste » – ne sert pas seulement de caractéristique identitaire mais donne au lecteur un cadre anthropologique où placer l'objet. Le recours à l'identification de la race est tellement important que son absence doit être expliquée par l'auteur¹⁵³. Dans la plupart des cas, les gens de peau blanche sont considérés comme beaux. En parlant d'Yazd, Mestre Afonso décrit ses habitants comme des « mouros parsios, muito alvos e gentis homens, e do mais fermoso mulherigo de toda a persia »¹⁵⁴. Ces remarques concernent surtout la population iranienne, dont les traces physiques rappellent celles des Portugais¹⁵⁵, mais peuvent aussi s'appliquer aux gens d'autres ethnies, comme les Turkmènes¹⁵⁶.

Les Arabes, d'une façon générale (*arabios* et *alarves*), sont identifiés comme des personnes de couleur de peau plus sombre, même si la description qu'on en fait les ramène à un niveau plus neutre ou intermédiaire : ils sont qualifiés par Mestre Afonso de « blafards » (*baços*)¹⁵⁷. L'utilisation de

¹⁵² Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 140. L'identification de l'activité commerciale comme source de richesse matérielle, demeurerait un facteur dont il fallait tenir compte, au moins en ce qui concernait la description des populations juives. Voir TENREIRO, *Itinerario*, chap. XXXIV, fl. 59^v.

¹⁵³ « [...] emtemda quem ler este itinerario que todas as vezes que nomeo a gemte de que os lugares são pouoados tacitamente ade emtemder bramca, porque seria proluxidade especificalo em cada lugar » (Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 204)

¹⁵⁴ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 157. Pourtant, Mestre Afonso n'y est jamais allé. Il s'agit probablement d'une observation faite par un de ses compagnons de voyage.

¹⁵⁵ Les commentaires de Mestre Afonso au sujet des Persans sont bien évidents : « [...] aos quais eu não achaua mais differemça de portuguezes que o trato e limgua, porque nas estaturas dos corpos e feçoens de rostos nenhũa differemça tinham » (*Ytinerario*, p. 160).

¹⁵⁶ IDEM, *ibidem*, p. 191. Il faut surtout noter la façon dont les critères de beauté se rapprochent tout naturellement d'une image typiquement européenne. Ce n'est pas par hasard si les femmes de Perse semblent belles aux yeux de Mestre Afonso : elles lui rappellent les Portugaises.

¹⁵⁷ Deux exemples : « Os Arabios sam baços, & os Persianos alvos & bem apessoados » (TENREIRO, *Itinerario*, chap. I, fl. 4^v) ; « [...] mouros alarues baços de cor que tem a limgua arabia » (Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 221).

ce terme n'est pas inédite dans la littérature géographique portugaise de l'expansion. Au XV^{ème} siècle, le mot était employé pour désigner les populations berbères de l'Afrique du Nord, habitant les régions sahariennes.

Bien sûr, l'identification raciale peut également refléter la place qu'occupe chaque ethnie dans une construction psychologique où la couleur désigne un niveau moral. L'épiderme noir accompagne des caractères plus sombres et méchants, et l'emploi de cette caractéristique peut dénoncer une situation dangereuse. Quand la caravane où voyage Mestre Afonso est arrêtée par un groupe de « casta alarue »¹⁵⁸ qui a l'habitude d'extorquer les voyageurs, le fils du chef de la bande est décrit comme un « pretelhão, gordo, e muito mal asombrado »¹⁵⁹. Dans ce cas précis, ce portrait physique correspond à un homme dont le comportement est chargé de caractéristiques négatives.

Autres éléments de caractérisation des individus : la langue et la tenue. Toutefois ces éléments participent également de ce « chaudron culturel » qu'est le Levant de cette période, un endroit où les cultures et les coutumes se mélangent de façon surprenante. À Alep, presque tout le monde utilise la langue arabe et s'habille à la manière turque (*trajo turquesco*)¹⁶⁰. La diversité linguistique non seulement définit les aires culturelles mais démontre aussi la perméabilité linguistique des différentes « nations » orientales. Partout en Syrie, Mestre Afonso trouve une population musulmane pluriethnique, mais dont l'unique idiome reste cependant l'arabe.

Concernant les vêtements, les auteurs en font beaucoup moins référence et ils apparaissent comme un détail relativement discret dans l'ensemble du discours. Les auteurs les décrivent dans peu d'occasions et on les connaît surtout à propos des populations turkmènes et persanes. Pourtant, les habits ne constituent pas toujours un critère de distinction entre les peuples. En Arménie, par exemple, où les frontières sont beaucoup plus fluides et le caractère identitaire des populations difficile à détacher, Mestre Afonso décrit des Arméniens habillés avec des vêtements persans.

L'habillement reste pourtant un facteur important d'identification au Moyen-Orient. Mais la tenue n'était pas seulement nécessaire pour décrire les populations ; elle était aussi décisive pour cacher l'identité des voyageurs. Tenreiro semble avoir été fait prisonnier à cause des vêtements qu'il portait,

¹⁵⁸ L'emploi de la désignation « alarves » correspond, dans la majorité des cas, à des gens d'ethnie arabe, ce qui serait étrange de trouver en plein cœur du pays persan. Mais ce terme est surtout chargé d'une signification négative et la description dont ils sont souvent l'objet rappelle leur réputation de brigandage et de marginalité, du moins, du point de vue de la société urbaine. Comme il s'agit dans ce passage d'une région à peu près désertique – on n'est pas loin du Dašt-i Lūt –, l'auteur aurait employé ce terme pour désigner une population aux coutumes proches de celles des bédouins d'Arabie.

¹⁵⁹ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 156.

¹⁶⁰ IDEM, *ibidem*, p. 251.

des vêtements persans selon toute évidence ¹⁶¹. Mestre Afonso affirme, pour sa part, qu'il s'habillait à l'arménienne pour parcourir la plus grande partie du chemin jusqu'en Syrie, où il espérait pouvoir remettre des habits vénitiens ¹⁶². Quant aux pèlerins en Terre Sainte, leur grande liberté de circulation dans les provinces ottomanes ne leur épargnait pas quelques humiliations causées surtout par leurs vêtements. António Soares raconte avoir été reconnu comme un chrétien occidental par le fils du Pâšâ de Tripoli, qui s'emploie immédiatement à tirer sur sa barbe ¹⁶³.

Un autre élément lié à la reconnaissance de la tenue concerne le port des turbans et leurs couleurs qui identifiaient les orientaux selon leur religion et les distinguaient les uns des autres. António Soares et Mestre Afonso en font mention, mais c'est Pantaleão qui en donne le portrait le plus complet.

Estes Samaritanos ¹⁶⁴ ao presente, [...] trazem os turbãos da cabeça vermelhos [...]. Os Judeos trazem o turbão amarello, o Turco, & o Mouro branco, [...]. Algũs Mouros trazẽ o turbão preto, por mostrarem, que forão em romaria á casa de Meca, & querem, que os tenhaõ em conta de devotos, & seu testemunho val por dous, ou tres testemunhos : outros ha, que trazem o turbão verde, no que mostrão descender da geraçãõ de Mafamede, ou que suas mãys os pariraõ indo, ou vindo da casa de Meca: & estes taes por arrogancia se chamão, filhos de Mafamede ¹⁶⁵.

Les itinéraires portugais du XVI^{ème} siècle distinguent une grande variété de populations orientales. Des Persans, des Turkmènes, des Turcs, des Kurdes, des Arméniens, des Juifs, des Arabes, des Mamelouks ¹⁶⁶. Mestre

¹⁶¹ Pourtant, on aimerait souligner encore les problèmes que le récit de Tenreiro soulève à ce point de la narration. En effet, la description des circonstances de son arrestation à la frontière ottomane n'est pas exempte de toute polémique (cf. Jean-Louis BACQUÉ-GRAMMONT, « Un rapport ottoman sur Antonio Tenreiro », in *Mare Luso-Indicum*, 3 (1976), pp. 161-173). La référence à des vêtements supposés étrangers peut très bien faire office de prétexte littéraire de la part de l'auteur pour justifier son emprisonnement.

¹⁶² Mestre AFONSO, *Itinerario*, p. 244

¹⁶³ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. V, fl. 51^v. Au sujet de la reconnaissance par les Turcs de la tenue occidentale, voir aussi *ibidem*, fl. 55^v. Pantaleão décrit également la curiosité que les Turcs avaient pour son *sombreiro* (Pantaleão de AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 466).

¹⁶⁴ Il s'agit des *Sāmariyyūn* un groupe religieux du Levant qui est généralement associé au judaïsme.

¹⁶⁵ Pantaleão de AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 455-456. Voir António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, Livre III, chap. II, fl. 44^v. Mestre Afonso affirme que le rouge est la couleur des Kurdes (*Itinerario*, p. 207). En vérité, les couleurs des turbans et leur réglementation se sont légèrement modifiées au cours des siècles (cf. l'article de W. BJÖRKMAN, « Tulband », in *ET*, X, p. 607b). Les « fils de Mahomet » décrits à la fin du paragraphe sont les *sayyids* ou *šarīfs*, les descendants de la famille du prophète, que tous les auteurs des itinéraires distinguent comme des hommes portant des cheveux longs en deux tresses.

¹⁶⁶ TENREIRO, par exemple, va jusqu'à différencier les Égyptiens (*Meceršs*) du reste des Arabes (*Itinerario*, chap. XLVI, fl. 78^v). Notons que cette diversité ethnographique nous est rapportée par les auteurs des Itinéraires. Néanmoins, les Portugais avaient déjà pris contact,

Afonso parle, par exemple, des Hazāras, « são como tartaros, sonis de seita, não tem gramdes cidades, senão pequenas pouoações, mas muitas e muy fertis de mamtimemtos e gados »¹⁶⁷. Les textes portugais distinguent même les minorités religieuses comme les Rāfiḏīs, les Druses, les Jacobites, les Maronites, les Coptes¹⁶⁸. Mais le portrait de ces groupes ethniques ne passe pas seulement par une description physique. Les auteurs y rajoutent tout un ensemble de données d'ordre sociologique, moral et culturel, qui servent à compléter l'identification des différents peuples. Suivons le portrait que Tenreiro nous livre des Jur Kmènes d'Iran.

Estes [...] sam Turquimāis naturaes do senhorio do Suphi : andam sempre em campo em Aduares, trazem hūas tendas brancas redondas de lenço sobre outras de feltro de laã. Viuem per criações de gado muyto & caualllos, he jente branca & ruyua, vestem pano de lenço dalgodão acolchoado com muyto algodão, & hūs roupões esquipados, que lhe dam pollo artelho : no inuerno, os trazem forrados de pelles de cordeyras, & de raposas. As molheres sam fermosas, tecem as alcatifas muyto finas de seda, & sempre andam em Aduares, & cada Aduar terá quinhentas seyscentas tendas, posto que delles tenham menos. Andam em boős caualllos & egoas que criam, & bem armados de arcos, & terçados, ou çamitarras, & escudos de aceyro, nam vsam lanças, se nam em batalhas grandes. Em inuerno &

au début du siècle, avec d'autres populations du Moyen-Orient que les voyageurs, ici étudiés, ne semblent pas avoir connues. Duarte Barbosa, par exemple, parle même des Khurāsānīs (*corações*), qui appartenaient à la garde du roi de Cambaie (cf. Duarte BARBOSA, *O Livro de Duarte Barbosa*. Ed. crítica e anotada por Maria Augusta da Veiga e Sousa; 2 vols. Lisboa: I.I.C.T., 1996-2000, vol. I, p. 190). Voir leur représentation artistique dans *Imagens do Oriente no século XVI. Reprodução do Códice Português da Biblioteca Casanatense*. Introd. Luís de Matos. Lisboa : Imprensa Nacional – Casa da Moeda, 1985.

¹⁶⁷ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 175. L'origine des Hazāras et leur conversion au chiisme constituent encore une énigme pour les historiens de l'Afghanistan. Actuellement, on pense qu'ils sont le résultat d'un mélange de différents groupes turcs avec la population indigène d'extraction persane. La conversion au chiisme duodécimain a probablement eu lieu au cours de plusieurs périodes de l'histoire, mais elle aurait reçu une impulsion plus active au temps de Šāh 'Abbās (cf. Sayed Askar MOUSAVI, *The Hazaras of Afghanistan. An Historical, Cultural, Economic and Political Study*. Richmond: Curzon, 1998). De ce point de vue, la contribution du texte de Mestre Afonso est évidente : à son époque (ou, au moins, juste auparavant), les Hazāras étaient encore réputés de confession sunnite, ce qui soutient la thèse de Mousavi de la « chiitisation » safavide.

¹⁶⁸ Mais il subsiste quelques facteurs d'identification des peuples qu'il convient d'éclairer tout de suite. Cela concerne en grande partie l'usage du mot *Mouro*, terme général pour désigner le musulman, qui renvoie aussi à l'habitant arabe des villes, par opposition à *alarve*, qui sert à nommer l'habitant du désert, le nomade, bref le bédouin. (cf. José Pedro MACHADO, *Influência árábica no vocabulário português*. 2 vols. Lisboa: Edição de Álvaro Pinto ("Revista de Portugal"), 1958, vol. I, pp. 97-102). Mais on doit souligner que *mouro* est largement utilisé par les auteurs portugais en rapport avec la foi islamique, raison pour laquelle ce terme s'applique aux populations d'extraction arabe, indienne ou même indonésienne. D'habitude, le mot *arábio*, qui possède la même origine étymologique qu'*alarve*, désigne plutôt les individus natifs de l'Arabie. Dans le récit de TENREIRO, ces termes semblent se confondre. Voir *Itinerario*, chap. XLII, fls. 74^r-74^v, où le portrait des *arábios* correspond apparemment au comportement des *alarves*.

verão, sempre andão no campo : porque quando neua em hũa parte, se mudam pera outra, onde ha mais temperados áres, em todos os campos, & terras do senhorio do Sufi vimos esta gente ¹⁶⁹.

Une caractéristique des populations orientales islamiques souvent observée par tous les auteurs dans leur description, évoque leur personnalité guerrière ¹⁷⁰. Les habitants de Perse sont décrits comme aimant particulièrement la pratique du tir-à-l'arc. Tenreiro, par exemple, parle de leur « arcus torquiscos » et les qualifient de « grandes frecheyros » ¹⁷¹. Selon le témoignage de cet auteur, ils portent l'arc en temps de guerre comme en temps de paix, et Tenreiro souligne le rôle de Lār dans la fabrication de cette arme offensive. « Nesta cidade se fazem arcus turquescos muy primos & fortes : & por serem taes os leuão pera diuersas partes, onde sam muyto estimados, & dizem hũ arco de Lara, como ca dizemos hũ casco de Milão » ¹⁷². Ce sont des gens qui aiment bien la chasse et toutes autres pratiques sportives liées à l'arc. Tenreiro, toujours, décrit, au campement de Šāh Ismā'īl, une coutume consistant à tirer à l'arc sur une pomme placée en haut d'un mât ¹⁷³.

¹⁶⁹ TENREIRO, *Itinerario*, chap. IV, fl. 12^r-12^v.

¹⁷⁰ Mestre Afonso évoque le caractère belliqueux des habitants de Perse et de Turquie (*turquia*) et les lois imposées arbitrants leurs fréquentes querelles : « nem vy homem de pee que trouxesse mais arma que hũa faca, e este he o costume de toda a persia e turquia, nem huũ que ouuesse briga com outro, porque se as hão, posto que nom são mais que de punhaladas, logo a justiça os manda espancar ambos se o sabe. Somente os de caualo (que são muitos por que os ha na terra e valem muito barato, que daqui vay algũa parte para ormuz e Imdia) trazem traçados que são as suas espadas, que nom cortão mais que de hũa bamda » (Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 168).

¹⁷¹ TENREIRO, *Itinerario*, chap. I, fl. 5^r.

¹⁷² IDEM, *ibidem*, chap. III, p. 9^r.

¹⁷³ IDEM, *ibidem*, chap. XVII, fl. 33^r-33^v. Ce sport est aussi décrit par un auteur anonyme dans un récit intitulé « Viaggio d'un mercante che fu nella Persia », in Giovanni Battista RAMUSIO, *Navigazioni e viaggi*. A cura di Marica Milanese. 6 vols. Torino: Einaudi, 1978-1988, vol. III, chap. 20, pp. 472-474. Voir également Michele MEMBRÉ, *Relazione di Persia (1542)*. Presentazione di Gianroberto Scarcia. Napoli: Istituto Universitario Orientale, 1969, p. 11. Il s'agit d'un exercice militaire turc, qu'on désigne par le terme de *qabāk* (« gourde », en arabe *qar'a*), destiné à la pratique des archers tirant en mouvement sur un objet à une certaine hauteur, une coutume probablement associée à l'origine à l'entraînement pour la chasse. Ce sport, originaire d'Asie Centrale, s'est répandu rapidement dans tout le Moyen-Orient, ayant été extrêmement populaire pendant la première période mamelouke (784-1382), et, bien au-delà du Moyen-Âge, dans les régions les plus orientales. La cible choisie était à l'origine une gourde (qui donnera son nom à l'exercice), mais on a employé par la suite une pomme, une cage à colombes ou un récipient quelconque, toujours à l'extrémité d'un mât ; l'objet pouvait aussi être fabriqué en or ou en argent. Cf. J. D. LATHAM, « Notes on Mamlūk Horse-Archers », in *Bulletin of the School of Oriental and African Studies*, XXXII (1969), pp. 257-267. IDEM et W. F. PATERSON, *Saracen Archery. An English Version and Exposition of a Mameluke Work on Archery* (ca. A.D. 1368). London: The Holland Press, 1970, pp. 77-78. On pourra voir deux illustrations à ce sujet : le sultan Murād II tirant sur le *qabāk*, d'après un manuscrit du dernier tiers du XVI^{ème} siècle au Musée de Topkapı, à Istanbul (reproduction dans *ibidem*, planche 13) ; exercices à l'Okmeyd, à Istanbul, d'après un manuscrit de la Nationalbibliothek, Vienne (reproduction dans

Le souverain safavide montrait d'ailleurs un grand intérêt pour l'art militaire des Occidentaux. Observant attentivement l'armure de Tenreiro, il lui prend son gantelet ¹⁷⁴. Mais c'était l'artillerie et les arquebuses qui suscitaient la plus vive curiosité de la part des populations orientales. Les fondeurs de canons, très rares à trouver en Orient au début du XVI^{ème} siècle, étaient très prisés par les souverains asiatiques qui commençaient à comprendre l'utilité de cette arme. Les artilleurs des Portugais, en majorité des Allemands, des Flamands et des Italiens, désertaient souvent les armées de l'Estado da Índia pour offrir leur service aux troupes islamiques. Cet intérêt pour les armes à feu est aussi très présent dans les récits de voyage portugais, comme dans ceux de Tenreiro ¹⁷⁵ ou de Mestre Afonso, qui, au début de son trajet, se voit privé de son *espingarda*, volée par des gens de la caravane ¹⁷⁶. Ainsi, le succès généralement attribué aux armées ottomanes s'expliquait surtout par leur utilisation de l'artillerie contre des ennemis qui n'en dominaient pas encore son utilisation, comme les troupes safavides. Ce n'est pas par hasard si les récits de Tenreiro et de Mestre Afonso se réfèrent systématiquement à l'existence de forteresses ottomanes à la frontière, bien équipées en artillerie et en arquebusiers ¹⁷⁷. Le récit de Tenreiro le met encore plus en évidence.

[...] o grã Turco foy sobre o Suphy cõ grãde exercito & passou por este reyno [de Diarbeche – *Diyār Bakır*] que daquele caminho conquistou : & assi tãbem por lhe o Suphi mandar em o tempo de sua prosperidade hũ embayxador per que lhe mandou hũ carapução e hũ liuro em que se continha a ley que então fizera & ricas alcatifas e arcos turquescos mui fortes & certos homens com elles, que os muyto bem armauão, parecendolhe que ätre os Turcos não aueria quem os armasse. Dizem que o grã Turco mandou que atirassẽ com aquelles arcos aquelles que os trazião a hũa barreyra muyto afastada, onde as frechas nãoom podião ja bem chegar, & despoys mandou que viessem algũs Ianiceros com espingardas, & que atirassem a outra barreyra mais longe, & despois desta mostra os despidio dizendolhe que elle o hiria cedo buscar : com aquellas armas, isto me foy dito & contado ¹⁷⁸.

Halil NALCIK, *The Ottoman Empire. The Classical Age 1300-1600*. London : Phoenix Press, 2003 [première édition – Weidenfeld & Nicolson, 1973], planche 20).

¹⁷⁴ TENREIRO, *Itinerario*, chap. XVII, fl. 34^r.

¹⁷⁵ On se souviendra de l'épisode du seigneur d'Azu : « [...] perguntãdome se sabia eu atirar com artelheria, & cõ espingardas : eu lhe disse que nã. Todauia logo mãdou vir ante de si quatro ou cinco escravos brancos cõ boas espingardas, que mas amostrassem se erão boas, & que as tomasse na mão, & eu lhe disse que erão muyto boas, tornandome a dizer outra vez que estiuessa ali com elle algũs dias, & que veria a guerra que elle tinha com aquellas gentes » (IDEM, *ibidem*, chap. XXVI, fl. 47^r-47^v).

¹⁷⁶ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, pp. 144-145.

¹⁷⁷ Et pourtant ces références à la supériorité turque n'empêchent pas d'évoquer en même temps la peur que les Ottomans aient des attaques des Qızılbaş. Voir TENREIRO, *Itinerario*, chap. XXVIII, fl. 51^v et Mestre AFONSO, qui semble reprendre les mêmes mots, *Ytinerario*, p. 209.

¹⁷⁸ TENREIRO, *Itinerario*, chap. XXVIII, pp. 51^r-51^v.

Les victoires des chrétiens à Malte (1565) et, ultérieurement à Lépante (1571), ont beaucoup modifié l'état psychologique de la chrétienté occidentale. Suite à ces deux événements, la vision négative d'une menace ottomane s'est graduellement dissipée ; non seulement la flotte ennemie n'était pas invincible, mais les forces unies des princes européens avaient réussi à l'endommager considérablement. Ces exploits militaires provoquent alors la chute du mythe de l'invincibilité turque qui avait été jusqu'alors à l'origine d'un certain sentiment d'infériorité présent, par exemple, dans la culture espagnole ¹⁷⁹. Mestre Afonso donne beaucoup d'importance à la victoire chrétienne de Malte. D'après son récit, le climat de suspicion envers les Européens a profondément affecté, du moins dans l'immédiat, la relative tolérance de l'empire dans tout le Levant. Les marchands vénitiens ont même récupéré leurs affaires par peur des Turcs, lesquels fouillaient scrupuleusement les gens qui passaient les douanes ¹⁸⁰. Pourtant, un auteur comme António Soares, qui compare souvent les Turcs aux chiens, dit qu'ils sont couards et doués pour la fuite ¹⁸¹, accusation au demeurant très peu crédible.

Mais la révélation de cet intérêt oriental pour les armes et les techniques européennes s'accompagne, dans tous les itinéraires, de descriptions d'actes de violence observés au Moyen-Orient. Tenreiro évoque les cruautés du Šāh Ṭahmāsp lors de sa montée au pouvoir, au moment où la mission diplomatique de Baltasar Pessoa était à Tabriz.

Veyo noua que ho rey nouo que se chamaua Tamas Soltão, se vinha chegando com ho arrayal pera hūas serras, que estão tres jornadas de Tabriz ao oriente : onde auia muyta erua & boas agoas. E depoyos que alli chegou com ho arrayal, fez tomar conta aos tesoureyros : que forão de seu pay, & pola não darem boa, mandou em algūs delles fazer crueys justiças, & a outros tomar quāto tinhão, assi mesmo elle per sua mão mataua grandes senhores que tinhão culpas ás cutiladas. Acabado de fazer estas cruezas nos homēs, mãdaua trazer Liões & Vssos, & os mataua. E isto tudo fazia por se fazer temer, porque assi ho costumão os senhores mouros destas terras ¹⁸².

¹⁷⁹ Albert MAS, *Les Turcs dans la Littérature Espagnole du Siècle d'Or (Recherches sur l'évolution d'un thème littéraire)*. 2 tomes. Paris : Centre de Recherches Hispaniques, 1967, t. I, p. 24. Pour le cas italien, voir Paolo PRETO, *Venezia e i Turchi*. Firenze : G. C. Sansoni Editore, 1975.

¹⁸⁰ Mestre AFONSO, *Itinerario*, p. 261 et ss.

¹⁸¹ « Ho mais certo que achey antre elles he serem naturalmente medrosos, e fugitivos. Fazia lhes eu laa hūa comparação acerca daquelle seu ganir (como cães que são) em a batalha, affirmādolhe que ho fazião cō medo, e por certo que achey antre elles quē me dissesse ser verdade » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. III, fl. 49^v).

¹⁸² TENREIRO, *Itinerario*, chap. XIX, fols. 39^v-40^r. En vérité, Ṭahmāsp devient roi alors qu'il n'est âgé que de dix ans à peine. Le début de son règne est marqué par des conflits entre les *amīrs* des différentes tribus turkmènes, ce qui explique probablement les événements décrits par Tenreiro (cf. H. R. ROEMER, « The Safavid Period - Ṭahmāsp I », in *The Cambridge History of Iran*. Vol. 6. *The Timurid and Safavid Periods*. Ed. By Peter Jackson and Laurence Lockhart. Cambridge: Cambridge University Press, 2001, p. 233).

Les tortures et les peines infligées par les Turcs marquent beaucoup plus les récits des voyageurs. Selon les mots de Pantaleão, « em justiçaem saõ os Turcos muy deshumanos »¹⁸³. Les descriptions très détaillées des châtiments ottomans apparaissent souvent dans le discours des voyageurs¹⁸⁴.

Ce climat de violence inspirait, tout naturellement, une sensation d'insécurité parmi les voyageurs. La peur d'être découvert reste un élément omniprésent dans les récits. Il s'agissait bien sûr d'un *topos* littéraire indispensable à la narration d'un voyage à travers le pays infidèle, mais ce danger semble avoir joué un rôle décisif dans le périple de ces chrétiens occidentaux au Moyen-Orient. La peur d'être soupçonné d'espionnage hantait constamment ces hommes qui avaient conscience du danger qu'ils encouraient.

Le séjour dans le désert ou dans des endroits désolés faisait toujours craindre une attaque des « alarves »¹⁸⁵. Dans tous les itinéraires, il est ainsi très souvent question de justifier le choix d'une route, ou bien de l'emploi d'une escorte armée, de la fuite vers des endroits inaccessibles pour échapper à la menace des brigands du désert qui frappait tout le monde, sans distinction de religion ou d'ethnie. Cette peur des bandits, réputés dans toute la Terre Sainte et au-delà, est devenue un thème très fréquent des récits de pèlerinage. Pourtant, António Soares, qui se vante constamment de ne craindre aucun musulman, parle d'une certaine immunité des religieux chrétiens auprès des « alarves »¹⁸⁶.

Parmi les risques qu'ils encouraient, le fait d'être découvert en train d'écrire un texte en caractères latins représentait un danger considérable. Mestre Afonso, pour sa part, cache son livre de route parmi ses vêtements dans son bagage, pour ne pas être pris. Selon ses mots, la perte de son sac serait beaucoup moins importante que la disparition de son livre, qui lui avait fait courir de nombreux dangers et dont il comptait bien se servir en rentrant au Portugal¹⁸⁷. António Soares, quant à lui, raconte comment il avait été découvert en train de rédiger ses notes sur son petit carnet de voyage.

¹⁸³ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 504.

¹⁸⁴ IDEM, *ibidem*, p. 504. ANTÓNIO SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fls. 46^r-46^v. Selon ce dernier, « Este espectáculo prezão muito, e he pera folgarem como caa hos Touros. Stão ao redor pera que não fuja ».

¹⁸⁵ Le terme semble s'appliquer non seulement aux bédouins arabes mais aussi à tout individu partageant un *modus vivendi* identique, même s'il habite au cœur de la Perse. « Aquella tarde foi ha cafila hūu mouro velho de casta alarue com outro que o acompanhaua, bem armados de suas espadas arcos e frechas que andauam por aquelles campos aleuantados com hūa companhia de obra doutros corenta tambem de caualo, que viuião de roubar os caminhantes » (Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 155).

¹⁸⁶ « Se me responderẽ os Padres que por medo dos Alarues não uão a santo môte [Carmelo] aquy stou eu que andey antrelles, e mais testemunhas são os Padres de monte Syon que nhũ infiel maumethaneo toca em pessoa de penitencia moormemte sendo humildosos » (ANTÓNIO SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. X, fl. 64^r).

¹⁸⁷ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 274.

Vendo eu aqui ã Tripole todas estas superstições que [...] disse dos Mouros, e tãbẽ por screuer ho sitio desta cidade : fuyme a hũ jardim e debaixo d'hũa figueyra de Pharaon não fazia senão screuer cõ caracteres gregos e as palauras ora portuguesas ora castilhanas ora latinas ou italianas (hos quaes liuros oje em dia tenho). Nisto passou hũ janiçero e achoume pergütådome em italiano que escreuia ? Respondilhe que cousas de comer. Tomoume ho liuro, e uêdo hos caracteres gregos deuho a gregos que ho leessem mas, entendendo meu ardil, tirou do fange, e atiroume aa garganta (como costumão) pera me degolar. Deixeime cayr em terra beijando muytas uezes hos pees daquelle cão que me não matasse. Seus companheyros tinhãolhe mão no braço dizendolhe que era hum mesquinho pera que me quera matar : elle respondia que não era senão spia do grão soltão dos chrystãos. Com quãtos couçes me daua, nũca me quis levantar per hum grãde spaço atee que ho leuarão hos outros indo elle sempre olhådome de traues, e eu jazendono chão sem nũca olhar fito pera elle. Mas tanto que ho perdi de uista leuâtådome muyto presto, fuyme pera casa dando graças a deus ¹⁸⁸.

L'Orient est un endroit malsain et pernicieux ; même les Lieux saints ne peuvent rien contre la corruption naturelle de ses habitants. L'aveuglement issu de la fausse religion qu'ils professent crée une atmosphère propice à la propagation de la peste.

por toda a persia, Armenia e turquia nom fõje ninguem da peste, nem fechão cydades, nem lugares, nem examinão gemte se vem de sospeitosos, como se faz por toda a christamdade, nem se curão quando lhe daa, e dizem que he melhor nom lhe tocar, pelo que morrem casi todos bestialmente, e asi são todas suas cousas outras, que bem correspomdem ha segueira da sua maldita seita ¹⁸⁹.

Cette réaction des Orientaux face à la peste était probablement très répandue puisque António Soares et l'auteur du *Breve tratado e regimento* en parlent également. Les paroles de Mestre Afonso résonnent particulièrement puisqu'il critiquait lui-même avec force, en tant qu'homme de médecine, l'absence de contrôle médical effectif des populations qu'il rencontrait sur son chemin ¹⁹⁰.

La peste, toujours selon Mestre Afonso, se révèle être aussi un instrument au service d'une sorte de contrôle démographique : si la maladie ne s'abattait pas tous les deux ou trois ans ¹⁹¹, les Turcs auraient donné beaucoup plus de travail à la chrétienté ¹⁹². Mais les statistiques sur la mortalité liée à la peste au Caire, pour étonnantes qu'elles puissent paraître aux Occidentaux, ne semblent pas trop affecter l'ensemble de la population égypt-

¹⁸⁸ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. V, fls. 52^r-52^v.

¹⁸⁹ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 231.

¹⁹⁰ IDEM, *ibidem*, p. 149 et surtout pp. 168-169.

¹⁹¹ « [...] ordinariamente sempre na Turquia ha peste de vij em vij annos : mas de cõtino sempre ficão reliquias » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. V, fl. 52^v).

¹⁹² Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 257.

tienne. Le même auteur rapporte un dicton turc au sujet de la surpopulation de la plus grande ville d'Égypte : si le monde meurt, on peut le repeupler à partir du Caire ; mais si les Cairotes disparaissent, jamais le monde ne retrouvera sa population ¹⁹³.

Dans tous les récits de voyage que nous étudions, en particulier dans ceux de Pantaleão de Aveiro et d'António Soares, les musulmans sont décrits comme des gens corrompus, aimant l'argent plus que toute autre chose au monde ¹⁹⁴. Pantaleão mentionne plusieurs fois le fait que les « cacizes » ¹⁹⁵, mot que ces auteurs emploient pour désigner probablement les *imāms* des mosquées, sont bien payés par le Grand-Turc ¹⁹⁶. D'une façon générale, les chrétiens sont censés être constamment humiliés par les autorités ottomanes, spécialement les pèlerins qui doivent payer des droits de passage dans les lieux saints ¹⁹⁷.

Cette opposition des musulmans aux chrétiens est assumée presque naturellement par les auteurs. António Soares semble être le plus engagé, de ce point de vue. La dévotion des musulmans est très critiquée, accusée d'être fausse, même quand il s'agit de vénérer Jésus et Marie. Pantaleão, au contraire, loue la curiosité et la révérence qu'ils portent aux cérémonies religieuses chrétiennes et évoque leur adoration de la Vierge ¹⁹⁸. Mais, concernant la pratique de l'islam de manière générale, cet auteur reprend les préjugés et les accusations typiques de la littérature anti-islamique de son époque.

[...] entrarão [...] dous Cacizes velhos aonde estava o Chaus ¹⁹⁹ : & hum delles lhe começou a prègar da maldita seyta de Mafamede, reprendendo o com algum modo de cortesia, porque nos trasia em companhia, & vinha por nossa guarda, sendo nos huns porcos inimigos de Mafamede. E vendo que o Chaus fazia pouca conta das suas palavras, nem se dava por achado dellas, tirou hum delles de hum taleygo hũa cobra muyto grande, grossa, & fea, & começou de lhe fazer medo com ella. O Chaus se agastou sobre maneyra, &

¹⁹³ IDEM, *ibidem*, p. 258. Pour d'autres renseignements au sujet du nombre de victimes de la peste, voir António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. V, fl. 52^v-53^r.

¹⁹⁴ Cf. IDEM, *ibidem*, livre III, chap. II, fl. 44^v. Cette accusation est très souvent orientée vers les Turcs en particulier : « [...] aquella nação mais he inclinada a receber, que a dar » (PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, pp. 450-451).

¹⁹⁵ Cf. José Pedro MACHADO, *Influência arábica no vocabulário português*, op. cit., vol. II, p. 41. On remarquera que le terme *qasīs* en arabe désigne plutôt le prêtre chrétien.

¹⁹⁶ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 249.

¹⁹⁷ António Soares raconte avec émotion la condition misérable d'un moine qui n'avait pas les moyens de payer son entrée à la chapelle du Calvaire. « Perguntado ho Frade começou a chorar e amezquinhar-se que não tinha dinheyro. Leuantouse aquella senhor [sanjaque] e todos seus officiais a dar com paos em ho pobre frade dizendo em italiano spion, spion que era spyra. De maneira que jazemdo em terra cheo de sãgue, ho qual lhe corria da cabeça, boca, e narizes ainda ho não deixauão senão que ho leuasem a prisão que auia de ser queymado uyuo » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre IV, chap. XII, fl. 91).

¹⁹⁸ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 269 et ss.

¹⁹⁹ Du turc *çā'ūs* (forme moderne *çavuş*), officier de la Porte.

se levantou com muyta ira, & lançando mão de hum pao lhe disse : Sabes tu como vay, dum cão, tomarey a cobra que tu trazes encantada como feiti-ceyro que es, & quebrartehey a cabeça com ella: tu cão cuydas, que sou eu minino, que me has de fazer biocos com tuas feytiçarias ? Vendo os Cacizes o Chaus agastado daquella maneyra, & os seus em pè com os alfanges á ilharga, lançarão a fugir com muyta pressa. Elles hidos, o Chaus nos disse [...] : Estes perros dos nossos Cacizes tudo são feitiçarias, senão fora por vos dar turbação, sabey que mo houverão muyto bem de pagar ²⁰⁰.

Comme on peut le constater, les accusations de sorcellerie et de magie imputées à Mahomet ont aussi une certaine répercussion sur les religieux islamiques. Mais il convient de noter l'usage que l'auteur fait de l'exemple des Turcs pour souligner les erreurs de sa propre religion. En fait, Pantaleão a recours plusieurs fois à la même méthode pour censurer les actions ou procédés des chrétiens occidentaux, par rapport à une religion musulmane dont l'auteur considère quelques aspects comme plus acceptables ²⁰¹. Il s'agit d'un *topos* relativement commun dans la littérature européenne de la Renaissance ²⁰².

De même, l'existence de caravansérails, de constructions routières pour l'hébergement des voyageurs et pèlerins, est remarquée par tous les auteurs. C'était un symbole de l'importance que les musulmans attachaient à la miséricorde et à la piété. Pantaleão loue grandement cette institution, surtout pour la comparer aux auberges européennes beaucoup moins propres et agréables ²⁰³. Un autre exemple de la charité musulmane se retrouve dans

²⁰⁰ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 489-490. António Soares parle d'un rituel que les Turcs exécutent pour retracer les pas des esclaves fugitifs et les terrorisent avec des visions accablantes (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. III, fls. 49^r-49^v).

²⁰¹ Voir, par exemple les observations que Pantaleão place dans la bouche d'un musulman qui refuse de boire du vin à cause du ramadan. « Calley-me, sem lhe tornar a resposta, mas dentro em mim fiquey confuso, ouvindo a hum infiel rustico, & ignorante hum dito taõ notavel, lembrando-me, o que ordinariamente se passa entre Christãos, não sómente a noyte, que chamamos do entrudo, mas ainda na santa Quaresma, & na mesma semana mayor, quantos peccados, & maldades se commettem, & quantos Christãos mimosos, & não dos que menos entendem, com qualquer occasião, & muytas vezes sem ella, comem nos taes tempos carne, & em terras, aonde lhe não faltão bons pescados, para satisfazerem sua gulla, por serem ordinariamente mais appetitosos. Pelo que não duvido permitir nosso Senhor virem tantos trabalhos, & açoutes á Christandade: & aos infieis, já que por sua infidelidade lhe não ha de dar a gloria, lhe paga nesta vida com abundancia dos bens temporaes o premio de algũas boas obras, que fazem: & dos Mourros saberem, quam mal os Christãos pela mayor parte guardão seus jejuns, se levantou entre elles o adagio, que dizem. O jejum do Christão, tres dias máos para o seu paõ: dayme hoje bem de comer, que hey de jejuar á manhãa, day-me hoje bem de comer, pois jejuo, day-me hoje bem de comer, que jejuoy hontem » (PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 537).

²⁰² Cf. Geoffroy ATKINSON, *Les Nouveaux Horizons de la Renaissance Française*. Genève: Slatkine, 1969 [rep.]

²⁰³ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 495. António Soares semble être très bien informé sur les actions de bienfaisance. « não acerta peregrino nenhũ em dizer que tem charidade porque theologamemte ella ha d'hyr fundada em deus » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 43^r).

l'attention qu'ils portent aux pauvres et aux miséreux, et en particulier à ceux qui « andaõ peregrinando pelo mundo, como menos presadores das cousas da terra »²⁰⁴.

b) *Une image de l'empire ottoman*

L'expansion de l'empire ottoman dans les régions d'identité et de culture arabe et persane a beaucoup modifié les rapports entre leurs habitants et les Turcs. Dorénavant, leurs relations se basaient sur une logique de domination, non seulement politique mais aussi économique et sociale. Les voyageurs portugais en Orient se sont rapidement aperçus de cette réalité et décrivent très clairement les tensions et les conflits entre les deux ethnies : Turcs et Arabes sont les deux ennemis de la chrétienté occidentale, mais aussi ennemis entre eux. Tenreiro l'avait déjà remarqué au sujet des Kurdes, qui s'obstinaient à résister aux troupes ottomanes, et aux « alarves »²⁰⁵ ; António Soares l'exprime de manière encore plus évidente. D'ailleurs, les différences entre ces deux populations sont flagrantes et ne passent pas seulement par des critères ethniques : entrain également en ligne de compte le comportement.

Querêse grande mal, e pior hos [Mouros] tratão hos Turcos do que a nos outros : mas onde ho Mouro acha ho Turco sê ser uisto logo ho manda ao outro Mundo. Polo qual hos Mouros desejão que uão hos Chrystãos liuralos dos Turcos, hos quaes tâbem por virem do sangue chrystão, não nos negarião. Quãdo isso fosse, pois chrystãos ousarey a dizer que vy mais queTurcos. Grande he a cõta que hos Mouros tê co dinhrº, e cõ quãta dilligência ho enterrão como selle os ouuesse de desemterrãr depois. Comê çuiilmemte. Vestem pyor, e andão quasi todos desbragados. Tudo isto he ao contrayro nos turcos. Liberaes, comê como .sres. uestê como Principes, mas não he do seu senão aa custa da barba longa, ou bigodes do Turco. Fingê que guardão a ley de Maffoma, mas na verdade que onde podem aver ho porco aa mão e muito mays ho vinho, ho qual cõprão aos Judeus (que ho fazê cozendo a passa) não lhe perdoão, nê menos ho deixão atee que não fiquem &tc. E quando ho não achão se pode aver a mão agoa ardente, a qual fazê hos mesmos Judeus que de caa forão, bebemna como vinho, e ho vinho como agoa²⁰⁶.

²⁰⁴ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, p. 460-461. António Soares exprime à ce sujet des jugements beaucoup plus négatifs. « Não posso deixar de dizer aqui duas cousas, as quaes elles tem por muyto santas, e em sy Ridiculas. A primreira que se hum sabe a sua seyta bem (a qual não tê outro studo senão leela) por mais maaos que sejão, tēnos em cõta de santos, e a seus filhos, e netos ainda que não saibão nada, e sejão muyto maaos. A segunda he que també tê por santos aos furiosos, & doudos dizēdo que āda nelles ho sprito sãto » (António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 44^r).

²⁰⁵ TENREIRO, *Itinerario*, chap. LIV, fl. 85^r-85^v. Cependant il faut souligner que les *alarves*, que les voyageurs portugais associaient naturellement au brigandage (*latrocinio*), n'entretenaient pas de bons rapports avec les Arabes des villes (*mouros*).

²⁰⁶ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre III, chap. II, fl. 45^r.

Le contact avec l'empire ottoman suscitait nécessairement l'élaboration de commentaires au sujet de son organisation et de son fonctionnement. On retrouve omniprésentes dans le récit de ces itinéraires des références aux postes administratifs, à leurs tâches et à leur équivalent dans le système portugais, de façon à ce que l'information soit plus accessible au public. On citera ici le portrait de Pantaleão à ce sujet, esquissé au début de son entrée en Terre Sainte.

De todas estas partes, & Provincias, & em especial do Epiro, Albania, & Macedonia todas as pias de baptizar são obrigadas cada hum anno a dar certas crianças de tributo ao Grão Turco, as quaes elle manda criar com muyto cuydado, & diligencia, & doutrinar na bruta, & maldita seyta de Mafamede, & instruir em todas as boas artes de cavallaria, & a pelejar com toda a maneyra de armas, & estes são os que chamão Genizaros, & nelles principalmente consiste toda a força do Graõ Turco, porque cõ elles faz guerra a todo o mundo, & delles se serve em particular no governo, assim da Corte, como em o de todos seus Reynos: & segundo o esforço, valentia, & virtude de cada hum, lhe dá pelo tempo os officios, honras, & dignidades em todos seus Reynos, & Senhorios, que lhe parece elles merecerem. A hũs faz Baxás, que he dignidade suprema, posto que tambem nestes haja serem aventajados, porque são como Vice-Reys das Provincias, & Reynos, como o Baxá do Egypto, que he muy grande Senhor: & o de Palestina, que comprehende muyta parte de Suria. E destes Baxás ha quatro, que governão a Corte²⁰⁷. A outros faz Sanjacos, que são governadores das Cidades, & seus termos. A outros Berlebis, Chauses, Cabdis, que são como Corregedores, & justiça mōres das Cidades, & assim outros officios muitos de honra, & proveyto, confórme ao merecimento de cada hum. E pelo mesmo tem seus acrescētamentos de hũa dignidade a outra. Nem ha outros alguns Senhores nem estados de Duques, Marquezes, ou Condes, em todos os Reynos do Graõ Turco senão estes, que com serem taõ grandes Senhores, & taõ poderosos, todos são seus escravos, & por esta causa, se não fazem em seus officios, & governos o que devem, os tira, ou manda matar, se lhe parece, sem haver quem lho contradiga. E os que servem fiel, & louvavelmēte, os promove de hũa dignidade pequena a outra mayor, nem dá ordinariamente estes officios, senão por tres annos²⁰⁸.

La description du système administratif ottoman par Pantaleão apparaît plutôt résumée et oublie quelques institutions fondamentales, comme le grand-vizirat et le *divân*, le conseil impérial. D'autres auteurs, comme António Soares et l'anonyme du *Breve tratado e regimento* nous livrent plus d'informations. Ce dernier soulève certaines questions concernant les difficultés rencontrées au sein du pouvoir ottoman et les conséquences du désintérêt du sultan à prendre les affaires en mains propres. Mais ce qui semble

²⁰⁷ Il s'agit des pages des quatre chambres de la Porte : la « chambre privée », le Trésor, l'office (*kilâr*) et la « chambre de campagne » (cf. Halil NALCIK, *The Ottoman Empire, op. cit.*, p. 80 ; Gilles VEINSTEIN in Robert MANTRAN (dir.), *Histoire de l'Empire Ottoman*. Paris : Fayard, 1989, p. 177).

²⁰⁸ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, chap. III, p. 13-14.

l'intéresser le plus, c'est l'application de la justice dans l'empire. Se plaignant de la grande quantité de brigands dans tout le territoire, il déplore le sort des villages de chrétiens et de juifs tant de fois attaqués.

Nem há reyno de tam pouca justiça em todo mundo como este porque os que ham de mandar matar, soltam se tem que peitar, e aos que ham de soltar matã se tem que lhe roubar [...]. Quis eu escreuer isto aqui, porque sempre ouui dizer em portugual, que nas terras do turquo auia muita justiça, que dormião as fazendas nas ruas das çidades, e que pollos caminhos podiam lançar os dinheiros sem aver quem o leuantase ²⁰⁹.

Selon ce même auteur, l'absence de justice en pays ottoman est à imputer au Grand-Turc ; mais il souligne que le sultan pourrait faire de son empire l'endroit du monde où régnerait le plus de justice s'il était au courant de ce qui se passait ²¹⁰.

António Soares est plus systématique dans son exposé sur l'empire ottoman. Tout comme Pantaleão, il énumère les charges et les postes ottomans, la hiérarchie dans l'armée, le système de *tīmār*, mais insiste sur le thème de l'esclavage. La réputation des Turcs et la peur qu'ils inspiraient étaient associées à la captivité et au système de *devşirme* ²¹¹. Mais on y voyait également le danger que les jeunes européens chrétiens imberbes couraient vis-à-vis de leur capture ou de leur achat éventuels par les Ottomans. Par ailleurs, l'éducation des pages selon leurs critères physiques est un thème auquel l'auteur donne une longue explication.

Aos que são moços manda que hos metão em hũ certo lugar a que chamão serraglio, em ho qual lugar aprendem tudo aquilo de que ão de seruir, mas primeyramente lhe fazem renegar a fee e depois circumcidãnos. Isto feito insinãlhe sua maa seyta. Depois fazēnos despir, e uemlhe todo corpo, e segundo a phisionomia, e liniamentos que lhe achão, onjecturão a inclinação do moço. Se he perra [*sic*] guerra, damlhe hũ arco na mão pequeno e depois outro mayor, e assy uão procedendo atee que são homens. Mas cõtudo, este officio lhe custa muyto caro como errão ho aluo. Estes screuẽ ã ho numero dos solachos que são frecheyros. Outros insinão pera Janiceros, [...] e destes faz ho Turco tambem officiaes e senhores. Mas para que uamos com ho catiueyro por diante, aos moços que tem bom parecer custa lhes a uida porque não lhe dei xão algũa cousa uiril contrafazendo ho que Deus criou Estes moços sem uentura depois que são velhos seruẽ de eunuchos pera guardarem hos outros tão ditosos como elles que tambem agora são guardados, onde guardarem as Comcubinas, ou Cauillos, ou pera seruico da cozinha ²¹².

²⁰⁹ *Breve tratado e regimento*, chap. 11, fl. 47^r-48^r. L'évocation de cet argument n'est donc pas tout à fait anodine, ce qui nous permet de douter de sa véracité.

²¹⁰ *Ibidem*, chap. 11, fl. 49^v.

²¹¹ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre II, chap. III, fls. 48^r-48^v.

²¹² *Idem, ibidem*, livre II, chap. III, fls. 48^v-49^r.

Le harem était un destin cruel et généralement associé à la pratique de l'homosexualité, une des caractéristiques souvent attribuées aux populations orientales.

[...] que se [os Turcos] nos descobrirão sem duvida eramos todos catiuos, feyto escrauos, e os gregos, que avião sido turcos, queimados viuos como hee seu costume; e nos moços não avia remissão porque sem embargo de serem filhos de cepriotos sotomesos ao snório venezeano, como os achão nestas naos ou qualquer outro moço, que lhe parece bem, não o deixão por nhũu caso, e a primeira cousa que buscão, e porque perguntão hee por elles para o uso do nefamdissimo e abominauel peccado a que são muito dados, e destes os mais se fazem turcos como o são muito dados, e destes os mais se fazem turcos como o são muitos que tem tomado, e alguns filhos de fidalgos venezeanos que a sua pouca idade, e medo lhe faz fazer ²¹³.

L'insinuation érotique est très présente dans les récits de voyage. À l'intérieur d'une société polygamique, les références à la luxure et à l'homosexualité ²¹⁴ contribuent à l'élaboration d'une image très condamnable de l'islam et des pays islamiques. À l'intérieur de cette construction, la description de la sensualité féminine occupe une place importante. Tenreiro écrit à propos des habitants du royaume d'Ormuz : « sam todos muyto dados a deleytações, assi em o comer, como em outros apetitos carnaes, principalmente em a luxúria [...]. Sam muyto ciosos das molheres & com rezam, porque sam ellas muyto fermosas, & muyto dadas á sensualidade » ²¹⁵. Pantaleão explique pourquoi il refuse des invitations à passer la nuit chez des musulmans : il évite tout contact visuel avec leurs femmes ²¹⁶.

c) *Destinées individuelles : petite galerie des souverains*

On a déjà parlé de l'apport des itinéraires en termes historiques. Les pèlerinages en Terre Sainte évoquent les monuments des Croisés et la permanence de la mémoire des temps d'Outre-mer. António Soares, par exemple, parle des conquêtes de Saladin au Levant ²¹⁷. Mais les auteurs font aussi de brèves références aux souverains orientaux et à leurs actions dans les différentes régions.

En Iran, les voyageurs retracent la mémoire de quelques souverains asiatiques. Tenreiro mentionne Tamerlan dans sa description de Mayāfāriqīn

²¹³ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 293.

²¹⁴ Selon PANTALEÃO DE AVEIRO, le naufrage de la nef *Quirina* serait un châtement de Dieu dû à la présence d'hommes « tão peccadores, & pessimos, que o nefando peccado da sodomia, quasi publicamente commettião (*Itinerario da Terra Santa*, chap. XII, p. 57).

²¹⁵ TENREIRO, *Itinerario*, chap. I, fl. 4^v.

²¹⁶ PANTALEÃO DE AVEIRO, *Itinerário da Terra Santa*, chap. XVI, p. 82 et chap. XXVI, p. 148.

²¹⁷ António SOARES, *Itinerario aa casa sancta*, livre V, chap. IV, p. 121^v.

(*Monfarquim*), en évoquant la prise de la ville après un long siège²¹⁸. Mais l'auteur consacre aussi une place plus large à ce personnage.

Dizem os desta terra, & eu lho ouui per vezes, que o gram Tamorlão que veo a ser rey de toda Persia, fora natural desta cidade, & os principios de sua vida, forão leuar récouas: E de recoueiro veyo a ser rey de toda Persia, & catiuo o grã Turco, & deixou grãde memoria de si ã estas partes : porque foy muyto cruel, & nisto se affirmão todos : posto que algũs historiadores da Europa que escreuerão algũa cousa de sua vida contão que foy pastor : mas eu mays me teria com o que estes dizẽ, por ho saberẽ de perto, & tambẽ porque os recoueyros nesta terra sam homẽs de animo & esforço, aparelhados pera acometer qualquer feyto, por grãde que seja : & muyto mays pequeno salto he, de recoueiro daquelles desertos a salteador de caminhos, que de pastor. Como quer que seja, por todos esta muy aueriguado elle ser natural da cidade de Lara : & donde quer que fosse certo foy hũ bravo capitão, mas demasiadamẽte cruel pollo qual os que o virão o cõparão em todo a Annibal Carthaginense. E quam mimoso foy da fortuna em todas as cousas, tanto foy desfavorecido em não ter quem delle escrevesse : Porque de crer he que quem de recoueyro veyo a ser tãmanho Monarca passasse grãdes trances, vsasse de sotis & atentados ardiis, de grãdes valentias, & prudentes conselhos. Mas de todo o processo do sua vida não temos mays que hũas vniversalidades²¹⁹.

La description de Tenreiro est très intéressante. En premier lieu, il insiste sur le fait que ses renseignements ont été pris auprès des Lārīs, ce qui explique son erreur au sujet du lieu de naissance de Tamerlan. D'ailleurs, comme Tenreiro nous le dit lui-même, la connaissance de la vie du souverain asiatique en Occident à l'époque était réduite à seulement « quelques universalités ». Il faut se souvenir que, même si le manuscrit pouvait déjà circuler en Espagne, le récit de Clavijo doit attendre l'année 1582 pour être publié. On ne pense donc pas que Tenreiro eût pu en avoir connaissance. En tous cas, l'auteur reprend, à propos de Tamerlan, le thème de la violence orientale : il le décrit comme un souverain glorieux, « grand capitaine » mais trop cruel²²⁰.

Mestre Afonso, quant à lui, fait plusieurs fois référence à Uzun Hasan, notamment dans sa description du trajet entre Šīrāz et Iṣfahān, mais il commet l'erreur de penser que Šāh Ismā'īl avait pris le contrôle de la Perse après l'avoir battu²²¹. Le voyageur parle encore, à propos d'Iṣfahān²²²,

²¹⁸ TENREIRO, *Itinerario*, chap. XXVII, fl. 48^r. Mestre AFONSO recopie cette référence à Tamerlan dans sa description de la ville (cf. *Ytinerario*, p. 230).

²¹⁹ TENREIRO, *Itinerario*, chap. II, fl. 9^v-10^v.

²²⁰ Sur la vie de Tamerlan, voir Lucien KEHREN, *Tamerlan*. Paris : Payot, 1980 ; Jean-Paul ROUX, *Tamerlan*. Paris : Fayard, 1991.

²²¹ « [...] terras todas habitadas daldeas de gemte parsiana do qual foi amtigamente senhor huũ rei que se chamou *hacân padxa* e *hozûn*, *hacân*, que quer dizer comprido hacân, por ser muito grande de corpo, a quem o xá ismael, pai deste xátamás, tomou o reino » (Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 170-171).

²²² IDEM, *ibidem*, p. 194.

d'Uzun Hasan, de sa cour et de sa résidence ainsi que d'un caravansérail dans une région confiée par le souverain au contrôle d'un seigneur kurde²²³.

On ne saurait trop souligner l'importance de l'oralité comme source des connaissances démontrées par Mestre Afonso, surtout au sujet de la géographie et de l'histoire orientales. Il voyageait en compagnie de Simão Fernandes, un arménien qui avait lui-même parcouru beaucoup de pays, et qui aurait pu l'informer sur les différentes régions qu'ils traversaient. Ceci peut expliquer les quelques références de l'auteur sur les traditions et légendes locales tout comme les erreurs repérables dans son discours. Lorsque Mestre Afonso parle, par exemple de Ġazna, il se réfère au règne d'un « gramde rei que se chamaua soltão mahamude casnevy, da casta do grã tarmorlámgue ». Il s'agit sûrement de Šultān Maḥmūd Ġaznavī, fils de Sabuktigīn, seigneur d'Afghanistan et du Khurāsān à la fin du X^{ème} siècle²²⁴, mais les mots de Mestre Afonso ne contribuent pas beaucoup à nous éclaircir sur la vie du personnage. Le problème, c'est sa mention à la « casta do grã tarmorlámgue » qui semble désigner un souverain issu de la famille de Tamerlan, un descendant. On retrouve, en effet, plusieurs Timourides avec ce même nom – Šultān Maḥmūd²²⁵ – mais personne qui n'ait été en rapport direct avec la ville de Ġazna. Les informations dont disposait Mestre Afonso étaient par conséquent assez confuses.

Le portrait que cet auteur dresse de Šāh Ṭahmāsp mérite aussi quelques commentaires. On a déjà remarqué les références de Tenreiro au sujet de la cruauté qui caractérise selon lui le second souverain safavide. D'une façon générale, les références à Ṭahmāsp sont associées à la caractérisation de son empire, un pays complètement dévasté par la guerre²²⁶ qui ne donne pas du souverain une image positive. L'auteur censure, en termes généraux, son caractère « peu belliqueux » et peu enclin à assurer le maintien de l'empire de son père²²⁷. Dans un autre passage, Ṭahmāsp est implicitement accusé de ne posséder aucun esprit financier pratique, et de ne pas avoir profité des recettes des douanes dans son territoire²²⁸. Dans l'ouvrage de Mestre Afonso, il est aussi associé à une image apocalyptique de la Perse : sa sœur était censée se marier avec l'Antéchrist²²⁹. Mais il faut admettre que le voyageur

²²³ IDEM, *ibidem*, pp. 206-207.

²²⁴ Cf. Clifford Edmund BOSWORTH, *The Ghaznavids. Their Empire in Afghanistan and Eastern Iran 994-1040*. Edinburgh : Edinburgh University Press, 1963, pp. 44 et ss.

²²⁵ Cf. John E. WOODS, *The Timurid Dynasty*. Bloomington, Indiana: Research Institute for Inner Asian Studies, 1990.

²²⁶ Cf. Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 162 et 181. Selon Mestre Afonso, la ruine de Tabrīz était due à l'absence du souverain (p. 188). Consulter ce que Jean AUBIN a écrit sur ce sujet, en se fondant principalement sur l'ouvrage de Tenreiro, dans « Chiffres de population urbaine en Iran occidental autour de 1500 », in *Moyen-Orient & Océan Indien*, III (1986), pp. 37-54.

²²⁷ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 181.

²²⁸ IDEM, *ibidem*, p. 205-206.

²²⁹ IDEM, *ibidem*, p. 194. Michele MEMBRÉ parle de la situation de Sulṭānim, la sœur de Ṭahmāsp, en des termes différents, ce qui nous laisse penser que Mestre Afonso n'a pas compris

portugais était aussi bien informé de l'histoire récente de la Perse safavide : il raconte de façon détaillée l'affaire de l'exil et de l'assassinat de Bāyazīd, fils du sultan Soliman, à Qazvīn²³⁰. Très symptomatiquement, Mestre Afonso présente la décision de punir la consommation d'alcool en Perse comme la conséquence d'une tentative d'empoisonnement²³¹. En fait, il est connu que la prohibition décrétée par le Safavide était liée à la piété et à la rigueur religieuse du souverain.

IV : Tenreiro, source de Mestre Afonso

Comme nous l'avons déjà remarqué, le récit de Tenreiro soulève de nombreuses interrogations. Ayant été adapté et résumé à partir d'un texte différent, peut-être plus long, il reste une source difficile à comprendre. Qu'il s'agisse des véritables motivations de son voyage, des contacts avec les agents portugais en Orient, ou bien de sa prison à Āmid, plusieurs problèmes se posent quant à la véracité de son histoire et la façon dont tout ces éléments cadrent dans l'ensemble de la narration.

Mais l'ouvrage de Tenreiro demeure le premier récit de voyage à travers le Moyen-Orient à sortir des presses portugaises. Même si l'intervalle entre la rédaction et la publication totalise plusieurs décennies, on ne peut pas douter de l'importance que cette édition a eue pour la société qui l'a vue paraître. À part le cas de Fernão Lopes de Castanheda, d'autres chroniqueurs ont utilisé son œuvre et ont cité son voyage dans leurs propres livres. Mestre Afonso, quant à lui, bien que s'étant servi lui aussi de l'ouvrage, ne le mentionne pas dans son Itinéraire.

Il y a, de toute évidence, beaucoup de points communs entre les textes de Tenreiro et celui de Mestre Afonso²³². Tous les deux décrivent la traversée

complètement l'information recueillie ou qu'il n'a pas su la traduire convenablement. Selon l'auteur italien, Sulṭānim était destinée à être la femme du Macti (*Mahdi*), « descendant de 'Alī et Mahomet », et pour qui le *šāh* avait gardé un magnifique cheval blanc (*Relazione di Persia*, op. cit., p. 29). Voir aussi Kathryn BABAYAN, *Mystics, Monarchs, and Messiahs*, op. cit., p. 302. Ce dernier auteur soulève l'hypothèse selon laquelle Ṭāhmāsp aurait peut-être éloigné sa sœur du mariage dans l'espoir de prendre lui-même la place du mahdī et de se marier avec elle, comme prérogative de son statut. Quoiqu'il en soit, Sulṭānim, qui était très proche de Ṭāhmāsp et a même établi des contacts diplomatiques avec les Ottomans, ne s'est jamais mariée.

²³⁰ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, pp. 194-197. Voir à ce sujet H. BEVERIDGE, « The Memoirs of Shāh Ṭāhmāsp, King of Persia from 1524 to 1576 », in *The Asiatic Review*, 4-8 (1914), pp. 460-472.

²³¹ Mestre AFONSO, *Ytinerario*, p. 167 et 194-197. L'habitude des beuveries en Perse avant son règne est attestée par le récit de Tenreiro, qui décrit l'abus de vin dans les fêtes de la cour safavide. Selon Tenreiro, il s'agissait d'une ancienne tradition des rois de Perse.

²³² Une des choses les plus intéressantes à étudier à propos de ces deux itinéraires, demeure les routes qu'ils prennent à travers le territoire persan. En effet, Tenreiro, dans son premier voyage encadré par l'ambassade de Baltasar Pessoa, circule à travers le Fars vers Iṣfāhān par la route de Lār et de Šīrāz, et continue en direction de Tabrīz. Cette route était une des voies les

du pays persan en direction du Levant, même si Tenreiro avait fait le voyage plusieurs fois par des chemins différents. Leur description de la réalité humaine et physique de ces régions suit, à peu près, les mêmes lignes de raisonnement d'un texte à l'autre. Parallèlement, chaque texte a ses propres caractéristiques, le rythme de la narration n'est pas le même ; les auteurs développent à leur façon les points d'intérêt qui leur semblent importants ; le style littéraire chez Mestre Afonso est beaucoup plus affiné que dans le récit de Tenreiro, où la forme synthétique de la narration paraît le rapprocher du modèle d'un rapport officiel. Et pourtant, Mestre Afonso a copié des paragraphes entiers de son livre, ou du moins, s'en est largement inspiré. Ceci ne veut pas dire que le voyage de ce dernier est moins authentique que celui du premier. Si Mestre Afonso inclut dans son récit des passages d'un autre auteur, il le fait d'une façon ordonnée, suivant la description de son trajet, et en intégrant méthodiquement ces données à l'intérieur d'un discours que lui-même avait établi de manière organisée.

Jean Aubin l'avait soupçonné²³³, Roberto Gulbenkian le savait pour la description des villes arméniennes²³⁴. Mais l'étendue du « plagiat » de Mestre Afonso semble beaucoup plus large. Celui-ci a su, en fait, utiliser des extraits du texte de Tenreiro pour décrire tout son parcours à partir de l'Azerbaïdjan jusqu'en Palestine, c'est à dire, la partie de l'itinéraire que tous les deux avaient en commun. Les passages copiés par Mestre Afonso ont donc été intégrés de façon systématique à l'intérieur de son propre discours, intercalés entre des informations issues de sa propre expérience²³⁵.

Les ressemblances entre les deux textes commencent à peu près au moment où leur parcours devient commun, c'est-à-dire, depuis Kāšān ; mais l'évidence de la copie n'apparaît qu'à partir de Sāva.

plus utilisées en Perse et permettait le commerce de la soie vers le Golfe. Mestre Afonso, par contre, suit un trajet à travers le pays qui échappe aux parcours les plus connus, évitant les villes de Kirmān et de Yazd jusqu'à Kāšān, d'où il prend la route vers l'Arménie. On a l'impression que la périodicité plus ou moins régulière d'une caravane (ce qui s'explique par la présence de l'arménien Simão Fernandes, qui avait beaucoup d'expérience du terrain), renvoie aussi à la pratique de commerces parallèles. Sur le réseau routier de l'Iran, voir Maxime SIROUX, *Caravansérails d'Iran et petites constructions routières*. Le Caire: Imprimerie de l'Institut Français d'Archéologie Orientale, 1949 ; W. BARTOLD, *An Historical Geography of Iran*. Translated by Svat Soucek ; edited with an introduction by C. E. Bosworth. Princeton, New Jersey : Princeton University Press, 1984 ; Rudolph MATTHEE, *The Politics of Trade in Safavid Iran. Silk for Silver 1600-1730*. Cambridge : Cambridge University Press, 1999.

²³³ Cf. Jean AUBIN, « Pour une étude critique de l'*Itinerário* d'António Tenreiro », *op. cit.*, p. 535 et n.33.

²³⁴ Cf. Roberto GULBENKIAN, « La légende de David de Sassoun d'après deux voyageurs portugais du XVI^{ème} siècle », *Estudos Históricos*. I vol. *Relações entre Portugal, Arménia e Médio Oriente*. Lisboa : Academia Portuguesa da História, 1995.

²³⁵ Nous avons mis en évidence les groupes de mots les plus révélateurs en caractère gras. On a aussi souligné les parties qui apparaissent dans les deux récits à des moments différents.

TENREIRO, chap. XII, fl. 22^v-23^r

Esta cidade de Saba, he muy grande & muy antigua, segundo mostra em seus edificios parece ser edificada por gentios Gregos : está destruyda em muytas partes. Tem ho muro derribado, & assi tem casas grãdes de boôs edificios, porque em os outros edificios dos mouros, não tem telha : porque sam tudo terrados por cima. **He habitada de algũs mouros, gente de pouco trato & laurças por estar situada em comarca muyto esterile onde não ha, senã muita caça & veações, fazẽ os arcos turquescos, que he arma que todos os mouros os mouros costumão, & os mays habitadores sam officiaes delles : Desta cidade vay hũ deserto pera á banda de ponente que vay tér jũto do rio Eufrates & Babylonia, ou Bagadar, chamado assi pollos mouros.**

Mestre AFONSO, p. 177-178

[...] chegamos a hũa mui antiga çidade que se chama *savá*, situada ao sul, não tamanha como com por estar destruida e desbaratada, mas foi mui nobre e grande segundo parecia nos seus edeficios, dis-seram-me que fora edeficada por gregos, cercada de muro de taipas com alguas torres feitas de nouo, e asi muita parte da cidade **pouoada de mouros parsianos de pouco trato e leuranças por estar situada jumto de huãs grandes serras e comarca lui esteril, homde ha muita caça e veações de cujos chavelhos se fazem arcos turquescos, muy usada arma de todos os mouros, de que aqui ha grandes officias.** [...] **Desta çidade vay huũ deserto para o ponemte que vay fenecer e acabar jumto do rio eufrates e babylonia de xb ou xx jornadas [...]**

Les descriptions de Sultāniyya et Miyāna se ressemblent beaucoup. Mais la comparaison des deux textes nous pose un problème : les auteurs place les deux villes dans un ordre géographique différent à l'intérieur de leur récit. Tenreiro affirme avoir visité Miyāna avant d'arriver à Sultāniyya ; Mestre Afonso, à son tour, campe dans un endroit à cinq lieues de Sultāniyya, décrivant malgré tout la ville sans l'avoir vue, et la situant avant Zanjān et Miyāna. En fait, en regardant une carte, on arrive rapidement à la conclusion que Tenreiro a dû se tromper de ville, puisque Miyāna se situe au nord de Zanjān, et Sultāniyya beaucoup plus au sud. Cette question soulève aussi un autre point de désaccord entre les deux récits : Mestre Afonso parle de l'absence d'arbres fruitiers à Miyāna, tandis que Tenreiro mentionne ses nombreux vergers, les comparant à ceux qui existent en Espagne ²³⁶.

TENREIRO, chap. XIII, fl. 23^v-24^r

Mestre Meonaa, he hũa cidade que está **situada junto da dita serra ao loeste : he edificada de tappas francesas**, os habitadores sam mouros, gente branca, todos Turquimāys & Persianos. **Viuem per trato & criações de gados & lauouras, porque**

Mestre AFONSO, p. 183

[...] fomos sol sahido ter ha çidade de meána, pequena pouoação, situada **a loes sudueste, ao lomgo de hũa serra, fabricada das mesmas casas de taipas, e pouoada da mesma gente que viue por trato, criaçoens de gado e lauouras.**

²³⁶ Ce paradoxe demeure énigmatique. Il est vrai que Tenreiro emploie la même formule dans les descriptions de Miŷna et Sultāniyya, ce qui démontre soit la continuité du paysage soit une erreur de rédaction. De toute façon, Mestre Afonso, qui connaissait très bien le texte de Tenreiro, ne suit pas ses renseignements concernant ce facteur en particulier.

tem da banda do Oriente, muy largos câpos & de muytas criações: he terra muyto fria, & de muytas neues, tem muytos pomares de fuyta [*sic*] como em Espanha [...]

Foi antigamente mui grande e de muito nome, **he mui abastada de mantimentos por ter boa comarca para a bamda de leste** homde se fazem muitas searas, e della se prouem outras muitas çidades tem grande criação de vacas e bufaras, [...] frutas não tem nenhũas por nom ter ortas nem pumares, **he mui fria de imuerno e de muitas neues.**

Description de Zanjān :

TENREIRO, chap. XIII, fl. 24^r

Mestre AFONSO, p. 182

Angam, he hũa Cidade muyto antigua, & edificios muyto antigos em muytas partes derribados : **está situada ao nordeste ; & em terra chaã: he habitada de mouros Persianos & Turquimãys,** ha poucos mercadores, & as mays gentes viuem por lauoyras & criações de gados: he terra muyto fertil, & de grande comarca, & de muytas aldeas de lauradores [...].

[...] outra grande e amtiga cidade, tão mal tratada e desbaratada como as outras, chamada *zangón*. **Situada a nordeste em terra chaam, habitada dos mesmos mouros parsianos e turquimaens, ha nella poucos mercadores, os mais viuem per lauouras e criaçoens de gados, por ser muy fertil de grandes comarcas de muitas aldeas de lauradores [...]**

Dans la description de Tabrīz, on note une influence très claire de Tenreiro, et les mots employés sont presque les mêmes. Mestre Afonso a sans doute procédé à un certain bricolage du texte puisqu'il déplace quelques phrases à l'intérieur de sa propre description. Pourtant, il y rajoute beaucoup d'autres informations et synthétise maintes fois le témoignage de Tenreiro.

TENREIRO, chap. XV, fl. 25^v-28^v

Mestre AFONSO, pp. 188-197

Tabriz he muyto grande cidade **situada pera a parte do Occidente antre duas serras que despoys se vão alargando cada hũa pera sua parte .s. hũa pera a parte do norte, & a outra pera a do meo dia: he rasa & sem muro, de muyto nobres casas de pedra & cal & de taypas frãcesas, todas sobradadas & dabobedas, tem poucas janelas somente tem frestas que lhe dá claridade, porque a terra he muyto fria: tẽ nellas vidraças muito ricas & de muytos larços de cores & pinturas. As casas que tem grandes jardins & pumares, dentro tem edificios muy grandes & antigos, he muito apinhoadada em partes onde tem portas pera em ella entrarem & sayrem, que a fazẽ mais forte que o muro. Ha muytas**

He cabeça da armenia alta, a mor e mais rica de todo o reino do xá tamás, situada em xxxviiij grãos e meio a loes noroeste (amtre duas serras, que despois se vão alargamdo hũa para o norte e outra para o sul) em huũ campo raso, nom tem muros, mas he em parte muy apinhoadada com suas portas, que a fazem mais forte, tem algũas casas de pedra e cal, mas as mais são de taipas francezas sobradadas, e feitas dabobadadas. Tem poucas janellas por ser muito fria de inverno, aalem de ser costume dos mouros. **Somente tem frestas com vidraças que lhe dão claridade com alguas pinturas de cores,** tem muitas casas grandes com grandes jardins e pumares tem muitas mesquitas com

mesquitas & alcorões muy altos de câtaria & pedra lauradas, cousa de admiração [...]

A hũa banda desta cidade está hũa cerca muyto grande de grandes pomares & ortas, onde estão as casas do Suphi,

& sam hūs paços muy laurados feytos de alabastro, ou marmore daquella terra muyto fino, & de muytas vidraças ricas. Aredor da dita cerca estam muytos alemos em ordenança postos, & muyto altos & em partes tâques dagoa muyto grandes & bem laurados em que andão Cirnes *[sic]* & passaros de diuersas maneyras [...]

Ha nesta cidade muytas casas de banhos muyto bem laurados, onde se banhão em ho inuerno & verão, com que fazê a jente muytp *[sic]* alua & muyto delicada :

As molheres sam muyto fermosas, & andão muyto bem tratadas, & poucas vezes as honradas saê de casa, & quando saem vão a cauallo nos milhores caualllos que tem, vão caualgadas na sella como homês: ho seu trajo he muyto estreyto nas mangas & recamado nos braços, esquipado no corpo & chegalhe ao bico do pee, aberto por diante pollos peytos até a cimta, & assi as mesmas camisas & pera baixo ceroulas de seda, polla dianteyra lauradas douro & aljofre sobre as quaes calção meas calças de pano descarlata, ou roxo: com çapatinhos muyto delicados de seda e de

seus alcoroens muy altos de cantaria e pedra laurada, com muitos azulejos de gramdeza admirauel [...]

A hũa parte desta çidade esta hũa çerca gramde de muitas ortas e pumares homde era o apousemto do sofi e seus antepassados [...]

Desta maneira estauão estes aposemtos quando eu por aqui passei, destruidos e desbaratados, sem seruirem de nada, e a fortaleza derubada semdo muy laurados dalabastro e de marmore muy fino, com muitas vidraças de marauilhosa obra. Estão derredor desta çerca muitos alemos mui altos postos por ordem, e em algũas partes tamques daogua mui gramdes homde o xatamás trazia cisnes e outros passaros de diuersas maneiras, tudo ja desbaratado e destruido.

Ha nesta cidade muito gramdes banhos que fazem a gemye muy alva e delicada [...].

E' mui abastada de mantimentos de toda sorte, a saber, trigo ceuada, arroz, e muitas carnes, e tudo muito barato [...]
Pollo meio desta çidade vay hũ ribeira de muito boa aogua de que se serue e bebe todo o pouo por canos por todas as ruas por baixo do chão e em sertos lugares tem huns tornos por homde say, no imuerno vem quente e como se descobre se faz caramelo. No verão he esta terra tão quente que costumão guardarem debaixo do chão o caramelo, os ricos mesturão na augua neue que mamdão trazer das serras [...]

As molheres são muy fermosas e muito naturais portuguesas nas feiçoens e ar dos rostos, as nobres e ricas quamdo saem fora, que he poucas vezes, vão a caualo, caualgão nas cellas como homens ; o seu trajo he estreito esquipado e comprido aberto por diante ate a cimta, trazem siroulas de seda e bramcas muito delgadas lauradas ate baixo cada hũa segundo pode de ouro e aljofar e as outras de seda, e sobre ellas meas calsas de pano descarlata, roxo, ou bramco, com çapatinhos muito delicados de seda, e de couro, e em cima hūs roupoens de mangas istreitas e compridas forrados

couro : e sobre este vestido vestê hūs rroupões esquipados com mñas estreitas & compridas, que andão soltas, sam forradas de arminhos & martas, & doutros forros : na cabeça hūs tramçados com rebuço [...]

He muyto abastada de mantimentos de toda a sorte .s. trigo, ceuada, & arroz, & muytas carnes, & tudo barato [...]

Habitão aqui duas nações de Christãos, e ha bõa quãtidade delles na terra & hūs delles a que chamã Frangues, estes tem o costume & fee como noos, & sam os mays delles lauradores & officiaes de arte macanica : e outros sam Armenios, que sam os mays delles mercadores grossos, & outros tem trato de fazer vinho, & o vendem escondidamente aos mouros [...]

Polo meyo desta cidade vay hũa ribeira de agoa muyto boa, de que se serue & bebe todo ho pouo, & a leuão por canos per todos [sic] as ruas, por debayxo do chão, onde cada rua tem em certos lugares hūs bocays e fechos de pedra por onde a tirão, quando tem necessidade della. No inuerno vem quente, & como he en cima sobre a terra, em pouco espaço torna caramelo. E no verão he esta terra tam quente que se costuma nella em certas casas debayxo do chão guardarem o caramelo homens que nisso tratão, & vendẽ em todas as praças eruas ao pouo comũ, & os horrados & ricos mandam trazer neue das serras, & a tem em suas despensas & a deitão em agoa que bebem.

darminhos, martas, cordeiras e rapozas cada hũas como podem, nas cabeças tramsados com rebuços e outras toalhas gramdes[...]

Habitão tambem nesta cidade de tabris algũs christãos framgues lauradores e offiçiais de artes mecanicas, e armenios mercadores de grossos tratos e cabe-daes, outros fazem vinho que bebem e o vendem escondido aos mouros

Au sujet des populations kurdes, Mestre Afonso reprend les paroles de Tenreiro, en changeant et en actualisant un peu le contenu des informations. Nouveau contraste : Tenreiro met en relief le caractère indomptable et individualiste des Kurdes, tandis que Mestre Afonso parle de leur obédience au Grand-Turc.

TENREIRO, chap. XXI, fl. 42^r

[...] caminhamos com ho rosto ao ponente por teras de grandes & medonhos valles & bosques de azinhais, habitadas destes Christãos Armenios, & Frangues & **mouros, que se chamão Curdis, os quaes sam hũas gentes brancas. Viuem per criações de gados, sam pouco domesticos, e não costumão habitar senão em terras despovoadas de montanhas & serras**, porque não querem ser senho-reados por ninguem

Mestre AFONSO, p. 207

[...] he pouoado de **mouros curdis** dos quais todas estas terras adiamte ate os limites de *caráhemits* tomarão o nome, e se chamão *curdistán*, que quer dizer terras de cúrdis. **São gentes bramcas, viuem por lauouras e criaçoens de gados, pouco domesticas**, valemtes homens e belicosos **habitão sempre em montanhas e serras**, e com darem obediencia ao turco são delle muy bem tratados e tidos em muita comta

Nous pouvons constater qu'entre ces deux passages, il n'y a pas vraiment de copie directe, puisque Mestre Afonso a utilisé les informations prises dans l'itinéraire de Tenreiro pour les insérer dans le récit de ses propres aventures. Entre les deux mentions, le lecteur peut apprendre les légendes sur l'origine du christianisme en Arménie, voir l'évolution de ses développements sur le vénitien qui l'accompagne, connaître encore quelques autres localités rencontrées sur le chemin et vérifier l'échec du système douanier à la frontière safavide-ottomane. Après la description, dans le texte de Tenreiro, des chrétiens de Tabrīz, la narration s'attache aux premiers contacts du groupe portugais avec le Šāh Ismā'īl, à la célébration de la nouvelle année persane, à la fuite de l'ambassade de Baltasar Pessoa et à la décision de l'auteur d'entreprendre son propre voyage en Terre Sainte. Des similitudes existent entre les deux récits, mais ne sont pas faciles à repérer.

A partir de ce moment, chacun des auteurs raconte son voyage mais on y lit un texte presque identique. Tenreiro fait le tour du lac Van sur sa marge septentrionale tandis que Mestre Afonso prend la route qui passe par la ville homonyme, au sud. Ainsi, ce dernier ne suit pas le même parcours, ce qui ne l'empêche pas pour autant de décrire le trajet septentrional à partir de la ville de Vān.

Penchons-nous à présent sur leur description de la ville d'Arjīš :

TENREIRO, chap. XXII, fls. 42^v-43^r

[...] hũa villa, que se chama Argis, que he habitada de Armenios christãos. He de boa comarca, & de muytas aldeas, & lugares, tudo **habitado destes Christãos Armenios**, que estã em mais liberdade, que outro nenhũ lugar atras, & aqui habitã poucos **mouros Curdis**, com que se avẽ muito bẽ os Christãos. A villa **he rasa, & sem cerca**, de bõs edificios e **casas todas terradas por cima**, he terra muyto fria. [...] **Ha em esta terra muyto vinho, &**

Mestre AFONSO, pp. 216-217

[...] hũa grande çydade que se chama argis hũa jornada de *vān* situada ao lomgo do mar **pouoada d'armenios e curdis que os mais viuem por trato a que são muy afeiçoados** [...], **he terra muy abastada de vinho e frutas**, muito algodão e poucas searas por non ter grandes campos, **he rasa sem cerca**, como as outras, **de casas terradas por cima**, tem tambem outro castello reformado pollo turco [...]

muytas fruytas: & lauouras de trigo algũas, & ha muyto algodão. **Os mais destes Armenios viuem per trato, & a elle sam muyto incrinados.** Iũto desta villa está hũ castelete roqueiro, em que está hũ capitã polo Suphi

Même si les mots ne sont pas toujours tout à fait les mêmes, leur emploi reste très proche de ceux de Tenreiro. Nous avons supprimé quelques lignes du premier texte, qui traitent de la tenue persane des Arméniens tout comme de l'utilisation d'un « carapução », semblable au *tāj* des Qızılbaş. Il faut souligner, par contre, que le récit de Mestre Afonso introduit des détails géographiques absents de l'ouvrage de Tenreiro. Il y parle de plusieurs villages de la région, dont ceux de *bandemahi* et de *bargueri*, possédant un *modus vivendi* identique.

La description de la route continue, enrichie de nombreuses informations.

TENREIRO, chap. XXIV, fls. 43^v-43^v

Mestre AFONSO, pp. 217

Aclata he hũa villa situada junto do dito mar **pera a bãda do norte**, edificada de bõs edificios. **Será de quatrocêtos vizinhos Christãos nestoris**, que tem deferença em a ley, & fee dos Armenios. São gêtes brãcas, **viuem per criações de gados & lauoyras dalgodões**. Ha aqui muytos & bõs pumares de maçaãs, que daqui leuão pera a corte do Suphi que tẽ nomeada em aquellas partes, & dizem as maças de Aclata, gabãdoas muyto.

Iunto desta villa está hũ castello roqueiro fraco, & logo **certos edificios muyto altos, & muyto antigos redondos**, & de abobedas muy altas a que elles chamão combeytes: **os quaes dizem em aquella terra que edificou Sâsam, & que daquelle lugar era natural.**

Hũa villa chamada *aglat*, situada **para a bamda do norte**, que amtigamente foi muy gramde e populosa çidade, a qual hũu rei amtigo da armenia chamado *dauit* destruiu, quando lhe os turquimaens conquistarão estas partes e lhas tomarão por se non aproueitarem della, mas com-tudo **sera de trezentos ou quatrocentos vezinhos os mais delles christãos nastoris, que viuem por lauouras dalgadoens e criaçoens de gados**, tem bons edeficios e casas terradas como as outras, **ha nella muitos e bons pumares de maçans que daqui leuão para o xá tamás e côrte do turco, que tem nomeada por aquellas partes, e se dizem maçans de aglat** como nos dizemos peros delRei, pareçemse muito com elles, e tem emcelemte sabor.

Esta junto della hũu castello roqueiro com certos edeficios redomdos dabobadas muy altos e amtigos, dizem que forão feitos por samsam que foi daqui natural

Par la suite, Mestre Afonso paraît s'inspirer nettement de la description de Tenreiro, avec quelques altérations cependant.

TENREIRO, chap. XXIV, fls. 44^r-44^v

Mestre AFONSO, 217-218

Desta vila nos partimos com o rosto ao occidête, & andamos hũa pequena jornada, & fomos dormir a hũa aldea de Christãos, que he **edificada debaixo do chão**, pola terra ser muito fria em demasia, em o inverno & verão ha sempre muyta neve, polo que dentro em as casas tẽ o gado consigo, & quãdo neua não vay fora : & a mayoa [*sic*] parte do ãno nã se pode por ella caminhar com neve, pelo que (os tempos atras me disserão) que **andauão em este mar hũas barcas grandes que tomauão ar** [*sic*] **carregas ás cafilas**, & as passauão ate esta aldea, **por rezão que as bestas não podião caminhar com ellas por amor da muyta neuue**. [...] Em esta aldea habitão Christãos gentes brancas, antre os quaes anda hum genero delles trabalhadores, que sam como ca os ratinhos : os quaes tẽ hũs engenhos de paos, com travessas & taboas de hũa parte, que tem o assento como padiola, & os paos de hũa parte sam revoltos pera cima como rabiças de arado, sobre o que põe hũ costal, e o homẽ com os braços pera tras pegão nos ditos paos, & vão arrojando pola neve, & pera nella não atolar emburulhã muyto pano de burel. [...] & desta maneira ganhã sua vida os que morão nesta aldea, que se chama Ataduana raua [...]

[...] **deste aglat caminhamdo para o occidemte se vay a hũa aldea** pouoada darmenios de casas como choças **feytas debaixo do chão por ser muy neuosa de imuerno e verão**, e por isso se faz aquy a pousada sendo muito pequena jornada, quamdo se non pode arribar a betlíz, porque aas vezes **tem neçessidade de passarem estas neves as cafilas em barcas que por aqui haa** com homens que disso viuem, **porque as bestas non podem caminhar por ellas**, asi nesta aldea como em outros muitos lugares dos passados **se recolhe o gado nas casas com a gemte polla muita frialdade** [...]

Comme on peut le constater, Mestre Afonso prend les termes de Tenreiro et les adapte à son discours. Lorsqu'il parle d'un endroit qu'il ne connaît pas, il préfère résumer les paroles de Tenreiro, en cherchant à organiser l'information à sa façon. Il ne copie pas véritablement le texte ; il choisit d'utiliser les expressions les plus importantes en les répartissant dans son discours avec une signification parfois différente. Dans l'extrait ci-dessus, Mestre Afonso finit par adapter de manière trop synthétique les mots de Tenreiro, en changeant considérablement leur sens originel. En occultant de mentionner, par exemple, l'emploi de ce moyen de transport – cette sorte de luge appelée *carchoy* –, Mestre Afonso affirme volontairement que les habitants du village gagnent leur vie en faisant traverser le lac Vãn aux caravanes sur des barques.

Il parlera de ces « *asnos de pau* » dans le paragraphe suivant, en racontant ce qu'il aurait vu lui-même en quittant les rives du lac de Van. Mestre Afonso veut témoigner d'une expérience personnelle mais sa description, une fois encore, semble inspirée de celle de Tenreiro.

Derredor deste campo [de *rahuá*] ha muitas pouoçoens e lugares darmenios e curdis, e quando neste tempo querem caminhar de huns para outros ou cafilas, o fazem em huns emgenhos de pao que para isso amdão ally nos quais pasa a gemte e fazendas e as levão homens ha sirga arrojamdo por cima da neue que cos grandes ventos se aperta e conjella e se faz dura que pode correr por cima ajudamdosse elles tambem com imburilharem nos pees muito pano por non atolarem. São feitos com trauessas e taboas de hũa parte que ficão como padiolas e os paos são revoltos para cima

La suite des deux itinéraires continue de présenter beaucoup de ressemblances. Voyons leur description de Bitlîz :

TENREIRO, chap. XXV, fl. 45^r

Mestre AFONSO, p. 222

Bytaliz he hũa vila **situada âtre duas serras ao occidête edificada de muyto bõas casas de pedra & de taypas francesas & de terrados : he de mil & quinhentos vezinhos, todos pela mayor parte Armenios christãos gentes brâcas. Tẽ o traje & vestido ao costume de Persia. Aqui morão em mays liberdade que os atras, & tẽ suas igrejas mais pubricamente que elles. Viuem os mais de trato & mercadorias, & os outros per criações de gados & lavoyras**

[...] hũa cidade que se chama *betliz*, **situada aloeste amtre duas serras edeficada de muito boas casas** e edeficios de taipas françeças, terradas por cima, sera de mil e quinhentos vezinhos todos polla mor parte armenios, que vistem o traje ao modo parsiano como em todos os lugares passados, **viuem com mais liberdade que os de tabris, e tem suas igrejas mais pubricas, os mais viuem por trato de mercadarias, outros por criaçoens de gados e lauouras**

La ressemblance entre les deux textes est saisissante : on les dirait calqués l'un sur l'autre. Pourtant, ce qu'ils disent par la suite n'est pas de la même nature. Tenreiro évoque sommairement l'obstination du seigneur kurde de la ville à toujours résister au Grand-Turc, alors que Mestre Afonso parle plus largement de la forteresse et des événements historiques plus récents. Dans ce dernier cas, il a actualisé l'information de Tenreiro. Dans d'autres cas, il la « corrige » à son goût.

TENREIRO, chap. XXV, fl. 45^r-45^v

Mestre AFONSO, p. 224

[...] a terra he muyto montuosa & de serras, onde não tem caminhos nẽ entradas, por onde nella possam entrar exercitos. Atraues desta vila pera a banda do norte hũa jornada pequena de caminho está o reyno dor Gurgis, que sam Christãos em terras montuosas & de

[...] he terra muy montuosa de serras sem caminhos nem emtradas por homde possão emtrar exersitos. Atraues della pera a bamda do norte hũa pequena jornada esta o reino dos gúrgis christãos gemtes bramcas sugeitos ao turco.

serras : **sam gêtes brancas** & ruyuas como Ingreses. Tê lingoagem per si, & os seus liuros em caldeo tinha auia pouco tempo guerra com os Turcos [...]

Sur la description d'Arzan :

TENREIRO, chap. XXVI, fl. 46^v et 47^v

Azu he hũa vila **de quinhentos ou seyscêtos vezinhos Christãos Armenios**, situada em hũ alto. **He de bõs edificios, tê a lingoa como os de atras & vestido : he senhareada por outro señor mouro Curdi**, que os muyto fauorece, & leyxa viuer em sua liberdade pubricamête, & assi ter suas ygrejas, & vsarem de seu custume & ley. Em esta comarca desta terra habitão hũas gentes que sam mouros que chamão Curdis, & se auê muyto bẽ com os Christãos Armenios, em que ha deferença das lingoas [...]

Junto desta vila em hũ castelete antigo me disserão que **estaua hũa lança, & hũ escudo de Sansam.**

Mestre AFONSO, pp. 226-228

Estáa situada a nordeste em hũu alto, **hee de bons edeficios** de casas de pedra e taipas françasas sobradadas, terradas por çima, **de quinhentos ou seissentos vezinhos, a mor parte armenios christãos** (que todos o são e dão obdiencia ao sancto padre posto que se non especifique cada vez que se fala nelles) **que tem a lingua e trajo como os de atras**, viuem por lauouras e criaçoens, e alguns por trato os quais **são bem fauorecidos do senhor da terra, e os deixa viuer em sua liberdade, e ter pubricamente suas igrejas, e usar de seus costumes e ley**, e dalguns mouros curdís, de que ha muitos polla comarca desta terra, que se avem bem com os armenios, e se emtemdem, posto que tem algũa differença na lingua [...]

Toda a comarca desta cidade que he gramde se chama *sansón*, tomado o nome, asi do gram poder e forças deste rei que sempre aqui residia, como por **estar em hũu castelete antigo junto della hũa lamça e escudo de samsam.**

Le travail de Mestre Afonso sur le texte de Tenreiro est évident : il a développé une partie de l'information, en rajoutant des « formules » utilisées antérieurement, et en supprimant les répétitions caractéristiques de cet auteur. Entre les deux moments de son texte, Mestre Afonso insère des paragraphes sur l'histoire de l'Arménie et quelques événements survenus à la caravane avec laquelle il voyageait.

Sur la description de Mayyāfāriqīn :

TENREIRO, chap. XXVII, fls. 48^r-48^v

Mestre AFONSO, p. 230

Monfarquim he hũa cidade situada em fim da Armenia baixa ẽ terra chaã antiga, **cercada de muro de cantaria laurada, por muytas partes derribado**. Disserãme que **fora dos Gregos, & assi o parecia, por ter nobres edificios** & mosteiros & igrejas, que estauão sem telhado, & tinham dentro ricos moymentos com letreiros de letras gregas, & em as paredes imagẽs dos apóstolos, & outros sanctos, pītados de muy finas tintas, & de ouro, que se ainda muyto bem enxergauão. Ali me disserão que **a destruyra o grão Tamorlão, & que a teuera muytos dias cercada** : em o qual tempo mandara fazer diante de hũa porta pera a parte do leuante hũ alcorão que ahi estana. Esta cidade está quasi desabitada, & tem poucos moradores, os quaes sam Christãos Iacobitas [...].

A traues desta cidade pera a banda do norte, me disserão aquelles Christãos Iacobitas, de que toda aquella comarca he pouoada, **que estaua hũa ermida de nossa Senhora, em que fazia muytos milagres**.

Sur la description d'Āmid :

TENREIRO, chap. XXVIII, fl. 49^r-50^r

Mestre AFONSO, pp. 233-234

Caraemite he **hũa cidade como cabeça de reyno** muy notavel ẽ aquellas partes. he de grande comarca situada jũto ao rio Tigris **pera a bāda do norte, cercada de muy notaueys muros, & barbacaãs, & edificios de grāde admiração**. Os muros sam muy altos & muy largos, de cantaria & torrejados de muy altas & fermosas torres : & todos andã muy inteiros & sãos : disserãme que **fora dos Gregos. As casas de dẽtro não sam da maneyra dos muros : & sam edificadas de edificios modernos de taypas francesas** : que agora vsam os mouros. [...]

Nace dentro nella a hũa parte hũa fonte muy abundāte de agoa, de que corre hũ boõ ribeyro, **que a atravessa : em que ha muytas casas de moynhos & banhos : ha dentro grandes pumares de todas as**

[...] hũa muy amũa cidade **cercada de muy forte e largo muro de camtaria**, bem atorrejado **quebrado já e roinado por muitas partes** que se chama *murfağum*, pouoada darmenios, Jacobitas, e mouros curdís, pouca gemte segumdo sua gramdeza, por estar muita parte della destruida. **Foy edificada por gregos e assy o parecia na nobreza de seus edeficios, destruioa o gram tamorlamgue temdoa primeiro muito tempo cercada**.

Para a bamda do norte desta çidade pouco espaço estaa hũa hermda de nossa senhora homde se fazem muitos milagres.

Hee esta **çidade como cabeça de reyno** a quall e toda sua comarca tomou o gram turco ao sofĩ pai deste xá tamás. **Está situada sobre hũu momte para a bamda do norte, cercada de muy notaveis muros e barbacans, edeficios muy altos e largos de camtaria e atorrejados de muy altas e fermozas torres, todos muy imteiros e sãos, foi edeficada por gregos, as casas de dentro são de taipas e as ruas muy estreitas e çujas**. [...]

Nasçe a hũa parte della hũa fonte de muita aogua que ha atrauessa, com que moem muitos moinhos, tem muitas casas de banhos e gramdes pumares de todas as aruores de fruitos como na

aruores de fruto como em estas partes. Será esta cidade de quatro mil vezinhos todos Christãos Iacobitas, & Nastoris, & outros de outro costume que se chamão Dustimaria: que quer dizer em nossa lingua, amadores de sancta Maria: todos gentes brancas: falão lingoa Arábia: & assi ha Turcos, & doutras nações. He senhoreada polo grã Turco, onde tem hũ Baxaa por gouernador della com grande guarnição de gente de pee, que elles chamão geniceros: espingardeyros, & sam escrauos do grã Turco, filhos de Christãos, dos reynos que ora possue por nossos peccados. E assi polla comarca della, que he muy fertil, & abundosa de todos os mâtímêtos a saber: trigo, ceuada, carnes & frutas, & criações de egoas & caualllos, em que ha muytos lugares e aldeas habitados destes Christãos & Turquimães [...]

nossa europa, seraa de quatro ou cimco mil vezinhos, armenios, jacobitas, nastorís, distimarias, que se dizem amadores de samta Maria todos christãos, gentes brancas que falão a lingua arabia e asi ha turcos e turquimaens, e alguns judeus naturais da terra, e outros que vão com suas mercadorias.

Hee senhoreada pollo gramde turco homde sempre estaa hũu paxá com gramde soma de geniseros espingardeiros, que são escrauos do turco filhos de christãos dos reinos que senhorea. Tem grande comarca muy fértil e abastada de todos os mamtimemtos, carnes, frutas, e criações de egoas e caualllos, em que ha muitos lugares e aldeãs destes christãos e turquimães.

Tout comme auparavant, Mestre Afonso reprend une grande partie des expressions de Tenreiro, mais cette copie l'oblige à changer légèrement le texte. Entre-temps, le récit de Tenreiro continue sur sa prison et son voyage sous le contrôle des Turcs. Mestre Afonso, à son tour, décrit les procédures de douane de la ville et les risques qu'il encourt dans ce lieu ainsi que les autres petits endroits qu'il croise sur sa route, jusqu'à Urfa.

TENREIRO, chap. XXX, fl. 54^r

Urfa he hũa **cidade cercada de muro muyto antigo, & ã muytas partes derribado**: foy grande cidade, segundo parecia pollas cercas & muros que estauã destruidos, & derribados em muytas partes. **He habitada de Christãos lavradores: está situada pera o poente, jũto de hũa serra, que se chama a serra negra: que em sua lingoagem, se chama caradaga.** Pousamos em casa de hum Armenio Christão mercador rico, que nos agasalhou muyto bem. Este Christão Armenio me disse, que em **aquella cidade estaua o forno, onde forã metidos os tres moços, Sidrac, Misac, & Abdenago**, em ho tẽpo dos filhos de Israẽl: segũdo conta a sagrada escriptura

Mestre AFONSO, p. 240

Esta çidade de *urfá* he muy gramde, mor que *cara hemite*, e muito mais amtiga, **çercada de muro antigo de cantaria**, bem atorrejado **roinado por muitas partes**, feita e fabricada por nembrot, situada para a bamda de loeste jumto de hua serra que em lingua turquesca se chama *cará dag*, que quer dizer serra negra. Hee habitada darmenios e poucos turquimaens **os mais delles lauradores**, senhoreada pollo gram turco, cujo pay a tomou ao soltão chaory que a senhoreaua [...] Nesta çidade esta o forno **homde forão metidos os tres moços sidrac, misac, abdanagó.**

Les ressemblances semblent moins frappantes dans ce passage. Les deux auteurs suivent un modèle de description similaire, ce qui n'aide pas beaucoup à l'analyse.

TENREIRO, chap. XXX, fl. 54^v-55^r

Beria [...] **está situada pera a parte do oriente, pegada com ho rio Eufrates, he cercada de muy fortes muros, & pella banda do leuãnte, & do poente tem ho rio. Seraa de mil & quinhêtos, ou dous mil vezinhos, mouros e Christãos, que todos tem lingoa Arabia.**

Desta cidade pera a parte do leuãte está hũ deserto que atrauessa a mayor parte de Persia, & vay ter jũto de hũa cidade, que se chama Hispayão, que ja atras tenho dito : & até jũto desta cidade sohia a senhorear ho Sufi, toda as terras que atras ficã : & ho grã Soldão sohia a senhorear todas as que auante contarey. E todas agora senhorea ho grã Turco. **He de muyto boa comarca, & de muitas aldeas & câpos, tudo terra chaã, & abastada de muytos & bõs mantimentos : & assi tambem de fruytas muyto boas, como as ha em estas partes.**

Mestre AFONSO, pp. 243-244

Estaa situada sobre hũa rocha **para a bamda deleste, pegada co rio eufrates** que ao longo della passa, pola bamda da terra **hee cercada de muy forte muro** de camtaria, e pola do rio de muitas casas da mesma camtaria fundadas e fabricadas demtro naogua que a fazem mais forte que muro. As casas de demtro são de pedra e barro e de taipas terradas por cima, as ruas muy estreitas, çujas e mal calçadas, **sera de mil e quinhentos ou dous mil vesinhos destes christãos** armenios e turquimaens, **que todos tem a lingua arabia.**

[...] **para a parte do levante desta çidade se faz hũ deserto que atravessa a mor parte da Armenia alta, e persia e vay ter jumto da çidade de spaõ de que atras fica tratado,** que hee quatro jornadas de caixão, ate esta çidade tomou o turco todas as terras atras ao xá ismael. **Hee muito boa comarca e de muitas aldeas e campos abastada de muitos e bons mantimentos e frutas como as nossas [...]**

La description de Mestre Afonso des bateaux qui traversent l'Euphrate – un passage de cette histoire commun aux deux textes – présente trop de différences avec celle de Tenreiro pour être considérée comme une copie.

Sur la description d'Alep :

TENREIRO, chap. XXXI, fl. 55^r-56^v

Calepe, hũa cidade muy grande, & muy nomeada em aquellas partes como cabeça de reyno, situada pera a parte do Oriente. He muyto antiga, cercada de muro. Será de dez ou doze mil vezinhos, mouros & Christãos, hũs que se chamão Nistoris, & outros Maronitas, & outros Iacobitas : & judeus. E algũs diferentes

Mestre AFONSO, p. 248, 250, 252, 258-259

He muy gramde rica e muy nomeada naquellas partes como cabeça de reyno, situada para aparte do oriente cercada de muro fraco, sera de dez ou doze mil vezinhos, mouros e christãos, asaber, armenios, gregos, **nastoris, jacobitas,** que se dizem surianos, **maronitas [...], todos diferentes em algũas cousas da fé e seri-**

em a fee, todos naturaes da terra, gētes brancas, que tem a lingoa Arabiga

Pollo meyo della passa hũa ribeyra dagoa de que se serue toda a cidade.

Aa entrada de hũa porta, que está pera a banda do norte, está hũa sepultura que tem os mouros & Christãos em grãde veneraçã. Os Christãos dizem que he de S. Iorge : & os mouros lhe chamão outro nome.

He de muito grande trato, & de muito boa comarca & fertil de mantimētos .s. trigos , ceuadas, carnes, azeyte & vuas, & todas as mays fruytas, como cá em grande abastãça, tirando castanhas : esta comarca está pera a banda do poente, porque pera a banda do leuante não tem mais que mea jornada de terra pouoada de aldeas & lauradores, & toda a mays terra ao diante pera ho leuante, he deserto terra desabitada per onde vem as cafilas de Baçoraa, que contratam em esta cidade [...]

senhoreada pollo gram Turco em que estaa de contino hũ Baxaa, com boõ exereito de gente de Turcos de cauallo em hũ castello & hũa fortaleza que tem muyto forte. Dentro na cidade, está outro capitão com trezentos Geniceros, que sam escravos do gram Turco, que não dá obediencia a este Baxaa pollos ter o grã

monias, mouros arabios, turcos, e turqui-maens gemtes brancas que todos tem a lingua arábia ; muitos judeos [...]

He de muy boa comarca, fertil de mantimentos, trigos, ceuadas carnes, azeites, e muy fermosas azeitonas como as cordovis, uvas, e todo genero de fruitas como as nossas em grande abastamça, e isto para a bamda de ponemte, que para a de leuante nom tem mais que mea jornada de terra pouoada daldeas de lauradores e tudo o mais adiamte he deserto por homde vão e vem cafilas que comtratão com baçorã.

Passa pollo meio della hũa gramde ribeira dagua de que toda se serue, esta nella comtino huu paxá com bom excercito de gemte de caualo, e em hũa castello que tem muy forte, demtro na mesma çidade outro capitão com trezentos geniseros espingardeiros, que nom obedescem ao paxá, e isto costuma o turco em todas suas fortalezas por os ter por mais leais [...]

Ha emtrada de hũa porta da çidade que esta para a bamda do norte [...] esta hũa sepultura com hũa hermida que os christãos e mouros tem em grande veneração, dizem alguns que hee de são Jorje, mas segundo os amtigos da terra nom hee se não dum mouro parsiano

Turco por mays leays : porque este ho seu custume [...]

Fora desta cidade pera ho poente, ou meyo dia estaa ho poço dos liões, onde esteue Daniel Propheta

Fora desta cidade obra de duas legoas para a bamda do loeste, esta o poço dos liões homde esteue o profeta Daniel.

Sur la description de Ḥamā :

TENREIRO, chap. XXXII, fl. 57^r-57^v

Mestre AFONSO, 265-266

Amaa he cidade muyto antiga, cercada de muito bom muro, situada pera a parte d'Oriete, **habitada de Christãos Maronitas & algũs Gregos; tẽ a lingoa Arabiga** : está em terra de boa comarca & antre duas serras, a saber : hũa que estaa pera a banda do leuâte & a outra do poête : em que ha de espaço de hũa a outra hũa jornada de caminho, que he terra chaã & habitada de Christãos, & muitas aldeas & povoações, delles que viuem per lauouras & criações : sam gentes brancas, que se chamaõ Maronitas, e Nastoris [...]

[...] muy gramde e amtiga cercada de muito forte e fermosa muralha de câtaría, bem atorejada, [...] mas tudo ja muy destróido e desbaratado. Situada para a bamda do norte **ẽ terra de boa comarca, ẽtre duas serras hũa para leste e outra para loeste hũa jornada de hũa ha outra de terra cham, habitada de muitas aldeas e pouoações destes christãos nastoris e maronitas, que viuem por suas lauouras.** Hee esta çidade pouuada de pouca gemte em cõparação de sua gramdesa, e do que parecia aver sido, a saber mouros arabios gemte baça, muitos christãos armenios, **nastoris, maronitas, e alguns gregos** e asi de judeus naturais da terra, **todos gentes bramcas que tem a lingua arabia,** tem hũu sãjaque posto polo turco [...] della me disserão que fora são Paulo natural

Desta cidade me disserã que era sam Paulo.

Sur la description de Damas, Jéricho, Safed et Ramla (que Mestre Afonso n'a pas visité) :

TENREIRO, XXXIII-XXXV, fls. 58^r-61^v

Mestre AFONSO, pp. 267-270

A cidade de Damasco he muyto grande & muy notauel cidade, & mui grosso pouo, como cabeça de Reyno. Tem em si muytas cercas & diuisoẽs de edificios & paredes, hũs chegados a outros, & de muytos pumares antremetidos polla cidade. [...]

He terra muyto viçosa dagoa, & de muytos aruoredos, aciprestes, & alemos, & de aruores de espinho, **terra de muyto trato. Os habitadores sam Christãos & mouros que tem a lingoa Arabiga. Seraa de sete, ou oyto mil vesinhos, & tambem ha judeus da mesma nação,** & gentios

Hee muito gramde e notauel çidade e de muy grosso pouo, como cabeça de reino, tem muitas çercas e edeficios diuididos e paredes, huns chegados a outros e de muitos pumares plantados e emtremitidos polla çidade. Hee muito viçosa daoguas de muitos aruoredos, açiprestes, alemos, e de aruores despinho, **e fertil de muitos mâtimentos como na nossa europa.**

que se chamão çamoris, **& vem aqui tratar Venezeanos, que de contino nella estão, he fertil de mantimentos, como em estas partes, & na sua comarca, de que está cercada pera a bāda do poente, que sam terras chās, & de muytas aldeas duas jornadas & mea de caminho pera ho poente, & mar meyoterraneo, onde se vão meter os rios que per ella passam, he senhoreada pollo grā Turco, & tem nella hū Baxaa, com muyta gente de caualllo, & assim hūa fortaleza muito forte, que mandou fazer o grā Soldão ao modo, & feyção de Europa. Em esta cidade me disserão, que se começaua a terra sancta [...]**

chegamos a hūa pouoação de mouros edificada de edificios modernos sobre outros que parecião ser muito antigos, **& de pedraria laurada, & de cantaria : & tudo destruydo & derribado :** que despoys me foy dito per hū judeu espanhol que **aquella fora a cidade de Hierico [...]**

Cafete he hūa villa situada em hū alto, & vem descendo com os edificios, & casas pera hū vale, he de edificios modernos, & de taipas & pedras, & de terrados. **Seraa de mil vezinhos mouros Arabios, & judeus Espanhões, gentes muyto pobres : porque a terra não he de trato**

Ramala he cidade [...] junto do mar mediterraneo : metida pera o sertão duas ou tres legoas : de caminho do dito mar : onde estaa hūa pouoaça com hūa torre, em que desembarcão, os peregrinos, que vão a Ierusalem em Romaria. He habitada de mouros Arabios, está situada em terra chaã **hūa pequena jornada de Ierusalē pera a parte do poente**

Em hūa comarca de que estaa çercada para a bamda de ponente que são terras chans e de muitas aldeas, duas ou tres jornadas pera o ponente e mar mediterranio. [...]

hee señoreada pollo grā turco homde esta sempre hūu paxá com muita gemte de caualo ã hūa fortaleza muy forte que tem. Desta çidade se começa a terra sancta, hee de muito trato, sera de sete ou oito mil vezinhos mouros e christãos, que todos tem a lingua arabia, e judeus naturais da terra, e muitos mercadores venezeanos que cõtino nella estão [...]

Estaa jumto desta lagoa hūu lugar de obra de coremta ou L.^{ta} vezinhos mouros arabios, gemte bramca, a que os peregrinos, que vão a jerusalem pagão tributo, que dizem que foy a çidade de jericó, homde estão muitos edeficios de pedraria e câtaria laurada, tudo destruido e derrubado.

[...] *safét* que hee galilea estaa situada em xxxij graos, em çima da serra, e vem desçemdo para hūu valle, **sera de mil vezinhos mouros arabios, e judeus naturais da terra, espanhois e portuguezes, gentes pobres por a terra nom ter nhūu trato nē comercio.**

[...] Ao lomgo do mar de tripoly para o ponemte vão a **çidade de rāmala, que esta duas legoas polo sartão** em a prouincia de Judea em xxxij graos e hūu terso, **homde esta hūa torre, e hua pouoação habitada de mouros arabios, homde desembarcão os peregrinos que vão a jerusalem** de tripoli por mar que nō querem ir por terra, que se chama jáfo em xxxij graos e meo, **hūa jornada de jerusalem para a parte do ponemte**

En conclusion, il faudra remarquer quelques aspects importants. Mestre Afonso utilise le récit de Tenreiro de manière quasi systématique à l'intérieur de son propre texte, particulièrement lorsqu'il s'agit de la description des villes et des populations sur le trajet entre l'Azerbaïdjan et la Palestine. Dans la plupart des cas, Mestre Afonso adapte les observations de son prédéces-

seur en les intégrant dans son discours, mais souvent après de légères altérations, voire des corrections. Malgré tout, on y trouve parfois des extraits de texte intégralement copiés. Les données statistiques sont clairement reprises à Tenreiro, même si plusieurs décennies séparent les deux voyages. L'ordre des descriptions n'est pas toujours le même : Mestre Afonso distribue dans le corps du texte les informations recueillies de manière subjective. Il reprend, de façon encore plus évidente, les observations de Tenreiro concernant surtout les endroits que, lui-même, n'a pas visités, comme les villes palestiniennes de Safed, Ramla et Jaffa (même Tenreiro n'a probablement pas vu cette dernière). Quant à l'ensemble des renseignements oraux récupérés par Tenreiro – l'ouï-dire –, Mestre Afonso les insère souvent dans la description comme des réalités perçues.

Conclusion

Pour résumer, les itinéraires terrestres portugais à travers le Moyen-Orient du XVI^{ème} siècle constituent tout un univers d'informations essentielles à une meilleure compréhension de la mentalité de l'époque et des dynamiques parallèles à l'Estado da Índia. Ils démontrent non seulement un usage régulier des routes iraniennes-ottomanes comme ils transmettent une connaissance des différents trajets disponibles et des durées (estimées) de voyage de chacun d'entre eux. Mais, par-dessus tout, les récits portugais apportent une certaine vision des peuples rencontrés au long du parcours, de leur constitution physique, de leur coutume, et surtout, de leur religion.

Bien sûr, les auteurs et leurs récits ne sont pas toujours comparables ; chacun décrit différemment les objets observés selon leur propre raisonnement et leur cadre de référence. De ce point de vue, chaque texte porte sa marque. Mais cela ne veut pas dire qu'on ne puisse pas les regrouper en fonction de leur forme littéraire ou du type d'informations rapporté. Ainsi, Tenreiro et Mestre Afonso forment un duo différent des récits d'António Soares et de Pantaleão de Aveiro. Les deux premiers textes résultent d'un voyage de nature éminemment géostratégique : il s'agissait de connaître les chemins les plus courts entre Ormuz et le Levant, de manière à pouvoir rapporter des messages urgents d'un point à l'autre. Mais le rapport des événements et l'observation des coutumes des populations faisait aussi partie de ces missions de renseignement (on dirait presque d'espionnage, ce qui est très présent dans tous ces récits). D'une certaine façon, ces deux textes sont très semblables : ils suivent à peu près le même style de description ; ce qui ne nous étonne pas, étant donné le « plagiat » d'Afonso sur le texte de Tenreiro. Mais la narration du premier est beaucoup plus développée et riche que celle du second, qui parfois se rapproche grandement du simple rapport officiel.

Les récits de pèlerinage d'António Soares et de Pantaleão correspondent, de leur côté, à une tradition littéraire très différente. Leur objectif ne se concentre absolument pas sur l'observation attentive des trajets routiers

mais avant tout sur une description de la Terre Sainte et de ses habitants. Au contraire des itinéraires de Tenreiro et de Mestre Afonso, les livres de pèlerinage sont centrés sur le thème de la visite de Jérusalem comme pratique de dévotion et de piété, ce qui influence beaucoup la narration des circonstances du voyage et les rapports avec les populations orientales, qu'elles soient chrétiennes, juives ou musulmanes. Cela explique l'attention donnée à la description des coutumes et croyances des différents groupes religieux de la Palestine. Cela explique également leur insistance sur la nécessité de convertir juifs et musulmans, tâche primordiale dans le récit d'António Soares. En fin de compte, il s'agit plus d'un voyage spirituel que matériel.

Le petit livre du *Breve tratado e regimento* peut être placé quelque part entre ces deux types de récit. Une grande partie de son contenu reste encore à dépouiller plus exhaustivement.

La caractérisation de l'islam chez ces auteurs suit de très près leur formation personnelle et, par conséquent, le genre littéraire dans lequel leurs ouvrages s'insèrent. Les récits de pèlerinage consacrent naturellement beaucoup plus de place aux questions d'ordre théologique. Mais le récit d'António Soares est le seul à établir un exposé systématique de la biographie de Mahomet et des premiers temps de l'islam, d'après des sources chrétiennes orientales. Quoique encore très dépendante d'une tradition médiévale critique de la religion musulmane comprenant tout un ensemble de thèmes polémiques, la description de Soares des rituels et procédures, des piliers de l'islam et des coutumes associées s'appuie sur une source beaucoup plus fiable. Bien sûr, même si son récit reste fondamentalement bien documenté, il n'en renferme pas moins un certain nombre de préjugés, bien plus que dans celui de Pantaleão. Tenreiro, peut-être à cause de son style « journalistique », évite le discours moralisant ce qui n'est pas le cas de Mestre Afonso, lorsqu'il inclut dans son texte des histoires et des légendes issues des différents peuples d'Orient.

D'une manière générale, les récits ici étudiés n'échappent pas à un discours encore très redevable à une tradition anti-islamique du Moyen Âge, et présentent, comme tels, des éléments qu'on pourra facilement associer à la littérature contemporaine des autres nations européennes. Il est donc absolument essentiel de procéder à une lecture critique des ouvrages littéraires originaires des autres pays occidentaux, de manière à trouver la place de la contribution portugaise dans l'ensemble culturel européen. Mais, au-delà de la découverte d'un *trend* discursif très significatif, il faut bien placer ces sources à l'intérieur d'un cadre beaucoup plus large, et qui dépasse le simple genre de la littérature de voyage. C'est seulement par le biais de ce processus d'interprétation et de comparaison qu'on pourra trouver des données suffisamment systématiques pour pouvoir établir une première synthèse globale de la présence du monde islamique dans la culture portugaise de l'expansion.

A ILHA DE MOÇAMBIQUE, NA SEGUNDA METADE DO SÉCULO XVIII

por

LUÍS FREDERICO DIAS ANTUNES *

A partir de meados do século XVIII, especialmente durante o governo de Baltazar Pereira do Lago, a diminuta área urbana da Ilha de Moçambique, até aí circunscrita a um pequeno núcleo que estava separado da fortaleza de S. Sebastião pelo chamado terreiro de S. Gabriel, conheceu um desenvolvimento notável, graças à organização e concentração dos serviços públicos, e ao aumento do número de funcionários na capital.

Como se sabe, o ritmo da vida social e a forma como se efectuou a expansão urbana na Ilha de Moçambique beneficiaram do afluxo de dinheiro oriundo do aumento do tráfico de escravos com o Brasil, Maurícias e Reunião, do crescente negócio de armas de fogo, pólvora com os negros autóctones e, ainda, do tradicional comércio de marfim com a Índia.

Quais as medidas de carácter político e social que permitiram o desenvolvimento urbano da Ilha de Moçambique, na segunda metade do século XVIII? Qual seria o aspecto da cidade e como viveriam os seus habitantes europeus, africanos e indianos? Como evoluíram a organização do espaço e a construção urbanística na Ilha, nomeadamente no Palácio dos Governadores, na época em que Pereira do Lago e Vasconcelos e Almeida assumiram a chefia do poder em Moçambique?

Responder a estas questões que constituem a essência da história da ilha na segunda metade do século XVIII, desde as diversas comunidades e os grupos sociais em presença, até aos aspectos relacionados com o urbanismo, são os principais propósitos desta breve pesquisa.

1. Esboço da situação política e económica de Moçambique, em meados do século XVIII.

O desenvolvimento urbano da ilha de Moçambique, tanto nos aspectos relacionados com a reorganização do espaço – nomeadamente a construção

* Investigador Auxiliar do Instituto de Investigação Científica Tropical.

de novos prédios e a reedificação de outros já existentes – como nos aspectos relacionados com a renovação do tecido social, ocorreu no âmbito das profundas alterações políticas, sociais e económicas verificadas nos domínios portugueses de África Oriental, durante o processo de autonomia em relação ao Estado da Índia, iniciado em 1752.

A evolução urbanística na Ilha de Moçambique tem de ser entendida a dois níveis complementares: ao nível da política legislativa e ao nível da política económica.

Do ponto de vista da política legislativa, o diploma que nomeia Governador de Moçambique, o capitão-general Francisco de Melo e Castro, em 1752, ao restringir a independência da África Oriental às questões da defesa e da administração interna, tornou logo clara a necessidade de reorganização das repartições públicas e, em alguns casos, da criação de novas infra-estruturas.

A actividade dos governadores da década de 1750 estava, no entanto, fortemente condicionada pelas enormes dificuldades financeiras e pelo facto de a administração do comércio entre a Índia e Moçambique ter continuado nas mãos do Conselho da Fazenda de Goa, através do monopólio dos mais importantes artigos, nomeadamente, a missanga, os tecidos de algodão e o marfim.

Com as decisões fundamentais acerca do comércio reservadas a Goa, apenas restava aos governadores aproveitarem-se da liberdade de acção na gestão dos negócios internos, para aumentar os réditos provenientes das taxas alfandegárias. Os projectos de construção de novos edifícios, de realização de pequenas obras públicas, ou, mesmo, de remodelação e reparação de imóveis degradados, foram, então, todos relegados para segundo plano.

A excepção foram as obras efectuadas, por Melo e Castro, em 1753, nas chamadas Casas do Governador, na Fortaleza de S. Sebastião. Uns anos mais tarde, o governador Saldanha e Albuquerque (1759-1763) fez novas obras de recuperação mas, ao que se sabe, o edifício já não tinha concerto pelo que, o governador foi obrigado a trocar os seus aposentos na Fortaleza, pelo aluguer de uma casa a um dos moradores mais abastados da Ilha. Se exceptuarmos estas obras, nada mais se fez em matéria de recuperação urbanística na Ilha, durante a década de 1750.

Só mais tarde, em 1761, a Coroa examinou, nas «instruções gerais dadas a Calixto Rangel Pereira de Sá»¹, as matérias relacionadas com a organização e a centralização dos serviços que gerem os negócios públicos na capital com a clara intenção de ordenar as finanças e o comércio, por forma

¹ As instruções dadas ao Senhor Calixto Rangel Pereira de Sá, governador e capitão general de Moçambique, em 7.5.1761, foram executadas por João Pereira da Silva Barba, porque o referido governador morreu durante a viagem para Moçambique. Sobre esta matéria, veja-se José Rui de Oliveira Pegado e Silva, *A primeira carta orgânica de Moçambique (1761)*, Tese de licenciatura da Faculdade de Letras de Lisboa, Lisboa, 1957.

a combater a fuga fiscal e obter maiores receitas alfandegárias, propósitos que obrigavam à construção de novos edifícios administrativos e à introdução de melhoramentos nos que existiam.

Ainda no domínio legislativo, a Coroa instaurou, em 1761, a liberdade para todos os súbditos portugueses da Ásia, América e Europa comerciarem em Moçambique, licença esta que também lhes permitia escalar os portos da Baía e do Rio de Janeiro, no regresso à metrópole. Por lei, as mercadorias ultramarinas teriam, então, de ser desembarcadas e encaminhadas para os armazéns da alfândega situados na ilha de Moçambique. O cais, a alfândega e os seus armazéns, sofreram, por essa razão, algumas melhorias. Igualmente por força da lei, embora se saiba que esta foi frequentemente desrespeitada, os navios estrangeiros estavam obrigados a recolher aí as mercadorias de exportação. Uma das principais disposições das «instruções gerais de 1761», foi a entrega do exclusivo comercial entre a ilha de Moçambique e os portos subalternos aos comerciantes e armadores residentes na colónia. De acordo com essa política, alguns comerciantes portugueses e banéanos procuraram renovar gradualmente a frota de cabotagem, não só através da reconstrução dos seus navios com peças adquiridas em leilões, provenientes de embarcações consideradas incapazes de navegar², mas, também, através da construção de pequenas embarcações em Moçambique e da aquisição de uma corveta construída em Damão, em 1775³.

Do ponto de vista económico, o conjunto de medidas desenvolvidas nas «instruções gerais de 1761», nomeadamente a concentração e a organização das alfândegas e a liberdade de comércio para todos os súbditos da Coroa portuguesa que quisessem negociar nos portos moçambicanos, concorreu para a transformação da ilha de Moçambique numa plataforma giratória de mercadorias e homens, convertendo-a num grande centro económico e comercial. O incremento de toda a actividade comercial e o afluxo de avultadas somas em dinheiro, provenientes do tráfico de escravos em grande escala com as ilhas francesas do Índico e com o Brasil, foram os elementos que mais contribuíram para a ampliação e renovação da ilha de Moçambique e para o desenvolvimento dos estratos da sociedade que mais directamente lidavam com o comércio marítimo⁴.

² AHU, Moç., «Leylão que se procedeo nesta Capital dos effeitos do Navio Corsario Nossa Senhora do Livramento, e São Jozé, que na barra desta capital naufragou», 22.7.1773, cx. 30, doc.27.

³ AHU, Moç., «Pedido de Amarchande Madougi para lhe ser entregue a folha de contas da despesa que teve com a construção da corveta em Damão», 17.6.1775, cx.31, doc.42.

⁴ José Capela, *O Escravismo Colonial em Moçambique*, Edições Afrontamento, 1993; Luís Frederico Dias Antunes, «Têxteis e metais preciosos: novos vínculos do comércio indo-brasileiro, 1808-1820», in Fátima Gouvea, Fernanda Bicalho e João Fragoso (org.), *O Antigo Regime nos trópicos: a dinâmica imperial portuguesa (séculos XVI-XVIII)*, Civilização Brasileira, Rio de Janeiro, 2001, pp.379-420.

2. O desenvolvimento urbano da Ilha de Moçambique: espaço e sociedade.

Por carta régia de 1761, a pequena povoação portuguesa da Ilha de Moçambique foi promovida a vila com Senado da Câmara, embora tal disposição de cariz municipalista só tenha sido cumprida dois anos mais tarde. Até aí, era a Mesa da Santa Casa da Misericórdia quem «fazia as vezes da Câmara». A denominada «Mesa da Misericórdia», era um órgão eleito entre o restrito número de irmãos, de cuja composição faziam parte as autoridades com maior influência nos destinos da colónia e os comerciantes cristãos mais abastados da Ilha⁵.

Com a criação do Senado da Câmara, surgem os primeiros representantes do poder municipal: o juiz e os vereadores do Senado. As funções destes oficiais camarários eram da maior importância, uma vez que eles escolhiam os almotacés, aforavam terrenos, regiam os principais problemas da administração pública, davam posse aos governadores e, em caso de extrema necessidade, chegavam mesmo a eleger os governos provisórios⁶.

Do ponto de vista urbanístico, este novo período distinguiu-se essencialmente pela abertura, reparação e limpeza de novas ruas e espaços públicos, pela recuperação de edifícios públicos e pela construção de pequenas casas nos amplos terreiros e quintais que separavam e rodeavam os principais edifícios administrativos e religiosos⁷.

Ao mesmo tempo que a organização e centralização dos serviços administrativos na capital, exigiram a construção e adaptação de edifícios públicos, nomeadamente, a ampliação do Colégio dos Jesuítas para a residência dos Capitães-Generais (1765), a construção de casas da Câmara (1781) e a reconstrução do cais, também a afluência de mercadores franceses e brasileiros que iam dominando os grandes circuitos do comércio ultramarino português dinamizaram a construção, a compra e o aluguer de habitações e armazéns para guardar escravos.

MAPAS DA ILHA DE MOÇAMBIQUE

⁵ AHU, Moç., «Treslado da informação realizada pela Mesa da Santa Casa da Misericórdia, acerca da actividade nociva dos banéanos em Moçambique», 9.5.1758, cx. 14, doc. 17.

⁶ Alexandre Lobato, «A ilha de Moçambique (monografia)», in *Moçambique Documentário Trimestral*, 42, 1945, pp. 19-20.

⁷ Alexandre Lobato, «Ilha de Moçambique: notícia histórica», in *Arquivo*, Boletim do Arquivo Histórico de Moçambique, Maputo, 4, 1988, p. 72.

Em traços gerais, a análise da evolução do tecido urbano da Ilha, através da comparação da cartografia antiga e dos estudos sobre a conservação e o restauro do património monumental e «anónimo», permite afirmar que a parte da povoação situada na sua banda setentrional, vulgarmente designada *cidade de pedra e cal*, se tornou mais atraente e expandiu a sua malha irregular de ruas, durante a segunda metade do século XVIII.

O núcleo urbano onde se situavam os poderes político, administrativo e religioso, composto pelo antigo palácio de S. Paulo, a Alfândega, a igreja da Misericórdia, o convento de S. Domingos e as casas dos habitantes mais abastados, foi o local onde mais se fizeram sentir os efeitos da construção de novas habitações e das profundas obras de remodelação e beneficiação nos edifícios mais importantes.

Assim, podemos perceber que na continuação do convento de S. Paulo, seguindo em direcção ao edifício que se crê ter sido a Hospedaria, e continuando o percurso pelas lojas outrora pertencentes aos jesuítas, foi edificada uma linha de novas casas que terminava junto à praia perto da Fortaleza de S. Sebastião. Estes novos blocos residenciais que correm a linha da costa, bem como os quarteirões que lhes são contíguos para o interior, estão construídos de forma compacta, revelando-se como uma sequência ininterrupta de fachadas, como se se tratasse de um único pano de parede que se prolonga de um extremo ao outro da rua. Muitas destas novas habitações teriam sido residência de comerciantes baneanes e funcionavam como feitorias ao longo da costa ocidental, locais que estavam em contacto directo, de um lado, com os navios e com as manobras de carga e descarga, e, do lado oposto, com a rua e com a freguesia que procurava adquirir todo o género de fazendas. Em algumas dessas casas-feitorias, o piso térreo servia de armazém para recolha de marfim e tecidos indianos e a casa chegava mesmo a dispor «de um pequeno ancoradouro privativo por onde os escravos eram conduzidos directamente» para os navios⁸.

Também a igreja da Misericórdia, situada nas traseiras do antigo convento dos jesuítas, foi totalmente beneficiada com as obras mandadas executar pelo capitão-general Pereira do Lago, que foi, como se sabe, um dos maiores beneméritos da instituição de assistência. Defronte do adro da igreja, foi construído um alpendre para abrigo dos pobres em dia de esmola, enquanto que no seu interior, foram edificadas as diversas enfermarias e dependências do antigo Hospital da Misericórdia, que podiam recolher até 12 doentes⁹.

⁸ Alexandre Lobato, *Evolução Administrativa*, p. 159; Manuel Lobato, «Ilha de Moçambique. Escala africana da Carreira da Índia nos séculos XVI e XVII», *Catálogo oficial. Pavilhão de Portugal. Exposição Mundial de Lisboa*, 1998.

⁹ Alexandre Lobato, *A Ilha (já cit.)*, pp. 69-70; AHU, Moç., «Carta do governador de Moçambique, Pereira do Lago, para o Secretário de Estado, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, sobre as obras realizadas no palácio de S. Paulo», 19.8.1767, cx. 27, doc. 85.

Para além das obras de reedificação e reconversão do antigo convento dos jesuítas em palácio do governo, que serão analisadas mais adiante, ocorreram algumas alterações no quarteirão comercial, nomeadamente a concentração de edifícios, na sua parte noroeste, onde se situavam o cais do porto, a repartição alfandegária, as lojas e as habitações.

Na rua estreita e comprida que saía do lado da antiga casa da Alfândega e seguia em direcção à Matriz, passando pelo Pelourinho, fizeram-se novas moradias de dois pisos e restauraram-se outras. No piso térreo, encostadas umas às outras, encontravam-se as lojas. Na parte superior ficava a área de habitação e, nas traseiras, o pátio de maior ou menor dimensão, com as despensas, quartos de arrumos e os armazéns com comunicação com o mar¹⁰. Sabemos que aí viveram e negociaram os principais elementos da comunidade mercantil hindu, nomeadamente Lacamichande Motichande, um banqueiro que financiava os negócios privados de Pereira do Lago¹¹. Com o tempo, essa rua composta por moradias e armazéns de um lado e do outro, à qual ninguém lhe tinha posto nome, passou a designar-se «Rua Dereita dos Banianes»¹².

Ainda na parte setentrional, mas agora seguindo a costa oriental, ao longo da contracosta, encontram-se as casas mais antigas e maiores, outrora pertencentes a moradores mais abastados. Muitas destas residências apresentavam portas e janelas de madeira africana, dura, algumas exuberantemente ornamentadas em talha ao estilo indiano. Nas traseiras existiam pequenas hortas e jardins com árvores de fruto e palmeiras que conferiram ao conjunto habitacional e monumental da Ilha a harmonia e a traça semelhantes à das cidades portuguesas do Estado da Índia e, mesmo, das cidades indianas do Golfo de Cambaia¹³. A cobertura destas casas, em forma de terraço, serviam para recolher a água das chuvas, que depois eram encaminhadas para cisternas para uso doméstico¹⁴.

¹⁰ Sobre esta matéria, o governador interino David Marques Pereira, escreveu, em 1758, o seguinte: «As cazas dos gentios nesta Prassa, todas tem porta para o mar, e até huma rua tapou o gentio Mulgy Rougunate, com Licença de Francisco de Mello e fez cazas deixando nellas portas para o mar, e nas suas Lanchas vão de noite aos Navios tirarem o que lhe paressem, e passão a terra firme, e a vendem aos moradores por exhorbitantes preços». Cf. AHU, Moç., «Carta de David Marques Pereira, governador interino de Moçambique, para o Secretário de Estado Tomé Joaquim da Costa Corte Real», 7.8.1758, cx. 14, doc. 33.

¹¹ AHU, Moç., «Treslado do auto de perguntas feitas a Jetá Mulgy, no âmbito da devassa elaborada pelo Ouvidor, Diogo Guerreiro Aboim, à actividade do falecido governador de Moçambique, Baltazar Pereira do Lago», 24.8.1779, cx. BPL.

¹² AHU, Moç., «Relação dos Banianes que tem suas Cazas nesta Capital, umas nas quais residem, e outras que usam para recolher as suas fazendas», 19.9.1793, cx. 65, doc. 17.

¹³ Alexandre Lobato, *Evolução Administrativa*, p.159; Manuel Lobato, «Ilha de Moçambique. Escala africana da Carreira da Índia nos séculos XVI e XVII», *Catálogo Oficial. Pavilhão de Portugal. 1998. Exposição Mundial de Lisboa*, 1998, pp. 115-129.

¹⁴ AHU, Moç., «Representação do ouvidor geral e corregedor da Câmara de Moçambique, José Costa Dias e Barros, para a rainha a solicitar um subsídio para melhoramentos públicos», 20.10.1787, Cx. 55, doc. 61.

Em contrapartida, no que respeita à recolha da água para uso público na zona norte da Ilha, eram visíveis os sinais da progressiva degradação na «cisterna grande [da Fortaleza que] não conserva mais de oito palmos de agoa e a outra [cisterna] que se resebe que chega a quatro mil braças, a perde em menos de quinze dias; e tendo se lhe feito exzames se lhe não conhece a falta que origina o seu esvaimento»¹⁵.

No local do pelourinho que tinha sido mandado construir no governo de D. Diogo de Sousa (1793-1797) funcionou diariamente o Bazar Grande, uma mistura de bazar de pretos, de bazar de indianos e de mercado europeu onde se trocavam ou vendiam víveres e muitas outras mercadorias ao povo¹⁶. Outrora denominado o Terreiro Comum, o Bazar Grande era um mercado cuja exploração era anualmente arrematada em hasta pública, de acordo com as normas estipuladas pela Corregedoria Geral¹⁷. Mais tarde existiram, em outros locais não determinados, o mercado do peixe, que em tempos muito antigos se chamou a banca do peixe, o mercado indígena, onde era vendido amendoim, mandioca e vegetais e, ainda, o mercado da lenha.

Na praia defronte da baía, na parte extrema da «cidade de pedra», foram construídos no governo de Vasconcelos e Almeida (1779-1781) os primeiros Celeiros públicos com o propósito de controlar as mercadorias exportadas, evitar o contrabando e regularizar os preços dos mantimentos e da lenha oriundos do continente africano, e das ilhas de Madagascar e das Comores. A rede de comércio de ouro e marfim e o tráfico de escravos tinha de gerar os recursos financeiros necessários ao abastecimento de géneros alimentícios. Na verdade, a má qualidade do solo, o clima inóspito e a falta de água não permitiam que crescesse na ilha outra vegetação além de alguns palmares e árvores de fruto nos quintais. Talvez, por isso, a par dos Celeiros públicos, existiriam pequenos armazéns domésticos nas casas dos principais moradores da Ilha, para conservação dos géneros produzidos nas fazendas, nos palmares, nas plantações e em outras pequenas propriedades rurais que possuíam no Mossuril e nas Cabaceiras.

No último quartel do século XVIII, época em que o tráfico de escravos atingiu o apogeu, todos os terrenos em redor do Celeiro foram aforados pela Câmara, o que permitiu a construção de novas casas que dispunham de enormes armazéns particulares, com saída para o mar e onde se guardavam as mercadorias necessárias ao comércio africano. Em outros casos, os armazéns tinham portas abertas para a rua, sendo, por isso, usados como lojas. De acordo com a documentação oficial da segunda metade do século, nem mesmo a falta de operários e mestres pedreiros constituiu obstáculo ao empenho do município na abertura de novas ruas e na construção de «mais de sessenta moradas de cazas de pedra e cal e algumas delas de sobrado e

¹⁵ AHU, Moç., «Relação dos sinais de ruína progressiva da Praça de Moçambique», s/d, post. 1761, cx. 18, doc. 102.

¹⁶ Alexandre Lobato, *A Ilha (já cit.)*, p. 152.

¹⁷ Idem, *Ibidem*, p. 103.

bem fabricadas», no bairro de S. João de Deus, situado perto do antigo convento-hospital estabelecido em 1681 pelos frades daquela ordem¹⁸.

Para Sul, ficava a povoação indígena pobre e desordenada geralmente conhecida por *cidade de macúti*, pelo tipo de materiais e pelo modo como as casas eram construídas. Em traços gerais, as casas de *macúti* eram construções de paredes feitas com uma trama de bambus rebocados com uma argamassa de cal e com tectos feitos de forma semelhante mas cobertos de folhas de coqueiro¹⁹. Estas casas de *macúti* para escravos, negros forros e mestiços de tez mais ou menos escura, começaram por se desenvolver de forma um pouco dispersa ao longo da contracosta. Porém, à medida que caminhamos em direcção à ponta meridional da Ilha, a partir de uma linha de demarcação transversal que passava pela zona dos Celeiros, a povoação indígena tornou-se um pouco mais compacta.

Para lá da Marangonha, além dos sete poços, «de que todo Povo se serve não só para beber, mas para os mais uzos cotidianos» e dos dois *Tanques dos Mainatos*, cuja água salobra apenas servia para lavagens e para os indígenas se servirem por não terem outra que beber, tudo o mais «era logradouro privativo dos negros gentios e vedado a brancos que lá não fossem em grupos armados»²⁰. Aos olhos europeus era um local assustador, especialmente quando caía a noite e havia lugar às festas indígenas à luz de fogueiras, com danças e cantares ao som estrondoso de batuques, com muita bebida alcoólica e muito fumo de maconha que, por vezes, davam origem a brigas e mortes²¹. O envelhecimento, o desgaste pelo uso e a má qualidade da cal e da pedra para construção obrigavam à reparação e à limpeza anual dos poços e dos tanques públicos da Marangonha, realizadas, pelo menos até 1759, com dinheiro da comunidade baneane²². Em 1760, por iniciativa do Governador Pedro de Saldanha de Albuquerque, os poços teriam sido totalmente restaurados, embora, desta vez, a expensas do município²³.

¹⁸ José Joaquim Varella, «Descripção da Capitania de Monsambique e sua povoação, e produções, pertencentes à Coroa de Portugal (1788)», in Luiz Fernando de Carvalho Dias (pref. e colig.), *Fontes para a História, Geografia e Comércio de Moçambique* (séc. XVIII), Anais, JIU, vol. IX, Tomo I, p. 293.

¹⁹ *Ilha de Moçambique, Relatório-Report 1982-1985*, Secretaria de Estado da Cultura (Moçambique), Arktetkskolen i Aarhus (Dinamarca), s.l.n.d., pp. 150-154.

²⁰ Alexandre Lobato, *A Ilha (já cit.)*, p. 41.

²¹ AHU, Cod. 1325, «Registo do bando dado pelo governador de Moçambique, Pereira do Lago, sobre a proibição do uso de Bangué nos cafres desta conquista, com que bêbados de um fumo infernal, e pernicioso se alucinam para toda a qualidade de homicídios», 14.12.1767, fl. 54-54v; AHU, Cod. 1332, «Carta de Pereira do Lago, governador de Moçambique, para Secretário de Estado dos Negócios da Marinha e do Ultramar», 15.8.1774, fl. 178-178v.

²² AHU, Moç., «Ofício do Governador de Moçambique, Pedro de Saldanha de Albuquerque, para o Secretário de Estado, Tomé Joaquim da Costa Corte Real, a enviar a representação dos Baneanes e Mouros acerca dos inventários dos seus entes falecidos», 2.1.1759, Cx. 16, Doc. 6.

²³ AHU, Moç., «Ofício do Governador de Moçambique Pedro de Saldanha de Albuquerque, para o Secretário de Estado, Francisco Xavier de Mendonça Furtado, sobre as obras que efectuou nos poços da Marangonha, cujo pagamento deveria correr a expensas da Câmara», 10.8.1760, cx. 18, doc. 48.

O extremo da ilha, onde hoje fica a zona dos cemitérios e o crematório dos hindus baneanes construídos a partir de meados do século XIX, era antigamente um local praticamente desabitado.

Como facilmente se calcula, a população da Ilha de Moçambique era relativamente pequena e muito heterogénea. Fixou-se em áreas bem determinadas de acordo com a sua riqueza, estatuto social e origem religiosa. Podemos, no entanto, afirmar que a Ilha e as aldeias que ficavam defronte, no continente, eram mestiças. Até meados do século XIX, os dados disponíveis sobre a população das povoações moçambicanas são muito incompletos. O censo elaborado pela Câmara, em 1766, sobre os ofícios e a forma viviam os habitantes da Ilha de Moçambique e das Terras Firmes, indica que cerca de 61% dos residentes eram goeses cristãos ou «filhos de Moçambique», os filhos de reinóis e de goeses com nativas moçambicanas. A maioria das famílias brancas originárias do Reino concentrava-se no núcleo urbano de pedra e cal da Ilha, mas muitas destas famílias também possuíam quintas rurais no Mossuril e na Cabaceira Grande, onde permaneciam com seus escravos e dependentes, durante longas temporadas de repouso²⁴. Segundo Gerhard Liesegang, uma estimativa baseada em censos parciais de 1806 e 1831, calcula que a população da ilha de Moçambique não excedesse as 4000 almas, a maior parte escrava²⁵.

Os baneanes hindus oriundos do Guzerate viviam quase todos na Ilha, geralmente em casas alugadas aos jesuítas ou a outra ordem religiosa, de preferência junto à alfândega ou junto à costa, em contacto directo com a carga e descarga de navios. Os muçulmanos asiáticos viviam maioritariamente na contracosta, desde o terreiro de S. Gabriel onde produziam as «amarras, viradeiras e cordas de cairo», essenciais à vida marítima²⁶. Os negros autóctones, escravos livres, mulatos e alguns muçulmanos autóctones viviam em palhotas a sul do convento-hospital de S. João de Deus e dos poços da Marangonha.

Estas foram, sem dúvida, as primeiras imagens que o poeta Tomás António Gonzaga reteve da Ilha, quando, no último dia de Julho de 1792, desembarcou, juntamente com os restantes degredados da Inconfidência Mineira, no pequeno e velho cais fronteiro ao Palácio do Governador. As quase duas décadas que o poeta viveu em Moçambique estiveram longe de corresponder às opiniões que possamos ter das agruras de um degredo.

²⁴ AHU, Moç., «Mapa dos moradores e habitantes da Ilha de Moçambique e terras firmes, elaborado e enviado pelo Juiz e vereadores da Câmara ao Governador e Capitão-General de Moçambique, Baltazar Pereira do Lago», 20.8.1766, cx. 26, doc. 82.

²⁵ Gerhard Liesegang, «Análise das estruturas urbanas em África e especialmente na África Oriental entre os séculos VII e XVIII e o impacto da Expansão portuguesa», in *Actas do Colóquio Internacional Universo Urbanístico Português 1415-1822*, Lisboa, CNCDP, p. 148.

²⁶ Arquivo da Casa do Cadaval, *Cod. 826 (M VI 32)*, «Memoria Chorografica da Provincia ou Capitania de Mossambique na Costa d'Africa Oriental conforme o estado em que se achava no anno de 1822», f. 3.

Aqui participou em reuniões de trabalho com o governador, comerciantes e altos funcionários da administração colonial, confabulou na intimidade dos salões do Governador; conviveu livremente com a elite moçambicana nas recepções do palácio, compartilhou ideias com o magistrado Tavares de Siqueira, ou com o naturalista baiano, Galvão da Silva, ambos formados na Universidade de Coimbra, o primeiro em leis, o outro em matemática. Como chegou a confessar em carta endereçada ao seu amigo baiano, Joaquim Ferreira França, ele tinha decidido viver na ilha porque «é onde reside tudo quanto é bom»²⁷. Em outra missiva enviada ao comerciante carioca, Correia Porto, confidenciou esperar viver do «negócio que é geral», e das «letras», enquanto Juiz Provedor dos Ausentes e Defuntos. Sem grandes problemas financeiros, a sua nova vida em terras de África corria de tal feição que dizia que até «os ares não são tão maus como se pintam»²⁸.

3. De colégio jesuíta a residência de Governadores: a emblemática remodelação no palácio de S. Paulo.

Pensar na vida familiar e doméstica na Ilha, no seu sentido mais restrito, implica percorrer os seus principais núcleos urbanos, analisar a arquitectura do edifício no seu contexto histórico, social e geográfico, e, finalmente, entrar e esquadrihar o domicílio, na medida em que ele foi por excelência o espaço de privacidade e, em alguns casos, de trocas de sociabilidades.

Em consonância com a renovação urbanística encetada na Ilha, o capitão-general Baltazar Pereira do Lago decidiu converter o colégio de S. Paulo em palácio dos governadores, em 1766.

É óbvio que a escolha do convento jesuíta e a sua posterior ampliação e transformação em palácio e residência do governador ajuda a perceber aspectos importantes do carácter e da personalidade de Pereira do Lago, nomeadamente quanto ao modo como entendia a administração do dinheiro público, quanto à forma como concebia as funções de autoridade e dignidade do estado, e, também, quanto à maneira de viver e organizar espaços e novos ambientes domésticos que lhe pudessem propiciar o conforto e a distinção que o seu cargo exigia.

A residência dos Governadores não foi sempre a mesma. A primitiva morada foi a Torre de S. Gabriel, também designada Torre Velha, edifício fortificado em torno do qual se havia organizado a povoação portuguesa, no século XVI. Depois seguiram-se outras. Instalaram-se «nas casas altas sobre

²⁷ Para uma visão histórica da Ilha de Moçambique da segunda metade do século XVIII, torna-se indispensável, além do estudo das obras já citadas de Alexandre Lobato e Manuel Lobato, a leitura da biografia de Tomás António Gonzaga, elaborada por Adolfo Gonçalves, jornalista, escritor e doutor em Letras na área da Literatura Portuguesa pela Universidade de São Paulo, (*Gonzaga, um Poeta do Iluminismo: biografia*, Rio de Janeiro, Nova Fronteira, 1999).

²⁸ Idem, *ibidem*, p. 328.

a actual porta de armas da Fortaleza, e no século XVII mudaram-se para uma grande casa de sobrado assente sobre arcos que fica actualmente na esquina direita da rua que parte do largo de S. Paulo para S. Gabriel. Sabemos que até cerca de 1740 os governadores ainda residiam nas chamadas «Cazas do Governador» na Fortaleza de S. Sebastião que, tal como tantas outras da ilha de Moçambique, eram mal configuradas, possuíam dimensões muito reduzidas e necessitavam de profundas e urgentes obras de conservação ²⁹.

Quando o governador Francisco de Mello e Castro (1750-1758) foi residir na Fortaleza, há muito que algumas das salas e dependências da sua habitação não eram utilizadas. Os quartos já apresentavam um avançado estado de degradação. As salas principais, por exemplo, eram cobertas de palha, encontrando-se, por essa razão, muito «expostas ao risco de se queimarem por algum incidente ou descuido» ³⁰ que pudesse ocorrer, uma vez que no piso térreo se situavam os armazéns dos mantimentos, as oficinas e outros depósitos, nomeadamente o da pólvora.

Perante a escassez, a exiguidade e a pouca luminosidade dos quartos que «mais pareciam przoens do que cazas de habitação», e diante do receio genuíno de que um incêndio com origem na casa governamental pudesse causar danos em toda a fortaleza, o governador Mello e Castro não teve outra solução senão dar início às necessárias obras de reconstrução. Decidiu reparar e ampliar todos os quartos da referida casa, tornando-os mais seguros através da construção de coberturas de argamassa, mandou construir mais alguns quartos para alojar a sua família e, ainda, acrescentou uma cozinha, e outras oficinas interiores ³¹.

O esforço de edificação e restauro dos aposentos dos governadores revelou-se, no entanto, inútil. Na verdade, certamente devido ao excessivo envelhecimento do imóvel ou a qualquer defeito de construção, «huma das vigas, ou lunhas, que suspendião hum dos terrados de três salas que as ditas cazas tem» quebrar-se-ia, no início de 1759 ³². O governador Pedro de

²⁹ AHU, Moç., «Carta do capitão-general de Moçambique, Francisco de Mello e Castro, para o secretário de Estado, Diogo de Mendonça Corte Real, onde dá conta da necessidade de gente para socorrer a praça de Moçambique», 19.8.1751, cx. 6, doc. 35.

³⁰ AHU, Cod. 1313, «Carta do capitão-general de Moçambique, Francisco de Mello e Castro, para o Secretário de Estado, Diogo de Mendonça Corte Real, sobre o estado das casas do Governador», 13.8.1757, fl. 43.

³¹ Idem, *ibidem*. Todas as informações sobre as novas construções e sobre as obras de restauro efectuadas na residência dos Governadores durante o consulado de Mello e Castro foram corroboradas por Pedro de Saldanha e Albuquerque que, ainda, esclareceu: «Fez terrado as cazas que chamão ás do Governador; que dantes erão cobertas de palha, e fez quasi de novo as paredes dellas. Fez humas escadas novas, que servem, para as mesmas Cazas, e para as mesmas Cazas, e para a quartinas do Baluarte de S. Gabriel; porque de antes era aquele lugar hum despenhadeyro». Cf. AHU, Cod. 1313, 13.8.1757, fl. 92.

³² AHU, Moç., «Carta do capitão-general de Moçambique, Pedro de Saldanha de Albuquerque, para o Secretário de Estado, Tomé Joaquim da Costa Corte Real, sobre obras feitas na casa do Governador», 4.8.1759, cx. 16, doc. 33.

Saldanha de Albuquerque (1759-1763) ainda chegou a substituir o vigamento destruído e a construir nova cobertura, mas o edifício dificilmente poderia continuar a ser utilizado como residência do governador, porque, além de os quartos continuarem a ser acanhados e em número insuficiente, encontravam-se num estado de degradação tão avançado que qualquer reparação não passaria de mais um remendo.

A falta de residência oficial com o mínimo de dignidade e conforto obrigou Baltazar Pereira do Lago a hospedar-se durante os dois primeiros anos de governo numa casa alugada a um morador da ilha de Moçambique. Supomos inclusivamente que tanto Saldanha de Albuquerque como João Pereira da Silva Barba (1763-1765), governadores que antecederam Pereira do Lago na chefia de Moçambique, tenham sido igualmente forçados a procurar habitação fora da fortaleza.

Na realidade, a falta de uma residência condigna para o mais alto dignitário da Coroa em Moçambique parece ter sido um problema comum à sociedade colonial no Antigo Regime. Quando D. João VI se mudou com a sua comitiva para o Brasil «descobriu que morar no Paço tinha mais desvantagens do que parecia à primeira vista»: o local era apropriado para sede do governo mas como «moradia deixava muito a desejar». Por essa razão, aceitou a oferta que lhe foi feita pelo comerciante carioca Elias António Lopes, para morar na sua quinta, a «chácara do Elias», situada na Boa Vista ³³.

Para Pereira do Lago, o problema da falta de habitação para os governadores – a par da reforma do hospital da Misericórdia, da melhoria de condições do hospital militar e da conclusão do arsenal de marinha ³⁴ –, tornou-se uma das matérias em cuja resolução mais se empenhou, durante a sua primeira fase de governação. Em primeiro lugar, devido à «extrema indecência porque paixão todos os Governadores» que se sentiam muito dependentes da boa vontade dos moradores que lhes dispensavam casa e «todo o necessario movel para seu uzo». Em segundo lugar, porque as casas não eram compatíveis com o estatuto e a reputação atribuída ao mais alto cargo da colónia, nem possuíam o mínimo de dignidade para receber visitas privadas ou oficiais, nomeadamente para hospedar os Vice-Reis que seguissem para Goa. Finalmente, devido ao facto de os moradores se sentirem de certa forma compelidos a alugar e a «dezampararem as suas próprias cazas, expondo o seu móvel ao mau trato e desprezo da família dos ditos Governadores» ³⁵.

³³ Théo Lobarinhas Piñeiro, «A construção da autonomia: o corpo de commercio do Rio de Janeiro», in *Anais Electrónicos do V Congresso Brasileiro de História Económica e 6.ª Conferência Internacional de História de Empresas*, Caxambu, 2003.

(disponível em www.abphe.org.br/congresso2003/Textos/Abphe_2003_94.pdf)

³⁴ Eduardo de Noronha, *Baltazar Pereira do Lago. O Marquez de Pombal de Moçambique*, Lisboa, Editorial Cosmos, 1939, p. 29.

³⁵ AHU, Moç., «Carta de Baltazar Pereira do Lago, governador e capitão-general de Moçambique, para o Secretário de Estado, sobre assuntos relacionados com a residência dos governadores da colónia», 20.8.1766, cx. 27, doc. 85.

O destino do colégio dos jesuítas após a sua expulsão de Moçambique foi um assunto relativamente controverso. O governador João Pereira da Silva Barba (1763-1765), na fase final do seu mandato, chegou mesmo a colocar à venda o edifício e a igreja dos jesuítas. O negócio não se concretizou, apenas por desacordo de verbas com os moradores interessados ³⁶. Em 1766, já com Baltazar Pereira do Lago no poder, optou-se definitivamente por uma espécie de «estatização» do colégio, transferindo-o para propriedade da Coroa. A previsão de preços muito baixos, caso se optasse pela venda do imóvel, e as avultadas rendas que a Fazenda Real pagava pelo aluguer de casas para acomodar os governadores, foram alguns dos principais argumentos económicos utilizados por Pereira do Lago para ocupar o colégio jesuíta e transformá-lo em residência e sede de governo.

Sabemos que Pereira do Lago mandou construir quatro casas de raiz junto ao convento, sem que para isso tivesse necessidade de causar qualquer alteração ou dano na sua antiga estrutura ³⁷. Procedeu, também, à remodelação de muitas outras divisões do imóvel para poder acomodar-se e para proceder à instalação das casas da Secretaria e do Tesouro, onde se guardam os cofres da alfândega e da administração do fisco e, ainda, à da Provedoria com todas as suas dependências ³⁸. A ampliação do colégio, praticamente, duplicou a sua fachada e foi feita à custa da demolição de casas situadas entre o Colégio e a Hospedaria dos Jesuítas que também pertenciam à mesma ordem ³⁹. As obras custaram 6.500 cruzados, uma quantia que Pereira do Lago afirmava não ir sobrecarregar o erário régio pelo facto de ser apenas uma pequena parcela proveniente da valorização das patacas que pertenciam à Fazenda Real. Tudo o mais foi construído com a ajuda de moradores de Moçambique que colocaram à sua disposição o serviço dos seus escravos e mestres de ofício, e, ainda, pagaram as despesas com o transporte das madeiras ⁴⁰.

³⁶ Idem, *ibidem*.

³⁷ AHU, Moç., «Carta de Baltazar Pereira do Lago, governador e capitão-general de Moçambique, para o rei D. José I, sobre o envio de mapas de Moçambique e o inventário do mobiliário pertencente ao colégio de S. Francisco Xavier», 19.8.1767, cx. 27, doc. 85; AHU, Cod. 1325, «Instrução dada por Baltazar Pereira do Lago, governador e capitão-general de Moçambique, a quem lhe sucedesse no governo da colónia», 20.8.1768, f. 185v.

³⁸ AHU, Moç., «Carta de Baltazar Pereira do Lago, governador e capitão-general de Moçambique, para o rei D. José I, sobre o envio de mapas de Moçambique ...», 19.8.1767, cx. 27, doc. 85.

³⁹ Alexandre Lobato, *Ilha de Moçambique. Panorama Histórico*, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, 1967, p.

⁴⁰ AHU, Moç., «Carta de Baltazar Pereira do Lago, governador e capitão-general de Moçambique, para o rei D. José I, sobre o envio de mapas de Moçambique ...», 19.8.1767, cx. 27, doc. 85.

Palácio dos Governadores de S. Paulo, Ilha de Moçambique
(fotografia da Doutora Ana Morgado)

Infelizmente, não dispomos das plantas do antigo convento jesuíta de modo a podermos ver as obras entretanto realizadas e a nova disposição dos quartos e outros compartimentos. Valemo-nos, por isso, das indicações fornecidas pelo governador Baltazar Pereira do Lago sobre a remodelação efectuada no edifício e dos desenhos realizados pelo explorador inglês Henry Salt, pelo capitão-general de Moçambique Xavier Botelho, pelo dr. Manuel Ferreira Ribeiro e pelo padre Courtois, em 1809, 1829, 1875 e 1888, respectivamente. Ainda lançámos mão de duas plantas de colégios jesuítas, uma de Luanda, outra provavelmente de Goa, as quais, por obedecerem a um padrão perfilhado por aquela ordem religiosa

Igreja de S. Paulo do Palácio dos Governadores
(fotografia da Doutora Ana Morgado)

nos territórios ultramarinos, podem ser utilizadas para estabelecer analogias e ajudar a visualizar o alcance dos acrescentos e das alterações realizadas no imóvel moçambicano.

O edifício de dois pisos, construído em quatro panos unidos pelas extremidades que formavam um quadrado, tinha no seu interior um pátio ajardinado, utilizado nos momentos de lazer dos padres. O acesso à ala nordeste, fazia-se por uma escadaria de dois lanços que ia dar a um amplo patamar sob o qual está uma pequena gruta artificial. Contíguo, no lado sudoeste, fica a igreja de S. Paulo que conferiu o nome ao edifício. Do lado de nordeste, separada por um quintal, existia uma Hospedaria que anteriormente servia de albergue para peregrinos ⁴¹.

Do ponto de vista arquitectónico, o convento e o colégio jesuíta ocuparam um lugar de destaque no panorama urbano setecentista da ilha de Moçambique. O papel de Pereira do Lago na remodelação arquitectónica e na decoração interior do edifício jesuíta do século XVII, cujo modelo espacial se mantinha substancialmente europeu e português, revela que queria que o edifício continuasse a garantir o respeito do poder simbólico, sagrado, e passasse também a ser a imagem do respeito devido ao poder político, e o reflexo de funcionalidade e comodidade reclamadas pelos Governadores. Os acrescentos e as alterações realizadas no interior do primitivo colégio conservaram as formas geométricas simples e as linhas sóbrias da fachada, em conformidade com um certo espírito de austeridade e humildade monástica, mas, paradoxalmente, também tornaram o edifício mais aparatoso e imponente, como se procurasse ganhar a dignidade e a distinção inerentes à residência daquele que era a autoridade máxima em Moçambique.

⁴¹ Santana Sebastião da Cunha, *Antiguidades Históricas da Ilha de Moçambique e do Litoral Fronteiro, desde os tempos da Ocupação*, LISBOA, 1939, PP. 107-108.

FARMACOPÉIA E DROGAS MEDICINAIS NO MUNDO LUSO-BRASILEIRO SETECENTISTA

por

DANIELA BUONO CALAINHO *

A expansão portuguesa e as novas drogas colonais

O esplendor do Renascimento na Europa desdobrou-se num movimento que poderíamos chamar de «renascimento farmacológico». Desde fins do século XV, a redescoberta da botânica e da classificação das plantas se impôs, com a grande difusão dos herbários, publicações que tratavam dos três domínios naturais: o vegetal, o animal e o mineral, reunindo os conhecimentos herdados da Antiguidade clássica e da Idade Média. Foram obras que espelharam o nascimento de duas ciências que no século XVI se interpenetraram, a botânica e a farmácia, que por sua vez também imprimiram sua marca na história da medicina.

O desvendamento do mundo natural no século XVI foi estimulado pela redescoberta dos autores greco-romanos que escreveram sobre o tema, como Aristóteles, Teofrasto, Galeno, mas especialmente Dioscórides e Plínio, ambos reeditados e comentados por vários autores, sobretudo os italianos¹. O herborismo renascentista também ganhou da Alemanha grandes contribuições. Em Portugal, o destaque coube ao médico Amato Lusitano, ou João Rodrigues Castelo Branco (1511-1568), pioneiro na observação da botânica peninsular, que se consagrou pela *Dioscorides Anazarbei*, de 1553. Este livro, ricamente ilustrado, estuda a flora portuguesa, os minerais e os animais exóticos, tendo grande influência nas futuras obras de botânica².

A expansão marítima portuguesa propiciou o descortinar de um mundo novo que se abriu aos olhos dos europeus. Desbravando oceanos, a descoberta de uma nova geografia mostrou ao Velho Mundo lugares até então

* Universidade do Estado do Rio de Janeiro.

¹ Henrique Carneiro, *Amores e sonhos da flora: afrodisíacos e alucinógenos na botânica e na farmácia*, São Paulo, Xamã, 2002, p. 24.

² Luis de Pina, *As ciências na história do Império colonial português. (Séculos XV a XIX)*, Porto, Imprensa portuguesa, 1945, p. 51.

desconhecidos, ou mal conhecidos, como a África, o Oriente e a América, inaugurando uma nova fase da vida européia. Esta expansão cosmográfica impunha pouco a pouco uma necessidade de classificação do mundo conhecido, tanto das suas gentes como de sua natureza ³.

A exuberância da flora e da fauna colonial ofereceram um sem número de produtos que contribuíram para a história da botânica, da zoologia e da farmácia na Europa. Cruzando o Atlântico, caminhando pela costa ocidental da África, chegando ao oceano Índico, desembarcando no Brasil, cronistas, viajantes, clérigos e funcionários da coroa portuguesa registraram informações preciosas acerca da natureza deste novo mundo, enriquecendo sobremaneira a farmacopéia e a botânica européia ao longo do tempo.

O poder econômico do comércio de drogas e especiarias estimulou, a partir do século XVI, um novo tipo de consumo alimentício, farmacológico, olfativo e sensorial, caracterizando uma nova dimensão de interligação entre a Europa e as terras recém-descobertas e exploradas. Portugal lançou-se a estas riquezas abarrotando seus navios: pimenta da Índia, canela do Ceilão, cravo das Molucas, noz-moscada, ópio, cravo, gengibre, tabaco, açúcar, café, chá, chocolate, variadas plantas terapêuticas, etc. ⁴. Ao impacto mercantil destas riquezas, seguiu-se um impacto nos sentidos, vistas assim como «fetiche sensoriais» pela diversidade de cheiros, cores, sabores e efeitos alucinógenos e afrodisíacos que muitos destes artigos propiciaram ⁵.

O saber botânico no século XVI recebeu contributos enormes com a atuação dos espanhóis Francisco Hernandez e Nicolas Monardes, do moçambicano Cristóvão da Costa e ainda dos portugueses Tomé Pires e Garcia da Orta. Boticário régio, Tomé Pires foi para a Índia em 1511, onde atuou como feitor e vedor das drogas e escreveu a *Suma Oriental*, texto pioneiro na descrição do Oriente. Em 1516, na cidade de Cochim, informou numa carta ao rei D.Manuel a origem e as características de várias drogas asiáticas, o que o levou a ser escolhido para chefiar uma embaixada à China neste mesmo ano, onde morreu em 1540.

Mas a obra mais importante para o conhecimento da botânica e das drogas do Oriente foi o *Colóquio dos simples e drogas e coisas medicinais da Índia*, escrito pelo afamado médico Garcia da Orta, publicado em 1563 na cidade de Goa. Cristão-novo, descendente de judeus expulsos da Espanha, nasceu em 1500, e com cerca de 23 anos terminou seus estudos de medicina em Salamanca e Alcalá de Henares, em Castela. Alguns anos depois,

³ Luiz Felipe Barreto, *Descobrimentos e Renascimento – novas formas de ser e de pensar nos séculos XV e XVI*, Lisboa, Imprensa Nacional/Casa da Moeda, 1983.

⁴ Fábio Pestana Ramos, *No tempo das especiarias. O império da pimenta e do açúcar*, Rio de Janeiro, Contexto, 2004.

⁵ «O alvorecer do século XVI encontra nessas substâncias o símbolo fetichístico de uma ambição crescente que envolverá todo o mundo num único e voraz sistema comercial». Henrique Carneiro, *Filtros, mezinhas e triacas: as drogas no mundo moderno*, São Paulo, Xamã, p. 52.

ingressou como professor de Lógica na Universidade de Coimbra, procurando sempre instigar em seus alunos o espírito crítico e o gosto pelos desafios do conhecimento. Inquieto, ávido por vivenciar de perto o que escutava dos relatos de viajantes sobre outros mundos, plantas e novas gentes, abandonou a carreira universitária e partiu para a Índia em 1534, temeroso também das perseguições religiosas inquisitoriais enquanto cristão-novo que era. Acompanhou Martim Afonso de Souza, à época nomeado Vice-Rei em Goa, atuando nesta cidade como médico até seu falecimento em 1570. Orta viu-se em meio a um turbilhão de novas informações, de culturas distintas, de religiões até então desconhecidas. Deparou-se com o comércio tradicional das especiarias e partilhou do processo de enraizamento português no Oriente. Sua profissão fê-lo conhecer médicos árabes e hindus, lidar com moléstias completamente desconhecidas em Portugal e ainda participar da primeira autópsia realizada em Goa, feita a uma pessoa vitimada por uma epidemia de cólera em 1543. Mais uma vez mudaria sua vida de rumo, trocando seus doentes pela observação e estudos de uma desconhecida matéria médica: plantas medicinais e comestíveis, resinas, secreções de animais, minérios.

Grande estudioso que era, iniciou uma plantação de ervas medicinais, entrou no comércio de drogas e saiu em viagens pelas possessões portuguesas na região buscando informações sobre plantas, doenças, remédios, e comparando-os aos conhecimentos tradicionais que trazia da Europa. Foi assim que surgiram os *Colóquios*, escritos em forma de um diálogo fictício entre Ruano, médico espanhol recém-chegado da Península, e o próprio Orta. A obra foi uma sistematização de anos de observação empírica do que era o Oriente, dividindo-se em 57 partes, com estudos de drogas orientais, sobretudo as de origem vegetal, como o aloés, benjoim, cânfora, ópio, ruibarbo, dentre outras. Seu autor dedicou-se à análise de propriedades terapêuticas, origem e característica de muitos fármacos orientais, tendo sido o primeiro europeu a realizar tal feito, rompendo com o tradicionalismo dos textos clássicos. Esta obra fundamental de Garcia da Orta, escrita originalmente em português, ganhou traduções em várias línguas, sendo a primeira o latim, da responsabilidade do botânico francês Charles de L'Escluze, ou Clúsio, publicada em Antuérpia em 1567. Sua difusão e procura pela Europa foi grande, tornando-se uma referência internacional, contando com outras edições revistas e ampliadas e influenciando outras publicações⁶. Uma delas foi de autoria do médico português Cristóvão da Costa, o *Tractado de las drogas y medicinas de las Índias Orientales*, publicado em Burgos, na Espanha, no ano de 1578. Costa conhecera Garcia da Orta na Índia, em 1559, tendo escrito sua obra com base na do colega de ofício.

⁶ Francisco Moreno de Carvalho, «Garcia (Avraham) da Orta. Médico e naturalista do século XVI». In http://www.vidaslusofonas.pt/garcia_da_orta.htm

O conhecimento da América também levou a grandes transformações no saber acerca do mundo natural. O Brasil foi objeto dos mais notáveis relatos, a exemplo de estrangeiros como Hans Staden, em 1557, e André Thevet, em *Lez singularitez de la France Antarctique*, de 1558, que para além de descreverem os costumes ameríndios, dedicaram-se também à descrição de algumas plantas que aqui encontraram. No entanto, relato bem mais rico foi o escrito por Gabriel Soares de Souza em 1587, o *Tratado descritivo do Brasil*. Aportando em Salvador, na Bahia, em 1569, se tornou grande senhor de engenho, descrevendo a geografia e a flora da região do Recôncavo baiano, os costumes dos indígenas e as plantas medicinais utilizadas por eles.

Mas os escritos de letrados leigos sobre o Brasil no século XVI foram poucos, cabendo aos religiosos da Companhia de Jesus uma produção literária muito maior, sob a forma de crônicas, tratados e de variada correspondência, que trocavam entre si e os Provinciais da Companhia⁷. Estabelecidos em Portugal, coube aos jesuítas uma tarefa missionária e educacional árdua em seus domínios ultramarinos, mas atuaram também na cura de doenças e epidemias, fundando hospitais, estudando as plantas curativas das regiões em que se estabeleceram e mantendo eficientes boticas e enfermarias em seus colégios na Europa, África, Oriente e Brasil. Merecem destaque as boticas dos colégios jesuíticos no Oriente, especialmente em Goa e em Macau, bem como os missionários que para lá se dirigiram, hábeis nas artes médicas, e com o decorrer do tempo, grandes conhecedores das drogas medicinais dessas regiões⁸.

No Brasil, Fernão Cardim, José de Anchieta, Manoel da Nóbrega foram pródigos em descrições da natureza exuberante com que se depararam no cotidiano de sua missão catequética. Cardim, por exemplo, descreveu as propriedades curativas de várias espécies de plantas e árvores medicinais em seu livro *Tratados da terra e gente do Brasil*, escrito entre 1583 e 1601, quando desempenhou o cargo de secretário do padre visitador Cristóvão de Gouveia⁹.

As boticas dos colégios jesuíticos foram inigualáveis em qualquer parte onde os padres se estivessem estabelecidos. Os medicamentos vinham de Portugal, mas a pouca frequência de chegada dos navios e as eventuais perdas por deteriorização nas embarcações e nos portos obrigou-os, ao longo do tempo, a voltarem-se para os recursos naturais oferecidos pela terra, ajudados pelos conhecimentos dos indígenas, de importância fundamental para a aquisição destes saberes. Muitos daqueles que se aventuraram a

⁷ Serafim Leite, *História da Companhia de Jesus no Brasil*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 1938, 10 volumes.

⁸ Serafim Leite, *Serviços de saúde da Companhia de Jesus no Brasil (1544-1760)*, Lisboa, Typografia do Porto, 1956, p. 7.

⁹ Fernão Cardim, *Tratados da terra e gente do Brasil*, Lisboa, Comissão para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997.

descrever e tentar decifrar as plantas e ervas medicinais, fossem leigos ou religiosos, como os jesuítas, tiveram de lidar com «a natureza bruta» do indígena, nas palavras de Nóbrega, que com seus ritos religiosos, protagonizados pelos pajés, foram demonizados em suas práticas curativas. Heréticas, pagãs, eram vistas de modo deletério pelos colonizadores.

Os jesuítas foram exímios observadores da fauna e da flora brasileira, identificando variadas espécies e cultivando aquelas de efeitos curativos. Estudavam seu modo de ação para os inúmeros males que assolaram a população colonial, elaborando fórmulas e receitas, organizadas metodicamente com nome do colégio onde eram criadas, com referência ao autor, ingredientes utilizados, pesos e finalidade. Destacou-se a célebre **Triaga Brasília**, composta de dezenas de ervas, plantas, raízes, gomas, sais minerais e óleos, destinada a curar qualquer peçonha e mordedura de animais venenosos, além de outras variadas enfermidades. De largo consumo no Brasil e na Europa, vendida a altos preços, foi elaborada no Colégio da Bahia e gerou recursos consideráveis para esta instituição.

Os inicianos também levaram para a Europa o conhecimento das virtudes terapêuticas de variadas plantas encontradas na América, a exemplo da **quina**, conhecida como «mezinha dos padres da Companhia de Jesus», e ainda a **ipecacuanha**, cujas virtudes foram divulgadas em 1625 por um manuscrito de autoria do Pe. Fernão Cardim.

As descrições e a difusão de informações sobre as plantas do Novo Mundo prosseguiram em seiscentos, no mesmo espírito do século anterior, explicitando seus caracteres externos e suas virtudes, muitas vezes ancoradas no uso que delas faziam os índios e na forma como as denominavam. Citemos o notável Guilherme de Piso, que em 1633 aportou em Pernambuco, no tempo do domínio holandês. Contratado pela Companhia das Índias Ocidentais como médico do conde de Nassau, aproveitou a ocasião para dedicar-se a estudos que resultaram nos primeiros escritos de sua *História Naturalis Brasiliae*, publicada em 1648¹⁰. Entusiasta das plantas brasileiras, dizia que

«com estas especiarias gratíssimas, tanto no aspecto como na forma, apresenta aos atuais e futuros habitantes de todo o enorme planeta novas fontes de boa saúde corporal e lisonjeira disposição dos sentidos, para a defesa da vida, e ainda caso tal se possa dizer, para prorrogar a fatal e irrevogável duração da existência»¹¹.

Sua formação médica permitiu que testasse e comprovasse o efeito terapêutico de várias plantas utilizadas pelos indígenas, indo além da mera

¹⁰ Lourival Ribeiro, *Medicina no Brasil colonial*, Rio de Janeiro, Editorial Sul Americana, 1971, pp. 91-92.

¹¹ Guilherme de Piso, *História natural do Brasil ilustrada*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1948.

descrição do que via. O trabalho de Piso pode ser considerado como o primeiro relato a dar conta efetivamente da história natural do Brasil, alicerçado nas indicações fundamentais dos índios e de sua medicina, a exemplo da busca, preparo e aplicação dos poderosos antídotos contra os venenos¹². Como diria Keith Thomas, foi inequívoca a importância das novas drogas originárias da América e do Oriente, sobretudo a partir de inícios do século XVII, tornando-se os médicos quase que indiferentes às ervas medicinais locais¹³.

No Brasil, nos dois primeiros séculos de colonização, predominaram as boticas conventuais, principalmente as dos colégios jesuítas da colônia, não havendo licenciados leigos em número razoável capazes de exercer esta atividade profissional. Os boticários, em sua maioria, vinham de Portugal formados e com suas boticas, suprimindo-as por contatos estabelecidos com antigos colegas, mestres de ofício e comerciantes. Segundo as pesquisas de Vera Beltrão, a maioria destes boticários leigos nos séculos XVI e XVII eram cristãos-novos, fugidos do Tribunal do Santo Ofício, e atuavam também em outras atividades, atendimento clínico, realizações de curativos, sangrias, etc., denotando a ambigüidade da profissão nos primeiros séculos¹⁴. Os remédios encontrados nas boticas eram de origem vegetal, animal e mineral, e apenas no final do século XVIII é que os químicos oriundos da Europa tiveram lugar nas lojas.

Drogas do Brasil em terras portuguesas: século XVIII

A história da farmacopéia e das drogas no mundo luso-brasileiro encontrou, no século XVIII, um momento especial, com o século XVIII e a Ilustração. Fruto de uma série de processos que marcou a Europa nos tempos modernos, tendo como marco político a Revolução Francesa, o Iluminismo propiciou uma nova dinâmica no relacionamento do homem com a natureza, a sociedade e a política, inspirada pelo poder e pelo exercício contínuo da *Razão*. Celebrado pelos escritos clássicos de Montesquieu, Voltaire, Rousseau, entre outros, este «movimento de idéias», assim caracterizado pelo filósofo alemão E. Cassirer, cujo centro foi a França setecentista, voltava-se contra o predomínio das tradições religiosas, dos dogmas e da fé como inspiradores do espírito humano, ao mesmo tempo que promoveu uma profunda modificação dos valores até então vigentes¹⁵. A *Razão* era uma «energia», cujo exercício e ação era da maior importância, resultando em obras como

¹² Vera B. Marques, *Natureza em boiões: medicina e boticários no Brasil setecentista*, Campinas, Centro de Memória, pp. 57 e 66.

¹³ Keith Thomas, *O homem e o mundo natural*. São Paulo, Companhia das Letras, 1983, p. 101.

¹⁴ Vera B. Marques, *Natureza em boiões...cit.*, p. 174.

¹⁵ Ernest Cassirer, *A filosofia do Iluminismo*, Campinas, Ed. Unicamp, 1992.

a *Enciclopédia ou Dicionário racionado das ciências, das artes e dos ofícios, por uma sociedade de homens de letras*, de autoria dos famosos Diderot e D'Alembert e publicada entre 1751 e 1780.

Mas voltemos-nos para o contexto ibérico, onde transita a proposta deste artigo. Em seu clássico *A época pombalina*, Francisco Falcon elabora consistente análise acerca da Ilustração em Portugal. Apesar do vanguardismo que marcou a Península nos inícios do Iluminismo, levando Portugal à centralização monárquica, no plano das idéias e nas formas de pensamento pouquíssimas alterações tiveram lugar. As sociedades ibéricas eram «um mundo no qual quase tudo aquilo que marcou a transformação social e mental da Europa transpirenaica simplesmente não ocorreu ou, então, foi bloqueado, suprimido, ao ensaiar os primeiros passos»¹⁶. A força das tradições, a perspectiva teológica predominante nos meios acadêmicos, a influência da Igreja e suas instituições moldaram as manifestações artísticas e intelectuais e expressaram fielmente a rejeição ao racionalismo moderno. O «Reino Cadaveroso», de que falou Antônio Sérgio, foi marcado pelo «provincianismo cultural e político, pelo império da escolástica e pelo terrorismo inquisitorial»¹⁷.

No âmbito da Ciência, e particularmente na área da medicina, o século das Luzes em Portugal contrapôs-se a núcleos já consagrados de ensino, como a Escola de Montpellier, na França, para onde afluíram vários estudantes portugueses, espanhóis e de outras nacionalidades, muitos de origem judaica que fugiam da Inquisição. Montpellier consagrou-se, como tal, por sua tolerância religiosa, e pela diversidade de livros e obras raras existentes, bem como pelos afamados os professores¹⁸. Os chamados «estrangeirados», grupo de ferrenhos críticos do atraso de Portugal, como Alexandre Gusmão, D. Luís da Cunha, Ribeiro Sanches, Luis Antônio Verney e outros, abordaram, nos seus mais variados aspectos, o grau de defasagem e tradicionalismo da medicina portuguesa¹⁹. A botânica, os fenômenos químicos, os estudos anatômicos ainda não tinham nenhum vigor. Enquanto na França se publicava em 1750 o primeiro livro da *Encyclopédie*, e quando, em 1735, o botânico sueco Lineu organizava seu sistema classificatório das plantas, no reino luso preponderava uma medicina escolástica, supersticiosa e de tradição aristotelico-galênica. Exemplo disso foi a resistência à introdução de medicamentos químicos, que ganhou cores mais vivas com o suposto caráter herético da Química por ser originária de regiões influenciadas pela

¹⁶ Francisco J. Calazans Falcon, *A época pombalina. Política econômica e a monarquia ilustrada*, São Paulo, Ática, 1982, p. 149.

¹⁷ *Idem*, p. 202.

¹⁸ Bella Herson, *Cristãos-novos e seus descendentes na medicina brasileira (1500-1850)*, São Paulo, EDUSP, 1996, p. 227.

¹⁹ Francisco J. Calazans Falcon, *A época pombalina...* cit., pp. 319-323.

Reforma e ainda pelas suas semelhanças com a alquimia, identificada com a feitiçaria ²⁰.

Este imenso abismo em relação à Europa Centro-Occidental, no entanto, começou a ser lentamente superado, ganhando significado especial a partir da segunda metade do século XVIII, sob a tutela do então Secretário de Estado de Guerra e dos Negócios Estrangeiros, Sebastião José de Carvalho e Melo, conde de Oeiras e 1.º marquês de Pombal, nomeado em 1750 pelo monarca D. José I. A influência da política pombalina foi decisiva, implicando mudanças de caráter económico, administrativo, burocrático e legal, que procuraram ao mesmo tempo reforçar o poder do Estado absolutista e modernizar as estruturas tradicionais portuguesas ²¹.

Em 1772, a Universidade de Coimbra iniciava um processo de remodelamento de seu ensino a partir de teorias científicas há muito conhecidas no resto da Europa. E também a arte de preparar remédios foi normatizada com as reformas pombalinas que renovaram esta instituição, encarregada de elaborar a primeira farmacopéia oficial do Reino por alvará de D. Maria I, datado de 1794. A farmacopéia era um guia prático de composição de fórmulas medicinais, com as qualidades, especificações e quantidades dos medicamentos que iam orientar boticários e outros preparadores de remédios. Foi obrigatório seu uso por todos os estabelecimentos de botica, servindo de modelo na instrução, exame e inspeção dos boticários, e por todos os médicos e cirurgiões, que não podiam receitar nenhuma composição que lá não estivesse arrolada. De autoria de Francisco Tavares, médico da Rainha, nomeado físico-mor em 1799, *A Farmacopéia geral para o Reino e Domínios de Portugal* compunha-se de dois volumes: o primeiro, denominado *Elementos de farmácia*, e o segundo, *Medicamentos simples, preparados e compostos*, mencionam a jalapa, a erva-santa, a ipecacuanha, o cacau, de entre outras ervas e raízes oriundas do Brasil ²². A análise pormenorizada desta documentação permitiu vislumbrar que tipo de fórmula e quais os componentes considerados legítimos para regular o fabrico e uso dos medicamentos. Proibiu-se, a partir de então, a utilização de outros formulários e compêndios que proliferavam desde o início dos setecentos, tanto nacionais como estrangeiros.

A publicação das farmacopéias em língua portuguesa foi um importante instrumento de difusão dos fármacos oriundos das colónias do Império português. Embora só em 1794, como se mencionou, se tenha publicado a primeira farmacopéia oficial do Reino, importa constatar quem, desde o início dos setecentos, este era um importante instrumento de trabalho utili-

²⁰ José Pedro Felripa de Souza Dias, *Inovação técnica e sociedade na farmácia da Lisboa setecentista*, Tese de doutoramento defendida na Universidade de Lisboa, 1991, p. 407.

²¹ Sobre a prática ilustrada de Pombal, cf. Francisco J. Calazans Falcon, *A época pombalina...* cit., p. 369-482.

²² J. P. Sousa Dias, «De Pombal ao Estado Novo: A farmacopéia portuguesa e a História (1772-1935)». *Medicamento, História e Sociedade*, 6, 1995, pp. 1-8.

zado em Portugal por médicos e boticários. Assim, de autoria de D. Caetano de Santo Antônio, boticário agostiniano do Mosteiro de Santa Cruz de Coimbra, foi publicada em 1704 uma primeira obra, a *Farmacopéia lusitana*, que conheceu reedições em 1711, 1725 e 1754. Nela se fazem referências a grande número de plantas oriundas do Brasil. O importante droguista francês e físico mor de D. João V, João Vigier, de quem falaremos adiante, publicou alguns trabalhos onde a flora e fauna brasileira aparecem com ingredientes curativos de importância relevante em várias composições: citemos a *Farmacopéia ulissiponense, galênica e química*, de 1716; o *Tratado das virtudes e descrições de diversas plantas e partes de animais do Brasil e das mais partes da América ou Índia Ocidental, de algumas do Oriente descobertas no último século, tiradas de Guilher me Piso, Monardes, Clusio, Acosta e de outros* e ainda a *História das plantas da Europa e das mais usadas que vêm da Ásia, da África e da América*, de 1718. Do mesmo modo, o boticário Manuel Rodrigues Coelho, na sua *Farmacopéia tubalense químico-galênica*, editada em 1751, difundiu enormemente espécimes do Brasil e seus efeitos curativos, como raiz de cipó, salsaparrilha, jaborandi, raiz de mil homens, etc.

Das farmacopéias escritas por médicos portugueses em uso na Europa, citemos Jacob de Castro Sarmento, que em Londres publicou em 1749, em latim, a *Pharmacopoeia contracta*, onde fazia referência ao vinho de ipecacuanha²³. A importância destes compêndios (e de outros que não citamos) para a difusão e circulação das plantas medicinais americanas no reino e no ultramar foi enorme, abrindo horizontes cada vez mais amplos para as benesses curativas do mundo colonial.

Em finais de setecentos, com o avanço do saber médico e botânico e com a publicação da primeira farmacopéia oficial, intensificaram as experiências científicas neste domínio, havendo estímulo e fomento ao envio de espécies da flora brasileira para Portugal, a pedido do próprio marquês de Pombal²⁴. A exploração colonial adquiria uma nova dimensão, enriquecendo Portugal com a diversidade vegetal que o Brasil poderia oferecer em benefício da farmacologia.

Fundada em 1780, nos moldes das demais academias européias existentes desde o século anterior, a Academia Real de Ciências de Lisboa produziu um folheto destinado aos investigadores do Reino e colônias com instruções para recolherem e enviarem produtos e notícias dos mais diferentes pontos do Império com vista à formação de um museu nacional. Estas instruções explicavam o melhor meio de colher, embalar e enviar espécimes animais, vegetais e mineralógicos para Lisboa com o intuito de expô-los no Gabinete de História Natural²⁵.

²³ Vera B. Marques, *Natureza em boiões...*cit., pp. 71-76.

²⁴ Maria Odila Leite da Silva Dias, Aspectos da ilustração no Brasil. *Revista do IHGB*, Rio de Janeiro, s/d, p. 113.

²⁵ Vera B. Marques, *Natureza em boiões...*cit., p. 113.

No cumprimento das ordens emanadas pelo Estado português, os naturalistas de setecentos, para além das tradicionais descrições dos primeiros colonizadores e viajantes, também contaram com o auxílio dos saberes dos indígenas na elaboração das listagens e caixas a serem enviadas para Lisboa. O envio de plantas para Portugal começou a fazer-se de modo relativamente sistemático desde nos anos 60, quando chegou de Pádua (Itália), Domenico Vandelli, contratado para integrar a reforma educacional depois da expulsão dos jesuítas, começando assim a ganhar fôlego os estudos de botânica. O Jardim Botânico da Ajuda, fundado em 1768, e depois o Jardim da Universidade de Coimbra, de 1773, ganharam diversas espécies do Brasil, enviadas por várias entidades públicas e privadas, como os governadores das capitais que receberam instruções cabais neste sentido.

É neste contexto que o marquês de Pombal apoiou a fundação da Academia das Ciências e da História Natural do Rio de Janeiro, criada em 1772. Discutindo dissertações, recebendo novidades do exterior, os académicos deste organismo buscavam constante atualização. Um de seus fundadores, José Henriques Ferreira, foi pródigo em anunciar as riquezas do Brasil que podiam ser úteis à medicina e ao comércio. Congressou-se com Ribeiro Sanches, mantendo correspondência e lamentando o atraso português no desenvolvimento da história natural, criticando o fato de que muitos produtos nacionais não tinham ainda sido aproveitados comercialmente.

A partir da segunda metade do século XVIII, portanto, Portugal começou a implementar uma estratégia semelhante aos outros impérios ultramarinos da França e Inglaterra, constituindo pouco a pouco uma efetiva exploração da natureza colonial e uma rede de troca de informações de textos científicos a partir de viajantes, funcionários da administração e letrados²⁶. Neste contexto é que entendemos as missões científicas, como a de Alexandre Rodrigues Ferreira, que chegando ao Brasil em 1783 para explorar o Norte do território, enviou a Portugal vários exemplares de plantas e animais. Seus escritos e desenhos foram fruto de arguta observação sobre o clima da Amazônia, a geografia, os animais e espécimes vegetais. Comentou também obras de autores nacionais e estrangeiros sobre os temas da medicina e história natural, evidenciando um arsenal de conhecimento adquirido pela leitura de bibliografia estrangeira que contribuiu sobremaneira para engrandecer sua contribuição científica²⁷.

Outro núcleo documental interessante, onde também podemos vislumbrar a circulação dos saberes farmacológicos coloniais, são os diversos tratados médicos sobre como preservar a saúde, sobre várias doenças que vitimaram a população e sobre as respectivas práticas curativas para estes

²⁶ Lorelai B. Kury, Homens de ciência no Brasil: impérios coloniais e circulação de informações (1780-1810). *História, ciências, saúde – manguinhos*, vol. 11: 109-29, 2004., p. 111-112.

²⁷ *Idem*, p. 122.

males. Em muitos deles é flagrante um aspecto que marcou, de um modo geral, a medicina em Portugal e o uso de fármacos na maior parte do século XVIII, como viemos enfatizando: o tradicionalismo de teorias científicas já ultrapassadas, a presença de crenças mágico-religiosas, o embricamento do conhecimento médico ao mundo sobrenatural²⁸.

As obras do afamado médico português Curvo Semedo, escritas na primeira metade do XVIII, divulgaram amplamente a farmacopéia brasileira, como o *Memorial de vários simples que da Índia Oriental, da América e de outras partes vêm ao nosso reino*²⁹. Citemos ainda a *Poliantéia medicinal*, de 1695, as *Observações médicas e doutriniais de cem casos gravíssimos*, de 1707, e ainda a *Atalaia da vida contra as hostilidades da morte*, de 1720, que influenciaram trabalhos vários de colegas de ofício e letrados, tendo grande circulação no Império. Fazendo largo uso de tradições populares, orações, superstições e magia, juntamente com o conhecimento médico que possuía, divulgou receitas e procedimentos curativos que o tornaram bastante conhecido, como o uso de «palmilha de meia bem suada e fedorenta» para as dores de garganta³⁰. Os remédios curvianos estiveram presentes nas boticas coloniais e ainda nas celebérrimas farmácias jesuíticas, indicados nas coleções de receitas³¹.

Semedo contribuiu bastante, em Portugal, para a divulgação dos medicamentos químicos num contexto de resistência ao uso de técnicas químicas na prática farmacêutica, preferindo os boticários adquirir os remédios já processados de laboratórios ingleses e franceses, uma vez que consideravam que as boticas não tinham instalações nem equipamentos adequados para tal³². Também este médico foi grande exemplo de autores dos chamados remédios secretos, ou seja, de fórmulas não divulgadas, muito em voga desde o início do século. A publicidade para venda destes medicamentos foi grande em jornais como a *Gazeta de Lisboa*, onde junto ao remédio, estavam explicitadas as doenças que curavam, a dose para o uso e a dieta que devia acompanhar a administração, constituindo-se como que uma fórmula para auto-medicação.. Diferenciavam-se das fórmulas dos boticários, que eram pessoais, receitadas por um cirurgião, Enquanto que o primeiro tipo de medicamentos era de longa duração devido à sua compo-

²⁸ Márcia Moisés Ribeiro, *A ciência nos Trópicos. A arte médica no Brasil do século XVIII*, São Paulo, Hucitec, p. 138.

²⁹ Curvo Semedo, *Memorial de vários simples que da Índia Oriental, da América e de outras partes vêm ao nosso reino*, Lisboa Ocidental, Oficina de Antônio Pedroso Galvan, 1927.

³⁰ Curvo Semedo, *Observações médicas e doutriniais de cem casos gravíssimos*, p. 198. Cit. Por Maria Cristina Cortez Wissenbach, «Gomes Ferreira e os simplices da terra: experiências sociais dos cirurgiões no Brasil colônia». In Júnia Furtado (org), *Erário Mineral Luís Gomes Ferreira*, Belo Horizonte, Fundação João Pinheiro; Rio de Janeiro, Fundação Oswaldo Cruz, 2002, p. 129.

³¹ Serafim Leite, *Artes e ofícios dos jesuítas no Brasil (1549-1760)*, Lisboa/Rio de Janeiro, Edições Brotéria/Livros de Portugal, 1953.

³² J. P. Sousa Dias, *Inovação técnica.. cit.*, p. 408.

sição química, estes eram, em regra, facilmente degradáveis pelo uso de substâncias naturais vegetais ³³.

Os trabalhos de Curvo Semedo tiveram grande influência, por exemplo na obra do cirurgião Luis Gomes Ferreira. Português de origem, desembarcou na Bahia em 1707, mas logo rumou para a região das Minas Gerais, onde permaneceu vinte anos. Em 1733 retornou ao Reino, e dois anos depois publicou o famoso *Erário mineral dividido em doze tratados* que, segundo alguns autores, pode ser considerado um dos melhores documentos sobre a patologia e a terapêutica do Brasil colonial pela riqueza das observações a respeito das doenças reinantes na capitania de Minas Gerais e pelas inovações terapêuticas que introduziu ³⁴. Vale lembrar que nos finais do século XVII e primeira metade do XVIII, ou seja, no ápice da produção de ouro, foi razoável a produção literária sobre a saúde da população colonial, particularmente do Nordeste açucareiro e das Minas ³⁵.

Gomes Ferreira é excelente exemplo da diversidade cultural que marcou a medicina luso-brasileira, mesclada de algum espírito científico, influências europeias populares, crenças mágico-religiosas dos grupos étnicos e sociais que aqui se estabeleceram. O cirurgião, em suas fórmulas, usou à farta a impressionante terapia à base de cadáveres, excrementos, secreções humanas e animais e elementos liberados pelos corpos em decomposição, terapêutica que ganhou espaço importante na literatura médica europeia entre os séculos XVI e XVIII ³⁶. Por exemplo, uma mão de defunto quente era ótimo remédio para remover manchas de pele e sinais; e para calvície o tratamento ideal era o óleo de cadáveres de homens mortos de forma violenta. O diagnóstico das doenças, subordinado evidentemente a uma medicina clínica de observações de sintomas e às influências de poderes sobrenaturais traduzidos por feitiços e malefícios, teve em Gomes Ferreira um reflexo do que se seguia, de um modo geral, em Portugal nesta matéria.

A tênue fronteira entre magia e ciência, entre os fenômenos físicos, químicos e espirituais introduziu uma terapêutica voltada também para curas por contato de amuletos protetores de variadas espécies: trazer junto a si o âmbar preso ao pescoço contornaria a insônia; as presas de animais evitariam dores de dente; os cascavéis de cobras debaixo do braço preveniam a gota, etc. ³⁷.

Do mesmo modo, e revelando uma influência dos indígenas sul-americanos, Gomes Ferreira incluiu a fauna colonial em seu receituário – partes inteiras de animais, gorduras, ossos, excrementos: unhas de tamanduá,

³³ Sobre remédios secretos curvianos, ver *Idem*, pp. 346-348.

³⁴ Lycurgo Santos Filho, *Medicina colonial...cit.*, p. 157.

³⁵ Márcia Moisés Ribeiro, *A ciência nos Trópicos...cit.*, p. 11.

³⁶ Henrique Soares Carneiro, *Afrodísiacos e alucinógenos nos herbários modernos: a história moral da botânica e da farmácia (XVI ao XVIII)*, Tese de doutorado apresentada ao Departamento de História da Universidade de São Paulo. São Paulo: 1997, p. 272.

³⁷ Maria Cristina C. Wissenbach, «Gomes Ferreira e os símplies...cit., p. 131.

carne torrada de sapo preto, dentes de onça, banha de jacaré. É que a conjuntura em que o cirurgião chegou às Minas, onde havia poucos profissionais, doenças desconhecidas e nenhuma botica, fê-lo se adaptar à realidade local na formulação de seus medicamentos. O *Erário Mineral* regista as patologias que assolaram a sociedade mineira no contexto da exploração do ouro e da grande presença dos escravos, alvo constante da ação de Gomes Ferreira devido às más condições de trabalho, alimentação, habitação e higiene precárias, expostos ao contágio de moléstias várias. Gomes Ferreira conseguiu detectar em Minas doenças específicas de certas etnias e outras gerais, como o máculo ou «mal do bicho» (inflamação do reto) e o mal de Luanda ou escorbuto, de grande incidência nos africanos recém-chegados ³⁸.

O desafio posto pela existência de mazelas graves em condições adversas levou ao grande aproveitamento da flora e da fauna local, aparecendo nas suas receitas as virtudes dos medicamentos vegetais encontrados na região, conhecimento adquirido graças ao contato freqüente que mantinha com os colonos e índios, a exemplo da erva-do-bicho, eficaz para o tratamento do máculo. A ipecacuanha, a raiz de mil homens, a erva orelha de onça, a jalapa, a erva de Santa Maria, a raiz do jaborandi, a raiz de butua e tantas outras estavam presentes no guia prático de Ferreira, configurado quase como um manual de medicina doméstica. Amálgama de tradições eruditas e populares, européias e locais, cristãs e pagãs, circulou no reino e na colônia, não só entre médicos, mas também entre fazendeiros e curandeiros.

Mas como ressaltamos anteriormente, este quadro vai se modificando em finais do século. Os regimentos de preços de remédios para os boticários são bons exemplos de como alguns produtos «extravagantes» vão sumindo. Enquanto no Regimento de 1758 encontramos produtos como esterco de lagarto, fel de boi, pedra bezoar, sapos, unhas de animais, víboras vivas, sangue de bode e porco, dente de cavalo marinho, bofes de raposa, crânio humano e exotismos vários, no Regimento de 1809 predominará fundamentalmente elementos do reino vegetal, representando um decréscimo do uso de substâncias relacionadas às práticas populares mágico-religiosas ³⁹.

A análise da circulação de plantas medicinais oriundas do Brasil enriqueceu sobremaneira a partir da investigação do processo de comercialização efetiva destes produtos. O abastecimento de drogas e medicamentos para as regiões mais vastas do Império português centralizava-se em Lisboa. Através do boticário da Casa Real, o Estado supria os armazéns e as armadas da Costa, Índia e Brasil, mas a partir de 1721, uma vez criado o ofício de boticário do Conselho Ultramarino, coube a ele esta atribuição. Mas esta ativi-

³⁸ *Idem*, p. 137.

³⁹ *Regimento dos preços para os boticários* feitos por mandado del Rey Nosso Senhor pelo doutor Antônio da Costa Falcan, Lisboa, 1758; *Regimento dos preços dos medicamentos simples preparados e compostos*, assim como se descrevem na farmacopéia geral do reino, feitas e mandada publicar por ordem de S. Alteza Real o p. R. Para o governo dos boticários nos estados do Brasil. Rio de Janeiro: Imprensa Régia, 1809.

dade foi exercida também, e a pleno vapor, não só pelos boticários particulares, mas também por indivíduos especializados neste comércio – os droguistas –, e ainda pelos comerciantes que lidavam com outros negócios ⁴⁰. A intervenção de particulares neste comércio e no seu circuito comercial foi fortíssima, com droguistas e boticários de Lisboa a remeter produtos aos seus congêneres espalhados pelos quatro cantos do Império.

No século XVIII, o circuito comercial de medicamentos ampliou-se bastante com a ação dos droguistas de Lisboa. Muitos destes fornecedores eram boticários que haviam abandonado a profissão por conta de melhores lucros auferidos com o comércio e a conseqüente ascensão social que a nova atividade promovia ⁴¹.

Mencionemos alguns exemplos de comerciantes droguistas que se notabilizaram em função do grande circuito que estabeleceram entre Portugal e o Brasil. O francês João Vigier iniciou em 1677 a trajetória de sucesso da família em Portugal, importando e revendendo, de entre várias drogas, medicamentos químicos, o que se considera um fato notável face ao atraso português nesta matéria, uma vez que o reino não dispunha de tecnologia de precisão e técnicas de manipulação para preparar muitos fármacos. Vigier publicou ainda, em 1711, a *Farmacopéia Ulissiponense*, estimulando ainda mais o consumo destas mercadorias e facultando aos boticários lusitanos, em sua língua natal, conhecimentos relativos a esta manipulação. O filho, Luis Vigier, prosseguiu os negócios, mas ao falecer precocemente, deixou que o tio, Bartolomeu Vigier, herdasse os grandes contratos que lhe permitiram estabelecer-se e constituir uma enorme fortuna, avaliada em 40 mil cruzados. Contemporâneos dos Vigier, também a família Verney se notabilizou pelas mãos talentosas de Dionísio e depois de seu filho Henrique, irmão do célebre ilustrado Luis A. Verney, acumulando notável fortuna ⁴².

Dos droguistas italianos que atuaram em Lisboa, saliente-se as famílias Vallebella e Raggio como as mais importantes. Jácome Vallebella iniciou carreira como boticário em 1709 e alguns anos mais tarde, em 1735, recebeu carta de boticário da corte, exercendo já nesta época negócios de venda de medicamentos. O sucesso contínuo fê-lo trazer de Gênova o sobrinho Jerônimo, também boticário, profissão aprendida com o tio, e depois constituir, em 1755, uma sociedade com Bartolomeu e Vicente Raggio, seus sobrinhos, filhos de uma irmã. A sociedade Vallebella/Raggio, com seus negócios em Itália, Holanda e França, amealhou um largo patrimônio, tendo riquíssima botica, avaliada no ano de 1769 em 1.766.400 réis, enquanto que a do Hospital de Todos os Santos em Lisboa, o maior do Reino, era, em 1753, estimada em 1.266.360 ⁴³. Parte significativa da sua importância advinha do

⁴⁰ J. P. Sousa Dias, *Inovação técnica...cit.*, p. 188.

⁴¹ *Idem*, p. 377.

⁴² *Idem*, p. 381.

⁴³ *Idem*, p. 395.

facto de se terem constituído como grandes fornecedores de boticários e outros comerciantes de Portugal, ilhas, Rio de Janeiro, Bahia e Angola, facilitando as compras por meio de um vasto mecanismo de crédito, uma prática comum entre eles.

No inventário *post mortem* de Jerônimo Vallebella encontramos referências a negócios com vários boticários do Rio de Janeiro entre 1769 e 1773. Destes são citados nominalmente dois, talvez os mais relevantes: João Batista Feio e José Rodrigues Carvalho, que provavelmente atuavam como revendedores, tal era o volume das dívidas que tinham com o italiano droguista.

Outro boticário italiano importante foi Lourenço Scaniglia, contemporâneo do patriarca dos Vallebellla, que ganhou carta em 1727. Seu maior cliente foi a botica do Colégio jesuíta de Santo Antão, em Lisboa, que teve um crédito quase ilimitado tal era o volume de negócios que fazia.

As atividades dos droguistas voltavam-se não apenas para o fornecimento de mercadorias para os boticários, mas também para a venda destas em lojas próprias. Negociavam medicamentos químicos, importados de outros lugares da Europa onde tinham negócios, e como bem observou Ribeiro Sanches,

«Costumam os droguistas não só venderem estes símplies, mas também muitos compostos, como são xaropes, electuários, sendo as triagas os principais: vendem também quase todos os remédios químicos, como saís, tinturas, espíritos, extratos, e as várias preparações do mercúrio; tiram esses remédios dos laboratórios de Itália, de Hamburgo, Holanda e Inglaterra» ⁴⁴.

Muitos deles foram familiares do Santo Ofício, e, portanto, beneficiários de isenção de impostos e detentores de outros privilégios que o cargo lhes conferiam ⁴⁵. As relações dos vendedores de drogas com os boticários eram cordiais, embora Vigier, em seu testamento, deixasse antever certa tensão, comentando que «não entregasse o inventário de sua loja a boticários, porque estes não conhecem as tintas nem quase as drogas, nem sabem comprá-las em grosso, quem sabe isso são os droguistas», aludindo ao fato de que não conheciam bem as drogas químicas ⁴⁶.

Ao contrário de Portugal, no Brasil existiam poucos droguistas residentes, predominando no comércio de medicamentos aqueles mercadores que se dedicavam à venda de vários gêneros, como Manuel da Silva Guimarães e João Rodrigues Pereira, que atuavam no Rio de Janeiro nas

⁴⁴ Cit. *Idem*, p. 402.

⁴⁵ Daniela Calainho, *Agentes da fé. Familiares da Inquisição portuguesa no Brasil Colonial*, São Paulo, Edusc, 2005.

⁴⁶ José Pedro de Souza Dias, «João Vigier e a introdução da química farmacêutica em Portugal, *Farmácia portuguesa*, 43, 1987, p. 228.

últimas décadas de setecentos. Eles, como tantos outros, mantinham largos contatos com colegas de ofício em Portugal, quer comerciantes em geral, quer os especializados no comércio de medicamentos ⁴⁷.

É importante ressaltar que a praça carioca no século XVIII desempenhou papel importantíssimo no sistema mercantil imperial, na medida em que o Rio de Janeiro desempenhava um papel estratégico neste circuito depois da descoberta do ouro nas Minas. A capital fluminense transformou-se num pólo econômico significativo ao promover o abastecimento de diversos produtos para as regiões auríferas, tornando-se numa plataforma de rotas de comércio interno e porto de redistribuição de gêneros vindos do reino e de outras regiões do Império. João Fragoso, em interessante artigo, chama a atenção para os circuitos econômicos do Império português neste período, com ênfase no Rio de Janeiro, considerado como principal praça mercantil do Atlântico Sul. Inspirados pela análise deste autor, acreditamos que muitos destes droguistas e comerciantes de grosso trato que trabalhavam com plantas medicinais e remédios compostos integravam uma comunidade mercantil que negociava diretamente nos vários pontos do Império português e ainda compunham uma rede de negociantes, oriundos ou não de uma mesma família, que se articulavam por seus negócios no Brasil e em outros pontos do Império ⁴⁸. As várias listagens de remédios simples e compostos comercializadas neste circuito mercantil permitem traçar um panorama do que era efetivamente comercializado, bem como sua origem.

Convém, por fim, mencionar outro circuito comercial importante, que foi o das exportação das drogas de origem americana realizadas pelas Companhias de Comércio. A salsaparrilha, ipecacuanha, a pita, a canafístula, o óleo de copaíba, o urucú, a baunilha, as chamadas «drogas do sertão», oriundas da Amazônia, abarrotaram as frotas que chegavam a Lisboa ⁴⁹.

Laura de Mello e Souza considerou os africanos, juntamente com os indígenas e mestiços, como os grandes curandeiros do Brasil colonial, hábeis manipuladores das misturas de ervas e plantas, associadas a ritos e cultos inerentes às suas origens, aliados ainda «ao acervo europeu da cultura popular» ⁵⁰. Contrariamente a Keith Thomas, que afirma que na Inglaterra, a partir de finais do século XVII, as crenças populares e a opinião científica separaram-se, Laura de Mello e Souza vê uma indistinção neste sentido para

⁴⁷ Vera B. Marques, *Natureza em boiões...* cit., p. 190.

⁴⁸ João Fragoso, A noção de economia colonial tardia no Rio de Janeiro e as conexões econômicas do Império português: 1790/1820. In FRAGOSO, João et alli, *O Antigo Regime nos trópicos: A dinâmica imperial portuguesa (séculos XVI-XVIII)*, Rio de Janeiro, Civilização Brasileira, 2001.

⁴⁹ J. V. Serrão, *História de Portugal*, vol.6, Lisboa, Estampa, 1982, pp. 226-227.

⁵⁰ Laura de Mello e Souza, *O diabo e a terra de Santa Cruz*, São Paulo, Companhia das Letras, 1993, p. 166.

a colónia luso-brasileira, pois ainda no século XIX estavam presentes variadas crenças médicas mágicas, uma vez que a «variedade cultural compunha um amplo sistema cognitivo em que práticas mágicas, práticas curativas e a percepção do corpo continuavam intrinsecamente ligadas» ⁵¹.

⁵¹ Laura de Mello e Souza, Curas mágicas y sexualidad em el siglo XVIII luso-brasileiro. *Colóquio Entre dos Mundos: Fronteras culturales en la Europa mediterránea, América y Asia* (Siglos XVI-XX), Sevilla, 9-11 octubre, 1995.

IMPRIMIR, REGULAR, NEGOCIAR: ELEMENTOS PARA O ESTUDO DA RELAÇÃO ENTRE COROA, SANTO OFÍCIO E IMPRESSORES NO MUNDO PORTUGUÊS (1500-1640)

por

ANA PAULA TORRES MEGIANI *

1. **Históriografia do livro e dos objetos impressos em Portugal: breve panorama**

O desejo de conhecer a totalidade das obras escritas e impressas em Portugal existe desde os primórdios da implantação da técnica tipográfica no reino, por volta da última década do século XV, momento em que também começa a ser conferida certa organicidade às edições. O esforço de inventariar os volumes existentes no reino se mostra já nas primeiras tentativas de registro dos manuscritos, seja das coleções particulares das elites letradas e dos membros da família real, seja das livrarias dos mosteiros; tal preocupação de registro confunde-se, em certa medida, com o próprio processo de crescimento do acervo impresso dos primeiros anos do século XVI.

Nos tempos do reinado de D. Manuel I, monarca incentivador da fixação de impressores europeus ambulantes em terras portuguesas, são conhecidas as precárias listas da livraria régia, com um incipiente critério de organização. Desde então, a prática de listar os volumes foi utilizada também para as livrarias de D. João III e D. Catarina, sobretudo em relação aos livros trazidos da Espanha, tornando-se uma ocupação do infante D. Duarte, bastardo de D. João III, que teve seu conjunto de livros inventariado de modo exemplar. Assim, apesar da precariedade das primeiras listas de obras impressas e manuscritas em Portugal é possível ter uma idéia de quais obras existiam na casa real ¹.

* Departamento de História/FFLCH/USP, Universidade de São Paulo.

¹ A historiadora Ana Isabel BUESCU, em sua obra *Memória e Poder. Ensaios de História Cultural (séculos XV-XVIII)*, à p. 148 fornece as seguintes informações: O inventário da livraria de D. Manuel foi estudado por Anselmo Brancamp Freire, «Inventario da Guarda-Roupa de D. Manuel», *Archivo Historico Portuguez*, vol. II, 1904, pp. 381-417 e publicado por Sousa

Foi com o aparecimento da chamada «censura inquisitorial preventiva», durante o reinado de D. João III, que se introduziu um primeiro critério mais efetivo de classificação, ou ordenamento, das obras impressas no reino com base na proibição cada vez mais rigorosa dos livros elencados nos sucessivos *Index* elaborados a partir de 1547. Essas listas, obviamente, não procuravam abarcar a totalidade existente, já que registravam apenas um conjunto de obras consideradas ofensivas à «verdadeira fé», ou «povoadas de erros e enganos». Entretanto, a prática dos índices de interditos a partir da metade do século XVI, orientou as relações de visitas dos Inquisidores às livrarias de Lisboa, Coimbra e Évora, funcionando como uma espécie de catálogo de parcela do que se podia encontrar em folhas impressas no reino. Essas visitas intensificam-se ou arrefecem em função de diversos fatores, tais como as ondas de expansão das idéias protestantes na direção do Mediterrâneo, ou o aumento do volume de impressos nas tipografias do reino. Da parte das casas de impressores e livreiros, até o século XVIII não são conhecidas listas de livros editados ou comercializados ².

Desse modo, enquanto se sofisticam as listas mistas de interdição de obras impressas no reino e fora dele, crescem as chamadas *livrarias* de particulares e surgem as iniciativas de interessados em relacionar tais coleções de impressos e manuscritos, das quais se tem notícia já nos inícios do século XVII. É o caso do secretário João Franco Barreto (1600-1674) que organizou uma *Bibliotheca Portugueza* até hoje manuscrita, onde reuniu notícias de conjuntos de volumes «de tipo e de mão» pertencentes a letrados de sua época ³. O esforço de Franco Barreto vem ao encontro dessas

Viterbo em «A livraria real especialmente no reinado de D. Manuel», *História e Memória da Academia Real das Sciencias de Lisboa*, t. IX, 1902, pp.1-73. O do infante D. Duarte por Artur Moreira de Sá, «Livros de uso de Frei Diogo de Murça», *Boletim da Biblioteca da Universidade de Coimbra*, 33, 1977, pp. 103-5.

² Recentes estudo têm sido feitos em trono da produção da tipografia Craesbeckiana, mas jamais foram encontradas listas elaboradas pelos próprios impressores. Ver H. BERNSTEIN, *Pedro Craesbeck & Sons: 17th century publishers to Portugal and Brazil*. Texto policopiado e distribuído por Adolf M. Hakkert, Amsterdam, 1987 ou João José Alves DIAS, *Craesbeck: uma dinastia de impressores em Portugal: elementos para o seu estudo*. Lisboa: Assoc. Port. De Livreiros Alfarrabistas, 1996. Muito diferente do caso português é a realidade da Espanha, onde a posse das livrarias particulares tornou-se uma espécie de moda, ou modelo de civilidade. Nesse sentido ver o estudo de PRIETO BERNABÉ, J. M., «Recibida y admitida de todos...» La lectura de la historia en la sociedad madrileña del Siglo de Oro. In. *Hispania. Revista Española de Historia*. Sept.-Diciem. Vol. LXV/3 – 221 (2005), pp. 877-938. O autor, que investiga a posse e leitura de livros de história na Madrid entre finais do século XVI e as primeiras décadas do XVII, lida com 1.307 bibliotecas particulares, de diferentes tamanhos, presentes em 31,7 % de um total de 4.126 inventários.

³ Trata-se de um manuscrito que faz parte da *Coleção da Casa Cadaval*, em seis volumes. Na sessão de Obras Raras da Biblioteca Nacional de Lisboa há uma fotocópia desse manuscrito bastante precária. Nesse sentido, ver o artigo de Maria de Lurdes Correia FERNANDES, «Uma biblioteca ibérica?» In. *Leituras. Revista da Biblioteca Nacional de Lisboa*, S.3, n.ºs 9-10, outono 2001-primavera 2002, p. 127.

iniciativas localizadas e ainda pouco conhecidas, de formação de *livrarias* de diversas dimensões ⁴.

No grupo inventariado por Franco Barreto destaca-se o caso do Chantre da Sé de Évora, Manuel Severim de Faria, colecionista e proprietário, em toda primeira metade do século XVII, de um conjunto de mais de 3.000 volumes, e responsável pela concentração de epístolas remetidas por fidalgos de vários pontos do Império ultramarino. Durante todo o século XVII mantêm-se essas duas linhas de inventário: uma ligada à prática da censura inquisitorial, e outra nascida da bibliofilia colecionista de alguns indivíduos e que começa a ser estudada agora em Portugal ⁵. Em nenhum dos casos é possível detectar, entretanto, um princípio ou uma estrutura catalográfica, inspirada seja em uma ordenação temporal, seja temática. Talvez as novas investigações consigam decifrar esses critérios ⁶.

A criação da Real Academia de História por D. João V em 1724 incentivou seus membros a realizarem uma verdadeira devassa nos acervos existentes no reino. Com a intenção de escrever a História de Portugal, o grupo de acadêmicos foi levado à elaboração do primeiro inventário das obras impressas e manuscritas em Portugal que, como se sabe, pretendia ser completo. Trata-se da conhecidíssima *Bibliotheca Lusitana*, de Diogo Barbosa Machado, publicada em quatro volumes em Lisboa ao longo dos anos de 1741, 1747, 1752 e 1759, e organizada segundo critério de índice do primeiro nome dos autores ⁷. A partir do registro de inúmeras coleções pertencentes a nobres fidalgos, mosteiros, conventos, etc., o empreendimento lançado na Real Academia de História, e levado a termo por Barbosa Machado, deflagrou o aparecimento do primeiro critério oficial bibliográfico português, que embora incorporasse a vigilância da censura inquisitorial livrava do fogo e da destruição tantos volumes antes condenados.

Por razões imprevisíveis a obra de Barbosa Machado, apesar de bastante lacunar, tornou-se para os investigadores dos séculos XIX e XX um instrumento dos mais essenciais, pois conservou a memória de centenas de títulos impressos e manuscritos entre os séculos XV e XVIII que desapareceram

⁴ Nesse sentido, o estudo da professora Rita Marquilhas revela dados que eram desconhecidos e extremamente relevantes, a partir da análise dos Róis de Bibliotecas Particulares do Bispado de Lamego, constantes nos livros da Inquisição de Coimbra. «Os 99 proprietários de livros arrolaram um total de 1125 volumes, impressos e manuscritos que, como seria de esperar, obedeciam a uma repartição pouco equitativa.» Rita MARQUILHAS, *A Faculdade de Letras: leitura e escrita em Portugal no século XVII*. Bragança Paulista: EDUSF, 2003, p. 205.

⁵ «Infelizmente, não são (ainda) conhecidos inventários completos dessas grandes e famosas bibliotecas [...]» FERNANDES, op. cit., p.128

⁶ Cf. o livro de Fernando CHECA e Miguel MORAN, *El Coleccionismo en España. De la cámara de maravillas a la galería de pinturas*. Madrid: Cátedra, 1985

⁷ Para conhecer o método usado na elaboração da *Bibliotheca Lusitana* de Diogo Barbosa Machado é importante acompanhar o registro da *Collecçam dos Documentos, e Memorias da Academia Real da Historia Portugueza*, que contém o relato das reuniões mensais ocorridas entre 1724 e 1732 na Academia. Sobre o autor e a Academia, Joaquim Veríssimo Serrão, *A Historiografia Portuguesa. Doutrina e Crítica*, Vol. III Século XVIII. Lisboa: Verbo, 1974, pp. 112-118.

com o terremoto de 1755. O trágico acontecimento fez da *Bibliotheca Lusitana* uma espécie de «tesouro do patrimônio bibliográfico português», que jamais poderá ser reunido ou mesmo conhecido. Para além da catástrofe natural, a transferência da Biblioteca Real para o Brasil junto com a Corte em 1808 causaria ainda mais fissuras nesse patrimônio bibliográfico e documental⁸. Grande mudança aconteceria em 1771, quando foi criada a Real Mesa Censória, que passou a concentrar as obras apreendidas, impressas no reino ou estrangeiras. Essas obras, juntamente com as que tinham sido retiradas dos colégios jesuíticos quando da expulsão da ordem, formaram «a base da primeira biblioteca nacional pública de Portugal.»⁹

É necessário notar que até meados do século XVIII não se dava importância ao registro do nome do impressor ou tipógrafo nas relações e inventários feitos na Península Ibérica, exceto quando se tratava de uma ação da censura inquisitorial sobre os impressos sem licença. Raramente as casas de impressor e de livreiro comerciantes aparecem indicadas, significando que não se considerava elemento partícipe da obra catalogada, e constando como dado secundário ao título, autor e dedicatória – dados realmente relevantes. Foi necessário esperar pela segunda metade do século XVIII, isto é, depois da devastação de Lisboa e outras localidades, e da criação da Real Mesa Censória, para que se escrevesse o primeiro trabalho histórico acerca da imprensa e da tipografia em Portugal. A *Memória para a História da Typografia Portuguesa do Século XVI* de António Ribeiro dos Santos (1745-1818) foi elaborada entre os anos de 1792 e 1814¹⁰, e instituiu um objeto que se tornou verdadeira obsessão dos bibliógrafos portugueses desde então: inventariar os impressos quinhentistas portugueses. Depois dele ainda vieram as empreitadas de fôlego de Francisco M. de Sousa Viterbo (1845-1910), *O movimento tipográfico em Portugal no século XVI: apontamentos para a sua história*¹¹;

⁸ Todavia, o que para uns significa a fuga dos livros e documentos, para outros significa a aproximação. Para os pesquisadores brasileiros, por exemplo, a conservação no Rio de Janeiro de uma coleção como a que pertenceu a Barbosa Machado corresponde a possuir uma parte da nossa própria história portuguesa. Para o assunto ver a obra de Lília Moritz SCHWARCZ, *A Longa Viagem da Biblioteca dos Reis. Do terremoto de Lisboa à independência do Brasil* (com Paulo Cesar de Azevedo e Angela Marques da Costa), São Paulo: Cia. das Letras, 2002; mais recentemente temos contado com as pesquisas coordenadas por Rodrigo Bentes MONTEIRO, cf. entre outros: «Recortes de memória: reis e príncipes na coleção Barbosa Machado» In. Maria Fernanda B. BICALHO e Maria de Fátima S. GOUVÊA (orgs.), *Culturas Políticas. Ensaio de história cultural, história política e ensino de história*. Rio de Janeiro, Mauad, 2005, pp.127-154.

⁹ Kenneth MAXWELL, *Marquês de Pombal. Paradoxo do Iluminismo*. Trad. São Paulo: Paz e Terra, 1996, p. 106

¹⁰ António Ribeiro dos SANTOS, «Memória para a história da typografia portuguesa do século XVI», na Oficina da mesma Academia, Lisboa, 1792-1814. *Memórias de literatura*, V. 8, (1814), pp.77-147. Disponível integralmente para consulta, em formato digitalizado, no site da Biblioteca Nacional de Lisboa.

¹¹ Francisco M. de Souza VITERBO, (1845-1910), *O movimento tipográfico em Portugal no século XVI apontamentos para a sua história*. Coimbra : Imprensa da Universidade, 1924. Também disponível em formato digitalizado.

e de Venâncio Deslandes, *Documentos para a história da tipografia portuguesa nos séculos XVI e XVII*¹² – exceção que merece ressalva porque avança pelo século XVII¹³.

É oportuno observar ainda que o interesse oitocentista em conhecer a produção das tipografias quinhentistas está também relacionada com a preocupação de historiadores, como Souza Viterbo, em identificar as primeiras atividades de caráter manufatureiro em Portugal. Nesse trabalho vemos a clara intenção em relacionar ao ofício da impressão as manufaturas de artilharia como as mais antigas técnicas de «industrialização» portuguesas, que passam a ser valorizadas pela elite intelectual num momento em que o debate sobre as razões do suposto atraso nacional estava em plena ebulição.

Com a ênfase aos estudos das prensas quinhentistas ou setecentistas – estas muito melhor documentadas –, qualquer trabalho que procure se debruçar sobre tipógrafos e impressores portugueses do século XVII esbarra, numa grande dificuldade: a limitada quantidade de estudos bibliográficos específicos relativos a esse século. Em comparação, abundam para todas as regiões e cidades onde existiram casas de impressores, catálogos, relações e inventários sobre obras e autores quinhentistas. Sequer notamos um esforço concentrado em fazer um levantamento por década, já que o volume de edições se multiplicou em projeção geométrica no século XVII, e muitas das fontes estão dispersas ou perdidas¹⁴.

Para além da grande incidência de estudos sobre o século XVI, a discussão dos eruditos acerca da localização do primeiro impresso em terras portuguesas, ou da incompletude dos catálogos bibliográficos existentes, ocupou grande parte das páginas escritas sobre o assunto entre 1930 e 1960. Essa obsessão, em certa medida, afastou e continua afastando muitos investigadores que tentaram compreender os mecanismos de divulgação de idéias, ou do controle delas, através dos impressos no reino e no Império.

Vale destacar, contudo, o empenho desenvolvido por investigadores da Universidade de Coimbra na tentativa de reunir as fontes relativas à Imprensa da Universidade, estabelecida a partir da transferência promovida por D. João III. Manuel Lopes de Almeida, José V. de Pina Martins e Jorge Peixoto foram responsáveis pela recolha, edição e análise de fontes dispersas acerca do estabelecimento dessa imprensa universitária, possuidora de um

¹² Venâncio Augusto DESLANDES, *Documentos para a história da tipografia portuguesa nos séculos XVI e XVII*. Lisboa, Imprensa Nacional/Casa da Moeda, 1988 [1881-1882]

¹³ Mais um caso da mesma época: Gomes de BRITO, *Notícia de livreiros e impressores de Lisboa na segunda metade do século XVI*, Lisboa, Imprensa Libânio da Silva, 1911; e mais recentemente: Maria Alzira Proença SIMÕES, (Introd., org. e índices) *Catálogo dos Impressos de Tipografia Portuguesa do século XVI. A Coleção da Biblioteca Nacional*, Lisboa, Biblioteca Nacional, 1989-90. Para uma relação praticamente completa desses catálogos, ver: Jorge Borges de MACEDO, «Livros impressos em Portugal no século XVI» In: *Arquivos do Centro Cultural Português*, IX, Paris: Fundação Calouste Gulbenkian, 1975, pp. 183-221, notas das pp. 193-4.

¹⁴ Daí a importância do trabalho pioneiro de Rita MARQUILHAS, op. cit.

estatuto específico. Graças, sobretudo, a Lopes de Almeida, foi possível ultrapassar a barreira temporal de 1600 e avançar um pouco mais na história da tipografia portuguesa¹⁵. Enquanto os demais permaneciam na época inicial, empregando de modo pioneiro novas abordagens¹⁶.

Foi em razão dessa intensa cobertura para a frágil imprensa do «século de Ouro» português que se voltou a análise de Jorge Borges de Macedo, aprofundando em termos qualitativos os empreendimentos anteriores de Souza Viterbo e de Joaquim Anselmo¹⁷. Partindo de uma perspectiva inspirada em Lucien Febvre¹⁸ e Fernand Braudel¹⁹, o estudo de Borges de Macedo procurou fugir aos tabus e lugares comuns da história do livro feita em Portugal até então. Ao extrair dos dados quantitativos informações que tentavam elucidar os quadros mentais predominantes nos meios letrados quinhentistas, Macedo identificou no livreiro um elo fundamental dessa cadeia que se articula em torno de fé, conhecimento, poder e sobrevivência, vigente em Portugal nos primeiros tempos da difusão dos objetos impressos. Para ele,

[...] o circuito comercial do livro envolvia a necessidade de centros e meios próprios de escoamento (o livreiro), também facilmente sujeitos, pela natureza da 'mercadoria', a vigilância. O apetite das encomendas, de pagamento mais garantido, também tornava os impressores especialmente atentos aos poderosos, delas promotores. Deste modo, a imprensa não foi, inicialmente, uma 'libertação' para o escritos ou para o público mas sim uma nova forma de pressão e exigência²⁰.

E mais adiante completa:

[...] os livros do século XVI, em Portugal, indicam sempre as preocupações majoritárias ou de força suficiente para, sem perigo, poderem atingir a publicidade. Dificilmente se pode compreender que um livro chegasse à

¹⁵ Manuel Lopes de ALMEIDA, «Livros, livreiros, impressores em documentos da Universidade», Coimbra, *Arquivos de Bibliografia Portuguesa*, 1966, Separata – Anos X-XI, N.ºs 37-48; «Livros, livreiros, impressores em documentos da Universidade», 1600-1649, Coimbra: Tip. da «Atlântida», 1964.

¹⁶ Jorge A. F. PEIXOTO, «Aspectos económicos do livro em Portugal no século XVI» In. *Gutenberg-Jahrbuch*, 1965, pp. 142-149 e «Os privilégios de impressão dos livros em Portugal no século XVI» In. *Gutenberg-Jahrbuch*, 1966, pp. 265-272.

¹⁷ MACEDO, op. cit.

¹⁸ Lucien FEBVRE e Henri-Jean MARTIN, *O aparecimento do livro*. Trad. Henrique Tavares Carneiro, Lisboa, Fundação Calouste Gulbenkian, 2000. A primeira edição francesa é de 1958, e praticamente não inclui a tipografia portuguesa em seus capítulos, gráficos e interpretações. Contudo, é explícita a influência desta obra sobre o estudo de J.B. de Macedo. Há também uma edição brasileira pela editora Hucitec.

¹⁹ Fernand BRAUDEL, *Civilização Material, Economia e Capitalismo. Séculos XV-XVIII*, Vol. 1: As Estruturas do Cotidiano. O possível e o impossível. Trad., São Paulo: Martins Fontes, 1995. Primeira edição francesa de 1979.

²⁰ Idem, ibidem, p. 188.

legalidade tipográfica se não acatasse a vigilância estadual ou de outras forças preponderantes ²¹.

Todavia, as mais recentes interpretações do papel da atividade tipográfica não ficaram restritas ao tão polêmico e desgastado conceito de *mentalidade*. Por volta de 1980 a história do livro começa a ser estudada em Portugal na perspectiva da chamada História Cultural, tendo como referência os trabalhos de Peter Burke, Robert Darnton e Roger Chartier. Um outro enfoque passa a ser dado para a história das práticas de leitura, uma espécie de «lado B» do livro impresso até então pouco conhecido. Essa linha de estudos lançou sementes, dando frutos em estudos importantes e necessários, considerados hoje pontos de partida para qualquer trabalho em torno das atividades ligadas aos livros na Época Moderna ²². Trabalhos como os de Rita Marquilhas e Jean-Frédéric Schaub ²³ procuram ainda abordar aspectos da cultura escrita, impressa e manuscrita, de modo a enriquecer as possibilidades de discussão em torno do Portugal seiscentista, letrado e semi-letrado, dialogando com a vertente da História da cultura escrita no Antigo Regime ibérico, representada por Fernando Bouza-Álvarez ²⁴ e António Castilho Gomes, entre outros.

No breve estudo que realizamos a partir dessas últimas abordagens, buscamos entender as relações construídas entre a monarquia e a imprensa, e de que modo elas se explicitaram durante a monarquia dual (1580-1640), com o aparecimento de um grande volume de obras impressas enquanto os Habsburgo reinaram as duas coroas, dado que os reinos de Portugal e Espanha assumiam posturas tão diferentes com relação à política de incentivo e controle das tipografias, casas de livreiros e demais elos da cadeia de produção, circulação e leitura. ²⁵

²¹ Idem, ibidem, p.189

²² Diogo Ramada CURTO, *O discurso político em Portugal (1600-1650)*. Lisboa: Centro de Estudos de História e Cultura Portuguesa, 1988; ou mais recentemente: «A história do livro em Portugal: uma agenda em aberto» In. *Leituras. Revista da Biblioteca Nacional de Lisboa*, S.3, n.ºs 9-10, outono 2001-primavera 2002, pp. 13-61

²³ Jean-Frédéric Schaub, *Le Portugal au temps du Comte-Duc d'Olivares (1621-1640. Le conflit de juridictions comme exercice de la politique*. Madrid: Casa Velázquez, 2001

²⁴ Alguns dos trabalhos de Fernando BOUZA acerca do tema são, *Portugal no Tempo dos Filipes. Política, Cultura e Representações (1580-1668)*, trad., Lisboa, Edições Cosmos, 2000; «Para qué imprimir. De autores, público, impressores y manuscritos en el Siglo de Oro», *Cuadernos de Historia Moderna*, n.º 18, Universidad Complutense de Madrid, 1997, pp. 31-50; *Del Escribano a la Biblioteca*. Madrid: Síntesis, 1992; *Comunicação, conhecimento e memória na Espanha dos séculos XVI e XVII*. Trad. Lisboa: Centro de História da Cultura, 2002; *Corre Manuscrito. Una historia cultural del Siglo de Oro*. Madrid: Macial Pons, 2001 ; «Cultura escrita e história do livro: a circulação manuscrita nos séculos XVI e XVII» In. *Leituras. Revista da Biblioteca Nacional de Lisboa*, S.3, n.ºs 9-10, outono 2001-primavera 2002, pp. 63-95

²⁵ Lembramos que o uso da palavra *imprensa* no singular e coletivo é inadequado para o século XVI, sobretudo numa monarquia em que o Rei atribuíam mercês e privilégios pessoais.

2. Apontes sobre aspectos da implantação da Imprensa em Portugal: o século XVI

É polêmica a discussão em torno dos primeiros livros impressos em Portugal, já que as oficinas dos impressores foram instaladas por estrangeiros itinerantes ou de permanências temporárias, dificultando o estabelecimento de datas e de lugares em que teria ocorrido o nascimento da atividade. Essa dificuldade em precisar data e local é a mesma que impede um conhecimento pontual de qualquer outra atividade que, como a imprensa, estava impregnada da experiência de fluida fixação dos artesãos medievais como ferreiros, sapateiros, seleiros, etc. Estes, entretanto, organizados em corporações, podem ser mais facilmente localizados por meio das fontes convencionais referentes à municipalidade do que os impressores, novos e raros nas cidades da Península Ibérica até a última década do século XV. A tênue importância dada à atividade nos seus primórdios – daí possivelmente decorra a ausência de fontes volumosas que documentem o seu princípio – faz com que ocorram largos embates acadêmicos cada vez que se procede a localização de um incunábulo desconhecido ou ainda não identificado. Por isso, não pretendemos neste artigo enveredar pelo terreno de problemática tão espinhosa, embora fundamental, da datação de livros raros e da origem da tipografia em Portugal²⁶. Por esta razão adotamos a atual ordem cronológica de implantação das tipografias no reino no final do século XV: Faro-1487; Chaves-1488/89; Lisboa-1489; Leiria-1492; Braga-1494 e Porto-1497²⁷.

Como foi apontado, o interesse deste estudo está colocado na reflexão em torno das relações construídas entre a coroa de Portugal e as casas de impressores, tipógrafos e livreiros, na tentativa de identificar momentos em que a atividade foi reconhecida, incentivada e atraída para a esfera do poder régio antes de 1580 e ao longo da vigência da monarquia dual. Para tal, optamos por realizar um percurso inicial, estancando nos momentos em que se pode perceber a existência, mais ou menos intensa, dessa conexão desde o reinado de D. Manuel I até o de D. Henrique. O primeiro caso conhecido dessa natureza vincula, em 1508, os privilégios concedidos pelo rei D. Ma-

Como veremos, embora exista já um sentido corporativo para os impressores portugueses quinhentistas, jamais poderiam ser entendidos como uma categoria profissional naquele momento. Entretanto, o termo foi adotado aqui com as devidas ressalvas, para indicar existência da atividade de produção e comercialização de objetos impressos, relativizando sua conotação profissional e corporativa.

²⁶ Para uma localização dos estudos acerca dessa questão ver os artigos de A. H. de Oliveira MARQUES, «Alemães e impressores alemães no Portugal de finais do século XV», e João José Alves DIAS, «Os primeiros impressores alemães em Portugal», In. *No Quinto Centenário da Vida Christi. Os primeiros impressores alemães em Portugal*. Lisboa: Instituto da Biblioteca Nacional e do Livro, 1995, pp. 11-14 e 15-27, respectivamente.

²⁷ FEBVRE e MARTIN, op. cit, N.R. ao pé da p.247

nuel I ao impressor alemão, anteriormente estabelecido em Sevilha, Yacobo Cromberger.

Dom Manuel, rei de Portugal e Algarves. A quantos esta nossa carta virem fazemos saber que, havendo-nos respeito ao que em sua petição diz Yacobo Cromberger alemão imprimidor de livros, e como per nosso mandado nos veio servir a estes Reinos, e quão necessaria é a nobre arte de impressão neles pera o bom governo, porque com mais facellidade e menos despesa os ministros de justiça possam usar de nossas leis e ordenações e os sacerdotes possam administrar os sacramentos da madre santa igreja. E querendo fazer graça e merce temos por bem que o dito Yacobo Cromberger e todos os outros imprimidores de livros que nos ditos nossos Reinos e senhorios atualmente usarem a dita Arte de impressão tenham e hajam aquelas mesmas graças privilegios liberdades e honras que ham e devem aver os cavaleiros de nossa casa por nós confirmados, posto que não tenham cavalos nem armas segundo ordenança; E que por tais sejam tidos e avidos em toda parte, com tal entendimento que os ditos imprimidores que ora sam e per o tempo forem em estes Reinos e senhorios que do dito privilegio ouverem de gozar tenham de cabedal duas mil dobras douro. E mais que sejam cristãos velhos sem parte de mouro nem de judeu nem sospeita de alguma heresia nem tenham incorrido em infamia nem em crime de leza-majestade, E doutra maneira não, Porque assim o ei por mais serviço de nosso Senhor e bem destes nossos Reinos pelo perigo que pode aver neles se semearem algumas heresias por meio de livros que assim imprimirem. E mandamos a todos officiais e pessoas dos ditos nossos Reinos e senhorios a que esta nossa carta for mostrada e o conhecimento dela pertencer que aos ditos imprimidores, que o dito cabedal e as mais cousas tiverem e delas usarem em prol destes nossos Reinos e senhorios, guardem o dito privilégio, honras e liberdades assim e tão compridamente como em esta nossa carta é conteúdo sem dúvida nem embargo algum que a ele lhe seja posto, porque assim é nossa merce. Dada em nossa vila de Santarém a XX dias de fevereiro, Alvaro da Maya a fez, ano de nosso senhor Jesus Christo de mil e quinhentos e oito anos²⁸.

Quando esta mercê foi concedida a Y. Cromberger, e por extensão a todos os impressores atuantes em seus reinos e senhorios, fazia pouco mais de vinte anos que se estabelecera a primeira oficina tipográfica em Portugal, na cidade de Faro, e menos de sessenta desde a criação das primeiras prensas em Mainz, a célebre cidade onde Gutemberg inventou a técnica. Mas, como se sabe, D. Manuel I não foi apenas um incentivador da fixação dos impressores, foi também o precursor do uso da tipografia a serviço da monarquia para a difusão de ordenações régias, mandando imprimir as *Ordenações do Reino* em 1512-14 nas oficinas de Valentim Fernandes, também alemão e privilegiado pelo rei. São conhecidas outras obras que receberam privilégio de D. Manuel I antes do concedido a Cromberger²⁹, mas este especialmente

²⁸ [Chancelaria de D. Manuel, livro V, fol. 6v], Venâncio DESLANDES, op. cit., edição de 1988, pp. 36-37

²⁹ Jorge A. F. PEIXOTO analisou 80 documentos de privilégios concedidos a impressores em Portugal durante o século XVI. «Os privilégios de impressão dos livros em Portugal no século XVI», op. cit.

determina que o privilégio ficava instituído a todos aqueles que «atualmente usarem a dita Arte de impressão», isto é, cria uma nova categoria passível de privilégios e mercês específicos.

Supõe-se que a maioria dos impressores que chegaram a Portugal a partir de 1508 tenha sido atraída por três fatores, basicamente: 1. a Igreja; 2. o Rei; 3. a facilidade de mercados na orla do Mediterrâneo e no Novo Mundo. Por isso, muitos dos que passaram por Portugal ao longo do século XVI aspiravam receber a mercê e o privilégio como *Impressor d'El Rei*, ou atuar como livreiro de um arcebispo ou cardeal, ou mesmo abrir sua tenda em local acessível para os mercadores que partiam em direção às terras das conquistas. Nesse tempo a Universidade localizava-se ainda em Lisboa, fato que certamente atraía muitos pequenos livreiros interessados em um grupo garantido de consumidores de impressos, embora não existam documentos comprobatórios do interesse real da população da cidade na aquisição de livros naquele século.

Para Jorge Peixoto, também os motivos que levaram à solicitação de privilégios por parte de impressores, autores e herdeiros, são de ordem material, tais como «gastos, investimentos de material e de capital, cujo lucro – quando o havia – demorava a chegar-lhes às mãos, com um período mais ou menos longo para a recuperação do investimento.»³⁰ Nesse sentido, cabia ao rei favorecer essa sobrevivência material às custas dos impressos, uma ação bastante relevante quando se trata de uma monarquia envolvida com atividades de comércio e exploração mais complexas naquele momento do que o incentivo às artes e ofícios do reino. Parece, entretanto, que o comércio das especiarias e os privilégios da impressão não estavam assim tão afastados³¹.

³⁰ Idem, p. 268.

³¹ Um exemplo explícito dos cruzamentos existentes entre as diversas atividades ligadas ao mercado é dado por Arthur ANSELMO: Em 21/02/1503, D. Manuel nomeou o impressor Valentim Fernandes seu *coutier* dos negociantes alemães em Lisboa, desempenhando a função de notário. Era próximo do comerciante Simon Seitz, representante da sociedade comercial *Anthon Welser, Konrad Vöhlin et Conapgnie*, a primeira firma estrangeira a se estabelecer na capital portuguesa para fazer comércio de especiarias. Welser era sogro de Konrad Pentinger, amigo e correspondente de Valentim Fernandes. Todos os privilégios alcançados por Fernandes decorrem, na interpretação de Anselmo, de sua nomeação como *coutier* dos comerciantes alemães. Todavia, nem sempre as vantagens eram suficientes para ressarcir os gastos. Um caso exemplar é o da primeira edição das *Ordenações Manuelinas*, tão dispendiosa que D. Manuel precisou pagar uma parte em Pimenta, que alcançava grande preço e seria vendida facilmente por Valentim Fernandes aos seus amigos alemães. Além disso, depois de concluídos os 5 volumes, restava ainda uma dívida considerável, paga pelo rei em carregamentos de Maças (noz-moscada). Arthur ANSELMO, «L'activité typographique de Valentim Fernandes au Portugal (1495-1518)» In. *L'Humanisme Portugais et l'Europe: Actes du XXI^e Colloque International d'Études Humanistes*, (Tours, 3 a 13 juillet 1970), Paris, Fondation Calouste Gulbenkian, Centre Cultural Portugais, 1984, pp. 806-812.

A criação do Tribunal do Santo Ofício por D. João III em 1546, e com ele o aparecimento da censura preventiva em 1540, frustrou as aspirações desses novos empreendedores até então protegidos pelo privilégio de D. Manuel. Aos poucos, impressores e livreiros foram se submetendo ao controle exercido pelos dominicanos, que sob as ordens do Cardeal D. Henrique desempenhavam o papel de verificadores do conteúdo das obras impressas e vendidas em Portugal. Na mesma direção, o rei concedeu o monopólio das tipografias do Oriente aos padres da Cia. de Jesus, que passaram a controlar a atividade nas terras do Oriente a partir de Goa e Macau.

Nas possessões da África e da América as tipografias foram proibidas também como medida de controle preventivo da divulgação das heresias e de idéias desviantes³². Vale ressaltar que nesse terreno das possessões ultramarinas o rei sequer decidiu acerca da atividade, deixando a cargo da Igreja todo o seu controle. Em Goa a tipografia foi criada em 1556, em Macau no ano de 1588 e no Japão as primeiras oficinas surgem em 1590³³. Também a navegação foi incorporada na prática da censura, tendo sido designados visitantes para as alfândegas e as naus estrangeiras no intuito de vigiar a entrada de livros heréticos.

Os Índices de Livros Proibidos elaborados em Roma, Espanha ou Portugal, começam a correr entre as mãos dos inquisidores, preocupados em identificar por métodos precisos as idéias desviantes, erros e enganos. Há algum tempo I.S. Reváh discutiu e analisou os índices que vigoraram em Portugal de 1547, 1551, 1559, 1561, 1564, 1581, 1597 para o século XVI. No XVII o de 1624, sob os Filipes, estabelece uma atualização cada vez mais difícil de se proceder devido ao aumento de obras impressas nos reinos onde não existia censura³⁴. Nota-se assim que a instituição da censura preventiva, e com ela o controle da atividade tipográfica, devido ao seu caráter de vigilância e punição, leva, por outro lado, à criação de uma série de crimes e delitos relacionados às proibições, tais como as remessas de livros clandestinos entre cargas de alimentos e outros objetos, ou ainda lançamento de edições com datas e locais de impressão alterados no intuito de disfarçar conteúdos. Também a fiscalização das alfândegas criava conflitos de jurisdições, pois os fiscais alfandegários sentiam-se invadidos pela presença dos

³² Na Espanha a situação era um pouco diferente, já que o imperador Carlos V designou um impressor experiente, estabelecido em Sevilha, para criar a primeira tipografia na América, instalada no México a partir de 1532 por um membro da família de Yacobo Cromberger, o privilegiado de D. Manuel, e sob a direção de Juan Pablos.

³³ Charles R. BOXER, *O Império Colonial Português (1415-1825)*. Trad. Lisboa: Edições 70, 1981; e «A tentative check-list of Indo-Portuguese imprints», In: *Arquivos do Centro Cultural Português*, Vol. IX, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1975, pp. 567-599. Também Manuel Cadafaz de MATOS, *A tipografia quinhentista de expressão cultural portuguesa no Ocidente (Índia, China e Japão)*, Lisboa, Tese de doutoramento, 1997.

³⁴ I. S. REVAH, *La Censure Inquisitoriale Portugaise au XVI^e siècle*, Lisboa, Instituto de Alta Cultura, vol. 1, 1960

visitadores do Santo Ofício, surgindo tensões que chegaram ao nível mais elevados das decisões³⁵. Já no conjunto de fontes compiladas e impressas por António Baião a existência desses delitos ficava evidente quando, por uma ordem de 1550 são comutadas as penas de excomunhão e multa para os livreiros e excomunhão para oficiais da alfândega de Lisboa, em relação a casos de retirada de livros proibidos:

[...] a todos os livreiros desta cidade e a cada um deles que sob pena de excomunhão e de cinquenta cruzados que daqui em diante não tirem livros dessa alfândega nem os recebam doutra nenhuma parte sem licença do dito padre mestre e estar presente um oficial da Santa Inquisição e a vos sor. Provedor e escrivães e oficiais dessa alfândega pedimos por mercê e autoridade apostolica lhe mandamos sob pena de excomunhão que sim o cumpram e lhes não deixem tirar nenhuns livros sem estar presente o dito oficial da Santa Inquisição ou outra pessoa que o dito padre mestre frey Jeronimo la mandar pera isso especialmente³⁶.

Quanto ao além-mar, a necessidade da clandestinidade certamente favoreceu a desaparecimento de fontes que atestem o envio de impressos, gravuras e manuscritos entre o Brasil e Portugal³⁷.

Diante da evidência dessa mudança de rumos nas relações entre a Coroa e as casas de impressores, que passam a ser intermediadas pelo Santo Ofício a partir de 1540, fica cada vez mais difícil adotar para Portugal, e mesmo para Espanha, a afirmação de Lucien Febvre e de Henri Jean-Martin a propósito da dificuldade da Igreja em estabelecer seu poder sobre a atividade tipográfica no século XVI. Para estes autores «a Igreja não podia assumir, ao tempo da imprensa, o papel que desempenhara para difundir os textos na época dos manuscritos.»³⁸ De fato, sendo a imprensa uma espécie de manufatura cujo produto circula pela via do mercado exige um sistema diferente que objetiva, em última instância, o ganho, prática com a qual o clero não estava envolvido nos tempo da produção de manuscritos medievais. Entretanto, percebe-se que em Portugal essa possibilidade do ganho só era permitida mediante a submissão às regras estabelecidas pelo Tribunal do Santo Ofício, com sua estrutura de censores razoavelmente organizada e distribuída pelas cidades principais do Reino, ou seja, também aos impressores

³⁵ Manuela DOMINGOS, «Visitas do Santo Ofício às naus estrangeiras: Regimentos e quotidianos», *Revista da Biblioteca Nacional*, Lisboa, S.2, vol. 8, nº 1, jan-jun. 1993, pp.117-229.

³⁶ António BAIÃO, «A Censura Literária Inquisitorial» In. *Boletim da Segunda Classe da Academia das Ciências de Lisboa*, nº 12 (1917-1918), p. 485.

³⁷ A esse respeito tive a oportunidade de tratar da correspondência do Códice Severim de Faria existentes na Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro, Ana Paula Torres MEGIANI, «Conexões e informantes entre Portugal e as partes do Império no tempo dos Filipes: o circuito do Chantre Manuel Severim de Faria» In. *Anais do Congresso Internacional O Espaço Atlântico de Antigo Regime: Poderes e Sociedades*. No prelo.

³⁸ FEBVRE e MARTIN, op. cit., p. 234.

ficara interdito lucrar com a venda de qualquer objeto impresso. As casas de impressores que buscassem o negócio eram obrigadas a imprimir obras que não ofendessem o bem da fé verdadeira, e por isso ansiavam pelos privilégios de exclusividade para imprimir obras de grande circulação na época. Só assim os livros poderiam ser adquiridos por um público maior de leitores, que entretanto ainda era muito incipiente. De certo modo, recorrer ao privilégio real ou às edições clandestinas eram meios eficazes que compensavam os limites impostos pelo controle inquisitorial.

Um processo que exemplifica essa dificuldade ocorreu contra o impressor João Blavio, alemão, preso pelo Tribunal em 1561³⁹, acusado de imprimir umas bulas falsas para ganhar dinheiro. Consta do relato do processo que quando o meirinho do Santo Ofício foi à casa de João Blavio não encontrou nada que o acusasse, exceto trabalhos em andamento, e «alguns livrinhos impressos que se vendiam para o gasto das pessoas que na impressão trabalhavam». Isso mostra como a atividade, que apresenta sua própria estrutura de divisão de trabalho, e faz do produto do ofício o ganho dos aprendizes, estava em fase de intenso controle vigiada nos seus mínimos detalhes.

Paralelamente às dificuldades de impressão livre estabelecidas pelo Santo Ofício, a transferência da Universidade para Coimbra por D. João III desde 1537 geraria uma nova condição de vínculo entre impressores e conhecimento institucionalizado, além da garantia certa de consumidores, pois os tipógrafos e livreiros da Universidade recebiam privilégio específico, relativamente superior àqueles que atuavam em outras partes do reino⁴⁰.

Mas, além do rei D. João III e do cardeal inquisidor D. Henrique, também a rainha D. Catarina teve a sua participação no processo de enquadramento da atividade tipográfica aos moldes da monarquia portuguesa quinhentista. Em 1560 a rainha faz a concessão de um privilégio de administração da *fabriqueira* à Confraria dos Livreiros como seus legítimos donatários, na carta de doação do seu Padrão Real à Igreja de Santa Catarina do Monte Sinai da Corporação dos Livreiros⁴¹. A partir desse momento, cruzam-se, pela doação régia, a elite letrada do reino e a atividade de impressores e livreiros, que passa nessa altura a ser associada ao regimento de uma

³⁹ O processo de João Blavio está publicado no *Boletim da Segunda Classe da Academia das Ciências de Lisboa*, n.º 7 de 1913 e foi mencionado por Isaías da Rosa PEREIRA, «Livros, livreiros e impressores na Inquisição de Lisboa nos séculos XVI e XVII» In: *Miscelânea de Estudos Dedicados a Fernando de Mello Moser*, Comissão Científica do Departamento de Estudos Anglo-Americanos da Faculdade de Letras de Lisboa, Lisboa, 1985, p. 217.

⁴⁰ As condições de ganho e os privilégios relacionados à atividade tipográfica em Coimbra estão em ALMEIDA, op. cit e analisadas em FONSECA, op. cit.

⁴¹ Ver, Diogo R. CURTO, op. cit, 1988, p. 126-127, nota 124. Segundo informações de António Borges COELHO, a freguesia de Santa Catarina não reunia moradores artesãos impressores, nem comerciantes livreiros. Sua população era formada por pessoas ocupadas em outros ofícios. *Quadros para uma viagem a Portugal no séc. XVI*. Lisboa: Caminho, 1986, pp. 75-77.

confraria de leigos. Os documentos publicados por Maria Brak-Lami Barjona revelam que o cargo de Juiz ou Mordomo-mór da Real Confraria de Santa Catarina esteve ocupado por indivíduos letrados e de altas famílias da corte régia, desde o momento de sua criação, mas sobretudo a partir da doação da rainha, pois o juiz deveria ser *fidalgo e nobre*, e «para dar existência desafogada à irmandade, os monarcas determinavam que houvesse número igual de irmãos nobres e irmãos livreiros, mas os irmãos de número nobres não serão mais de trinta e três»⁴², Não há casos, portanto, de livreiros ou impressores ocupando o título, aparecendo somente em algumas das sessões para eleição do Juiz da Confraria, como em 1567, quando trinta membros assinaram um compromisso do juiz D. Álvaro de Castro, dezessete eram nobres e treze eram livreiros⁴³.

É oportuno observar que, de acordo com os mencionados estudos de Jorge Borges de Macedo, nota-se a intensificação das atividades tipográficas em Portugal entre 1556 e 1570, correspondendo ao primeiro grande pico de produção desde o início do século XVI. Assim, é possível afirmar que a censura preventiva e a integração da tipografia a uma confraria de fidalgos concorreu para o incremento da atividade; resta saber se aumentando a produção, houve também crescimento da circulação e do mercado. Infelizmente não foram localizados dados que possam ser cotejados no sentido de confirmar essa hipótese. O que se conhece é que o ritmo de produção decaiu em seguida, entre os anos de 1571 e 1580, voltando a crescer e atingindo seu ponto máximo do século entre 1586 e 1590⁴⁴.

Outros motivos aparentemente mais banais também podiam contribuir para o decréscimo no volume das publicações, tais como a falta de papel, que atravancava até mesmo o serviço dos revedores e escrivães do Santo Ofício. Em um parecer sobre livros um revedor de São Roque acrescenta depois de emitir seu juízo.

«[...] E prover-me de bom papel, que gasto agora mais, com os do nosso catalogo e espurgatorio que vou pondo em limpo [...] E fica me reservado dar me v.m. Reis, que o papel são linhas pera a costura do Santo Officio, que me não he justiça, que S. Roque as ponha de casa.»⁴⁵

Foi o neto de D. João III e D. Catarina, o rei D. Sebastião, cujo nome está associado aos livros desde que Luís de Camões lhe dedicou a primeira edição dos *Lusíadas* em 1572, também o primeiro rei de Portugal a criar um controle prévio sobre a atividade tipográfica no âmbito do Desembargo do Paço. A medida configurou a tríade de instâncias censórias que se manti-

⁴² Maria Brak-Lamy Barjona de FREITAS, «A Real Irmandade de S^{ta} Catarina da Corporação dos Livreiros e os seus Juizes Nobres, *Separata de 'O Instituto'*, vol.110º. Coimbra: 1947, p. 5.

⁴³ idem, p. 7.

⁴⁴ MACEDO, op. cit., gráfico da p. 197.

⁴⁵ BAIÃO, op. cit., doc. *Parecer a respeito d'um livro de P^e Soares*, p. 510.

veram ao longo de mais de dois séculos: a censura régia, no Desembargo do Paço, e a eclesiástica, formada pelo Ordinário da Diocese da Impressão, e pelo Conselho Geral do Santo Ofício. Segundo I.S. Reváh: D. Sebastião não se contenta em editar uma lei, em junho de 1571, contra os detentores de livros heréticos. Por um alvará de 1576, ele exige que nenhum livro seja impresso, mesmo que tenha sido examinado e aprovado pelos deputados do Santo Ofício, sem ter passado pela censura dos Desembargadores do Paço»⁴⁶. Contudo, não são conhecidos exatamente os estatutos dessa nova instância censória.

A crise dinástica de 1578/80 fez de Portugal um reino sem Corte por sessenta anos. Todavia, tinham sobrevivido os elementos dos quais certamente o mais forte era o Santo Ofício. Os dois anos em que reinou o Cardeal D. Henrique foram de afirmação das imposições acima relacionadas, e por ter sido ele o próprio criador do Tribunal e da Censura preventiva, não haveria de dar agora liberdade aos que queriam imprimir por sua própria conta e risco. Em 1580 a cabeça e o braço direito do reino, Coroa e Inquisição, encontravam-se, efetivamente, no mesmo corpo real. A morte do cardeal-inquisidor-rei, todavia, não abalou essa comunhão.

3. Filipe II: a formalização da União e os Impressores

Não cabe aqui retomar a discussão em torno da legitimidade de Filipe II de Espanha à Coroa de Portugal, pois o assunto foi tratado com a devida profundidade em diversos trabalhos⁴⁷. Porém, parece essencial que seja levada em conta a intensa preocupação de Filipe II no tocante à questão dos impressores e da censura, prontidão herdada de seu pai o imperador Carlos V, autor da encomenda do primeiro Índice de Livros Proibidos da história do Ocidente de que se tem notícia.

Devemos, portanto, perguntar se a tipografia teve em Portugal um incremento a partir da União Ibérica. De fato essa hipótese se confirma, tal como já foi mostrado, pelos dados quantitativos analisados por Jorge Borges de Macedo, levando à idéia de que Filipe II (1581-1598) e principalmente Filipe III (1598-1621) seriam altamente incentivadores da impressão nos reinos ibéricos e em suas conquistas ultramarinas, tanto em língua portuguesa quanto em castelhana, utilizando os impressos como mecanismo de exaltação da Corte e da Realeza. Ao longo das seis décadas em que reinaram, não só a religião e a teologia multiplicaram-se em letras manuscritas, como passaram pela reprodução técnica; além disso também o conhecimento prático dos relatos de viagem, relações de jornadas, narrativa e história,

⁴⁶ I.S. RÉVAH, op. cit., p.27

⁴⁷ Ana Paula T. MEGIANI, *O Rei Ausente. Festas e Cultura Política nas visitas dos Filipes a Portugal*. São Paulo: Alameda/FAPESP/Cátedra Jaime Cortesão, 2004.

filosofia, teatro, novelas poesia e, sobretudo, a literatura encomiástica e panegírica de Filipe III. É inegável que o patrimônio bibliográfico ibérico andou em ritmo galopante nesses anos, e algumas hipóteses podem ser levantadas a partir dessas constatações no tocante à interferência do poder real sobre a publicação de livros.

Primeiramente, desponta a necessidade premente de combater a heresia protestante, que cada vez mais avançava suas trincheiras sobre a península por meio do envio de obras impressas ou transportadas clandestinamente, explicitada, por exemplo, na seguinte ordem:

Carta de S.^a aos Inq^{es} de Evora em 26 de julho de 1590

Inquisidor da cidade de Evora o Cardeal arquiduque vos envyo muito saudar dos padres da Companhia que os hereges de Olanda e (–) envião a estes reynos muita copia de livros em lingoagem de sua tão nefasta e pera virem mais incubertos os mettem em pipas de biscouto, e nas de agoa e cerveja ou misturados com outras mercadorias, e por ser este negocio da qualidade e importancia que temos entendido, convem muito accudir-se a isso com muita brevidade e diligencia. Vos encomendo que logo escrevais aos visitadores das naos estrangeiras dos portos de mar desse distritto e onde não ouver visitadores ao ordinario, encarremos ao Srs. Muy encarrecidamente que fação todas as diligências e examine em as naos que alli viessem das dictas partes pera se saber o que nisto passa e se ... aos mallifícios que dahi podem resultar, e tambem escreveys aos officiais das alfandegas encomendandolhes de minha parte e da do S. Off^o que dem toda a ordem e ajuda que pera isso cumprir, e do que neste caso fizerdes e dos mays que nelle succeder e nos pareceres ... me avisareys per vossa carta, de Lix^a 26 de julho 1590 ⁴⁸.

Um incentivo à impressão de textos de autores portugueses e espanhóis seria a arma adequada para travar o combate dos discursos e argumentos contra esta ameaça, somando-se aos púlpitos e à vigilância. Na mesma direção, a perseguição ao judaísmo se intensifica, por sua vez também difundido pelos tipos móveis.

Uma segunda possibilidade consiste no próprio modo de governar da monarquia hispânica, estruturada em células intercomunicantes, onde o registro das chancelarias e a comunicação com os membros dos conselhos tinham de ganhar eficácia e rapidez. Foi Filipe II quem adotou, efetivamente, a prática de mandar imprimir leis, pragmáticas, e toda sorte de determinações para que fossem espalhadas sem erro nem demora pela imensa extensão do Império, do México ao Japão. Para isso, aperfeiçoou a experiência de D. Manuel e fortaleceu a figura do Impressor Régio, como foi o caso da família Craesbeck. Também a vigilância em torno da literatura política foi exercida, sobretudo contra as ondas de textos favoráveis a D. António e aos de teor sebastianista que já começavam a surgir em Portugal ⁴⁹.

⁴⁸ IAN/TT. CGSO, Cadernos do Promotor, livro 92, fol. 20r.

⁴⁹ Nesse sentido ver António OLIVEIRA, «A Censura Historiográfica no Período Filipino. Uma nota para o seu estudo» *Revista Portuguesa de História*, Tomo XXII, Faculdade de Letras

Contudo, é necessário apresentar uma ressalva ao protagonismo filipino em relação à tipografia portuguesa. Em Portugal não era necessário organizar a atividade, pois, como foi demonstrado ela já estava devidamente instituída, reconhecida, privilegiada e, sobretudo, controlada. Prova disso é que em 1588 Filipe II reproduz na Chancelaria Régia e nas Ordenações o Alvará de D. Sebastião de 1578, conservando a censura do Desembargo do Paço, e agravando as penas contra os infratores em «até 200 cruzados, e dois anos de degredo para um dos Lugares d'Além.»⁵⁰

A declarada preocupação favorece as colocações anteriores, pois, aumentando a produção de livros em Portugal ao longo do terceiro quartel do século XVI ficaram sobrecarregados os inquisidores, o que provoca o fortalecimento da função mas também as responsabilidades dos revedores de livros. O crescimento e alastramento da atividade pelos quatro cantos do reino e do império exigem uma rede maior e mais eficaz de revedores, em colaboração com a censura do Desembargo do Paço. Também nos documentos publicados por Venâncio Deslandes pode-se verificar que, entre 1580 e 1640 a intervenção régia foi constantemente solicitada para a concessão de privilégios e mercês para a impressão de livros dos mais variados gêneros e assuntos. Um dos casos escolhidos demonstra a intersecção de poderes:

Eu, el Rey faço saber aos que este alvará virem que João Lopes, livreiro do arcebispo de Lixboa, me enviou dizer per sua petição que o dito arcebispo queria mandar emprimir as *Constituições* de seu arcebispado, e o *Sinodo provincial* que ultimamente se celebrou no dito arcebispado, e o *Calendario dos santos* de que se n'elle deve rezar, e o *Ceremonial dos Sacramentos*, e as *Rezas do rezar Romano*, e o *Ceremonial das misas*, o que tudo fora visto e aprovado pelo samto officio e pelo dito arcebispo. E porque as impreções nestes Reinos herão muito custosas, me pedia lhe concedesse privilegio que nenhuma outra pessoa podese imprimir os ditos livros nestes Reinos nem trazer de fora d'elle impresos sob as penas e pelo tempo que ouvese por bem. E visto seu requerimento e o serviço de nosso senhor que se podera seguir nos ditos livros serem impresos, ei por bem e me praz que pessoa alguma de qualquer calidade que seja por tempo de dez annos, que começarão da feitura deste alvará em diante, possa imprimir nem vender nenhum dos ditos livros... Lisboa, 10 de junho de 1588. [Chancelaria de D. Filipe I, Privil, liv. V, fol 203 V]⁵¹.

O caso de João Lopes congrega as instâncias existentes em todos os sentidos. Sendo livreiro do arcebispo está diretamente ligado ao ordinário eclesiástico; as obras para as quais solicita privilégio estão, por ele e pelo Conselho Geral, aprovadas; o livreiro deixa claro que precisa do privilégio para pagar os custos altos da atividade em Portugal – pelo menos é o que o

da Universidade de Coimbra, 1985, pp. 172-184 e *Poder e oposição política em Portugal no Período Filipino (1580-1640)*, Lisboa, DIFEL, 1991.

⁵⁰ I. S. RÉVAH, op. cit., p. 29.

⁵¹ DESLANDES, op. cit., p. 133. E o privilégio foi concedido por mais dez anos em 1597, idem, p. 134.

solicitante alega –; finalmente, cabe ao Alvará Régio encerrar a demanda.

4. Mercado e Perseguição: a sobrevivência dos Impressores e Livreiros

Em 1606 o aumento da produção de impressos clandestinos pela necessidade de sobrevivência dos negócios dos impressores e livreiros, ao lado do avanço protestante que ameaçava as monarquias católicas com a veiculação de idéias proibidas, provocam uma nova onda de visitas às tipografias e tendas de livros em Lisboa, Coimbra, Évora, Porto e outras, documentada detalhadamente. Na *Instrução e Regimento para os Revedores que ham de visitar as livrarias por comissão e mandado do senhor Inquisidor geral* são arrolados criteriosamente os procedimentos das visitas, inclusive com a maneira de saber se os livros eram defesos ou não:

E vendo os livros verão as materias de que tratão e os em que não ouuer perigo nem suspeita deles e que ja forão revistos e for claro que os podem ter e vender, iram pondo a hua parte, e os outros principalmente que tratarem de religião e costumes, que forem prohibidos no Cathalogo farão a outra parte, e os mandarão levar á Inquisição, ou os porão em algum cofre ou caixa, e tomarão as chaves, e alem disso lhos averão por entregues para os entregarem quando lhe forem pedidos pera serem revistos e o mesmo se fará nos que ouuerem de ser correctos conforme o cathalogo [...]. Para se executar e cumprir o que nesta parte se manda e he necessario deve de aver tanto numero de revedores que possam visitar dois cada livraria das grandes, e que a estes acompanhem dois familiares que assistam e estejam ahi continuo todo o tempo, que visitarem e fação o que por elles for mandado ⁵².

Nessas alturas de 1606 o elo mais fraco da cadeia parece ser realmente o impressor e livreiro. Em toda a documentação verificada, manuscrita e impressa, que se refere às visitas de livrarias e oficinas, são eles que sofrem as punições ou advertências. Qualquer apreensão de obras clandestinas, ou impressas sem licença, levavam o visitador primeiro aos locais de venda ou de impressão, geralmente concentrados numa mesma região das cidades.

Em contrapartida cresce a importância, durante o período da União Ibérica, do *status* de Impressor D'El Rei, tornando-se privilegiado vitalício com a concessão do título e da mercê de imprimir tudo o que se referisse à Casa Real, aos conselhos e aos autores também privilegiados pelo rei ⁵³.

Também nessa esfera mais próxima da Coroa os conflitos eclodem. Em 1618 foi apreendido das mãos de um cego cristão velho chamado Manuel Marques um maço de papéis impressos sem licença, com imagem e oração de Nossa Senhora de Penha de França, e outros, que ele vendia nas ruas

⁵² António BAIÃO, pp.494-495. IAN/TT – Inquisição de Évora, livro 210 fols.

⁵³ Cf. meu estudo, Ana Paula T. MEGIANI, «A escrita da festa: os panfletos das Jornadas Filipinas a Lisboa de 1581 e 1619», in. JANCÓS, István e KANTOR, Iris, (orgs.) *Festa: cultura & sociabilidade na América Portuguesa*, São Paulo, Imprensa Oficial/ Hucitec/ Edusp/ Fapesp, 2001, vol. II, pp. 639-653.

de Lisboa. Ao ser inquirido o cego acusa o impressor António Álvares de imprimi-los, e afirma tê-los comprado há mais de quinze anos. O Tribunal então chama o impressor e o adverte de que nunca mais imprima sem licença. É intrigante que, tendo o cego dito a verdade, o crime possa ter ocorrido durante tanto tempo sem ser percebido,.

Vinte e três anos depois, em 1641, é chamado ao Tribunal novamente António Álvares, desta vez filho do anterior e alçado à categoria de livreiro D'El Rei, acusado de imprimir uma *Relação do General Dom Gastam Coutinho sobre a entrada do exército de Entre Douro e Minho na região da Galiza*. A reincidência da casa de impressores abre então uma discussão importantíssima, pois o acusado alega ter a licença do rei para imprimir a tal *Relação*, enquanto o Tribunal alega não ser a licença suficiente, pois deveria possuir também as licenças dos Revedores do Tribunal. Quando questionado António Álvares sobre se achava que o Santo Ofício tinha jurisdição sobre o rei na questão das censuras, respondeu o impressor que sabia não terem os reis poderes eclesiásticos, mas que sempre imprimira documentos por ordem d'El-Rei sem pedir licença ao Santo Ofício e também seu pai assim o fizera, podendo provar com documentos que possuía⁵⁴.

Ora, a dúvida que emerge do mal entendido, ou intencionalidade, da atitude do impressor nos impede, efetivamente, de saber se também ele dizia a verdade. De qualquer modo, ele alega que tem praticado a impressão somente com as licenças d'El-Rei há mais de vinte anos, pois com seu pai também foi assim. Sabemos que a família Álvares foi de fato privilegiada com a mercê de Impressores Régios. Seja por mal entendido, ou por intencionalidade do impressor, o fato é que ambos comprovam a força das hierarquias de poderes em nova configuração. Em 1641 esta hierarquia vinha sendo reconsiderada, já que após a Restauração os Inquisidores voltaram a exigir para o Tribunal do Santo Ofício a autonomia dos tempos do Cardel-Rei, suspensão durante a monarquia dual.

O estudo da monarquia de dupla coroa, numa época em que o poder político passava da esfera espiritual para a temporal, revela uma série de mudanças, pois mostra o poder da monarquia incidindo cada vez mais sobre os outros poderes da sociedade, a economia e a cultura. Contudo, a autoridade da Igreja Católica em Portugal e Espanha e seus impérios ultramarinos, expressa também pela força dos seus Tribunais do Santo Ofício, continua mostrando ao monarca que sua autoridade tem limite, e não pode decidir sem consultá-los. Essa dinâmica, no entanto, é validada pela própria Coroa, que vê nos Tribunais os guardiães de sua fé e missão evangelizadora.

⁵⁴ O caso está relatado, e a *Relação* impressa reproduzida, em PEREIRA, op. cit., pp. 219-221. Apesar de ser notório o fato de que António Álvares (filho) foi impressor D'El Rei, não consta nenhum documento das Chancelarias publicados em V. DESLANDES, op. cit., estão relacionados os 12 impressores que receberam essa mercê. p. 147.

No caso dos impressores portugueses há muitos sinais dessa tensão, pois se percebe que ao longo do século XVI eles estão conjugados com as mudanças que acontecem em intensidade, sobretudo nas técnicas de produção e nos transportes. As atividades ligadas ao comércio e aos negócios possuem uma força imensa, com a qual os reinos de Portugal e Espanha parecem não conseguir lidar muito facilmente devido à força dos poderes tradicionais. Assim, fica evidente que, na primeira metade do quinhentos, muitos impressores viram em Portugal um terreno fértil de trabalho e experiência, e buscam no rei a proteção para que sigam atuando.

A introdução do Tribunal do Santo Ofício, contudo, limita a prática dos livreiros e impressores, que ganham ao mesmo tempo um estatuto de confraria de irmãos nobres. Contraditoriamente, é nessa fase que a produção de livros atinge seus pontos mais altos. Poucas pessoas lêem, a Inquisição vigia, mas os livros aumentam e os autores querem cada vez mais por seus textos nos prelos. Os reinados de Filipe II e Filipe III são extremamente favorecidos por essa produção, e fazem dela um instrumento de exaltação do rei e a Corte. Para as casas de impressores o privilégio régio fora uma forma de garantir a sobrevivência, e as dedicatórias que atraem os patronos contra os limites impostos pela fé.

ÉDEN DOMESTICADO A REDE LUSO-BRASILEIRA DE JARDINS BOTÂNICOS, 1790-1820

por

NELSON SANJAD *

«Jardim – Boninal. Hospício de flora. Alardo de amenidades.
Triunfo da Primavera. Açougue dos pobres. [...]»

RAPHAEL BLUTEAU, *Vocabulario Portuguez e Latino*, 1712

«É incontestável que os passeios públicos de uma cidade
podem ser incluídos no rol das necessidades essenciais
da vida social. [...] Quando faltam esses passeios onde
seria possível distrair-se com grande facilidade
apenas olhando os outros flanarem, falta a necessidade
mais indispensável de uma cidade culta.»

KARL GOTTLÖB SCHELLE, *A Arte de Passear*, 1802

Introdução

Este artigo tem como objeto de estudo a rede de intercâmbios vegetais mantida pela Coroa portuguesa entre as décadas de 1790 e 1820, período que demarca a montagem e o funcionamento dos jardins botânicos no território luso-brasileiro. Esses jardins foram criados pela Coroa em consonância com discussões mais amplas sobre a utilidade dessas instituições para o progresso das ciências e da economia, e também com o contexto político em que se viu inserida com os conflitos nacionais e internacionais que marcam a virada do século XIX¹. Nosso pano de fundo, portanto, é definido pelo

* Pesquisador do Museu Paraense Emílio Goeldi/Ministério da Ciência e Tecnologia do Brasil; professor do Centro Universitário do Pará. E-mail: nsanjad@museu-goeldi.br.

¹ Sobre a relação entre ciências naturais, economia e política na segunda metade do século XVIII em Portugal e no Brasil, ver DIAS, M. O. S. Aspectos da Ilustração no Brasil. *Revista do IHGB*. Rio de Janeiro: IHGB, v. 278, p. 105-70, jan.-mar. 1968; NOVAIS, F. A. *Portugal e Brasil na Crise do Antigo Sistema Colonial (1777-1808)*. 6.^a ed., São Paulo: Hucitec, 1995; DOMINGUES,

caráter assumido pelas ciências naturais na segunda metade do século XVIII. Encaradas do ponto de vista pragmático e utilitarista, a botânica, agronomia, geologia e zoologia surgem como ferramentas para a administração colonial, para o fortalecimento e diversificação da economia, particularmente a agricultura e a mineração, e também como símbolos do Estado Moderno, racional e centralizado ².

Em Portugal, essas idéias, expressas sobretudo em princípios fisiocráticos, deram origem ou justificaram a reforma de instituições científicas e de ensino, como o complexo científico do Palácio da Ajuda, implantado em 1768 para coordenar a coleta e a classificação dos produtos naturais provenientes das colônias; a Universidade de Coimbra, que passaria a fornecer quadros científicos para o governo após a implantação dos cursos de Filosofia Natural e de Matemática, em 1772; e a Academia Real das Ciências, que a partir de 1779 passaria a sustentar e justificar as políticas econômica e científica patrocinadas pela Coroa ³.

No ultramar, os reflexos dessa política fazem-se sentir de imediato. Podemos citar, por exemplo, as várias expedições com fins científicos e geopolíticos, organizadas e enviadas a vários pontos do Império, como a Amazônia, o sertão nordestino do Brasil, Moçambique e Angola ⁴; e ainda

A. *Viagens de exploração geográfica na Amazônia em finais do século XVIII*: política, ciência e aventura. Lisboa: Secretaria Regional do Turismo, Cultura e Emigração/Centro de Estudos de História do Atlântico, 1991; FIGUEIRÔA, S. F. M. *As Ciências Geológicas no Brasil*: uma História Social e Institucional. São Paulo: Hucitec, 1997; HEYNEMANN, C. B. *As culturas do Brasil*: história natural no setecentos luso-brasileiro. Rio de Janeiro: IFCS/UFRJ, 2000 (Tese de Doutorado); SANJAD, N. Portugal e os intercâmbios vegetais no mundo ultramarino: as origens da rede luso-brasileira de jardins botânicos, 1750-1800. In: ALVES, J. J. A. (Org.). *Múltiplas Faces da História das Ciências na Amazônia*. Belém: EDUFPA, 2005, p. 77-101.

² O pragmatismo das ciências naturais durante o século XVIII foi estudado, dentre outros autores, por SPARY, E. Political, natural and bodily economies. In: JARDINE, N. et al. (eds.). *Cultures of natural history*. Cambridge: Cambridge University Press, 1996, p. 178-196; BOURGUET, M.-N. e LICOPPE, C. Voyages, mesures et instruments. Une nouvelle expérience du monde au Siècles des lumières. *Annales HSS*. Paris: n.º 5, p. 1115-1151, septembre-octobre 1997; e KURY, L. B. *Histoire naturelle et voyages scientifiques (1780-1830)*. Paris: L'Harmattan, 2001.

³ Sobre essas instituições, ver CASTEL-BRANCO, C. *Jardim Botânico da Ajuda*. Lisboa: AAJBA/Livros Horizonte, 1999; MUNTEAL FILHO, O. *Domenico Vandelli no Anfiteatro da Natureza*: a cultura científica do reformismo ilustrado português na crise do Antigo Sistema Colonial (1779-1808). Rio de Janeiro: Departamento de História/PUC, 1993 (Dissertação de Mestrado); MUNTEAL FILHO, O. *Uma Sinfonia para o Novo Mundo*: A Academia Real das Ciências de Lisboa e os Caminhos da Ilustração Luso-Brasileira na Crise do Antigo Sistema Colonial. Rio de Janeiro: IFCS/UFRJ, 1998 (Tese de Doutorado); SILVA, C. P. *Garimpando Memórias*: as ciências mineralógicas e geológicas no Brasil na transição do século XVIII para o XIX. Campinas: IG/Unicamp, 2004 (Tese de Doutorado).

⁴ Ver SIMON, W. J. *Scientific Expeditions in the Portuguese Overseas Territories (1783-1808) and the role of Lisbon in the intellectual-scientific community of the late eighteenth century*. Lisboa: Instituto de Investigação Científica Tropical, 1983; DOMINGUES, A. *Viagens de exploração geográfica na Amazônia em finais do século XVIII*: política, ciência e aventura, op. cit.; PATACA, E. M. *Arte, Ciência e Técnica na Viagem Philosophica de Alexandre Rodrigues Ferreira*. A confecção e utilização de imagens histórico-geográficas na Capitania do Grão-Pará, entre Setembro de

o interesse renovado que a Coroa manifestou por coleções e inventários de fauna e flora, solicitados regularmente aos governadores locais, ou mesmo viabilizados por meio de financiamento direto, como foi o caso de Frei José Mariano da Conceição Vellozo (1742-1811)⁵. Nesse sentido, coleções de produtos naturais e informações geográficas e astronômicas, expressas em mapas, desenhos, roteiros, relações e memórias, ganham importância estratégica para o conhecimento e gestão do território⁶.

Também verificamos algumas iniciativas locais voltadas para o cultivo e ensino das ciências naturais, como a Academia Científica do Rio de Janeiro, que funcionou entre 1772 e 1779; a Sociedade Literária do Rio de Janeiro, de 1786; e o Seminário Episcopal de Nossa Senhora da Graça, criado em Olinda em 1798. Instituições que, embora locais, certamente estão vinculadas ao ambiente político e acadêmico mais amplo que se consolidava no Reino e se difundia pelo ultramar através de governantes, funcionários da Coroa e prelados ilustrados, bem como de livros, manuscritos, mapas, desenhos, instrumentos e ordens régias.

Podemos entender como parte desse movimento a criação da rede luso-brasileira de jardins botânicos. Ela começou a ser formada em 1796, quando D. Rodrigo de Souza Coutinho (1755-1812), Ministro da Marinha e Ultramar do Príncipe Regente D. João, expede carta circular ordenando a construção de hortos botânicos em vários pontos do Império, destinados à «educação das plantas», como então se dizia. No Brasil, recebem essas cartas os governadores do Grão-Pará, Maranhão, Pernambuco, Bahia, Minas Gerais, São Paulo e Goiás, mas somente um deles conseguiu criar o horto e mantê-lo funcionando por um período relativamente longo. Trata-se de D. Francisco de Souza Coutinho, Capitão-General do Estado do Grão-Pará e Rio Negro – e irmão de D. Rodrigo.

1783 a Outubro de 1784. Campinas: IG/Unicamp, 2001 (Dissertação de Mestrado); LOPES, M. M.; SILVA, C. P.; FIGUEIRÔA, S. F. M.; PINHEIRO, R. Scientific culture and mineralogical sciences in the Luso-Brazilian Empire – the work of João da Silva Feijó (1760-1824) in Ceará. *Science in Context*. Cambridge: Cambridge University Press, v. 18, n. 2, p. 201-224, 2005.

⁵ Ver *Flora Fluminensis de Frei José Mariano da Conceição Vellozo*. Documentos. Rio de Janeiro: Arquivo Nacional, 1961; SANJAD, N. *Nos Jardins de São José: uma história do Jardim Botânico do Grão-Pará, 1796-1873*. Campinas: IG/Unicamp, 2001 (Dissertação de Mestrado); RAMINELLI, R. Ilustração e Patronagem: estratégias de ascensão social no Império Português. *Anais de História de Além-Mar*. Lisboa: CHAM/Universidade Nova de Lisboa, v. VI, 2005, p. 297-325.

⁶ Ver DOMINGUES, A. Para um melhor conhecimento dos domínios coloniais: a constituição de redes de informação no Império português em finais do Setecentos. *História, Ciências, Saúde-Manguinhos*, Rio de Janeiro, v. 8, Suplemento, 2001, p. 823-838.

O Jardim Botânico do Grão-Pará

No início de 1798, o horto paraense já estava funcionando, junto ao antigo Hospício dos Capuchos de N. S. da Piedade, conhecido como Convento de São José (convertido em quartel do Regimento da Infantaria após a expulsão das ordens missionárias). O lugar era estratégico, pois garantia ao jardim segurança contra roubos, proximidade do centro de controle político da cidade, mão de obra dos degredados (aprisionados no quartel ao lado) e dos escravos nacionais, possibilidade de ampliação futura e facilidade de escoamento da produção. O próprio D. Francisco relatou a instalação do horto:

Junto ao Edifício que algum dia foi Convento com a invocação de S. José mandei limpar e preparar uma extensão de terreno de cinquenta braças em quadro⁷ para o estabelecimento dos Viveiros, e da educação das Plantas que Sua Majestade, foi servida Determinar pela Carta Régia de 4 de novembro de 1796. Por esta Relação [das plantas já dispostas no terreno] verá V. Exc. que Eu me alarguei do que prescreviam as Ordens de Sua Majestade cingindo-me mais ao espírito que à letra dela pois se Sua Majestade quer fazer despesa com a educação de Plantas estranhas em Viveiros para promover a Cultura delas nos seus Reais Domínios por força de maior razão parece conforme às suas Reais intenções que a um mesmo tempo se promova a das Indígenas que se não cultivam ainda e cujos produtos se vão avulsamente procurar pelos Matos. Pelo Comandante da Fragata Golfinho remeto agora dois Pés de Árvores de Pão, e passados alguns meses poderei mandar à Real Presença, e para os Governos do Brasil alguns do Girofle [cravo da Índia], e da Canela enquanto não alcanço os mais⁸.

Assim escreveu o governador do Grão-Pará ao seu irmão em Lisboa, com a intenção de informá-lo sobre a execução da ordem que recebera e sobre sua iniciativa de fazer do jardim paraense um estabelecimento não só para a «educação de plantas estranhas», como a metrópole indicara, mas também para o cultivo de «plantas indígenas» coletadas nas matas, inclusive de «árvores de construção». Esse recurso florestal – que para o ministro da rainha certamente estava acima de qualquer outro explorado na Amazônia⁹

⁷ Cada lado do jardim media 110m, considerando uma braça igual a 2,20m, o que perfaz uma área de 12.100 m². Cf. SEGAWA, H. *Ao Amor do Público*. Jardins no Brasil. São Paulo: FAPESP, Studio Nobel, 1996.

⁸ Ofício de D. Francisco de Souza Coutinho a D. Rodrigo de Souza Coutinho. Pará, 30 de março de 1798. Arquivo Público do Estado do Pará (doravante APEP), cód. 676.

⁹ Ernesto Cruz afirma que a Corte portuguesa tinha predileção pelas madeiras da região e que muito se exportou para a reconstrução de Lisboa após o terremoto de 1755. Em Belém também se consumia muita madeira na construção naval, principalmente após a instalação do Arsenal de Marinha em 1761. Pelo menos três navios transoceânicos foram construídos em Belém para a Companhia de Comércio do Grão Pará e Maranhão. Essa atividade adquiriu tal importância no final do século que D. Francisco, em 1799, criou postos para arregimentar trabalhadores para o Arsenal nas vilas de Santarém, Gurupá e Portel. Segundo Antonio Ladislau Monteiro Baena, entre 1789 e 1800 foram construídas no Arsenal «quatro fragatas, três char-

– já havia sido objeto de uma ordem régia um ano antes, quando D. Rodrigo, com o intuito de ampliar as reservas de madeira para a Marinha Real e para o comércio, determinara às várias capitanias brasileiras «tomar todas as precauções para a conservação das matas [...] e evitar que elas se arruinem e destruam»¹⁰.

Nesse sentido, D. Francisco pretendia ver cultivadas as plantas conhecidas como drogas do sertão e as preciosas madeiras utilizadas na construção civil e náutica, substituindo, portanto, o extrativismo pela agricultura, com evidentes ganhos de produtividade. A diligência do governador foi devidamente reconhecida na Corte:

Sua Majestade manda louvar muito a V. S. o estabelecimento do Jardim Botânico de Plantações de que a mesma Senhora espera os maiores frutos a benefício dos seus Povos. Não só foi muito agradável a sua Majestade a cultura das Plantas exóticas, mas igualmente a grande, e útil descoberta de se ter achado o meio de perpetuar as nossas madeiras de construção por meio da sementeira, que até aqui se desejava sem se ter conseguido. Sua Majestade [...] espera que V. S. faça que esse Jardim sirva de modelo a todos os outros, que se devem estabelecer nas outras Capitanias do Brasil, e que lhe dê uma tão extensão, que do mesmo possam ir para as outras Capitanias, as Plantas exóticas, e indígenas, que V. S. tem cultivado¹¹.

De acordo com D. Rodrigo, o caráter modelar do jardim paraense residia na sua dupla função: aclimatar espécies exóticas e domesticar as nativas da região. Como deveria suprir as demais capitanias da colônia com todo tipo de planta, D. Rodrigo determinou sua ampliação. Já em 1799 havia dobrado

ruas, três bergantins, doze chalupas artilhadas e outras embarcações menores», empregando um contingente de dois mil índios. As principais madeiras exploradas eram pau d'arco, jenipapo, ipê, cedro, piquiá, pau santo, pau óleo, sucupira, vinhático, acapu, angelim pedra e angelim rajado. Cf. CRUZ, E. *História de Belém*. 2v. Belém: Universidade Federal do Pará, 1973; REIS, A. C. F. *A Política de Portugal no Valle Amazônico*. 2ª. ed. Belém: Secult, 1993; MACLACHLAN, C. M. The Indian Labour Structure in the Portuguese Amazon, 1700-1800. In: ALDEN, D. *Colonial Roots of Modern Brazil*. Berkeley: University of California Press, 1973, p. 199-230; e BAENA, A. L. M. *Compêndio das Eras da Província do Pará*. Belém: Typographia de Santos, 1838, p. 382. Ver, ainda, o interessante artigo de José Augusto Pádua sobre a história ambiental da Amazônia: PADUA, J. A. Arrastados por uma cega avareza: as origens da crítica à destruição dos recursos naturais amazônicos. *Ciência & Ambiente*, Santa Maria, RS, v. 31, 2005, p. 133-146.

¹⁰ No Grão-Pará, o governador foi instruído a declarar de propriedade da Coroa «todas as matas e arvoredos à borda da costa ou de rios», assim como retomar as sesmarias já dadas, obrigar os proprietários a conservarem as madeiras e «paus reais» e punir os «incendiários e destruidores das matas». Ao mesmo tempo, deveria levantar mapas dos locais onde se achavam tais madeiras, remeter amostras com o nome e os usos de cada espécie e indicar quais as áreas que necessitavam, pela sua extensão e fertilidade, de «Ministros para conservadores». Cf. Bando do Governador e Capitão-General do Estado do Grão-Pará e Rio Negro, D. Francisco de Souza Coutinho, sobre a conservação das matas. Belém, 8 de junho de 1797. Instituto Histórico e Geográfico Brasileiro (doravante IHGB), lata 195, pasta 31.

¹¹ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho a D. Francisco de Souza Coutinho. S.l., s.d. APEP, cód. 676.

de tamanho e contava com sementeiras e muitas mudas de espécies orientais. O governador D. Francisco, contudo, se sentia desestimulado com a falta de disposição dos moradores do Pará em iniciar a produção agrícola:

O caso está que tudo quanto há, tem havido e há de haver ainda estes viveiros não fique em pura perda que é o que se me representa quando observo que nem a novidade, nem o desejo de passear atraem senão mui poucas pessoas e ainda essas as de que nada ou quase nada há a esperar quando pondero que o café, árvore que há um ano tem fruto como outro dia vi essa nem mesmo plantam, ou plantam tão poucas que a produção delas que se exporta do Pará é talvez menor que a de alguns Particulares mais bem estabelecidos em Suriname onde este gênero é um dos quatro principais e o de maior importância da sua exportação, quando finalmente vejo que nem a pobreza, nem a miséria superam a constante indolência, e a mais obstinada repugnância a todo o trabalho de espírito ou de corpo pela esperança de melhorar de condição¹².

O desânimo de D. Francisco não afetava o otimismo de D. Rodrigo. O ministro acreditava que os «frutos» de semelhante iniciativa não seriam visíveis em tão pouco tempo, bem como estava numa posição privilegiada para poder articular com outras capitanias a instalação de hortos para a aclimação das espécies já cultivadas no Pará, ampliando assim o esforço de D. Francisco. Na sua correspondência com Brotero, o ministro fora aconselhado de que os «Jardins novamente estabelecidos não só deviam servir para o progresso da agricultura de todo o Brasil, mas ainda para estabelecer uma circulação de vegetais úteis entre o Brasil e o Reino e entre o Brasil e outras colônias da Nação»¹³.

D. Rodrigo manifestava publicamente seu entusiasmo com o jardim paraense. Nos últimos dias de 1798, ele discursava sobre os progressos feitos nos domínios lusitanos pelo Príncipe Regente, referindo-se inclusive aos esforços que tinham introduzido na colônia a cultura da fruta-pão, da pimenta, da canela e de muitas outras plantas preciosas, chegando a asseverar que nos poucos anos da regência de D. João «fez Portugal maiores aquisições deste gênero do que não havia feito em todo um Século»¹⁴. Por isso reconfortou D. Francisco e deixou expressa a necessidade, assim que possível, de distribuir as mudas e sementes para os «governos do Brasil:

[...] e o mesmo Augusto Senhor manda louvar muito a V. S. pelos esforços, com que tem criado e aumentado o mesmo Jardim, de que para o futuro se hão de seguir os melhores efeitos, os quais ainda que ao princípio sejam vagarosos, com o tempo, e com o efeito lento, mas sucessivo da razão, hão

¹² Ofício de D. Francisco de Souza Coutinho a D. Rodrigo de Souza Coutinho. Pará, 20 de abril de 1799. APEP, cód. 702.

¹³ Apud ALMEIDA, L. F. Aclimação de plantas do Oriente no Brasil durante os séculos XVII e XVIII. *Revista Portuguesa de História*. Lisboa: t. XV, 1976, p. 403.

¹⁴ Id. ibd., p. 404.

de fazer-se úteis e palpáveis; [...] e como desses viveiros se hão de ir distribuindo para as outras Capitânias, V. S. deve oferece-las aos seus respectivos Governadores logo que as tenha em maior abundância. Igualmente Ordena Sua Alteza Real que V. S. dê alguns prêmios aos que promoverem mais uma cultura útil, ou nova, e que proponha com as suas luzes e atividade o que julgar mais conveniente para excitar esses Espíritos indolentes ainda mais pelo Clima, que habitam, de que por qualquer outro motivo; e o mesmo Senhor espera que V. S. até neste artigo deixará lançadas as raízes, de um grande Bem para o futuro ¹⁵.

Pela mesma época, D. Rodrigo fez chegar a São Paulo, Salvador, Goiás, Olinda, São Luís e Vila Rica cartas ordenando a instalação de jardins similares ao do Pará. Em novembro de 1798, por exemplo, D. Fernando José de Portugal, governador da Bahia, recebia cópia do «catálogo das plantas» do horto paraense e a recomendação para que estabelecesse na capitania um horto semelhante ao do Pará:

Tendo o Governador e Capitão-General da Capitania do Pará formado naquela cidade um Horto Botânico, em que já se achavam as plantas do Catálogo incluso e que é de esperar que ele vá aumentando gradualmente: Manda Sua Majestade recomendar a V. Excia. e Mercês que procurem estabelecer nessa Capitania com a menor despesa que for possível um Jardim Botânico semelhante ao do Pará, em que se cultivem todas as plantas assim indígenas, como exóticas, e em que particularmente se cuide em propagar de sementes as árvores que dão Madeiras de construção para depois se semearem nas Matas Reais ¹⁶.

No mesmo ano, chegava ao governo de Pernambuco carta de igual teor, recomendando o cultivo de plantas exóticas e indígenas, à semelhança do que se fazia no Pará. As madeiras, igualmente, ganharam prioridade entre estas últimas ¹⁷. Em ofício ao Vice-Rei do Brasil, por sua vez, D. Rodrigo recorreu aos «céus» para pedir as bênçãos ao jardim paraense, para que progredisse em benefício dos demais jardins:

Queiram os céus abençoar os seus começos, para que prossiga avante, enriquecendo-o cada vez mais, não só pelas [plantas] indígenas, que pelos seus préstimos merecem ser melhoradas pela cultura, como ainda diligenciando as exóticas, e propondo à Sua Majestade os meios mais eficazes de fixar um tão útil estabelecimento. Seremos a última Nação que os haja de estabe-

¹⁵ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho a D. Francisco de Souza Coutinho. Palácio de Queluz, 31 de julho de 1799. APEP, cód. 686.

¹⁶ Ofício de Rodrigo de Souza Coutinho a D. Fernando José de Portugal, enviando o catálogo das plantas do Horto Botânico do Pará... Palácio de Queluz, 19 de novembro de 1798. Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro (doravante BNRJ), Seção de Manuscritos, I-47,16,1 n. 8 (o catálogo não está anexo ao documento).

¹⁷ Cf. MELLO NETO, J. A. G. Nota acerca da introdução de vegetais exóticos em Pernambuco. *Boletim do Instituto Joaquim Nabuco de Pesquisas Sociais*. Recife: IJNPS, no. 3, pp. 33-64, 1954

lecer, mas talvez que em menos tempo, os teremos melhores que as estranhas. Assim seja ¹⁸.

D. Rodrigo expressou ao Vice-Rei o sentimento de «defasagem» portuguesa em relação aos demais países, tão comum nos escritos da época ¹⁹. Para o ministro, se os portugueses foram os últimos a instalar os jardins botânicos nas suas colônias, pelo menos teriam – pela proteção divina e pela proficuidade da Natureza – os melhores jardins. Estes aparecem no final do século XVIII como medidas instituídas para a superação do tal «atraso», despendendo-se com eles menos tempo e recursos do que as demais nações pela riqueza da vegetação e posição geográfica privilegiada da colônia. Nesse projeto, o jardim paraense significava muito para D. Rodrigo, que contava com essa experiência para propor «os meios mais eficazes de fixar um tão útil estabelecimento».

Em 1802, o ministro ainda insistia com o governador da Bahia na necessidade de criar um jardim botânico em Salvador, tomando como espelho o jardim paraense:

A 1.^a [ordem] versa sobre o Estabelecimento de um Jardim Botânico em que se cultivem as plantas dessa Capitania para se reconhecerem, e serem remetidas, ou vivas, ou secas em Herbário para o Jardim Botânico desta Cidade destinando-se também este Jardim para nele se fazerem experiências, que introduzam novas culturas que possam ser úteis à Capitania, tais como a Caneleira, Pimenteira, o Cravo da Índia, e a Árvore de Pão, que se pode mandar ir do Pará, onde já existem em um Jardim Botânico mui Econômico, mas muito produtivo [...]²⁰.

Apesar da política de incentivo da metrópole e da exigência de economia na instalação dos jardins, os governadores enfrentaram muitas dificuldades

¹⁸ Apud HEYNEMANN, C. B. *As culturas do Brasil: história natural no setecentos luso-brasileiro*, op. cit., p. 282.

¹⁹ As idéias de «atraso» e «decadência» são contemporâneas ao Portugal seiscentista e setecentista. Essas idéias perpassavam não apenas as medidas administrativas e econômicas da época, mas muito dos trabalhos científicos e filosóficos. Vale mencionar uma recente interpretação elaborada por Heynemann, segundo a qual esse sentimento de «atraso» pode ser explicado pela leitura que os portugueses ilustrados fizeram da história de seu país. Segundo a autora, a renovação da filosofia escolástica durante os séculos XVI e XVII aparece nos escritos ilustrados como a responsável pela decadência do poderio comercial e científico do «Portugal dos Descobrimentos». O próprio impulso que a história natural ganhou no setecentos «estaria presente na escritura da história luso-brasileira permitindo que se voltasse ao momento de origem dos Descobrimentos e que o elo fosse refeito como ruptura, no seu fundo de conciliação». A «ruptura» se daria com o «reino cadaveroso» instituído pelos jesuítas, mouros infiéis e sua filosofia escolástica; a «conciliação» deveria ser feita com um passado de fartura e poderio militar, com o «espírito que conduziu ao Império» e expulsara os agentes de seu atraso. Cf. HEYNEMANN, C. B. *As culturas do Brasil: história natural no setecentos luso-brasileiro*, op. cit., p. 220.

²⁰ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho a D. Francisco da Cunha e Menezes, governador da Bahia, sobre as ordens expedidas ao seu antecessor, referentes ao jardim botânico da capitania. Palácio de Queluz, 5 de junho de 1802. BNRJ, Seção de Manuscritos, I-31,30,106.

para estabelecê-los. O de Goiás, instalado em 1801, parece não ter prosperado e os de São Paulo, Ouro Preto, São Luís e Salvador só foram implantados depois da independência do Brasil, ainda refletindo a política agrarista de D. Rodrigo²¹. Isso não significa que o planejado intercâmbio não se efetivou, mas que se manteve por intermédio dos governadores, fossem instalados ou não os jardins. Foram os casos das várias remessas feitas em 1801 e 1802 de Belém para o governador do Maranhão, o qual, de posse dos pés e das sementes, faria plantá-los em local seguro²².

São vários os fatores que deram ao jardim paraense um caráter distinto entre as instituições congêneres no Brasil – e que permitiram que se mantivesse ativo por mais de duas décadas. Em primeiro lugar, podemos destacar razões de ordem familiar, pois os irmãos Souza Coutinho repetem a parceria que o Marquês de Pombal e Francisco Xavier de Mendonça Furtado fizeram para a implementação dos planos geopolíticos traçados para a Amazônia em meados do século XVIII, largamente debatidos na historiografia²³. D. Francisco administrou o Estado do Grão-Pará por 13 anos, sendo substituído apenas quando seu irmão perdeu, no Reino, o prestígio de que gozava na regência de D. João, mas não sem antes tentar organizar a vida civil, o comércio e a indústria do Grão-Pará, incluindo, como veremos, o planejamento de uma grande reforma urbana de Belém, integrada ao jardim botânico²⁴.

²¹ Cf. JOBIM, L. C. Os Jardins Botânicos no Brasil Colonial. *Bibl. Arq. Mus. Lisboa*. Lisboa: v. 2, n. 1, p. 53-120, jan./jun. 1986.

²² Cf. Ofício do Governador do Pará ao Governador do Maranhão, comunicando a remessa de uma caixa de sementes. Comunica que poderá mandar muitas plantas de canela, cravo da Índia e outras essências. Pará, 21 de março de 1801; Ofício do Governador do Pará ao Governador do Maranhão, sobre recebimento de cartas que tratavam de diversos assuntos: remessa de subsídios para os Reais Cofres, saída do comboio e sobre o preso João Antonio Garcia. Refere-se também às plantas que seriam enviadas. Pará, 29 de abril de 1801; Ofício do Governador do Pará ao Governador do Maranhão, comunicando a remessa de doze plantas da Árvore de Pão e outras tantas de canela e que as árvores de cravos não produzem no momento. Pará, 24 de outubro de 1801; Ofício do Governador do Pará ao Governador do Maranhão, comunicando a chegada de um bergantim que trazia os socorros de moeda e provimentos, e também um aparelho. Remessa de plantas. Pará, 10 de abril de 1802. Manuscrito no. 17, I. Apud Catálogo da miscelânea e dos manuscritos da Coleção Lamego (IV). *Separata da Revista de História*, no. 51, 1962.

²³ Ver, por exemplo, REIS, A. C. F. *Limites e Demarcações na Amazônia Brasileira*. 2v. Rio de Janeiro: Imprensa Nacional, 1948; REIS, A. C. F. *A expansão portuguesa na Amazônia nos séculos XVII e XVIII*. Rio de Janeiro: SPVEA, 1959; REIS, A. C. F. Limites e demarcações na Amazônia Brasileira. A Fronteira com as Colônias Espanholas. O Tratado de S. Ildefonso. *Revista do IHGB*. Rio de Janeiro: IHGB, 244: 3-103, jul./set. 1959; SILVA, A. M.-D. Portugal e o Brasil: a reorganização do Império, 1750-1808. In: BETHEL, L. (org.). *História da América Latina*. 2.^a ed. 1.^o v. São Paulo: Edusp; Brasília: Fundação Alexandre Gusmão, p. 477-518, 1998; DOMINGUES, A. *Quando os índios eram vassalos*. Colonização e relações de poder no Norte do Brasil na segunda metade do século XVIII. Lisboa: CNCDP, 2000.

²⁴ Cf. SANJAD, N. *Nos Jardins de São José: uma história do Jardim Botânico do Grão-Pará, 1796-1873*, op. cit.

Em segundo lugar, encontramos razões de ordem econômica e política, particularmente a expansão da economia agrícola na Amazônia, ainda que tímida, e as conflituosas relações internacionais da Europa do final do setecentos, cujos reflexos incidiram nas colônias sul-americanas com o mesmo ímpeto com que sacudiram as metrópoles²⁵. Nesse sentido, o jardim botânico aparecia como peça essencial para a política agrarista em vigor, na medida em que sua função era reunir as produções naturais da colônia e realizar ensaios para o cultivo em larga escala, bem como aclimatar espécies provenientes de outras regiões. Por outro lado, sua implantação fazia-se urgente pela oportunidade criada com a revolta dos escravos na Guiana Francesa e a desarticulação do comércio colonial francês. Muito bem informado das turbulências européias e de seus reflexos no ultramar, D. Francisco reforçou as fronteiras amazônicas, atraiu proprietários franceses contrários à Revolução, montou uma rede de espionagem dentro de Caiena, organizou tropas de resgate de escravos fugidos e elaborou um plano de conquista da Guiana, pronto para ser colocado em ação caso houvesse necessidade²⁶.

Por meio de seus espiões – contratados entre a soldadesca – e também dos familiares dos proprietários franceses que emigraram para Belém, D. Francisco obteve a primeira coleção de vegetais exóticos do Jardim Botânico do Grão-Pará, contrabandeados todos da vizinha Guiana. Dentre as espécies que vieram, encontramos algumas há muito almejadas pelos portugueses, como a árvore-do-pão ou fruta-pão, o cravo-da-índia e a pimenta, símbolos de uma época de fartura para o Império português e do otimismo que reveste a botânica e a agronomia do setecentos. Eis o relatório passado por D. Francisco ao irmão:

Finalmente em resultado de tantas, e tão repetidas Diligências por uma vez fizemos a aquisição do Cravo da Índia (Girofle). De Caiena trouxeram os nossos honrados Emissários a todo o risco, e tendo efetivamente passado por mui grande, um considerável provimento de sementes do dito Girofle que postas em Viveiros produziram duzentas ou trezentas tenras Plantas que com todo cuidado, espalhadas por diferentes mãos se ficam tratando e prometem vingar. Trouxeram também alguns pés de Pimenta os quais assim como outros da mesma Pimenta, e do Cravo anteriormente vindos, todos têm morrido deixando-me desenganado por atravessia [sic] do Mar em embarcações pequenas é fatal a todas as Plantas, e que só se aproveita o

²⁵ Sobre a economia amazônica na segunda metade do século XVIII, ver BARATA, M. A. Antiga Produção e Exportação do Pará. In: *Formação Histórica do Pará*. Belém: Universidade Federal do Pará, p. 293-330, 1973; DIAS, M. N. A *Companhia Geral do Grão-Pará e Maranhão*. 2v. Belém: Universidade Federal do Pará, 1970; ALDEN, D. *O significado da produção de cacau na região da Amazônia no fim do período colonial: um ensaio de história econômica comparada*. Belém: Universidade Federal do Pará, 1974; SANTOS, R. *História Econômica da Amazônia (1800-1920)*. São Paulo: T. A. Queiroz Editor, 1980.

²⁶ Ver a «Memória da defesa da Capitania do Pará por D. Francisco de Souza Coutinho; e outros documentos do tempo do seu governo. Plano da conquista da Guiana Francesa» (cópia), 1791-1797. IHGB, Lata 281, Pasta 6.

trabalho na remessa de Sementes. A Noz Moscada não veio desta vez ainda, mas não perco esperança por ora apesar da grande dificuldade que se figura de haver-se por estarem as únicas duas outras Árvores que têm Caiena em poder de um Indivíduo que as guarda com todo cuidado e não terem até agora produzido senão duas Sementes. Vieram entanto algumas de Árvores de Pão, de Mangas, e de Abriós de S. Domingos as quais pegaram maravilhosamente²⁷.

É significativo que D. Francisco tenha nomeado um imigrante francês, Michel du Grenoulier, antigo morador do Oiapoque e exilado desde 1795 no Pará, para instalar o horto botânico. D. Francisco o considerava um «hábil Engenheiro Agrário» e graças a ele e a seu cunhado, Jean-Baptiste Antoine Grimard, comandante das milícias no Approuague, vieram de Caiena as sementes a que o governador se refere, no ano de 1798.

Após a repentina morte de Grenoullier, ocorrida nesse mesmo ano, D. Francisco nomeou outro imigrante para a direção do jardim, Jacques Sahut, que passaria a acumular a administração de um antigo estabelecimento agrícola tomado dos missionários, a Fazenda de Val-de-Caens, onde dirigia plantações – com arado e charrua – de milho, arroz e mandioca, além de uma fábrica de manteiga e queijo²⁸. D. Francisco continuou tentando obter mudas por contrabando:

De Caiena não pude ainda haver a Moscada e a Pimenta, agora espero que ou por bem ou por mal as terei principalmente a primeira que é a de que o Brasil carece. Por bem pelos Parentes de Grenoullier, a quem fiz saber a Graça que podem esperar da herança dele que sempre cuidaram que é mais avultada, por mal furtando-se aos que tem árvores enclausuradas²⁹.

D. Francisco segue informando o irmão que uma nova missão seria enviada a Caiena com este objetivo, composta pelo «Furriel» e pelo «Índio Valentim», ambos recebendo um bom ordenado pelo risco de enforcamento que corriam. Também cogita da possibilidade de atrair mais franceses «industriosos», embora reconheça que é «grande o risco, e incerto o lucro».

Sahut, assim como Grenoullier, morreria logo após assumir a direção do jardim botânico, em 1799, levando D. Francisco a nomear como administrador o Capitão do Regimento da cidade, Marcelino José Cordeiro, que havia sido um dos auxiliares diretos do governador do Rio Negro, Manuel da Gama Lobo d'Almada, e administrador da Serraria Real do rio Acará.

²⁷ Ofício de D. Francisco de Souza Coutinho a D. Rodrigo de Souza Coutinho. Pará, s.d. APEP, cód. 703.

²⁸ Ofício de D. Francisco de Souza Coutinho a D. Rodrigo de Souza Coutinho. Pará, 30 de março de 1798. APEP, cód. 676.

²⁹ Ofício de D. Francisco de Souza Coutinho a D. Rodrigo de Souza Coutinho. Pará, 2 de fevereiro de 1799. APEP, cód. 702.

Segundo D. Francisco, foi Cordeiro quem organizou de fato o jardim, tendo assinado o primeiro catálogo enviado a Lisboa ³⁰.

D. Francisco insistiu na sua correspondência com o Reino na necessidade de conquistar a Guiana Francesa. Seria a maneira de por fim à antiga disputa – mais de uma vez sob luta armada – entre Portugal e França pela posse do Cabo do Norte, e, ao mesmo tempo, evitar a infiltração ideológica que ameaçava o império colonial português ³¹. Ademais, o complexo agrícola mantido pela Coroa francesa na Guiana, formado pela *Habitation Royale des Épiceries*, mais conhecida como *La Gabriele*, pela *Habitation de Mont-Baduel*, pela *Habitation Tilsit* e pela Fábrica de Madeiras de Nancibo, era um forte atrativo para a cobiça dos portugueses ³². Era certamente esse complexo, sua

³⁰ Cf. Ofício de D. Francisco de Souza Coutinho a D. Rodrigo de Souza Coutinho. Pará, 30 de março de 1798. APEP, cód. 676. Não localizamos o mencionado catálogo, mas obtivemos dois «Mappas de todas as Plantas que existem no Jardim Botânico em São José», datados de 30 de abril e de 20 de junho de 1800, por meio dos quais é possível acompanhar como progrediram os trabalhos no jardim paraense desde a sua instalação. Ambos os mapas são divididos em duas seções: «Dentro do Cercado» e «Madeiras de Construção e mais Fruteiras fora do Cercado». No mapa de abril, a primeira seção relaciona em ordem alfabética e pelo nome vulgar 82 espécies de plantas nativas e exóticas, no total de 2.354 pés. Desse montante destacam-se 546 bananeiras, 300 pés de «cana de açúcar da terra», 300 de «cana de açúcar da Índia», 125 de caneleiras e 50 pés de «anil manso». Dentre as preciosidades vindas de Caiena, constam abricós (5 pés), frutas-pão (9), abacateiro (1), cravos da Índia (49), jacas (10), jasmims (2) e maracujás (24). Outras espécies exóticas têm a sua proveniência anotada, como a «quina de Suriname» (1 pé), os «jasmims do Cabo da Boa Esperança» (4), os «jasmims da Itália» (4), as «goiabeiras do Mato Grosso» (5) e as «jacas da Bahia» (1). Ao lado das exóticas, aparecem as plantas nativas da Amazônia, como a baunilha (17), o cacau (8), a casca preciosa (22), a copaibeira (9), o «cravo da terra» (43), a seringueira (5) e muitos outros vegetais conhecidos pelos usos na farmácia, alimentação, construção e indústria. Na segunda seção, a grande maioria das 58 espécies (451 pés) é nativa e fornecedora de madeira, igualmente listadas em ordem alfabética e pelo nome vulgar. Provavelmente foram plantadas fora do cercado pelo tamanho que as árvores iriam adquirir. No total, o jardim e adjacências possuíam 2.805 plantas de 140 espécies diferentes. Quanto ao mapa de junho, a despeito do erro na soma, repete no geral o de abril. Cf. «Mappa de todas as Plantas que existem no Jardim Botânico em São José em 30 de abril 1800»; «Mappa de todas as Plantas que existem no Jardim Botânico em São José em 20 de junho 1800». IHGB, Lata 285, Pasta 4.

³¹ Cf. REIS, A. C. F. *Portugueses e Brasileiros na Guiana Francesa*. Rio de Janeiro: Ministério da Educação e Saúde, Cadernos de Cultura, 1953.

³² Vale ressaltar que a *habitation* era a base fundiária da colonização francesa, cuja montagem exigia construções (residências, manufaturas, enfermarias), terras cultivadas (chamadas de *jardin*), manadas (para alimento e transporte de carga), bosques (reservas de madeira), estradas, embarcações e, quando necessário, elementos próprios para o cultivo de «terras baixas», como eclusas, canais, barragens, etc. *La Gabriele* e *Mont-Baduel*, portanto, deviam se assemelhar a um jardim de aclimação associado a terras para cultivo experimental e para agro-exportação. Ambas as propriedades tornaram-se significativos exemplos de estabelecimentos coloniais na Guiana, em extensão, produtividade e número de escravos. Sobre os rendimentos de cada um desses estabelecimentos agrícolas, ver «Conta Geral da Receita e Despesa do Governo de Cayena e Guiana (anos de 1812 a 1815)». Arquivo Nacional do Rio de Janeiro (doravante ANRJ), Fundo Caiena, OF, cx. 1192, SDE. Sobre a colonização da Guiana Francesa, ver LOWENTHAL, D. Colonial experiments in French Guiana, 1760-1800. *The Hispanic*

produtividade e seu sucesso na aclimação de vegetais exóticos, que os irmãos Souza Coutinho tinham como modelo quando instalaram o jardim paraense e planejaram a reforma urbana de Belém.

Este é o último aspecto a ser destacado sobre o jardim paraense, isto é, sua inserção num projeto maior, o da reforma urbana local, que consistiu no aterramento de uma área pantanosa que cingia a cidade em duas partes, na canalização do igarapé que a alimentava (conhecido como Piry) e na abertura de novas vias. Com essas obras, seria possível incorporar terras devolutas ao jardim, melhorar a salubridade de Belém e criar um complexo que visava, a um só tempo, a pesquisa agrônômica, o cultivo agrícola, o comércio e o lazer da população (ilustração 1) ³³.

Na administração do governador D. Marcos de Noronha e Brito, Conde dos Arcos, entre 1803 e 1806, as autoridades portuguesas encetaram a reforma previamente planejada. Aproveitando o corpo técnico já existente e o trazido consigo para a instalação do Trem de Artilharia ³⁴, bem como o regimento militar recém deslocado para o Grão-Pará, o Conde dos Arcos mandaria executar em 1804 o projeto de Souza Coutinho. As obras foram entregues ao capitão engenheiro e ajudante de ordens do governador, João Rafael Nogueira, auxiliado pelo capitão de ligeiros Domingos José Frazão, nomeado Mestre de Campo. Acompanhemos com o militar Antônio Ladislau Monteiro Baena, testemunha ocular das obras, a execução dos planos de D. Francisco:

O engenheiro fez sair do referido paul três longas e largas estradas de passeio agradável, orladas de renques de árvores Mongubeiras, Tapereba-zeiros e Laranjeiras, e cingidas de valas de esgoto, que facilmente aglomeram as águas junto da Travessa de Caetano Rufino em uma só corrente, que passa por baixo da estrada do Arsenal de Marinha, e sai ao mar pela calha de uma eclusa fabricada perto à preamar ³⁵.

American Historical Review, p. 22-43, february 1952; CARDOSO, C. F. *Economia e Sociedade em áreas coloniais periféricas: Guiana Francesa e Pará (1750-1817)*. Rio de Janeiro: Graal, 1984; CARDOSO, C. F. *La Guyane française (1715-1817)*. Aspects économiques et sociaux. Contribution à l'étude des sociétés esclavagistes d'Amérique. Petit-Bourg, Guadeloupe: Ibis Rouge Editions, 1999.

³³ Vale ressaltar que Domenico Vandelli, diretor do Jardim da Ajuda, já havia recomendado, em uma memória de 1788 sobre a utilidade dos jardins botânicos, que dos terrenos incultos e charnecas se fizessem áreas úteis para o cultivo: «Os terrenos incultos, que vulgarmente se chamam Charnecas não são estéreis, e se podem fazer úteis [...]. A mesma observação mostra que semelhantes terrenos não são infecundos, pois neles (como nos do Alentejo) nascem várias espécies de plantas naturalmente [...]». Ver VANDELLI, D. *Dicionário dos Termos Técnicos de Historia Natural extrahidos Das obras de Linneo, com a sua explicação, e estampas abertas em cobre, para facilitar a intelligencia dos mesmos. E a Memória sobre a utilidade dos jardins botânicos...* Coimbra: Real Oficina da Universidade, 1788, p. 298.

³⁴ O Trem era uma espécie de quartel general do Corpo de Artilharia de Linha, antecessor do Arsenal de Guerra, onde se armazenavam armas, munição, instrumentos geográficos e militares. Era dirigido por oficiais e reunia as companhias da tropa e os artífices responsáveis pela manutenção das armas e instrumentos técnicos.

³⁵ BAENA, A. L. M. *Compêndio das Eras da Província do Pará*, op. cit., p. 402-3.



Ilustração 1 – «Plano Geral da Cidade do Pará em 1791», de Theodosio Constantino de Chermont. Observar o Igarapé do Piry, que cingia a cidade em duas partes (Campina, à esquerda, e Cidade, à direita) e impedia seu crescimento para o interior. Nessa planta já é possível ver o tracejamento das ruas planejadas sobre o Piry.

O conjunto das avenidas seguia um traçado estratégico que visava integrar o Palácio do Governo, o jardim botânico e o campo de treinamento do Regimento de Infantaria, criado por ocasião das obras. Ao mesmo tempo, uma das estradas (das Mongubeiras) fazia um «ângulo obtuso no seu cruzamento com a que do Largo do Palácio envia a São José: ângulo feito de propósito para evitar a monotonia censurada pelo famoso Delille na sua obra dos Jardins»³⁶. Nesse local seria construído o primeiro passeio público da

³⁶ BAENA, A. L. M. *Compêndio das Eras da Província do Pará*, op. cit. Nesse trecho Baena se refere ao poema didático do abade Jacques Delille, «Os Jardins, ou A Arte de Aformosear as Paisagens», publicado pela primeira vez em 1782 e traduzido para o português por Manoel Maria de Barbosa du Bocage (Lisboa: Arco do Cego, 1800). Em 1812, a Imprensa Régia do Rio de Janeiro publicou uma nova edição. Obras como a de Delille e de Ricardo de Castel

cidade, ornado com «brancas e fragrantas rosas mogorins» e com a «flor do general», oriunda do Cabo da Boa Esperança. No outro ângulo do cruzamento, completando o conjunto urbanístico formado pelas estradas ladeadas com espécies frutíferas e pelo passeio, o Conde dos Arcos determinou a marcação de um «campo de hortas» a ser cuidado pelo Regimento de Infantaria «em seu peculiar proveito». Foi plantado, assim, em 1804, o Jardim das Caneleiras, uma extensa área tomada ao Piry para a produção de uma das mais valiosas especiarias. Mais adiante, na mesma estrada de São José e mais próximo do jardim botânico, foi construído um largo circular para a venda das «plantas hortadas», conhecido como Largo do Redondo (ilustração 2).



Ilustração 2 – «Plano do Pará», s.d., autor não identificado (detalhe). Essa planta, desenhada por volta de 1805-1810, mostra ao centro a grande área drenada do Igarapé do Piry, bem como as comportas e canais abertos durante as obras. No alto aparece o Jardim Botânico do Grão Pará, ao lado do antigo Convento de São José (identificado com uma cruz). Ligando o Jardim Botânico ao Palácio dos Governadores (localizado na parte de baixo, no Largo entre a antiga Cidade e a Campina) foi construída a Estrada de São José, em cujo centro está o Largo do Redondo. Na interseção entre a Estrada de São José e a Estrada das Mongubeiras, que corre perpendicularmente, foi plantado o Jardim das Caneleiras e construído o Passeio Público da cidade.

As administrações que seguiram a do Conde dos Arcos continuaram na implementação desse projeto urbanístico. José Narcizo de Magalhães de

(«As Plantas», igualmente com edição do Arco do Cego e reedição da Impressão Régia), de teor naturalístico próprio do Arcadismo, tornaram-se bastante populares em Portugal no final do século XVIII.

Menezes, governador entre 1806 e 1810, fez obras no Largo do Palácio, transformando-o num «Jardim de Recreio» plantado com «vegetais indígenas e forasteiros preciosos pelos usos que podem ter na Farmácia». Baena descreve esse jardim da seguinte maneira:

Uma fieira de barras estreitas de madeira de Acapu pintada de cor vermelha, enxerida em uma base de alvenaria entre pilares da mesma madeira, e figurada na parte superior em voltas coleadas, contornava o espaço do dito Jardim; em cujo centro havia um terreiro de hemicíclo onde terminavam seis alas de plantas, que formavam três ruas derivadas da banda das duas portas travessas, e onde se elevava uma cascata de pedra composta de quatro colunas da Ordem Jônica estiradas e ornadas de volutas, vasos, pirâmides e embrechados com dois jacarés na raiz do penhasco intercolunar: os quais pela boca lançavam a água do rio ali levada por uma bomba posta dentro de um dos dois caramanchéis, que rematavam o lado da mesma cascata: defronte da qual era o pórtico, que se fechava com portas com grade de pau; e nos extremos da frontaria haviam terrados de 15 palmos de altura com os ângulos guarnecidos de jarras, e os intervalos ocupados até os assentos com grades iguais às da cerca do jardim, que foi construído em distância de quatro braças de frente das casas, e que no ano de 1832 foi dissipado pela Municipalidade ³⁷.

Em 1809, o mesmo governador nomeia um Administrador para os «Hortos do Piry», o tenente de ligeiros Domingos Ramos. Outro governador, Antônio José de Souza Manoel de Menezes, Conde de Villa Flor, administrando a capitania entre 1817 e 1820, fez melhorias no Largo da Pólvora, onde a Estrada das Mongubeiras terminava, ornando-o com espécies frutíferas. Ao final do período colonial uma extensa área havia sido urbanizada. Certamente foi a mais importante obra realizada pelo governo português em Belém, a qual pressupõe uma extraordinária capacidade organizativa local.

La Gabriele e os demais jardins luso-brasileiros

Com a chegada da Corte no Brasil, em 1808, D. Rodrigo – reconduzido ao ministério de D. João – teve novas e mais diretas possibilidades de realizar seus planos. A situação de guerra com a França pôs em evidência a secular disputa territorial pela foz do rio Amazonas, além de tornar inevitável a conquista da Guiana Francesa, em 1809, como revide à ocupação de Portugal. Com a Guiana nas mãos dos portugueses, o intercâmbio de vegetais em território luso-brasileiro viria a ser plenamente realizado através da transferência da coleção de plantas exóticas que a França havia reunido em *La Gabrielle*, primeiramente para Belém e depois para o Rio de Janeiro e Olinda. Vejamos como isso se deu.

³⁷ BAENA, A. L. M. *Compêndio das Eras da Província do Pará*, op. cit., p. 423-4.

Em janeiro de 1809, tropas paraenses, cearenses e pernambucanas, auxiliadas por mercenários britânicos, rendiam o governador da Guiana Francesa, Victor Hugues. Ao contrário do previsto originalmente (destruição das fortificações, das propriedades e esvaziamento da colônia, de maneira a impossibilitar uma ameaça às Antilhas inglesas), Portugal decidiu administrar a Guiana como uma dependência do governo paraense. A administração foi feita com base no Código Napoleônico, o que denota o caráter transitório da operação militar, muito mais uma medida de pressão contra a França do que um projeto expansionista lusitano ³⁸.

A posse de *La Gabriele*, se não representou motivo preponderante para a invasão da Guiana pelas tropas luso-brasileiras, certamente estaria entre os maiores benefícios a ser obtidos pelos portugueses com a anexação de uma colônia tão conturbada. De fato, *La Gabriele* era um atraente negócio, tanto que o comandante britânico Lucas Yeo, na partilha da presa de guerra, requisiu não apenas a posse de naus francesas e o pagamento de 500 mil cruzados, mas também a *Habitation Royale des Épiceries*, provocando protestos veementes dos oficiais paraenses ³⁹. Suas pretensões, contudo, foram abortadas pela negociação do Termo de Rendição entre Hugues e o comandante português Manoel Marques d'Elvas Portugal, o qual regulava as condições em que a colônia seria entregue à nova administração. Um artigo específico para *La Gabriele* (14.º), o único do gênero, foi incluído:

Desejando conservar a plantação de especiarias, chamada La Gabriele, em todo o seu esplendor e agricultura, fica estipulado que não se destruirá nenhum edifício nem plantação, árvores ou plantas; mas conservar-se-á no estado presente tal qual se entrega aos comandantes de S. A. o Príncipe Regente (*apud* Reis, *op. cit.*) ⁴⁰.

A venda das especiarias lá cultivadas era uma das maiores fontes de renda da colônia, juntamente com o rendimento da alfândega e os impostos sobre as casas comerciais e o «tafiá», aguardente de cana exportada para a África⁴¹. Além disso, com a posse de *La Gabriele* finalmente seria possível transplantar para o Brasil as espécies que os franceses já haviam conseguido reunir. Numa carta ao governador do Pará, José Narciso de Magalhães de Menezes, datada de 2 de abril de 1809, D. Rodrigo dá a entender que não interessava mesmo conservar Caiena sem o aproveitamento daquelas riquezas:

³⁸ Cf. SILVA, M. B. N. A Cultura. In: SERRÃO, J. e MARQUES, A. H. O. (dirs.). *Nova História da Expansão Portuguesa*. Lisboa: Estampa, 1986, v. VIII, p. 443-498.

³⁹ Cf. CARDOSO, C. F. *La Guyane française (1715-1817)*. Aspects économiques et sociaux. Contribution à l'étude des sociétés esclavagistes d'Amérique, *op. cit.*

⁴⁰ *Apud* REIS, A. C. F. O Jardim Botânico de Belém. *Boletim do Museu Nacional. Botânica*, n. 7, 27 de setembro de 1946.

⁴¹ «Conta Geral da Receita e Despesa do Governo de Cayena e Guiana (anos de 1812 a 1815)» e «Mapa Geral das Importações e Exportações da Colônia de Caiena e Guiana. Anos 1812 a 1815». ANRJ, Fundo Caiena, OF, cx. 1192, SDE.

O sistema que se deve seguir para conservar Caiena sem que venha a ser pesada à Real Fazenda, e antes sistemando [sic] tudo de modo que pague a despesa necessária para a sua defesa [...] é a pronta e imediata transplantação para o Pará e para os outros domínios do Brasil, da maior quantidade possível de todas as árvores de especiaria, [...] particularmente da noz moscada, que ali existe e que nos domínios do Brasil se não possuem [...] ⁴².

D. Rodrigo recomenda, ainda, que se faça transportar, juntamente com as plantas, «hábeis jardineiros», mas que tais técnicos não fossem «contaminados da ideologia liberal».

Em 27 de abril, um novo ofício de D. Rodrigo ao governador Magalhães de Menezes determinava a transferência de plantas do jardim botânico do Grão-Pará para o Rio de Janeiro, exatamente aquelas que D. Francisco havia obtido dez anos antes. Mandava, ainda, procurar em Caiena a árvore da noz moscada (lembramos que, segundo D. Francisco, era mantida sob vigilância) e alertava que a procura de «todo o gênero de culturas» era o «ponto mais essencial para o Brasil» naquele momento:

Sobre as Produções que V. Exa. tem podido conservar das que um dos seus Predecessores D. Francisco Maurício de Souza Coutinho tirou de Caiena deve particular cuidado a S. A. R. a conservação, extensão do Cravo da Índia, ou Girofle, a V. Exa., que veja se sem diminuir o número destas Árvores no Pará pode V. Exa. remeter por diferentes Embarcações vários Pés das mesmas Plantas, que possam aqui cultivar-se, e propagar-se, fazendo especial recomendação a maior prontidão, e que se expeçam o melhor acondicionadas que se possa. É igualmente inútil que eu diga a V. Exa. que S. A. R. deseja que a cultura do cravo da Índia ou Girofle se estenda o mais que for possível, pois que aquele cravo que V. Exa. daí remeteu se achou muito bom, e comparável ao melhor das Molucas. Muito desejaria também S. A. R. que V. Exa. procurasse de Caiena a Árvore de Noz Moscada = Muscadier = que ainda nos falta, e que os Franceses roubaram por via do hábil Intendente das Ilhas de França e Bourbon Mr. [Pierre] Poivre de Amboine por meio dos nossos Timor e Solor, o que os nossos nunca souberam fazer, e das Ilhas de França passar para Caiena onde tem prosperado ⁴³. Este objeto o manda S. A. R. recomendar muito a V. Exa. pela sua grande importância, e por que o ponto mais essencial agora para o Brasil, é procurar-se todo o gênero de culturas, e dar-lhes a maior extensão ⁴⁴.

A primeira remessa de Caiena foi realizada no final de 1809, para Belém. Foi o administrador de *La Gabriele*, Joseph Martin, quem assinou a lista de

⁴² Apud CRUZ, E. *História do Pará*. 2 v. Belém: Universidade do Pará, 1963, p. 152-3.

⁴³ A façanha de Pierre Poivre aparece em muitos escritos da época, como um indício do sucesso dos empreendimentos coloniais franceses. Amboine ou Amboyne era a colônia holandesa da qual foram retiradas as especiarias. Cf. LY-TIO-FANE, M. Contacts between Schönbrunn and the Jardin du Roi at Isle de France (Mauritius) in the 18th century. *Mitteilungen des Österreichischen Staatsarchivs*, 35, 1982, p. 85-109.

⁴⁴ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho ao governador do Pará, José Narciso de Magalhães de Menezes. Rio de Janeiro, 27 de abril de 1809. APEP, cód. 751.

plantas e as instruções para o plantio. Nela vieram, dentre outras, a noz-moscada (pelo visto, pela primeira vez introduzida no Brasil), caneleiras, carambolas, «árvore do pão d'Otaiti», «moringueira», cravo da Índia, «groselheira da Índia», pimenteira, bilimbi, «litihi», «bananeira d'Otaiti», sapoti, «nogueira de Bancoul» e «cana d'Otaiti», espécie que passou no Brasil a ser conhecida como «cana caiena» ou «caiana». No total, 82 espécies foram embarcadas em seis caixas. Na relação das plantas, Martin aproveitou para fazer alguns comentários sobre a história do cultivo de algumas espécies e mesmo sobre os usos que se lhes podia dar. É o caso da fruta-pão, que, segundo o naturalista francês, «foi introduzida nas Colônias Francesas em 1795; é um dos resultados da viagem de Mr. Dentrecasteaux [sic] ao Mar do Sul afim de procurar o desafortunado Laperouse [sic]. Esta árvore, que os ingleses têm tão bem conduzido com grandes despesas às suas Colônias, merece ocupar um dos principais lugares entre os vegetais, que servem à economia e sustento dos homens»⁴⁵.

Respeitado como naturalista, Martin seria mantido pelos portugueses na administração de *La Gabriele*. O Intendente Geral de Caiena, João Severiano Maciel da Costa (1769-1834), destacou sua fidelidade e zelo e o considerava, pelo menos em Caiena, insubstituível, inclusive para a «polícia dos escravos». As autoridades portuguesas também tentaram, por intermédio do embaixador em Londres, transportar a esposa de Martin para Caiena, «para que ele se ligue ao governo de S. A. R.»⁴⁶.

Para cuidar das plantas vindas de Caiena, D. Rodrigo mandou que o governador do Pará nomeasse, em 1810, Francisco Arruda da Câmara como Inspetor do Jardim Botânico do Grão-Pará, cargo que viria acumular com o de Físico-Mor da capitania⁴⁷. Ao Governador Militar da Guiana, Manoel Marques d'Elvas Portugal, recomendou-se que mandasse de Caiena ao Pará e ao Rio de Janeiro «todas as plantas que se puder [...] e bons jardineiros, que tratem de sua horticultura»⁴⁸. Para garantir a sobrevivência das plantas, o governador do Pará apelou aos moradores vizinhos ao jardim botânico de

⁴⁵ *Notícia histórica e abreviada para servir à Cultura de uma remessa de árvores espedeiras e fructíferas destinada a Sua Excellencia o Senhor Capitão General do Pará por Sua Senhoria, o Senhor Manoel Marques, governador interino da Colonia de Cayena*. Rio de Janeiro: Impressão Régia, 1810, p. 13.

⁴⁶ Ofício de João Severiano Maciel da Costa ao Conde d'Aguiar. Caiena, 28 de abril de 1811; e Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho, Conde de Linhares, a João Severiano Maciel da Costa. Rio de Janeiro, 17 de julho de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁴⁷ Aviso do Conde de Linhares ao Conde d'Aguiar, 26 de abril de 1810 (apud *Flora Fluminensis*. Documentos, 1961). Não pude confirmar se Francisco Arruda da Câmara realmente tomou posse de ambos os cargos. Nos códices que consultei não há documentos com referência a ele. A bibliografia que consultei, por outro lado, informa muito pouco sobre Francisco. De 1790, ano em que se formou em Montpellier, a 1821, em que comprovadamente morava no atual Nordeste brasileiro por seu envolvimento na política local, pouca informação existe sobre Francisco.

⁴⁸ Apud BAENA, A. L. M. *Compêndio das Eras da Província do Pará*, op. cit., p. 445.

Belém para que ajudassem no trabalho de plantação, e determinou uma guarda especial para fiscalizar os cercados construídos para esse fim, conhecidos como «cancelas»⁴⁹.

No Rio de Janeiro, a conquista da Guiana significou a oportunidade certa para D. Rodrigo retomar seus antigos planos. Já em 1809 uma decisão régia havia autorizado a concessão de prêmios e outras vantagens às pessoas que fizessem aclimatar especiarias da Índia ou iniciassem o cultivo de vegetais úteis, decisão ampliada no ano seguinte para a isenção total de dízimos e taxas alfandegárias⁵⁰. Ao mesmo tempo, cumpria organizar os jardins botânicos nas demais capitanias do Brasil para que o império português tirasse o máximo proveito de *La Gabriele*. A Imprensa Régia publica, então, logo depois do folheto assinado por Martin, o «Discurso sobre a utilidade da instituição de jardins nas principais províncias do Brasil», de Manuel Arruda da Câmara, irmão do inspetor nomeado para o jardim paraense. Câmara propõe a instituição de hortos «[...] em que se criem, como em viveiros, não só plantas de países estranhos, senão ainda os de várias províncias do Brasil, que ou são raras, ou cuja destruição será inevitável, apesar de todas as proibições, por causa da extensão do país e da pouca população»⁵¹.

Na primeira parte do «Discurso», Câmara ressalta a prodigiosidade da natureza tropical e lamenta que tenham sido interrompidas, no passado, as transplantações para o Brasil, pois a agricultura na colônia poderia estar em grau muito mais adiantado, como o era em Caiena, no caso do cultivo do cravo da Índia, e na Bahia, no caso da pimenta. Como o reino vegetal, para Câmara, seria «a fonte mais fecunda, mais pronta e menos trabalhosa das riquezas de qualquer Nação», urgia emendar a grande falta do passado, incentivando novas transplantações⁵². Não obstante seu desconhecimento dos limites reais do império lusitano, pois dá como possessão portuguesa o rio Orenoco, Câmara tenta comprovar que o «continente do Brasil» é suscetível de ser cultivado com plantas provenientes da Europa, África e Ásia, fazendo-o pela análise geográfica dos «alimentos de que os vegetais se mantêm» (ar, luz e água) e das «cinco terras primitivas» (argila, sílica, magnésio, barita e cal). O «meio mais fácil de por em execução essas transplantações, e de as fazer prosperar» seria a instituição de hortos botânicos nas principais províncias do Brasil: Rio de Janeiro, Bahia, Pernambuco, Pará e Caiena⁵³. Como estes últimos já existiam, caberia instalar somente os três primeiros. Câmara termina a primeira parte recomendando os cuidados

⁴⁹ Cf. MEIRA FILHO, A. *Evolução Histórica de Belém do Grão-Pará*. Belém: 1976.

⁵⁰ Cf. ALMEIDA, L. F. *Aclimação de plantas do Oriente no Brasil durante os séculos XVII e XVIII*, op. cit.

⁵¹ CÂMARA, M. A. *Discurso sobre a utilidade da instituição de jardins nas principais províncias do Brasil* (1810). In: *Obras Reunidas*. Coligidas e com estudo biográfico por José Antônio Gonsalves de Mello. Recife: Fundação de Cultura Cidade do Recife, 1982, p. 197.

⁵² Id. ibd., p. 199.

⁵³ Id. ibd., p. 202.

necessários à localização dos hortos, sugerindo as atribuições e qualificações dos inspetores e jardineiros, garantindo o «lucro imediato» dos hortos («sendo bem administrados») e lembrando que a «transplantação artificial» de animais também poderia ser útil, como as «abelhas da Europa ou de Angola», os «grandes Carneiros do Peru» (lhamas?), as «ovelhas de lã fina de Espanha» e os «Camelos e Dromedários» para os sertões de Pernambuco, Paraíba e Ceará.

Na segunda parte, Câmara enumera as plantas úteis que mereciam ser transplantadas e cultivadas, originárias da Ásia, África, Europa, América Setentrional, México, Nova Holanda, Caiena, Pará, Maranhão, Ceará e Pernambuco. Pela relação, pode-se perceber que Câmara desconhecia as espécies que já haviam sido introduzidas no Pará há pelo menos dez anos. De Caiena sugere a transplantação da fruta-pão, do cravo da Índia, da «pimenta zeilônica» e da noz moscada, todas já aclimatadas em Belém. Do Pará e Maranhão, recomenda o cultivo do cravo do Maranhão (ou do Pará), castanha do Maranhão (ou do Pará), «pixurí», abacate, bacuri, bacaba, abacaxi e «maracujá mamão», igualmente já reunidas no jardim paraense.

Com uma conjuntura favorável e o interesse das autoridades, providências foram tomadas no Rio de Janeiro e em Olinda para garantir o sucesso da transferência das plantas. Em 1810, o botânico Kancke foi nomeado para diretor das culturas de plantas exóticas dos Jardins e Quintas Reais da Fazenda Santa Cruz, atual Quinta da Boa Vista⁵⁴. Na Fazenda da Lagoa Rodrigo de Freitas, onde funcionava a Fábrica de Pólvora, também foram introduzidas – a partir de 1810 – muitas plantas enviadas de Caiena e Belém. Mais tarde, foi esse o local escolhido para centralizar os experimentos agrícolas com espécies exóticas, dando origem ao atual Jardim Botânico do Rio de Janeiro⁵⁵.

Quanto ao jardim de Olinda, parece ter sido criado efetivamente para receber as plantas de *La Gabriele*, assim como servir de entreposto para as remessas que saíam de Caiena e Belém para o Rio de Janeiro. Vimos que

⁵⁴ Cf. LOPES, M. M. *O Brasil descobre a pesquisa científica. Os museus e as Ciências Naturais no século XIX*. São Paulo: Hucitec, 1997.

⁵⁵ O início das atividades do jardim fluminense ainda é um assunto a ser mais estudado. A julgar pelas informações de Rodrigues, o horto data de 1808, mas somente no ano seguinte há notícias da introdução de uma coleção de plantas orientais contrabandeadas por Luís de Abreu. Por sua vez, Oliveira afirma ter a organização do jardim se efetivado somente em 1819, enquanto Lopes faz referência à criação, em 1818, de «um jardim de plantas exóticas na Fazenda da Lagoa Rodrigo de Freitas, a princípio anexo ao Museu Real recém-criado [...]». Cf. RODRIGUES, J. B. *Hortus Fluminensis*. Rio de Janeiro: 1894; RODRIGUES, J. B. *O Jardim Botânico do Rio de Janeiro. Uma lembrança do 1.º Centenário. 1808-1908*. Rio de Janeiro: Oficinas da «Renascença», E. Bevilacqua & Cia., 1908; OLIVEIRA, J. C. *Cultura científica no Brasil durante o governo de D. João (1808-1821)*. São Paulo: FFLCH/USP, 1997 (Tese de Doutorado); LOPES, M. M. *O Brasil descobre a pesquisa científica. Os museus e as Ciências Naturais no século XIX*, op. cit., p. 40n.

as autoridades no norte tinham ordens para remeter «para todos os governos do Brasil», sempre que possível, lotes de plantas, «pois que só deste modo se pode assegurar a sua perfeita transplantação»⁵⁶. Ainda em 1810, Manuel Arruda da Câmara, o autor do «Discurso sobre a utilidade da instituição dos jardins...», foi nomeado diretor do jardim pernambucano, mas não pôde assumir em virtude de sua morte⁵⁷. Em ofício de 23 de abril de 1811, o intendente Maciel da Costa insistia com o Conde d'Aguiar, Ministro e Secretário de Estado dos Negócios do Interior, para que fosse criado um horto botânico em Pernambuco, para onde vinha enviando muitas plantas⁵⁸. Em 26 de abril, novo ofício avisava ao Conde d'Aguiar que em março havia sido expedida de Caiena a Real Galeota Princesa D. Maria Tereza, e que a embarcação haveria de deixar «plantas de especiarias» em Pernambuco⁵⁹. Em 17 de julho, D. Rodrigo respondeu a Maciel da Costa, louvando sua iniciativa de mandar «a expedição por Pernambuco, onde ficaram parte das plantas que poderiam ter sofrido vindo até aqui, vindo as outras para esta cidade [...] que S. A. R. mandou logo para o estabelecimento da Lagoa de Freitas»⁶⁰. D. Rodrigo também elogiou a iniciativa de mandar as plantas sob os cuidados do «hábil cultivador M. Germain [Étienne-Paul Germain]», a quem prometeu muitas recompensas. No Rio, Germain recebeu a incumbência de elaborar uma memória sobre a agricultura no Brasil e um projeto para a instalação de um curso de Botânica e Química. Logo em seguida, foi nomeado para dirigir o horto de Olinda.

O texto de Germain é interessante sob um aspecto. Para ele, a conquista da Guiana deveria ser vista apenas como um dos passos para a obtenção de «todos os produtos da Europa, das Américas e da Índia», pois o número de espécies aclimatadas em *La Gabriele* era limitado e existiam muitas outras que Portugal ainda não dispunha. A presença da Corte no Brasil poderia trazer muitas vantagens para este «Império florescente», desde que o governo continuasse a reunir as produções naturais dos dois hemisférios, aptas a serem aclimatadas no Brasil pela diversidade de climas existentes:

[...] trata-se apenas de cultivar em cada Província os produtos adequados a cada localização, lugar e clima, e assim, rapidamente, este Centro rico e em expansão apresentará ao Universo um novo espetáculo, um Império florescente, que acolherá todos os produtos vindos de ambos os Hemisférios [...].

⁵⁶ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho, Conde de Linhares, a João Severiano Maciel da Costa. Rio de Janeiro, 17 de julho de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁵⁷ Cf. MELLO NETO, J. A. G. Nota acerca da introdução de vegetais exóticos em Pernambuco, op. cit.

⁵⁸ Ofício de João Severiano Maciel da Costa ao Conde d'Aguiar. Caiena, 23 de abril de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁵⁹ Ofício de João Severiano Maciel da Costa ao Conde d'Aguiar. Caiena, 26 de abril de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁶⁰ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho, Conde de Linhares, a João Severiano Maciel da Costa. Rio de Janeiro, 17 de julho de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

O Brasil já contém quase todos os produtos da Europa, junto àqueles da América; faltam apenas aqueles da Índia. A conquista de Caiena não oferece nenhuma vantagem de início; porém, considerando bem, torna-se essencial ao novo Império; ela já forneceu alguns dos produtos exclusivos locais, mas restam outros que deveriam ser transportados. Aí então o Brasil passará a reunir nas suas terras todos os produtos vindos da Europa, das Américas e da Índia. Estes produtos, cultivados cada um no clima adequado, logo irão se multiplicar; e então o Brasil, podendo ser auto-suficiente, oferecerá ao especulador o excesso de sua produção e atrairá o estrangeiro e o navegador; o que estabelecerá uma preponderância na balança comercial. E então os Estados Europeus, de há muito os Mestres e os opressores das Américas, tornar-se-ão os tutelados pelo novo Império ⁶¹.

O raciocínio de Germain, vinculando poder político e econômico a uma agricultura forte e diversificada, necessitava de um elemento básico: a posse de espécies com valor comercial. O restante viria em decorrência, seja pelos benéficos efeitos da natureza brasileira, seja pela ação de homens industriais. A estes deveria ser destinado o curso de Botânica e Química, um antigo projeto que D. Rodrigo parecia retomar.

Era intenção de D. Rodrigo «atrair ao Brasil hábeis cultivadores e homens industriais». Para isso, Maciel da Costa fez intensa propaganda em Caiena do governo português, garantindo aos moradores da cidade liberdade de culto, convencendo-os da benevolência do Príncipe Regente, e mandando imprimir e distribuir obras que fizessem do governo francês um «odioso», «iníquo e violento usurpador» ⁶². Germain era um desses industriais que receberam atestado de idoneidade. Na passagem por Pernambuco, ainda em 1811, escolheu o local e deixou uma relação dos vegetais plantados no novo horto. Eram mudas e sementes de cravo da Índia, noz moscada, «pommier de Cithere» (pinha, ata ou fruta do conde), carambola, sapotizeiro, jalapa e outras tantas ⁶³. Quando retornou em 1812, encontrou muitas plantas já aclimatadas e outras introduzidas pelo padre João Ribeiro Pessoa de Mello Montenegro, encarregado provisoriamente do jardim. Em 1816, uma nova «Lista das Plantas que existem presentemente em o Real Jardim de Plantas em Olinda» foi apresentada ao governador por Germain. Nela constam 37

⁶¹ «Memória em francês sobre a agricultura no Brasil, por M. Germain, precedida de duas cartas de Domingos Borges de Barros, sendo uma autógrafa». ANRJ, cód. 807, v. 10, 64, fl. 56a.

⁶² Cf. REIS, A. C. F. *Portugueses e Brasileiros na Guiana Francesa*. Rio de Janeiro: Ministério da Educação e Saúde, Cadernos de Cultura, 1953. O mesmo tipo de propaganda foi feito na Corte, com a intenção de denegrir a imagem de Napoleão e legitimar a invasão da Guiana. Cf. NEVES, L. M. B. P. Da repulsa ao triunfo. Idéias francesas no Império Luso-Brasileiro, 1808-1815. *Anais Museu Histórico Nacional*, v. 31, 1999, p. 35-54.

⁶³ *Situation de la pépinière Royale des Epices & autres plantes Etrangères apportées de Cayenne, dans la goelette du Roy La princesse Donna Maria Thereze, laquelle pépinière Etablie a Olinda par les soins & Ordre de son Excellence Monseigneur Caetano Pinto de Miranda Montenegro commandeur de l'ordre du Christ gouverneur & Capitaine General de la province de Pernambuco*. Olinda, 20 juin, 1811, apud MELLO NETO, J. A. G. Nota acerca da introdução de vegetais exóticos em Pernambuco, op. cit., p. 43.

variedades de plantas em 2.541 pés, a grande maioria transportada de Caiena ⁶⁴. Germain ficou no cargo até a morte, em 1817.

Instalado o horto de Olinda em 1811, consolidou-se a rota de transplantação, não raro acontecendo de remessas de plantas serem enviadas do Pará para Caiena, e daí para o sul ⁶⁵; ou do Rio de Janeiro para Pernambuco ⁶⁶. Como prova do efetivo entrosamento entre os diversos hortos, Jobim cita um pedido de sapotizeiros e «pequis da Guiana» formulado em 1811 pelo padre João Ribeiro. Do Rio de Janeiro sua carta voltou a Pernambuco, sendo em seguida expedida para Maciel da Costa pelo governador da capitania, que prontamente enviou de Caiena as mudas solicitadas ⁶⁷.

Maciel da Costa foi uma figura chave na concretização da rede de jardins luso-brasileiros. Nos balanços e relatórios que enviou para a Corte, fez detalhadas descrições sobre *La Gabriele* e demonstrou como os portugueses poderiam lucrar com o jardim, inclusive financeiramente. A administração do complexo agrário da Guiana era uma de suas preocupações centrais, motivo pelo qual concentrou a comercialização de especiarias nas mãos do governo e instituiu rígidas medidas disciplinares para as pessoas envolvidas com o cultivo e exportação dos produtos. Por exemplo, no balanço que efetuou em 1811 sobre os primeiros anos da administração de Caiena, o intendente dá conta ao Conde d'Aguiar do número de escravos empregados em *La Gabriele*, de árvores frutíferas, sua produção média e despesa ⁶⁸. Maciel da Costa admirava-se de que os franceses não tivessem contabilizado os rendimentos desse estabelecimento, pois o considerava

[...] fazenda verdadeiramente Real, por sua grandeza, qualidade de suas produções e por sua beleza rústica, porque nada tem de obras [...]. É um dos grandes recursos para as necessidades públicas, por que o Girofle [cravo da Índia] que é muito procurado dos Estados Unidos, faz às vezes de numerário para a compra de fornecimentos [...]. E conhecendo que a reputação deste país provém principalmente das especiarias de que noutro tempo os Holandeses tinham grande ciúme, proibi a saída das plantas para países estrangeiros [...] ⁶⁹.

Esse trecho revela a importância comercial da cultura de especiarias. Os meticulosos inventários de plantas realizados nos jardins do Pará, de

⁶⁴ «Lista das Plantas que existem presentemente em o Real Jardim de Plantas em Olinda». Olinda, 28 de julho de 1816. ANRJ, cód. 807, v. 7, 192, fl. 188a.

⁶⁵ Cf. Ofício de João Severiano Maciel da Costa ao Conde d'Aguiar: Caiena, 26 de fevereiro de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁶⁶ Cf. «Relação das plantas vivas que da Lagoa de Freitas se remetem para Pernambuco», 5 de fevereiro de 1814, apud *Flora Fluminensis*. Documentos, op. cit., p. 293.

⁶⁷ Cf. JOBIM, L. C. Os Jardins Botânicos no Brasil Colonial, op. cit.

⁶⁸ *Habitation Royale des Épiceries, dite la Gabriele*, anexo no. 11 do referido balanço. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁶⁹ Ofício de João Severiano Maciel da Costa ao Conde d'Aguiar: Caiena, 28 de abril de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

Caiena ou de Olinda, enviados a Lisboa e depois ao Rio de Janeiro, funcionavam não apenas como relações de espécies vegetais conquistadas à natureza e aos países considerados concorrentes, mas como bens econômicos mais valiosos quanto maior fosse a cotação das plantas no mercado. O valor dado a essas plantas pode ser comprovado nas crises monetárias, como a referida por Maciel da Costa, quando muitas delas eram utilizadas como moeda corrente para pagamentos, principalmente o cravo da Índia, a noz-moscada e a canela.

O valor das plantas cultivadas em *La Gabrielle* justificou duas «Ordenanças» de Maciel da Costa, uma, de 24 de fevereiro de 1810, proibindo «levar para fora da colônia [...] planta ou semente de Girofle [cravo da Índia], Muscada [noz-moscada], Canela e Pimenta sem permissão do Governo [...]»⁷⁰; outra, de 19 de julho de 1810, determinando o modo de arrecadar os dividendos com a comercialização dos produtos. No item XI consta:

A respeito das especiarias, guardar-se-á o mesmo método até aqui praticado. O Diretor da Gabriela com ordem do Intendente Geral entregará todo o produto da colheita ao Comissário do Armazém Real dos gêneros coloniais, o qual depois de o fazer pesar o recolherá, dará Recibo ao Diretor e enviará ao Escrivão da Fazenda a relação do que recebeu com a certidão do peso, para ser registrada e carregado o produto em Receita ao dito Comissário. Quanto à Saída, nenhuma se fará senão por ordem assinada pelo Intendente, registrada pelo Escrivão e lançada em descarga ao Comissário. Os que pretenderem comprar especiarias ou quaisquer outras coisas do Armazém, dirigirão suas proposições por escrito com declaração das condições à Secretaria da Intendência, as quais serão examinadas na primeira conferência, e sendo aceitas, dar-se-á ordem para a entrega⁷¹.

As melhores safras de *La Gabriele* ocorreram em 1812 e 1814. Em 1815 a fazenda deu prejuízo, ano de «colheita quase nula e não produziu senão cravo, canela e pimenta». A maior parte da produção seguia para a Inglaterra, Estados Unidos e Pará, de onde era re-exportada⁷². Além da exportação, Maciel da Costa também destinou as especiarias à Corte. Em abril de 1811, enviou ao Rio de Janeiro nove caixas com cravo, canela, pimenta e amostras da pimenta branca, pedindo que o informassem do gasto anual da Casa Real⁷³. Também enviou doces, móveis, produtos de história natural e pequenos presentes feitos com asas de insetos. Por sugestão de D. Rodrigo, recebeu em Caiena, vindos do Pará, «alguns Rapazes hábeis e com talentos»,

⁷⁰ «Ordenança...», 24 de fevereiro de 1810. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁷¹ «Ordenança...», 19 de julho de 1810. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁷² «Conta Geral da Receita e Despesa do Governo de Cayena e Guiana (anos de 1812 a 1815)» e «Mapa Geral das Importações e Exportações da Colônia de Caiena e Guiana. Anos 1812 a 1815». ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

⁷³ Ofício de João Severiano Maciel da Costa ao Conde d'Aguiar. Caiena, 23 de abril de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE.

os quais foram entregues a Martin «para que aprendessem a Botânica e o cultivo de plantas». Em seguida, seriam enviados às diversas capitanias do Brasil para propagarem as culturas ⁷⁴.

Maciel da Costa pode ser considerado um dos mais ativos incentivadores do cultivo de especiarias, exemplo do empenho com que as autoridades portuguesas buscaram difundir novas culturas na colônia e, sem dúvida, um elemento fundamental para o bem sucedido intercâmbio entre os quatro jardins mencionados. Em novembro de 1817, após a assinatura do acordo entre Portugal e França que restituiria a Guiana à sua antiga metrópole, Maciel da Costa deixou Caiena em direção ao Rio de Janeiro, levando consigo mais uma remessa de plantas. Em maio do ano seguinte, D. João VI decretou a ampliação do horto fluminense, a mudança do nome para Real Jardim Botânico (anexo ao Museu Real) e nomeou Maciel da Costa para dirigir as plantações de cravo e outras especiarias ⁷⁵.

O ano de 1817 é um importante marco para os jardins luso-brasileiros. Na Guiana, Maciel da Costa deixava *La Gabriele* desprovida de boa parte de suas mudas. Martin deixara a administração do estabelecimento um ano antes, e certamente não testemunhou o estado em que foi devolvido ao governo francês. Em Olinda, a morte de Germain e os acontecimentos políticos que antecederam a Independência teriam deixado no esquecimento o jardim botânico. Segundo Mello Neto, chegou-se a autorizar a transferência das plantas para uma propriedade particular, a fim de salvar o pouco que restava ⁷⁶. Johann Baptist von Spix e Karl Friedrich von Martius, de passagem pela cidade em 1819, falam que o jardim havia sido extinto ⁷⁷, mas o certo é que continuou a funcionar – apesar das dificuldades – no mesmo local demarcado por Germain, pelo menos até a década de 1840 ⁷⁸.

No Pará, o ano de 1817 foi o da posse do último governador da capitania, Antônio José de Souza Manoel de Menezes, Conde de Villa Flor, que administrou a província até 1820. Ele certamente encontrou o complexo comercial-científico de Belém mal conservado, o que se explica tanto pela grave crise financeira que a Junta de Sucessão Provisional enfrentou nos anos em que administrou o Estado, de 1810 a 1817, como pelo revés que a política de incentivo aos jardins botânicos sofreu com a morte de D. Rodrigo de Souza

⁷⁴ Ofício de D. Rodrigo de Souza Coutinho, Conde de Linhares, a João Severiano Maciel da Costa. Rio de Janeiro, 17 de julho de 1811. ANRJ, Fundo Caiena, 0F, cx. 1192, SDE. Não encontramos nos documentos consultados o número de rapazes enviados a Caiena, nem seus nomes. Tampouco, se realmente seguiram para outras capitanias.

⁷⁵ Cf. RODRIGUES, J. B. *O Jardim Botânico do Rio de Janeiro. Uma lembrança do 1.º Centenário. 1808-1908*, op. cit.

⁷⁶ Cf. MELLO NETO, J. A. G. Nota acerca da introdução de vegetais exóticos em Pernambuco, op. cit.

⁷⁷ Cf. SPIX, J. B. von e MARTIUS, K. F. von. *Viagem pelo Brasil. 1817-1820*. 3v. Belo Horizonte: Itatiaia; São Paulo: Universidade de São Paulo, 1981.

⁷⁸ Cf. Freyre, G. O Horto del Rei em Olinda. *Rvta. Inst. Arqueol. Pernambuco*. Recife: IAP, n. 37, 1942, p. 208-214.

Coutinho, em 1812. Nesses anos, o tema da primazia agrícola começou a receber duras críticas, sendo significativo o protesto de José Acúrcio das Neves contra a «redução da economia portuguesa à agricultura», publicado em 1814 pela Imprensa Régia de Lisboa⁷⁹. A conjuntura econômica e política mudava rapidamente e a rede que parecia destinada a perdurar graças às plantas vindas de Caiena, logo foi abandonada. Isso não significou, entretanto, o fim dos jardins botânicos, sobretudo o de Belém, ativo até a década de 1870⁸⁰, e o do Rio de Janeiro, ainda funcionando.

Considerações finais

Para concluir, podemos afirmar que a rede de intercâmbios vegetais montada em território luso-brasileiro, entre 1790 e 1820, constituiu a primeira iniciativa da Coroa portuguesa para institucionalizar a pesquisa científica no espaço ultramarino, conforme a política agrarista do final do século XVIII. Essa rede demonstra não apenas uma notável capacidade de articulação, primeiramente a partir de Lisboa e depois do Rio de Janeiro, como também a maneira pragmática pela qual as ciências naturais foram arregimentadas em benefício do Império. Os jardins luso-brasileiros foram responsáveis pela introdução, aclimação e disseminação de muitas espécies vegetais pelo país, incluindo algumas que, mais tarde, teriam importância econômica, como a cana caiana. Por outro lado, contribuíram também para a transformação de hábitos culturais da população, principalmente a alimentação.

Localmente, os jardins instalados em Belém, Olinda e Rio de Janeiro tornaram-se pontos de referência para os habitantes dessas cidades, seja como marcos urbanos ou espaços de sociabilidade. No caso de Belém, a construção do jardim foi acompanhada por uma reforma urbana que permitiu a interiorização da cidade e traçou os principais eixos de crescimento urbano do século XIX. Os princípios seguidos na reforma – drenagem, aterramento e ajardinamento de áreas incultas – foram os mesmos seguidos na construção dos Passeios Públicos de Lisboa (1764-1830), do Rio de Janeiro (1779-1783) e de Salvador (1810), confirmando como as exigências salubristas do Século das Luzes interferiram na urbanização das cidades coloniais do Brasil, «transformando a outrora mitológica

⁷⁹ Apud WEHLING, A. O fomentismo português no final do século XVIII: doutrinas, mecanismos, exemplificações. *Revista do IHGB*, 1977, v. 316, p. 201.

⁸⁰ Ver, por exemplo, o novo ciclo de atividades iniciado no jardim paraense em 1818, graças aos trabalhos do médico português Antonio Correa de Lacerda (1777-1852). Cf. SANJAD, N. *Nos Jardins de São José: uma história do Jardim Botânico do Grão-Pará, 1796-1873*, op. cit.; e SANJAD, N. Cólera e medicina ambiental no manuscrito 'Cholera-morbus' (1832), de Antonio Correa de Lacerda (1777-1852). *História, Ciências, Saúde – Manguinhos*, Rio de Janeiro, v. 11, n. 3, 2004, p. 587-618.

relação com a natureza numa atitude pragmático-funcionalista, atribuindo-se às plantas uma utilidade saneadora e higienizadora dos ambientes e que vai justificar doravante a presença da vegetação nos aglomerados urbanos»⁸¹. A reforma de Belém só teve paralelo no final do século XIX, quando os vestígios do complexo agrícola-comercial de Belém, conhecidos como os jardins de São José, foram apagados por nova fase de crescimento urbano acelerado.

⁸¹ SEGAWA, H. *Ao Amor do Público*. Jardins no Brasil, op. cit., p. 16.

NOTAS PARA O ESTUDO DO MECENATO DE D. FREI ALEIXO DE MENESES: OS RECOLHIMENTOS DA MISERICÓRDIA EM GOA

por

CARLA ALFERES PINTO *

D. Frei Aleixo de Meneses (1559-1617) é uma das mais interessantes e ricas personagens portuguesas de finais do século XVI-inícios do século XVII. Para além da controversa acção religiosa na Índia – pela qual é largamente assinalado mas pouco conhecido (e menos ainda entendido) –, para este interesse contribuem os seus muitos sucessos políticos e um destacadíssimo mecenato artístico que se espalha pelas casas agostinhas em Portugal e pela zona de influência do Estado da Índia, com particular incidência na cidade de Goa. Foi a partir do estudo da história da construção dos recolhimentos femininos em Goa que a figura de Aleixo de Meneses foi ganhando destaque, razão pela qual apresentamos estas *notas*, fundamentais para perceber a personagem mas que apenas afluam a complexidade e patrocínios a ela devidos ¹.

D. Frei Aleixo de Meneses

Nascido com o nome de Pedro ² em Lisboa a 25 de Janeiro de 1559, era

* Investigadora do Centro de História de Além-Mar (FCSH-UNL).

¹ O estudo da história dos recolhimentos da Misericórdia de Goa faz parte do projecto de investigação sobre «*As Misericórdias na Índia Portuguesa (séculos XVI-XVIII)*» patrocinado pela Fundação Oriente, sob a orientação do Prof. Doutor Rafael Moreira.

² Para a história da vida de D. Frei Aleixo de Meneses ver, com reservas, Carlos ALONSO, *Alejo de Meneses, O.S.A. (1559-1617), Arzobispo de Goa (1595-1612): Estudio biográfico*, Valhaldolid, Ed. Estudio Agustiniiano, 1992. Era o penúltimo de quatro filhos: D. Luís de Meneses (c. 1540-1578) (casou com D. Maria de Mendonça e não tiveram filhos); D. Álvaro de Meneses, Senhor de Alfaiates (c. 1550-1595?) (casou com D. Violante de Ataíde e tiveram três filhos: o primeiro, D. Aleixo de Meneses, herdou o título do pai mas decidiu tornar-se frade franciscano; a segunda, D. Maria de Ataíde, casou com D. Pedro Manoel, 2.º Conde de Atalaia, e a terceira, D. Luísa de Meneses, casou com Lourenço de Sousa da Silva, comendador de S. Tiago de

filho de D. Aleixo de Meneses (c. 1500-1569)³ e da sua segunda mulher, D. Luísa da Silveira (c.1510-1597)⁴, e com quem casara «por ordem de el-rei». A ascendência distinta e o convívio próximo com a corte, no seio da qual foi criado (em estreita proximidade com o futuro rei D. Sebastião, tendo partilhado alguns dos ensinamentos a este ministrados pelo jesuíta P. Luís Gonçalves da Câmara), não podiam augurar se não um futuro de serviço e de fortuna.

Na formação da personalidade e na eleição das opções de vida do futuro padre agostinho estivera sempre presente a proximidade do poder, político e/ou religioso, e dos seus mecanismos. Pedro beneficiara desde tenra idade do protagonismo que o pai gozara na corte e entre os membros da família real, mas perdera o progenitor com tenra idade (apenas 10 anos). Este facto – bem como inegáveis traços de personalidade que adiante esplanaremos – e a influência muito próxima da nova figura tutelar – o seu tio, Frei Agostinho de Castro ou de Jesus (cujo nome secular, coincidência ou não, fôra também Pedro) – não devem ter sido alheios à opção pelo hábito religioso.

Com quinze anos anunciou a vontade de tomar o hábito agostinho que lhe foi dado no dia 24 de Fevereiro de 1574 no Convento da Graça em Lisboa. Professou no mesmo convento a 27 de Fevereiro de 1575, já com dezasseis anos cumpridos, tomando o nome próprio do pai e o nome de vocação do tio (Jesus), passando a ser conhecido por Frei Aleixo de Jesus ou de Meneses.

O fim da década de 70 e o decorrer da quase totalidade da década de 80 da vida de Frei Aleixo encontra-se ainda envolto em algum mistério, alimentado pelo desconhecimento de documentos coevos que possam ajudar a esclarecer algumas questões. Após ter tomado o hábito, volta a aparecer, em 1582, nas listas de externos do Convento da Graça em Coimbra, fundado pouco anos antes por D. João III. O que aconteceu durante estes sete anos fundamentais para a formação do jovem frade? A resposta aguarda uma pesquisa aturada e segura nos arquivos. Todavia, podemos elaborar algumas conjecturas que não deverão andar muito longe da realidade.

A convulsão de acontecimentos de finais da década de 70 poderá fornecer algumas pistas. Com efeito, a família de D. Frei Aleixo de Meneses foi uma das muitas atingidas pela autêntica sangria que a batalha de Alcácer-Quibir (1578) provocou: na sequência desta, perderam a vida o irmão mais velho e um cunhado, e o seu outro irmão ficou cativo.

Beduido); e D. Mécia da Silveira de Meneses (?–03-07-1598), que casou D. Luís Coutinho, 4.º conde de Redondo (c. 1540-1578)).

³ Alcaide-mor de Arronches; Comendador da Ordem de Cristo; Mordomo-mor de D. Maria; Mordomo-mor de D. Catarina; Aio de D. Sebastião; Capitão da Carreira da Índia. Para mais informação, consultar o projecto das «Genealogias dos Vice-Reis e Governadores do Estado Português da Índia no século XVI» veja-se: <http://cham.fcsh.unl.pt/GEN/Index.htm>.

⁴ Filha de Álvaro de Noronha, capitão de Azamor, e de D. Maria da Silveira. D. Álvaro de Noronha era filho de Constança de Albuquerque, irmã de Afonso de Albuquerque. Algumas fontes atribuem à mãe de D. Frei Aleixo o apelido Noronha. D. Luísa de Noronha era meia-irmã de Aleixo, filha única do primeiro casamento do pai com D. Joana de Menezes.

Pedro de Meneses, Aleixo por devoção monástica, nascera fidalgo no seio de uma das mais prestigiadas famílias nobres portuguesas⁵. Não é por isso de estranhar que soassem mais alto os apelos dos laços de sangue e da honra, característicos da sua classe. A sua família sobrevivente, num Portugal atarantado política e economicamente, era constituída por mulheres em idade núbil ou idosa, crianças e dois homens, ele próprio, e um irmão que havia que resgatar com vida a preço de ouro.

O jovem de apenas 19 anos vê-se responsável pelo sustento da casa, tornando-se o único amparo de uma família privada de fontes de rendimento – a mãe auferia de umas rendas concedidas em 1570 pelo rei agora morto – e pressionada pelo substancial saque a pagar pelo resgate de cativos. Conhecedor dos meandros políticos e dos corredores cortesãos, é natural que Aleixo se tenha bastado, uma vez que sabemos que o irmão cativo regressou ao reino, e que no início dos anos 80 se encontrava matriculado em Filosofia e Teologia, na cidade universitária de Coimbra.

Apesar de não ter concluído qualquer dos cursos, foi prior de três conventos sem ter obtido o título académico; são eles: Torres Vedras (1588), Santarém (1590) e Lisboa (1592).

As razões pelas quais o frade não concluiu os estudos académicos não são de fácil entendimento. A sua proximidade com a corte e com a hierarquia da província poder-lhe-ão ter facilitado as opções e, se foi menos feliz nos estudos, não deixou de traçar para si um plano outro que lhe permitisse uma ascensão segura e paulatina na ordem, enquanto se forjavam as novas realidades peninsulares que levariam ao governo da coroa portuguesa pelos Habsburgo. Aleixo nunca deixou de lado o patrocínio e benefício intencional da sua ordem, prática aprendida nos corredores do poder, e que caracteriza, afinal, a acção do homem culto e poderoso dos séculos XVI e XVII. É assim

⁵ Sobre a consciência dos privilégios e qualidades inerentes à classe em que nascera, veja-se, a título de exemplo, o acontecimento que descreve, as palavras que escolhe e a repulsa que o mesmo lhe provoca, na carta com a qual informa a Província de Santo Agostinho sobre o pedido de renúncia ao bispado, datada de 24 de Dezembro de 1609: «Vi huã carta de hum mancebo dessa *Provincia* **que sem a ler me fas chorar alguas lagrimas pola ver sellada com hum sinete das armas de sua familia, maior que o da chancelaria do meu Bispado** e se esta he a criação *que* agora lá ha, e isto nos importaõ os graos e letras, tomara *que* tornaremos ao idiotismo antigo, comtanto *que* tornarmos a criação em *que* nos criaraõ, *que* ia nossos ilustres nos diziaõ *que* era claustra para a *que* elles foraõ criados, e em boa verdade *que* vendo neste estado outro sinete como este em huã carta de hum frade de outra ordem, fis queixume a seu Prelado, e o fis castigar mui asperamente porque athe os Bispos Religiozos *que* somos obrigados a ter sello com *que* nossas cartas e papeis fiquem com *authoridade que* lhe da o direito, nos corremos de trazer as armas de nossa familia sem algua insignia *que* mostre *que* somos frades, digo o *que* me doe, **e fallo como filho com Pais**, *que* podem remediar as faltas de *que* são auizados.», Arquivo Distrital de Braga, Gaveta das Cartas, n.º 380 (negrito nosso). Devemos à Dr.^a Celina Bastos e à Dr.^a Maria João Vilhena de Carvalho a disponibilização do conteúdo completo deste precioso documento, citado em fragmentos em C. ALONSO, *Alejo de Menezes O.S.A.* (...). Transcrição de Maria João Vilhena de Carvalho.

que, logo que lhe foram atribuídas funções de priorado de conventos agostinhos, encontramos informação sobre o seu mecenato.

No biénio 1588-90, estando à frente da casa de Torres Vedras, uma das mais antigas da província, interessou-se pela figura e acção do beato Gonçalo de Lagos, seu antecessor, que aí vivera durante o século XV os seus últimos anos de vida, e cujo sepulcro e relíquias ainda se conservam na igreja do convento. Fruto deste interesse, escreveu uma biografia em seis capítulos dedicada ao beato; este texto foi terminado em Goa e enviado para Lisboa a pedido dos seus irmãos de hábito ⁶.

Ainda no biénio 1592-94, durante o qual governou o convento da Graça em Lisboa – que lhe grangeou fama de justo e modesto, sendo o seu priorado muito apreciado pelas autoridades e pelos seus irmãos de hábito –, deixou testemunho do seu afã mecenático, tendo iniciado, ou deixado planos para iniciar, uma série de obras no convento ⁷. As acções e intenções de Aleixo de Meneses (bem como um discreto jogo de bastidores que se adivinha, a atestar pela forma como age em episódios futuros) causaram tal impacto entre os irmãos que no capítulo provincial anual dos graciosos, celebrado em Abril de 1594, foi eleito III Conselheiro da ordem, acontecimento que o levou a abandonar o cargo de prior do convento, incompatível com a nova eleição ⁸.

Mas a vida de D. Frei Aleixo de Meneses tomaria o rumo de novas paragens. No Verão de 1594 foi chamado à corte de Madrid para lhe ser feita a proposta que mudaria a sua vida: a do arcebispado de Goa.

Os episódios em torno das constantes más relações entre arcebispos e vice-reis ou governadores em Goa prolongavam-se e, rei e corte, queriam pôr um fim a este estado de coisas. O facto é que, fosse pelo antever dos problemas com o poder civil, fosse por outra razão, mesmo entre os religiosos mais credenciados, o bispado de Goa parecia suscitar um interesse de carácter ambíguo.

Após a morte de D. Frei João Vicente da Fonseca ⁹, D. Filipe II elegeu D. Francisco de Santa Maria – cónego secular de São João Evangelista, que

⁶ A versão definitiva está publicada em Carlos ALONSO, «Vida del beato Gonzalo de Lagos por Alejo de Meneses, OSA, arzobispo de Goa», *Archivo Agustiniano*, 72, 1988, pp. 275-298.

⁷ As relações de D. Frei Aleixo de Meneses com a Graça são extensas e prolongam-se nos anos. Entre os inúmeros episódios encontramos o do afamado cofre de cristal veneziano, que o arcebispo de Goa ofereceu ao convento, em conjunto com uma cruz de prata, ouro e pedras preciosas. Sobre este assunto, veja-se o artigo da autoria de Anísio Franco, Celina Bastos, Maria João Vilhena de Carvalho e Luísa Penalva (em preparação).

⁸ Segundo J. A. Ferreira, D. Frei Aleixo de Meneses ter-se-á então retirado para o pequeno convento de Pena Firme com o fim de reflectir na melhor maneira de criar uma casa de recolectos naquele convento. Para este assunto veja-se J. A. FERREIRA, *Fastos da Igreja primacial de Braga (Séc. III-XX)*, vol. III, Braga, Edição da Mitra Bracarense, 1932, p. 115 e Carlos ALONSO, «Alejo de Meneses, OSA, Arzobispo de Goa y de Braga (+ 1617), amigo de los Agustinos Recoletos», *Recollectio*, 2, 1979, pp. 260-273.

⁹ D. Frei João Vicente da Fonseca foi arcebispo entre 1583-1586 e, ocasionalmente, governador. No ano de 1586, tomara lugar numa nau a caminho de Lisboa «por não poder aturar

fora em 1583 nomeado coadjutor do arcebispo de Braga, com o título de bispo de Fez – para o arcebispado de Goa. O religioso escusou-se, alegando a avançada idade e a forte probabilidade de em «jornada tão larga (...) antes iria morrer que a servir.»¹⁰

Foi D. Frei Mateus de Medina quem acabou por ficar a governar o arcebispado de Goa. Medina era filho de pais nobres e tomara o hábito de Cristo no convento de Tomar a 13 de Outubro de 1560. Em 1577 recebera o bispado de Cochim, aonde se mantinha à altura da morte do arcebispo de Goa. Tomou posse oficial da nova sede no dia 20 de Novembro de 1588. Quatro anos depois, renunciava à mitra¹¹.

Parece haver da parte de D. Filipe II um esforço para que os arcebispos de Goa partam de Lisboa, ao invés de serem nomeados através de trocas (e ascensão) de dioceses além-mar. A esta vontade política não deve ser alheio o conhecimento dos jogos de poder locais¹² e as pressões que os provinciais das diferentes ordens faziam junto da corte. Ainda que não totalmente esclarecidos, os episódios em torno da figura de D. Frei André de Santa Maria, que governou efectivamente o arcebispado de Goa (1593-1595) mas que nunca recebeu a nomeação oficial e/ou pastoral, serão disto um bom exemplo. Se é sabido que as fontes relatam a modéstia e a recusa cons-

vicereis e ministros, de que ia dar conta a Portugal e a Roma». A sua morte está envolvida em algum mistério – corroborado pelo facto de ter deixado a sua casa em Goa entregue ao mordomo e a manutenção da mesma e cobrança das rendas nas mãos do seu secretário, Jan Huygen van Linschoten, precavendo assim a gestão corrente dos assuntos até ao seu regresso de Lisboa (para este assunto ver Jan Huygen van LINSCHOTEN, *Itinerário, Viagem ou Navegação para as Índias Orientais ou Portuguesas*, edição preparada por Arie Pos e Rui Loureiro, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1997, pp. 12-13) – uma vez que tendo sido acometido de doença (envenenado?), faleceu antes de abandonar o Índico e acabou por ficar sepultado no Cabo da Boa Esperança. Ver Casimiro Christovão de NAZARETH, «Mitras Lusitanas no Oriente: Catalogo dos prelados da Igreja Metropolitana e Primacial de Goa e das Dioceses Suffraganeas com a Recopilação das Ordenanças por elles Emittidas, e Summario dos Factos Notaveis da Historia Ecclesiastica de Goa», *Boletim da Sociedade de Geografia de Lisboa*, 12.^a série, nos. 3-4 e 11-12, 1893 [nos. 3-4, p. 214]. Este título, inquestionavelmente útil, carece de leitura muito atenta

¹⁰ In Casimiro C. NAZARETH, «Mitras Lusitanas no Oriente...», nos. 3-4, p. 214.

¹¹ Morreu um ano mais tarde, a 19 de Julho de 1593, sendo enterrado na capela-mor da Sé da cidade. Para substituir o arcebispo D. Frei Mateus de Medina terá sido proposto o nome de Leão Henriques, jesuíta, que fôra provincial da sua ordem e antigo confessor e secretário do Cardeal D. Henrique. O licenciado terá recusado e, quando morreu em 1621 aos 74 anos, era reitor do Colégio de Évora. Vd. Casimiro Christovão de NAZARETH, «Mitras Lusitanas...», p. 217. Na mesma página, é o próprio autor (na nota 41) a alertar para o facto de este dado vir referido em apenas um dos inúmeros títulos e documentação consultados para a elaboração das *Mitras*.

¹² De que fará parte o episódio da excomunhão de inúmeros frades agostinhos na Índia por decisão de dominicanos, como consequência da irresolúvel querela pelas precedências. O P. Álvaro de Jesus, procurador da província agostinha portuguesa em Roma, fez questão de, logo que soube da nomeação para a mitra de Goa, recomendar ao arcebispo D. Frei Aleixo de Menezes que resolvesse a situação a contento dos agostinhos. Ver C. ALONSO, *Alejo de Menezes*, O.S.A. ..., p. 24.

tante por parte deste franciscano de cargos e nomeações de poder, a verdade é que a sua relação com D. Frei João Vicente da Fonseca e com os vice-reis necessita de esclarecimento.

Alguns relatos coevos apontam para a hipótese do seu nome ter sido proposto para o cargo por estes governantes a D. Filipe II, aquando da morte do arcebispo D. Frei Vicente da Fonseca em 1586. A situação foi logo atalhada pelos fortes protestos do prior de Tomar, alegando que a Ordem de Cristo tinha primazia sobre as restantes na tutela das igrejas e dioceses além-mar, acrescentando ainda o facto de, pela regra da precedência, caber ao bispo de Cochim a preferência, ao que acrescia a filiação deste na Ordem de Cristo.

De facto, D. Frei Mateus de Medina tornou-se arcebispo de Goa e o rei fez de D. Frei André de Santa Maria, bispo de Cochim, logo em 1588, cargo que, segundo as crónicas, este recusou tenazmente até ao limite da desobediência.

Ironicamente, em 1592 voltaria a ser André de Santa Maria a perfilar-se para o governo do arcebispado de Goa, enquanto o rei tentava resolver de vez o problema da nomeação para a outrora tão almejada mitra.

A ideia de D. Filipe II seria a de colocar à cabeça da diocese de Goa uma pessoa de virtudes, conhecimento e acção reconhecidas e que possibilitasse a desejada reforma administrativa do Estado. De certa forma, a intenção era a de nomear para a arquidiocese uma figura tutelar que pudesse auxiliar e até substituir os governantes em caso de necessidade, apaziguando assim os exaltados ânimos entre os poderes temporal e religioso. Face ao que atrás mencionámos, será correcto concluir que o rei não estaria disposto a ouvir mais uma recusa.

É possível que o monarca tivesse consultado (ou sido influenciado por) D. Frei Agostinho de Jesus sobre o sobrinho. Era ao monarca Habsburgo que o bispo agostinho devia a sua nomeação para Braga (1588) feita após o juramento da coroa portuguesa. Mas era já a outro Habsburgo que o frade deveria a relação com Filipe; com efeito, havia sido nomeado pelo papa Gregório XIII visitador e reformador dos desregrados conventos da ordem na Alemanha onde foi, posteriormente, eleito pregador do imperador Rudolfo II. De volta à Península, fôra incumbido pelo monarca de pacificar as discórdias dos conventos de Aragão, antes de lhe ser dada a mitra bracarense.

O facto do D. Frei Aleixo de Meneses ter sido chamado a Madrid mostra por um lado deferência e, por outro, que se antecipavam as reservas que o mesmo colocaria ao posto em tão longínquas terras. Assim, ficaram encargos de o convencer D. Miguel de Moura, valido de D. Filipe II, D. Pedro de Álvares Pereira, secretário da coroa portuguesa, e D. Jorge de Ataíde, antigo bispo de Viseu, e capelão-mor. Os emissários reafirmavam que o tinham ido buscar devido à sua origem nobre – onde a qualidade da linhagem e a feliz coincidência de familiares de ambos os progenitores terem longas carreiras ao serviço do Estado da Índia, pesavam –, devido às suas qualidades de virtude, ciência e modéstia e argumentando que o rei e seus

ministros tudo fariam para que aceitasse, não obstante as suas razões. Por fim, reforçavam o discurso lembrando que seria bom serviço para a igreja e coroa portuguesas. Nesta altura foi-lhe feita, também, a oferta do título de «pregador real» que pretendia, certamente, obviar à situação de ausência de um grau académico por parte de Frei Aleixo de Meneses.

As cartas que Meneses escreveu ao tio já depois de tomar posse da mitra em Goa têm um conjunto de características comuns que revelam traços de personalidade e características de classe que ajudam a perceber a personagem. São cartas com cunho íntimo, quase confessional, francas pelas opiniões, reclamações e anseios que revelam ao parente que, à distância, exercia um múnus tutelar e protector. Não deixam, contudo, de ser epístolas enformadas pelos preceitos da retórica, pelo ornato no escrever, pelas distinções de comportamento e actos típicos de uma fidalguia para a qual a eloquente modéstia era obrigatória e, até, encorajada pela regras de funcionamento entre iguais e, principalmente, entre estes e o rei. A juntar a esta determinação de berço, acrescia a humildade que fazia parte, pelo menos formalmente, do quadro mental de um religioso.

É assim que as insistentes e contínuas recusas de D. Frei Aleixo de Meneses não podem, ao contrário do que tem sido feito pela historiografia tradicional¹³, ser entendidas como demonstrações de mera piedade e desapego dos bens materiais mas antes como parte do jogo político-diplomático da corte e dos seus servidores¹⁴. É verdade que o frade manteve, até ao

¹³ Nomeadamente, nos trabalhos do Pe. Avelino de Jesus da COSTA, 1940, «Acção missionária e patriótica de D. Frei Aleixo de Meneses, Arcebispo de Goa e Primaz do Oriente», in *Congresso do Mundo Português*, Lisboa, Comissão Executiva dos Centenários, VI, I, 211-247, e C. ALONSO, *Alejo de Meneses, O.S.A. (...)*.

¹⁴ Sobre este assunto veja-se o texto de ruptura de Sanjay SUBRAHMANYAN, «Dom Frei Aleixo de Meneses (1559-1617) et l'échec des tentatives d'indigénisation du Christianisme en Inde», *Archives des Sciences sociales des Religions*, n.º 103, 1998, pp. 21-42. É a documentação que, quando lida com atenção, atesta este jogo político-diplomático: «A devoção do Santo Crucifixo [Aleixo refere-se a um crucifixo do convento de Braga do qual o tio era muito devoto], que me V. S.^a encomenda, tomarei eu, porque com a mesma promptidão, ou com muita mais, aceito agora seus conselhos: que no dia em que, sendo menino, me vestiu do sagrado habito da nossa religião, a confiança que V. S.^a tem, de me vêr lá [ou seja, em Braga], **tenho eu todo perdida**; porque além de entender, **que este foi meu chamamento**, posto que minha esperança é pouco alva, **tenho-lhe afeição** (...) As novas que V. S.^a dá, de termos já mosteiro em Braga, e em tão bom sitio, me alegraram muito; mas **confesso que me fizeram saudade, e me senti fraco, de vêr que não podia ir morar n'uma cella d'elle.**» Excerto da carta dirigida ao tio datada de 18 de Dezembro de 1596, in Bernardino José de Senna FREITAS, *Memorias de Braga contendo muitos e interessantes escriptos extrahidos e recopilados de diferentes archivos assim de obras raras, como de manuscritos ainda ineditos e descripção de pedras inscricpionaes*, Braga, Imprensa Catholica, 1890, vol. III, pp. 23-24 (negrito nosso); (a carta está erradamente datada do ano de 1598, cf. João Alberto Sousa CORREIA, «O Códice 42 do Seminário Conciliar de Braga: Apresentação do seu conteúdo», *Theologica*, 2.^a s., n.º 27, 2, 1992, [412-419]). Pelo que atrás fica citado, percebe-se que sempre fôra intenção de Meneses partir para Goa, aliás, o arcebispado era das poucas saídas para tão fulgurante ascensão administrativa na Ordem de Santo Agostinho não descartando, contudo, o regresso para o bispado de Braga. As dezoito cartas de

limite, a recusa, mesmo depois de nomeado pregador real, e só com a intervenção pessoal de D. Filipe II – que lhe faz saber não aceitar a sua escusa em carta de 21 de Novembro de 1594 – parece ceder. Mas esta era a natureza das relações de e com o poder e Meneses não estava preparado para ir para Goa sem contrapartidas, como veremos ¹⁵.

Menos de um mês depois, a 16 de Dezembro de 1594, Lopo Soares, secretário do conselho da regência, escreveu ao representante da Santa Sé em Portugal, D. Fábio Biondi, comunicando-lhe a nomeação de Frei Aleixo de Meneses e pedindo a instrução papal e o pálio com brevidade ¹⁶.

Esta pressa justificava-se pela vontade de que o novo arcebispo embarcasse nas naus que sairiam de Lisboa na Primavera seguinte, agora que a negociação estava resolvida a contento de ambas as partes: o rei conseguira o seu bispo *político* e o frade conseguira incentivos monetários e patrimoniais avultados que lhe permitiriam agir em Goa como o senhor e mecenas que ambicionava. A saber: aos 5000 cruzados de renda para a sagração e embarque, o rei acrescentara mais 2000, concedendo-lhe, também, a reserva da provisão de todos os benefícios eclesiásticos da diocese (até então pertença dos vice-reis) e os dízimos das rendas de Bardes.

Para além das não desprezíveis benesses monetárias, o rei comprometia-se a resolver pessoalmente a situação das mulheres da família de Meneses: casaria a sobrinha (provavelmente D. Francisca da Silveira, filha de sua irmã Mécia da Silveira de Meneses, que ficara viúva na sequência de Alcácer-Quibir) e providenciaria pelo sustento da mãe ¹⁷, agora que o irmão resgatado em África falecera.

D. Frei Aleixo de Meneses, embora conhecidas e utilizadas, não mereceram ainda uma transcrição completa, segura e sem problemas. A obra de Senna Freitas, sendo a que transcreve maior número de fólios do Cod. 42 do Seminário de Braga, tem de ser utilizada com cuidado, razão pela qual iremos trabalhar outras fontes quando mais seguras, assinalando passo a passo as mesmas. Acresce ainda informar, que o códice bracarense foi copiado em 1868 (?), sem muito cuidado, para um volume que se encontra na Biblioteca Nacional, Lisboa, Cod. 3711.

¹⁵ Apesar desta insistência junto de D. Frei Aleixo, e de acordo com as palavras de Carlos Alonso, a corte jogava em duas frentes, aparentemente auscultando, também, D. Martim Afonso de Melo, cónego em Évora. Para uma descrição pormenorizada dos acontecimentos em volta das ofertas e recusas da mitra de Goa por D. Frei Aleixo de Meneses, ver C. ALONSO, *Alejo de Meneses, O.S.A. ...*, pp.19-28.

¹⁶ Esta carta, e outras relacionadas com este assunto, estão publicadas em Carlos ALONSO, «Documentación inédita para una biografía de Fr. Alejo de Meneses, O.S.A., Arzobispo de Goa (1595-1612)», *Analecta Augustiniana*, 27, 1964, pp. 263-333.

¹⁷ Repare-se, a este propósito, no padrão de natureza assistencial às mulheres de estirpe elevada, apanágio do nobre, e no papel tutelar de D. Aleixo, no gerir da vida e dos rendimentos dos seus dependentes estabelecendo, paulatinamente, uma rede clientelar que se adequava às suas ambições. Com efeito, D. Frei Aleixo de Meneses passará o resto da sua vida a gerir casamentos de parentes próximos ou mais distantes, mas o que fica firmado na sua negociação de embarque para Goa é a qualidade de amparo à *mulher nobre*, no caso, a própria mãe. Apenas dois anos depois, a mãe de Aleixo tinha morrido e o bispo não perdeu a oportunidade para se queixar de o rei não ter cumprido as promessas, aparentemente, por não ter concedido a sua mãe as benesses e atenção que poderia (e, no entender do bispo, deveria) mas, principalmente,

Por fim, o rei abria caminho à actuação política de confronto com os vice-reis que Meneses, mais cedo ou mais tarde, travaria, ao assegurar a não participação destes na escolha dos clérigos para os benefícios eclesiásticos (em prática desde 1560 e que era uma das principais fontes de discórdia entre poderes secular e religioso)¹⁸.

Promovido à sede arcebispal a 13 de Fevereiro de 1595, foi consagrado a 26 de Março, na Graça, pelas mãos de D. Fábio Biondi, vice-legado do Vaticano em Portugal. À cerimónia, com carácter público, assistiu numeroso povo e a nobreza da cidade de Lisboa, bem como muitos religiosos agostinhos.

Os últimos actos públicos de D. Frei Aleixo de Meneses em Lisboa dever-lhe-iam ter estimulado o ânimo e, por essa altura, já o frade se restabelecera

por não ter resolvido o sustento dos netos da fidalga, que com a morte dessa, deixavam de ter a sua voz de defesa: «...porque não sei em que me tenha, quando vejo, que me mandou Sua Magestade dizer, quando me vim sem lhe eu fallar nisso, nem lhe pedir nada, **sabendo que minha May tratava este negocio, que me viesse descansado, que elle a tomava a sua conta, e o faria por me fazer merce**, e dar algum alivio ha desconsolação, em que minha may ficava, quando me vim, e o anno passado me escreveo por carta assignada por elle que por me fazer merce, mo significava que o tinha feito, e cotejando isto com o que depois se fes veja vossa senhoria, quem se saberá entender em negocios, e esta he huma das Rezoens, por que tem mui desconsolado // a morte de minha may, (...) e eu ver que morreo ella a mãos de enganoso, e pouca lembrança, **e que sendo eu poderozo para lhe acabar com a vida com a minha vinda, não foi Sua Magestade servido que o fosse para lhe dar algum modo de alivio, e consolação dese trabalho esses poucos dias, que vive-se...**», na carta datada de 9 de Dezembro de 1597, in Arthur BEYLERIAN, *Cinq lettres inédites de D. Frei Aleixo de Meneses, Archevêque de Goa*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1974, pp. 573-604, sep. dos *Arquivos do Centro Cultural Português*, VIII [580-581] (negrito nosso). Veja-se ainda na mesma carta dirigida ao tio, o agradecimento por não ter sido «pequena merce para mim antre estes [os assuntos que Frei Agostinho de Jesus levava para tratar com a corte em Madrid] meter os meos e fallar nelles posto que entendo **que no que tocar a meus sobrinhos terão elles pouco remedio**, por que la esses Senhores escusão-se por dizer que haja// alguém que lhos procure, e forão servidos de lhe tirarem todos os que o podião fazer», in A. BEYLERIAN, *Cinq lettres ...*, p. 580 (negrito nosso); ou, ainda, a referência ao sobrinho homónimo, frade franciscano: «As mercês, que me V. S.^a diz desejava fazer, n'esta viagem a meu sobrinho, *D. Aleixo*, tenho eu por mui certas; porque sei, que, só por ser meu, terá V. S.^a tanto gôsto de lh'as fazer...» na carta dirigida ao tio, datada de 23 de Dezembro de 1602, in B. J. Senna FREITAS, *Memorias de Braga...*, p. 55. Sobre a sua preocupação e capacidade para gerir os negócios da família há testemunhos abundantes, o seguinte, será dos mais eloquentes: «Dos duzentos mil reis, que V. S.^a mandou, para irem **empregados** – não chegaram cá mais que cem, pelos outros cem virem na nau do conde, que Deus traga. Os que chegaram, **negociaram os Padres, em cravo que lá vae**, por ordem de Francisco Lopes, d'Elvas: não cuido que renderão lá muito, **mas como é fazenda de lei, e que se não damna nunca** – e cá valeu este anno barata – **pareceu que era bom emprêgo**. Eu desejei de os mandar em **pedraria miuda, porque vale muitas vezes lá muito; não paga fretes, e tem os direitos muito pequenos**: mas como vieram dirigidos ao Provincial – a elle, aos Padres, e aos mercadores, pareceu est'outro bem, e consenti n'isso.», in B. J. de Senna FREITAS, *Memorias de Braga ...*, p. 24 (negrito nosso).

¹⁸ As condições de embarque de D. Frei Aleixo de Meneses estão descritas na carta deste para o tio, datada de 29 de Março de 1595 que se encontra no Arquivo Histórico Ultramarino, Lisboa, Cod. 36, fl. 69 e Cod. 39, fl. 97, cit. em P. A. Jesus da COSTA, «Acção missionária e patriótica...», p. 212 e C. ALONSO, *Alejo de Meneses, O.S.A. ...*, pp. 26-27.

do desgaste das pouco fáceis negociações dos últimos meses, não se esquecendo, por isso, de agradecer na última carta escrita ao tio antes de embarcar – a 29 de Março e apenas três dias após a consagração, quando pensava ainda que partiria nas naus previstas para 8 de Abril – o pedaço de tela «melhor que da Holanda» que D. Frei Agostinho de Jesus lhe oferecera, e da qual mandara cortar alguns vestidos pontificais que usaria em Goa.

O embarque haveria de tardar uma vez que os fortes ventos que se faziam sentir na barra impediam as naus de partirem. Quando as condições do tempo amainaram, saíram de Lisboa cinco naus. D. Frei Aleixo de Meneses embarcou na Nossa Senhora da Vitória, capitaneada por João Rodrigues Correia. Com eles viajaram mais três gracianos: Frei Cristóvão do Espírito Santo, Frei Diogo de Santana e Frei Diogo de Araújo ou da Conceição, nomeado seu bispo auxiliar, e que morreu na viagem. Desta dramática travessia e da chegada a Goa em Setembro seguinte, nos dá conta a primeira das dezoito cartas escritas da Índia para o arcebispo de Braga (datadas entre 1595-1608), e que se encontram no Seminário Conciliar de Braga.

Datada de 23 de Dezembro de 1595, a carta relata as terríveis condições da viagem agravadas pelo facto de a maior parte dos tripulantes ter adoecido ou morrido e de não haver a bordo quem os pudesse ajudar. O arcebispo decidira logo ali começar a «curar os enfermos» fornecendo-nos, através desta piedosa acção, algumas informações preciosas para perceber a personagem. É assim que ficamos a saber que o agostinho era conhecedor de mezinhas, unguentos e xaropes, dispondo de uma botica, com a qual, na ausência de um cirurgião, ajudou todos a bordo.

Aos enfermos não bastavam as misturas de substâncias terapêuticas e as infusões de ervas, havia também que confortar o estômago e criar defesas para os desconhecidos males que afectavam os embarcados. D. Frei Aleixo disponibilizou por isso a sua provisão de galinhas, com as quais planeava reconfortar-se na chegada à desconhecida cidade indiana. Aquando da paragem em Moçambique teve mesmo que comprar mais «gallinhas, a tres patacas cada uma, com eu trazer quatrocentas e cincoenta gallinhas, e muito assucar rosado, a pezo d'ouro – trazendo sete arrobas, e todo o mais necessario, que me faltou.»¹⁹

Para além desta missiva dirigida ao tio, o arcebispo deu conta da sua chegada a monsenhor Biondi. Na carta datada de 21 de Dezembro de 1595, Aleixo é mais formal e revela menos dados pessoais, dedicando parte do texto às questões religiosas e reservando para as ofertas que envia ao prelado italiano o cunho mais pessoal. Preocupa-se com a saúde deste e, por isso, lhe envia «vere e buone» «una pietra di porco spino, molto fina e buona per ogni sorte d'infermità et particolarmente per le febri maligne»²⁰, uma «pietra di

¹⁹ In B. J. de Senna FREITAS, *Memorias de Braga ...*, p.10.

²⁰ Sobre as propriedades, falsificação, comércio e preços dos bezoares de porco-espinho veja-se Peter BORSCHBERG, «O comércio, uso e falsificação dos bezoares de porco-espinho na Época Moderna (c. 1500-1750)», *Oriente*, n.º 14, Abril 2006, pp. 60-78.

bazar medesimamente molto fina» e «un anello di pietra da stangar sangue». Estes dados são muitíssimo interessantes por reforçarem o interesse do arcebispo pela medicina e terapêuticas locais e a sua capacidade de, em tão pouco tempo, se ter apercebido dos circuitos e produtos comerciados em Goa, mostrando-o como homem do seu tempo, culto e curioso, capaz de conciliar interesses próprios, religião e um patrocínio ilustrado no campo científico e artístico. Vemo-lo, assim, acrescentar à sua botica de ervas europeias conhecimentos de outras paragens. Por outro lado, esta carta atesta a sua preocupação de religioso habituado aos círculos de corte e poder, ofertando ao legado do papa para Portugal algumas mercadorias preciosas que faz acompanhar (precavidamente) por «una croce di christallo di poca importancia, che pole servir di petorale» para que tudo «và santificato»²¹.

Sabemos, por carta posterior, que «não foi Deos servido que chegassem lá [à Europa] as naos» onde seguia a missiva e a caixinha que encerrava as preciosidades oferecidas a Biondi. O arcebispo repete o gesto, enviando o presente pelas mãos de um franciscano – «lhe dei outras pedras do bazar e huma, a maior e mais fermosa que vi nestas partes, e outra de porco espinho como a primeira, com outras, contra peçonha» – infelizmente, morto e roubado. Em carta de 22 de Dezembro de 1599, Meneses dá conta ao prelado italiano de que vai enviar a terceira oferta, desta feita, um pequeno tesouro, pelas mãos do P. Alberto, jesuíta: «...huma cosca [sic: casca] grande de coco de Maldiva, guarnecido de prata, a modo de aguia, com hum rubís nos olhos e dentro hum pedaço do miolo do mesmo coco, prezo per huma cadoezinha, cousa eccellente para peçonha e todo o humor venenoso, que serve de se deitar nelle o vinho e, quando he necessario, se moe e se bebe. Dentro no vazo vão as pedras do bazar e huma de porco espinho, cujo uzo he deitaremno nagua e deixandoa estar hum espaço, bebello, para toda a peçonha e agastamentos dos coração, do estomago e febres malignas, e assi vão dous copos de corno d'Abada, que he o unicornio que se sabe, e hums pedaços de paus que chamam de Malaca, excellentissimos para febres.»

Esta insistência de D. Frei Aleixo tem um óbvio propósito diplomático e político que encontra paralelo na acção mecenática em cuja actuação se insere a construção dos recolhimentos; é o próprio que faz questão de pedir a Fábio Biondi que lhe perdoe «a poquidade [dos objectos] que o amor que lhe tenho me da confiança para lhe mandar, e juntamente lhe peço me avise por que via quer lhe mande semelhantes cousas e nos comuniquemos.»²²

²¹ In C. ALONSO, «Documentación inédita...», p. 283.

²² Todas as citações in C. ALONSO, «Documentación inédita...», pp. 299-300. O elenco documental transcrito neste título regista ainda duas cartas de Frei Aleixo para Fábio Biondi. Na primeira, datada de 23 de Dezembro de 1600, o arcebispo pede notícia a Biondi dos objectos enviados em anos anteriores. No verso da carta está o registo da resposta que terá sido enviada a 13 de Dezembro de 1601 e na qual se pode ler: «Cher per via del P. Alberto hebbe la pietra di porco spino et le due di bazar; che fin'hora non ha avuto il cocco; ringratia de omnibus etiam de rebus perditis che mandò. Se raccomanda alle sue orationi e dello stato suo. Che è per

O arcebispo que acabara por ficar também enfermo aportou no cais de Goa apenas em finais de Setembro. Certamente atravessando o arco dos vice-reis, foi recebido pelo «Viso Rei e todo o Pouo com muitas demõstrações de alegria e gosto, indome esperar a porta da cidade, assy os Vereadores cõ paleo como o Viso Rei»²³.

Não obstante esta demonstração de apreço, mais formal que emotiva, D. Frei Aleixo de Meneses via na cidade de Goa uma sociedade decadente e desregrada. No cabido a situação não era melhor: vivia-se um clima de

rimettere al P. Alberto et che continua nel carico di Maggiordomo di Sua Santità.» *Idem*, p. 303. Não dispondo da missiva original à qual este excerto reporta, podemos contudo recorrer a estas expressivas palavras para postular algumas questões. Por um lado, entende-se a forte aposta de Meneses em Biondi; se o facto de ter recebido a consagração da mitra de Goa das mãos deste justificaria o estreitar de laços pessoais, a posição que o italiano ocupava era, por si só, merecedora de uma certa reverência. Fábio Biondi (1553-1618) tinha sido nomeado patriarca titular de Jerusalém em 1588 e mais tarde colector apostólico. Servira junto à corte portuguesa como vice-legado do papa entre 1592 e 1596, altura em que regressava a Roma para ser posteriormente nomeado (1602-1618) mordomo e perfeito do palácio apostólico, um dos mais importantes cargos a que se poderia almejar. Sobre este assunto veja-se, Henry Dietrich FERNÁNDEZ, «The Patrimony of St. Peter. The Papal Court at Rome c. 1450-1700», in John Adamson (ed.), *The Princely Courts of Europe 1500-1750*, Londres, Seven Dials, 2000, pp. 140-163. A segunda carta, datada de 28 de Dezembro de 1601, anterior à resposta de Biondi – «Quest'anno non ricevei lettere di Vostra Signoria» – versa exclusivamente sobre questões religiosas e sobre a pressa que o arcebispo tinha na aprovação papal das suas iniciativas. A missiva termina com um apelo: «Desidero molto saper nove di Vostra Signoria e della buona salute sua, delle quali cose me ne potrà fare gracia og'anno per via dell'Agente di Portogal, overo per via del General della Compagnia di Giesù, che ogn'anno scrive a queste parti, et questo sarà il maggior gusto che potrò ricevere di coteste parti, poichè niuno eccedo in questo desiderio et gusto, anco nell'amar e servir a Vostra Signoria et mi occupo in molte cose di suo servizio. Che nostro Signore la conservi per molti e larghi anni, et gli bacio le mani.» *Ibidem*, pp. 303-305. A documentação de que dispomos neste momento não nos permite tirar conclusões sobre este apelo. Não sabemos, também, se o mordomo do papa alguma vez recebeu o coco guarnecido de prata e pedras preciosas ou sequer se a sua resposta de 13 de Dezembro (ou outras) alguma vez foi lida pelo arcebispo. Sabemos sim que, de forma aparentemente estranha, esta é a última carta dirigida por Aleixo a Fábio Biondi publicada neste elenco documental reunido nos arquivos romanos. Se o que está por trás deste facto são as opções arquivísticas do autor do estudo, se a inexistência de mais correspondência trocada entre Aleixo e Fábio ou se razão outra, ficará para resposta futura. Sobre a relação que D. Frei Aleixo de Meneses faz questão de cultivar com membros da cúria papal, conhecemos ainda a elucidativa descrição da relação com o Cardeal Baronio: «Ao Cardeal Baronio mandei daqui huã pedra de porco espinho; outra bazar e contra peçonhas **com que folgaõ em Jtalia por elle em Roma tratar de minhas couzas sem com elle ter comercio algum e se afeiçoado a suas obras**, e com isso lhe mandava alguãs relaçois de couzas da Ordem **para uer se o podia afeiçoar em seus escritos a nossas couzas**. Precatei me logo na listra *que* hia *para* Veneza *que* se fosse fallecido se vendessem aquellas couzas em Veneza aonde tem valia e do preço dellas se mandasse algua peça corioza do serviço do Altar para a Sanchristia dessa Caza; elle falleceo antes diso lá chegar, com esta irá o nome da pessoa a que [palavra ilegível: tinta muito apagada] e VV. PP. puxem por isto, ou se de lá vier alguã couza entendaõ o donde procede, *que* eu qua ia fis lembrança por via de Ormuz.», Arquivo Distrital de Braga, Gaveta das Cartas, n.º 380 (negrito nosso).

²³ B. J. Senna FREITAS, *Memorias de Braga...*, p. 11.

inquietação e expectativa face à vacância de quase dois anos; quanto aos seus membros, alguns encontravam-se presos no aljube por acusações relacionadas com a lascívia e com a usurpação de bens e de rendas.

De certa forma, e pese embora a veemente condenação que o arcebispo a ele dirigia, o microcosmo goês servia na perfeição as ambições religiosas e políticas do prelado. Tinha, assim, a ocasião de mostrar (e, provar) a sua epistolarmente apregoada caridade²⁴ que arremessava politicamente sempre que necessário contra os ganhos excessivos, em proveito próprio, dos vice-reis e governadores e a ausência de preocupação social para com os mais desfavorecidos por parte destes²⁵.

A questão dos rendimentos e as dívidas atormentarão, aliás, todo o período de permanência do frade em Goa. Quer recorramos à documentação de seu punho, quer à documentação oficial, encontramos uma série, constante, de referências às esmolas, às obras, à encomenda, aos benefícios e afins que o arcebispo vai patrocinando, no que constituiu, diga-se, um programa de mecenato muitíssimo inteligente que perpetuou a memória do próprio e da Ordem (que nunca descuro e usou, quanto bastasse). Assim, é fácil entender que para tamanha ambição não houvesse rendimento que chegasse e se, por um lado, deixa escapar nas entrelinhas das suas missivas um mal digerido azedume em relação aos infundáveis caminhos de riqueza a que os vice-reis e governadores tinham acesso – e que, cobrindo com um manto de preocupação pelo rombo que os mesmos causavam ao erário real, usa constantemente perante o rei, como uma das justificações para o mau relacionamento entre si e o poder temporal – por outro, permite-lhe glorificar a sua própria generosidade: «..., vivo nestas terras com saúde e boma [sic] disposição (...), **visto pobre e com dívidas**, porque as necessidades desta terra, **que se não representam como os della**, são tantas e tão urgentes, que me será mais fácil venderme, que lhe deixar de acceder, **a pobreza não sinto porque a prometi a Deus**, comquanto com isto que me agora Sua Magestade acrescentou **fico quase em dobro do que tinham meus antecessores; as dívidas sinto**, porque pelos trabalhos e perigos em que me muitas vezes vejo, entendo que me durara a vida pouco, e receio o que della será depois da Morte.»²⁶

²⁴ Concedendo uma audiência diária aos pobres e confessando-os no período da Quaresma. Fazia o mesmo com os forçados das galés e os presos da cadeia. Dava esmola aos capitães e soldados que estivessem em situação precária, ou sempre que alguém pedia, e fazia as refeições acompanhado por doze pobres que se sentavam numa mesa junto à sua. Deu, ainda, instruções ao padre jesuíta Luís Laivão para que fizesse um levantamento das necessidades mais prementes da população para as quais fixou uma tença mensal, que honrou sempre.

²⁵ Sobre este assunto ver Sanjay SUBRAHMANYAN, «Dom Frei Aleixo de Meneses (1559-1617)...», p. 34.

²⁶ Na carta dirigida ao tio datada de 9 de Dezembro de 1597 in A. BEYLERIAN, *Cinq lettres ...*, p. 581 (negrito nosso).

As relações entre o arcebispo e o governo do Estado rapidamente cederam aos interesses próprios, tornando-se conflituosas. A Câmara e o Senado jogavam também as suas cartas e pendiam ora para um ora para os outros. O graciano exerceu efectivamente o poder várias vezes antes de ser, finalmente, nomeado governador do Estado (1607-1609).

Por agora, regressemos aos primeiros meses da estada de Frei Aleixo em Goa e ao que se compromete fazer à chegada.

As primeiras semanas do novo arcebispo em Goa foram gastas a entender o que se passava e a tentar remediar o que podia. Entre os remédios que queria aplicar em Goa aparece o desejo expresso, precocemente, de construir um recolhimento: «Ando mui desejoso, de fazer n'esta cidade um recolhimento de mulheres nobres, como o das donzellas da Misericordia de Lisboa, para n'elle recolherem os fidalgos e homens nobres, (que se vão para esse reino despachar), suas mulheres e suas filhas; – dando para isso certa porção por entretanto á casa: porque o ordinario é levarem os maridos o mais do que têm, empregado para esse reino, para seus despachos e seu trato – e ellas ficarem pobres, a perderem-se logo. (...) E tambem os homens que enviavam, e lhes ficam filhas mulheres, terão onde as recolher, sem estarem atados a serem guarda de sua casa, e inhabilitados para o serviço do rei, (...) E assim as nossas nobres, quando ficam sem pae e sem mãe – como acontece a muitas – têm onde se recolher até casarem, sem perderem a honestidade, andando por casas alheias, com mil infortunios, a gastarem o seu dote.»²⁷

Apenas três meses volvidos sobre a chegada a Goa, para onde trouxera uma extensa lista de tarefas pastorais – de difícil e morosa resolução²⁸ –, depois de tão tormentosa viagem e perante uma comunidade moral e religiosa, social e economicamente problemática, D. Frei Aleixo de Meneses manifestou, logo na primeira carta escrita ao tio, a intenção de erguer um recolhimento. Na prática, o arcebispo limitou-se a referir uma preocupação que fazia parte do seu código moral: o amparo à mulher de nascimento

²⁷ Na carta dirigida ao tio, datada de 23 de Dezembro de 1595, in B. J. Senna FREITAS, *Memorias de Braga...*, p. 11.

²⁸ Entre as quais se insere a famosa questão dos cristãos malabares e do sínodo de Diamper (Udayamperur, Querala), reunido entre 20 e 27 de Junho de 1599 com o objectivo de «fazer professar a fe, e dar huma instrução do que hão de pregar, e ensinar, ao povo e recolher todos os Livros que tem de herezias para os alimpar, ou queimar», nas palavras de D. Frei Aleixo, escritas ao tio a 9 de Dezembro de 1597, in A. BEYLERIAN, *Cinq lettres...*, p. 583. O texto do Concílio de Diamper foi impresso em Coimbra em 1606, no volume que costuma andar junto com a *Jornada do Arcebispo de Goa Dom Frey Aleixo de Menezes Primaz da India Oriental (...) quando foy às Serras do Malavar...*, de Frei António de Gouveia. Foi reproduzido por Cunha Rivara no *Arquivo Português Oriental*, fasc. IV e pelo Visconde de Paiva Manso, *Bullarium Patronatus: Apêndice*, I, 147 e seg. Para uma visão global sobre os acontecimentos em torno desta questão ver C. ALONSO, *Alejo de Menezes, O.S.A. ...*; João Paulo Oliveira e COSTA, «Os Portugueses e a cristandade siro-malabar (1498-1530)», *Studia*, n.º 52, 1994, pp. 121-178 e o texto fundamental de S. SUBRAHMANYAN, «Dom Frei Aleixo de Meneses...».

nobre. O texto transcrito, revela-o de sobremaneira. A intenção é normalizar e enquadrar social e moralmente a fidalga, viúva ou órfã²⁹. Por essa razão, mal acabara de chegar, tratou de casar uma das órfãs do rei, filha de um parente, D. Jorge da Rocha, «que andava aos meses por casa dos creados de seu pae»³⁰.

O patrocínio à ordem agostinha está intimamente ligado à política de mecenato de D. Frei Aleixo de Meneses. A suposta imparcialidade do graciano no trato e na atribuição de missões a outras ordens religiosas carece de uma investigação que não cabe no âmbito deste texto³¹. Do que não há dúvida, é que Meneses foi grande construtor e dotador dos conventos gracianos na Índia. Nas suas palavras, escritas na carta datada de 24 de Dezembro de 1609: «mas somos poucos, e estamos espalhados em muitas partes porque só dipois *que* eu vim se tomarão oito conventos e a todos remedié o necessário, e assim são por todos quinze, *que* não erão tantos nessa província, *quando* eu nella tomei o habito, e o convento e collegio desta Cidade são das milhores cazas *que* ha nella, e o noviciado o melhor *que* eu vi na ordem, e posto *que* me custou seis mil pardaos, dera outros tantos só pelo ver no estado em *que* está.»³²

Pelo seu impacto artístico, e também religioso, ficou famosa a embaixada que enviou à Pérsia, chefiada pelos gracianos Frei Jerónimo da Cruz, Frei Cristóvão, o Castelhana, e Frei António de Gouveia, por sua escolha pessoal. Na sequência desta embaixada, foram oferecidas à rainha «todas as peças boas, qua achei de retabulos»³³, e Frei Jerónimo da Cruz abriu uma igreja e um convento na cidade de Ispahan, onde se encontrava a corte.

O regresso de D. Frei Aleixo de Meneses a Portugal teve de esperar pelo fim do ano de 1610. No dia 31 de Dezembro, Aleixo embarcou finalmente a caminho de Lisboa, depois de quase oito anos volvidos sobre o momento

²⁹ Veja-se, aliás, como se refere à própria irmã, no mesmo texto em que agradece a atenção dada aos sobrinhos (ver nota 15): «... e so ficou minha Irman, que alem de ser mulher e estar num canto so, nunca tratou mais, que dos [assuntos] de muito pouca, da de chorar a pouca ventura de sua sorte», in A. BEYLERIAN, *Cinq lettres...*, p. 580.

³⁰ B. J. da Senna FREITAS, *Memorias de Braga...*, p. 12. E, de novo, casa uma filha de Pedro Lopes de Sousa e de D. Maria de Ataíde «com dote arrezoadado», mencionada na carta de 9 de Dezembro de 1597, in A. BEYLERIAN, *Cinq lettres...*, p. 585, entre outros exemplos.

³¹ O seu biógrafo mais fidedigno, Carlos Alonso, considera que o graciano não teria favorecido ordem alguma. Contudo, Alonso é ele próprio um agostinho e aborda essencialmente as questões relacionadas com a religião, consultando pouca documentação de carácter político. De facto, D. Frei Aleixo de Meneses soube manter relações cordiais (e de mútuo interesse, diga-se) com as outras ordens religiosas a actuar no Estado da Índia, nomeadamente, com os jesuítas, como adiante veremos, mas parece-nos que esta proximidade ou distância se insere num programa de carácter pessoal que merece mais investigação.

³² Arquivo Distrital de Braga, Gaveta das Cartas, n.º 380.

³³ In B. J. Senna FREITAS, *Memorias de Braga...*, p. 60, na carta ao tio datada de 23 de Dezembro de 1602.

em que escrevera para a corte pedindo a renúncia³⁴ e depois da morte do tio querido, ocorrida a 25 de Novembro de 1609.

Na sequência da vacância da cadeira de bispo de Braga, Aleixo viria a ser confirmado nela no dia 9 de Março de 1612, entrando solenemente na sua tão desejada diocese a 9 de Agosto. Todavia, o fulgurante percurso religioso³⁵ e político de Meneses não ficaria por aqui; pouco depois, em 1614, viria a acumular com o cargo eclesiástico o de Vice-Rei de Portugal, de cujo conselho, sediado em Madrid, foi presidente até à morte, aos 58 anos apenas, no dia 3 de Maio de 1617. Traslado e enterrado no Convento do Pópulo da cidade de Braga, o seu corpo terá sido alvo do culto de relíquias e, nem depois de morto, esta fascinante personagem deixa de nos inquietar. Senão veja-se a seguinte descrição da abertura do seu túmulo mais de cem anos depois: «Em hum livro de hum curiozo manuscripto achei a seguinte memoria que aqui inseri. Aos 20 de Março de 1726. abrindo-se o Tumulo de D. Frei Aleixo se achou o veneravel corpo incorrupto, porem sem cabeça, nem pes, e na mam esquerda sem dous dedos mayores, porem tinha hũa Cabeça sem o queixo debaixo: os pes foram cortados pelos tornozelos, e faltam no tumulto: a cabeça foi degolada pelo pescosso onde mostra o signal do sangue. Esta o corpo nũ, e so cobertas as partes baixas com hua toalha.»³⁶

³⁴ Sobre este assunto veja-se C. ALONSO, *Alejo de Meneses, O.S.A. ...*, pp. 267-282. Segundo este autor, a autorização para regressar a Portugal foi-lhe concedida em carta régia datada de 20 de Março de 1609.

³⁵ As cautelas e sensibilidade política de D. Frei Aleixo de Meneses manifestam-se continuamente nas palavras e acontecimentos que opta por relatar. Veja-se, a título de exemplo, como se refere às lutas pelo poder religioso no Estado da Índia, no momento em que informa a Província que renunciára ao cargo: «Tem isto revoltado grandemente esta Congregação, e esfriado grandemente os animos para as missois, de mim confesso *que me tem cahido o coração aos pés, e estou arrependido das couzas em que me meti, porque areceyo que voltando eu as costas, se despeje tudo com afronta da ordem* e falta do serviço de Deus, com *que os Prelados que vierem as daraõ a outras religiois, e aos padres da Companhia que tanto as dezejaõ. (...) Se de lá querem destruir isto, ahí tem a fagua, e o queijo, que eu não tenho mais que chorar, e servir como filho da religião, ter trabalhado quinze annos debalde, e ve la descachida do grande credito*, e *authoridade em que oje está, e porque fallo como filho magoado, ...*» Arquivo Distrital de Braga, Gaveta das Cartas, n.º 380 (negrito nosso).

³⁶ Arquivo Distrital de Braga, Manuscritos 1054, Manuel da Silva Thadim, *Diario Bracarense das Epocas, Fastos, e Annaes mais remarcaveis, e successos dignos de mençam, que sucederam em Braga, Lisboa e mais partes de Portugal e Cortes da Europa. Para se escreverem as Memorias Ecclesiasticas dos Arcebispos Primazes desde o principio do Secullo XVI. athe o meyo do secullo XVIII. Escripito com fidelissima verdade pelos dias dos mezes por Manoel Joze da Silva Thadin. Presbytero secular, Advogado nos Auditorios da Cidade de Braga, e natural da mesma. Interroga patrem tuum, et annuntiabit tibi: mayores tuos, et dicent tibi. Deuter. XXXII Braga Anno de 1764 [...]*, f. 51. Indicação documental e leitura da Dr.^a Maria João Vilhena de Carvalho a quem agradecemos.

Os recolhimentos da Misericórdia de Goa: entre *Maria* e *Madalena*

«N'esta casa de Recolhimento, que determino, não tenho ainda posto a mão, por estar tão individado, e não saber quando me poderei desempenhar: e por isso não fallo n'isto a Sua Magestade. Mas com a camara da cidade tenho tratado, que me ajudem; e a Misericórdia também cuido que me ajudará; porque, para isto, não é necessário mais que umas casas boas, em bom sitio, e ordenadas em um Recolhimento, clausura e cuidado»³⁷. Foi com estas palavras que Frei Aleixo de Meneses se referiu pela primeira vez ao desejo de mandar construir em Goa um recolhimento para mulheres nobres.

É certo que este desejo iria de encontro às necessidades da cidade e a sua Câmara e Santa Casa da Misericórdia já haviam aflorado o problema. A intenção do novo arcebispo terá sido, por isso, acolhida favoravelmente uma vez que o amparo a dar à mulher de origem nobre fazia parte das preocupações dos membros de ambas as instituições. A questão colocava-se com particular acuidade no que às órfãs do rei dizia respeito, já que a coroa não tinha como política oficial o apoio à emigração feminina para as colónias, nomeadamente, no caso daquelas que se situavam em África e sob a administração do Estado da Índia³⁸. Esta situação estendia-se, inclusivé, à esfera

³⁷ Na carta dirigida ao tio, datada de 23 de Dezembro de 1595, in B. J. Senna FREITAS, *Memórias de Braga...*, p. 12.

³⁸ As órfãs do rei eram raparigas de famílias nobres, em idade núbil, que eram embarcadas quase todos os anos (o primeiro contingente deixou Lisboa em 1545), a expensas do rei, oriundas dos orfanatos de Lisboa e Porto (mais raramente de outros situados nas grandes cidades como Coimbra) e que a Coroa tomava a seu cargo para educar e, conseqüentemente, casar; normalmente, através da atribuição de pequenos dotes, na forma de lugares inferiores no funcionalismo ou pequenos lotes de terra, destinados à gestão pelo homem (por regra) com quem se casassem, após a chegada a Goa. As órfãs do rei eram um instrumento político que sofria a fortuna e infortúnio da ambígua estratégia de colonização. Por um lado, as queixas de ausência de mulheres brancas para casamento que assegurasse um número mínimo de famílias de *casados*, era constante – facto que a coroa procurava obviar através do envio destas órfãs (ainda que o número anual das mesmas fosse reduzido, entre cinco a quinze), não produzindo, contudo, legislação que facilitasse a ida de mulheres casadas para a Índia (por exemplo, são poucos os governantes, administrativos ou oficiais que, quando casados, se fizeram acompanhar pelas mulheres e em destacamentos ou missões em Goa) –; por outro, quando as órfãs chegavam, os seus casamentos podiam levar meses ou anos a concretizar-se. Nesse entretanto, face à ausência de um recolhimento ou convento feminino que as albergasse, cabia aos membros mais honrados e proeminentes da sociedade recebê-las em suas casas e, em última instância, à Misericórdia o sustento, amparo e encaminhamento das recém chegadas. Será fácil perceber que, como em tudo o que à Índia dizia respeito, entre as verbas que a coroa destinava ao sustento das órfãs e os gastos que as famílias e a Misericórdia diziam ter para o conforto das mesmas, ía uma distância que só tendia a aumentar, gerando conflitos e uma muito pouco feliz condição de órfã, mesmo que «del-rei», destas tão, aparentemente, desejadas mulheres núbeis brancas. Para esta questão veja-se, C. R. BOXER, *A Mulher na Expansão Ultramarina Ibérica (1415-1815): alguns factos, ideias e personalidades*, Lisboa, Livros Horizonte, 1977, pp. 79-120. Para uma visão alargada dos portugueses(as) que rumaram além-mar e contribuíram para a

religiosa, assim se justificando que olhando para uma planta ou descrição de Goa quinhentista, seja fácil encontrar um número crescente de conventos, colégios, hospitais e albergues que abrigavam homens, ao mesmo tempo que se mantem a total ausência de um espaço destinado a acolher mulheres, fossem elas religiosas ou não.

Não é por isso de estranhar que a Câmara e a Misericórdia – não podemos esquecer que, atendendo aos estatutos da própria confraria, faziam parte dos seus irmãos a maior parte dos funcionários e pessoas de condição da cidade, conhecendo, por isso, o problema duplamente – estivessem na linha da frente dos pedidos à coroa para provir à situação. Acontece que a instituição de recolhimentos (para mulheres nobres ou outras) não era uma prioridade para a coroa: para além das verbas consideráveis que a construção dos mesmos implicava, havia que pensar na sua manutenção, a ser financiada por tenças reais, uma vez que estes organismos não geravam receitas, apenas consumiam fundos continuamente. Por outro lado, a preocupação do Estado português resumia-se às mulheres reinóis e de reputação imaculada, estabelecendo mesmo assim, entre estas, hierarquias de sangue e de condição social.

Se até agora nos referimos às mulheres reinóis, a verdade é que quando D. Frei Aleixo de Meneses chegou a Goa, o problema do enquadramento moral e social da mulher não se bastava nestas. Por esta altura, os relatos de uma sociedade lasciva e desregrada (que ocupavam inúmeras páginas da documentação oficial e das exposições de religiosos que, entre o aparente choque e a mais edificante moralização, se comprazia nos pormenores), abrangiam todas as suas camadas como, aliás, não poderia deixar de ser. Formalizava-se, assim, uma docotomia simbólica no entendimento da mulher, dividida pelas características de Maria e de Madalena, que tem, aliás, paralelo nas vocações dos dois recolhimentos instituídos por Frei Aleixo, como adiante veremos ³⁹.

A situação das mulheres nas colónias era sempre sujeita (e consequência) dos azares da providência: uma mulher podia partir rica e considerada de Lisboa e chegar a Goa pobre e sem abrigo. O que verdadeiramente condicionava a vida destas mulheres (em regra) era o desempenho/sorte dos seus cônjuges/prometidos.

«colonização forçada do mundo português», na expressão do autor, veja-se Timothy J. COATES, *Degredados e Órfãs: colonização dirigida pela coroa no império português. 1550-1755*, Lisboa, Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, 1998, tradução de José Vieira de Lima.

³⁹ Sobre a simbólica de Maria e Madalena aplicada às mulheres enquanto objectos de caridade veja-se Isabel dos Guimarães SÁ, «Entre Maria e Madalena: a mulher como sujeito e objecto de caridade em Portugal e nas colónias (séculos XVI-XVIII)», in *Congresso Internacional: O Rosto Feminino na Expansão Portuguesa*, Lisboa, Comissão Nacional para a Igualdade e para os Direitos das Mulheres, 1994, pp. 329-337. Ver, ainda, o capítulo IV, «O culto de Maria e a prática da misoginia», pp. 121-141 de C.R. BOXER, *A Mulher na Expansão (...)*.

Tratando-se de uma sociedade beligerante e que começava já a sofrer com os ataques marítimos de outras potências europeias, a frequência com que os homens iam combater, próximo ou longe, na manutenção de um espaço já conquistado, de uma rota a defender ou de um ponto estratégico a dominar, tornava-se cada vez maior. Com a guerra, vinha consequentemente a doença, a morte, a provação mais terrível que afectava os homens e as mulheres das suas famílias. Não podemos esquecer que o homem, fosse qual fosse a sua profissão, constituía o único garante da condição do agregado familiar, fosse através do seu salário, fosse através das suas rendas. No caso das famílias reinóis havia sempre a hipótese (ainda que escassa) de a mulher viúva ou a filha órfã regressarem a Portugal e, normalmente, recolher-se num convento, mas, o que fazer com as outras? ⁴⁰

Embora não saibamos que vez alguma tenha sido apontada oficialmente uma razão para o protelar da abertura de recolhimentos em Goa, a verdade é que os insistentes pedidos se prolongavam no tempo sem que houvesse maneira da coroa satisfazer a cidade. Foi, por isso, D. Frei Aleixo Meneses quem tratou de suprir esta falta construindo três casas para albergarem em Goa, à vez, mulheres órfãs, convertidas e religiosas.

A empreitada de construção das três casas para mulheres sob a égide de Frei Aleixo de Meneses segue uma estratégia de patrocínio artístico e um propósito religioso que tem confirmação nas invocações feitas à Santíssima Trindade: a primeira, um recolhimento para donzelas, que recebe por nome uma das manifestações da Virgem, *Nossa Senhora* da Serra, dedicada ao Padre Eterno, destinada a albergar meninas fidalgas desamparadas; a segunda, um recolhimento de convertidas sob o nome de Santa Maria Madalena, dedicado ao Espírito Santo, para mulheres *perdidas*; por fim, a terceira, um convento de religiosas professoras de Santo Agostinho com o nome da mãe do santo, Mónica, dedicado a Jesus Cristo ⁴¹.

Mais uma vez, é nas missivas que Aleixo tão prolixamente dirigiu ao tio que encontramos dados para aferir a *edificação* do recolhimento de Nossa Senhora da Serra. Apesar da linguagem ser algo ambígua, a carta de 18 de Dezembro de 1596 mostra que o assunto, longe de estar esquecido, se encontrava em acelerado processo: «...tenho **ordenado** uma casa de recolhimento, (...) Não hei ainda **cerrado** o recolhimento; mas tenho em vista algumas creancinhas, tiradas já a sua mães [«ruins mães»], e **postas em casa da**

⁴⁰ A reclusão no convento era, com efeito, das poucas opções femininas nesta situação uma vez que se os filhos herdeiros não assegurassem a subsistência da mãe, a transmissão de bens impedia muitas vezes a hipótese de sobrevivência às mulheres. Veja-se C. R. BOXER, *A Mulher na Expansão...*, p. 97.

⁴¹ No texto escrito por Frei Félix de Jesus, vulgarmente conhecido como *Crónica da Ordem de Santo Agostinho nas Índias Orientais* publicado in Arnulf HARTMANN, «The Augustinians in Golden Goa: A Manuscript by Felix of Jesus, O. S. A.», *Analecta Augustiniana*, vol. XXX, 1967, pp. 3-147 [138], e José Frederico Ferreira MARTINS, *Dom Fr. Aleixo de Menezes e a Misericórdia de Goa: esboço historiográfico*, Nova Goa, Imprensa Nacional, 1909, pp. 26-27.

regente que lhes dou; que é uma senhora nobre e de virtude, provada n'estas partes da India.»⁴² A 19 de Outubro de 1598, a Misericórdia de Goa deliberava que a melhor maneira de garantir a continuidade e bom serviços do recolhimento seria aceitando a gestão temporal do mesmo⁴³.

Para a construção, ou aproveitamento de edifícios, uma vez que, nas palavras do bispo não era necessário «mais que umas casas boas, em bom sitio», do recolhimento para órfãs (que sob a simbólica de *Maria* se destinava, afinal, a mulheres brancas de origem nobre) foi escolhida a Rua do Crucifixo, próxima da Misericórdia e junto à igreja que lhe empresta o nome, fundada por Afonso de Albuquerque, tio de D. Aleixo de Meneses.

D. Frei Aleixo de Meneses não deixava nada ao acaso. A sorte beneficiava-o, é certo, ou não se desse a feliz coincidência de a Serra pertencer à Misericórdia⁴⁴ e permitir-lhe, assim, a colagem à figura de Afonso de Albuquerque, ao mesmo tempo que beneficiava, também, das obras que por

⁴² In B. J. Senna FREITAS, *Memorias de Braga...*, p. 30 (negrito nosso). A documento continua mencionando que a administração temporal seria entregue à Misericórdia e que a espiritual mantinha reservada para si e para os seus sucessores. Segundo o frade Felix de Jesus, a «senhora nobre e de virtude» teria sido D. Filipa Ferreira – uma abastada viúva que depois da morte do marido se afastara da vida mundana e colocara toda a sua fortuna ao serviço da religião. Conheceu D. Frei Aleixo de Meneses em Baçaim, durante uma visita pastoral deste, já depois de ter recebido os primeiros votos religiosos pela mão do nosso conhecido Frei António Gouveia, passando a chamar-se Filipa da Trindade – que se fez acompanhar pela filha, D. Maria de Sá; estas duas senhoras foram anos mais tarde as duas primeiras prioras do Convento de Santa Mónica.

⁴³ O provedor da Misericórdia era nesta data Fernão de Albuquerque que mais tarde será governador de Goa (entre 1619 e 1623) e que quis ser enterrado na igreja da Serra: «Aqui estão os ossos de Fernão Dalboquerue do cõ/selho de S. Mag. gor. q. foi/ d'este Estado da India tres/ anos e 38 dias por/ sucesão em primr.^a via/ tendo sido Capitão de Ma/laca 3 annos e Capitão/ de Seilão na era de/ 1578. Estando tãbem/ despachado com a Capi/tania de Goa e cõ a da/ fortaleza de Damão e/ hua viagem de Japão./ Faleceo nesta cidade/ a 29 de Janr.^o de 1623/ annos», num cenotáfio na parede do lado do Evangelho da Igreja da Serra, in Joaquim Heliodoro da Cunha RIVARA, *Inscrições lapidares da India Portuguesa*, Lisboa, Imprensa Nacional, 1894, p. 124. Os documentos misericórdianos sobre a fundação do recolhimento estão transcritos em José Frederico Ferreira MARTINS, *História da Misericórdia de Goa (1520-1910)*, Nova Goa, Imprensa Nacional, 1910-1914, 3 vols. [vol. I, pp. 286-289]. O acordo, que previa a distribuição de encargos – «...o mais q. for necessario pera sua sustentação elle sor. arcebispo o hade aver e procurar» –, foi cumprido durante os primeiros anos. Dom Aleixo assinou, a 22 de Novembro de 1608, um alvará que concedia para sustento do recolhimento 600 cruzados anuais a serem pagos ao tesoureiro da Misericórdia, documento transcrito em J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. I, pp. 294-296. Anos depois Rui Lourenço de Távora passou outra provisão concedendo mais 200 cruzados para sustento das órfãs. Não obstante, a Santa Casa solicitava a confirmação régia (mais segura e perpétua), pedido que foi concedido em 1616 por intermédio de Dom Jerónimo de Azevedo, que atribuiu mais 100 cruzados à verba do recolhimento (num total de 900 cruzados anuais). Documentos transcritos em J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. I, pp. 297-301.

⁴⁴ «A capella pertencia á irmandade da Misericordia, que mui naturalmente a possuía como legado do fundador; e tinha junto a ella construido um magestoso edificio, que era sua séde.», J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. II, p. 290.

essa altura a Misericórdia ainda terminava, e que incluíam a primitiva igreja da Serra.

A igreja mandada construir por Afonso de Albuquerque seria uma pequena e pouco sólida ermida que o implacável clima de Goa não poupava. Além disso, sabemos que a mesa da Misericórdia há muito que queria alargar o seu edifício sede: num documento datado de 11 de Novembro de 1587 os irmãos da Santa Casa pedem ao vice-rei autorização para «mudarse a egreja de nosa Senhora da Serra do lugar donde estava pa. nos fiquar lugar e campo pa. se poderem alargar as oficinas desta Sta. Casa cousa tão notoriamente necessaria». A autorização foi concedida com a demora que estes assuntos levavam, mencionando expressamente que se tinha em conta o «proveyto da capella e enobrecimento da sepultura»⁴⁵ de Afonso de Albuquerque.

Os cerca de onze anos que medeiam entre a proposta da mesa da Misericórdia e a *construção* patrocinada por D. Frei Aleixo terão servido para pensar o projecto da igreja, da sede da irmandade e, por fim, do recolhimento que teria ficado ligado ao coro da nova igreja da Serra por um passadiço⁴⁶. É possível, contudo, que existisse na casa um pequeno oratório, uma vez que segundo a *História* do Padre Sebastião Gonçalves (que morreu em Goa em 1619) as recolhidas vestiam-se «de habitos pretos à honra da **Santa Monica, cuja imagem tem no altar** e a tomarão por mãe e padroeira.»⁴⁷

As despesas da edificação do recolhimento correram por conta do fundador, sendo a sagração comemorada a 2 de Julho de 1605, a mais auspiciosa das datas, uma vez que evoca a festa da Visitação (que celebra a

⁴⁵ J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. I, pp. 154-155.

⁴⁶ Colhemos esta referência na obra de Carlos Alonso, *Alejo de Menezes, O. S. A. (...)*, p. 209. Infelizmente o autor não menciona a fonte. Em 1722, a menção que se fazia ao recolhimento era a seguinte: «Por conta da dita caza corre o recolhimento de Nossa Senhora da Serra fundado por D. Frei Aleixo de Menezes, e tem de ordinaria para 20 órphãs 1000 xerafins por ano, concedidos por Alvará de Sua Magestade de 11 de Março de 1605, outro de 11 de Novembro do dito anno, e outro de 16 de Fevereiro de 1617. Não obstante **ficou este recolhimento contiguo a Mizericordia tem Igreja separada** em cujo Fronte espicio por cima da porta teve a Efigie do grande Afonço de Albuquerque em vulto de pedra ao pé della hum Padram em que se pos o seguinte epigrama: Inter belligeros oritur discordia Divos./ Quis foret in toto maximus orbe ducum/ Pallas Allexandrum Magnum Bellona canebat./ Pompeium, Mavors Cosaris arma sonat./ Adquos dum tumidas superum Rex temporatiras/ Jupiter inflato sic mouet ora sono/ Magnus Alexander, Cosar Pompeius in armis/ Alpha sed Alfonsus, Maximus iste fuit.», *Noticia, Relação do cabido da Sé e mais Igrejas da Cidade de Goa, suas Ilhas, e Terras de Salcete, e Bardês, e n.º dos Abitantes, que no anno de 1722 existião no referido Estado*, Arquivo Histórico Ultramarino, Lisboa, *Caixas da Índia*, n.º 46, doc. 51, ff. 4-4v. O texto não menciona o passadiço, mas por ele sabemos que nesta altura a estátua de Afonso de Albuquerque que adornava o frontespício da igreja da Serra já estava apeada e que junto dela havia uma pedra comemorativa com epígrafe em latim.

⁴⁷ In Pe. Sebastião GONÇALVES, *Primeira Parte da Historia dos Religiosos da Companhia de Jesus e do fizeram com a divina graça na conversão dos infieis a nossa sancta fee catholica nos reynos e provincias da India Oriental*, dir. José Wicki, Coimbra, Atlântida, 1957, p. 461 (negrito nosso).

visita de Santa Maria a Santa Isabel), vocação-mãe das Misericórdias. Foi realizada uma grandiosa festa pela abertura da nova casa e transferência das órfãs, com missa cantada na Serra e sermão proferido pelo bispo, tendo assistido o vice-rei D. Martim Afonso de Castro (que acabara de tomar posse, a 20 de Maio), fidalguia, clero e povo que se amontoava junto às portas da igreja.

Para além de custear as obras, Meneses escreveu ainda o estatuto do recolhimento – as jovens recolhidas na Serra tinham regras bem definidas de comportamento e nas obrigações diárias: vestiam o hábito agostinho, ainda que não tivessem feitos os votos religiosos, e rezavam diariamente a Nossa Senhora ⁴⁸ – com base no da casa de Lisboa. Nele deixava bem vincado que as recolhidas teriam de ter uma origem impoluta e levar uma vida e conduta irrepreensíveis. Esta cláusula foi, contudo, várias vezes quebrada, consoante as necessidades, as redes de clientelismo ou os favores pessoais de vice-reis, governadores e membros da irmandade ⁴⁹.

Passado um ano, em 1606, D. Frei Aleixo de Meneses começava a caminhar para a instituição de um recolhimento para mulheres arrependidas ⁵⁰. A *Madalena* surgia agora nas preocupações do bispo.

Se a construção de um recolhimento para filhas e mulheres de origem nobre não fora fácil, maiores seriam as dificuldades e as justificações necessárias para providenciar o acolhimento e assistência às mulheres de má fama

⁴⁸ C. ALONSO, *Alejo de Menezes O. S. A. ...*, p. 209.

⁴⁹ Como demonstram as acções dos próprios instituidores que rapidamente corrompem os estatutos que haviam pensado e firmado. Nas palavras do documento assinado por Fernão de Albuquerque, enquanto provedor da Misericórdia de Goa, na sessão em que se delibera que a administração do recolhimento da Serra seria da responsabilidade da irmandade, datado de 19 de Outubro de 1598, a intenção seria a de fazer «... um recolhimento para **orphãs pobres e desemparadas** onde estejam recolhidas e se occupem em obras de virtude e fora de occasiões de ofender a dignidade e perder sua honra pera daly cazarem e serem amparadas» (transcrito em J. F. F. MARTINS, *Dom Fr. Aleixo de Menezes...*, vol. I, p. 287, negrito nosso). Contudo, rapidamente são os próprios a reinterpretar o que haviam firmado, ao dar abrigo a outras mulheres, o que levou, inclusivé, à intervenção real. O documento seguinte é um desses exemplos, entre outros: «...Tendo [o rei] emtemdido que **alguns ministros meus e outras pessoas particulares desse estado, contra o que deuião a suas obrigacois, tratarão de satisfazer algumas que tinhão, metendo na Casa das donselas, dessa Cidade, molheres de Roim sospeita** de que Recebi grande desprazer; pello muito *que* deseio que ella se conserue na pureza que conuem. E porque aquele recolhimento se ordenou para se Criarem as filhas dos fidalgos, e mais gente nobre, dessas partes e nelle se agasalhão tambem as molheres dos *que* se ausentão, em meu serviço ou em outros occasions que lhes importão, e entre estas por sua honra e bons costumes faria grande dano qualquer sogeito, *que* de for a os leuasse deprauados, vos encomendo d emcarrego muito, pois tanto uos toca per ser isto huma das cousas que estão ha conta dessa mesa *que* não consintais que em nenhum caso, emtre no dito Recolhimento molher *alguma* notada de Roim fama, e que procureis que ello se conserue, com todo o Rigor, a instituição e boa ordem de viuer... Lisboa, 18 de Março de 1615», Arquivo Histórico de Goa, *Livro das Provisões e Alvarás*, n.º 1-B (1618-1633), n.º 10 397, f.º 46 (negrito nosso).

⁵⁰ Para os acontecimentos em torno deste episódio veja-se o relato in J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. II, pp. 203-212 e 214-216.

e maus actos. A coroa pouco se interessaria pelo problema, a sociedade goesa tolerava a existência destas mulheres e a quantidade de moeda disponível nos cofres da cidade afastavam toda a veleidade institucionalizante.

O episódio em torno de D. Filipa Ferreira (que terá tutelado as órfãs antes mesmo de existir fisicamente um recolhimento, para depois ser a primeira priora de Santa Mónica) mostra bem o alcance das ambições e propósitos do frade graciano que marcava assim uma posição no que dizia respeito ao papel dos agostinhos – no trajar das recolhidas que seguiam cores e cortes ditadas pela ordem para as mulheres, na vocação dos altares das capelas, na eleição e/ou designação dos responsáveis dos institutos e, por último, nas directrizes do compromisso – na assistência às mulheres goesas e, em particular, na sua marca pessoal ao definir que organismos se criavam, em que circunstâncias e quem os governava.

A preocupação com o enquadramento institucional das mulheres *perdidas*, inscreve-se assim num programa de poder paulatinamente urdido pelo bispo, que utiliza a moralização da sociedade goesa como contraponto à preocupação belicista das elites reinóis, como antes utilizara a caridade que praticava em confronto com a ostentação dos vice-reis e governadores.

A este aspecto não devem ser alheios os acontecimentos em volta das relações do bispo com o novo vice-rei. A festa de sagração do recolhimento da Serra, a que Martim Afonso de Castro assistira, terá sido dos primeiros e poucos actos públicos deste em Goa, uma vez que, pouco tempo depois, surgiam as notícias do ataque holandês a Malaca. Face à ferocidade do ataque, ao cerco à cidade e ao perigo estratégico que a perda da mesma acarretava, o governante vê-se na contingência de ter de partir, levando consigo uma enorme frota, toda a artilharia existente e todos os cabedais das fortalezas.

D. Filipe II incumbiu, então, Frei Aleixo de Meneses de governar a cidade. Este último aproveitou bem o facto, dando instruções para instituir o recolhimento e lançar as fundações do tão desejado convento feminino dedicado a Santa Mónica⁵¹.

Foi ainda na sequência do socorro a Malaca que surgiu um conflito grave entre a Misericórdia e o bispo que terá tido implicação na escolha do local para edificação do recolhimento de Santa Maria Madalena.

Em Outubro de 1606 devido ao desastre com a frota de Nuno Pereira em Malaca e face à exaustão dos cofres reais em Goa, o bispo decide recorrer à Misericórdia para contrair um empréstimo sobre o dinheiro dos defuntos que permitisse a reconstrução da armada. A mesa da irmandade protesta com veemência, considerando que o dinheiro dos defuntos e testamentos servia para outros propósitos. O que se segue vai adquirindo contornos cada

⁵¹ A construção de um convento feminino em Goa tinha sido por inúmeras vezes recusada, alegando-se motivos diferentes e variados: a falta de dinheiro; a coroa não o achar relevante; porque o rei sabia que se os agostinhos o construíssem, outras ordens religiosas se lhe seguiriam com pedidos.

vez mais sérios, culminando com o episódio na igreja da Serra que tem tanto de teatral quanto de expressivo sobre o estado em que ficaram as relações entre o bispo e a irmandade. Para resumir os acontecimentos até esse momento, refira-se que o bispo não estava disposto a ceder na pretensão de usar o dinheiro dos defuntos para armar as naus e os irmãos não queriam nem ouvir falar em tal afronta.

Assim se chegou a 17 de Fevereiro de 1607, dia em que o bispo escreveu ao provedor que «hoje das 3 para diante heide tomar o dinheiro da misericórdia, para o que tenho mandada levar a prata da sé e de outras egrejas, ... que as mesmas horas estejam juntos, pois lhes quizerá fallar a todos»; como resposta, a mesa reuniu-se firme no seu propósito de «não cederem às exigencias do prelado, **mandaram collocar na egreja da casa, junto ao altar-mór, o grande crucifixo que então** lhes servia nas procissões e **fazendo dependurar dos cravos d'elle as chaves da arca do deposito**, se constituiram em mesa de despacho diante do crucifixo.»

O bispo entrou na igreja acompanhado pelo vedor da fazenda, pelo ouvidor geral do crime e pelo do cível, pelo procurador da coroa, pelo secretário tesoureiro do rei, por escrivães da feitoria, algumas dignidades da Sé e vários fidalgos e cavaleiros; tendo orado por uns momentos, dirigiu-se depois à sacristia. Seguiram-se argumentos de ambas as partes. Por fim, provavelmente vendo que a retórica a nada levava, o religioso pede que lhe sejam dadas as chaves. «A esta instancia respondeu o provedor que nem elle nem os outros irmãos tinham as chaves que pedia, **por tel-as entregue ao Christo crucificado, de cujas mãos as haviam recebido** (...) Reconhecida assim a resolução em que estava o primaz governador de levar avante o seu projecto, o escrivão Mauro da Rocha pronunciou em voz alta um discurso que ajustava ao objecto, fazendo ao prelado responsavel perante Deus e s. magestade do descredito e desfraude que ia padecer a santa casa em prejuizo dos *orfãos e orfãs, viúvas e donzellas, presos e captivos, doentes e envergonhados*. Chocado o arcebispo com o solemne protesto que acabava de ouvir na presença da sua côrte, limitou-se a responder que, quando viera resolvido a levar o dinheiro da santa casa, sabia já das obrigações em que ficava para com Deus e suas creaturas, o que lhe havia ensinado o seu padre santo Agostinho; e em acto continuo ordenando ao thesoureiro da sé que abrisse a arca do deposito, pediu ainda e por ultimo á mesa que aceitassem, ao contar do dinheiro, a prata que havia trazido, e consistia em alampadas, castiças e outros trastes, inclusive o *proprio baculo archiepiscopal* [sic]. Respondeu tambem por ultimo o provedor, em nome da mesa, que nem aceitava a prata offerecida por s. senhoria, **nem assistia á sahida do dinheiro, e retiraram-se todos do edificio da santa casa**. Tirou-se n'esta occasião a quantia de 25.026 xerafins e 51 reis e diversas moedas, que *com as suas serra-fagens* [sic] faziam 27.795 xerafins, 4 tangas e 18 reis.»⁵²

⁵² In J. F. F. MARTINS, *Frei Aleixo de Meneses...*, pp. 39-42 (negrito nosso).

Este dramático acontecimento traz-nos de volta as características de personalidade e os traços de actuação de classe a que D. Aleixo de Meneses, afinal, pertencia. Com efeito, lá para meio desse ano o arcebispo seria oficialmente nomeado governador do Estado, mas neste alvor do ano de 1607, Meneses era ainda, e só, o prelado, que armado da ética fidalga e escudado pela distinção doutrinária da sua condição de religioso, fez aquilo que nenhum outro governante ousara até então e toma o dinheiro dos defuntos depositado na Santa Casa da Misericórdia de Goa⁵³. Sendo originário e produto da fidalguia, Meneses já não era um dos seus pares.

Pelo que atrás ficou descrito, e que Ferreira Martins retirou de documentos que se encontravam nos arquivos da Misericórdia de Goa a relatar os acontecimentos quando da exposição de protesto feita ao rei, se percebe que o trato entre o arcebispo e os irmãos da Misericórdia havia atingido um nível de frieza que não deixava ao prelado outra alternativa que não a de pensar em soluções diferentes para a gestão, mesmo antes da construção, da «sua» nova casa: o recolhimento de convertidas.

Tentou junto dos jesuítas que estes ficassem com esta responsabilidade; são os próprios que no-lo dizem: «Procurou o Arcebispo muito de encarregar esta casa [o recolhimento de Santa Maria Madalena] à Companhia, porém ella se escusou por ser cousa repugnante a seu Instituto, posto que se não de todo escusar do que hé proprio a seu instituto, dando-lhes confessores e pregadores todas as vezes que os pedem.»⁵⁴

Tentou uma derradeira solução para a qual, estamos em crer, sabia o desfecho. Já com nove vice-rei nomeado, Rui Lourenço de Távora, pede-lhe que constituísse uma comissão de seis «homens honrados» que pudessem gerir com verbas governamentais o seu novo projecto assistencial⁵⁵.

A Santa Casa reage com a prontidão que se lhe conhecia nestes assuntos – e que, obviamente, o bispo sabia também – e, logo a 8 de Setembro de 1610, a mesa produz um assento com o qual se pretendia concorrer à administração do novo recolhimento, face ao «q. sendo sabido per elle dito pdor. e mais irmãos da meza e o prejuizo notavel q. se podia conseguir a esta sta. casa com este tribunal se assentou q. o dito provedor fosse com os irmãos desta sta. casa tratar com o sor. Viso-Rey e sor. arcebispo e lhes mostrase as cousas q. avia pera do dito tribunal elleyto se não uzasse por todos os Regtos.»⁵⁶

O arcebispo ainda tentou argumentar a favor de uma comissão independente mas a Misericórdia opunha-se terminantemente a qualquer tipo de

⁵³ E abrindo, também, um precedente já que passados cerca de quarenta anos o Conde de Óbidos voltará a fazer o mesmo.

⁵⁴ Pe. S. GONÇALVES, *Primeira Parte da Historia* ..., vol. II, p. 461.

⁵⁵ Veja-se a carta transcrita in J. F. F. MARTINS, *História*..., vol. II, pp. 207-212, datada de 8 de Maio de 1610, na qual o arcebispo apresenta inúmeras razões para a independência do seu projecto e em como este não prejudica a Misericórdia.

⁵⁶ Documento transcrito in J. F. F. MARTINS, *História*..., vol. I, pp. 317-321 [317].

instituição (que para mais reivindicava o uso da palavra «provedor») que pudesse fazer perigar o seu poder⁵⁷ e o próprio vice-rei, a quem competia fornecer o sustento da casa, terá visto as vantagens de a entregar à Misericórdia, dona de rendas próprias, às quais se poderia recorrer. No documento atrás mencionado, ainda ficou expresso o desejo de Frei Aleixo de que o recolhimento não fosse jamais alienado (esta disposição foi depois recusada pelos irmãos que alegavam não poder aceitar compromissos que acarretavam custos imprevisíveis para as gerações seguintes).

Dom Frei Aleixo acabou por entregar o recolhimento de Santa Maria Madalena à Misericórdia em concordata de 23 de Setembro de 1611 – confirmada por alvará de D. Filipe II de 15 de Março de 1634, instituindo-lhe 1000 xerafins anuais para sustento – mantendo apenas, tal como para o recolhimento de Nossa Senhora da Serra, a gestão espiritual das casas.

Os estatutos da casa da *Gloriosa Santa Maria Madalena das penitentes convertidas desta cidade de Goa* foram, também, elaborados por D. Frei Aleixo, logo em 1605. Ainda hoje este documento se conserva no Arquivo Histórico de Goa⁵⁸.

A fundação do recolhimento da Madalena data de 30 de Agosto de 1609⁵⁹, ficando instalado numa casa junto ao Colégio de São Paulo (criado em 1560 pelos padres jesuítas), na Rua das Convertidas⁶⁰, e não, como seria de esperar, junto ao *complexo* da Serra.

Não podemos assegurar que esta localização tenha sido mais condicionada pela vontade do bispo (face aos problemas que tinha com a mesa da Santa Casa) do que pela necessidade de espaço. Podemos, contudo, colocar algumas questões: se a zona do *complexo* da Serra se situava no centro da cidade e, por isso, em zona densamente edificada, não devemos esquecer que as suas fachadas delimitavam um dos lados de uma praça – por natureza, sem construção – e que o recolhimento das convertidas seria, sempre, de dimensão diminuta e com pouca atenção à qualidade da construção e ao conforto da mesma. Instalar a casa em zona de influência jesuíta, uma das ordens religiosas que sem dúvida mais atormentou e questionou o poder da

⁵⁷ Veja-se, por exemplo a carta para o rei, não datada, sobre as reservas que a irmandade levanta por ter surgido outra confraria que usava vestes semelhantes e exercia a mesma função da Misericórdia, in J. F. F. MARTINS, *Frei Aleixo de Meneses...*, pp. 51-56 e J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. II, pp. 204 segs.

⁵⁸ Com o número de registo 10 421. Está transcrito em J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. III, pp. 121-242. Existem duas cópias deste estatuto datadas de 1728 e 1765 com os números de registo 10 423 e 10 424, respectivamente, no mesmo arquivo.

⁵⁹ «Fundou o arcebispo Dom Aleixo esta casa a trinta de Agosto de 1609, que foy em domingo. Pregou sua petição o Pe. Nicolao Pimenta, preposito da casa de Jesus; e a encostou aos Irmãos da Misericordia pera que se perpetuasse e se não desfizesse com o tempo. Tem suas pregações como as orfãos ce capellão que lhes diz missa todos os dias e administra os sacramentos.», in Pe. S. GONÇALVES, *Primeria Parte da História...*, p. 461.

⁶⁰ António Ferreira da FONSECA, *Relatório do Inquérito á Santa Casa da Misericórdia de Goa*, Nova Goa, Imprensa Nacional, 1921, p. 263.

Misericórdia em Goa⁶¹, não deixava de ser um enorme transtorno para a gestão quotidiana da casa, mesmo que nos detenhamos apenas na distância física entre um e outro ponto da cidade, que o visionar de qualquer planta bem mostra.

Na hora de anunciar ao Provincial da Ordem dos Eremitas de Santo Agostinho o regresso a Portugal, D. Frei Aleixo de Meneses não esqueceu de incluir os recolhimentos (e o convento de Santa Mónica, também) no elencar de feitos da sua estada em Goa, convencido de que as suas vontades seriam cumpridas: «e a caza das donzellas, e orfaãs, que se crião nelle em *que* hoje ha perto de sessenta, e as mais dellas filhas das pessoas mais nobres deste estado, **que com a idade vão bebendo o amor do habito, e assim as que dali cazaõ sempre ficaõ por extremo afeiçoadas a ordem; fis este anno terceiro mosteiro para conuertidas, e penitentes, as quais taobem uesti do nosso habito**, por este ser o seu em quasi toda a Europa. **Custou me o sitio, e obra muito mas sahio a caza por extremo enteira, e bem assombrada.** Vão se recolhendo muitas *que* eraõ lares de perdição desta terra; trato de cazar as moças, outras querem ali ficar em penitencia toda a uida, e espero *que* desta caza se ha de seguir muito serviço a **Nosso Senhor e com ella fechei abobada a tudo o que pertendi das molheres desta terra** que quando vim a ella era huã perdição *que* se não poderá crer; porque nas cazas das orfãs se criaõ todas as dezemparadas *que* ficaõ sem remedio, *que* antes disto quasi todas se perdiaõ, **sostentei as athe gora a minha custa, e algumas poucas a Misericordia, agora lhe mandou Sua Magestade renda**, e pola criação se por extremo boa muitos pais, e mais nobres metem ali suas filhas, e lhe daõ hum tanto como *que* lhe sahem bem ensinadas, e fora dos perigos de negras e soldados da India, com *que* muitas se perdiaõ; e em hum quarto do mosteiro se recolhem molheres de homens nobres e fidalgos *que* para esse Reyno, ou para outras partes / deixando lhe sua porção, com *que* quando voltaõ não achaõ as perdições em suas cazas, *que* na India eraõ ordinarias, e assim está esta caza grandemente recebida nesta terra.»⁶²

A vida e gestão dos recolhimentos não foi, contudo, tão simples e eficaz quanto o arcebispo teria pensado ao escrever e assinar os seus estatutos. Muitas foram as disputas com os vice-reis e governadores – que por concederem as verbas para sustento das recolhidas várias vezes os quiserem sobre sua alçada e administração directa – mas, também, com o poder religioso que através da prerrogativa espiritual inúmeras vezes interferiu na gestão dos recolhimentos, alegando, inclusivé, que o mesmo faria o seu fundador,

⁶¹ Os testemunhos documentais são inúmeros, mas veja-se, por exemplo, os papéis em torno da ingerência da Misericórdia nos negócios do convento de Santa Mónica e as queixas constantes que fazem da Companhia, in J. F. F. MARTINS, *História ...*, vol. I, pp. 326-327.

⁶² 24 de Dezembro de 1609. Arquivo Distrital de Braga, Gaveta das Cartas, n.º 380 (negrito nosso).

também ele prelado, e que por isso cabia aos renovados representantes da Igreja essa função ⁶³.

Os estatutos começaram por ser contrariados quanto às determinações no número de recolhidas a receber. Pelo menos no que diz respeito à Serra, já que é este que mais vezes aparece mencionado na documentação e por razões que se prendem com a sua função: o recolhimento da Madalena, independentemente das suas boas intenções, albergava mulheres proscritas da sociedade ⁶⁴.

Assim, são poucos os vice-reis ou governadores que não cedem à tentação de impor à mesa o recolhimento de alguma filha/mulher/viúva «clientelar», no caso das primeiras, muitas vezes acompanhadas pelo título e rendas de «órfã del-rei», privilégio que se sabe extensível aos maridos quando devidamente casadas ⁶⁵.

Só cerca de 1695 a Misericórdia se decide a construir um edifício ⁶⁶ de

⁶³ Na sequência do abandono da cidade de Velha Goa, a mesa da Misericórdia teve de tomar decisões quanto ao sítio onde construir os novos recolhimentos, aproveitando a ocasião para reformar os mesmos: «Além do que approuve a Sua Magestade por outro Alvará de 6 de Março de 1816 consignar um subsidio annual de mil xerafins a vinte Orphãas com denominação das orphãas do N.º de Sua Magestade. Neste recolhimento de Serra as Donzellas Orphãas, e algumas viuvias de pouca idade, e conforme a doutrina dos seus Estatutos vivião em Comunidade com Refeitório, e Enfermarias, sendo as despesas suas proporcionadas as forças do seo patrimonio **porém 70 annos depois d'entrega do dito Recolhimento á administração de Mizericordia tudo mudou de face pelos motivos, igoaes aquelles que introduzirão os notados abuzos na Confraria, sendo elles authorizados pellos assentos dos Adjuntos, tomados em varias datas, devendo mencionar se em primeiro logar o de 14 de Junho de 1680; o de 24 de Agosto de 1704; o de 6 de Setembro de 1809, e outros, em cuja consequencia o numero das Orfãas foi demasiadamente augmentado, as suas prestações elevadas sem proporção; baixou-se o n.º para as Orfãas, donzellas, e Viuvias; não se fiscalizou mais sobre a conducta, qualidade, nem outros requisitos, consignados nos Estatutos; desapareceo as Enfermarias, e o Refeitório, e tudo marchou a bel prazer das Mezas e seus Adjuntos the que finalmente a Meza de 1841 deu uma reforma aos Estatutos,», no documento datado de 9 de Setembro de 1851 no Arquivo Histórico Ultramarino, Índia, sala 12, n.º 2177: *Santa Casa da Misericórdia de Goa*, doc. 7 (negrito nosso).**

⁶⁴ Veja-se, por exemplo, a carta de excomunhão escrita pelo arcebispo Frei Francisco dos Mártires a 16 de Janeiro de 1648, aplicada àqueles que dirigissem a palavra ou escrevessem às recolhidas da Madalena, in J. F. F. MARTINS, *História...*, vol. II, pp. 249-250.

⁶⁵ Esta situação é tanto mais constrangedora quanto se sabe que o limite de tempo mínimo de permanência no interior do recolhimento, antes do casamento, podia ser só de 15 dias. Note-se ainda, a definição de pobre presente nos estatutos e nos assentos da mesa: trata-se de pobres de estirpe e nome, descendentes ou co-parentes de homens que prestaram serviços ao Estado, à Coroa e/ou à própria Misericórdia, não incluído filhas bastardas ou naturais.

⁶⁶ Que em 1741 já pedia obras, como aliás, todos os outros equipamentos administrados pela Misericórdia: «Aos tres de Novembro de mil sette centos, quorenta, e hum estando em Meza na Caza do despacho o Reverendíssimo Senhor Doutor Antonio de Amaral Coutinho Deam da Sé Primacial, Commissario da Bulla da Santa Cruzada, Inquizidor Appostolico, e Provedor desta Caza da Santa Mizericordia com os Irmãos, e Conselheyros, foi proposto por mim o Doutor Pedro da Sylua Alva Escriuão da Meza della, que visto haver necessidade de concertos, e reparos tanto na Caza, e Igreja della, como nos Recolhiemtños de Nossa/ Senhora da Serra, e

raiz junto ao outro da Serra, na Rua do Crucifixo⁶⁷, onde os recolhimentos se mantiveram até ao abandono dos edifícios de Velha Goa, sendo transferidos em 1836, primeiro para o Convento de Santo Agostinho e, depois, para o convento de Chimbél, das carmelitas, em 1841⁶⁸. O nome do recolhimento

Santa Maria Magdalena e Suas Igrejas, e nos hospitaes, *que* ella administra o que não se fazendo ficaua tudo prejudicado, se resolveo vniformemente, *que* o Irmão thezoureyro Apolinarion Rodrigues de Mendocha fizesse todos os reparos, e concertos necessários, e que gastasse o dinheyro, *que* fosse precizo as ditas obras, *para* se lhe levar em conta no fim do seu anno de que se fez este assento, em *que* se assinou o dito Reverendíssimo Senhor Provedor, e mais Irmãos da Meza comigo ditto Escrivão o fis escreuer sobrescreui e assinei.», Arquivo Histórico de Goa, *Misericórdia de Goa: Assentos (1736-1762)*, n.º 10 415, ff. 38v.-39. E em 1758 (segundo um documento do dia 1 de Março) já ameaçava ruína: «foy proposto pelo dito Senhor Provedor que sendo ameaçados da ruina os edificios das Igrejas desta Caza, e das dos recolhimentos de serra e Magdallena foy posto em lanço as obras, de que carecião assim de carpinteria, e ferreiro como de pedreria (...)» *idem*, f. 170.

⁶⁷ «Na vizinhança deste recolhimento, fica outro que o mesmo Prelado fundou para mulheres arrependidas, que tambem correm por conta da Meza da Mizericordia, **mudando do seu primeiro Lugar** por não ser competente no prezente Estado em que está esta Cidade tão arruinada, para este em que se pos no tempo que governou a India o Conde de Villa verde. **Hé hum pouco acanhado, com Hermida pequena** sobre cuja porta se pos hum Padrão com Letras douradas em memoria do dito Conde para cuja authoridade se fes esta mudança, sendo elle Provedor da Mizericordia. Por Provizão do Vice Rey Ruy Lourenço de Tavora de 26 de Novembro de 1610 se concedeu a este Recolhimento a ordinaria de 20 candis de arros, 10 candis de Trigo 5 corjas de Cotonia, e por Ordem de Sua Magestade de 18 de Março de 1613 se confirmou, e por outro Alvará de Sua Magestade de 1615, se mandou que a referida Esmolla sahisse do [não se consegue ler] da Obra pia; a qual esmola reduzida a dinheiro importa em xerafins [?] 300 por anno.», *Noticia, Relação do cabido da Sé e mais Igrejas da Cidade de Goa, suas Ilhas, e Terras de Salcete, e Bardês, e n.º dos Abitantes, que no anno de 1722 existião no referido Estado*, Arquivo Histórico Ultramarino, Lisboa, *Caixas da Índia*, n.º 46, doc. 51, ff. 4v.-5 (negrito nosso).

⁶⁸ Nesta altura foi feita a única descrição que conhecemos dos recolhimentos. Ainda que muito posterior à fundação, data de 20 de Maio de 1843, e com os edifícios já muito degradados pelo tempo e pela insalubridade da cidade, que levou ao seu abandono, as palavras dos membros da Comissão do Governo que visitou as instalações na sequência de um protesto das recolhidas que se recusavam a ir para Chimbél, são elucidativas: «... passou uma revista (...) a ambos os Recolhimentos o de Nossa Senhora da Serra e da Santa Maria Magdalena, e achou que este pela sua grande escuridão, notavel estreiteza dos dormitorios, escaceza das cellas, e pouco aceio do edificio, era mais um carcere, do que uma caza de habitação. Que o andar terreo era constantemente humido, e muito mais na estação invernosa, pelo que não sendo em outro tempo habitado pelos respectivos religiosos, agora era por falta de accomodações. Esta humidade, e as emanações de tantas pessoas, que morão n'um espaço tão circunscripto, sem a ventilação devida, são cauza de se sentir constantemente um desagradavel bafio, o que unido// ao excessivo calor do sol, que penetra pelo tecto assaz baixo deve necessariamente tornar aquella caza doentia, e inhabitavel. Alem de que todo o vigaumento do soalho é de madeira de palmeira que em muitas partes está fraca, e com o tempo exige a substituição total, o que ocasionará enorme despeza dos fundos da Caza. O outro recolhimento de Nossa Senhora da Serra, ainda que pouco melhor do que aquelle, tem o mesmo inconveniente da humidade, pequenez das cellas, e falta de circulação do ar livre, alem do grande concerto, que exigem os soalhos, o qual pela fraqueza das paredes não pode ser feito de modo tão solido, que de tempos a tempos não obrigue a despesas incalculaveis (...)», Arquivo Histórico Ultramarino,

passou a ser então de Nossa Senhora da Serra e de Santa Maria Madalena, aglutinando, também, as comunidades de mulheres que cada um albergava.

Na longa e fluente carta que D. Frei Aleixo de Meneses escreveu ao Provincial da Ordem dos Agostinhos em 1609 – exactamente nove anos depois de numa outra missiva dirigida ao tio (de 16 de Dezembro de 1600) ter manifestado pela primeira vez a vontade de renunciar à mitra goana – e na qual dá conta de catorze anos de bispado, enumerando minuciosamente as suas muitas obras arquitectónicas e mecénáticas, as relações pessoais mais ou menos proveitosas, o empenho político na resolução dos problemas do Estado e dos dislates dos incompetentes vice-reis, o afã evangelizador, a expansão da religião (com benefício claro da Ordem), o pendor moral e reflexivo da sua pessoa que deixa avisos e conselhos aos que hão-de vir, etc., etc., o bispo confessa, a certa altura, que se acha «pouco saõ, e muito quebrado, cansado, e avelhentado, por ventura *que* não possa escreuer outra [carta], se morrer sem o poder fazer VV. PP. por amor de *Nosso Senhor* se alembrei do concerto *que* deixei feito nesse convento de se me dizerem as missas em toda a provincia, e nelle, como incorporado nella, e morador desse Convento *porque* se não fora a religião, e essa missa *que* por minha alma mandei dizer no Collegio **não sei se terei quem se alembre de mi...**»⁶⁹

Ao longo deste texto, procurámos relatar um conjunto de acontecimentos, interpretações e propostas que não deixam lugar para a surpresa perante estas palavras. Estas inscrevem-se num ambicioso programa de poder onde a força dos gestos contrasta com a (aparente) debilidade da retórica: D. Frei Aleixo de Meneses, que acabara de elencar a obra de uma vida – onde o patrocínio artístico se inscreve com a eficácia do Tempo –, forjada com o fino propósito de por ela ser lembrado, adverte, modestamente, que também ele mortal, instituiu missas em memória de sua alma, não pela certeza de se não lembrarem dele mas porque, também, naquele colégio quer que o façam.

A atenção que deu ao enquadramento das mulheres na sociedade goesa através da construção dos recolhimentos, resulta desta mesma visão. D. Frei Aleixo de Meneses terá criado as formas do seu sistema assistencial e usou-o como instrumento de poder. A sua acção não é original nem única neste final de século XVI-início de século XVII e insere-se no contexto que se encontra em estudo sobre a caridade e a assistência sob o patrocínio de altos

Índia, sala 12, n.º 2177: *Santa Casa da Misericórdia de Goa*, doc. 140. «Ambas estas casas [recolhimentos da Serra e da Madalena] eram situadas junto a santa casa da misericórdia, e ao presente se acham de todo arrasadas, que nem sequer ali ficou uma pedra para recordar á posteridade a exemplar generosidade do primeiro primaz do Oriente. (...) e ainda que não tenha [o convento de Chimbel] a grandiosidade dos edificios religiosos da Velha-Goa, comporta perfeitamente o fim a que é destinado.», Pe. Caetano Francisco de SOUZA, *Estudos Historico-Archeologicos: Instituições Portuguezas de Educação e Instrução no Oriente: Arcebispado de Goa*, Bombaim, s.l., [1890], pp. 226-228.

⁶⁹ Arquivo Distrital de Braga, Gaveta das Cartas, n.º 380 (negrito nosso).

membros da elite religiosa. Com efeito, em Portugal, o arcebispo D. Teotónio de Bragança, o Cardeal Infante D. Henrique ou os arcebispos de Braga, criavam redes urbanas de apoio social às (suas) comunidades, regidas pelas normas tridentinas e que, segundo alguns autores tendiam a contrariar a hegemonia das Misericórdias⁷⁰. Poder-se-á aplicar esta análise às sociedades além-mar?⁷¹ Que têm em comum as acções mecénáticas destas personagens?

⁷⁰ Veja-se a este propósito os vários estudos inseridos no volume *Igreja, Caridade e Assistência na Península Ibérica*, ed. Laurinda Abreu, Lisboa-Évora, Edições Colibri-CIDEHUS, 2004.

⁷¹ Segundo Isabel dos Guimarães Sá, as características que definem as Misericórdias – «Abordarei em primeiro lugar o facto de as misericórdias serem órgãos de governo local tipicamente portugueses, em conjunto com as câmaras; em seguida, a protecção régia que fazia destas confrarias associações muito vantajosas para os residentes, e em terceiro, a existência de uma cultura de caridade que transformava as misericórdias em elementos praticamente inevitáveis nas comunidades de origem portuguesa.» – tornavam-nas «ubíquas» no «espaço de influência portuguesa», logo seriam estas os institutos preferenciais na prestação de serviços de assistência e caridade às populações além-mar: Isabel dos Guimarães Sá, «As Misericórdias do Estado da Índia (Séculos XVI-XVIII)», in *Os Portugueses e o Oriente: história, itinerários, representações*, coordenação de Rosa maria Perez, Lisboa, D. Quixote, 2006, pp. 57-112 [90].

Documentos

ÍNDICE ANALÍTICO DAS CARTAS DOS VICE-REIS DA ÍNDIA NA TORRE DO TOMBO

PEDRO PINTO ¹

Sísifo, segundo a mitologia grega, foi condenado a fazer rolar uma enorme pedra, sem parar, até ao cume de uma montanha. Porém, mal chegava ao fim do seu trabalho, a pedra rolava para baixo, e ele iniciava os seus trabalhos novamente. Uma alternativa moderna a essa punição seria obrigar Sísifo a percorrer as centenas de milhares de documentos do período medieval e moderno, existentes na Torre do Tombo, sendo que de cada vez apenas lhe seria permitido tirar notas sobre a investigação em curso para que tivesse de repetir esse procedimento *ad eternum*. Essa tem sido a tarefa de muitos investigadores que, individualmente, ou em equipa, regularmente devassam milhares de documentos dos diversos fundos da Torre do Tombo. O que todos certamente lamentam é que esse procedimento dantesco se repita sempre que se queira realizar um levantamento rigoroso e sério dos documentos relativos a certo tema.

Assim, para ajudar os hodiernos «Sísifos» decidimos ler todas as 190 *Cartas dos Vice-Reis da Índia* ², um conjunto documental existente na Torre do Tombo, e delas tentar extrair de forma exaustiva toda a informação toponímica, onomástica e de outro cariz, por forma a criar um índice cabal. Procurámos também identificar as cartas já publicadas para que se evite uma duplicação de esforços ³.

¹ Centro de Estudos Históricos da Universidade Nova de Lisboa.

² A carta n.º 133 está em falta no Arquivo Nacional. A sua ausência foi detectada a 4 de Junho de 1934, conforme registo na caderneta de resumos da documentação na Sala de Referência da Torre do Tombo.

³ Identificámos as obras onde as cartas foram publicadas. Deu-se prioridade às obras onde se apresenta a publicação integral dos documentos, bem como anotação aos mesmos. A tabela inclui dois documentos do Corpo Cronológico (Parte I, maço 12, doc. 46, uma outra via da Carta dos Vice-Reis n.º 142; e Parte I, maço 16, doc. 69, uma outra via da Carta dos Vice-Reis n.º 44).

Se é certo que o conteúdo de muitas das cartas já é conhecido, pois já foram publicadas há muitas décadas, os seus índices não são exaustivos, sendo que no caso de algumas nem sequer foi elaborado qualquer índice.

Assim, o objectivo deste índice foi apresentar uma visão de conjunto que permita encontrar não só as temáticas mais conhecidas, mas também aquelas geralmente ignoradas em outros índices, como por exemplo a casta dos iravás, os provérbios populares, as citações bíblicas e dos clássicos, as referências a anfião, anil, banguê e bêtele, a animais como papagaios, emas, antas, bugios, ou a escravos brancos, nativos brancos e homens pardos, entre outras.

Mantivemos, tanto quanto foi possível, a nomenclatura coeva nas várias entradas, evitando a concentração de assuntos similares numa mesma entrada. Fizemos algumas remissões, mas aconselhamos uma leitura atenta do inteiro índice, pois é impossível fazer todas as relações desejadas por um investigador hipotético.

Algumas informações práticas:

No índice propriamente dito, o primeiro número, a negrito (como por exemplo, **134:1v**), indica a carta, e os números seguintes os fólhos onde a expressão ocorre.

Toponímia e onomástica: Quando tivemos dúvidas na identificação de um nome próprio ou um topónimo, colocámos (?) a seguir ao mesmo, acrescentando-lhe toda a informação que o documento forneça (e.g. Harçira (?) (Marrocos) – **96:1**). Contudo, se, ao consultarmos dicionários e outras obras de referência e monografias, os seus autores avançam com tentativas de identificação de topónimos que se aproximam dos termos encontrados por nós na documentação, então, a seguir ao topónimo, seguido de (?) colocámos a forma como foi escrito no documento (e.g.: Essouira (?) (harçira) (Marrocos) – **96:1**), mantendo contudo a entrada no índice para o termo conforme surge grafado no documento (e.g. Harçira (?) (Marrocos) – **96:1**).

Homónimos: Dado que a maioria das cartas não está datada e muitas vezes nem mesmo assinada, também nos esforçámos por juntar às entradas das personagens qualquer informação cronológica, geográfica ou relativa à sua função. Exemplo: Gonçalo Fernandes, provedor do Hospital de Santa Cruz de Cochim e provedor dos resíduos, 1506 – **47:3v**. Todas as informações que surgirem no índice relacionadas com datas, profissões, etc, foram exclusivamente retiradas da documentação.

Assim, quem procurar dados sobre Diogo Fernandes Correia, feitor de Cochim, deverá consultar para além da carta n.º 168, fólho 2v.º, onde é claramente identificado, também a entrada *Diogo Fernandes e Cochim, feitores*. A inexistência de listagens exaustivas dos detentores dos diversos cargos da administração portuguesa na Índia e Insulíndia aliada à insuficiente datação da maioria das cartas não permitiu identificar muitas das personagens identificadas apenas pela função que exerciam. O mesmo procedimento foi

seguido quanto aos reis e príncipes das diversas terras com quem os portugueses estabeleceram contactos.

Dado surgirem frequentemente diferentes personagens com o mesmo nome, ou similares, fomos conservadores na junção de entradas, apesar do risco inerente. Quanto aos nomes das personagens não-portuguesas identificámos as mais conhecidas e no que tange às restantes procurámos manter a forma como foram grafadas ⁴.

Algumas das decisões poderão não ser consensuais mas sentimos que era mais importante colocar o índice à disposição dos investigadores do que trabalhá-lo por tempo indefinido. Não se trata, certamente, de uma obra acabada. Estamos conscientes que existem termos que podem não ter sido identificados (sobretudo, em cartas de difícil leitura) ou que foram incorretamente lidos, penitenciando-nos desde já por eventuais erros ou lapsos ⁵. Por todas as razões já aduzidas, uma leitura integral do índice poderá ser conveniente a vários títulos.

Inventário dos documentos e respectiva publicação:

- 1 – Carta que Pedro de Castro escreveu a el-rei dando-lhe conta dos tumultos que havia na Índia, a propósito da sucessão no cargo de vice-rei envolvendo Lopo Vaz de Sampaio e Pedro de Mascarenhas. Goa, 5.12.1527.
- 2 – Carta de Matias, cristão de Caicoulão, a D. Manuel I, dando-lhe conta dos carregamentos da pimenta que algumas naus trouxeram para Portugal, pedindo também que o dito senhor o mandasse instruir e aos demais cristãos na fé católica. 18.12.1504.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1898, Tomo II, p. 268.
- 3 – Mercê que el-rei D. Manuel fez a Afonso de Albuquerque de dois alvarás de cem mil reais por ano de tença em cada um deles para lhe serem assentados na feitoria de Cochim. 9.10.1512.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1910, Tomo IV, p. 69.
- 4 – Alvará de D. Manuel mandando aos feitores das feitorias da Índia que paguem a Belchior Carvalho, moço da câmara do rei, cento e um mil e duzentos e quarenta reais que lhe eram devidos de pimenta que ele tinha comprado. Lisboa, 19.1.1512.
- 5 – Alvará de D. Manuel mandando ao feitor de Cochim que satisfizesse a Gaspar de Paiva duzentos e sessenta e cinco mil novecentos e oitenta reais em pagamento de pimenta que lhe foi tomada na Casa da Índia, com documento assinado por Afonso de Albuquerque. Lisboa, 28.2.1512.

⁴ Agradecemos ao Prof. Doutor Jorge Alves a ajuda prestada na revisão do índice e na resolução de inúmeras dúvidas.

⁵ Se forem detectados erros ou imprecisões, podem ser comunicados para pedroacpinto@yahoo.com.br, pois numa futura reedição do índice poderão ser incluídos, ou contribuir para o aperfeiçoamento do nosso próximo índice: *Cartas dos Governadores de África*.

- 6 – Alvará de D. Manuel mandando ao feitor de Cochim que desse a João de Sousa, que ia como capitão da armada, oitenta mil reais. Évora, 22.2.1513.
- 7 – Recibo que Afonso de Albuquerque mandou ao feitor de Cochim Lourenço Moreno, dos quinhentos mil reais de suas tenças referentes aos anos de 1513 e 1514. 1.12.1514.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*. Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1898, Tomo II, p. 133.
- 8 – Alvará de D. Manuel mandando ao feitor de Cochim que pagasse a Belchior Carvalho trinta e oito mil e trezentos e quarenta reais que lhe eram devidos de pimenta que foram comprados na Casa da Índia. Almeirim, 8.2.1514.
- 9 – Alvará de D. Manuel mandando aos feitores da Índia que pagassem a Francisco Pereira, fidalgo da Casa Real, cento e dezasseis mil novecentos e sessenta e nove reais provenientes da pimenta que se lhe tinha comprado na Casa da Índia. Lisboa, 6.5.1514.
- 10 – Alvará de D. Manuel mandando ao feitor de Cochim que pagasse a Gonçalo Álvares, piloto-mor, cinquenta e cinco mil reais que lhe eram devidos da pimenta que trouxera para a Casa da Índia. Lisboa, 17.3.1514.
- 11 – Carta do embaixador do Preste João, D. Mateus, para D. Manuel na qual lhe relatava as queixas do que lhe tinham feito nas partes da Índia. Goa, 1517.
- 12 – Carta que Diogo Lopes de Sequeira escreveu a D. Manuel sobre a construção de galés e galeotes e outros assuntos. Cochim, 23.12.1518.
Publicação: *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central: 1517-1518*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1966, Vol. 5, p. 594.
- 13 – Traslado da carta de D. António da Silveira para D. Manuel sobre a presença de embarcações francesas em Moçambique e outros assuntos [d. 15.7.1518].
Publicação: *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central: 1517-1518*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1966, Vol. 5, p. 538.
- 14 – Carta que Francisco de Madureira escreveu a D. Manuel sobre o que se passara recentemente em Malaca. Malaca, 4.1.1519.
Publicação: Luís Filipe Thomaz, *Os Portugueses em Malaca (1511-1580)*, Lisboa, tese de licenciatura, 1964, Tomo II, p. 152.
- 15 – Carta de Cristóvão Lourenço Caracão para D. João III acerca do contrato da canela e elefantes de Ceilão, pedindo uma mercê em remuneração de seus serviços. Cochim, 13.1.1522.
Publicação: Aubin, Jean, «Cojeatar et Albuquerque», in *Mare Luso-indicum*, Tomo I, Paris, 1971, p. 163.
- 16 – Carta de Manuel Botelho a D. João III sobre a colheita da pimenta e outras drogas bem como de questões pertinentes ao seu ofício na feitoria de Cochim. Cochim, 21.1.1525.
- 17 – Várias cartas de D. João III para D. Henrique de Meneses, capitão-mor da Índia, sobre a tomada da vila dos Rumes. Tomar, 7.9.1525.
- 18 – Carta de Gudumel, senhor de Bezeguiche, para el-rei D. João III, na qual lhe pedia licença para ali mandar fazer um castelo, do qual lhe poderia vir muito proveito e que convindo nisso lhe mandasse pedreiros, carpinteiros, e outras notícias. Arraial, 5.5.1529.

Publicação: *Monumenta Missionaria Africana. África Ocidental (1342-1499)*, Brásio, António (dir.), 2ª série, vol. 2, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, 1963, p. 214.

- 19 – Instrumento passado em Malaca no qual se declara que André Pires tomou o risco do seu cravo sobre a nau Biscainha. Malaca, 5.9.1530.
- 20 – Carta de Fernando de La Torre para García Soarez de La Torre, na qual lhe dava parte de como ficava no posto de capitão-general das Ilhas Molucas e que se achava em guerra com os portugueses, os quais o tinham lançado fora por força de armas de Tadore, tomando-lhe a artilharia, fazenda, duas fustas e a fortaleza que mandara fazer na dita ilha. Geilolo, 1.3.1532.
- 21 – Traslado de um capítulo do regimento que Pedro Mascarenhas, capitão da fortaleza de Malaca, levou sobre a liberdade do comércio em Malaca. Cochim, 23.9.1533.
Publicação: Luís Filipe Thomaz, *A questão da pimenta em meados do século XVI. Um debate político do governo de D. João de Castro*, Lisboa, Universidade Católica Portuguesa, 1998, p. 88.
- 22 – Apontamentos sobre a forma de como se poderiam subjugar os Rumes e outras notícias da Índia.
- 23 – Carta de Nuno da Cunha a D. João III na qual lhe dizia que logo que Tristão de Ataíde prendera o rei das Molucas e fizera rei a outro irmão, que se levantara com os da terra matando alguns portugueses que lá estavam e outras notícias. São Mateus, 10.12.1537.
Publicação: Ribeiro, Luciano, «Preâmbulos do primeiro cerco de Diu», in *Stvdia*, N.º 10, Julho 1962, p. 187.
- 24 – Carta de Rui Gomes de Azevedo a D. João III, na qual lhe dava conta dos serviços por ele prestados na Índia e que em remuneração deles lhe pedia uma capitania logo que estivesse vaga. Baçaim, 4.10.1539.
- 25 – Carta de Pedro de Faria, capitão de Malaca, a D. João III, sobre a fortaleza de Malaca, sobre Banda, Molucas e outros assuntos. Malaca, 22.11.1540.
- 26 – Carta de Jordão de Freitas a D. João III na qual lhe dava conta das injustiças que lhe fizeram e dos testemunhos que lhe tinham levantado nas Molucas mandando a sua alteza o que lhe devia e pedindo que lhe fizesse justiça. Goa, 31.8.1548.
Publicação: Sá, Artur Moreira de (dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Insulíndia*, 1955-, Vol. 1, p. 550.
- 27 – Carta de Francisco Barreto a D. João III na qual lhe dava conta da viagem que tinha feito até Moçambique, fazendo algumas recomendações sobre o governo de Moçambique e dos seus hospitais. Goa, 3.12.1548.
Publicação de outra via (Corpo Cronológico, Parte I, Maço 81, N.º 94): *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1540-1560*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1971, Vol. 7, p. 196.
- 28 – Carta de D. Jorge de Meneses a D. João III na qual lhe dava conta de certos assuntos de Surrate, Diu e Cambaia. Goa, 08.01.1557.
- 29 – Carta de D. Filipe I ao Imperador da Etiópia [1587?].
Publicação: Beccari, Camilo, *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX*, Roma, C. de Luigi, 1910, Vol. 15, p. 355.
- 30 – Carta de D. Filipe I a D. Duarte de Meneses, vice-rei da Índia, ordenando-lhe verificar a razão das queixas de Nuno Velho Pereira contra D. Jorge de Meneses, acerca da capitania de Sofala e Moçambique. 21.01.1588.

Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1561-1588*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1975, Vol. 8, p. 538.

- 31 – Carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque. Sem data.

Publicação: Bulhão Pato e Lopes de Mendonça (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1915, Tomo V, p. 3.

- 32 – Carta de D. João III ao rei do Congo, estabelecendo o regimento a ter com o clero e oficiais das obras.

Publicação: *Monumenta Missionaria Africana. África Ocidental (1342-1499)*, Brásio, António (dir.), 1ª série, vol. 1, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, 1952, p. 521.

- 33 – Traslado da carta do rei de Ormuz para o rei de Portugal descrevendo vários presentes que lhe enviava por intermédio de Manuel de Macedo. [Ormuz], sem data.

- 34 – Parecer dos letrados sobre a missão na Índia, bispados e ordens e congregações religiosas [11.1545?].

Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1950, Vol. 3, p. 197.

- 35 – Relação da despesa que se faz com a gente da terra em Goa, ilhas e seus paços [Goa]. Sem data.

- 36 – Traslado da carta de Baba Abdullah, das Maldivas, ao rei de Portugal sobre a viagem que fez para Ormuz e daqui para Cochim. Sem data.

Publicação: Aubin, Jean, «Lettres de Baba Abdullah a Dom Manuel», in *Mare Luso-indicum*, Tomo II, Paris, 1973b, p. 212.

- 37 – Artigos para a devassa de D. Duarte de Meneses, governador da Índia. Sem data.

- 38 – Carta de Diogo Lopes Sequeira, governador da Índia, ao Preste João [Maçuá, c. 25.04.1520]

Publicação: Smith, Ronald Bishop, *Diogo Lopes de Sequeira*, Lisboa, 1975, p. 44.

- 39 – Rendas e despesas do reino de Ormuz. Sem data.

Publicação: Jean Aubin, «Le royaume d'Ormuz au début du XVI siècle», in *Mare Luso-indicum*, Tomo II, Paris, 1973, p. 217.

- 40 – Carta do rei de Ormuz para Manuel de Macedo. Sem data.

- 41 – Carta do rei de Portugal para o vice-rei da Índia, ordenando que enviasse para o reino o governador de Malaca, João da Gama, pela afronta cometida ao licenciado Cosme de Ruão, ouvidor de Malaca. Sem data.

- 42 – Carta de João Mendes Botelho para o secretário de Estado a respeito das coisas da Índia que tinha sabido por Afonso de Albuquerque.

- 43 – Minuta de carta de D. Manuel a Diogo Fernandes dizendo-lhe que tinha visto os apontamentos e o caderno das contas e o traslado do privilégio que Afonso de Albuquerque tinha dado aos da cidade de Goa. Sem data.

- 44 – Carta incompleta de Afonso de Albuquerque a D. Manuel explicando a razão pela qual não dera a capitania da galé grande a Silvestre Corço [Goa, 25.10.1514].

Publicação de outra via (Corpo Cronológico, Parte I, Maço 16, Doc. 69, fol. 1, 1v.º): Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1884, Tomo I, p. 301-302.

- 45 – Carta do governador Lopo Vaz de Sampaio para o feitor de Cochim sobre a empreitada dos bergantins. Sem data.
- 46 – Carta de Gaspar da Índia ao rei com várias sugestões para beneficiar os negócios do rei. Sem data.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 195.
- 47 – Carta do vice-rei D. Francisco de Almeida a D. Manuel sobre vários assuntos [01-02.1506].
Publicação: Joaquim Candeias Silva, *O fundador do «Estado Português da Índia», D. Francisco de Almeida 1457 (?) – 1514*, Lisboa, CNCDP-INCM, 1996, p. 328.
- 48 – Carta de Frei Cristóvão ao rei pedindo certas mercês para o convento de Santo António de Cochim. Cochim. Sem data.
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1949, Vol. 2, p. 347.
- 49 – Carta de Pedro, patriarca dos Marroquitas, do mosteiro cenobita no Monte Líbano, ao papa Leão X. Sem data.
- 50 – Alvará de D. Manuel ordenando que, no caso de D. Vasco da Gama falecer durante a viagem para a Índia, o substituisse Vicente Sodré, com os mesmos poderes. Sem data.
- 51 – Apontamentos dos procuradores dos mesteres e povo da cidade de Goa enviados ao rei de Portugal. Sem data.
- 52 – Minuta de carta de D. João III a Vasco Queimado sobre o Preste João [1527?].
- 53 – Traslado da carta do rei de Narsinga ao rei de Portugal. Sem data.
- 54 – Carta de Vicente da Fonseca, capitão da fortaleza das Molucas, a Nuno da Cunha, governador da Índia, sobre a revolta local que culminou na morte de Gonçalo Pereira, e outros assuntos. Sem data.
- 55 – Carta de Álvaro Penteado para o Cardeal D. Afonso sobre a Casa de S. Tomé e outros assuntos. Sem data.
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1949, Vol. 2, p. 357.
- 56 – Carta de Silvestre de Bachon ao rei de Portugal descrevendo a viagem até Goa e o estado da nau. Sem data.
- 57 – Carta de Diogo Lopes Sequeira a Jorge de Aguiar narrando-lhe o que acontecera desde que chegara à ilha de São Lourenço. Ilha de São Lourenço, 19.08.[1508].
Publicação: Ronald Bishop Smith, *Diogo Lopes de Sequeira*, Lisboa, 1975, p. 33.
- 58 – Carta de Diogo Velho para o príncipe sobre Moçambique e Brasil [1584-1588].
Publicação: *Documentos sobre os Portugueses em Moçambique e na África Central: 1561-1588*, Lisboa, Centro de História Ultramarina, 1975, Vol. 8, p. 522.
- 59 – Carta de D. Manuel ao rei de Cochim reassegurando-lhe da amizade entre os dois reinos e outros assuntos [1504].
Publicação: Bouchon, Geneviève, «L'inventaire de la cargaison rapportée de l'Inde en 1505», in *Mare Luso-Indicum*, tomo 3, 1976, p. 126.
- 60 – Capítulos de cartas do vice-rei da Índia para o rei, referindo o Dachem, Calecut, Ormuz, Mascate, etc. Sem data.

- 61 – Carta de Pero de Albuquerque, cavaleiro da Ordem de Cristo, ao rei de Portugal, pedindo remuneração pelos seus serviços. Sem data.
- 62 – Carta de Pero de Faria ao rei de Portugal enviando-lhe certos presentes. Sem data.
- 63 – Carta de Francisco Pereira de Berredo, capitão da nau São Lourenço, a D. João III, narrando-lhe a viagem desde a Índia. 01.07.[1531].
Publicação: Melba Maria O. F. L. Costa, *Nuno da Cunha, Governador da Índia (1528-1538)*, Lisboa, UL-FL, 1997, tese de mestrado, p. 100
- 64 – Carta de João da Costa a D. João III narrando-lhe os seus serviços prestados na Índia, pedindo uma mercê [d. 1525].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1519-1537*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1969, Vol. 6, p. 258.
- 65 – Carta de João de Brizianos para a rainha D. Catarina relatando os seus serviços prestados na Índia, pedindo uma mercê. Goa, 01.12.[1550?].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1540-1560*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1971, Vol. 7, p. 228.
- 66 – Carta dos moradores de Ormuz a D. João III pedindo que o capitão Martim Afonso de Melo regressasse ao governo daquela cidade e outros assuntos relativos à cidade. Sem data.
- 67 – Carta de Silvestre de Bachon ao rei de Portugal sobre a conservação de Goa. Sem data.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1898, Tomo II, p. 43.
- 68 – Carta de António Camelo, escudeiro da Casa Real, a D. Manuel, relatando como servira de tradutor árabe e outros serviços prestados junto de Afonso de Albuquerque [d. 1515].
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 198.
- 69 – Carta do rei de Cochim a D. Manuel, fazendo-lhe várias queixas. Sem data.
- 70 – Carta de Pero Fernandes Lascarim ao rei de Portugal, com muitas recomendações sobre Goa, Cambaia, Diu, Malaca, Ormuz, Socotorá, etc [1545-1548].
- 71 – Carta de recomendação de D. Vasco da Gama, escrita por D. Manuel para os reis de Cochim e de Cananor [1502].
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1947, Vol. 1, p. 22.
- 72 – Carta de Pero Fernandes Tinoco a D. Manuel [1506?].
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 170.
- 73 – Carta de João Luís, condestável da fortaleza de Cochim e mestre da artilharia da Índia, ao rei de Portugal. Sem data.
- 74 – Traslado de carta do rei de Ormuz ao rei de Portugal [c. 1537-1539?].

- 75 – Pareceres de Rui Gonçalves de Caminha, Miguel de Carvalho, João Fernandes o Galego, Dr. Simão Martins, Diogo Álvares Teles, Pero de Vilhegas e Diogo Rebelo sobre a questão da pimenta [Goa, 11.1545].
Publicação: Luís Filipe Thomaz, *A questão da pimenta em meados do século XVI. Um debate político do governo de D. João de Castro*, Lisboa, Universidade Católica Portuguesa, 1998, p. 150.
- 76 – Carta de Gaspar da Índia narrando a D. Manuel o que sucedera na sua viagem para a Índia, e em Cananor e em outras terras. Sem data.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 200.
- 77 – Carta do rei de Ormuz para o rei de Portugal sobre as novas dos rumes. Sem data.
- 78 – Carta de António da Fonseca, escrivão da fazenda da feitoria de Cochim, para o rei, sobre os problemas relacionados com a prioridade da carga, envolvendo as naus de mercadores e as do rei. Cochim. Sem data.
- 79 – Carta de Afonso de Albuquerque a el-rei pedindo mercês para Rui Gonçalves e João Fidalgo.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1884, Tomo I, p. 385.
- 80 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque ordenando-lhe fazer uma igreja em Cochim. Sem data.
- 81 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque enviando-lhe Cristóvão de Brito por capitão das naus de Cambaia. Sem data.
- 82 – Carta de Ra'is Charafuddin a Suleymân (e da parte de Ra'is Salmân) pedindo ajuda contra os portugueses [c. 1526-1527].
Publicação: Dejanirah Couto, «Trois documents sur une demande de secours Ormouzi à la porte ottomane» in *Anais de História de Além-Mar*, Vol. III, 2002, p. 479.
- 83 – Traslado da carta do rei de Cananor ao secretário do rei de Portugal. Sem data.
- 84 – Carta de Afonso Dias ao rei de Portugal, pedindo uma mercê pelos seus serviços na Índia. Sem data.
- 85 – Carta escrita a D. Manuel de Lima, capitão de Ormuz, com notícias de Bagdad, Baçorá, Suaquem e outros locais. Sem data.
- 86 – Carta de Lohrasb ben Mahmud Shâh a D. João III [c. 1528].
Publicação: Dejanirah Couto, «Trois documents sur une demande de secours Ormouzi à la porte ottomane» in *Anais de História de Além-Mar*, Vol. III, 2002, p. 491.
- 87 – Carta de Diogo Lopes de Sousa para o governador D. Estêvão da Gama sobre novas da ameaça turca. Diu, 27.12.15[...].
- 88 – Carta de D. Nuno Mascarenhas, capitão-mor e governador de Safim, a D. Manuel sobre a paz actual [Safim]. Sem data.
- 89 – Carta de Timoja a D. Francisco de Almeida sobre vários assuntos [1508-1509].
Publicação: Bouchon, Geneviève, *Mamale de Cananor, un adversaire de l'Inde portugaise (1507-1528)*, Paris, Librairie Droz, 1975, p. 185.

- 90 – Traslado da carta dos governadores de Amboino pela qual se fazem escravos do rei de Portugal. Sem data.
- 91 – Carta do alguazil de Ormuz ao rei de Portugal. Sem data.
- 92 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque sobre a carga da pimenta. Sem data.
- 93 – Carta do governador Francisco Barreto ao Imperador da Etiópia. Goa [02.01.1557].
Publicação: Beccari, Camilo, *Rerum Aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX*, Roma, C. de Luigi, 1910, Vol. 15, p. 81.
- 94 – Traslado da carta do governador Diogo Lopes de Sequeira para o capitão Rui de Melo sobre a armada do Mar Roxo. Sem data.
- 95 – Informação a el-rei sobre o comércio da pimenta e do cravo, com informações sobre as Molucas, Banda e Moçambique. Sem data.
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1947, Vol. 1, p. 332.
- 96 – Relação de Álvaro Mendes, atalaia, de quando foi cativo a Fez. Sem data.
- 97 – Carta de António Rodrigues Gamboa ao rei de Portugal, sobre a pimenta da Índia. Sem data.
- 98 – Carta de Vasco da Gama ao secretário do rei, pedindo-lhe um alvará de fiança. Nisa, 30.12.[...].
Publicação: Visconde de Sanches de Baena, *O descobridor do Brasil Pedro Álvares Cabral*, Lisboa, Academia Real das Sciencias, 1897, p. 101
- 99 – Carta do padre arménio Jacome Abuna para o rei de Portugal [1524?].
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1949, Vol. 2, p. 352.
- 100 – Apontamentos dos pedidos do rei de Ceilão ao rei de Portugal. Sem data.
- 101 – Carta de Koja Kassim para Rais Xarafuddin. Sem data.
- 102 – Carta de D. Manuel a Pero Ferreira Fogaça, capitão de Quiloa [1507].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1507-1510*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1963, Vol. 2, p. 26.
- 103 – Carta de Raja Hussein, de Maquiem, ao rei de Portugal. Sem data.
- 104 – Carta de D. Garcia de Noronha a Afonso de Albuquerque, recomendando-lhe Álvaro do Cocho. 12.09.15[...].
- 105 – Minuta de carta de D. João III ao governador D. Nuno da Cunha e outra para Acidacão, senhor de Belgaum, sobre o cativo Jorge Ferreira, moço da câmara do rei. Sem data.
- 106 – Capítulos do regimento do rei do Congo [c. 1553].
Publicação: *Monumenta Missionaria Africana. África Ocidental (1342-1499)*, Brasília, António (dir.), 1ª série, vol. 2, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, 1953, p. 325.
- 107 – Carta de Álvaro Gil, mestre da cordoaria de Cochim, a D. João III, narrando-lhe os problemas existentes no Estado da Índia. Cochim. Sem data.

Publicação: José Manuel Correia, *Os portugueses no Malabar (1498-1580)*, Lisboa, Faculdade de Letras da Universidade de Lisboa, dissertação de mestrado, 1991, p. 140.

- 108 – Carta do rei de Benguela ao rei de Portugal [1518?].

Publicação: Geneviève Bouchon e Luís Filipe Thomaz, *Voyage dans les deltas du Gange et de l'Irraouaddy. 1521*, Paris, Fundação Calouste Gulbenkian, 1988, p. 362.

- 109 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque sobre o provimento de cargos. Sem data.

- 110 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque com várias recomendações sobre a aplicação da justiça. Sem data.

- 111 – Traslado da menagem que deu António Real pela feitoria de Cochim, nas mãos de Afonso de Albuquerque. Sem data.

Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 204.

- 112 – Traslado das cartas de Ale, rei de Melinde, ao rei de Portugal [1500-1521].

Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1519-1537*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1969, Vol. 6, p. 44.

- 113 – Carta de Francisco Pereira, filho de Gonçalo Pereira, narrando os seus serviços na Índia, pedindo uma mercê. Ormuz, [1515-1517?].

Publicação: Estela Vilela Passos, *A acção dos Pereiras nos Descobrimentos portugueses no século XVI*, Braga, 2006, p. 65.

- 114 – Carta de António da Silveira ao rei de Portugal, recomendando os serviços de Sebastião Lopes Lobato. Sem data.

- 115 – Carta de Francisco Pereira ao rei de Portugal, pedindo a alcaidaria-mor de Calecut como recompensa dos seus serviços. Sem data.

- 116 – Carta de Miguel Corte Real e Manuel de Saria ao rei de Portugal sobre a órfã Isabel, filha de Luís Simões, que perecera na viagem de Tavira para a Índia.

- 117 – Itinerário das caravanas de Messa. Sem data.

Publicação: A. Teixeira da Mota, *A malograda viagem de Diogo Carreiro a Tombuctu em 1565*, sep. de *Boletim Cultural da Guiné Portuguesa*, Bissau, vol. XXV, n.º 97, 1970, pp. 5-25.

- 118 – Carta do doutor Pedro Vaz ao rei de Portugal sobre a chegada da nau de Vicente Gil a Cananor. Cochim, 31.12.15[...].

- 119 – Carta para D. Cristóvão sobre o estado dos paços da Ribeira. Sem data.

- 120 – Inquérito contra o padre Sebastião Pires. Sem data.

Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1949, Vol. 2, p. 364.

- 121 – Minuta de carta do rei de Portugal a António Leite, em Azamor. Sem data.

- 122 – Carta de Gaspar da Índia a D. Manuel com várias recomendações sobre o Estado da Índia. Sem data.

Publicação: Luís Filipe Thomaz, «Gaspar da Índia e a génese da estratégia portuguesa no Índico», in *Actas do Colóquio D. Francisco de Almeida e a fundação do Estado da Índia*, Lisboa, Academia da Marinha, 2005 (no prelo).

- 123 – Carta de Afonso de Albuquerque a D. Manuel sobre Calecut e outros assuntos [Cananor, 30.11.1513]

Publicação de outra via (Corpo Cronológico, Parte I, Maço 13, N.º 112): Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1884, Tomo I, p. 132.

- 124 – Carta de Mangate Caimal ao rei de Portugal sobre o rei da Pimenta e o rei de Cochim. Sem data.

- 125 – Parecer de Jerónimo Ferreira sobre a questão da pimenta [Goa, 11.1545].

Publicação: Luís Filipe Thomaz, *A questão da pimenta em meados do século XVI. Um debate político do governo de D. João de Castro*, Lisboa, Universidade Católica Portuguesa, 1998, p. 146

- 126 – Carta do rei de Portugal a um bispo, referindo uma visitação a um mosteiro novo de freiras. Sem data.

- 127 – Carta de Gaspar do Casal ao rei de Portugal lembrando-lhe o que lhe tinha já escrito sobre Ormuz, Barein e Baçorá. Sem data.

- 128 – Carta de Diogo de Mendonça a D. João III pedindo uma mercê em remuneração de seus serviços [1542-1545].

Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1540-1560*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1971, Vol. 7, p. 126.

- 129 – Apontamentos do embaixador do Imperador sobre Cranganor e Ormuz [1542-1543].

Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1950, Vol. 3, p. 18.

- 130 – Carta de António Vieira ao rei de Portugal sobre as minas de cobre do Congo [c. 1566?].

Publicação: *Monumenta Missionaria Africana. África Ocidental (1342-1499)*, Brasília, António (dir.), 1ª série, vol. 2, Lisboa, Agência Geral do Ultramar, 1953, p. 547.

- 131 – Carta do governador de Malaca ao rei de Portugal. Sem data.

Publicação: Luís Filipe Thomaz, *Os Portugueses em Malaca (1511-1580)*, Lisboa, tese de licenciatura, 1964, p. 467.

- 132 – Carta do governador Lopo Soares de Albergaria ao capitão de Malaca, Jorge de Brito sobre Samatra e Pacem [c. 12.1515].

Publicação: Jorge Manuel dos Santos Alves, *A hegemonia no norte de Samatra*, Lisboa, FCSH-UNL, dissertação de mestrado-anexos, 1991, p. 8.

- 133 – Este documento está em falta desde 1954.

- 134 – Rendas da ilha de Goa. Sem data.

Publicação: Joseph Wicki, «Mais documentos de Miguel Vaz Coutinho, primeiro vigário geral de Goa», in *Stvdia*, N.º 29, Abril 1970, p. 147.

- 135 – Carta de João Fernandes Baticabelo, mestre de nau, narrando ao rei a perda do seu navio. Sem data.

- 136 – Carta de Malik Ayâz, senhor de Diu, para D. Guterre de Monroy, capitão de Goa [Diu, c. 1516].
Publicação: Jean Aubin, «Cojeatar et Albuquerque», in *Mare Luso-indicum*, Tomo I, Paris, 1971, p. 157.
- 137 – Carta ao rei de Portugal sobre a forma de se tomar Diu. Pangim, 26.10.15[...].
- 138 – Carta de Lopo Vaz de Sampaio a Fernão Martins Evangelho ordenando que fosse dado certo dinheiro a António de Miranda. Sem data.
- 139 – Traslado de algumas declarações que foram no regimento de Lourenço Moreno [1511].
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 205.
- 140 – Parecer de António Leão sobre Ormuz. Sem data.
- 141 – Traslado da carta de Ali Mame[...] à rainha D. Maria. Cananor. Sem data.
- 142 – Carta dos judeus da Índia a D. Manuel. Goa, [18.12.1512].
Publicação de outra via (Corpo Cronológico, Parte I, Maço 12, N.º 46): Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1903, Tomo III, p. 44.
- 143 – Carta de Cristóvão de Távora a D. Manuel sobre a entrega da capitania de Sofala [Sofala, 1518-1519].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1519-1537*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1969, Vol. 6, p. 2.
- 144 – Carta de Pero da Fonseca, alcaide e feitor de Moçambique, a D. Manuel, queixando-se das acções de Simão de Miranda, capitão de Sofala e Moçambique. Moçambique, 09.02.[1514].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1511-1514*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1964, Vol. 3, p. 526.
- 145 – Petição de Tomás Fernandes ao rei de Portugal pedindo licença para voltar ao Reino dado que Afonso de Albuquerque nunca lho consentira. Sem data.
- 146 – Pareceres de Diogo Rodrigues de Azevedo e do Dr. Francisco Toscano sobre a questão da pimenta [Goa, 11.1545].
Publicação: Luís Filipe Thomaz, *A questão da pimenta em meados do século XVI. Um debate político do governo de D. João de Castro*, Lisboa, Universidade Católica Portuguesa, 1998, p. 147.
- 147 – Carta de Francisco de Mendonça ao rei de Portugal, pedindo remuneração de seus serviços. Sem data.
- 148 – Carta de Duarte Pacheco Pereira a D. Manuel [1505?].
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1898, Tomo II, p. 446.
- 149 – Relação das partilhas que se fizeram entre a tripulação da galeota Santa Catarina, de que era capitão António Correia, de dois paraus que se tomaram em Chaul [1524?].

- 150 – Carta de D. João de Lima, capitão-mor de Moçambique a Afonso de Albuquerque. Moçambique, 23.01.15[...].
- 151 – Carta de D. João de Castro sobre a vedoria da fazenda em Cochim. Sem data.
- 152 – Carta dos moradores de Goa ao rei de Portugal [Goa]. Sem data.
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1950, Vol. 4, p. 565.
- 153 – Carta de Martim Afonso de Melo a D. Manuel com informações acerca da China. Cochim, 14.11.[1521].
Publication: Ronald Bishop Smith, *Martim Afonso de Mello, captain-major of the portuguese fleet which sailed to China in 1522, being the portuguese text of two unpublished letters of the National Archives of Portugal*, Maryland, 1972, p. 6.
- 154 – Carta de Isabel de Pina à rainha de Portugal pedindo uma mercê para seu filho António Pereira. Sem data.
- 155 – Carta de Francisco de Vasconcelos ao rei de Portugal sobre assuntos de Coulão. Coulão. Sem data.
- 156 – Apontamentos de várias lembranças sobre assuntos pertencentes ao Estado da Índia. Sem data.
- 157 – Carta de António Real para Afonso de Albuquerque dando-lhe o seu parecer sobre a utilidade de se conservar Goa. Sem data.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1898, Tomo II, p. 37.
- 157bis – Cópia das cláusulas da confirmação da bula da Índia. Sem data.
- 158 – Rol da artilharia que seguiu para a Índia na armada de D. Francisco de Almeida. Lisboa, [03.1505].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1497-1500*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1962, Vol. 1, p. 136.
- 159 – Apontamentos de Miguel Vaz Coutinho sobre a cristandade da Índia.
Publicação: Joseph Wicki (ed.), *Documenta Indica*, Roma, Monumenta Historica Societatis Iesu, Vol. 1, 1948, p. 65.
- 160 – Traslado de carta de Ra'is Charafuddin a Ra'is Suleymân. Contém documento n.º
- 160 – A em árabe. Sem data.
- 161 – Carta de Kamâl Pur Hoseyn, mouro de Lâr, a D. João III [c. 1528].
Publicação: Dejanirah Couto, «Trois documents sur une demande de secours Ormouzi à la porte ottomane» in *Anais de História de Além-Mar*, Vol. III, 2002a, p. 493
- 162 – Apontamentos de Gaspar Veloso, escrivão da feitoria de Moçambique, enviados a D. Manuel, descrevendo a viagem de António Fernandes ao Monomotapa [1512].
Publicação: Hugh Tracey, *António Fernandes, descobridor do Monomotapa, 1514-1515*, Lourenço Marques, Imprensa Nacional, 1940, p. 20.
- 163 – Carta de João Velho, feitor de Sofala, a D. João III [d. 1547].
Publicação: *Documentos sobre os portugueses em Moçambique e na África Central: 1540-1560*, Lisboa, Centro de Estudos Históricos Ultramarinos, 1971, Vol. 7, p. 168.

- 164 – Carta do padre Álvaro Penteado ao rei de Portugal. Sem data.
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1950, Vol. 3, p. 543.
- 165 – Carta de Jerónimo Luís ao rei de Portugal pedindo a alcaidaria-mor de Cochim, que seu pai, Sebastião Luís, tivera. Sem data.
- 166 – Carta dos mestres de Goa a D. Catarina, rainha de Portugal. Goa, sem data.
Publicação: A. Silva Rego (Dir.), *Documentação para a história das missões do padroado português do Oriente – Índia*, Lisboa, 1950, Vol. 4, p. 556.
- 167 – Carta de Miguel Vaz Coutinho ao rei de Portugal sobre as suas despesas, pedindo confirmação de mercês [Goa]. Sem data.
Publicação: Joseph Wicki, «Mais documentos de Miguel Vaz Coutinho, primeiro vigário geral de Goa», in *Stvdia*, N.º 29, Abril 1970, p. 152.
- 168 – Minuta de carta de D. Manuel ao vice-rei D. Francisco de Almeida [Abrantes, c. 1507].
Publicação: Joaquim Candeias Silva, *O fundador do «Estado Português da Índia», D. Francisco de Almeida 1457 (?) – 1514*, Lisboa, CNCDP-INCM, 1996, p. 334.
- 169 – Minuta de uma carta para o vice-rei Matias de Albuquerque sobre o Preste João [c. 1591-1597].
- 170 – Minuta da resposta do rei de Portugal a D. António de Noronha sobre Cochim no tempo de Matias de Albuquerque [c. 1591-1597].
- 171 – Capítulos de várias cartas recebidas das partes da Índia (Chaul, Goa, Panane), [c. 1586].
- 172 – Lembranças feitas ao rei de Portugal sobre Goa, Barcelor e Salsete. Sem data.
- 173 – Carta incompleta dirigida ao rei de Portugal sobre a doença do vice-rei, a vinda dos rumes, a vedoria da fazenda, as pazes de Calecut, Diu, Baçaim, e outros assuntos. Sem data.
- 174 – Lembranças de Diogo Velho sobre assuntos da Índia. Sem data.
- 175 – Carta de Bernardo Álvares, casado de Cochim, ao rei de Portugal, acerca do pagamento da sua parte na pimenta de certa nau. Sem data.
- 176 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque sobre o cobre que se gastaria em Cambaia e Diu e o regimento a dar a Cristóvão de Brito [a. 26.09.1514].
- 177 – Minutas de cartas de D. Manuel ao vice-rei e aos feitores e seus escrivães acerca do pagamento das armadas. Sem data.
- 178 – Minuta de carta de D. Manuel concedendo poderes a Pedro Álvares Gouveia, nomeado capitão-mor da armada a enviar à Índia, para poder assentar pazes e amizade com os potentados africanos e asiáticos [c. 1500].
Publicação: *Os primeiros 14 documentos relativos à Armada de Pedro Álvares Cabral*, Lisboa, CNCDP, 1999, p. 35.
- 179 – Relação do que se gastou nos armazéns da Índia. Sem data.
- 180 – Relatório de Brás Baião sobre o pagamento de mantimentos nas fortalezas [1545].
Publicação: Luís Filipe Thomaz, *Os Portugueses em Malaca (1511-1580)*, Lisboa, tese de licenciatura, 1964, Tomo II, p. 370.
- 181 – Apontamentos sobre instruções de Matias de Albuquerque [c. 1591-1597].

-
- 182 – Despesa de Gonçalo Mendes, feitor, da entrega de certos mantimentos a Francisco Corvinel, feitor em Goa. Sem data.
- 183 – Pareceres acerca do local onde se deveria invernar certa nau [Goa, 26.05.1510].
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1898, Tomo II, p. 45.
- 184 – Mandado de Antnio Leite a lvoro Cadaval, almoxarife de Azamor, para pagar ao coronel João Rodrigues certa quantia. Azamor, 04.07.1514.
- 185 – Minuta de uma carta para o rei de Portugal com recomendaes sobre as fortalezas da ndia, mencionando Cochim, Cananor e Cranganor. Sem data.
- 186 – Carta de Afonso de Albuquerque a D. Manuel. Sem data.
Publicação: Bulhão Pato (Dir.), *Cartas de Afonso de Albuquerque, Seguidas de Documentos que as Elucidam*, Lisboa, Academia Real das Sciencias de Lisboa, 1884, Tomo I, p. 386.
- 187 – Apontamento da cidade de Goa ao rei de Portugal. Sem data.
- 188 – Traslado de uma carta do alguazil de Ormuz ao rei de Portugal sobre a fortaleza de Ormuz e outros assuntos. Sem data.
- 189 – Minuta de carta de D. Manuel a Afonso de Albuquerque sobre o rei de Cananor. Sem data.
- 190 – Carta de Simo Rodrigues de Castelo Branco para a rainha de Portugal enviando certas peças de vestuário de Bengala. Cochim, 01.1540.

ÍNDICE DAS CARTAS DOS VICE-REIS

A

- [...] Fernandes, Goa – **152**: 1v
 Ab (Zagâ Za), cf. Zagâ Za Ab.
 abadessas – **116**: 1; cf. religião.
 Abadim (Rais), cf. Rais Abadim.
 abarisco (?) – **148**: 1
 Abdamagit (Mulei), cf. Mulei Abdamagit.
 Abdelaçalon (Koja), cf. Koja Abdelaçalon.
 Abdul Nuce, cavaleiro do sultão do Cairo – **68**: 1
 Abdul Rachman (Koja), cf. Koja Abdul Rachman.
 Abdul Rachman (Koja Nedon), cf. Koja Nedon Abdul Rachman.
 Abdullah (Baba), cf. Baba Abdullah.
 Abdullah (Koja), cf. Koja Abdullah.
 Abdullah (Koja Syahmsuddin), cf. Koja Syahmsuddin Abdullah.
 Abdullah (Xeque), cf. Xeque Abdullah.
 Abdullah Abmamque, irmão de – **39**: 12
 Abdullah Kamâl (Mahmmud), cf. Mahmmud Abdullah Kamâl.
 Abedalcafor (Koja), cf. Koja Abedalcafor.
 Abedi Rezac (Koja), cf. Koja Abedi Rezac.
 abegoarias – **25**: 8, 8v; cf. gado.
 Aberuz (Emir), cf. Emir Aberuz.
 Abibon, parente do rei de Ormuz – **39**: 8
 Abida (Marrocos) – **88**: 2
 Abidim, Ormuz – **66**: 1v
 Abissínia, reino – **159**: 8v; **164**: 4
 Abmamque (Abdullah), cf. Abdullah Abmamque.
 abóbodas – **119**: 2
 abóboras – **134**: 1v
 Abraão, personagem bíblica – **93**: 1; cf. Bíblia.
 Abreu (Aleixo de), cf. Aleixo de Abreu.
 Abreu (João de), cf. João de Abreu.
 Abreu (João Gomes de), cf. João Gomes de Abreu.
 Abreu (João de Sequeira de), cf. João de Sequeira de Abreu.
 Abreu (Vasco Gomes de), cf. Vasco Gomes de Abreu.
 absolvições – **34**: 1, 1v; cf. religião.
 Abuna (Jacome), cf. Jacome Abuna.
 Acaa (?) (Marrocos) – **117**: 1v
 Acarxin (Oulled), cf. Oulled de Acarxin.
 Acca (?) (acaa) (Marrocos) – **117**: 1v
 Achém – **13**: 2v; **25**: 2v, 4, 6v, 11, 11v; **60**: 1; **146**: 3; **181**: 1
 Acidacão, senhor de Belgaum – **105**: 1, 1v
 Acobo, xequ de Sofala – **143**: 1v
 Açores, ilhas – **52**: 1
 açougue – **134**: 2; cf. carne.
 Actos dos Apóstolos, livro bíblico – **93**: 2v; cf. Bíblia.
 açúcar – **37**: 3v; **134**: 1; **179**: 1; cf. jágara.
 açúcar preto – **182**: 1v
 Acury Josef, orador do mosteiro Cenobino – **49**: 1v
 adail – **144**: 2v
 adail-mor – **47**: 3v
 Adem (Nagme), cf. Nagme Adem.
 Adém – **24**: 1v; **36**: 1v; **46**: 1; **67**: 2; **68**: 2; **82**: 1v; **122**: 3, 3v; **136**: 1; **142**: 1, 2v; **173**: 3
 Adém, muros – **79**: 1
 Adém, reis – **122**: 1
 Adém Chaden – **122**: 1, 2
 Adil Khan – **1**: 6; **159**: 2
 adobas, grilhões – **54**: 2; cf. cadeia; elos; ferros.
 adoração – **162**: 3v; cf. religião.
 aduare – **88**: 1v, 2; **117**: 1v
 aduelas – **12**: 1v; **78**: 1v, 2; cf. barris; pipas; tanoaria; tonéis.
 Advento, jejum do – **164**: 1v; cf. religião.
 Affeça (Bibi), cf. Bibi Affeça.
 Affiça Bibi (Bin), cf. Bin Affiça Bibi.
 Affique (Emir), cf. Emir Affique.
 Afonso (D.), Cardeal, irmão de D. João III – **32**: 2v; **55**: 1-2v

- Afonso (D.), irmão do rei do Congo – **32**: 7v
Afonso (D.), rei do Congo – **32**: 1-9v
Afonso V (D.), rei de Portugal – **25**: 5v
Afonso (Domingos), cf. Domingos Afonso.
Afonso (Fernando), cf. Fernando Afonso.
Afonso (Francisco), cf. Francisco Afonso.
Afonso (Gonçalo), cf. Gonçalo Afonso.
Afonso (Jorge), cf. Jorge Afonso.
Afonso (Manuel), cf. Manuel Afonso.
Afonso (Maria), cf. Maria Afonso.
Afonso (Martim), cf. Martim Afonso.
Afonso (Paulo), cf. Paulo Afonso.
Afonso (Pero), cf. Pero Afonso.
Afonso de Albuquerque, capitão-geral e governador das Índias – **2**: 1; **3**: 1; **5**: 2; **7**: 1; **9**: 3; **11**: 2; **25**: 11; **31**: 1-2; **36**: 1, 1v; **38**: 2; **42**: 1; **43**: 1; **44**: 1-1v; **51**: 1v; **67**: 1v; **68**: 1, 1v; **70**: 4; **73**: 1; **78**: 2v; **79**: 1-1v; **80**: 1; **81**: 1, 1v; **84**: 1; **91**: 1, 1v; **92**: 1; **109**: 1; **110**: 1-6; **111**: 1; **113**: 1; **115**: 1; **123**: 1-2; **132**: 1v, 2; **139**: 1; **142**: 1-2v; **145**: 1; **148**: 1; **150**: 1, 1v; **156**: 2v; **157**: 1; **158**: 2, 3; **164**: 1; **165**: 1; **168**: 2v; **176**: 1-2; **183**: 1-2, 3; **189**: 1
Afonso de Azevedo (João), cf. João Afonso de Azevedo.
Afonso Dias, procurador dos feitos – **84**: 1, 1v
Afonso Fernandes, comitre, 1524 – **149**: 2v
Afonso (?) Fernandes, Goa – **51**: 2
Afonso Figueira, escrivão – **5**: 1
Afonso Lopes da Costa, capitão de Malaca – **48**: 1v
Afonso Luís, criado do conde de Vila Nova de Portimão, almoxarife da venda dos vinhos de Sofala e Moçambique – **12**: 1, 1v
Afonso de Melo Jusarte (Martim), cf. Martim Afonso de Melo Jusarte.
Afonso Manjoando (D.), filho do rei do Congo – **32**: 7v
Afonso Mexia, capitão e vedor da fazenda – **1**: 1v, 4v, 7, 8v, **13**: 6v, 7; **17**: 2, 7-8, 9-10, 13, 20, 22, 24; **21**: 1, 2v; **55**: 1v; **120**: 1, 1v; **149**: 3
Afonso de Miranda (Martim), cf. Martim Afonso de Miranda.
Afonso de Noronha (D.), 1553 – **124**: 1
Afonso Peres (Fernando de), cf. Fernando de Afonso Peres.
Afonso Pires, Goa – **152**: 1v
Afonso Rebelo, 1505-1509 – **72**: 4
Afonso Simões, filho de Luís Simões – **116**: 1, 1v
Afonso Sota (Grão), cf. Grão Afonso Sota.
Afonso de Sousa (Martim), cf. Martim Afonso de Sousa.
África – **22**: 1v; **88**: 5; **119**: 1v; **165**: 1
Africano (Cipião), cf. Cipião Africano.
Agacim (Cambaia), cidade – **22**: 2v
Agelud (?) (Marrocos) – **117**: 1
Agigela (Koja), cf. Koja Agigela.
Agit (Emir), cf. Emir Agit.
Agostinhos, padres – **26**: 2v
Agramuz – **168**: 5v
Agtemaam (Mulei), cf. Mulei Agtemaam.
água – **17**: 4v; **23**: 2v; **25**: 12; **27**: 1v, 2v, 3, 4; **32**: 8; **39**: 14v; **42**: 1v; **57**: 1; **73**: 1; **76**: 1, 1v; **95**: 1; **118**: 1; **122**: 2v; **143**: 2v; **144**: 2; **164**: 2v, 3; **188**: 1v; cf. aguada; bacios; cheias; chuva; cisternas; poços; tanques.
água de baptismo – **110**: 3v; cf. religião.
água benta – **120**: 3v; cf. religião.
aguada – **63**: 1v; **95**: 1; cf. água.
Aguiar (Catarina de), cf. Catarina de Aguiar.
Aguiar (Jorge de), cf. Jorge de Aguiar.
águias, peça de artilharia – **25**: 6v; cf. artilharia.
Ahmad (Koja Xequ), cf. Koja Xequ Ahmad.
Ahmad (Xequ), cf. Xequ Ahmad.
Ahmed (Emir), cf. Emir Ahmed.
Ahmed Yusuf Xá – **39**: 15
Ahmed Xá (Emir), cf. Emir Ahmed Xá.
Aidar (Emir), cf. Emir Aidar.
Aigão (Ormuz), porto – **39**: 5
aios – **47**: 3; **93**: 2
Aires da Cunha, Moçambique, 1518 – **13**: 3
Aires Gonçalves, escrivão da feitoria de Sofala, 1547 – **163**: 2v
Aires de Mendonça, contador em Goa – **41**: 2
Aires da Silva (Pero), cf. Pero Aires da Silva.
Ait Hamete (?) (Norte de África), cabilda – **117**: 1
Ajedim Bobac Xá (Koja), cf. Koja Ajedim Bobac Xá.
Ajoar (Sidi), cf. Sidi Ajoar.
Ajoet Times, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9v
Ajuda, nau – **63**: 1
Akka (?) (acaa) (Marrocos) – **117**: 1v
al-Din Xarafo (Rais Rukn), cf. Rais Rukn al-Din Xarafo.
Al-Hasa – **85**: 1
Al-Udaya (Marrocos) – **117**: 2
Alaba (Arábia) – **136**: 1
alardo – **94**: 1
alarves – **91**: 1v; **117**: 2
albardas – **56**: 2; cf. selas.
Albceque (?) (Bagdad) – **85**: 1
Alberemyx (?) (Norte de África) – **117**: 2
Albergaria (Lopo Soares de), cf. Lopo Soares de Albergaria.
albetoças, embarcação – **173**: 1v; cf. embarcações.

- Albuquerque (Castela) – **72**: 3, 5
 Albuquerque (Afonso de), cf. Afonso de Albuquerque.
 Albuquerque (Diogo de), cf. Diogo de Albuquerque.
 Albuquerque (Francisco de), cf. Francisco de Albuquerque.
 Albuquerque (João de), cf. João de Albuquerque.
 Albuquerque (Jorge de), cf. Jorge de Albuquerque.
 Albuquerque (Matias de), cf. Matias de Albuquerque.
 Albuquerque (Pero de), cf. Pero de Albuquerque.
 Albuquerque (Vicente de), cf. Vicente de Albuquerque.
 alcáçovas – **47**: 2v; cf. castelos.
 alcaldarias-mores, alcaides-mores – **13**: 1, **13**: 3, 5; **47**: 1, 2v; **54**: 1, 2, 3v, 4, 5; **64**: 1v; **72**: 2v; **95**: 2; **111**: 1; **113**: 1v; **115**: 1; **143**: 1; **144**: 1v; **157**: 3v; **163**: 1-3; **165**: 1
 alcaldarias, alcaides – **24**: 1v; **47**: 1; **77**: 1, 2; **96**: 1; **115**: 1, 1v; **175**: 1
 Alcaz Mirza (Xá), cf. Xá Alcaz Mirza.
 Alcoçayr (?) – **122**: 1
 alcofas – **26**: 2v; **162**: 1v
 Aleixo de Abreu, 1518 – **13**: 1
 Aleixo de Meneses (D.) – **132**: 1v
 Aleixo de Sousa – **37**: 4v; **127**: 1
 alemães – **164**: 3v
 alemde (?) – **77**: 2
 Alepo – **60**: 1v
 aletria – **134**: 1v
 Alexandre, o Grande – **55**: 2
 Alexandria – **136**: 1
 alfases – **134**: 1v
 alfaiates – **190**: 1
 alfândegas – **28**: 1; **39**: 2, 6, 14; **65**: 1, 1v; **70**: 4v, 6, 6v; **77**: 1v, 2v; **87**: 1; **91**: 1v, 2; **127**: 1; **140**: 1, 1v; **151**: 2v; **167**: 1; **171**: 1; **172**: 1; **174**: 2v, 3
 Alfarrobeira, batalha – **25**: 5v
 alferes-mores – **30**: 1
 algália – **33**: 1v; cf. almíscar.
 algodão – **15**: 3; **57**: 1v, 2; **95**: 1v; **139**: 2; **162**: 2v; cf. cotonias.
 alguazil – **23**: 4; **36**: 1, 1v; **70**: 6; **77**: 1, 2; **85**: 1, 1v; **86**: 1v, 2; **91**: 1-2; **123**: 2; **160**: 1; **161**: 1, 1v; **174**: 3; **188**: 1-2v
 Alhandra – **143**: 2
 alhos – **134**: 1v
 Ali (Ali Mut Mea), cf. Ali Mut Mea Ali.
 Ali (Sidi), cf. Sidi Ali.
 Ali, filho de Ali, rei de Melinde – **112**: 1-2
 Ali, rei de Melinde – **112**: 1
 Ali Amamde, rei de Adém – **122**: 1
 Ali bin Hussein, Ormuz – **66**: 1v
 Ali Mahmmud (Sidi), cf. Sidi Ali Mahmmud.
 Ali Mame, Cananor – **141**: 1
 Ali Mut Mea Ali, governador de Amboino – **90**: 1
 Ali Mut Mea Anagatret, governador de Amboino – **90**: 1
 Ali Mut Mea Suleiman, governador de Amboino – **90**: 1
 Ali Paxá, capitão de Bagdad – **85**: 1
 Ali Xá (Emir), cf. Emir Ali Xá.
 Ali Xá (Mahmmud), cf. Mahmmud Ali Xá.
 Ali Xeque Xadi – **39**: 13v
 alicornes – **32**: 5v
 aljôfar – **15**: 3v; **33**: 1v; **39**: 1v; **46**: 2; **57**: 1v; **85**: 1v; **127**: 1v; **139**: 1v; **142**: 3; **159**: 5v; **168**: 8; cf. pérolas.
 Almada (Fernão Martins de), cf. Fernão Martins de Almada.
 Almada (João Vaz de), cf. João Vaz de Almada.
 almadias, embarcação – **57**: 1; **144**: 2; **162**: 2; **163**: 1, 3; cf. embarcações.
 Almaz, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
 Almeida (Francisco de), cf. Francisco de Almeida.
 Almeida (Jerónimo de), cf. Jerónimo de Almeida.
 Almeida (João de), cf. João de Almeida.
 Almeida (Jorge da Luz de), cf. Jorge da Luz de Almeida.
 Almeida (Lopo de), cf. Lopo de Almeida.
 Almeida (Lourenço de), cf. Lourenço de Almeida.
 Almeirim – **3**: 1; **8**: 1
 almirantes – **2**: 1; **37**: 4v; **50**: 1, 1v; **59**: 1; **71**: 1, 2; **98**: 1; **156**: 3; **170**: 1
 almíscar – **122**: 1v; **139**: 1v; cf. algália.
 almofarizes – **73**: 1
 almotaçaria, almotacés – **26**: 5v; **39**: 3, 6v; **187**: 1
 almoxarifes – **12**: 1; **107**: 1; **184**: 1, 1v
 alpendradas – **70**: 4
 alpendres – **144**: 1v
 altares – **55**: 1v; **120**: 3v; **159**: 8; **164**: 1v; cf. religião.
 alugueres – **27**: 5; **39**: 14
 Álvares (Bernardo), cf. Bernardo Álvares.
 Álvares (Fernando), cf. Fernando Álvares.
 Álvares (Francisco), cf. Francisco Álvares.
 Álvares (Gonçalo), cf. Gonçalo Álvares.
 Álvares (João), cf. João Álvares.
 Álvares (Nuno), cf. Nuno Álvares.
 Álvares (Pedro), cf. Pedro Álvares.
 Álvares da Cunha (João), cf. João Álvares da Cunha.

- Álvares de Gouveia (Pedro), cf. Pedro Álvares de Gouveia.
- Álvares Pereira (Nuno), cf. Nuno Álvares Pereira.
- Álvares Teles (Diogo), cf. Diogo Álvares Teles.
- Álvaro do Cadaval, almoxarife de Azamor, 1514 – **184**: 1, 1v
- Álvaro do Cocho, parente de Álvaro da Costa – **104**: 1
- Álvaro Coelho, Congo – **106**: 3
- Álvaro da Costa – **104**: 1
- Álvaro Eanes, Goa – **166**: 1v
- Álvaro de Faria, comendador, capitão de Arzila – **25**: 5v
- Álvaro Fernandes, capitão – **143**: 1v
- Álvaro de Freitas, feitor, 1540 – **25**: 1v
- Álvaro Gil, mestre da cordoaria de Cochim – **107**: 1-1v
- Álvaro Lopes Barriga, mestre do Cirne – **183**: 3
- Álvaro Machado, escrivão – **3**: 1
- Álvaro Mendes, 1525 – **17**: 26
- Álvaro Mendes, natural de Lisboa, atalaia – **96**: 1, 1v
- Álvaro de Noronha (D.), Cochim, 1506 – **47**: 4v; **72**: 7
- Álvaro Penteado, padre, sacerdote de missa, Coulão, 1515-18 – **55**: 1-2v; **99**: 2; **164**: 1-4v
- Álvaro Rodrigues, piloto da nau Boaventura – **183**: 3
- Álvaro de Tojal, Safim – **88**: 4
- Álvaro Vaz, Cochim, 1506 – **47**: 4
- Álvaro Vaz, piloto do navio São Cristóvão – **183**: 2
- Alverca – **143**: 2
- Alvim (João Lopes de), cf. João Lopes de Alvim.
- Amadadim (Rais), cf. Rais Amadadim.
- Amam – **82**: 1v
- Amamde (Ali), cf. Ali Amamde.
- Amão (Diogo), cf. Diogo Amão.
- amarras – **135**: 1; **183**: 1v; cf. naus.
- Amarut (Bibi), cf. Bibi Amarut.
- âmbar – **33**: 1v; **36**: 2; **139**: 1, 1v
- Amboino – **54**: 4v
- Amboino, fortalezas – **181**: 1
- Amboino, governadores – **90**: 1
- Ambram (Oulled), cf. Oulled de Ambram.
- Amçoce (?) (Moçambique), reis – **162**: 1v
- amoliar, pedra de – **73**: 2
- Amote (?) (Pérsia) – 85: 1, 1v
- Amote (?) (Pérsia), capitães – 85: 1
- amurados – **135**: 1
- Ana Flor, porto (Anafroll) – 13: 2v, 3
- anadéis dos espingardeiros – **25**: 3v
- Anagatret (Ali Mut Mea), cf. Ali Mut Mea Anagatret.
- âncoras – **135**: 1; cf. naus.
- Andrade (Fernão Peres de), cf. Fernão Peres de Andrade.
- Andrade (Luís de), cf. Luís de Andrade.
- Andrade (Pedro de), cf. Pedro de Andrade.
- Andrade (Rodrigo de), cf. Rodrigo de Andrade.
- Andrade (Simão de), cf. Simão de Andrade.
- André (D.), bispo, 1556 – **93**: 5v
- André Furtado – **170**: 2
- André Lobo, Congo – **106**: 3
- André Pires, homem de armas, Malaca, 1530 – **19**: 1, 2, 2v, 4-6
- André Rodrigues, escrivão – **9**: 1, 1v
- André Soares, primo de Manuel Soares, Baçaim – **174**: 2
- André Tagarro, 1524 – **149**: 1v
- André Vaz, 1524 – **149**: 2
- anéis – **38**: 1v; cf. jóias.
- anfião, ópio – **85**: 1v; **134**: 2
- Angão, ilha – **39**: 13v
- Angediva – **47**: 2v, 3v, 4v; **72**: 6v; **76**: 1v; **162**: 3; **183**: 1v-3
- Angediva, alcaides-mores – **47**: 2v
- Angediva, castelo – **76**: 3v
- Angediva, escrivães – **47**: 2v
- Angediva, feitores – **47**: 2v
- Angediva, fortaleza – **1**: 5v; **47**: 1v; **76**: 1v; **168**: 6v
- Angediva, meirinhos – **47**: 2v
- Angoche (Moçambique) – **162**: 3
- Angoche (Moçambique), ilhas – **13**: 7v; **163**: 2
- Angola, igrejas – **32**: 6
- Angola, rio – **32**: 6
- Anhaia (Francisco de), cf. Francisco de Anhaia.
- Anhaia (Pedro de), cf. Pedro de Anhaia.
- Aníbal Sernache, capitão de Banda, 1531 – **54**: 4v
- anil – **117**: 1v; cf. tintas.
- Anoiz – **157**: 2
- Antão Gomes, piloto do navio Rei Pequeno – **183**: 2v
- Antão Gonçalves, capitão de nau – **76**: 1v
- antas, animal – **117**: 2
- antenas – **153**: 2v
- Antioquia, patriarcas – **60**: 1v
- António (D.) (?) – **37**: 5
- António (D.) (?), Ormuz – **60**: 1; **101**: 1
- António (D.) (?), sobrinho de Afonso Albuquerque – **183**: 1
- António, Cochim – **120**: 2v; **161**: 1v
- António, portador de carta de Emir Mahmud Xá – **86**: 1-2

- António [...], Azamor, 1514 – **184**: 1
 António Barbudo, ouvidor de Malaca – **26**: 5v, 6, 7
 António Botelho, Goa – **152**: 1v
 António Camelo, escudeiro da casa real – **68**: 1-2v
 António Carneiro, secretário do rei – **83**: 1
 António Coelho, criado – **37**: 4v
 António Correia, capitão, 1524 – **149**: 1-2
 António Correia, licenciado, juiz do fisco e da alfândega de Goa, 1586 – **171**: 1
 António Coutinho (D.) – **26**: 6
 António Eanes, Goa – **51**: 2
 António Fernandes, 1512 – **162**: 3, 3v
 António Fernandes, cavaleiro da Casa Real estante em Goa – **105**: 1
 António Fernandes, Goa – **152**: 1v
 António Fernandes, malabar – **120**: 2v
 António Ferrão, juiz da alfândega – **167**: 1
 António Ferreira, capitão, 1518 – **12**: 1v
 António da Fonseca, escrivão da fazenda da feitoria de Cochim, 1514 – **9**: 3; **78**: 1-2v
 António Francisco, Molucas – **26**: 4v
 António de Freitas, filho de Jordão de Freitas – **26**: 5v, 6
 António Galvão, 1537-1540 – **23**: 1; **25**: 2
 António Garcês – **8**: 1
 António Gonçalves, Goa – **51**: 2
 António Grandio, 1540 – **25**: 1
 António da Horta, licenciado, 1586 – **171**: 1
 António de Leão, Ormuz – **140**: 1, 1v
 António Leite, Azamor – **121**: 1
 António de Lemos, Ceilão, 1522 – **15**: 3v, 5
 António Lobo Teixeira, capitão – **143**: 2v
 António Lopes, escudeiro, morador em Benavente – **98**: 1
 António Lopes, mercador – **37**: 4v
 António Machado – **124**: 1v
 António Machado de Oliveira, provedor-mor e contador em Goa – **41**: 2
 António Mendes, Cochim – **120**: 3
 António Mendes, criado – **127**: 1v
 António de Miranda, 1531 – **63**: 1
 António de Miranda de Azevedo, alcaide-mor da fortaleza de Ceilão e capitão do mar dos navios, 1518-1525 – **12**: 1v; **17**: 26; **138**: 1, 1v
 António Nogueira – **186**: 1v
 António de Noronha (D.), capitão de Cochim – **111**: 1; **170**: 1
 António Nunes, escrivão dos contos, Cochim, 1533 – **21**: 3
 António Pacheco – **132**: 2v, 5v
 António Pereira, 1548 – **27**: 4v
 António Pereira, filho de Isabel de Pina – **154**: 1
 António Raposo, Angediva, 1506 – **47**: 2v; **94**: 1
 António Real, fidalgo da casa real e alcaide-mor da fortaleza de Cochim – **111**: 1; **157**: 1
 António Rodrigues, criado de Simão da Mota, Congo – **106**: 3
 António Rodrigues, escrivão, 1530 – **19**: 11, 11v
 António Rodrigues, Goa – **152**: 1v
 António Rodrigues Gamboa, procurador do rei – **97**: 1, 1v
 António de Sá – **76**: 2v
 António de Saldanha – **120**: 3
 António da Serra, Pernambuco – **58**: 1v
 António da Silva, capitão da nau Biscainha, 1530 – **19**: 4v
 António da Silva, Molucas, 1531 – **63**: 1v
 António da Silveira, 1518-1537 – **13**: 1-9v; **22**: 2v; **23**: 3v; **64**: 1; **70**: 1, 2v, 4v; **114**: 1; **127**: 1
 António Vaz, criado, Chaul – **37**: 4v
 António Vicente Velho (?), Goa – **152**: 1v
 António Vieira, embaixador do rei D. Pedro, Congo – **130**: 1, 1v
 António Vieira, homem preto casado, Congo – **106**: 3v
 antropofagia – **162**: 2
 Antruz (Goa) – **42**: 1v
 Anu Synay, brâmane gentio – **159**: 2
 anzóis – **93**: 3v; cf. pesca.
 apa, bolo – **134**: 1, 1v; cf. bolos.
 apaniguados – **70**: 6
 aparelhos – **56**: 1; **70**: 5v; cf. naus.
 apontadores – **120**: 4; **180**: 1
 aposentadores – **39**: 12; cf. pousadas.
 apostasia – **34**: 1; cf. religião.
 apóstolos – **48**: 1; **49**: 1; **55**: 1; **93**: 1v-5; **164**: 1v-2v, 3v-4v; cf. Bíblia.
 aprendizagem – **106**: 1v; **159**: 8; cf. aritmética; escolas; literacia.
 Aque Cama (Bengala), porto – **108**: 1
 árabes, Arábia – **91**: 1v, 2; **129**: 1v; **142**: 1
 Arábia, capitães-mores – **57**: 1-2
 Arábia, costa – **39**: 4, 4v
 Arábia, fortalezas – **66**: 1v
 arábico, idioma – **49**: 1v; **68**: 1; cf. idiomas; línguas.
 Aranha (Heitor), cf. Heitor Aranha.
 Araújo (Rui de), cf. Rui de Araújo.
 arcas – **32**: 8
 arcebispos – **49**: 1; **174**: 2v; cf. religião.
 Archade (?), casa de – **122**: 2
 arcos – **12**: 1v; **55**: 2, 2v
 arcos, arma – **162**: 3v; cf. armas.
 arcos de ferro – **17**: 4v; **95**: 2; **153**: 2; cf. naus.

- areais, areia – **12**: 3; **73**: 2
 arecas, árvore – **39**: 2, 6; **134**: 1
 Arel (Pedro), cf. Pedro Arel.
 aritmética – **175**: 1; cf. aprendizagem.
 armadas – **16**: 2v, 3v; **17**: 1, 2-3v, 6, 7v, 11, 20, 22, 24, 26; **21**: 2; **22**: 1v, 2v-3v; **24**: 1; **25**: 4v, 9, 12; **27**: 4-6; **32**: 3v; **38**: 2v; **42**: 2v; **47**: 1v, 3, 3v; **50**: 1, 1v; **55**: 1; **56**: 2; **59**: 1; **60**: 1; **61**: 1; **63**: 1, 2; **65**: 1; **67**: 2; **69**: 2; **70**: 1, 2v-4, 5, 5v, 8v; **71**: 1; **72**: 5; **73**: 3; **84**: 1; **87**: 1; **92**: 1; **93**: 5v, 6; **94**: 1; **102**: 1; **105**: 1; **107**: 1v; **110**: 6; **111**: 1; **119**: 1v; **122**: 1, 2; **132**: 1, 1v, 2v, 4v, 5v; **137**: 1; **138**: 1; **142**: 1, 2v; **143**: 1, 3; **148**: 1; **151**: 2v; **156**: 1; **157**: 1v, 4v; **158**: 1, **158**: 2; **159**: 2v, 8v, 10v, 11; **168**: 10; **173**: 1-2, 3; **176**: 1; **177**: 1-2; **178**: 1; **180**: 1, 2
 armadores – **13**: 2v
 armar, panos de – **1**: 6
 armas – **1**: 3v, 6; **13**: 5v; **28**: 1; **32**: 4v; **37**: 3v; **53**: 1; **54**: 1-2, 3; **55**: 2v; **64**: 1v; **72**: 3v; **73**: 2v; **73**: 3v; **78**: 2; **79**: 1v; **82**: 1v; **96**: 1; **122**: 1; **129**: 2v; **132**: 3; **159**: 11; **185**: 2v; cf. arcos; azagaia; bestas; chuça; cris; cutelos; dardos; espadas; espingardas; espingardões; flechas; framês; lanças; paneses; piques; terçados.
 armazéns – **1**: 3v; **25**: 7; **70**: 3-4, 5; **73**: 2, 3v; **95**: 1v; **107**: 1v; **127**: 1; **132**: 1; **153**: 2; **159**: 11; **173**: 2; **179**: 1-2; **185**: 2v
 Arménia, padres – **164**: 3v
 arménios – **55**: 2; **93**: 3v, 5; **99**: 1-2; **129**: 1v; **164**: 2v
 Arquico – 142: 3
 Arrahamena (Marrocos) – **117**: 2
 arraiais – **18**: 1v; **24**: 1v; **55**: 2
 Arrais (Gonçalo), cf. Gonçalo Arrais.
 arroídos – **159**: 3; cf. bandos; uniões.
 arroz – **15**: 1v, 2v-3v; **25**: 4v; **35**: 1-2; **37**: 3v; **39**: 2v, 3, 6v, 14v; **42**: 1, 1v; **57**: 2; **70**: 3v; **73**: 3; **77**: 1v; **85**: 1v; **107**: 1v; **134**: 1; **157**: 3; **159**: 2, 4v; **172**: 1; **179**: 1v
 arroz branco – **182**: 1
 arroz cozido – **134**: 1v
 arroz, peso do – **39**: 2
 artilharia – **15**: 2, 4v; **17**: 2, 4, 5; **20**: 1v; **22**: 1v, 2; **25**: 6, 7, 11v, 12; **26**: 4v, 5, 6v; **31**: 1; **67**: 2; **70**: 1, 2; **73**: 1-3v; **76**: 2; **79**: 1v; **132**: 1; **137**: 1; **157**: 1; **158**: 1-5; **168**: 4v; **185**: 1, 3; **186**: 1, cf. águias; berços; bombardas; câes; camelos; carretas; coronhas; esperas; falcões; leões; munições; paióis; pelouros; quartãos; salvagens; serpentinhas; serpes; tiros; ursos.
 artilheiros – **17**: 5
 árvores – **16**: 2
 Arzila – **88**: 6
 Arzila, capitães – **25**: 5v
 assinaturas – **17**: 20; **84**: 1, 1v; **180**: 1
 Assunção de Nossa Senhora, dia da – **164**: 1v; cf. religião.
 atabaleiros, tocadores de timbales – **39**: 10; cf. bailadeiras; charamela; pandeiros; tangedores.
 Ataíde (Luís de), cf. Luís de Ataíde.
 Ataíde (Nuno Fernandes de), cf. Nuno Fernandes de Ataíde.
 Ataíde (Simão de), cf. Simão de Ataíde.
 Ataíde (Tristão de), cf. Tristão de Ataíde.
 atalaia – **96**: 1; **136**: 1; cf. velar; vigias.
 atalaia, embarcação – **68**: 2; cf. embarcações.
 Atouguia, condes – **174**: 2v
 Audem (Mauritânia) – **117**: 2
 audiências – **159**: 3
 Ave-Maria – **164**: 1v; cf. religião.
 Aveiro – **64**: 1v
 Axur (Bibi), cf. Bibi Axur.
 Ayâz (Malik), cf. Malik Ayâz.
 Azadim Bolquer, Ormuz – 39: 11v
 azagaia – **162**: 3v; cf. armas.
 Azambuja (João de), cf. João de Azambuja.
 Azamor – **15**: 6; **88**: 6; **121**: 1
 Azamor, almoxarifes – **184**: 1, 1v
 Azedem Gilom (Koja), cf. Koja Azedem Gilom.
 Azedim (Koja Mahmmud), cf. Koja Mahmud Azedim.
 azeite – **1**: 8; **14**: 1v; **35**: 1, 2v; **48**: 1; **70**: 3v; **73**: 3; **95**: 2; **134**: 1
 azeite de coco – **179**: 1
 azeite de oliveira – **164**: 3
 azemel – **88**: 2
 Azevedo (António de Miranda de), cf. António de Miranda de Azevedo.
 Azevedo (Diogo Rodrigues de), cf. Diogo Rodrigues de Azevedo.
 Azevedo (Francisco de), cf. Francisco de Azevedo.
 Azevedo (Isabel de), cf. Isabel de Azevedo.
 Azevedo (João Afonso de), cf. João Afonso de Azevedo.
 Azevedo (Lopo de), cf. Lopo de Azevedo.
 Azevedo (Rui Gomes de), cf. Rui Gomes de Azevedo.
 azinhagas – **25**: 12
 azougue – **13**: 1v; **47**: 4; **69**: 1v; **97**: 1v; **153**: 2v

B

- Baba Abdullah, mouro, Maldivas – **36**: 1-2v
 babeiras, peça de armadura – **185**: 2v

- Babilónia, patriarcas – **99**: 1
 Babilónia, reis – **55**: 2
 Babu Tajadim – **39**: 13v
 Baçaim (Birmânia) – **85**: 1v
 Baçaim – **23**: 2v; **24**: 1-2; **151**: 2v; **173**: 3, 3v
 Baçaim, feitores – **65**: 1v; **159**: 4; **174**: 2
 Baçaim, fortaleza – **24**: 1, 1v; **27**: 5v
 Baçaim, igrejas – **159**: 4, 8
 Baçaim, ilhas – **70**: 6, 6v
 Baçaim, mesquitas – **159**: 4, 8
 Baçaim, sultões – **70**: 6v
 Bachão (Molucas), ilha – **19**: 5v, 9, 10
 Bachella (Ouro), cf. Ouro Bachella.
 Bachom (Silvestre de), cf. Silvestre de Bachom.
 bacios – **56**: 2
 bacios de água às mãos – **120**: 1v
 Baçó Leq (?) (Baçorá) – **85**: 1
 Baçorá – **60**: 1v; **75**: 1, 3, 8, 9; **85**: 1, 1v; **87**: 1; **127**: 1; **146**: 1
 Baçorá, capitães – **85**: 1, 1v
 Badim (Malemo Xá), cf. Malemo Xá Badim.
 Badim (Mulei Cot), cf. Mulei Cot Badim.
 Badim (Rais Xá), cf. Rais Xá Badim.
 Badim Nordim (Cot), cf. Cot Badim Nordim.
 Badin (Koja), cf. Koja Badin.
 Badur Xá, sultão – **70**: 6v
 Bagdad – **85**: 1
 Bagdad, capitães – **85**: 1
 bagres, peixe – **182**: 1v; cf. peixe.
 Bahu (Bhuvaneka), cf. Bhuvaneka Bahu.
 Baía Formosa – **27**: 4, 6v
 Baião (Brás), cf. Brás Baião.
 bailadeiras – **39**: 10v; cf. atabaleiros; charamelas; pandeiros; tangedores.
 bailéus, andaime – **54**: 1; cf. naus.
 Baixanor – **157**: 2
 baixos – **157**: 6v; cf. recifes.
 Balagate – **134**: 1
 bálsamo – **49**: 1
 Baltasar, filho de Gaspar da Gama – **46**: 2v; **76**: 2v
 Baltasar Luís, Goa – **166**: 1v
 Baltasar Rico, mestre da nau Boaventura – **183**: 3
 Baltasar de Sequeira, 1586 – **171**: 1v
 Baltasar da Silva, 1514 – **1**: 8v; **144**: 1, 2
 baluartes – **17**: 2, 6; **22**: 2; **23**: 2v; **24**: 1; **25**: 6-7, 8; **70**: 2v, 3, 8; **154**: 1; cf. fortalezas; guaritas.
 bancos – **47**: 4v; **185**: 1v; cf. naus.
 Banda – **25**: 2-3v, 4v, 11, 12; **54**: 4v; **131**: 1v; **173**: 2; **180**: 3v
 Banda, capitães – **54**: 4v; **131**: 1v
 Banda, feitoria – **131**: 1v
 Banda, ilhas – **95**: 3v, 4
 Banda, pesos – **95**: 3v, 4
 bandeiras – **26**: 6v; **27**: 5; **32**: 4; **38**: 2; **79**: 1; cf. guíães.
 Bandolim, capitão gentio de Goa – **35**: 2
 bandos – **164**: 2v; cf. arroídos.
 banguê, cânhamo – **134**: 2
 banquetes – **37**: 2
 baptismo – **15**: 1v; **25**: 10; **32**: 6; **55**: 1v; **99**: 2; **110**: 3v; **120**: 3, 3v; **129**: 1; **152**: 1; **159**: 5v, 7; **164**: 1v, 3v; cf. religião.
 Baptista (João), cf. João Baptista.
 Baptista Brite (João), cf. João Baptista Brite.
 barba – **13**: 1v; **72**: 9
 barbeiros – **13**: 4v; **73**: 2
 Barborá – **68**: 2; **142**: 3
 Barbosa (Duarte), cf. Duarte Barbosa.
 Barbosa (Frutuoso), cf. Frutuoso Barbosa.
 Barbosa (Gonçalo Gil), cf. Gonçalo Gil Barbosa.
 Barbudo (António), cf. António Barbudo.
 barcaças – **13**: 2v, 3; cf. embarcações.
 barcas – **57**: 1; **96**: 1v; **157**: 6; **174**: 1, 1v; cf. embarcações.
 Barcelor, fortaleza – **172**: 1
 Bardes – **42**: 1v; **159**: 2
 Barein – **39**: 12v; **85**: 1v; **127**: 1v
 Barein, alguazil – **39**: 12v
 Barein, capitães – **39**: 12v
 Barnagais (Abissínia) – **38**: 2v; **60**: 1v
 barras – **70**: 2v, 3, 5v; **153**: 2v; **172**: 1; **173**: 2v; **183**: 1, 1v, 3; cf. cais, portos.
 barregãs, barregueiros – **120**: 3v; **129**: 2
 barretes – **26**: 6v; **72**: 5v; cf. carapuças.
 Barreto (Francisco), cf. Francisco Barreto.
 Barreto (Rui), cf. Rui Barreto.
 Barriga (Álvaro Lopes), cf. Álvaro Lopes Barriga.
 barris – **17**: 5; cf. aduelas; pipas; tanoaria.
 barro – **13**: 4; cf. oleiros.
 Barros (Jorge), cf. Jorge Barros.
 Bartolomeu Bispo, 1524 – **149**: 1v
 Bartolomeu Perestrelo – **56**: 1v
 Bartolomeu Pinheiro – **37**: 5
 Báruè (Moçambique), reis – **162**: 1v
 Bastiana, nau – **186**: 1v
 Bastião, cf. Sebastião.
 batalhas – **22**: 4; **25**: 5v; cf. Alfarrobeira; Toro.
 batéis – **13**: 2, 3; **17**: 5v; **27**: 3; **54**: 4v; **76**: 1v, 2; **108**: 1; **113**: 1; **115**: 1; **143**: 2; **153**: 2v; **157**: 4v; cf. embarcações.
 Baticabello (João Fernandes), cf. João Fernandes Baticabello.
 Batalalá – **56**: 1v; **75**: 1v, 2; **142**: 1; **157**: 2; **159**: 3v, 4v; **186**: 1v

- Batalalá, pesos – **15**: 1v
 Batalalá, porto – **138**: 1, 1v
 Batalalá, preços – **179**: 1, 1v
 Baxa (Mamede), cf. Mamede Baxa.
 Baxa (Yas), cf. Yas Baxa.
 Beatriz de Moraes, meirinha, Cochim – **120**: 2v
 beijos – **164**: 3v
 Beira, comarca – **64**: 2
 Beja (Diogo Fernandes de), cf. Diogo Fernandes de Beja.
 Beja (Diogo Rebelo de), cf. Diogo Rebelo de Beja.
 Beja (Duarte Fernandes de), cf. Duarte Fernandes de Beja.
 Beja (Gonçalo de), cf. Gonçalo de Beja.
 Belchior Carvalho, moço da câmara – **4**: 1, 1v; **8**: 1
 Belchior Dias, Congo, escrivão – **106**: 3
 Belém (Lisboa) – **72**: 3
 Belém, nau – **37**: 5; **56**: 1-2; **84**: 1; **132**: 3, 3v
 Belgaum (Goa), senhores – **105**: 1
 Belindes (?) (Moçambique) – 76: 1
 Benaçan (Koja), cf. Koja Benaçan.
 Benaleom (?), rei dos gizacis – **85**: 1
 Benastarim – **36**: 1v
 Benastarim, muros – **79**: 1
 Benastarim, torre – **94**: 1
 Benavente – **98**: 1
 bendara – **25**: 11v; **142**: 2v
 beneficiados – **120**: 4; cf. religião.
 Bengala – **54**: 1v; **75**: 1, 1v, 3, 4-5, 6, 7-8v; **107**: 1; **120**: 1v; **125**: 1; **146**: 1, 2v, 3; **153**: 3v; **159**: 5v
 Bengala, alfaiates – **190**: 1
 Bengala, canas – **54**: 1v
 Bengala, nau – **127**: 1v
 Bengala, porto – **108**: 1; **151**: 2
 Bengala, reis – **108**: 1, 1v
 Bengala, roupa – **25**: 11
 Benin, reis – **38**: 1v
 benjoim – **57**: 1v; **122**: 1v; **139**: 1v
 bens de raiz – **159**: 2v
 bens móveis – **159**: 2v
 Bentafufa, Safim – **88**: 1, 2, 3, 5v
 Benzamero (Isaac), cf. Isaac Benzamero.
 Bequi (Hassan), cf. Hassan Bequi.
 Bequi (Koja), cf. Koja Bequi.
 Berbus (?) (alberemyx) (Norte de África) – **117**: 2
 berços, peça de artilharia – **25**: 6-7; cf. artilharia.
 berços de ferro, peça de artilharia – **158**: 1v, 2v, 3v; cf. artilharia.
 berços de metal, peça de artilharia – **73**: 3v; **158**: 1v, 4 ; cf. artilharia.
 berços de três câmaras de metal, peça de artilharia – **158**: 1v, 2v; cf. artilharia.
 bergantins – **13**: 1v, 7v, 9; **20**: 1v; **44**: 1v; **45**: 1; **47**: 4v; **54**: 5; **63**: 1v; **70**: 5; **95**: 2v; **127**: 1v; **144**: 2v; **162**: 3; cf. embarcações.
 Bermudez (Fernão), cf. Fernão Bermudez.
 Bernardim Esteves – **26**: 2v
 Bernardim Freire, 1514-1517 – **11**: 3; **144**: 1, 1v
 Bernardim de Salazar – **120**: 1v
 Bernardim de Sousa – **26**: 1v, 2, 3, 4, 4v
 Bernardo Álvares, morador em Cochim, alcaide do mar – **175**: 1
 Bernardo da Cruz (Frei), bispo de São Tomé – **34**: 2
 Bernardo Pinto – **37**: 4v
 Berredo (Francisco Pereira de), cf. Francisco Pereira de Berredo.
 Berreged (?) (Marrocos) – **117**: 1
 bertangil panane, tecido – **95**: 4, 4v
 Bertoll, condestável de fusta, 1524 – **149**: 2v
 bestas – **32**: 7v; **52**: 1
 bestas, arma – **73**: 3v; **153**: 3; **185**: 2v; cf. armas.
 besteiros – **13**: 5; **17**: 5v; **50**: 1; cf. armas.
 bétele, planta – **110**: 5v, 6; **134**: 1
 Betongua (Moçambique) – **162**: 1v, 3v
 Betongua (Moçambique), reis – **162**: 2v
 Beyteyageta (?) (Ormuz) – **136**: 1
 Bezeguiche (Senegal), castelo – **18**: 1
 Bezeguiche (Senegal), feitores – **18**: 1, 1v
 Bezeguiche (Senegal), rios – **18**: 1
 Bezeguiche (Senegal), senhores – **18**: 1-1v
 bezeros – **25**: 8v; cf. cabras; carneiros; ovelhas; porcos; vacas.
 Bhuvaneka Bahu, rei de Ceilão – **159**: 7
 Biaaxat, Ormuz – **39**: 14
 Biaban (Ormuz) – **39**: 5, 7
 Biamut, mãe do filho do rei Mahmud Xá – **39**: 7v
 Bibi (Bin Affiça), cf. Bin Affiça Bibi.
 Bibi Affeça, filha de – **39**: 7v
 Bibi Amarut – **39**: 8v
 Bibi Axur – **39**: 8v
 Bibi Boquad, filha de – **39**: 8v
 Bibi Comax – **39**: 8
 Bibi Forçat – **39**: 8v
 Bibi Jan, mulher do rei de Ormuz – **39**: 7v
 Bibi Jon, mãe de – **39**: 7v
 Bibi Lulat – **39**: 8v
 Bibi Moroari – **39**: 8v
 Bibi Qoaina – **39**: 8v
 Bibi Tanac – **39**: 8
 Bibi Xarondi, parente do rei de Ormuz – **39**: 7v
 Bibit Soaila – **39**: 8v

- Bíblia – **55**: 2; **93**: 1v-4v; **99**: 2; **159**: 8v; cf. Abraão; Actos dos Apóstolos; apóstolos; Cântico de Salomão; David; Gálatas; Hebreus; Isaac; Jesus; Joana; Job; Lei Moisaica; Mateus; Novo Testamento; Paulo; Pedro; religião; Reis, livro dos; Romanos; Salmos; Salomão; Saul; Velho Testamento.
- Bicoi, Ormuz – **39**: 8
- Bilardim, parente do rei de Ormuz – **39**: 8
- Bin Affiça Bibi – **39**: 7v
- Biougra (?) (yagoram) (Marrocos) – **117**: 1
- Biscainha, nau – **13**: 1v; **19**: 2, 4, 4v
- biscainhos – **22**: 1v; **185**: 4
- biscoito – **13**: 1v; **27**: 3; **70**: 3v; **78**: 1v; **94**: 1
- bispados, bispos – **11**: 2v; **32**: 1, 2v; **34**: 1-2v; **49**: 1; **55**: 1, 1v; **93**: 1-6; **106**: 2; **118**: 1; **126**: 1; **129**: 1; **152**: 1; **159**: 1v, 3v; cf. religião.
- Bispo (Bartolomeu), cf. Bartolomeu Bispo.
- Bizan (Abissínia), frades – **38**: 2v
- blasfémias – **70**: 7v; cf. religião.
- Boadim (Cot), cf. Cot Boadim.
- Boaventura, nau – **183**: 3
- Bobac Xá (Koja), cf. Koja Bobac Xá.
- Bobac Xá (Koja Ajedim), cf. Koja Ajedim Bobac Xá.
- Bobac Xá (Koja Codbadim), cf. Koja Codbadim Bobac Xá.
- Boca do Dragão, estreito – **13**: 2v
- Boçahi (Mulei), cf. Mulei Boçahi.
- Bocarro (Cristóvão), cf. Cristóvão Bocarro.
- Bocarro (Francisco), cf. Francisco Bocarro.
- Bocarro (Jorge), cf. Jorge Bocarro.
- Bocoa (Emir), cf. Emir Bocoa.
- Boece (?) (Moçambique), reis – **162**: 1v
- bóias – **95**: 1; cf. naus.
- bois – **35**: 1, 2v; **143**: 2; cf. gado.
- bolhelho, bolo – **134**: 1v; cf. bolos.
- bolos – **134**: 1, 1v; cf. apa; bolhelho; foguéu.
- Boadim Nematuala (Xeque Cot), cf. Xeque Cot Boadim Nematuala.
- Bolquer (Azadim), cf. Azadim Bolquer.
- bombardas – **13**: 1, 1v, 5; **17**: 5; **22**: 1v; **47**: 2, 4v; **54**: 4v; **70**: 4, 8; **73**: 2, 2v; **82**: 1v; **85**: 1v; **89**: 1; **122**: 1v; **142**: 3; **158**: 3; cf. artilharia.
- bombardas de coronha – **158**: 1v, **158**: 2v; cf. artilharia.
- bombardas de ferro – **158**: 2; cf. artilharia.
- bombardas grossas – **158**: 5; cf. artilharia.
- bombardas grossas de coronha – **158**: 4, 5; cf. artilharia.
- bombardas grossas de ferro – **158**: 1-3, 4; cf. artilharia.
- bombardas grossas sem coronha – **158**: 4; cf. artilharia.
- bombardas meias de coronha – **158**: 4, 4v; cf. artilharia.
- bombardas de pedra pequenas sem câmara – **158**: 4v; cf. artilharia.
- bombardas pequenas de coronha de ferro – **158**: 4v; cf. artilharia.
- bombardeiros – **17**: 5; **50**: 1; **70**: 6; **73**: 2v; **149**: 2v; **159**: 10
- bombas – **1**: 7v; **27**: 2, 2v; cf. naus.
- Boquad (Bibi), cf. Bibi Boquad.
- Bordadim (Uraque de), cf. Uraque de Bordadim.
- Borges (Simão), cf. Simão Borges.
- Bornéu – **26**: 5v; **54**: 1, 4v
- Borrvalho (Simão), cf. Simão Borrvalho.
- botas – **25**: 8v
- Botelho (António), cf. António Botelho.
- Botelho (Diogo), cf. Diogo Botelho.
- Botelho (João Mendes), cf. João Mendes Botelho.
- Botelho (Jorge), cf. Jorge Botelho.
- Botelho (Lourenço), cf. Lourenço Botelho.
- Botelho (Manuel), cf. Manuel Botelho.
- Botelho (Pero), cf. Pero Botelho.
- Botelho (Sem Lemjs), cf. Sem Lemjs Botelho.
- Botelho (Simão), cf. Simão Botelho.
- botica, boticários – **13**: 4; **32**: 2; **110**: 4v, 5; **134**: 1; **156**: 4; cf. drogas.
- botões – **153**: 2
- braceletes – **53**: 1v; cf. jóias.
- Braemi (Ormuz) – **39**: 4
- Braga (Luís de), cf. Luís de Braga.
- brâmanes – **51**: 2; **53**: 1, 1v; **69**: 1, **69**: 2; **134**: 1-2v; **156**: 3v; **159**: 1v, 2, 5; cf. religião.
- brâmanes-mores – **164**: 2v; cf. religião.
- brâmanes sinai – **159**: 1v, 2; cf. religião.
- Branco (Ralu), cf. Ralu Branco.
- brancos, escravos – **163**: 3
- brancos, nativos – **57**: 2
- Brandão Pereira (João), cf. João Brandão Pereira.
- Brás (João), cf. João Brás.
- Brás Baião – **180**: 3, 3v
- Brás Pereira, capitão-mor do mar, Molucas, 1531 – **54**: 3v, 4
- Brás Rodrigues, apontador, Cochim – **120**: 4
- brasil – **122**: 1v
- Bretanha, duques – **67**: 1v
- breu – **13**: 5; **32**: 5v; **54**: 4v; **68**: 2; **70**: 5; **95**: 2; **115**: 1; **153**: 2v; **157**: 3v; **179**: 1v; cf. naus.
- Brite (João Baptista), cf. João Baptista Brite.
- Brito (Cristóvão de), cf. Cristóvão de Brito.
- Brito (Jorge de), cf. Jorge de Brito.
- Brito (Lopo de), cf. Lopo de Brito.

Brito (Lourenço de), cf. Lourenço de Brito.
 Brizianos (João de), cf. João de Brizianos.
 Broct (Ormuz) – **39**: 4, 6v, 10, 15v
 broncos, para fundir – **73**: 2
 broquel, escudo – **78**: 2v
 Buçac (Emir), cf. Emir Buçac.
 Budaga (Xejaga), cf. Xejaga Budaga.
 bugios, macaco – **32**: 9
 bulas apostólicas – **34**: 1v; cf. religião.
 Bunamã (?) (Marrocos) – **117**: 1
 Burel (João de), cf. João de Burel.
 Burgalesa, nau – **16**: 1v
 Burgos, porto – **20**: 1
 Burite (Banda) – **95**: 3v
 Buro (Moçambique) – **162**: 3v
 Butua (Moçambique), reis – **162**: 2
 Buzema (?) (Norte de África) – **96**: 1v
 Búzi (?) (boece) (Moçambique), reis – 162: 1v
 búzios – **159**: 5v, 6

C

Cabadim (Mulei), cf. Mulei Cabadim.
 cabidos – **159**: 1; cf. religião.
 cabildas – **117**: 1
 Cabo da Boa Esperança – **13**: 2v; **27**: 2, 3v, 4; **63**: 1v; **95**: 1
 Cabo Bojador – **157bis**: 1
 Cabo Caluete (Cochim) – **185**: 3v
 Cabo Comorim – **15**: 2; **100**: 1; **159**: 5v
 Cabo das Correntes – **27**: 4
 Cabo Delgado – **13**: 7v, 9
 Cabo de Marim – **157bis**: 1
 Cabo de Musandam (Estreito de Ormuz) – **77**: 2
 Cabo de Santa Maria – **57**: 1
 Cabral (Jorge), cf. Jorge Cabral.
 cabras – **25**: 10; cf. bezerras; carneiros; ovelhas; porcos; vacas.
 Cabreira (Lopo), cf. Lopo Cabreira.
 Cabreira (Pero), cf. Pero Cabreira.
 caça – **13**: 2; **134**: 2v; **153**: 1v
 caçadores – **39**: 10
 cação, peixe – **182**: 1v; cf. peixe.
 Caçapo (Oman) – **39**: 4, 7
 cacineiro (?) – **113**: 1v
 cacizes – **39**: 10v, 11, 14, 15v; cf. religião.
 Caçu (?) (Arábia), ilha – 85: 1
 Cacula (?) (Goa), esteiro – 134: 2v
 Çadadim (Rais), cf. Rais Çadadim.
 Cadaval (Álvaro do), cf. Álvaro do Cadaval.
 cadeia – **98**: 1; **160**: 1; cf. ferros.
 cadeiras – **1**: 6v; **25**: 9

cadernos – **43**: 1; **180**: 1, 3
 cães de metal, peça de artilharia – **158**: 2; cf. artilharia.
 cães de metal encarrutados, peça de artilharia – **158**: 3; cf. artilharia.
 Çaffeadim (Xeque), cf. Xeque Çaffeadim.
 cáfilas – **39**: 5; **66**: 1; **91**: 2; **127**: 1; **146**: 2; **173**: 2v; **174**: 3; cf. camelos.
 cafres – **13**: 6, 6v; **143**: 2; **162**: 1-3v; **163**: 1, 3
 Çaguay (?), 1508-1509 – 89: 1
 caimbo, loja de panos – **134**: 1, 1v
 Caimal (Mangate), cf. Mangate Caimal.
 cairo – **12**: 1v; **13**: 5; **17**: 4v; **22**: 1v; **36**: 2; **42**: 1, 1v; **60**: 1v; **70**: 3v; **107**: 1v; **142**: 3; **179**: 1; cf. naus.
 Cairo – **12**: 1; **142**: 1; **173**: 2v
 Cairo, mercadores – **186**: 1v
 Cairo, sultão – **68**: 1-2
 cais – **70**: 4; **174**: 1v; cf. barras; portos.
 caixão – **30**: 1v; cf. sepulcros.
 caixas – **95**: 3; **142**: 3; **167**: 1
 cal – **18**: 1v; **26**: 3; **32**: 5; **57**: 1; **76**: 2v; **142**: 1; **159**: 8, 11
 calafates – **1**: 2; **13**: 5; **25**: 8v; **37**: 3; **47**: 4v; **70**: 5, 5v; **73**: 2
 Calaiate – **37**: 4; **39**: 3v; **161**: 1
 Calaiate, feitores – **42**: 2v
 calaim – **25**: 9v; **95**: 4
 calambá, árvore – **14**: 1; **62**: 1
 Calanor (?) (calenur), rei – 178: 1
 calaures (?) – **36**: 2
 calcés do mastro – **27**: 2; cf. naus.
 Caldeira (Joana), cf. Joana Caldeira.
 caldeu, idioma – **55**: 1v; **99**: 2; cf. idiomas.
 Caleate – **86**: 1v
 Calecare – **15**: 5
 Calecare, pesos – **15**: 3v
 Calecoulão – **2**: 1; **69**: 1v; **157**: 4v
 Calecoulão, costa de – **47**: 3
 Calcuta – **16**: 3v; **17**: 1; **23**: 2v; **38**: 1v; **42**: 2; **46**: 1; **47**: 2, 3, 4; **53**: 1; **64**: 1; **68**: 2; **69**: 1, 1v; **71**: 1; **72**: 1v, 7v, 8; **75**: 3, 5; **89**: 1; **99**: 1v; **122**: 1, 2; **123**: 1, 1v; **132**: 1v; **135**: 1; **165**: 1; **168**: 6v; **173**: 2v
 Calcuta, alcaidaria-mor – **115**: 1
 Calcuta, castelos – **69**: 1; **157**: 4v, 5v
 Calcuta, escrivães da feitoria – **123**: 1
 Calcuta, feitores – **9**: 3; **122**: 1, 3v; **123**: 1; **157**: 4v
 Calcuta, fortaleza – **69**: 1; **122**: 1, 3v; **123**: 1, 2; **157**: 4v
 Calcuta, moradores – **68**: 1v
 Calcuta, naires – **157**: 4v
 Calcuta, porto – **69**: 1; **110**: 1v, 2; **156**: 2v

- Calecute, rei – **23**: 2, 2v; **63**: 1v; **68**: 1v; **69**: 1-2; **70**: 8v; **122**: 2, 3, 3v; **123**: 1v; **157**: 5, 5v; **165**: 1; **178**: 1; **186**: 1v
- Calecute, rios – **110**: 1v; **156**: 2v
- Calenur (?), rei – 178: 1
- cálices – **55**: 1v; **120**: 1v; **164**: 3
- Caluete, Cabo (Cochim) – **185**: 3v
- Camacho (Vicente), cf. Vicente Camacho.
- Camanhaia (Mbiri), fortaleza – 162: 2
- Camar (?) (Banda) – **95**: 3v
- câmara, moços da – **37**: 4v
- Camarão, ilha – **38**: 2
- Camarão, ilha, capitães – **136**: 1
- Camarão, ilha, fortaleza – **136**: 1
- câmaras – **54**: 1, 2-3v; **73**: 3; **129**: 1; **143**: 2v; **185**: 3; **187**: 1
- camas – **1**: 2v, 3; **13**: 4, 4v; **173**: 1; cf. catres; dormitórios.
- Cambaia – **13**: 4v, 6-7v; **16**: 1v; **23**: 2v, 3v; **27**: 5v; **28**: 1; **42**: 1v; **70**: 4v, 5, 6v; **75**: 1v, 4, 8v; **78**: 2; **81**: 1, 1v; **87**: 1; **95**: 1v, 3v-4v; **113**: 1; **115**: 1; **122**: 1; **125**: 1; **142**: 1; **151**: 2v; **173**: 1v, 2v; **176**: 1
- Cambaia, capitães – **24**: 1
- Cambaia, enxeo (?) – 22: 2v, 3
- Cambaia, fortaleza – **70**: 5
- Cambaia, naus – **22**: 2
- Cambaia, paços – **24**: 1
- Cambaia, panos – **168**: 9
- Cambaia, portos – **70**: 6v
- Cambaia, rei – **22**: 1v, 2v, 3; **23**: 2, 2v, 3v; **24**: 1; **37**: 2v; **68**: 2; **70**: 1, 5; **81**: 1; **87**: 1; **151**: 2v; **173**: 3v
- câmbios – **119**: 1v
- Camelo (António), cf. António Camelo.
- camelos – **13**: 2; **39**: 4; **117**: 2; **173**: 2v; cf. cáfilas.
- camelos, peça de artilharia – **25**: 6v, 7, 12; **73**: 1; cf. artilharia.
- camelos de ferro, peça de artilharia – **25**: 6v; cf. artilharia.
- camelos forros, peça de artilharia – **39**: 14; cf. artilharia.
- camelos guarnecidos, peça de artilharia – **158**: 1-2v, 4; cf. artilharia.
- camelos de marca maior de metal, peça de artilharia – **25**: 6v; cf. artilharia.
- camelos de metal, peça de artilharia – **25**: 6v; cf. artilharia.
- camelos de metal pequeno, peça de artilharia – **25**: 6v; cf. artilharia.
- Caminha (Rui Gonçalves de), cf. Rui Gonçalves de Caminha.
- caminheiros – **39**: 10
- caminhos – **143**: 2
- camisas – **70**: 3, 3v; **190**: 1
- canais – **70**: 2v; esteiros; rios.
- Cananor (Mamale de), cf. Mamale de Cananor.
- Cananor – **1**: 5v, 7; **16**: 3v; **36**: 1; **38**: 1v; **42**: 2; **47**: 1v, 2, 3v; **53**: 1; **63**: 1, 2; **72**: 1, 1v, 7v; **75**: 2; **76**: 2, 2v; **89**: 1; **113**: 1; **118**: 1; **142**: 2; **157**: 6, 6v; **159**: 3v; **185**: 1
- Cananor, alcaides – **115**: 1
- Cananor, alguazil – **123**: 2
- Cananor, brâmanes – **156**: 3v
- Cananor, capitães – **23**: 2v, 3v; **83**: 1; **156**: 1, 2v, 3v, 4v, 5
- Cananor, castelo – **76**: 3v; **157**: 6; **185**: 1
- Cananor, cristãos-novos – **156**: 2v, 3, 4v
- Cananor, escrivães – **141**: 1; **156**: 1v
- Cananor, escrivães da feitoria – **9**: 3v
- Cananor, feitores – **9**: 1, 2, 3, 3v; **72**: 7v; **76**: 2, 2v; **141**: 1; **156**: 1-2, 3, 5
- Cananor, fortaleza – **47**: 1v; **68**: 1; **72**: 3v, 7v; **76**: 2; **83**: 1; **156**: 2v, 3v-4v; **168**: 6v
- Cananor, governadores da terra – **156**: 3v-4v
- Cananor, línguas – **123**: 2; **156**: 2v, 4v
- Cananor, meirinhos – **156**: 2, 3, 3v
- Cananor, moradores – **156**: 4v
- Cananor, mouros – **156**: 3
- Cananor, mulheres – **156**: 2v, 3v, 4
- Cananor, naires – **156**: 3v
- Cananor, natorim – **72**: 7v-8v
- Cananor, oficiais – **9**: 1; **123**: 2
- Cananor, pesos – **123**: 1v
- Cananor, reis – **68**: 1v; **71**: 1-2; **72**: 7v-8v; **76**: 2; **83**: 1; **110**: 3v; **123**: 1v, 2; **156**: 1, 3v-5; **185**: 1; **189**: 1
- Cananor, vigários – **156**: 3
- canarins – **17**: 2v; **26**: 3v; **54**: 5
- canas – **25**: 6; **54**: 1, 1v
- candeias – **160**: 1; **166**: 1v; cf. lâmpadas.
- canela – **12**: 1v; **15**: 1v-4; **16**: 1v; **38**: 1v; **55**: 1; **58**: 1v; **70**: 6v; **95**: 2; **100**: 1, 1v; **134**: 1v
- cânfora – **153**: 2v
- canonistas – **164**: 4v; cf. religião.
- Cantão – **153**: 1, 1v
- Cântico de Salomão, livro bíblico – **93**: 4v; cf. Bíblia.
- Cão (Pedro), cf. Pedro Cão.
- capacetes – **185**: 2v
- capas – **56**: 2
- capelães – **32**: 1, 1v; **68**: 1v; **73**: 2; **120**: 2v-3v; **132**: 6; cf. religião.
- capelas – **73**: 2; **120**: 1; **152**: 1; **164**: 3; cf. religião.
- capitães – **1**: 5v, 6; **13**: 1v, 6, 6v; **17**: 1v, 3, 5, 5v; **21**: 1; **22**: 3, 3v; **23**: 1v, 3v, 4; **24**: 1, 1v; **25**: 2, 2v, 5v, 7v, 8, 9, 10v-11v, 12v; **26**: 1, 2v, 4v-5v; **27**: 3v, 4v, 5v, 6; **32**: 4, 5v, **32**: 8; **35**: 1; **36**: 2; **37**: 1-2, 3, 4; **38**: 1v, 2v; **39**: 12v, 13,

- 14v; **42:** 1; **44:** 1, 1v; **45:** 1; **46:** 1v, 2; **47:** 1, 1v, 3; **48:** 1v; **50:** 1, 1v; **51:** 1, 1v; **54:** 1-5v; **56:** 1v, 2; **57:** 1; **58:** 1; **59:** 1; **64:** 1v; **66:** 1, 1v; **68:** 1; **69:** 1v, 2; **70:** 1, 2, 5v, 6, 8, 8v; **71:** 1; **73:** 1v, 3; **75:** 5v; **76:** 1v, 3; **77:** 1, 2; **79:** 1v; **81:** 1, 1v; **83:** 1; **85:** 1, 1v; **86:** 1; **87:** 1; **93:** 1, 2; **94:** 1; **95:** 2, 3; **102:** 1-1v; **108:** 1; **111:** 1; **112:** 1v; **113:** 1; **115:** 1; **123:** 1; **127:** 1v; **129:** 1v; **131:** 1v; **132:** 4v, 5; **135:** 1; **136:** 1; **139:** 1; **140:** 1; **143:** 1, 1v, 2v; **144:** 1, 1v; **149:** 1-2; **150:** 1, 1v; **151:** 1, 1v; **156:** 1, 4; **156:** 2v, 3v, 4v, 5; **157:** 1v, 3v; **163:** 1-3; **173:** 3v; **174:** 2, 2v; **180:** 1; **181:** 1; **183:** 3; **185:** 2, 3; **188:** 1v, 2
- capitães gentios – **35:** 1; **142:** 1v
- capitães-mores – **2:** 1; **16:** 3, 3v; **17:** 1, 7, 7v, 9-10, 11, 13, 15, 17, 19, 20, 22, 24, 26; **22:** 1, 3, 3v; **31:** 1v; **33:** 1, 1v; **36:** 1-2; **37:** 2v, 4; **40:** 1; **42:** 1, 1v; **43:** 1; **50:** 1, 1v; **54:** 3v; **56:** 1v; **57:** 1-2; **59:** 1v; **63:** 1v; **67:** 1-2; **68:** 2; **69:** 1-2; **71:** 1; **73:** 1, 1v, 2v; **76:** 1-3; **77:** 2; **78:** 2v; **86:** 1; **88:** 1; **91:** 1, 2; **95:** 2v; **110:** 1, 3v; **111:** 1; **113:** 1; **115:** 1; **135:** 1; **137:** 1; **138:** 1; **139:** 1; **141:** 1; **142:** 1-2v; **143:** 1, 1v; **144:** 2v; **150:** 1, 1v; **162:** 1; **168:** 2, 9; **178:** 1; **183:** 1-2, 3; **185:** 2-3
- capitanias – **37:** 1v; **58:** 1v; **115:** 1v
- capitão de popa (nau) – **56:** 1; cf. naus.
- Caracão (Cristóvão Lourenço), cf. Cristóvão Lourenço Caracão.
- carapuças – **142:** 3; cf. barretes.
- caravelãos – **12:** 1; **32:** 3v; **143:** 2; cf. embarcações.
- caravelas – **1:** 2v; **11:** 3; **13:** 1, 1v, 3v, 7, 7v, 9; **26:** 3v; **47:** 3; **67:** 2; **69:** 1v; **72:** 3v, 4; **140:** 1; **143:** 1v; **157:** 1v, 3v **173:** 2; cf. embarcações.
- Carbes (Queixome) – **39:** 4v
- Carças (João), cf. João Carças.
- carceragens – **110:** 3v, 4; **156:** 3v; cf. cadeia; presos.
- cardeais – **32:** 2v; **49:** 1v; **55:** 1-2v; **60:** 1v; cf. religião.
- Cardeal de Médicis – **60:** 1v
- Cardim (Jorge), cf. Jorge Cardim.
- Cardoso (Gaspar), cf. Gaspar Cardoso.
- Caremjom (?) (Ormuz) – **39:** 4, 7
- Carepatão, porto – **12:** 1
- carmesim – **1:** 6; **25:** 11
- carne – **39:** 1v, 2, 6v, 14v; **54:** 4v; **70:** 3v; **117:** 2; **188:** 1v; cf. açougue.
- carne assada – **134:** 1v
- carne cozida – **134:** 1v
- Carneiro (António), cf. António Carneiro.
- carneiros – **25:** 9v; **76:** 1, 1v; **162:** 2; bezerros; cabras; ovelhas; porcos; vacas.
- Caro (Mestre João), cf. Mestre João Caro.
- caroa, renda de Ormuz – **39:** 6
- carpinteiros – **18:** 1; **25:** 8, 9v; **26:** 2; **37:** 3; **45:** 1; **47:** 1; **56:** 1; **70:** 5v; **73:** 1, 2, 2v; **76:** 2; **153:** 3
- carretas – **17:** 5; **73:** 3v; **158:** 2; cf. artilharia.
- cartas – **39:** 13; cf. correios.
- cartas de segurança – **108:** 1
- cartazes – **37:** 3v; **157:** 5
- caruca, imposto – **134:** 2v
- Carvalho (Belchior), cf. Belchior Carvalho.
- Carvalho (João Lopes de), cf. João Lopes de Carvalho.
- Carvalho (Miguel de), cf. Miguel de Carvalho.
- carvão – **25:** 8v; **142:** 1
- carvoeiros – **54:** 4
- Casa dos Contos – **97:** 1; **165:** 1
- Casa dos Contos, contadores – **174:** 2v
- Casa dos Contos, provedores – **174:** 2v
- Casa da Índia – **5:** 1; **8:** 1; **9:** 1; **92:** 1; **139:** 2
- Casa da Índia, abóbodas – **119:** 2
- Casa da Índia, feitores – **5:** 1, 6; 1, 1v; **8:** 1; **10:** 1; **16:** 1
- Casa da Índia, oficiais – **4:** 1; **5:** 1; **6:** 1, 1v; **8:** 1; **10:** 1; **16:** 1; **47:** 4v
- Casa da Índia, tesoureiros – **4:** 1; **52:** 1
- Casa da Mina – **76:** 3v; **122:** 2
- Casa da Rainha – **67:** 2
- Casa Real, cavaleiros – **105:** 1
- Casa Real, escudeiros – **68:** 1; **165:** 1v
- Casa Real, fidalgos – **81:** 1; **111:** 1; **165:** 1v
- Casa de São Tomé – **55:** 1
- casados – **25:** 10; **26:** 4v; **37:** 2; **66:** 1, 1v; **70:** 7; **73:** 3; **100:** 1; **106:** 3, 3v; **114:** 1; **120:** 1, 2, 3; **157:** 3v; **159:** 5, 10, 10v; **164:** 1v; **173:** 2; **175:** 1; **180:** 2v; cf. casamentos; solteiros.
- Casal (Gaspar do), cf. Gaspar do Casal.
- casamentos – **25:** 11v; **26:** 6; **34:** 1, 1v; **37:** 1v; **49:** 1; **65:** 1, 1v; **102:** 1; **120:** 2; **129:** 2; **159:** 10v; **164:** 1v; cf. casados; dispensas matrimoniais; divórcios; dotes; monogamia; solteiros.
- casas – **15:** 5, 5v; **26:** 3, 4v; **27:** 5; **30:** 1; **32:** 2v, 3, 5, 6v, 8; **34:** 1; **35:** 2v; **39:** 14; **53:** 1; **54:** 1-2v, 3v; **57:** 1; **66:** 1; **70:** 6; **72:** 4v; **73:** 1, 3v; **77:** 2; **96:** 1; **98:** 1; **99:** 1v; **100:** 1, 1v; **110:** 5; **116:** 1v; **117:** 1; **119:** 2; **122:** 1v, 2; **132:** 3; **132:** 5v; **140:** 1, 1v; **143:** 1v; **144:** 1, 1v; **156:** 4; **158:** 3v; **159:** 1v, 6, 7v; **163:** 1v, 3; **167:** 1; **168:** 9; **174:** 1v, 2v; **185:** 2, 3v; cf. choupanas.
- casas de jogo – **159:** 9v; cf. jogos.
- Casaverde (João de), cf. João de Casaverde.
- castas – **69:** 1
- Castela, castelhanos – **13:** 2, 2v; **22:** 1v; **25:** 6; **26:** 1, 2-4, 5, 6, 6v; **54:** 5; **63:** 1v; **67:** 1; **72:** 2v, 3, 4-5; **96:** 1v; **142:** 1; **156:** 5; **171:** 1v

- Castela, reis – **142**: 1
 Castelo Branco (Fernão Rodrigues de), cf. Fernão Rodrigues de Castelo Branco.
 Castelo Branco (Martinho de), cf. Martinho de Castelo Branco.
 Castelo Branco (Pedro de), cf. Pedro de Castelo Branco.
 Castelo Manuel, Cochim – **67**: 1, 1v
 castelos – **18**: 1, 1v; **22**: 3; **38**: 1v; **47**: 1v, 4v; **56**: 1; **69**: 1; **76**: 3v; **89**: 1; **119**: 2; **148**: 1v; **157**: 4v, 5v, 6; **185**: 1, 3, 3v; cf. alcáçovas; fortalezas.
 castidade, votos de – **34**: 1v; cf. celibato.
 Castro (Fernando de), cf. Fernando de Castro.
 Castro (Filipe de), cf. Filipe de Castro.
 Castro (Francisco de), cf. Francisco de Castro.
 Castro (João de), cf. João de Castro.
 Castro (Jorge de), cf. Jorge de Castro.
 Castro (Pedro de), cf. Pedro de Castro.
 Castro (Tomás de), cf. Tomás de Castro.
 Catanho (Rafael), cf. Rafael Catanho.
 Catarina (D.), rainha, mulher de D. João III – **33**: 1v
 Catarina de Aguiar, malabar, Cochim – **120**: 2v
 Catarina Domingues, 1504 – **2**: 1
 Catarina Fernandes, mulher do piloto Pero Gomes, Cochim – **120**: 3
 catecúmenos – **34**: 1v; cf. religião.
 Catifa – **23**: 3; **85**: 1v
 Catifa, alguazil – **85**: 1
 cativos – **22**: 2; **32**: 1; **60**: 1v; **88**: 3v; **99**: 1; **100**: 1v; **105**: 1, 1v; **113**: 1; **115**: 1; **120**: 3v; **129**: 1v; **150**: 1; **163**: 1; cf. resgates.
 catres, cama – **54**: 2, 2v; cf. dormitórios.
 catuais, funcionários – **39**: 13
 catures – **25**: 8v; **26**: 3v; **70**: 3; **107**: 1v; **173**: 2; cf. embarcações.
 Catynor (?) – **11**: 1
 cavalas, peixe – **182**: 1v; cf. peixe.
 cavaleiros – **17**: 1; **22**: 1v, 2v, 3v, 4; **23**: 3v; **32**: 4v; **47**: 2; **50**: 1; **61**: 1-1v; **64**: 1v; **68**: 1; **70**: 7, 7v; **72**: 4; **79**: 1; **111**: 1; **114**: 1; **147**: 1; **152**: 1
 cavalos – **18**: 1v; **24**: 1, 1v; **25**: 9; **35**: 1-2; **39**: 2, 14; **60**: 1v; **64**: 1v; **69**: 1v; **70**: 7v; **72**: 8; **76**: 3; **83**: 1; **88**: 1; **89**: 1; **96**: 1, 1v; **101**: 1; **117**: 2; **127**: 1; **131**: 1v; **134**: 2v; **138**: 1; **153**: 1v; **157**: 1, 3; **184**: 1; cf. éguas; estrebarias; freios; poldros.
 cavalos, carreiras de – **162**: 2v
 cavas – **70**: 8
 cebolas – **134**: 1v
 cédulas – **48**: 1v
 Cego (Kamâl), cf. Kamâl Cego.
 Cego (Moquobel), cf. Moquobel Cego.
 cegos – **106**: 3; cf. doentes.
 Ceilão – **12**: 1v **95**: 2; **131**: 1v; **159**: 6v; **168**: 6; **170**: 1v
 Ceilão, capitães – **12**: 1v; **36**: 2
 Ceilão, cerco – **15**: 2v
 Ceilão, cristãos – **100**: 1, 1v
 Ceilão, escrivatinhas da feitoria – **15**: 1
 Ceilão, feitores – **12**: 1v; **15**: 1-2; **65**: 1v; **100**: 1, 1v
 Ceilão, fortaleza – **12**: 1v; **15**: 2, 2v, 3v-4v, 5v; **38**: 1v
 Ceilão, igrejas – **15**: 1
 Ceilão, oficiais – **12**: 1v
 Ceilão, oficiais do rei – **15**: 5v, 6
 Ceilão, pesos – **15**: 1v
 Ceilão, portas – **159**: 7, 7v
 Ceilão, portos – **100**: 1v
 Ceilão, reis – **15**: 2v-3v, 4v-6; **34**: 2, 2v; **58**: 1v; **100**: 1, 1v; **159**: 6v
 Ceilão, torre – **15**: 4v
 celeiros – **13**: 5v; **184**: 1; cf. centeio; milho; pão; trigo; tulas.
 celibato – **55**: 2v; cf. castidade; religião.
 Çemcacolla (?), porto – 157: 2
 Cenobino, mosteiro – **49**: 1-1v
 censuras apostólicas – **34**: 1v; cf. religião.
 centeio – **64**: 2; cf. celeiros; tulas.
 cera – **48**: 1; **57**: 1v; **68**: 2; **186**: 1v
 Cerasto (Santiago de), cf. Santiago de Cerasto.
 cercas – **73**: 3v; cf. muros; tranqueiras.
 cercos – **25**: 2; **64**: 1; **70**: 1; **154**: 1; **164**: 1
 cerimónias – **159**: 4v, 5
 cerimónias religiosas – **93**: 2, 2v; cf. religião.
 Cernache (Fernão de), cf. Fernão de Cernache.
 certidões – **73**: 3
 Cerveira (Pedro), cf. Pedro Cerveira.
 Cerveira de Torres Vedras (Cid), cf. Cid Cerveira de Torres Vedras.
 cetins – **153**: 2v
 Ceuta – **22**: 4v; **157**: 4
 Ceuta, porto – **22**: 4v
 Chabadim (Rais), cf. Rais Chabadim.
 Chainho (Diogo), cf. Diogo Chainho.
 Chainho (Garcia), cf. Garcia Chainho.
 Chalé – **75**: 2; **159**: 3v
 Chalé, fortaleza – **159**: 4, 4v
 challos (?), Congo – **32**: 2, 9
 chamalotes, tecido – **70**: 7v; **134**: 1v; **153**: 2
 champanas – **15**: 1v; **100**: 1v; cf. embarcações.
 chanceleres – **26**: 1v
 Changamira, senhor de Sofala, c. 1540 – **163**: 1, 1v
 Chanjre Marakkar – 156: 5
 chanquos, búzios – **159**: 5v, 6
 chãos – **120**: 2

- chapas de cavalos – **39**: 2v; cf. cavalos.
 charamela, instrumento musical – **39**: 10;
 cf. atabaleiros; bailadeiras; pandeiros;
 tangedores.
 chatins, negociantes – **48**: 1v; **70**: 4v; **132**: 4v;
157: 5v
 chaudarins, ofício – **134**: 2v
 Chaul – **1**: 5v, 8v; **12**: 1v; **13**: 4v, 7; **17**: 3-4; **22**:
 2; **25**: 1, 3; **73**: 3; **78**: 1v; **95**: 3v; **131**: 1, 1v;
142: 1; **149**: 1; **157**: 2; **159**: 9v; **171**: 1v;
179: 1v
 Chaul, capitania – **24**: 1v
 Chaul, escrivatinhas da feitoria – **15**: 6
 Chaul, feitoria – **15**: 6
 Chaul, fortaleza – **1**: 5v
 Chaul, meirinhos – **37**: 4v
 Chaul, porto – **22**: 1v
 Chaul, preços – **179**: 1v
 Chaul, rio – **22**: 1v
 chaves – **13**: 7; **17**: 22; **25**: 4; **93**: 3v; **111**: 1;
142: 3; **174**: 4; **180**: 1; cf. cofres; fecha-
 duras.
 Che Naique, capitão gentio de Goa – 35: 1
 cheias – **162**: 3v; cf. água.
 cheiro, renda – **134**: 2
 cheiros, ervas aromáticas – **134**: 1v
 Cherian Marakkar – **69**: 1v
 Chetti Naire, Diu – **137**: 1
 cheues (?), Congo – **32**: 2
 Cheylla Marakkar – 69: 1v
 Chilão (João de), cf. João de Chilão.
 China – **42**: 1v; **62**: 1; **75**: 2, 3, 4v, 5v, 6, 7, 8v;
125: 1; **132**: 4v; **146**: 2v, 3; **151**: 2; **153**:
 1-3v
 China, feitores – **153**: 3
 China, reis – **153**: 1v
 chiotas, peça de vestuário – **25**: 8v
 choqués, frete do cravo – **19**: 10v
 choupanas – **54**: 4v; cf. casas.
 chuça, arma – **54**: 3; cf. armas.
 chumbo – **13**: 1v; **54**: 4v; **117**: 1; **135**: 1
 chumbo, pasta de – **73**: 1
 chuva – **27**: 1v; cf. água.
 Cid Cerveira de Torres Vedras – **37**: 5
 Cid de Sousa, 1547 – **163**: 2
 cidrões – **134**: 1
 Cipião Africano – **1**: 6v
 Cirne, nau – **183**: 3
 cirurgiães – **110**: 4v, 5; **156**: 4; cf. físicos.
 cisternas – **23**: 2v; **143**: 2v; cf. água.
 clérigos – **32**: 1; **37**: 4v; **47**: 1; **49**: 1, 1v; **51**: 1;
55: 1v, 2v; **73**: 2, 2v; **106**: 2; **110**: 2v, 3; **120**:
 2v, 3, 4; **132**: 5v, 6; **159**: 6; **164**: 4; cf. reli-
 gião.
 coadjutores – **93**: 5v; cf. religião.
 Cobade Paxá, capitão de Baçorá – 85: 1, 1v
 Cobadi (Sidi), cf. Sidi Cobadi.
 coberta, pavimento – **135**: 1; **167**: 1; cf. naus.
 cobre – **4**: 1v; **5**: 1-2; **12**: 1v; **13**: 1v; **15**: 2; **37**:
 2, 2v; **46**: 1v; **47**: 4; **69**: 1v; **70**: 7; **73**: 1v;
99: 1v; **117**: 1v, 2; **123**: 1v; **130**: 1; **153**: 2v;
156: 1v; **159**: 1; **162**: 2; **176**: 1, 1v
 Cochim – **1**: 1, 1v, 5v, 7, 8, 8v; **5**: 1, 2; **12**: 1v;
13: 6v, 9; **15**: 2, 2v, 6v; **19**: 4v, 6, 8; **21**: 1v;
23: 2v; **36**: 1, 2; **38**: 1v; **42**: 2; **44**: 1v; **53**: 1;
55: 1; **56**: 1v; **63**: 1v; **72**: 3; **75**: 2, 3, 4v, 9;
76: 2, 2v; **78**: 2v; **86**: 2; **95**: 1-2v; **100**: 1v;
115: 1; **118**: 1; **123**: 1; **124**: 1v; **131**: 1v;
132: 1; **138**: 1; **151**: 2; **153**: 2v, 3v; **156**: 1v;
157: 6, 6v; **159**: 3v, 7-8, 10v; **161**: 1v; **164**:
 1; **165**: 1; **173**: 1v; **174**: 2; **183**: 1-2v; **185**:
 1, 3v; **190**: 1
 Cochim, alcaides da fortaleza do paço – **47**: 1
 Cochim, alcaides-mores – **47**: 1; **111**: 1; **165**:
 1, 1v
 Cochim, altares – **120**: 3v
 Cochim, armazéns – **73**: 2, 3v; **107**: 1v
 Cochim, barra – **1**: 3
 Cochim, bispos – **55**: 1, 1v
 Cochim, cais – **174**: 1v
 Cochim, calafates – **73**: 2
 Cochim, câmara – **129**: 1
 Cochim, capela de São Sebastião – **73**: 2
 Cochim, capelães – **73**: 2; **120**: 2v
 Cochim, capelas – **120**: 1
 Cochim, capitães – **47**: 1, 1v; **111**: 1; **124**: 1,
 1v; **151**: 1, 1v
 Cochim, capitães-mores – **5**: 2
 Cochim, carpinteiros – **47**: 1; **73**: 2
 Cochim, casa da fundição – **73**: 1
 Cochim, casados – **73**: 3; **120**: 1; **159**: 5
 Cochim, Castelo Manuel – **67**: 1, 1v
 Cochim, castelos – **47**: 1v, 4v; **76**: 3v; **89**: 1;
148: 1v; **185**: 3, 3v
 Cochim, cerca – **73**: 3v
 Cochim, cidade – **170**: 1v
 Cochim, clérigos – **47**: 1; **73**: 2, 2v; **120**: 2v, 3,
 4
 Cochim, convento de Santo António – **1**: 8;
48: 1, 1v
 Cochim, cordoaria – **120**: 1v; **120**: 1v
 Cochim, criados – **47**: 1
 Cochim, cristãos – **16**: 3; **120**: 2 **164**: 2v
 Cochim, cristãos de São Tomé – **159**: 4v, 8
 Cochim, escrivães – **47**: 1; **111**: 1v
 Cochim, escrivães da fazenda – **78**: 1-2v
 Cochim, escrivães da feitoria – **3**: 1; **5**: 2; **6**: 1;
9: 3; **10**: 1; **15**: 6; **174**: 1, 1v, 4
 Cochim, feitores – **3**: 1, 5; **1**: 6; **1**: 8; **1**: 9; **1**: 2,
 3; **10**: 1; **15**: 6; **16**: 1, 2, 2v; **21**: 2v, 3; **45**: 1;
47: 1, 4v; **61**: 1v; **69**: 1v; **73**: 1v, 3v; **78**:
 1-2v; **111**: 1; **151**: 1v; **168**: 2v; **174**: 1, 1v;
175: 1; **176**: 1, 1v

- Cochim, fidalgos – **120**: 1
 Cochim, fortaleza – **47**: 1; **67**: 1v; **73**: 1-3v; **76**: 2v; **99**: 1v; **111**: 1; **124**: 1; **157**: 6; **158**: 2, 3; **168**: 6v; **170**: 2
 Cochim, Hospital de Santa Cruz – **47**: 3v
 Cochim, igreja paroquial – **159**: 8
 Cochim, igrejas – **69**: 2; **73**: 2; **80**: 1; **120**: 1, 1v, 3v, 4
 Cochim, ilha – **124**: 1
 Cochim, lascarins – **107**: 1
 Cochim, livro dos registos da feitoria – **21**: 3
 Cochim, Madre de Deus – **120**: 1v; **120**: 1v
 Cochim, meirinhas – **120**: 2v
 Cochim, mercadores – **16**: 2-3; **123**: 1v
 Cochim, mestres de cordoaria – **107**: 1-1v
 Cochim, Misericórdia – **100**: 1v; **120**: 3
 Cochim, moradores – **1**: 6v, 7; **95**: 2v; **175**: 1
 Cochim, naires – **120**: 3v; **157**: 5v
 Cochim, oficiais – **16**: 2v; **73**: 2; **111**: 1; **123**: 2; **176**: 1, 1v
 Cochim, ouríves – **120**: 1v
 Cochim, ouvidores – **174**: 1v
 Cochim, padres – **69**: 2; **120**: 1-4
 Cochim, padres beneficiados – **120**: 4
 Cochim, pedreiros – **47**: 1
 Cochim, pesos – **15**: 1v; **174**: 1, 1v
 Cochim, porta – **73**: 3v
 Cochim, preços – **179**: 1
 Cochim, reis – **1**: 1v; **16**: 3; **59**: 1-1v; **69**: 1-2; **71**: 1-2; **76**: 2v; **99**: 1v; **123**: 1v, 2; **124**: 1; **156**: 4v; **157**: 4v-5v; **159**: 4v, 5, 7v; **164**: 2v; **170**: 1; **174**: 4
 Cochim, ribeira – **73**: 2
 Cochim, rio – **168**: 4v
 Cochim, ruas – **159**: 8
 Cochim, senhores da terra – **16**: 3
 Cochim, solteiros – **120**: 1
 Cochim, tercenas – **174**: 1v
 Cochim, vedores da fazenda – **21**: 3; **151**: 1-2; **173**: 1v, 2
 Cochim, vigários-gerais – **120**: 1-4
 Cocho (Álvaro do), cf. Álvaro do Cocho.
 Coçorao, mancebo da casa do rei de Ormuz – **39**: 9v
 cocos – **48**: 1; **134**: 1; **179**: 1; **182**: 2
 Codbadim Bobac Xá (Koja), cf. Koja Codbadim Bobac Xá.
 Coelho (Álvaro), cf. Álvaro Coelho.
 Coelho (António), cf. António Coelho.
 Coelho (Francisco), cf. Francisco Coelho.
 Coelho (Tomás), cf. Tomás Coelho.
 coentros secos – **134**: 1v
 cofres – **26**: 4; **30**: 1; **94**: 1; **118**: 1; **180**: 1; cf. chaves.
 cogombros, vegetal – **39**: 1v
 Coimbra, bispos – **34**: 2
 Colaço (Vicente), cf. Vicente Colaço.
 colaços – **37**: 4v
 colares de ouro – **89**: 1; cf. jóias.
 colaretos – **37**: 4
 colchas – **13**: 4v
 Colégio de São Paulo (Goa) – **159**: 1, 6v, 8v
 colégios – **34**: 1, 1v; **106**: 1; **159**: 6v, 8; cf. religião.
 Colombo, fortaleza – **58**: 1v
 comarcas – **64**: 2
 Comax (Bibi), cf. Bibi Comax.
 combalengas (?) – **39**: 1v
 comendadores, comendas – **23**: 1v; **25**: 5v; cf. religião.
 cominhos – **134**: 1v
 comissários – **129**: 1; cf. religião.
 comitres, oficiais – **13**: 1v, 2; **149**: 2v; **183**: 2, 2v
 Comorim – **159**: 5v, 8
 Comorim, cabo – **100**: 1
 Comoro, ilhas – **151**: 2v
 Companhia de Jesus – **93**: 1-6; **106**: 1; **159**: 4v, 6; cf. religião.
 comunhão – **164**: 3; cf. religião.
 concílios – **32**: 2v; **93**: 5; cf. religião.
 condes – **1**: 4; **17**: 7v, 10; **60**: 1v; **64**: 1v, 2; **121**: 1; **143**: 2v; **155**: 1; **174**: 2v; **113**: 1
 condestáveis – **17**: 26; **25**: 3v; **73**: 1-3v; **149**: 2v; **159**: 10
 condestáveis-mores – **73**: 1v
 confissão – **32**: 8v; **49**: 1; **55**: 1v; **120**: 3v; **129**: 2; **152**: 1; **164**: 3; cf. religião.
 Congo (Pedro do), cf. Pedro do Congo.
 Congo – **106**: 1-3v
 Congo, bispos – **32**: 1, 2v
 Congo, capitães-mores – **32**: 7v
 Congo, escolas – **32**: 2, 3, 6v, 7v
 Congo, escrivães – **32**: 5v
 Congo, feira – **32**: 3
 Congo, igrejas – **32**: 9v
 Congo, ouvidores – **32**: 5v; **106**: 2v
 Congo, padres – **32**: 1-2, 3, 6, 7, 7v, 8v, 9
 Congo, portos – **32**: 8
 Congo, rainha – **32**: 6v; **106**: 3v
 Congo, reis – **32**: 1-9v; **106**: 1-2; **130**: 1
 Congo, vigários – **32**: 1v, 2, 8
 Congregação de Jesus – **34**: 1; cf. religião.
 congregações religiosas – **34**: 1-2v; cf. religião.
 conhecimentos – **17**: 20
 Conselho de Estado – **29**: 1
 Conselho Real – **50**: 1
 conselhos – **93**: 2
 Constantinopla – **60**: 1v
 constituições – **49**: 1v; cf. religião.
 contadores – **3**: 1, **4**: 1; **6**: 1; **41**: 2; **73**: 3; **107**: 1; **165**: 1; **174**: 2, 2v

- contas – **13**: 6v; **95**: 4; **144**: 2, 2v; **163**: 1, 2v
 contra-mestres – **13**: 2, 2v; **27**: 2v; **135**: 1; **185**:
 3, 3v; cf. mestres.
 contratos – **32**: 5v; **78**: 1, 1v
 conventos – **48**: 1; cf. religião.
 conversão religiosa – **23**: 2; **25**: 10; **32**: 3; **34**:
 1-2v; **38**: 1v; **39**: 14; **69**: 1; **97**: 1v; **102**: 1;
110: 3v; **120**: 3v; **126**: 1; **129**: 1v, 2; **142**: 2;
156: 3; **159**: 1-11; cf. religião.
 convés – **73**: 3; cf. naus.
 copa de ouro – **37**: 4
 copeiros – **32**: 5v
 coracora, embarcação – **54**: 1v, 2; cf. embar-
 cações.
 coral – **13**: 1v, 3; **97**: 1v
 coral da branca – **15**: 2
 coral lavrado – **153**: 2
 Corço (Silvestre), cf. Silvestre Corço.
 cordas – **47**: 3v; **85**: 1v; **156**: 1v; **185**: 2v;
 cf. naus.
 cordoaria, cordoeiros – **13**: 5; **107**: 1-1v; **120**:
 1v; cf. naus.
 Corit (Xeque Mansur), cf. Xeque Mansur
 Corit.
 Corna, fortaleza – **85**: 1
 Cornélio, padre, Congo – **106**: 1
 coroação – **55**: 2
 Coromandel – **15**: 1v, 5v; **37**: 3v; **69**: 1v; **73**: 3v;
131: 1; **142**: 2v; **154**: 1; **159**: 3v, 6
 coronéis – **184**: 1
 coronhas, coronheiros – **153**: 3; **158**: 5; cf.
 artilharia.
 corregedores – **116**: 1v
 Correia (António), cf. António Correia.
 Correia (Diogo Fernandes), cf. Diogo Fernan-
 des Correia.
 Correia (Diogo Mendes), cf. Diogo Mendes
 Correia.
 Correia (Jorge), cf. Jorge Correia.
 Correia (Lopo), cf. Lopo Correia.
 Correia (Martim), cf. Martim Correia.
 correios – **39**: 13; **72**: 1v; cf. cartas.
 corretagens – **39**: 1, 6
 corretores – **132**: 4; **159**: 2
 corretores-mores – **170**: 1v
 corsários – **68**: 1v; **76**: 1v; **172**: 1; cf. nauta-
 ques.
 Corte – **53**: 1; **64**: 1v; **68**: 1v; **72**: 9v; **93**: 1-6
 Corte Real (Miguel), cf. Miguel Corte Real.
 cortinas – **120**: 1v; **120**: 1v
 coruchéu – **25**: 7v; cf. torres.
 Corvinel (Francisco), cf. Francisco Corvinel.
 Corvo, ilha – **63**: 1v
 Cosme (Vasco), cf. Vasco Cosme.
 Cosme Eanes, escrivão de matrícula – **180**: 2
 Cosme Fernandes, casado de Goa – **37**: 4v
 Cosme Fernandes, espingardeiro, 1524 –
149: 1v
 Cosme de Ruão, licenciado, ouvidor, 1586 –
41: 1, 1v; **171**: 1
 Costa (Afonso Lopes da), cf. Afonso Lopes
 da Costa.
 Costa (Álvaro da), cf. Álvaro da Costa.
 Costa (Diogo da), cf. Diogo da Costa.
 Costa (Gabriel da), cf. Gabriel da Costa.
 Costa (Gaspar), cf. Gaspar Costa.
 Costa (João da), cf. João da Costa.
 Costa (Simão da), cf. Simão da Costa.
 costado, prancha – **56**: 1; cf. naus.
 costumes – **69**: 1; **110**: 2v, 3; **156**: 2v, 3
 Cot Badim (Mulei), cf. Mulei Cot Badim.
 Cot Boadim, Ormuz – 66: 1v
 Cot Badim Nordim – 39: 12
 Cot Boadim Nematuala (Xeque), cf. Xeque
 Cot Boadim Nematuala.
 cotias, embarcação – **70**: 3v; cf. embarcações.
 cotonias – **179**: 1v; cf. algodão.
 cotovia – **70**: 7v
 couchos, embarcação – **159**: 11; cf. embar-
 cações.
 Coulão – **3**: 1; **16**: 3v; **38**: 1v; **47**: 2, 3; **69**: 1v;
72: 1v, 7v; **76**: 2v; **164**: 2v; **168**: 4
 Coulão, capitães – **72**: 3
 Coulão, cristãos – **99**: 1-2; **159**: 3v; **164**: 1v, 2v-
 3v
 Coulão, escrivães da fazenda – **3**: 1
 Coulão, feitores – **3**: 1; **4**: 1v; **5**: 1v, 2; **99**: 1, 1v;
168: 2v
 Coulão, fortaleza – **99**: 2; **155**: 1; **168**: 4v;
172: 1v
 Coulão, igrejas – **99**: 1v; **159**: 8; **164**: 4v
 Coulão, padres – **164**: 1v
 Coulão, reis – **157**: 5; **172**: 1v
 Coulão, rio – **168**: 4v
 Coulete – **17**: 1; **64**: 1
 couraças – **14**: 1v; **37**: 4v; **51**: 1v; **185**: 2v
 Coutinho (António), cf. António Coutinho.
 Coutinho (Fernando), cf. Fernando Coutinho.
 Coutinho (Francisco), cf. Francisco Coutinho.
 Coutinho (Gonçalo), cf. Gonçalo Coutinho.
 Coutinho (Luís), cf. Luís Coutinho.
 Coutinho (Manuel Rodrigues), cf. Manuel
 Rodrigues Coutinho.
 Coutinho (Miguel Vaz), cf. Miguel Vaz Cou-
 tinho.
 couves – **134**: 1v
 covas – **157**: 1
 coxia, prancha – **47**: 4v; cf. naus.
 cozinhas, cozinheiros – **39**: 10v; **47**: 1v; **48**: 1v;
73: 3v; **163**: 3
 Cranganor – **99**: 1v; **159**: 3v
 Cranganor, bispos – **129**: 1

Cranganor, cristãos – **164**: 1-3v
 Cranganor, fortaleza – **69**: 1; **185**: 1
 Cranganor, igrejas – **164**: 1-4v
 Cranganor, padres – **164**: 2, 2v
 Cranganor, padres vigários malabares – **159**: 4v
 Cranganor, rio – **157**: 4v
 Cranganor, senhores – **69**: 1
 Crato – **72**: 3
 cravo – **9**: 3; **13**: 3; **16**: 1v; **19**: 2-11; **21**: 2; **23**: 2; **25**: 2, 2v, 4v; **26**: 1, 2, 2v, 3v, 4; **46**: 1v; **54**: 4v; **57**: 1v; **95**: 2v-3v; **122**: 1v; **131**: 1; **134**: 1v; **159**: 6v
 cravo de bascão – **19**: 2
 Credo – **164**: 1v; cf. religião.
 criados – **17**: 1, 7v, 15; **24**: 1v; **27**: 2v; **30**: 1v; **32**: 1, 2v; **37**: 1-2, 4v; **39**: 14; **40**: 1; **47**: 1; **54**: 2v-3v, 5v; **70**: 2; **72**: 5, 5v, 9, 9v; **77**: 2; **85**: 1, 1v; **86**: 1v; **105**: 1v; **106**: 3v; **109**: 1; **116**: 1v; **120**: 1; **127**: 1v; **129**: 2v; **161**: 1, 1v; **163**: 1, 2, 3; **168**: 3v
 cris, arma – **54**: 3; cf. armas.
 crisma – **49**: 1; **55**: 1v; cf. religião.
 crisma episcopal – **55**: 1v; cf. religião.
 Crisna, cf. Krishna.
 cristandade, cristãos, cristianismo – **22**: 2; **23**: 1; **25**: 10v; **27**: 3v; **29**: 1; **32**: 1, 3, 4, 6, 7v; **34**: 1-2v; **35**: 2; **37**: 1v, 2v; **38**: 1, 1v; **49**: 1, 1v; **51**: 1, 2; **54**: 3v; **57**: 1-2; **58**: 1v; **69**: 1; **69**: 2; **70**: 7, 8v; **72**: 8; **77**: 1, 1v; **93**: 1v-6; **95**: 1v; **96**: 1; **100**: 1; **102**: 1; **110**: 2v-3v; **117**: 1v; **120**: 2, 3v; **122**: 1, 2, 2v, 3v; **129**: 1-2; **132**: 5v, 6; **134**: 1, 2; **139**: 2; **142**: 2; **152**: 1; **156**: 2v, 3; **159**: 2, 3v, 5, 5v; **163**: 1v; **164**: 1-4; **167**: 1; **181**: 1; **188**: 1; cf. religião.
 cristãos arménios – **55**: 2; cf. religião.
 cristãos malabares – **55**: 1; cf. religião.
 cristãos-novos – **110**: 2-3, 5; **156**: 2v, 3, 4v; cf. religião.
 cristãos de São Tomé – **159**: 4v, 8; cf. religião.
 Cristo (Silvestre de), cf. Silvestre de Cristo.
 Cristóvão (D.) – **119**: 1-2v
 Cristóvão (Frei), Cochim – **48**: 1-1v
 Cristóvão Bocarro – **39**: 14v
 Cristóvão de Brito, capitão-mor, fidalgo da casa real – **56**: 1v; **69**: 1, 1v; **81**: 1, 1v; **84**: 1; **176**: 2
 Cristóvão Fernandes, sapateiro, Cochim – **120**: 3v, 4
 Cristóvão Godinho, moço da câmara – **37**: 4v
 Cristóvão Lourenço, Azamor, 1514 – **184**: 1v
 Cristóvão Lourenço Caracão, escrivão da feitoria de Ceilão, 1522 – **15**: 1-6v
 Cristóvão de Mendonça, capitão de Ormuz – **33**: 1v
 Cristóvão Nunes, Safim – **88**: 4

Cristóvão do Rego, Goa – **166**: 1v
 Cristóvão Ribeiro, ouvidor – **106**: 3
 Cristóvão Rodrigues, casado de Cochim – **73**: 3
 Cristóvão de Távora, 1518 – **12**: 1; **143**: 1-3
 Cruz (Bernardo da), cf. Bernardo da Cruz.
 cruzeiros – **164**: 1v, 3, 4; cf. religião.
 Cuama (Moçambique, feitores – **163**: 1
 Cuama (Moçambique) – **30**: 1v; **95**: 4; **162**: 2v; **163**: 2v
 cubelos – **15**: 1; cf. fortalezas.
 Çudola (Koja), cf. Koja Çudola.
 Cunha (Aires da), cf. Aires da Cunha.
 Cunha (João Álvares da), cf. João Álvares da Cunha.
 Cunha (Nuno da), cf. Nuno da Cunha.
 Cunha (Pero Vasques da), cf. Pero Vasques da Cunha.
 Cunha (Simão da), cf. Simão da Cunha.
 Cunha (Tristão da), cf. Tristão da Cunha.
 curandeiros (mata-sanos) – **13**: 4; cf. doenças; mezinhas; religião.
 curas – **70**: 7; cf. religião.
 currais – **25**: 7v, 8; **93**: 1v, 3
 cutelos – **54**: 3; **70**: 6v; **160**: 1; cf. armas.

D

Dabul – **12**: 1; **22**: 2; **46**: 1; **122**: 1; **157**: 2; **186**: 1, 1v
 Dabul, preços – **179**: 1v
 Dadaji, filho de Krishna – **159**: 2
 dádivas – **37**: 1-3; **142**: 1v; **151**: 1v; cf. presentes.
 dados, jogo de – **159**: 9v; cf. jogos.
 Dalaca – **38**: 2, **142**: 3
 dalales (?), renda – **77**: 2v
 Damão – **22**: 2v
 damascos – **153**: 2v
 damascos, tecido – **14**: 1
 Damião, padre, Cochim – **120**: 3v
 Damião Dias, escrivão da Real Fazenda – **105**: 1, 1v
 Damião de Góis – **159**: 8v
 Danda – **157**: 2
 Danda, porto – **186**: 1
 Dao (Muhammad), cf. Muhammad Dao.
 Dar'a (Marrocos) – **117**: 1-2
 dardos – **1**: 7v; cf. armas.
 Daroez (Qichell), cf. Qichell Daroez.
 Daut (Mulei), cf. Mulei Daut.
 David, imperador da Etiópia, 1557 – **93**: 1-6
 David, rei bíblico – **93**: 2v, 4v; cf. Bíblia.

- Daylami Xá (Rais), cf. Rais Daylami Xá.
defuntos – **26**: 2; **32**: 9; **37**: 1, 3v; **39**: 3, 6v; **106**: 2v, 3; **120**: 4; **129**: 2v; **163**: 2v; **174**: 2v; cf. religião.
- degolados – **140**: 1; cf. forca; picota.
- degredo – **102**: 1; **139**: 2v; **168**: 3; cf. desterrados.
- Deli, Monte, porto – **157**: 2
- demandas – **70**: 7
- desembargadores – **26**: 1v, 2, 4v; **119**: 1v; **159**: 3, 3v
- desembargos – **177**: 1, 1v
- desertos – **173**: 2v
- desterrados – **142**: 1; cf. degredo.
- devassas – **41**: 1; **116**: 1v; **144**: 1v; **163**: 2v
- Dia da Exaltação – **164**: 1v; cf. religião.
- Dia do Juízo – **78**: 2v; cf. religião.
- Dia de Natal – **26**: 2v; **27**: 1v; **63**: 1v; **72**: 7v; **120**: 2v; cf. religião.
- Dia de Nossa Senhora do Candelório – **22**: 2
- Dia de Páscoa – **38**: 2; **39**: 10v, 14v; **49**: 1; **54**: 1; **55**: 1v; cf. religião.
- Dia de São João – **63**: 1v; cf. religião.
- Dia de São Paulo – **49**: 1; cf. religião.
- Dia de São Pedro – **49**: 1; cf. religião.
- Diabo – **38**: 2v; **48**: 1; cf. religião.
- Dias (Afonso), cf. Afonso Dias.
- Dias (Belchior), cf. Belchior Dias.
- Dias (Damião), cf. Damião Dias.
- Dias (Duarte), cf. Duarte Dias.
- Dias (Fernando), cf. Fernando Dias.
- Dias (Fernão), cf. Fernão Dias.
- Dias (Jacome), cf. Jacome Dias.
- Dias (Jorge), cf. Jorge Dias.
- Dias (Luís), cf. Luís Dias.
- Dias (Pero), cf. Pero Dias.
- Dias Pereira (Rui), cf. Rui Dias Pereira.
- Dinis de Paiva, criado, capitão, 1531 – **54**: 4v
- dioceses – **34**: 1; cf. religião.
- Diogo (Mestre), cf. Mestre Diogo.
- Diogo de Albuquerque, licenciado, ouvidor-geral do cível – **41**: 1
- Diogo Álvares Teles, fidalgo da casa real – **75**: 6, 6v
- Diogo Amão, Ceilão – **15**: 2v
- Diogo Botelho, 1518 – **13**: 3, 3v
- Diogo Chainho – **19**: 4, 4v, 5v, 10v
- Diogo da Costa, 1530 – **19**: 9
- Diogo Fernandes – **43**: 1
- Diogo Fernandes, 1506 – **47**: 2; **164**: 1; **168**: 4v, 5
- Diogo Fernandes, capitão gentio de Goa, guarda da porta do castelo – **35**: 1v
- Diogo Fernandes, Cochim – **111**: 1v
- Diogo Fernandes, escrivão da feitoria de Cananor – **9**: 2, 3v
- Diogo Fernandes, mestre na nau Piedade, 1514 – **144**: 2, 2v
- Diogo (?) Fernandes, Goa – **51**: 2
- Diogo Fernandes de Beja – **37**: 4v
- Diogo Fernandes Correia, feitor de Cochim – **168**: 2v
- Diogo Ferreira, contador de Cochim – **21**: 3
- Diogo da Fonseca, Angediva, 1506 – **47**: 2v
- Diogo de Freitas, irmão de Jordão de Freitas – **26**: 3, 5
- Diogo de Lemos, Cochim – **120**: 2v
- Diogo Lopes, escrivão da nau S. Jerónimo – **76**: 2
- Diogo Lopes de Sequeira, capitão e governador, 1508-1520 – **15**: 1, 6; **38**: 1-3; **48**: 1v; **57**: 1-2; **64**: 1v; **73**: 1, 2; **78**: 1, 1v; **94**: 1; **143**: 1
- Diogo Lopes de Sousa – **37**: 4v; **87**: 1, 1v; **173**: 3v
- Diogo de Melo, parente de D. Francisco de Almeida – **72**: 3v
- Diogo Mendes Correia, feitor de Coullão, 1507 – **168**: 2v 1507
- Diogo de Mendonça, 1542-45 – **128**: 1
- Diogo Peleja, feitor de Ormuz – **127**: 1v
- Diogo Pereira (D.), bisneto de Martim Afonso de Miranda – **113**: 1
- Diogo Pereira, 1525 – **17**: 26
- Diogo Pereira, Cranganor – **164**: 2v
- Diogo Pereira, feitor de Cochim – **69**: 2; **111**: 1, 1v
- Diogo Pereira, feitor de Goa – **157**: 2v
- Diogo Pereira, fidalgo, Cochim, 1520 – **99**: 1v
- Diogo Pereira, piloto – **183**: 1v
- Diogo Peres, aio de D. Lourenço, capitão de galé, 1506 – **47**: 3
- Diogo Peres, criado, Cochim – **72**: 3, 5, 5v
- Diogo da R[...], Goa – **152**: 1v
- Diogo Rebelo, 1545 – **75**: 8-9
- Diogo Rebelo de Beja – **37**: 4v
- Diogo Rodrigues, Goa – **51**: 2
- Diogo Rodrigues de Azevedo, criado, cidadão nobre de Goa, cavaleiro, 1545 – **146**: 1-2v
- Diogo da Silveira – **159**: 8v
- Diogo da Silveira, 1531 – **63**: 1v
- Diogo Trancoso, 1547 – **163**: 3
- Diogo Vasques, escrivão – **4**: 1
- Diogo Velho – **58**: 1-2; **174**: 1-3
- direitos – **26**: 4; **46**: 2; **69**: 1; **70**: 6; **76**: 3; **77**: 1v; **100**: 1; **124**: 1v; **139**: 1-2; **159**: 5; **172**: 1, 1v; **174**: 2v; **186**: 1
- dispensas matrimoniais – **34**: 1, 1v; **106**: 1; cf. casamentos.

Diu – **11:** 1; **12:** 1, 1v; **13:** 2; **22:** 1, 2-3, 4v; **23:** 2v, 3v; **64:** 1v; **68:** 1; **70:** 1, 1v, 5, 8; **73:** 2v, 3; **87:** 1v; **95:** 2; **136:** 1; **137:** 1; **151:** 2v; **157:** 2; **173:** 3, 3v; **176:** 1
Diu, alfândega – **28:** 1; **65:** 1, 1v; **70:** 6v
Diu, baluartes – **154:** 1
Diu, cerco – **154:** 1
Diu, cidade – **17:** 1-3, 6, 9v, 11, 13, 19, 22, 26; **23:** 3
Diu, feitores – **70:** 6v
Diu, fortaleza – **22:** 5; **23:** 2v, 3; **70:** 1; **128:** 1; **137:** 1; **157:** 6; **165:** 1v; **173:** 3v
Diu, forte – **17:** 1
Diu, oficiais – **70:** 6v
Diu, pesos – **15:** 1v
Diu, porto – **22:** 2; **157:** 2
Diu, praias – **17:** 2
Diu, rio – **17:** 2, 6; **22:** 3; **23:** 2v
Diu, senhores – **68:** 2, 2v; **136:** 1
Divar – **185:** 1
dívidas – **25:** 3v; **97:** 1; **132:** 4v; cf. empréstimos; fiadores.
divórcios – **37:** 1v; **120:** 2, 4; cf. casamentos.
Dixa (Koja Muhammad), cf. Koj Muhammad Dixa.
dízimo – **32:** 1v; **139:** 1, 2; **142:** 1v; **159:** 3
Doçar (Ormuz), porto – **39:** 5
doenças, doentes – **13:** 1v, 2, 4; **15:** 1, 6; **23:** 3v; **26:** 1v, 5v; **27:** 6; **70:** 4v; **110:** 4v, 5; **118:** 1; **137:** 1; **144:** 1v; **156:** 4; **157:** 4; **173:** 1; cf. cegos; cirurgiães; curandeiros; ferimentos; físicos; hospitais; purgas.
Domingos (Frei), padre de missa – **120:** 2v, 3, 4
Domingos Afonso, homem pardo, Congo – **106:** 3
Domingos Fernandes, criado do almirante – **37:** 4v
Domingos Fernandes, mestre da nau Belém – **37:** 5
Domingues (Catarina), cf. Catarina Domingues.
Domingues (Luís), cf. Luís Domingues.
dormitórios – **48:** 1v; cf. camas; catres.
dotes – **164:** 1v, 2; cf. casamentos.
doutores – **26:** 1v; **48:** 1v; **49:** 1; **64:** 1; **75:** 5; **93:** 4; **118:** 1; **159:** 3
drogaria, drogas – **23:** 2; **37:** 1; **75:** 1v, 5v; **97:** 1; **131:** 1; **139:** 1; **156:** 1-2v; **174:** 1v-3; cf. boticários.
Duarte Barbosa, língua de Cananor – **123:** 2
Duarte Dias, secretário – **174:** 2v
Duarte de Eça (D.) – **151:** 2
Duarte Fernandes de Beja – **37:** 4v
Duarte Galvão, fidalgo, embaixador, 1520 – **11:** 1, 3; **38:** 2

Duarte Godinho, escrivão da feitoria de Malaca, 1530 – **19:** 5v, 8, 9v
Duarte de Lemos – **57:** 1; **115:** 1, 1v
Duarte de Lima – **113:** 1
Duarte de Meneses (D.), governador – **37:** 1-5; **51:** 1v; **61:** 1; **64:** 1v; **73:** 1, 1v; **149:** 1, 3
Duarte de Meneses, vice-rei, do conselho de estado, 1587-1588 – **29:** 1; **30:** 1-1v; **58:** 1; **171:** 1, 1v
Duarte de Neda, escrivão da feitoria de Sofala, 1547 – **163:** 2v
Duarte Nunes (D.), bispo – **51:** 1
Duarte Pacheco Pereira, governador da Índia – **148:** 1
Duarte Pereira, contador em Goa, 1524 – **149:** 1, 2
Duarte Pereira, feitor de Angediva – **47:** 2v
Duarte de Sá, 1517 – **11:** 3
Duarte Teixeira – **73:** 3
Duarte Teixeira, 1514 – **144:** 1v
Duarte Tristão, 1524 – **16:** 1
Dubudu (?) (Norte de África) – **117:** 1v
ducados (?) – **13:** 1v
Duquela (Marrocos) – **117:** 1v
duques – **67:** 1v

E

Eanes (Álvaro), cf. Álvaro Eanes.
Eanes (António), cf. António Eanes.
Eanes (Cosme), cf. Cosme Eanes.
Eanes (Fernando), cf. Fernando Eanes.
Eanes (Francisco), cf. Francisco Eanes.
Eanes (João), cf. João Eanes.
Eanes (Luís), cf. Luís Eanes.
Eanes (Silvestre), cf. Silvestre Eanes.
Eanes Pacheco (Vasco), cf. Vasco Eanes Pacheco.
Eanes de Soutomaior (Fernão), cf. Fernão Eanes de Soutomaior.
Eça (Duarte de), cf. Duarte de Eça.
Eça (Henrique de), cf. Henrique de Eça.
Eça (Vasco de), cf. Vasco de Eça.
égua – **25:** 8v; cf. cavalos.
elefantes – **15:** 4; **25:** 9; **38:** 1v; **47:** 4; **53:** 1; **69:** 1, 1v; **156:** 5
eleições – **34:** 1; **187:** 1
Elia, monge do mosteiro Cenobino – **49:** 1v
elos – **54:** 2; cf. adobas; cadeia; ferros.
Elvas, Sé – **55:** 2
Emanuel, padre malabar, c. 1545 – **159:** 5v
emas, animal – **117:** 1v
embaixadas, embaixadores – **18:** 1; **25:** 11v, 12; **36:** 1; **38:** 1v-2v; **39:** 12, 14; **52:** 1; **71:** 2; **72:** 1-3, 7v, 8v; **87:** 1; **93:** 5, 5v; **106:** 1;

- 123:** 1v; **129:** 1-2v; **130:** 1; **143:** 2; **153:** 1v; **159:** 8v; **188:** 1v, 2; **189:** 1
- embarcações, cf. albetças; almadias; atalaias; barças, barcas; batéis; bergantins; caravelãos; caravelas; catures; champana; coracora; cotias; couchos; fustalhas; fustas; galeões; galés; galéus; galiotas; juncos; licenças de embarcação; naus; pangaio; paraus; taforeias; terradas; zambucos.
- Emir (Koja), cf. Koja Emir.
- Emir Aberuz – **39:** 10v, 15
- Emir Aberuz, mãe de – **39:** 8
- Emir Affique, filho de, parente do rei de Ormuz – **39:** 8v
- Emir Affique, mancebo, parente do rei de Ormuz – **39:** 8v, 9
- Emir Agit, escravo do rei de Ormuz – **39:** 9
- Emir Ahmed – **39:** 15
- Emir Ahmed Xá, alguazil de Magastone – **39:** 15
- Emir Aidar – **39:** 14
- Emir Ali Xá – **39:** 15
- Emir Bocoa – **39:** 12
- Emir Buçac, parente de Emir Berus – **39:** 15
- Emir Gajas Kamâl – **39:** 12v
- Emir Hassan – **39:** 15
- Emir Lasaa, embaixador de Ormuz – **188:** 1v, 2
- Emir Mahmmud, filha de – **39:** 8
- Emir Mahmmud, parente do rei de Ormuz – **39:** 8
- Emir Mahmmud Xá – **86:** 1-2v; **161:** 1, 1v
- Emir Mo Xarafo, filha de, parente do rei de Ormuz – **39:** 8
- Emir Morad – **39:** 15
- Emir Morgete, escrivão dos alvarás em Ormuz – **39:** 12
- Emir Muzaffar, parente de Emir Berus – **39:** 15
- Emir Nexbadim – **39:** 15
- Emir Quomodim, parente de Emir Berus – **39:** 15
- Emir Roquonadim – **39:** 15
- Emir Xá Hussein – **39:** 15
- Emir Xá Moxa, filha de, parente do rei de Ormuz – **39:** 8
- Emir Zedim – **39:** 15
- Emir Zenelim – **39:** 8
- empréstimos – **54:** 2; cf. dívidas, fiadores.
- encavaladuras – **153:** 1v
- Endoenças – **39:** 14; cf. religião.
- enfardeladores – **39:** 1v, 6v; cf. fardos.
- engenheiros – **171:** 1
- ensino religioso – **110:** 3; **156:** 3; cf. religião.
- Entro Hussein, Malaca (?) – 103: 1
- enxadas – **17:** 4v
- enxárcia – **56:** 1; **68:** 2; **70:** 5v; **73:** 3v; cf. naus.
- epístolas – **55:** 2; cf. religião.
- eremitas – **39:** 15v, 13v; cf. religião.
- ervas – **15:** 1v; **26:** 5v; **117:** 1v; **162:** 1v, 3v
- escadas – **17:** 4v, 5v
- escalas – **25:** 12
- escarlatas, tecido – **69:** 1v
- escola, mestres – **32:** 2
- escolas – **32:** 2, 3, 6v, 7v; **159:** 1; cf. aprendizagem.
- escotilhas – **13:** 7; cf. naus.
- escravas, escravos – **12:** 1v; **25:** 8-9v; **26:** 3v; **32:** 2-3v, 8v, 9; **37:** 1v; **39:** 2v, 8, 9, 11; **54:** 1v, 4v; **63:** 2; **64:** 2; **84:** 1v; **90:** 1; **99:** 1; **100:** 1v; **101:** 1; **106:** 2; **120:** 2; **129:** 1v, 2; **143:** 3; **144:** 2, 2v; **145:** 1; **150:** 1; **159:** 3v; **167:** 1; **168:** 3, 3v, 8; **185:** 1v; cf. peças.
- escravos brancos – **163:** 3
- escravos forros – **39:** 10v
- escrituras – **36:** 2; **39:** 15v
- escrivães, escrivainhas – **17:** 20; **26:** 2; **32:** 5v, 8, 9; **47:** 1, 2v; **56:** 1v, 2; **65:** 1, 1v; **69:** 1v; **70:** 2, 7; **72:** 5, 6; **76:** 2; **106:** 3; **111:** 1v; **132:** 3v, 4, 5v; **141:** 1; **144:** 2v; **150:** 1; **156:** 1v, 2; **157:** 3v; **187:** 1
- escrivães da alfândega – **39:** 14v
- escrivães da fazenda – **78:** 1-2v
- escrivães de feitores de naus – **176:** 1v
- escrivães de feitorias – **25:** 1; **72:** 3; **110:** 6; **123:** 1; **132:** 3v, 4; **163:** 2v; **174:** 1, 1v, 4; **177:** 1; **180:** 1
- escrivães de fortalezas – **26:** 5v; **54:** 4
- escrivães da matrícula – **180:** 1-2, 3
- escrivães da matrícula geral – **165:** 1
- escrivães das presas – **149:** 1v
- escrivães da quadrilharia – **149:** 1v
- escrivães da Real Fazenda – **105:** 1, 1v
- escrivães da tesouraria – **95:** 2
- escudeiros – **32:** 5v; **50:** 1; **98:** 1; **165:** 1v
- escudeiros da casa real – **68:** 1
- esmolas – **25:** 10v; **32:** 1v, 8v; **34:** 1v; **39:** 10v, 14; **110:** 3; **120:** 1; **144:** 1; **164:** 3v, 4; cf. pobres; religião.
- espadas – **33:** 1, 1v; **40:** 1, 1v; **51:** 1v; **54:** 2v-3v; **56:** 2; **70:** 7v; **73:** 3v; **132:** 1v; **163:** 2v; cf. armas.
- espaldacetes (?) – **185:** 2v
- Espanha, espanhóis, cf. Castela.
- esparto, corda – **47:** 3v; cf. naus.
- especiarias – **63:** 1; **68:** 2; **69:** 1v; **77:** 2; **83:** 1; **92:** 1; **103:** 1; **110:** 2; **122:** 2, 3; **134:** 1, 1v; **139:** 1; **142:** 3; **156:** 1-2v; **168:** 2, 5; **177:** 2; **186:** 1, 1v
- Esperança, nau – **132:** 2v, 5

esperas, peça de artilharia – **25:** 6v, 7, 12; **73:** 1; cf. artilharia.
 esperas de metal, peça de artilharia – **158:** 1v, 2v, 3v; cf. artilharia.
 espias – **60:** 1
 espingardas – **25:** 3; **26:** 4v; **51:** 1v; **54:** 4v; **185:** 2v; cf. armas.
 espingardas de metal – **158:** 1v, 2-3; cf. armas.
 espingardeiros – **13:** 1v, 5; **17:** 5v; **50:** 1; **70:** 1, 3; **149:** 1v; cf. armas.
 espingardões de metal encarratados – **158:** 4; cf. armas.
 Espírito Santo, dia – **54:** 1, 2, 4
 espora, peça (nau) – **56:** 1; cf. naus.
 equipação – **47:** 4v; **54:** 5; cf. naus.
 Essouira (?) (harçira) (Marrocos) – **96:** 1
 estacadas – **143:** 2v
 estanho – **54:** 4v; **153:** 2v
 esteiras – **95:** 3; **134:** 2v
 esteiros – **134:** 2v; cf. canais; rios.
 esterco – **26:** 6
 Estêvão da Gama (D.), capitão de Malaca e governador – **25:** 1-2, 7v, 9v, 11; **87:** 1 ; **91:** 2; **107:** 1; **165:** 1
 Estêvão de Sequeira, alcaide-mor de Cochim – **165:** 1
 Estêvão Vasques – **135:** 1
 Esteves (Bernardim), cf. Bernardim Esteves.
 Esteves (Roque), cf. Roque Esteves.
 estopa – **1:** 2; **32:** 5v; **47:** 4v; **70:** 5; **95:** 2; **157:** 3v; cf. naus.
 estrangeiros – **17:** 7; **28:** 1; **44:** 1v; **66:** 1; **70:** 6; **125:** 1
 estrebarias – **72:** 8; **78:** 2v; **101:** 1; cf. cavalos.
 estreito(s) – **11:** 1; **16:** 3v; **23:** 2v; **38:** 2; **46:** 1; **67:** 2; **70:** 3v, 7; **82:** 1; **93:** 1; **94:** 1; **132:** 1v; **151:** 2v
 Estreito, fortalezas – **157:** 6
 Estreito, reis do – **85:** 1, 1v
 Estreito, xerifes do – **87:** 1
 Estreito de Achém – **60:** 1; cf. estreito(s).
 Estreito do Mar Vermelho – **22:** 1; cf. estreito(s).
 Estreito de Meca – **75:** 1, 1v, 3, 4-5, 6, 6v, 7v-9; **113:** 1; **142:** 2v, 3; **146:** 1, 2, 2v; cf. estreito(s).
 Estreito de Sabang – **25:** 2v, 4v; cf. estreito(s).
 Estroço (Pedro), cf. Pedro Estroço.
 etiôpes, cristãos – **93:** 3v
 Etiópia – **32:** 4, 6v
 Etiópia, imperadores – **29:** 1v; **93:** 1-6
 Etiópia, rainhas – **93:** 4v
 Eucaristia – **55:** 1v; cf. religião.
 Eufrates, rio – **85:** 1
 Evangelho (Fernão Martins), cf. Fernão Martins Evangelho.

evangelhos – **27:** 2v; **34:** 2; **55:** 2; **86:** 1v, 2; **93:** 2v, 3v **111:** 1; **161:** 1v; **183:** 2v; cf. religião.
 Évora – **6:** 1; **113:** 1; **115:** 1
 Exaltação, dia de – **164:** 1v; cf. religião.
 excomunhão – **32:** 9v; **34:** 1v; **144:** 1, 1v; cf. religião.
 expostos – **14:** 1

F

Fadim (Nagodaxara), cf. Nagodaxara Fadim.
 Faial, ilha – **63:** 1
 Faio (Vicente (?) de), cf. Vicente (?) de Faio.
 Falcão (Luís), cf. Luís Falcão.
 Falcão (Manuel), cf. Manuel Falcão.
 falcões, peça de artilharia – **1:** 7v; **25:** 6-7, **25:** 12; cf. artilharia.
 falcões de coroa de ferro, peça de artilharia – **158:** 4v; cf. artilharia.
 falcões de ferro, peça de artilharia – **13:** 1; **158:** 1, 2; cf. artilharia.
 falcões de metal, peça de artilharia – **158:** 1; cf. artilharia.
 falcões de metal guarnecidos nos bancos, peça de artilharia – **158:** 2; cf. artilharia.
 falcões que atiram com pedras, peça de artilharia – **158:** 4v; cf. artilharia.
 falconetes de metal, peça de artilharia – **158:** 2, 3, 3v; cf. artilharia.
 Fâli (Rais Xarafuddin), cf. Rais Xarafuddin Fâli.
 Farax, escravo negro do rei de Ormuz – **39:** 9, 9v
 fardos – **156:** 1v; cf. enfardeladores.
 Faredum (Rais), cf. Rais Faredum.
 Faria (Álvaro de), cf. Álvaro de Faria.
 Faria (João de), cf. João de Faria.
 Faria (Pedro de), cf. Pedro de Faria.
 Faria (Pero de), cf. Pero de Faria.
 farinha – **13:** 1v; **32:** 3v; **163:** 2
 faróis – **47:** 3v
 Farydum, Ormuz – 66: 1v
 fatos – **144:** 1v
 fechaduras – **30:** 1; cf. chaves.
 feiras – **32:** 3; **162:** 1
 feiticeiros – **159:** 4v; cf. religião.
 feitores, feitorias – **4:** 1; **9:** 1; **13:** 3, 5; **21:** 1v; **25:** 1v, 4v, 5, 8-9v; **26:** 2v, 5; **27:** 5; **30:** 1; **32:** 5v; **35:** 1; **36:** 1v, 2v; **37:** 1, 3v; **42:** 1, 2v; **45:** 1; **47:** 1, 3, 4v; **51:** 1-2; **53:** 1; **54:** 1, 2v, 5; **56:** 1v; **61:** 1v; **63:** 1v; **64:** 1, 1v; **65:** 1v; **69:** 1v; **70:** 6v; **72:** 3, 7v ; **73:** 1v, 3, 3v; **75:** 2, 3, 5v; **76:** 2v, 3; **78:** 1-2v; **94:** 1; **95:** 1v, 2, 3, 3v; **99:** 1, 1v; **100:** 1, 1v; **107:** 1; **108:** 1; **110:** 5-6; **111:** 1; **122:** 1, 2, 3v; **123:** 1, 1v;

- 127:** 1v; **131:** 1v; **132:** 1, 4v, 5v; **139:** 1, 1v; **141:** 1; **143:** 1v, 2, 3; **144:** 1, 1v; **146:** 2v; **149:** 1, 1v; **151:** 1v; **153:** 3; **156:** 1-2, 3, 5; **157:** 3v, 4v; **159:** 4; **162:** 2v-3v; **163:** 1-2v; **168:** 2v, 4, 5v, 7, 9; **174:** 1-2v, 4; **175:** 1; **176:** 1, 1v; **177:** 1, 1v; **179:** 2; **180:** 1, 1v, 2v; **182:** 1-2
 feitos de naus – **176:** 1v
 feitos – **84:** 1
 feitos cíveis – **84:** 1
 feitos crime – **84:** 1
 ferimentos – **55:** 1; cf. doentes.
 Fernandes [...], cf. [...] Fernandes.
 Fernandes (Afonso), cf. Afonso Fernandes.
 Fernandes (Álvaro), cf. Álvaro Fernandes.
 Fernandes (António), cf. António Fernandes.
 Fernandes (Catarina), cf. Catarina Fernandes.
 Fernandes (Cosme), cf. Cosme Fernandes.
 Fernandes (Cristóvão), cf. Cristóvão Fernandes.
 Fernandes (Diogo), cf. Diogo Fernandes.
 Fernandes (Domingos), cf. Domingos Fernandes.
 Fernandes (Francisco), cf. Francisco Fernandes.
 Fernandes (Gaspar), cf. Gaspar Fernandes.
 Fernandes (Gonçalo), cf. Gonçalo Fernandes.
 Fernandes (João), cf. João Fernandes.
 Fernandes (Lopo), cf. Lopo Fernandes.
 Fernandes (Marcos), cf. Marcos Fernandes.
 Fernandes (Mateus), cf. Mateus Fernandes.
 Fernandes (Matias), cf. Matias Fernandes.
 Fernandes (Pero), cf. Pero Fernandes.
 Fernandes (Roque), cf. Roque Fernandes.
 Fernandes (Simão), cf. Simão Fernandes.
 Fernandes (Tomás), cf. Tomás Fernandes.
 Fernandes de Ataíde (Nuno), cf. Nuno Fernandes de Ataíde.
 Fernandes Baticabello (João), cf. João Fernandes Baticabello.
 Fernandes de Beja (Diogo), cf. Diogo Fernandes de Beja.
 Fernandes de Beja (Duarte), cf. Duarte Fernandes de Beja.
 Fernandes Correia (Diogo), cf. Diogo Fernandes Correia.
 Fernandes, o Galego (João), cf. João Fernandes, o Galego.
 Fernandes Lascarim (Pedro), cf. Pedro Fernandes Lascarim.
 Fernandes Tinoco (Pero), cf. Pero Fernandes Tinoco.
 Fernando (D.), rei de Castela – **142:** 1
 Fernando (D.) (?), 1506 – 72: **4**
 Fernando, Bengala – **108:** 1
 Fernando Afonso, castelhano (Nau Serra, 1518) – **13:** 2
 Fernando de Afonso Peres, 1531, Molucas – **54:** 5
 Fernando Álvares – **101:** 1
 Fernando Álvares, 1524 – **149:** 1v, 2
 Fernando de Castro (D.), filho de D. João de Castro – **154:** 1
 Fernando Coutinho (D.), marechal – **110:** 6
 Fernando Dias, capitão, 1518 – **12:** 1
 Fernando Eanes, escudeiro, morador em Benavente – **98:** 1
 Fernando de La Torre, capitão-general das Molucas – **20:** 1-1v
 Fernando de Lima (D.), fidalgo, 1537 – **23:** 3v; **77:** 1
 Fernando de Noronha – **76:** 1v
 Fernão Bermudez, capitão de Coulão, 1505-1509 – 72: 3, 4, 5
 Fernão de Cernache – **77:** 1
 Fernão Dias, piloto da nau Rei Grande – **183:** 2v
 Fernão Eanes de Soutomaior, cavaleiro, capitão de Cananor, 1537 – **23:** 2v, 3v
 Fernão Gil, trombeta, Cochim – **120:** 3
 Fernão Gomes, escrivão da feitoria de Malaca, 1540 – **19:** 6v, 11; **25:** 1
 Fernão Lopes, 1504 – **2:** 1
 Fernão Lopes, Goa – **152:** 1v
 Fernão Lopes, piloto na nau Piedade, 1514 – **144:** 2
 Fernão Machado, 1540 – **25:** 7
 Fernão de Magalhães – **13:** 2v
 Fernão Martins de Almada, capitão-mor – **2:** 1; **68:** 1
 Fernão Martins Evangelho, 1525 – **17:** 26; **138:** 1, 1v
 Fernão de Negreiros, escrivão e tabelião público de Malaca, 1530 – **19:** 11, 11v
 Fernão Nunes, Malaca, 1530 – **19:** 2v
 Fernão Peres – **183:** 3
 Fernão Peres, China, 1521 – **132:** 4v; **153:** 1v
 Fernão Peres, nau Esperança – **132:** 2v
 Fernão Peres de Andrade – **146:** 2v
 Fernão Pinto, criado de António de Saldanha, Cochim – **120:** 3
 Fernão Ribeiro – **37:** 4v
 Fernão Rodrigues de Castelo Branco, doutor, 1537-1540 – **23:** 1v; **134:** 2v; **190:** 1
 Fernão de Sequeira (?), Goa – **152:** 1
 Fernão Soares, capitão-mor, 1507 – **168:** 1, 9
 Fernão Soares, quadrilheiro, 1505-1509 – **72:** 6
 Fernão de Sousa – **26:** 2, 6, 6v
 Fernão de Sousa, Moçambique, capitão, 1547-1548 – **27:** 6; **163:** 1

- ferradores – **120**: 3
 ferragens – **157**: 3
 ferramentas – **73**: 2
 Ferrão (António), cf. António Ferrão.
 Ferreira (António), cf. António Ferreira.
 Ferreira (Diogo), cf. Diogo Ferreira.
 Ferreira (Jerónimo), cf. Jerónimo Ferreira.
 Ferreira (Jorge), cf. Jorge Ferreira.
 Ferreira Fogaça (Pero), cf. Pero Ferreira Fogaça.
 ferreiros – **1**: 2; **13**: 5; **25**: 8; **47**: 3; **73**: 2, 2v
 ferro – **13**: 1v; **17**: 4v; **25**: 6v; **37**: 3v; **54**: 4v; **55**: 2; **95**: 2; **73**: 2; **153**: 2, 2v; **158**: 1, 2-4v; **179**: 1
 ferros – **1**: 2; **26**: 1v, 6; **54**: 2v, 3v, 4, 5; **122**: 3; **163**: 1; cf. adobas; cadeia; elos; tronco.
 ferros do leme – **13**: 3; cf. naus.
 ferrugem – **70**: 4
 festas – **113**: 1; **115**: 1; **159**: 3v
 festas gentílicas – **159**: 1v; cf. religião.
 festas religiosas – **15**: 1; **51**: 2; **107**: 1v; **156**: 3; **164**: 1v; cf. religião.
 Fez – **96**: 1, 1v; **117**: 1v
 Fez, xerife – **96**: 1, 1v
 fiadores – **88**: 4; cf. dívidas; empréstimos; penhores.
 Fialho (Simão do Rego), cf. Simão do Rego Fialho.
 fianças – **98**: 1; **149**: 3
 Fidalgo (João), cf. João Fidalgo.
 Fidalgo (Manuel), cf. Manuel Fidalgo.
 fidalgos – **13**: 3v; **17**: 1; **22**: 1v, 2v; **23**: 1v, 3v; **24**: 1v; **27**: 2v, 5v, 6; **30**: 1; **32**: 4, 5, 6v; **38**: 2; **39**: 11; **46**: 2; **50**: 1; **54**: 1v; **56**: 1v, 2; **70**: 2, 8; **72**: 4; **73**: 1v; **76**: 3; **78**: 1; **93**: 2; **99**: 1v; **106**: 2; **111**: 1; **116**: 1; **120**: 1; **126**: 1; **140**: 1; **147**: 1; **154**: 1; **165**: 1v
 fidalgos da Casa Real – **6**: 1; **9**: 1; **38**: 2v; **59**: 1v; **81**: 1; **111**: 1; **178**: 1
 Fiéis de Deus, nau – **54**: 1
 figos – **134**: 1
 Figueira (Afonso), cf. Afonso Figueira.
 Figueira (Francisco de), cf. Francisco de Figueira.
 Figueiredo (Pero de), cf. Pero de Figueiredo.
 Filipe de Castro, 1507 – **168**: 9
 Filipe de Moura, capitão de Pernambuco – **58**: 1v
 filósofos – **93**: 4
 fio de cairo – **17**: 4v; cf. naus.
 fio de linho – **17**: 4v; cf. naus.
 fisco, juízes – **171**: 1
 físicos – **13**: 4v; **32**: 2; **110**: 4v, 5; **156**: 4; **173**: 1; cf. cirurgiães; doentes.
 Flandres – **13**: 6v; **158**: 5
 flechas – **47**: 2; cf. armas; frecheiros.
 flechas com erva – **162**: 3v
 florentinos – **13**: 2v
 flores – **62**: 1
 florim – **57**: 2
 Fogaça (Pero Ferreira), cf. Pero Ferreira Fogaça.
 fogo – **17**: 6; **27**: 3v; **32**: 5; **47**: 1v; **54**: 2, 3v; **57**: 1; **73**: 3v; **120**: 1v; **185**: 3v
 foguêu, bolo – **134**: 1v; cf. bolos.
 foles – **47**: 3; **73**: 2
 fome – **27**: 5; **64**: 1v; **70**: 1v, 5v, 7, 8v
 Fonseca (António da), cf. António da Fonseca.
 Fonseca (Diogo da), cf. Diogo da Fonseca.
 Fonseca (Francisco da), cf. Francisco da Fonseca.
 Fonseca (João da), cf. João da Fonseca.
 Fonseca (Pero da), cf. Pero da Fonseca.
 Fonseca (Vicente da), cf. Vicente da Fonseca.
 Foqua (Mulei), cf. Mulei Foqua.
 forais – **132**: 4; **159**: 4, 9v
 forca – **22**: 2; **26**: 2v; **70**: 3, 3v, 7v; cf. degolados; picota.
 Forçat (Bibi), cf. Bibi Forçat.
 fornos – **73**: 2; **78**: 2; cf. fundição.
 foros – **134**: 2v; **159**: 2v
 forros – **39**: 13; **54**: 4v; **100**: 1v; **142**: 2v
 fortalezas, fortes – **1**: 5v; **13**: 1, 3, 5; **17**: 1, 2v; **21**: 1; **22**: 2v, 3, **22**: 5; **23**: 1v-2v; **24**: 1, 1v; **25**: 1-2, 3, 4v, 5, 6-8, 9; **26**: 1-4v, 5v-7; **27**: 5v; **28**: 1; **30**: 1; **31**: 1; **36**: 1v; **37**: 1v, 2; **38**: 1v, 3; **39**: 13; **46**: 1, 1v; **47**: 1, 1v, 3v, 4v; **54**: 1-5v; **55**: 1; **58**: 1v; **60**: 1; **63**: 1v; **66**: 1, 1v; **67**: 1v; **68**: 1; **69**: 1; **70**: 1, 2-3, 4-5, 8; **72**: 3v, 7v; **73**: 1-3v; **75**: 5v; **76**: 1, 2, 2v; **77**: 1, 2; **78**: 2v; **83**: 1; **85**: 1; **91**: 1, 1v; **95**: 2; **96**: 1; **99**: 1v, 2; **110**: 2, 4-5, 6; **111**: 1; **113**: 1, 1v; **121**: 1; **122**: 1, 3v; **123**: 1, 2; **124**: 1; **127**: 1v; **128**: 1; **129**: 1-2; **132**: 1, 1v, 2v; **136**: 1; **137**: 1; **139**: 1; **140**: 1v; **142**: 1, 2, 2v; **143**: 1-2; **144**: 1; **151**: 2v; **153**: 1, 2v; **155**: 1; **156**: 1, 2v, 3v-4v; **157**: 1, 1v, 3-4v; **157**: 6; **158**: 1-3; **159**: 3-4v, 6; **162**: 2, 3; **163**: 1v, 2v, 3; **165**: 1v; **168**: 4v, 6v; **170**: 1, 2; **172**: 1, 1v; **173**: 3v; **174**: 2, 2v; **180**: 1, 1v, 2v, 3; **181**: 1; **185**: 1; cf. balurtes; castelos; cubelos.
 frades – **38**: 2v; **48**: 1v; **49**: 1v; **51**: 1v; **55**: 1v; **144**: 1v; **152**: 1; **164**: 3v, 4; cf. religião.
 framês, lança – **25**: 2; cf. armas.
 França – **12**: 3; **13**: 1, 2, 2v; **26**: 2v; **32**: 1; **60**: 1; **67**: 1v
 França, reis – **32**: 1; **67**: 1v
 Francisco (António), cf. António Francisco.
 Francisco (Mestre), cf. Mestre Francisco.
 Francisco, moço capelão da igreja de Cochim – **120**: 2v

- Francisco Afonso, mestre de navio – **183**: 1
Francisco de Albuquerque, 1507 – **76**: 2v, **148**: 1, **168**: 2v
Francisco de Albuquerque, judeu, 1512 – **142**: 2
Francisco de Almeida (D.), capitão-mor, governador e vice-rei – **1**: 5v; **22**: 1, 2; **38**: 2; **46**: 2, 2v; **47**: 1-5; **72**: 1-9v; **76**: 2v-3v; **89**: 1, 1v; **102**: 1; **158**: 1; **168**: 1-10
Francisco Álvares, padre, companheiro de Duarte Galvão, 1517 – **11**: 3
Francisco de Anhaia, 1518 – **13**: 1v
Francisco de Azevedo, capitão de nau – **26**: 5
Francisco Barreto, 1548 – **27**: 1
Francisco Barreto, governador – **93**: 1-6
Francisco Bocarro, 1540 – **25**: 8
Francisco de Castro (D.), Banda, 1540 – **25**: 2
Francisco Coelho, padre malabar, c. 1545 – **159**: 5v
Francisco Corvinel, feitor em Goa, 1510 – **182**: 1-2
Francisco Coutinho (D.), conde do Redondo – **64**: 1v
Francisco Coutinho, Angediva, 1506 – **47**: 2v
Francisco Eanes, escudeiro, morador em Benavente – **98**: 1
Francisco Eanes, mestre dos ferreiros de Cochim – **73**: 2
Francisco Fernandes, 1524 – **149**: 1v
Francisco Fernandes, capitão gentio de Goa – **35**: 1v
Francisco de Figueira, Cochim – **120**: 3
Francisco da Fonseca, escrivão de Angediva, 1506 – **47**: 2v
Francisco de Frias (D.) – **170**: 2
Francisco da Hora, Cochim – **120**: 2v
Francisco Lobato – **37**: 5
Francisco Lobo – **37**: 5
Francisco Lopes – **151**: 2
Francisco Lopes Girão, Azamor, 1514 – **184**: 1
Francisco de Madureira, Malaca, 1519 – **14**: 1, 1v
Francisco da Maia, Goa, 1524 – **149**: 3
Francisco Manhoz – **159**: 2
Francisco Mansilhas, padre – **159**: 5v
Francisco Mascarenhas (D.), conde de Santa Cruz – **60**: 1v; vice-rei – **58**: 1
Francisco Mendes, moço dos clérigos, Cochim – **120**: 2v, 3, 4
Francisco de Mendonça, 1525 – **17**: 26; **64**: 1; **147**: 1
Francisco de Mendonça, 1586 – **171**: 1v
Francisco de Monsanto (D.) – **72**: 3v
Francisco Mendes, moço dos clérigos, Cochim – **120**: 2v, 3, 4
Francisco Nogueira, Calecute – **123**: 1
Francisco Pais, casado, Goa, 1581-1582 – **174**: 2
Francisco de Paiva, embaixador, Sofala, 1518 – **13**: 8
Francisco Palha de Santarém, 1540 – **25**: 8, 8v
Francisco Pantoja, 1514 – **144**: 1v
Francisco Pereira (?), 1522 – **64**: 2
Francisco Pereira, 1514 – **144**: 1v
Francisco Pereira, capitão – **45**: 1
Francisco Pereira, Cochim, 1506 – **47**: 3
Francisco Pereira, fidalgo da casa real – **9**: 1, 2, 3, 3v
Francisco Pereira, filho de Gonçalo Pereira, capitão de navio, alcaide de Cananor – **113**: 1, 1v; **115**: 1, 1v
Francisco Pereira de Berredo, capitão da nau São Lourenço – **63**: 1-2
Francisco Pessoa (?), 1522 – **64**: 2
Francisco Pires, escrivão do junco S. Lourenço – **19**: 10
Francisco de Portugal, conde de Vimioso – **64**: 1v, 2; **121**: 1; **155**: 1
Francisco de Potencia (João), cf. João Francisco de Potencia.
Francisco Ramalho – **37**: 5
Francisco Rebatino (Frei), intérprete – **49**: 1
Francisco Ribeiro, feitor de Sofala, d. 1547 – **163**: 1-2v
Francisco Rodrigues, criado, escrivão, 1505-1509 – **72**: 6
Francisco de Sá, 1525 – **17**: 26
Francisco de Sá, 1540 – **25**: 12
Francisco Serrão, 1586 – **171**: 1, 1v
Francisco da Silva Meneses, 1586 – **171**: 1
Francisco de Sousa – **63**: 2
Francisco Toscano, chanceler, desembargador, juiz, 1545 – **26**: 1v, 2, 4v; **146**: 3
Francisco Toscano, feitor em Cuama – **163**: 1
Francisco de Vasconcelos, Coulão – **155**: 1
Francisco Viegas, Mascate – **60**: 1v
frecheiros – **22**: 1v; cf. flechas.
freios – **157**: 3; cf. cavalos.
freiras – **116**: 1, 1v; **126**: 1; cf. religião.
Freire (Bernardim), cf. Bernardim Freire.
Freitas (Álvaro de), cf. Álvaro de Freitas.
Freitas (António de), cf. António de Freitas.
Freitas (Diogo de), cf. Diogo de Freitas.
Freitas (Gonçalo de), cf. Gonçalo de Freitas.
Freitas (Jordão de), cf. Jordão de Freitas.
fretes – **70**: 6; **100**: 1v; **131**: 1v
Frias (Francisco de), cf. Francisco de Frias.
Frias (Manuel de), cf. Manuel de Frias.
frios – **64**: 2
Froim (Pascal), cf. Pascal Froim.
Frol de la Mar, nau – **155**: 1

Frol da Rosa, nau – **183**: 2
 frolim – **57**: 2
 frontais – **120**: 1v; **120**: 1v
 fruta – **188**: 1
 fruta seca – **39**: 1v
 Frutuoso Barbosa, Pernambuco – **58**: 1v
 Frutuoso Varela, criado – **163**: 3
 fundição – **158**: 3v; cf. fornos.
 fundidores – **73**: 1, 2
 Furtado (André), cf. André Furtado.
 fustalhas – **17**: 2v, 3v; **22**: 2, 3; **157**: 1v, 3v, 4;
 cf. embarcações.
 fustas – **16**: 3; **20**: 1v; **25**: 8v, 11v, 12; **42**: 2v;
47: 4v; **54**: 5; **94**: 1; **107**: 1v; **122**: 3; **140**:
 1; **149**: 2v; **173**: 2; cf. embarcações.

G

Gabriel da Costa, Molucas, 1531 – **54**: 4
 gado – **25**: 8v; cf. abegoarias; bois; terrão;
 touros.
 Gaete (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 Gago (Simão), cf. Simão Gago.
 Gajas Kamâl (Emir), cf. Emir Gajas Kamâl.
 Gálatas, epístola aos – **93**: 2; cf. Bíblia.
 Galazam (?), cidade meda – 55: 2
 Galego (João Fernandes, o), cf. João Fernan-
 des, o Galego.
 galeões – **27**: 1v, 3v; **38**: 3; **70**: 5; **73**: 2v; **75**:
 4; **129**: 2; **138**: 1; **140**: 1; **173**: 1v, 2;
 cf. embarcações.
 galeotes – **12**: 1; cf. remeiros.
 galés – **11**: 3; **12**: 1; **22**: 1v-2v; **27**: 5v; **44**: 1, 1v;
45: 1; **47**: 2, 3; **60**: 1; **65**: 1; **67**: 2; **68**: 2; **70**:
 5, 6, 8v; **94**: 1; **95**: 2v; **136**: 1; **142**: 2v; **147**:
 1; **153**: 2v; **157**: 3v; **158**: 3v; **173**: 1v, 2;
183: 2, 2v; **185**: 1v, 2; cf. embarcações.
 galéus – **22**: 2-2v; cf. embarcações.
 galgos – **62**: 1
 galinhas – **13**: 4; **76**: 1v; **188**: 1v
 galiotas – **37**: 3; **45**: 1; **70**: 5; **72**: 3; **149**: 1;
173: 1v, 2; cf. embarcações.
 Galvão (António), cf. António Galvão.
 Galvão (Duarte), cf. Duarte Galvão.
 Galvão Viegas, cidadão de Goa – **70**: 5v, 7
 Gama (Estêvão da), cf. Estêvão da Gama.
 Gama (Gaspar da), cf. Gaspar da Gama.
 Gama (João da), cf. João da Gama.
 Gama (Paulo da), cf. Paulo da Gama.
 Gama (Vasco da), cf. Vasco da Gama.
 Gamboa (António Rodrigues), cf. António
 Rodrigues Gamboa.
 Garabia (Marrocos) – **88**: 1, 2
 Garcês (António), cf. António Garcês.
 Garcês (Jorge), cf. Jorge Garcês.

Garcia (D.), arel de Cochim – **120**: 2
 Garcia Chainho, feitor, Cochim – **21**: 1v, 2v;
111: 1v
 Garcia Henriques (D.), Molucas – **95**: 2v
 Garcia de La Torre – **20**: 1
 Garcia de Noronha (D.), sobrinho de Afonso
 de Albuquerque, 1510 – **10**: 1; **24**: 1-1v;
56: 1; **69**: 1, 1v; **104**: 1; **123**: 1v; **164**: 1
 Garcia de Sá, capitão, 1518-45 – **12**: 1v; **23**: 1v,
 3v; **26**: 1v, 2, 4v, 6; **37**: 4
 Garcia de Sousa, capitão da nau Santa Clara –
183: 3
 Garcyaluyl (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 Gaspar (D.), arcebispo de Goa, 1581-1582 –
174: 2v
 Gaspar, padre malabar, c. 1545 – **159**: 5v
 Gaspar Cardoso, Goa – **152**: 1v
 Gaspar do Casal – **127**: 1-2
 Gaspar Costa, criado de Pero Lopes de Sam-
 paio – **37**: 4v
 Gaspar Fernandes, criado de Simão da Mota,
 Congo – **106**: 3
 Gaspar da Gama – **76**: 1-3v; cf. Gaspar da
 Índia.
 Gaspar Gonçalves, feitor, Moçambique, c.
 1540 – **163**: 1
 Gaspar Henriques, escrivão da feitoria de
 Malaca – **19**: 6v, 11
 Gaspar da Índia – **46**: 1-2v; **122**: 1; cf. Gaspar
 da Gama.
 Gaspar Mendes, padre, Congo – **106**: 3v
 Gaspar de Paiva, 1514 – **1**: 1, 8v; **5**: 1-2; **144**:
 1v
 Gaspar Pereira – **4**: 1v; **46**: 2; **67**: 2; **76**: 3; **123**:
 2
 Gaspar Pereira, Cochim – **69**: 2
 Gaspar Pereira, língua, escrivão e secretário
 da armada – **72**: 2, 4v-7
 Gaspar Pereira, padre, Congo – **106**: 3v
 Gaspar Pires, 1530 – **9**: 8
 Gaspar Preto, cidadão de Goa – **70**: 7
 Gaspar Rodrigues, Goa, 1524 – **149**: 1v
 Gaspar Vasques (D.) – **26**: 5v
 Gaspar Veloso, escrivão da feitoria de Moçam-
 bique, 1512 – **143**: 2v; **144**: 2v; **162**: 1-3v
 gatos – **32**: 2
 Gaugau, jogo – **159**: 9v
 gáveas – **1**: 7v; cf. naus.
 gaviões – **62**: 1
 gazelas – **117**: 2
 Gazula (Norte de África) – **117**: 1v
 Gemeão (?), rei dos Gorgis (?) – **60**: 1v
 gengibre – **13**: 2v; **57**: 1v; **63**: 1; **68**: 2; **70**: 6v;
75: 1v, 2, 5, 7v; **122**: 1v; **123**: 1v; **134**: 1;
143: 3; **151**: 2v; **156**: 1v; **157**: 4v, 6, 6v
 gengibre baladim – **157**: 4v

- genoveses – **185**: 4
gentios – **37**: 2, 2v; **48**: 1; **51**: 2; **76**: 1v; **100**: 1v; **106**: 2, 3; **134**: 1, 2; **142**: 1v; **148**: 1; **156**: 3; **157**: 5, 5v; **159**: 1, 1v, 3-4v, 7v, 8; **164**: 2, 2v, 4; **172**: 1, 1v; **174**: 2v
gergelim – **57**: 2
Gil (Álvaro), cf. Álvaro Gil.
Gil (Fernão), cf. Fernão Gil.
Gil (Manuel), cf. Manuel Gil.
Gil (Vicente), cf. Vicente Gil.
Gil Barbosa (Gonçalo), cf. Gonçalo Gil Barbosa.
gila – **62**: 1
Giliam, conde – **1**: 4
Gilom (Koja Azedem), cf. Koja Azedem Gilom.
Gim (Kamâl), cf. Kamâl Gim.
ginetes, capitães – **64**: 1v
Girão (Francisco), cf. Francisco Lopes Girão.
gizacis (?), reis – **85**: 1
Goa – **1**: 2v, 5v, 6, 8; **11**: 1v; **12**: 1, 1v; **17**: 3v; **23**: 3v; **24**: 1; **26**: 1v, 3, 7; **27**: 6v; **30**: 1; **36**: 1, 1v; **37**: 1v, 3, 5; **42**: 1v; **43**: 1; **45**: 1; **56**: 1, 1v; **63**: 1v; **67**: 1, 1v; **70**: 1-8v; **74**: 1; **93**: 5; **95**: 2, 2v; **105**: 1; **131**: 1v; **132**: 1; **137**: 1; **142**: 1; **149**: 1; **159**: 7v, 8v, 9v, 10v; **187**: 1
Goa-a-Velha – **134**: 2v; **157**: 2
Goa, açougue – **134**: 2
Goa, adail – **144**: 2v
Goa, alcaides-mores – **157**: 3v
Goa, alfândega – **171**: 1; **172**: 1
Goa, almotaçaria – **187**: 1
Goa, arcebispos – **174**: 2v
Goa, armazém de armas – **159**: 11
Goa, armazém grande – **70**: 3
Goa, armazém dos mantimentos – **70**: 3, 3v
Goa, armazéns – **70**: 3v, 4, 5
Goa, barra – **70**: 2v, 3, 5v; **172**: 1; **173**: 2v
Goa, bispos – **34**: 1; **51**: 1; **159**: 1v, 3v
Goa, brâmanes – **134**: 1-2v; **159**: 1v, 2
Goa, cais – **70**: 4
Goa, calafates – **70**: 5, 5v
Goa, câmara – **129**: 1; **187**: 1
Goa, canal – **70**: 2v
Goa, capelas – **152**: 1
Goa, capitães – **23**: 1v; **35**: 1; **51**: 1; **136**: 1; **157**: 3v
Goa, capitães gentios – **35**: 1, 2
Goa, casados – **37**: 4v; **70**: 7; **157**: 3v; **173**: 2; **174**: 2
Goa, casas – **35**: 2v
Goa, castelo – **35**: 1v, 2
Goa, cavaleiros – **70**: 7, 7v; **105**: 1
Goa, cerco – **164**: 1
Goa, cidade – **28**: 1; **35**: 1
Goa, Colégio de São Paulo – **159**: 1, 6v, 8v
Goa, colégios – **159**: 6v, 8
Goa, contadores – **41**: 2; **149**: 1; **174**: 2
Goa, contos – **41**: 1
Goa, cordoeiros – **107**: 1v
Goa, cristãos – **35**: 2; **134**: 1, 2
Goa, curas – **70**: 7
Goa, escritvães – **157**: 3v
Goa, escritvães das presas – **149**: 1v
Goa, escritvães da quadrilharia – **149**: 1v
Goa, escrivainhas da feitoria – **15**: 6
Goa, feitores – **9**: 3; **15**: 6; **35**: 1; **51**: 1-2; **149**: 1, 1v, 2v; **157**: 2v, 3v; **182**: 1
Goa, fortaleza – **38**: 1v; **157**: 1, 1v, 3-4v; **172**: 1
Goa, frades – **48**: 1v
Goa, gentios – **159**: 3-4v
Goa, guardas – **35**: 2v
Goa, homens de cavalo – **157**: 3
Goa, igrejas – **51**: 2; **152**: 1
Goa, ilha – **35**: 1; **51**: 2; **134**: 1-3; **152**: 1; **157**: 1v, 4; **159**: 1-2
Goa, juizes – **171**: 1
Goa, meirinhos – **35**: 2v; **37**: 4v
Goa, mercadores – **37**: 4; **70**: 8
Goa, mesteres – **51**: 1-2; **166**: 1, 1v
Goa, mestres – **70**: 5v
Goa, mestres dos órfãos – **51**: 1v, 2
Goa, moradores – **70**: 3v; **134**: 2v; **149**: 2; **152**: 1-1v
Goa, mosteiros – **51**: 1v; **126**: 1 (?)
Goa, mulheres – **157**: 3v
Goa, muros – **70**: 4
Goa, nafores – **35**: 1, 2
Goa, oficiais – **70**: 5v; **157**: 3v; **187**: 1
Goa, órfãos – **51**: 1v
Goa, ouvidores – **51**: 1; **149**: 3
Goa, paço novo – **182**: 1
Goa, paço velho – **182**: 1
Goa, paços – **35**: 1; **134**: 2
Goa, piães – **35**: 1, 2v
Goa, pobres – **159**: 2v-3v
Goa, portas – **70**: 4
Goa, porto – **67**: 1; **157**: 2, 4; **172**: 1
Goa, praça – **134**: 1, 1v
Goa, procuradores – **51**: 1-2
Goa, reis – **159**: 2
Goa, Relação – **41**: 1
Goa, rendas – **134**: 1-3
Goa, ribeira – **70**: 4; **172**: 1
Goa, rio – **70**: 3, 4, 5, 5v, 8v
Goa, ruas – **70**: 7v
Goa, Sabaio – **157**: 1, 2v
Goa, sacerdotes – **164**: 1
Goa, Sé – **70**: 7
Goa, senhores – **68**: 1v, 2; **89**: 1; **134**: 2v; **157**: 1, 2v
Goa, tronco – **35**: 2v

- Goa, vale de Vanguanim – **51**: 2
 Goa, vereadores – **166**: 1v; **187**: 1
 Goa, vigários – **51**: 1, 2
 Goadar Nodon (Koja), cf. Koja Goadar Nodon.
 Gocam (Pérsia), rio – **55**: 2
 Godia (?), nau – 57: 1
 Godinho (Cristóvão), cf. Cristóvão Godinho.
 Godinho (Duarte), cf. Duarte Godinho.
 Goga, mouros – **47**: 3
 Góis (Damião de), cf. Damião de Góis.
 Góis (Lourenço de), cf. Lourenço de Góis.
 Góis (Pedro de), cf. Pedro de Góis.
 golfão – **76**: 1
 Gomes (Antão), cf. Antão Gomes.
 Gomes (Fernão), cf. Fernão Gomes.
 Gomes (Jorge), cf. Jorge Gomes.
 Gomes (Luís), cf. Luís Gomes.
 Gomes (Martim), cf. Martim Gomes.
 Gomes (Pero), cf. Pero Gomes.
 Gomes (Rui), cf. Rui Gomes.
 Gomes de Abreu (João), cf. João Gomes de Abreu.
 Gomes de Abreu (Vasco), cf. Vasco Gomes de Abreu.
 Gomes de Azevedo (Rui), cf. Rui Gomes de Azevedo.
 Gomes da Grã (Rui), cf. Rui Gomes da Grã.
 Gomes Martins, piloto – **183**: 3
 Gomes Sacha (?), Goa – **152**: 1v
 Gomes Teixeira (Pero), cf. Pero Gomes Teixeira.
 Gonçalves (Mestre), cf. Mestre Gonçalves.
 Gonçalves Afonso, 1524 – **149**: 2
 Gonçalves Afonso, mestre do navio São João – **183**: 1v
 Gonçalves Afonso, morador em Pangim, 1524 – **149**: 2
 Gonçalves Álvares, piloto-mor – **10**: 1
 Gonçalves Arrais, ouvidor do porto de Pinda – **106**: 3
 Gonçalves de Beja, Ormuz – **129**: 1v
 Gonçalves Coutinho, capitão de Goa, 1537 – **23**: 1v
 Gonçalves Fernandes – **67**: 1v
 Gonçalves Fernandes, provedor do Hospital de Santa Cruz de Cochim e provedor dos resíduos, 1506 – **47**: 3v
 Gonçalves de Freitas, irmão de Jordão de Freitas – **26**: 4
 Gonçalves Gil Barbosa, feitor de Cananor, 1505-1509 – **72**: 8; **76**: 2
 Gonçalves Mendes, Cananor – **123**: 2
 Gonçalves Mendes, feitor de Calecute, 1510 – **123**: 1; **182**: 1-2
 Gonçalves de Paiva – **47**: 3v 1506
 Gonçalves Pereira, capitão de Molucas, 1531 – **54**: 1-3v, 4v; **113**: 1
 Gonçalves Pereira, o do olho – **115**: 1
 Gonçalves Rodrigues, Congo – **32**: 3v
 Gonçalves (Aires), cf. Aires Gonçalves.
 Gonçalves (Antão), cf. Antão Gonçalves.
 Gonçalves (António), cf. António Gonçalves.
 Gonçalves (Gaspar), cf. Gaspar Gonçalves.
 Gonçalves (Jerónimo), cf. Jerónimo Gonçalves.
 Gonçalves (Pedro), cf. Pedro Gonçalves.
 Gonçalves (Pero), cf. Pero Gonçalves.
 Gonçalves (Rui), cf. Rui Gonçalves.
 Gonçalves (Sebastião), cf. Sebastião Gonçalves.
 Gonçalves (Simão), cf. Simão Gonçalves.
 Gonçalves de Caminha (Rui), cf. Rui Gonçalves de Caminha.
 Gopu, brãmane – 159: 2v
 Gorca Naique, capitão gentio de Goa – **35**: 1v
 Gorgegres (?) – **55**: 2v
 Gorgis (?), reis – **60**: 1v
 Gotbodadim (Sidi), cf. Sidi Gotbodadim.
 Gotos (?), povo – **55**: 2
 Gouveia (James de), cf. James de Gouveia.
 Gouveia (Manuel de), cf. Manuel de Gouveia.
 Gouveia (Pedro Álvares de), cf. Pedro Álvares de Gouveia.
 governadores – **17**: 1, 7, 7v, 9-10, 11, 13, 15, 17, 19, 20, 22, 24, 26; **22**: 1, 2v, 4v; **23**: 1v; **25**: 2v, 3v, 4, 5, 6, 10v; **26**: 1-2, 3, 4, 5, 6-7; **27**: 5v; **34**: 2, 2v; **37**: 4; **38**: 2; **40**: 1; **45**: 1; **51**: 1, 1v; **55**: 2; **61**: 1; **65**: 1; **68**: 2; **70**: 2, 3v-5, 7-8v; **78**: 1, 2v; **87**: 1; **88**: 1; **90**: 1; **93**: 1-6; **94**: 1; **100**: 1, 1v; **107**: 1; **111**: 1; **124**: 1, 1v; **128**: 1; **129**: 1; **132**: 1-6; **138**: 1; **140**: 1; **147**: 1, **148**: 1; **149**: 1, 3; **151**: 1v; **152**: 1; **154**: 1; **156**: 3-4v; **159**: 1v-3v, 5, 5v, 6v-8, 9v, 10, 11; **163**: 2, 2v; **164**: 1; **165**: 1, 1v; **174**: 1; **180**: 3v; **187**: 1
 Grã (Rui Gomes da), cf. Rui Gomes da Grã.
 grã, panos – **25**: 11; **134**: 1v; **156**: 5
 Grandio (António), cf. António Grandio.
 Grão Afonso Sota, comitre – **183**: 2v
 Grão-Turco – **25**: 10, 11v; **85**: 1, 1v; **136**: 1; cf. turcos.
 grãos – **182**: 2
 grego, baptismo – **55**: 1v; cf. religião.
 grego, ritual – **164**: 4; cf. religião.
 gregos, cristãos – **93**: 3v
 groiles (?) – **156**: 2
 grumetes – **37**: 3v; **129**: 2v
 Guadalajara, castelhano, alcaide-mor de Cananor – **72**: 2v-3, 4-6
 guardas – **174**: 1

guardas-mores – **39**: 16; **64**: 1v; **77**: 2; **127**: 1v
 guardiães – **129**: 1
 guaritas – **25**: 7; cf. baluartes.
 guazil, cf. alguazil.
 Gudumel, senhor de Bezeguiche – 18: 1-1v
 Guerres (Simão), cf. Simão Guerres.
 guiães, estandarte – **32**: 4; cf. bandeiras.
 Guiné – **26**: 2v
 Guiné, povos – **162**: 3v
 Guiomar, mulher malabar – **120**: 2v
 Guiomar Pais, Cochim – **120**: 2v
 Gurostom (?) (Ormuz) – **39**: 4
 gusano – **157**: 4
 Guterres (João), cf. João Guterres.
 Guterres de Monroy (D.), capitão de Goa –
136: 1
 Guufam (?) (Norte de África) – **117**: 1
 guzerate, idioma – **142**: 1; cf. idiomas.
 guzerates – **12**: 1v; **24**: 1v; **39**: 1v; **75**: 1v, 2, 7v;
125: 1; **142**: 1v; **157**: 2

H

hábitos religiosos – **55**: 2v; **61**: 1; cf. religião.
 Hadalam (?) (Adem) – **36**: 1v
 Hadim (Koja), cf. Koja Hadim.
 Haha (Marrocos) – **117**: 1v
 Hailam (Pérsia) – **55**: 2
 Harçira (?) (Marrocos) – **96**: 1
 Hassan (Emir), cf. Emir Hassan.
 Hassan (Koja Mahmmud), cf. Koja Mahm-
 mud Hassan.
 Hassan Bequi, irmão de Yas Paxá – **85**: 1
 hastis, cabo de lança – **17**: 4v
 Hea (Marrocos) – **88**: 2
 Hebreus, epístola aos – **159**: 9; **93**: 2, 2v; cf.
 Bíblia.
 Heitor Aranha, capitão do galeão São Dinis –
27: 1v-3, 4, 4v, 6
 Heitor de Melo – **26**: 6
 Heitor Nunes Perdigão, 1514 – **6**: 1v
 Heitor da Silveira, 1525-33 – **17**: 26; **22**: 3
 Helena, rainha, 1520 – **38**: 2
 Henrique (D.), infante, cardeal, arcebispo de
 Évora, rei de Portugal – **106**: 1v-2v; **132**:
 6; **174**: 2v
 Henrique [...], Goa – **152**: 1v
 Henrique de Eça (D.), Cochim – **111**: 1v
 Henrique de Macedo, 1525 – **17**: 26
 Henrique Manibamba, filho do rei do Congo –
32: 4v, 7
 Henrique Mendes – **151**: 2
 Henrique de Meneses (D.), capitão-mor e
 governador, 1525 – **16**: 2v; **17**: 1, 7, 7v,

9-10, 11, 13, 15, 17, 19, 20, 22, 24, 26; **21**:
 1; **64**: 1; **68**: 1, 2, 2v
 Henrique Nunes, 1514 – **144**: 2v
 Henrique Pereira – **37**: 5
 Henrique de Sá, Cochim – **111**: 1v
 Henriques (Garcia), cf. Garcia Henriques.
 Henriques (Gaspar), cf. Gaspar Henriques.
 herdeiros – **32**: 4v; **32**: 9; **34**: 2, 2v; **57**: 1v; **64**:
 1v; **69**: 1; **106**: 2v, 3; **129**: 2v; **159**: 2v, 3,
159: 6v; **164**: 2v; cf. testamentos.
 Holanda – **190**: 1
 Hombarquá (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 Homem (João), cf. João Homem.
 Homem (Manuel), cf. Manuel Homem.
 Homem (Pedro), cf. Pedro Homem.
 homens de armas – **13**: 1; **19**: 4; **37**: 3v; **50**: 1;
72: 3v; **122**: 1; **143**: 2v; **168**: 3
 homens de cavalo – **157**: 3
 homens de serviço do mar – **177**: 1, 1v
 homicídios – **70**: 7; **113**: 1; **115**: 1
 homiziados – **13**: 8v
 Hoqueyr (?) – **122**: 3
 Hora (Francisco da), cf. Francisco da Hora.
 Horta (António da), cf. António da Horta.
 hortas – **39**: 10; **100**: 1, 1v
 hortelãos – **39**: 10; **134**: 1, 1v
 hospitais – **13**: 4; **25**: 8v; **27**: 6; **144**: 1v;
 cf. doentes; religião.
 Hospital de Santa Cruz de Cochim – **47**: 3v
 hóstias – **26**: 5; cf. religião.
 Hussein, escravo do rei de Ormuz – 39: 9
 Hussein (Ali bin), cf. Ali bin Hussein.
 Hussein (Emir Xá), cf. Emir Xá Hussein.
 Hussein (Entro), cf. Entro Hussein.
 Hussein (Kamâl Pur), cf. Kamâl Pur Hussein.
 Hussein (Koja), cf. Koja Hussein.
 Hussein (Raja), cf. Raja Hussein.
 Hussein (Xá), cf. Xá Hussein.
 Huufam (Norte de África) – **117**: 1

I

Ibrahim (Koja), cf. Koja Ibrahim.
 Ibrahim, mouro de Moçambique, 1514 – **144**:
 2v
 Ibrahim Mandagall, Ormuz – **66**: 1v
 Ida-Ayyço (?) (Marrocos) – **117**: 1
 Ida-Balell (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 Ida-Comçuçuz (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 Ida-Zell (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 idiomas – **13**: 2v; **46**: 2; **124**: 1v; cf. arábico;
 caldeu; guzerate; latim; línguas; malabar;
 português.
 idolatria – **159**: 9, 9v; cf. religião.
 ídolos – **159**: 1-2v, 4, 8; cf. religião.

igos, búzios, Congo – **106**: 3
 Igreja – **93**: 3v, 5, 5v; **144**: 1, 1v; **164**: 1v, 2;
 cf. religião.
 igrejas – **15**: 1, 5v; **25**: 6v; **32**: 6, 9v; **34**: 1v; **38**:
 1, 1v; **51**: 2; **69**: 2; **73**: 2; **80**: 1; **99**: 1v; **120**:
 1, 1v, 3v, 4; **124**: 1; **132**: 5v; **152**: 1; **159**: 3v,
 4, 7v, 8; **163**: 3; **164**: 1, 1v, 3-4v; cf. religião.
 igrejas gentias – **69**: 1; cf. religião.
 ilhas – **38**: 1; **54**: 1, 4v; **57**: 1v; **63**: 1; **85**: 1;
124: 1; **152**: 1; **153**: 1; **157**: 6, 6v; **163**: 1v;
172: 1, 1v
 iluminuras de ouro – **57**: 1v
 imagens religiosas – **159**: 7v; cf. religião.
 Imperadores – **13**: 2; **26**: 3v, 5, 5v; **32**: 2v; **126**:
 1; **129**: 1-2v
 impressão tipográfica – **34**: 1v; **106**: 1v; **159**:
 8v; cf. livros.
 incenso – **122**: 2v; **168**: 8
 Índia (Gaspar da), cf. Gaspar da Índia.
 Índia, reis – **34**: 2
 indianos – **122**: 2
 índios – **72**: 1, 8v; **112**: 1v
 Indragiri – **25**: 11v
 infantes – **22**: 4v; **25**: 6; **70**: 2v; **78**: 2v; **120**: 4;
132: 6; **154**: 1
 Inferno – **78**: 2v; **93**: 3v; cf. religião.
 ingleses – **164**: 3v
 Inhacouce (?) (Moçambique), reis – **162**: 1
 Inhambre (?) (Sofala), terra – 143: 2
 Inhamunda (Moçambique), vassalo do Mono-
 motapa, senhor cafre de Sofala – **13**: 8, 8v;
143: 2
 Inhaperapara (?) (Moçambique), reis – **162**:
 1v
 inquirições – **23**: 3; **84**: 1, 1v; **110**: 6; **132**: 5
 instrumentos de obrigação – **32**: 5
 interditos – **32**: 9v; **144**: 1, 1v; cf. religião.
 intérpretes – **49**: 1; cf. idiomas; línguas; tra-
 duções.
 inventários – **32**: 9; **51**: 1v
 iquecera, imposto de Ormuz – **39**: 2v
 iravás, casta – **69**: 1
 Ires (Ternate), ilha – **95**: 2v
 Isaac, personagem bíblica – **93**: 1; cf. Bíblia.
 Isaac Benzamero, Safim – **88**: 3v, 4
 Isabel de Azevedo, Cochim – **120**: 3
 Isabel de Pina – **154**: 1
 Isabel de Queirós, filha de Simão de Ataíde –
116: 1, 1v
 isenções – **126**: 1
 Ismail (Xeque), cf. Xeque Ismail.
 Itália, italianos – **60**: 1v; **67**: 1v; **171**: 1

J

Jaber (Sidi), cf. Sidi Jaber.
 jacas – **134**: 1
 Jacob, filho do imperador da Etiópia – **93**: 1
 Jacome, etfope – **11**: 1v
 Jacome Abuna, sacerdote arménio, bispo de
 Cranganor, 1524 – **99**: 1-2; **129**: 1
 Jacome Dias, 1505-1509 – **72**: 3
 Jafanapatão, reis – **34**: 2; **159**: 7
 jágara, açúcar – **134**: 1; **182**: 1; cf. açúcar.
 Jaia (?), reis – **90**: 1
 Jamal, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
 James de Gouveia, padre, Congo – **106**: 3v
 Jan (Bibi), cf. Bibi Jan.
 janelas – **25**: 6v; **54**: 2v, 3; **163**: 3
 jantar – **54**: 1v-2v
 jarras – **156**: 2; **182**: 1v
 Jasques – **85**: 1
 Jasques, emires – **39**: 14
 jaus – **25**: 2v
 Java – **25**: 2, 12; **54**: 4v; **95**: 3
 Java, reis – **103**: 1
 Jeilolo – 54: 5
 Jeilolo, reis – **20**: 1v; **26**: 3
 jejuns – **164**: 1v; cf. religião.
 Jelal (Koja Maladim), cf. Koja Maladim Jelal.
 Jerónimo (D.) – **60**: 1
 Jerónimo de Almeida – **37**: 5
 Jerónimo Ferreira, vereador de Goa – **125**: 1
 Jerónimo Gonçalves – **94**: 1
 Jerónimo Lobato – **37**: 4v
 Jerónimo Luís, condestável, 1525 – **17**: 26
 Jerónimo Luís, filho de Sebastião Luís, conta-
 dor e escrivão da matrícula geral, prove-
 dor e vedor da fazenda dos contos – **165**:
 1, 1v
 Jerónimo Mascarenhas, 1586 – **171**: 1v
 Jerónimo de Matos, licenciado, ouvidor – **19**:
 4, 11v
 Jerónimo Rodrigues, escrivão da feitoria de
 Sofala, 1547 – **163**: 2v
 Jerónimo Sá (?), Goa – **152**: 1
 Jerusalém – **106**: 3v; **164**: 2v
 Jesus Cristo – **93**: 1v-5; **159**: 8v, 9; **164**: 4v;
 cf. Bíblia.
 Joana Caldeira, Cochim – **120**: 1v
 Joana, mãe do apóstolo Pedro – **93**: 3v; cf.
 Bíblia.
 Joane (Muhammad), cf. Muhammad Joane.
 João I (D.), rei de Portugal – **22**: 4v
 João (D.), príncipe de Ceilão – **159**: 6v
 João de Abreu – **1**: 8v
 João Afonso de Azevedo, alcaide de Cananor –
115: 1

- João de Albuquerque (D.), bispo e prelado – **152**: 1
- João de Almeida (D.), 1586 – **171**: 1
- João Álvares, capitão-mor do Congo – **32**: 7v
- João Álvares da Cunha – **4**: 1v; **5**: 1v
- João de Azambuja – **37**: 5
- João Baptista, engenheiro italiano, 1586 – **171**: 1
- João Baptista Brite, italiano – **60**: 1v
- João Brandão Pereira, filho de Isabel de Pina – **154**: 1
- João Brás, padre, Cochim – **120**: 4
- João de Brizianos, 1550 – **65**: 1-1v
- João de Burel, bombardeiro, 1524 – **149**: 2v
- João Carças, língua, 1510 – **182**: 1v
- João Caro (Mestre), cf. Mestre João Caro.
- João de Casaverde, mestre da nau Frol da Rosa – **183**: 2
- João de Castro (D.), governador e vice-rei – **26**: 1v, 2, 3, 4, 6; **70**: 3v, 4v, 5, 7-8v; **151**: 1-2v; **154**: 1; **159**: 1v-3v, 5, 5v, 6v-8, 9v, 10, 11; **163**: 3; **165**: 1v
- João de Chilão, Congo – **106**: 3v
- João da Costa, feitor de Sofala, d. 1525 – **64**: 1-2
- João da Costa, Goa – **152**: 1
- João Eanes, feitor, Bengala – **108**: 1
- João Eanes, mestre da Ribeira, 1525 – **17**: 26
- João Eanes, mestre dos carpinteiros – **56**: 1
- João de Faria – **41**: 1v
- João Fernandes, 1514-1524 – **8**: 1v; **10**: 1v; **149**: 1v, 2
- João Fernandes, capitão de nau – **112**: 1v
- João Fernandes, piloto da nau Santiago – **183**: 1v
- João Fernandes, vigário-geral, 1511? – **164**: 1
- João Fernandes Baticabello, mestre de nau – **135**: 1, 1v
- João Fernandes, o Galego, 1545 – **75**: 4, 4v
- João Fidalgo, cavaleiro – **79**: 1, 1v
- João da Fonseca, 1514 – **8**: 1v
- João da Fonseca, capitão de Cochim – **124**: 1, 1v
- João Francisco de Potencia, núncio – **49**: 1, 1v
- João da Gama (D.), capitão de Malaca – **41**: 1
- João Gomes de Abreu, capitão da nau Godia, 1508 – **57**: 1
- João Guterres – **158**: 3v
- João Homem (?), 1505-1509 – **72**: 4
- João de La Câmara, condestável-mor – **73**: 1v
- João de Lima (D.), capitão-mor de Moçambique – **150**: 1, 1v
- João Lopes de Alvim, 1518 – **12**: 1
- João Lopes de Carvalho, Congo – **106**: 3
- João Luís, condestável da fortaleza de Cochim e mestre da artilharia da Índia – **73**: 1-3v
- João Martins, Cochim – **120**: 3v
- João de Melo, 1525 – **17**: 1v
- João de Melo, Congo – **32**: 3v
- João Mendes Botelho – **42**: 1-2v
- João de Meneses (D.), a. 1525 – **64**: 1v
- João Mexia, padre de Molucas, 1531 – **54**: 4
- João Naraez, Ormuz – **129**: 1v
- João da Nova, 1506-1507 – **47**: 4-5; **72**: 1, 7v, 8; **168**: 5v
- João Nunes, escrivão do despacho e negócio, Cochim – **111**: 1, 1v
- João Pegas, alcaide-mor, 1506 – **47**: 4v; **72**: 2
- João Penalvo, 1524 – **149**: 2
- João Pires, piloto do navio São João – **183**: 1v
- João Raposo, Goa – **152**: 1
- João Rodrigues, 1524 – **149**: 1v
- João Rodrigues, coronel, Azamor, 1514 – **184**: 1, 1v
- João Rodrigues, ferrador, Cochim – **120**: 3
- João Rodrigues de Noronha, Ormuz – **188**: 1v, 2
- João Rodrigues de Sousa, 1540 – **25**: 1
- João Romem (?), 1505-1509 – **72**: 4
- João da Silveira (D.), capitão de Ceilão, 1518 – **11**: 1; **12**: 1v; **36**: 2; **108**: 1; **144**: 1
- João de Sá (D.) – **1**: 8v
- João de Sá Pereira, alcaide-mor e feitor da fortaleza de Moçambique, 1518 – **13**: 3, 5
- João de Segóvia, 1506 – **47**: 4
- João de Sequeira de Abreu, Cochim, 1581-1582 – **174**: 1
- João Serrão, 1515-18 – **164**: 1
- João Serrão, escrivão da feitoria de Calecute, 1506 – **47**: 2, 3, 4v; **123**: 1
- João Soares (Frei), bispo de Coimbra – **34**: 2
- João de Sousa, 1514 – **144**: 2
- João de Sousa, fidalgo da casa real, capitão-mor de armada, 1513 – **6**: 1, 1v
- João Teixeira, mestre-escola, Congo – **32**: 7v
- João Troviro, 1524 – **149**: 2
- João de Varansano (Mice), cf. Mice João de Varansano.
- João Vaz de Almada, alcaide-mor, 1518 – **143**: 1
- João Vaz de Lemos, 1513 – **6**: 1v
- Joar, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9, 9v
- Job, personagem bíblica – **93**: 1; cf. Bíblia.
- jogos – **54**: 2v; **70**: 7v
- jogos de dados – **159**: 9v
- jogos das távolas – **101**: 1
- jóias – **76**: 3; **168**: 2, 8; cf. anéis; braceletes; colares; pedraria; rubis; safiras; topázios.
- Jon (Bibi), cf. Bibi Jon.
- Jordão de Freitas, 1537 – **23**: 2; **26**: 1-7
- Jorge (?), (D.), a. 1518 – **164**: 2
- Jorge (Frei), – **159**: 4v

Jorge Afonso, 1524 – **149: 2**
 Jorge Afonso, ouvidor – **106: 3**
 Jorge de Aguiar – **113: 1; 115: 1**
 Jorge de Aguiar, capitão-mor da Arábia e Pérsia, 1508 – **57: 1-2**
 Jorge de Albuquerque – **132: 3**
 Jorge de Albuquerque, Pernambuco – **58: 1v**
 Jorge Barros (?), Goa – **152: 1v**
 Jorge Bocarro – **39: 14v**
 Jorge Botelho, 1524 – **16: 1; 37: 4v**
 Jorge de Brito, capitão de Malaca – **132: 1-6**
 Jorge Cabral – **120: 1v**
 Jorge Cabral, governador – **65: 1; 187: 1**
 Jorge Cardim, feitor de Diu – **70: 6v**
 Jorge de Castro (D.) – **19: 4v**
 Jorge Correia, Malaca – **132: 3**
 Jorge Dias, capelão da Misericórdia de Cochim – **120: 3, 3v**
 Jorge Dias, escrivão – **10: 1**
 Jorge Ferreira, cativo, moço da câmara, sobrinho de Damião Dias – **105: 1, 1v**
 Jorge Garcês, Moçambique, 1518 – **13: 4**
 Jorge Gomes, Goa – **152: 1v**
 Jorge Lopes, 1531 – **63: 1**
 Jorge da Luz de Almeida, ouvidor – **120: 2v**
 Jorge Manibata (D.) – **32: 7v**
 Jorge de Melo – **113: 1**
 Jorge de Melo Pereira, capitão, 1507 – **168: 9**
 Jorge Mendes, feitor de Sofala, 1524 – **64: 1**
 Jorge de Meneses (D.), capitão de Sofala e Moçambique, 1588 – **30: 1-1v; 163: 1-2v**
 Jorge de Meneses (D.), capitão das Molucas, 1548-1557 – **19: 6, 7v, 8v-9v, 10v; 26: 2v, 5, 6; 28: 1**
 Jorge Pires, piloto – **183: 1**
 Jorge de Queirós, provedor-mor – **41: 1v, 2**
 Jorge Telo (D.), capitão, 1548 – **27: 3v, 4v, 5v, 6**
 Jorge Vasques, escrivão de feitoria de Malaca, 1530 – **19: 5v, 8, 9v**
 jornaleiros – **55: 1, 1v**
 Josef (Acury), cf. Acury Josef.
 Judá – **68: 2; 142: 2v; 146: 2; 173: 2v; 186: 1**
 judeus – **11: 2; 39: 14; 55: 2; 93: 2, 2v; 95: 1v; 122: 1v; 129: 2; 142: 1; 148: 1; 157: 5v; 164: 2, 2v; cf. religião.**
 jugos – **93: 2v**
 juízes – **1: 3; 26: 1v; 70: 7; 116: 1v**
 juízes da alfândega – **167: 1; 171: 1; 174: 3**
 juízes do fisco – **171: 1**
 juízes dos órfãos – **116: 1; cf. órfãos.**
 Juízo, Dia do – **78: 2v; cf. religião.**
 Julfar – **39: 3v, 5, 5v, 14; 77: 2; 91: 1v**
 Julião, conde – **1: 3v**
 Jumeão (?) – **124: 1v**
 juncos – **19: 4, 4v, 6v, 7v, 8, 8v, 9v-10v; 24: 1v; 54: 1v; 95: 3; 120: 1v; 122: 1v; 132: 4v; 134: 2v; 142: 2v; cf. embarcações.**

juramentos – **9: 1; 26: 5; 27: 2v; 32: 8v; 34: 1v; 54: 4; 69: 2; 72: 7; 86: 1v, 2; 111: 1, 1v; 161: 1v; 174: 1v; 183: 1v-2v**
 jurisdição eclesiástica – **126: 1; cf. religião.**
 Jurubaça – **54: 1v**
 justiça – **37: 3; 70: 7, 7v; 72: 9, 9v; 110: 1, 4; 156: 2; 185: 3**
 justiça cível – **39: 15v**
 Jusarte (Martim Afonso de Melo), cf. Martim Afonso de Melo Jusarte.

K

Kamâl (Emir Gajas), cf. Emir Gajas Kamâl.
 Kamâl (Mahmmud Abdullah), cf. Mahmmud Abdullah Kamâl.
 Kamâl (Sidi), cf. Sidi Kamâl.
 Kamâl Cego, escravo do rei de Ormuz – **39: 9**
 Kamâl Gim, capitão gentio de Goa – **35: 2**
 Kamâl Pur Hossein, mouro de Lara – **86: 1v, 2; 161: 1**
 Kamâl Tax (Mulei), cf. Mulei Kamâl Tax.
 Kassim (Koja), cf. Koja Kassim.
 Kassim (Malik), cf. Malik Kassim.
 Khan (Adil), cf. Adil Khan.
 Khan (Pullati), cf. Pullati Khan.
 Koja Abdelaçalon – **39: 11v**
 Koja Abdul Rachman – **39: 11v**
 Koja Abdullah – **39: 12v**
 Koja Abedalcafor – **39: 11v**
 Koja Abedi Rezac – **39: 11**
 Koja Adim, criado do alguazil de Ormuz – **86: 1v-2v**
 Koja Agigela – **39: 11v**
 Koja Ajedim Bobac Xá – **39: 11v**
 Koja Azedem Gilom – **39: 11v**
 Koja Badin – **101: 1**
 Koja Benaçan – **39: 11v**
 Koja Bequi, natural de Ormuz, morador em Calecute – **68: 1v, 2**
 Koja Bobac Xá – **39: 11v**
 Koja Codbadim Bobac Xá – **39: 11v**
 Koja Çudola – **39: 11v**
 Koja Emir, mouro de Ormuz – **68: 1v**
 Koja Goadar Nodon – **39: 11v**
 Koja Hussein – **39: 11**
 Koja Ibrahim – **39: 11, 12**
 Koja Kassim – **101: 1**
 Koja Madadim, moço da casa do rei de Ormuz – **39: 9**
 Koja Mahmmud Azedim – **39: 11v**
 Koja Mahmmud Hassan – **39: 11v**
 Koja Maladim Jelal – **39: 11v**
 Koja Mandegar – **39: 12**
 Koja Muhammad Dixa – **39: 12**

Koja Namatola – **39**: 12
 Koja Nedon – **39**: 11v
 Koja Nedon Abdul Rachman – **39**: 11v
 Koja Nexbadim – **39**: 12
 Koja Osama Perali, filha de – **39**: 8v
 Koja Reconodim – **39**: 12
 Koja Rematolo – **39**: 11v
 Koja Safar, mercador – **23**: 3
 Koja Suleiman, filho de Koja Ibrahim – **39**: 12
 Koja Syahmsuddin Abdullah – **39**: 12
 Koja Xeque Ahmad – **39**: 11v
 Krishna, tanadar-mor – **35**: 2v, 3; **159**: 2, 2v

L

La Camara (João de), cf. João de La Camara.
 La Coruña, porto – **20**: 1
 La Torre (Fernando de), cf. Fernando de La Torre.
 La Torre (Garcia de), cf. Garcia de La Torre.
 La Torre (Sebastião de), cf. Sebastião de La Torre.
 Laça – **85**: 1
 Lacerda (Manuel de), cf. Manuel de Lacerda.
 lacre – **46**: 1v; **47**: 3; **122**: 1v; **139**: 1v; **167**: 1; **173**: 1v
 ladrões – **70**: 7v
 Lafat (Ormuz) – **39**: 4v, 7
 lagartos – **117**: 2
 Lagos (Vicente de), cf. Vicente de Lagos.
 Lamardell (?) – **13**: 2v
 Lamixa (?) (Ormuz) – **60**: 1v
 lâmpadas – **54**: 2; cf. candeias; lanternas; tochas.
 lanças – **1**: 7v; **24**: 1v; **51**: 1v; **54**: 3v, 4v; **55**: 2; **73**: 3v; **152**: 1; **153**: 3; **185**: 2v; cf. armas.
 lanternas – **153**: 2v; cf. lâmpadas.
 Lara, rei – **23**: 3
 Lara, mouros – **161**: 1
 laranjas, laranjeiras – **15**: 5v; **134**: 1
 Lasaa (Emir), cf. Emir Lasaa.
 Lascarim (Pedro Fernandes), cf. Pedro Fernandes Lascarim.
 lascarins – **27**: 5v; **70**: 2, 5v; **107**: 1; **159**: 11
 Las Palmas, ilha – **27**: 1v
 Lastam (?) (Ormuz), fortaleza – **39**: 14
 lastro – **42**: 2; cf. naus.
 latim – **25**: 8v, 10v; **55**: 1v; **159**: 8v; cf. idiomas.
 latinos, cristãos – **93**: 3v
 latoeiros – **73**: 2
 lavradores – **51**: 2; **99**: 1; **123**: 1v; **159**: 2v
 Leão (António de), cf. António de Leão.
 Leão X, papa – **49**: 1, 1v
 lebres – **23**: 3v

legumes – **55**: 1v; **134**: 1
 Lei Mosaica – **93**: 2, 2v, 4v; cf. Bíblia; religião.
 leilões – **13**: 4; **106**: 2v, 3
 leite – **117**: 2; **134**: 2v
 Leite (António), cf. António Leite.
 lemes – **13**: 3; **27**: 1v; cf. naus.
 Lemjs Botelho (Sem), cf. Sem Lemjs Botelho.
 Lemos (António de), cf. António de Lemos.
 Lemos (Diogo de), cf. Diogo de Lemos.
 Lemos (Duarte de), cf. Duarte de Lemos.
 Lemos (João Vaz de), cf. João Vaz de Lemos.
 lençóis – **13**: 4v
 lenha – **39**: 14v; **70**: 6; **122**: 1v-2v; **144**: 2; cf. madeira.
 leões, peça de artilharia – **1**: 7v; **25**: 12; **158**: 3v; cf. artilharia.
 Leonardo Vaz, Goa – **51**: 2
 Leonel de Lima – **26**: 6
 letrados – **23**: 3v; **26**: 6v; **34**: 1-2v; **51**: 1; **129**: 1; **159**: 8v; **164**: 4v
 letras apóstolicas – **157bis**: 1; cf. religião.
 Líbano, Monte, mosteiros – **49**: 1-1v
 licenças – **94**: 1; **101**: 1; **151**: 1v; **168**: 5
 licenças de embarcação – **171**: 1; cf. embarcações.
 licenciados – **19**: 4; **41**: 1, 1v; **171**: 1
 Lima (Duarte de), cf. Duarte de Lima.
 Lima (Fernando de), cf. Fernando de Lima.
 Lima (João de), cf. João de Lima.
 Lima (Leonel de), cf. Leonel de Lima.
 Lima (Manuel de), cf. Manuel de Lima.
 Lima (Manuel Pacheco de), cf. Manuel Pacheco de Lima.
 Lima (Rodrigo de), cf. Rodrigo de Lima.
 Lima (Vasco de), cf. Vasco de Lima.
 limoeiros, limões – **15**: 5v; **134**: 1
 Limoges, monsenhor – **67**: 1v
 línguas – **36**: 1; **39**: 14v; **46**: 2; **72**: 4v, 5; **76**: 2v; **77**: 1; **110**: 5, 5v; **123**: 2; **127**: 1v; **142**: 1, 2, 2v; **156**: 2v, 4v; **159**: 2, 8; **182**: 1v; cf. idiomas; intérpretes; traduções.
 linho – **17**: 4v; **78**: 1v, 2v; **179**: 1v
 Lionis Pereira, capitão de Malaca, 1581-1582 – **174**: 2
 Lisboa (Pero de), cf. Pero de Lisboa.
 Lisboa – **4**: 1; **5**: 1; **8**: 1v; **9**: 1; **10**: 1; **13**: 2v; **27**: 4v, 6; **56**: 2; **64**: 1v; **67**: 1; **72**: 2, 5v; **76**: 1; **96**: 1; **122**: 3v; **157**: 5; **163**: 3; **166**: 1
 Lisboa, casa dos contos – **165**: 1
 Lisboa, tercenas – **158**: 2
 literacia – **32**: 2, 5, 6v; **57**: 2; cf. aprendizagem.
 Livro 1.º dos Reis, livro bíblico – **159**: 9; cf. Bíblia; religião.
 livros – **46**: 2; **55**: 2; **86**: 1v, 2; **100**: 1v; **110**: 6; **115**: 1v; **132**: 5v; **167**: 1; **176**: 1v; **180**: 2; cf. impressão.

- livros de compras e despesas das feitorias – **179: 2**
 livros de despesa – **120: 1**
 livros de doutrina – **106: 1v**; cf. religião.
 livros da fazenda – **3: 1**
 livros da feitoria – **132: 4v**
 livros de foral – **132: 4**
 livros de matrícula – **174: 2v**
 livros mouriscos – **57: 1v**
 livros de ponto – **180: 1**
 livros de recebimento – **120: 1**
 livros de receita – **174: 1, 4**
 livros dos regimentos das feitorias – **110: 5**
 livros dos registos de feitoria – **21: 3**
 livros de rendas – **32: 5**
 livro das salvas – **9: 1**
 livros de tombo – **57: 1v**; **132: 4**
 Lobato (Francisco), cf. Francisco Lobato.
 Lobato (Jerónimo), cf. Jerónimo Lobato.
 Lobato (Sebastião Lopes), cf. Sebastião Lopes Lobato.
 Lobo (André), cf. André Lobo.
 Lobo (Francisco), cf. Francisco Lobo.
 Lobo Teixeira (António), cf. António Lobo Teixeira.
 lobos – **25: 8v, 9v**
 lojas – **32: 4**; **156: 1**; cf. tendas.
 Lontar (?) (Banda) – **95: 3v**
 Lopes (António), cf. António Lopes.
 Lopes (Diogo), cf. Diogo Lopes.
 Lopes (Fernão), cf. Fernão Lopes.
 Lopes (Francisco), cf. Francisco Lopes.
 Lopes (Jorge), cf. Jorge Lopes.
 Lopes (Pedro), cf. Pedro Lopes.
 Lopes (Pero), cf. Pero Lopes.
 Lopes (Rui), cf. Rui Lopes.
 Lopes (Simão), cf. Simão Lopes.
 Lopes (Tomé), cf. Tomé Lopes.
 Lopes (Toríbio), cf. Toríbio Lopes.
 Lopes de Alvim (João), cf. João Lopes de Alvim.
 Lopes Barriga (Álvaro), cf. Álvaro Lopes Barriga.
 Lopes de Carvalho (João), cf. João Lopes de Carvalho.
 Lopes da Costa (Afonso), cf. Afonso Lopes da Costa.
 Lopes Girão (Francisco), cf. Francisco Lopes Girão.
 Lopes Lobato (Sebastião), cf. Sebastião Lopes Lobato.
 Lopes de Sampaio (Pero), cf. Pero Lopes de Sampaio.
 Lopes de Sequeira (Diogo), cf. Diogo Lopes de Sequeira.
 Lopes de Sousa (Diogo), cf. Diogo Lopes de Sousa.
 López de Villalobos (Ruy), cf. Ruy López de Villalobos.
 Lopo de Almeida (D.), Sofala, 1525 – **64: 1**
 Lopo de Almeida – **95: 1v**
 Lopo de Azevedo, tio de Rui Gomes de Azevedo, 1539 – **24: 1v**
 Lopo de Brito, Ceilão, 1522 – **15: 3v, 4v, 5**
 Lopo Cabreira, 1518 – **143: 2v**
 Lopo Correia, capitão, 1540 – **25: 1v, 3**
 Lopo Fernandes, 1514 – **6: 1**; **7: 1**; **8: 1**; **9: 1**; **10: 1**
 Lopo Soares, 1505 – **76: 1, 2v**
 Lopo Soares, 1522, Ceilão – **15: 1**
 Lopo Soares de Albergaria, fidalgo da casa real, capitão-mor geral das Índias e governador – **11: 1, 4**; **12: 1v**; **36: 2**; **38: 2**; **59: 1v**; **73: 1**; **84: 1**; **132: 1-6**; **143: 1v**; **164: 1, 2**
 Lopo Teixeira, Goa, 1524 – **149: 1v**
 Lopo Vasques de Sampaio, governador – **1: 1-3, 7-8**; **13: 1-2, 5, 5v, 8-9v**; **17: 26**; **22: 3**; **45: 1**; **138: 1**; **164: 1**; **186: 1v**
 Lopo de Vilalobos, capitão de caravela, 1517 – **11: 3**
 louça – **78: 1v, 2**; cf. porcelanas.
 Loulé – **116: 1v**
 Lourenço (Cristóvão), cf. Cristóvão Lourenço.
 Lourenço (Rui), cf. Rui Lourenço.
 Lourenço de Almeida (D.) – **22: 1v, 2**; **46: 2**; **47: 3, 3v**; «**72: 5, 5v**»
 Lourenço Botelho, 1524 – **149: 2**
 Lourenço de Brito, Cananor, 1506 – **47: 4v**; **68: 1-2**; **72: 2v, 8v**; **110: 3v**; **156: 4**
 Lourenço Caracão (Cristóvão), cf. Cristóvão Lourenço Caracão.
 Lourenço de Góis (Frei), comissário dos franciscanos, guardião de Cochim e Goa – **129: 1**
 Lourenço Moreno, feitor de Cochim – **4: 1v**; **5: 1v, 2**; **6: 1**; **7: 1**; **9: 1, 3**; **10: 1**; **69: 1v**; **139: 1**; **157: 2v**
 Lourenço Soares, irmão de Vasco Gomes de Abreu, 1506 – **47: 2**
 Lourenço de Távora (Rui), cf. Rui Lourenço de Távora.
 Lourenço de Vargas, feitor da armada de António Pacheco – **132: 5v**
 Lourenço Vaz, capitão, 1524 – **149: 1**
 Lourenço Vaz, espingardeiro, 1524 – **149: 1v**
 Lua Nova, crença – **162: 3v**; cf. religião.
 Luís (Afonso), cf. Afonso Luís.
 Luís (Baltasar), cf. Baltasar Luís.
 Luís (Jerónimo), cf. Jerónimo Luís.
 Luís (João), cf. João Luís.

Luís (Mateus), cf. Mateus Luís.
 Luís (Sebastião), cf. Sebastião Luís.
 Luís Coutinho – **183**: 1
 Luís (D.), infante, filho de D. Manuel – **25**: 6;
37: 4; **70**: 2v; **78**: 2v; **154**: 1
 Luís de Andrade, alcaide-mor e feitor de
 Molucas, 1531 – **54**: 1, 2, 3v, 4, 5
 Luís de Ataíde (D.), conde de Atouguia, vice-
 rei – **16**: 2v; **174**: 2v
 Luís de Braga, 1540 – **25**: 7
 Luís de Braga, escrivão da feitoria de Malaca
 – **19**: 6v, 11
 Luís Dias, feitor do junco São Lourenço,
 Malaca, 1530 – **19**: 4, 4v, 5v, 7, 8, 8v, 9v,
 10v, 11
 Luís Domingues, comitre – **183**: 2
 Luís Eanes, criado do rei do Congo – **32**: 1
 Luís Falcão, guarda-mor de Ormuz – **127**: 1v
 Luís Gomes, recebedor – **135**: 1v
 Luís do Salvador (Frei), embaixador de Portu-
 gal em Narsinga – **53**: 1, 1v; **72**: 7v, 8; **76**:
 3; **168**: 6
 Luís da Silveira, irmão de António da Silveira,
 1518 – **13**: 4v
 Luís Simões, morador em Tavira, criado do
 regeador – **116**: 1, 1v
 Lulat (Bibi), cf. Bibi Lulat.
 lustranos (?) – **96**: 1v
 Luz, nau – **15**: 6
 Luz de Almeida (Jorge da), cf. Jorge da Luz de
 Almeida.
 Lyon, duques – **67**: 1v

M

M'Banza Congo – **32**: 7v
 maça – **16**: 1v; **21**: 2; **46**: 1v; **95**: 3v, 4; **131**: 1;
180: 3v
 Macaçar, cf. Makassar.
 Macedo (Henrique de), cf. Henrique de
 Macedo.
 Macedo (Manuel de), cf. Manuel de Macedo.
 Machado (Álvaro), cf. Álvaro Machado.
 Machado (António), cf. António Machado.
 Machado (Fernão), cf. Fernão Machado.
 Machado de Oliveira (António), cf. António
 Machado de Oliveira.
 Maçoce (?) (amçoce), reis – **162**: 1v
 Macossa (?) (amçoce), reis – **162**: 1v
 Maçuá, capitães – **38**: 2
 Maçuá, fortaleza – **38**: 3
 Maçuá, ilha – **38**: 2
 macuas – **48**: 1; **69**: 1
 Maçut, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9v
 Madadim (Koja), cf. Koja Madadim.
 Madadim (Rais), cf. Rais Madadim.

madeira – **13**: 4, 5v; **18**: 1; **25**: 8v; **26**: 2; **37**:
 2v, 3, 4v, 5; **45**: 1; **54**: 1v, 5; **70**: 5; **76**: 2v;
122: 1v, 2; **131**: 1v; **142**: 1; **143**: 2v; **157**: 2,
 3v, 4v; **159**: 1; **168**: 4v; **172**: 1; **173**: 1, 2v;
185: 3v
 Madi (Xarafo), cf. Xarafo Madi.
 Madre de Deus (Cochim) – **120**: 1v; **120**: 1v
 Madureira (Francisco de), cf. Francisco de
 Madureira.
 Magalhães (Fernão de), cf. Fernão de
 Magalhães.
 Mahmmud, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
 Mahmmud, mouro – **39**: 12v
 Mahmmud, sultão de Malaca – **25**: 10, 11, 11v
 Mahmmud (Emir), cf. Emir Mahmmud.
 Mahmmud (Rais), cf. Rais Mahmmud.
 Mahmmud (Sidi), cf. Sidi Mahmmud.
 Mahmmud (Sidi Ali), cf. Sidi Ali Mahmmud.
 Mahmmud Abdullah Kamâl – **39**: 12
 Mahmmud Ali Xá – **39**: 15
 Mahmmud Azedim (Koja), cf. Koja Mahm-
 mud Azedim.
 Mahmmud Hassan (Koja), cf. Koja Mahm-
 mud Hassan.
 Mahmmud Nemidi – **39**: 13v
 Mahmmud Omar – **39**: 12
 Mahmmud Syahfuddin, pai do sacador da
 alfândega de Ormuz – **39**: 12
 Mahmmud Xá (Emir), cf. Emir Mahmmud
 Xá.
 Mahmmud Xá, Ormuz – **66**: 1v
 Mahmmud Xá, rei, filho de – **39**: 7v, 10v
 Mahmmud Yusuf – **101**: 1
 Mai (Mulei), cf. Mulei Mai.
 Maia (Francisco da), cf. Francisco da Maia.
 Mailankun, Ormuz – **101**: 1
 Maim – **157**: 2
 mainatos – **35**: 1, 2v; **134**: 2, 2v
 Maio (Pero), cf. Pero Maio.
 Maitara (Tidore), ilha – **95**: 2v
 Majliz, mouro – **39**: 12v
 Majom, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
 Majosos (?), Safim – **88**: 1v, 2v
 Makassar – **159**: 6
 Makassar, reis de – **167**: 1
 Mala Naique, capitão gentio de Goa – **35**: 1
 Malabar – **23**: 2, 2v, 3v; **75**: 3; **89**: 1; **125**: 1;
185: 1
 Malabar, costa – **22**: 1v, **22**: 2; **75**: 5, 5v; **146**: 2
 Malabar, reis – **22**: 1v
 malabar, idioma – **2**: 1; cf. idiomas.
 malabares – **15**: 2v; **17**: 2v; **36**: 1; **55**: 1; **75**: 4v;
120: 2v-3v; **124**: 1v; **132**: 3; **157**: 4v, 5v;
159: 4v, 5v; **175**: 1
 Malaca – **1**: 5v, 8; **13**: 1v; **14**: 1; **17**: 7v; **23**: 1v,
 2; **25**: 1-12v; **26**: 1, 1v, 2v, 5-6, 7; **41**: 1; **42**:

- 1v; **44:** 1v; **54:** 5; **67:** 2; **70:** 4v; **73:** 3v; **75:** 1v, 4, 5, 8v; **95:** 3; **107:** 1; **122:** 1v; **127:** 1v; **131:** 1, 1v; **132:** 1, 2v; **142:** 1v-2v; **146:** 3; **153:** 2v; **154:** 1; **157:** 1v; **159:** 5, 7; **168:** 5v, 6, 7; **181:** 1
- Malaca, alcaidaria-mor – **113:** 1v
- Malaca, alfândega – **174:** 2v
- Malaca, armazém – **25:** 7; **132:** 1
- Malaca, azinhagas – **25:** 12
- Malaca, baluartes da cerca – **25:** 6v, 8
- Malaca, baluartes do mar – **25:** 6v, 8
- Malaca, capitães – **25:** 2v, 8, 9, 10v, 11, 12v; **41:** 1; **48:** 1v; **174:** 2, 2v
- Malaca, casados – **25:** 10
- Malaca, cerca – **25:** 6v, 8
- Malaca, cidade – **21:** 1v
- Malaca, clérigos – **132:** 5v, 6
- Malaca, corretores – **132:** 4
- Malaca, cristãos – **25:** 10v
- Malaca, direitos – **174:** 2v
- Malaca, escritvãs da feitoria – **19:** 6v, 10; **25:** 1; **132:** 3v, 4, 5v
- Malaca, feitores – **19:** 5, 6, 6v, 8v, 9, 10-11; **21:** 2v; **25:** 1, 4v, 8-9v; **132:** 1, 3v-4v, 5v; **174:** 2v
- Malaca, fortaleza – **19:** 4, 11v; **21:** 1; **25:** 1-2, 3, 4v, 6-8; **70:** 4v; **142:** 2, 2v; **174:** 2v
- Malaca, galé – **25:** 7
- Malaca, governadores – **164:** 1
- Malaca, hospital – **19:** 7v, 8
- Malaca, hospital do almazém – **25:** 8v
- Malaca, igrejas – **25:** 6v; **132:** 5v
- Malaca, ilhas – **38:** 1v
- Malaca, mercadores – **21:** 2
- Malaca, moradores – **25:** 8
- Malaca, oficiais – **19:** 5, 6, 8v, 9, 10, 10v; **21:** 2v; **132:** 4, 5v; **174:** 2v
- Malaca, órfãos – **25:** 10
- Malaca, outeiro – **25:** 8
- Malaca, ouvidores – **26:** 5v, 6, 7; **41:** 1
- Malaca, peso de – **19:** 2
- Malaca, ponte – **25:** 6v, 7
- Malaca, portas – **25:** 12, 12v
- Malaca, portas de fortaleza – **25:** 6v
- Malaca, porto – **25:** 1v; **38:** 1v
- Malaca, reis – **25:** 4, 10; **103:** 1; **132:** 3v, 4, 5v; **142:** 2v
- Malaca, ribeira – **25:** 8v
- Malaca, rio – **25:** 9
- Malaca, ruas – **25:** 12, 12v
- Malaca, tabeliães – **19:** 4v
- Malaca, tocadores de ouro – **132:** 4
- Malaca, torre de menagem – **25:** 6v, 9v
- Malaca, torres – **25:** 7v
- Malaca, trato das drogas – **21:** 1, 1v
- Maladim Jelal (Koja), cf. Koja Maladim Jelal.
- Maldivas, feitores – **42:** 1v
- Maldivas, ilhas – **13:** 2, 3; **42:** 1v; **107:** 1v
- Maldivas, porto – **36:** 2; **42:** 1v
- Maldivas, rei – **36:** 1-2v
- Malemo Nodon – **39:** 12
- Malemo Xá Badim – **39:** 12
- Malik Ayâz, senhor de Diu – **22:** 1v; **37:** 2v; **68:** 2, 2v; **136:** 1
- Malik Kassim, capitão – **157:** 1v
- Mallerai – **157:** 1v
- Malluco (Sabem), cf. Sabem Malluco.
- Mamale – **36:** 1-2; **42:** 1v
- Mamale de Cananor – **15:** 4, 4v; **89:** 1
- Mamale Marakkar – **69:** 1v; **156:** 5
- Mame (Ali), cf. Ali Mame.
- Mamede Baxa, alguazil – **85:** 1
- Mamora (Marrocos) – **15:** 6
- mancebas, mancebos – **26:** 6; **39:** 8v-9v; **47:** 4; **51:** 1; **54:** 1v, 2v, 3; **61:** 1; **70:** 4; **106:** 2; **120:** 2v; **140:** 1; **163:** 1
- mandarins – **26:** 3v, 6; **54:** 1v
- Mandegar (Koja), cf. Koja Mandegar.
- Mangalor – **53:** 1; **186:** 1v
- Mangalor, porto – **157:** 2
- Mangate Caimal – **124:** 1, 1v
- Manhica (Moçambique), reis – **162:** 1v
- Manhoz (Francisco), cf. Francisco Manhoz.
- Manibamba (Henrique), cf. Henrique Manibamba.
- Manibata (Jorge), cf. Jorge Manibata.
- Manicongo – **15:** 6
- Manicongo, reis – **38:** 1v
- manilhas – **32:** 3v
- Manisumdy, filho do rei do Congo – **32:** 7v
- Manjoando (Afonso), cf. Afonso Manjoando.
- Manjsaoana (Pedro), cf. Pedro Manjsaoana.
- Mansilhas (Francisco), cf. Francisco Mansilhas.
- Mansur Corit (Xeque), cf. Xeque Mansur Corit.
- mantas – **17:** 4v, 5v
- mantazes, vestuário – **95:** 4
- manteiga – **39:** 14v; **70:** 3v; **122:** 2v; **134:** 1; **179:** 1v; **182:** 2
- mantimentos – **17:** 3v, 4, 5; **24:** 1v; **25:** 1, 2v, 3v, 4v, 11, 12; **26:** 2; **27:** 3, 5; **32:** 1v; **32:** 6v; **35:** 1-2; **37:** 3-4; **46:** 1; **51:** 1; **54:** 2v, 3v-4v; **56:** 1; **61:** 1; **67:** 1; **70:** 1v-3v, 4v; **73:** 1v, 3, 3v; **84:** 1; **94:** 1; **95:** 3v; **102:** 1; **107:** 1; **108:** 1v; **110:** 4, 4v; **113:** 1v; **122:** 2v; **123:** 1; **127:** 1, 1v; **129:** 2v; **132:** 1; **134:** 1; **137:** 1; **138:** 1; **139:** 2; **140:** 1v; **143:** 1v, 2v; **144:** 1v, 2; **156:** 1, 3v-4v; **157:** 2, 3, 3v, 5v; **162:** 1, 1v; **163:** 2, 3; **172:** 1; **173:** 2, 2v, 3v; **174:** 4; **180:** 1, 2; **183:** 1v, 3; **184:** 1; **188:** 1v
- Manuel (D.), irmão do rei do Congo – **32:** 7v

- Manuel (D.), rei das Molucas – **26:** 1, 1v, 2v, 3v, 5v, 6, 7
 Manuel (Nuno), cf. Nuno Manuel.
 Manuel Afonso, 1524 – **149:** 1v
 Manuel Botelho, feitor de Cochim, 1525 – **16:** 1-3v; **17:** 1, 1v, 7, 9; **99:** 1v
 Manuel Falcão – **34:** 2
 Manuel Fidalgo, Goa – **152:** 1v
 Manuel de Frias, criado de D. Duarte de Meneses – **37:** 1
 Manuel Gil – **37:** 4v
 Manuel de Gouveia – **37:** 4v
 Manuel Homem, 1524 – **149:** 1v
 Manuel de Lacerda, 1518 – **13:** 1; **164:** 1
 Manuel de Lima (D.), capitão de Ormuz – **85:** 1, 1v
 Manuel de Macedo, Ormuz – **33:** 1, 1v; **40:** 1; **161:** 1v
 Manuel Mascarenhas, capitão, a. 1525 – **64:** 1v
 Manuel de Medeiros, vedor da fazenda – **170:** 1v
 Manuel de Melo, mestre-escola, Congo – **32:** 7v
 Manuel de Mendonça, 1548 – **27:** 5
 Manuel de Mesquita – **26:** 6
 Manuel Nogueira, cavaleiro da guarda, 1522 – **64:** 1v
 Manuel Pacheco – **37:** 4v; **77:** 1
 Manuel Pacheco de Lima, Congo – **130:** 1v
 Manuel Pessanha, 1506 – **47:** 4v
 Manuel Rei – **157bis:** 1
 Manuel Rodrigues Coutinho – **173:** 1
 Manuel de Saria, fidalgo – **116:** 1, 1v
 Manuel da Silva, capitão da costa, 1524 – **149:** 1, 3
 Manuel Soares, primo de André Soares, 1581-1582 – **174:** 2
 Manuel de Sousa – **124:** 1
 Maomé – **13:** 7v; **38:** 3; **57:** 1v; **122:** 1v, 3v; **159:** 4; cf. religião.
 Maquiem, ilha – **19:** 9
 Maquiem, porto – **103:** 1
 Maquiem, reis – **103:** 1
 Mar Vermelho – **22:** 1, 4v; **44:** 1v; **76:** 1; **123:** 1; **168:** 5v; **186:** 1
 Marakkar (Chanjre), cf. Chanjre Marakkar.
 Marakkar (Cherian), cf. Cherian Marakkar.
 Marakkar (Cheylla), cf. Cheylla Marakkar.
 Marakkar (Mamale), cf. Mamale Marakkar.
 marcos – **164:** 2v
 Marcos Fernandes, escudeiro, escrivão no Congo – **32:** 5v
 mareantes – **17:** 2-3; cf. marinheiros.
 marchais – **110:** 6
 marfim – **12:** 1v; **13:** 1v, 6v, 7; **30:** 1; **32:** 3v; **95:** 4v; **97:** 1v; **143:** 2v, 3; **153:** 2; **162:** 1, 1v, 2v, 3; **163:** 1-2; **186:** 1v
 Maria (D.), rainha, mulher de D. Manuel – **141:** 1; **168:** 8
 Maria Afonso, Cochim – **120:** 2v
 Marim, cabo – **157bis:** 1
 marinheiros – **1:** 3v; **13:** 2, 7; **18:** 1; **37:** 3v; **50:** 1; **56:** 1v, 2; **70:** 6; **122:** 3, 3v; **135:** 1; **138:** 1; **177:** 1; **185:** 3v; cf. mareantes; navegantes.
 Marosos (?), Safim – **88:** 1v, 2v
 Marramaque (Rui Vaz Pereira), cf. Rui Vaz Pereira Marramaque.
 Marraquexe (Marrocos) – **117:** 1, 1v
 Marronitas, patriarca – **49:** 1-1v
 Martabão – **146:** 3
 Martim Afonso – **77:** 1; **158:** 3v
 Martim Afonso, o Malabar, 1537 – **23:** 3v
 Martim Afonso de Melo Jusarte, capitão de Ormuz, 1521 – **66:** 1, 1v; **74:** 1; **91:** 1v, 2; **153:** 1-3v; **159:** 5v
 Martim Afonso de Miranda – **113:** 1
 Martim Afonso de Sousa, governador, 1537-45 – **23:** 1v; **26:** 1, 2v, 4; **124:** 1, 1v; **128:** 1; **134:** 3; **159:** 1v-11; **180:** 3v
 Martim Correia, 1548 – **27:** 4v, 5
 Martim Gomes, bombardeiro, 1524 – **149:** 2v
 Martim Peres, piloto da nau Frol da Rosa – **183:** 2
 Martim Vasques, ilha – **27:** 2
 Martinho de Castelo Branco (D.), vedor da fazenda, conde de Vila Nova de Portimão – **12:** 1; **135:** 1; **143:** 2v
 Martins (Gomes), cf. Gomes Martins.
 Martins (João), cf. João Martins.
 Martins (Simão), cf. Simão Martins.
 Martins de Almada (Fernão), cf. Fernão Martins de Almada.
 Martins Evangelho (Fernão), cf. Fernão Martins Evangelho.
 mártires – **34:** 2
 Mascarenhas (Francisco), cf. Francisco Mascarenhas.
 Mascarenhas (Jerónimo), cf. Jerónimo Mascarenhas.
 Mascarenhas (Manuel, cf. Manuel Mascarenhas).
 Mascarenhas (Nuno), cf. Nuno Mascarenhas.
 Mascarenhas (Pedro), cf. Pedro Mascarenhas.
 Mascarenhas (Pero), cf. Pero Mascarenhas.
 Mascate – **33:** 1v; **37:** 4; **39:** 12v; **60:** 1v
 Mascate, xeque – **82:** 1v
 mastros – **27:** 1v, 2; **56:** 1; **70:** 5v; **73:** 3v; **131:** 1v; **185:** 3v; cf. naus.
 mastros de gávea – **27:** 1v; cf. naus.

- Matagara (Norte de África) – **117**: 1v
mata-sanos, curandeiros – **13**: 4; cf. doentes; religião.
Mateus (D.), embaixador do Preste João, 1520 – **11**: 2; **38**: 1v-2v
Mateus, São, evangelho – **93**: 3v; cf. Bíblia.
Mateus Fernandes, capitão, 1524 – **149**: 1, 2
Mateus Luís, 1524 – **149**: 2
Matias, cristão – **2**: 1
Matias de Albuquerque, conde almirante, vice-rei – **60**: 1, 1v; **169**: 1, **170**: 1; **181**: 1
Matias Fernandes, Goa – **152**: 1v
Matos (Jerónimo de), cf. Jerónimo de Matos.
matrícula, escrivães de – **180**: 1-2, 3
matrícula geral, escrivães – **165**: 1
Mazira (Moçambique), reis – **162**: 1
Mazofe (?) (Moçambique), reis – **162**: 1v
Mazoi (?) (mazofe) (Moçambique), reis – **162**: 1v
Mbia (Moçambique), reis – **162**: 1
Mbiri (Moçambique), reis – **162**: 2
Mea Ali (Ali Mut), cf. Ali Mut Mea Ali.
Mea Anagatret (Ali Mut), cf. Ali Mut Mea Anagatret.
Mea Suleiman (Ali Mut), cf. Ali Mut Mea Suleiman.
Meca – **46**: 1; **60**: 1; **68**: 2; **69**: 1v, 2; **75**: 1, 1v, 3, 4-5, 6, 6v, 7v-9; **110**: 2; **113**: 1; **122**: 1, 2, 3; **146**: 2; **156**: 2v; **168**: 5; **186**: 1
Meca, estreito – **125**: 1; **142**: 2v, 3; **173**: 3
Meca, romarias – **136**: 1
Medeiros (Manuel de), cf. Manuel de Medeiros.
Médicis, cardeal – **60**: 1v
Média – **55**: 2
Medxa, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
meirinhas – **120**: 2v
meirinhos – **26**: 5v; **35**: 2v; **37**: 4v; **39**: 13; **47**: 2v; **73**: 2v; **110**: 2v-3v; **156**: 2, 3, 3v; **159**: 3v; **163**: 3; **185**: 2v
mel – **122**: 2v; **134**: 1
Melilha – **96**: 1v
Melinde – **76**: 1v; **143**: 2v; **144**: 2v; **151**: 2v
Melinde, capitães – **131**: 1v
Melinde, costa – **13**: 9
Melinde, feitores – **13**: 7, 7v; **131**: 1v; **162**: 3
Melinde, porto – **112**: 1, 1v
Melinde, preços – **179**: 1v
Melinde, reis – **76**: 1v; **112**: 1-2; **178**: 1
Melo (Diogo de), cf. Diogo de Melo.
Melo (Heitor de), cf. Heitor de Melo.
Melo (João de), cf. João de Melo.
Melo (Jorge de), cf. Jorge de Melo.
Melo (Manuel de), cf. Manuel de Melo.
Melo (Rui de), cf. Rui de Melo.
Melo (Simão de), cf. Simão de Melo.
Melo Jusarte (Martim Afonso de), cf. Martim Afonso de Melo Jusarte.
Melo Pereira (Jorge de), cf. Jorge de Melo Pereira.
melões – **39**: 1v, 6
menagens – **54**: 4; **88**: 5; **111**: 1, 1v; cf. torres de menagem.
Menancabo – **142**: 1v
Mendes (Álvaro), cf. Álvaro Mendes.
Mendes (António), cf. António Mendes.
Mendes (Francisco), cf. Francisco Mendes.
Mendes (Gaspar), cf. Gaspar Mendes.
Mendes (Gonçalo), cf. Gonçalo Mendes.
Mendes (Henrique), cf. Henrique Mendes.
Mendes (Jorge), cf. Jorge Mendes.
Mendes Botelho (João), cf. João Mendes Botelho.
Mendes Correia (Diogo), cf. Diogo Mendes Correia.
Mendonça (Aires de), cf. Aires de Mendonça.
Mendonça (Cristóvão de), cf. Cristóvão de Mendonça.
Mendonça (Diogo de), cf. Diogo de Mendonça.
Mendonça (Francisco de), cf. Francisco de Mendonça.
Mendonça (Manuel de), cf. Manuel de Mendonça.
Meneses (Aleixo de), cf. Aleixo de Meneses.
Meneses (Duarte de), cf. Duarte de Meneses.
Meneses (Francisco da), cf. Francisco da Silva Meneses.
Meneses (Henrique de), cf. Henrique de Meneses.
Meneses (João de), cf. João de Meneses.
Meneses (Jorge de), cf. Jorge de Meneses.
Meneses (Pedro de), cf. Pedro de Meneses.
Meneses (Simão de), cf. Simão de Meneses.
mercadores – **17**: 1v; **23**: 3; **37**: 4, 4v; **46**: 2; **48**: 1v; **56**: 1v; **66**: 1; **69**: 1v, **69**: 2; **70**: 4v, 6, 8; **73**: 3v; **74**: 1; **75**: 4v, 6-7; **76**: 3; **78**: 1-2; **81**: 1; **87**: 1, 1v; **95**: 1v, 3, 3v; **100**: 1; **108**: 1; **110**: 5v; **117**: 1v; **123**: 1v; **129**: 1v, 2v; **131**: 1; **132**: 3v; **140**: 1, 1v; **142**: 1, 3; **146**: 2, 3; **153**: 2v; **156**: 1v; **157**: 5v; **164**: 2v; **168**: 5v; **173**: 2v; **174**: 1, 1v, 2v; **186**: 1v; **188**: 1-2
mercadores estrangeiros – **22**: 2v; **70**: 6
mercadores gentios – **134**: 1, 2
mercadores judeus – **95**: 1v
mercadores mouros – **13**: 5v-6v, 7v; **76**: 2v; **77**: 1v; **95**: 1v; **125**: 1; **139**: 2, 2v; **143**: 2, 3; **146**: 2v; **162**: 1
mercadores rumes – **75**: 4
mercadorias – **22**: 4; **32**: 1, 4, 8v; **36**: 2, 2v; **37**: 1, 3, 3v; **42**: 1, 1v; **46**: 1v; **56**: 1v; **69**: 1-2; **70**: 6, 8; **73**: 1v, 3; **77**: 1v; **83**: 1; **95**: 4, 4v;

- 100:** 1, 1v; **110:** 1v; **112:** 1v; **117:** 2; **122:** 1, 2; **123:** 1v, 2; **132:** 3, 3v, 4v; **139:** 1v, 2; **142:** 2v; **143:** 3; **144:** 2; **147:** 1; **151:** 2v; **153:** 2, 3, 3v; **156:** 1v-2v, 4v; **157:** 2v, 4-5v; **158:** 1, 2; **159:** 2; **162:** 2, 3; **163:** 1v, 2v; **176:** 1v; **177:** 1v, 2; **186:** 1
- mercenários – **159:** 10
- Mergeu – **157:** 2
- Mesa da Consciência e Ordens – **34:** 1v; cf. religião.
- mesas – **27:** 5, 6; **72:** 6v; **153:** 1
- Mesquita (Manuel de), cf. Manuel de Mesquita.
- Mesquita (Pedro Sobrinho de), cf. Pedro Sobrinho de Mesquita.
- Mesquita (Pero de), cf. Pero de Mesquita.
- mesquitas – **39:** 10v, 15v; **54:** 1, 2, 2v; **122:** 3v; **159:** 4, 8; cf. religião.
- Messa (Marrocos) – **117:** 1-2
- messe, colheita – **55:** 1
- Messera (?), reis – **136:** 1
- mesteres – **51:** 1-2; **166:** 1, 1v
- Mestre Diogo, 1517 – **11:** 2v
- Mestre Francisco – **159:** 3, 5v, 8
- Mestre Gonçalo, Etiópia, 1557 – **93:** 1v
- Mestre João Caro, padre, Coulão, 1520 – **99:** 1-2
- mestres – **13:** 1v, 3, 3v, 6v, 7; **32:** 2; **37:** 1, 4v, 5; **50:** 1; **56:** 1-2; **123:** 1; **135:** 1; **144:** 2, 2v; **177:** 1; **185:** 3, 3v
- mestres de artilharia – **73:** 1-3v
- mestres de calafates – **70:** 5v
- mestres de carpinteiros – **153:** 3
- mestres de cordoaria – **107:** 1-1v
- mestres-escola – **32:** 2, 3, 6v, 7v
- mestres de ferreiros – **73:** 2
- mestres de naus – **27:** 1v; **156:** 1v
- mestres de navio – **183:** 1-3
- mestres dos órfãos – **51:** 1v, 2
- mestres dos pedreiros – **145:** 1
- mestres da ribeira – **17:** 26; **153:** 3
- metal – **25:** 6v; **73:** 1, 3v; **158:** 1-4v; **159:** 1v
- Mexia (Afonso), cf. Afonso Mexia.
- Mexia (João), cf. João Mexia.
- mezinhas – **32:** 2; **110:** 4v, 5; **156:** 4; cf. curandeiros.
- Micandira (?), rei (Moçambique) – **162:** 1
- Mice João de Varansano, armador e capitão principal, florentino, 1518 – **13:** 2v
- Miguel de Carvalho, feitor de Ceilão, 1545 – **75:** 3
- Miguel Corte Real, fidalgo – **116:** 1, 1v
- Miguel de Moura, 1568-1578 – **174:** 2v
- Miguel Sanches, contador – **73:** 3
- Miguel do Vale, feitor de Goa, 1524 – **149:** 1, 2v
- Miguel Vaz Coutinho, vigário-geral de Goa – **134:** 1-2v; **167:** 1
- milho – **13:** 2, 4, 4v, 5v, 6, 7, 7v, 9; **143:** 1v; **163:** 1, 2
- minas – **13:** 8; **38:** 1v; **58:** 1; **117:** 1, 1v; **130:** 1; **157:** 1; **162:** 1
- ministros de justiça – **119:** 1v
- ministros religiosos – **164:** 3, 3v; cf. religião.
- Miranda, bispos – **34:** 2
- Miranda (António de), cf. António de Miranda.
- Miranda (Martim Afonso de), cf. Martim Afonso de Miranda.
- Miranda (Sebastião de), cf. Sebastião de Miranda.
- Miranda (Simão de), cf. Simão de Miranda.
- Miranda de Azevedo (António de), cf. António de Miranda de Azevedo.
- Miranda do Douro – **64:** 1v
- Mirza (Xá Alcaz), cf. Xá Alcaz Mirza.
- Misericórdia de Cochim – **100:** 1v; **120:** 3; cf. religião.
- missas – **23:** 2; **32:** 1v, 3v, 8v; **49:** 1; **51:** 1, 1v; **55:** 1; **73:** 2; **120:** 2v, 3, 4; **124:** 1v; **132:** 6; **164:** 1-4v; cf. religião.
- Mo Xarafo (Emir), cf. Emir Mo Xarafo.
- Moabadim (Rais), cf. Rais Moabadim.
- mocadães, arrais – **159:** 7v
- Moçambique – **12:** 1, 1v; **13:** 1-9v; **27:** 1, 3, 4-5, 6; **76:** 1; **95:** 1, 2; **102:** 1; **137:** 1; **143:** 2v; **153:** 2; **163:** 1; **168:** 9, 10
- Moçambique, alcaides-mores – **13:** 3, 5
- Moçambique, armazém da fortaleza – **13:** 5
- Moçambique, capitães – **27:** 3v, 4v, 5v, 6; **30:** 1-1v; **58:** 1; **102:** 1v; **144:** 1-2v; **150:** 1, 1v
- Moçambique, capitães-mores – **150:** 1, 1v
- Moçambique, celeiros – **13:** 5v
- Moçambique, escrivães da feitoria – **162:** 1-3v
- Moçambique, feitoria – **13:** 2, 3, 4, 5, 5v; **27:** 5; **144:** 1; **162:** 1-3v; **168:** 9
- Moçambique, fortaleza – **13:** 1, 1v, 3, 3v, 5, 5v, 6; **30:** 1; **38:** 1v; **144:** 1
- Moçambique, hospital – **13:** 4; **27:** 6; **144:** 1v
- Moçambique, igrejas – **15:** 5v
- Moçambique, ilhas – **163:** 1v
- Moçambique, pesos – **95:** 4
- Moçambique, porto – **13:** 2v
- Moçambique, provedores dos defuntos – **13:** 4
- Moçambique, rios – **13:** 5v; **162:** 2, 2v
- moças, moços – **39:** 10; **100:** 1v; **167:** 1
- moços da câmara – **4:** 1; **8:** 1; **37:** 4v; **105:** 1, 1v
- moços da casa – **39:** 9
- moços de cavalos – **96:** 1
- moços de estribeira – **78:** 2v
- moeda falsa – **110:** 6; **156:** 5

- moedas – **39**: 2, 6; **93**: 3v; **134**: 1
Mogadiscio – **122**: 1, 3v; **186**: 1v
mogores – **23**: 2v
Mogostão – **23**: 3; **39**: 13
Mogostão, alguazil – **39**: 15
Mohammad (Mulei), cf. Mulei Mohammad.
moimentos – **106**: 1v; **164**: 4; cf. sepulcros.
moinhos – **42**: 2; cf. mós.
Molucas – **1**: 5v, 8; **13**: 2v; **19**: 2, 5, 5v; **20**: 1;
23: 1-2; **25**: 2v-3v, 4v, 10v, 11, 12; **54**: 1, 4v;
90: 1; **95**: 2v, 3v; **151**: 2; **154**: 1; **159**: 6, 6v;
173: 2; **181**: 1
Molucas, alcaldes-mores – **54**: 1, 2, 3v, 4, 5
Molucas, almotacés – **26**: 5v
Molucas, capitães – **19**: 6, 7v, 10v; **25**: 2; **54**:
1-5v
Molucas, capitães-mores – **54**: 3v, 4
Molucas, casas da rainha – **54**: 2
Molucas, cristãos – **167**: 1
Molucas, escrivães da fortaleza – **26**: 5v; **54**: 4
Molucas, feitores – **19**: 6v, 11; **26**: 2v; **54**: 1, 2v,
5; **95**: 2v
Molucas, fortaleza – **23**: 1; **25**: 2; **26**: 1-4v, 6,
6v; **54**: 1-5v; **63**: 1v
Molucas, meirinhos – **26**: 5v
Molucas, mesquitas – **54**: 1, 2, 2v
Molucas, negros da terra – **26**: 4v
Molucas, oficiais – **19**: 6v, 10v, 11
Molucas, ouvidores – **26**: 5v
Molucas, padres – **54**: 4
Molucas, pesos – **19**: 4v, 5; **95**: 3v
Molucas, Portas – **26**: 6
Molucas, porteiros – **54**: 1v-2v
Molucas, rainha – **54**: 1v, 2
Molucas, regedores – **54**: 1v, 2v-3v
Molucas, reis – **23**: 1-2; **26**: 1v-4, 5v-7; **54**:
1v-3, 5; **159**: 7
Molucas, torre de menagem – **54**: 1, 1v
Molucas, vigários – **26**: 2v; **54**: 4
Mombaça – **72**: 6; **76**: 1; **168**: 1, 1v
Mombaça, porto – **76**: 1v
Mombaça, quadrilharia – **72**: 3
Mombaça, reis – **76**: 1v
Mombara (Moçambique) – **162**: 2
monção – **17**: 3v; **27**: 4; **95**: 3, 3v; **153**: 3v
monges – **49**: 1v; cf. religião.
monogamia – **57**: 1v; cf. casamentos.
Monomotapa – **13**: 8, 8v; **162**: 3
Monomotapa, minas – **58**: 1; **162**: 1
Monomotapa, reis – **162**: 1-3v
Monroy (Guterres de), cf. Guterres de Mon-
roy.
Monroy (Tristão de), cf. Tristão de Monroy.
Monsanto (Francisco de), cf. Francisco de
Monsanto.
monsenhores – **67**: 1v; cf. religião.
Montarroio (Pero de), cf. Pero de Montarroio.
Monte Deli – **157**: 2
Monte Diogo (Colégio de São Paulo) – **159**: 8v
Monte Líbano, mosteiros – **49**: 1-1v
Montemaior (Pedro de), cf. Pedro de Monte-
maior.
Montes Cáspios – **55**: 2
Monzambia (?) (Moçambique), reis – **162**: 2v
Moona (Xeque), cf. Xeque Moona.
Moquobel Cego, filha de, parente do rei de
Ormuz – **39**: 8
Morad (Emir), cf. Emir Morad.
moradias – **27**: 5v; **39**: 11; **64**: 2
moradores – **22**: 2v; **25**: 8; **39**: 14; **51**: 1v; **66**:
1-1v; **68**: 1v; **70**: 3v; **74**: 1; **75**: 5v; **95**: 2v;
98: 1; **134**: 2v; **149**: 1v, 2; **152**: 1, 1v; **175**:
1; **188**: 1-2
Morais (Beatriz de), cf. Beatriz de Moraes.
Morais (Pero de), cf. Pero de Moraes.
Morais (Vasco de), cf. Vasco de Moraes.
Moreno (Lourenço), cf. Lourenço Moreno.
Morgete (Emir), cf. Emir Morgete.
Moroari (Bibi), cf. Bibi Moroari.
Morodym (Xarafo), cf. Xarafo Morodym.
Morsed Nacaroolaa, Ormuz – **66**: 1v
mortalhas – **39**: 10v; cf. sepulcros.
morte – **159**: 2v, 3; cf. religião.
mós – **73**: 2; cf. moinhos.
mostarda – **134**: 1v
mosteiros – **34**: 1, 1v; **38**: 1; **48**: 1v; **49**: 1-1v;
51: 1v; **55**: 1, 2; **116**: 1, 1v; **126**: 1; cf. reli-
gião.
Mota (Simão da), cf. Simão da Mota.
Motir (Molucas), ilha – **19**: 9; **95**: 2v
Moura (Filipe de), cf. Filipe de Moura.
Moura (Miguel de), cf. Miguel de Moura.
mouriscos – **57**: 1v
mouros – **13**: 2, 5, 5v; **16**: 1v, 3, 3v; **22**: 3; **23**:
3, 4; **25**: 10; **26**: 5, 5v, 6v; **36**: 1; **37**: 2, 2v,
3v; **38**: 1, 2v; **39**: 14; **42**: 1v; **47**: 2, 3, 4; **51**:
2; **65**: 1; **68**: 1, 1v; **69**: 1, 2; **70**: 1v, 2, 4, 4v,
6v, 7, 8; **72**: 7v, 8; **73**: 1, 2v, 3; **76**: 1-2v; **79**:
1; **86**: 1, 2; **87**: 1; **88**: 4; **89**: 1; **91**: 1; **95**: 1v,
3; **99**: 1, 1v; **107**: 1v; **110**: 1; **112**: 1v; **117**:
1v; **122**: 1-2, 3, 3v; **129**: 2, 2v; **134**: 1-2v;
139: 2; **140**: 1, 1v; **142**: 1v; **143**: 1v, 2, 3;
144: 2v; **148**: 1; **151**: 2; **153**: 1; **154**: 1;
156: 2, 3; **157**: 1v, 4-5v; **159**: 1v, 3v, 5, 5v,
6v, 8, 9v; **161**: 1; **162**: 3; **163**: 1, 3; **164**: 2,
4; **168**: 1, 5; **173**: 1, 2v; **174**: 3; **183**: 1v;
185: 2, 3; **186**: 1v
mouros mercadores – **13**: 5v-6v, 7v; **76**: 2v; **77**:
1v; **95**: 1v; **125**: 1; **139**: 2, 2v; **143**: 2, 3;
146: 2v; **162**: 1
mouros de preço – **12**: 1v
mouros de resgate – **168**: 2

Moxa (Emir Xá), cf. Emir Xá Moxa.
 moxama, peixe seco – **42**: 1v; cf. peixe.
 Moziba (?) (Moçambique), reis – **162**: 2v
 Mozimba (?) (moziba) (Moçambique), reis –
162: 2v
 Mucandira (?), rei (Moçambique) – **162**: 1
 Muhammad, mouro – **101**: 1
 Muhammad Dao, mouro de Sofala, d. 1547 –
163: 1
 Muhammad Dixa (Koja), cf. Koja Muhammad
 Dixa.
 Muhammad Joane, senhor do rio de Sofala, d.
 1547 – **163**: 1-3
 Muilapamda, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
 Mulei Abdamagit – **39**: 15v
 Mulei Aytemaam, senhor (Norte de África?) –
117: 1v
 Mulei Boçahi – **39**: 15v
 Mulei Cabadim – **39**: 15v
 Mulei Cot Badim – **39**: 15v
 Mulei Daut, filhos de – **39**: 12
 Mulei Daut, xabandar – **39**: 12
 Mulei Foqua – **39**: 15v
 Mulei Kamâl Tax – **39**: 15v
 Mulei Mai – **39**: 15v
 Mulei Mohammad, senhor (Norte de África?)
 – **117**: 1v
 Mulei Nordim – **39**: 13v
 mulheres – **25**: 8; **32**: 1; **37**: 2; **54**: 1v, 3; **55**: 2v;
57: 1v; **70**: 8v; **93**: 6; **100**: 1v; **102**: 1; **110**:
 2, 2v; **129**: 1v, 2; **156**: 2v, 3v, 4; **157**: 3v, 5v;
164: 1v, 2v, 3
 munições – **34**: 1v; **70**: 2, 3, 4v; **173**: 2v; cf.
 artilharia.
 muros – **15**: 4v; **17**: 4v-5v; **22**: 2; **25**: 6; **32**: 5;
54: 1v, 2v, 3v; **70**: 4; **79**: 1; **143**: 2; **173**: 3v;
 cf. cercas.
 Musandam, Cabo (Estreito de Ormuz) – **77**: 2
 Mut Mea Ali (Ali), cf. Ali Mut Mea Ali.
 Mut Mea Anagatret (Ali), cf. Ali Mut Mea Ana-
 gatret.
 Mut Mea Suleiman (Ali), cf. Ali Mut Mea
 Suleiman.
 Muzaffar (Emir), cf. Emir Muzaffar.

N

Nabais (Vicente), cf. Vicente Nabais.
 Nacaroolaa (Morsed), cf. Morsed Nacaroolaa.
 Nacoda Yussuf – **136**: 1
 nados-mortos – **120**: 3v; cf. parteiras.
 nafaes, serventes – **35**: 1-2v
 Nagme Adem, Ormuz – **66**: 1v
 Nagodaxara Fadim – **77**: 2
 Naique (Che), cf. Che Naique.

Naique (Gorca), cf. Gorca Naique.
 Naique (Mala), cf. Mala Naique.
 Naique do Paço Seco (Procu), cf. Procu Nai-
 que do Paço Seco.
 naires – **35**: 1, 2; **53**: 1
 Naira (Banda), ilha – **95**: 3v
 Naire (Chetti), cf. Chetti Naire.
 naires – **120**: 3v ; **156**: 3v ; **157**: 4v, 5v
 Namatola (Koja), cf. Koja Namatola.
 nambiadarim, príncipe – **69**: 1
 naquaçit (?), renda – **39**: 6
 Naraez (João), cf. João Naraez.
 Narsinga – **73**: 3v; **76**: 2v; **142**: 1
 Narsinga, corte – **53**: 1
 Narsinga, embaixadores – **72**: 1-3, 7v, 8v
 Narsinga, portos – **53**: 1
 Narsinga, reis – **1**: 6; **53**: 1, 1v; **72**: 1-5, 7v-8v,
 9v; **76**: 3; **89**: 1; **168**: 6
 Natal, dia – **26**: 2v; **27**: 1v; **63**: 1v; **72**: 7v; **120**:
 2v; cf. religião.
 natorim de Cananor – **72**: 7v-8v
 naus – **11**: 4; **12**: 1; **13**: 1, 2, 3, 5; **15**: 2, 2v, 4v,
 6; **16**: 1-2; **17**: 1v-3v, 4v, 7, 7v, 9, 13, 26; **19**:
 2, 4; **21**: 2; **22**: 1v-2v, 4v; **23**: 1v, 2; **25**: 1v-
 3, 4v, 12; **26**: 2, 4, 5; **27**: 1v, 3, 3v; **31**: 1; **32**:
 3, 3v, 8; **37**: 1v, 2, 3, 3v, 4v, 5; **38**: 2v; **39**: 2v,
 10; **41**: 1, 1v; **42**: 1, 2; **46**: 1-2; **47**: 1, 2-4v;
50: 1v; **52**: 1; **53**: 1v; **54**: 1, 2; **56**: 1-2; **57**:
 1, 1v; **58**: 1; **60**: 1; **63**: 1; **65**: 1; **68**: 1v, 2;
69: 1v, 2; **70**: 3v; **71**: 1, 2; **72**: 1, 4; **73**: 1,
 2v-3v; **75**: 1v, 3, 4-5, 7, 7v; **76**: 1-2, 3; **77**:
 1v; **78**: 1-2; **79**: 1v; **81**: 1; **84**: 1; **89**: 1; **90**:
 1; **92**: 1; **95**: 1-2, 4; **99**: 1; **100**: 1, 1v; **101**:
 1; **102**: 1; **107**: 1v; **108**: 1, 1v; **110**: 1v, 6;
112: 1v; **113**: 1; **115**: 1, **116**: 1; **118**: 1;
119: 1, 2v; **122**: 1-3v; **123**: 1-2; **125**: 1;
127: 1v; **129**: 2v; **131**: 1, 1v; **132**: 2v-3v, 4v,
 5; **135**: 1; **136**: 1; **138**: 1; **142**: 1, 1v, 3; **143**:
 2v; **144**: 1-2v; **146**: 2v; **148**: 1, 1v; **150**: 1;
153: 2; **155**: 1; **156**: 1-2v; **157**: 1v, 4, 4v, 6;
158: 1, 2; **159**: 10v; **164**: 1; **168**: 2v, 3v, 4,
 7-8; **170**: 1, 2; **172**: 1v; **173**: 1, 2; **174**: 1-2v,
 4; **175**: 1; **176**: 1, 1v; **177**: 1v; **178**: 1; **183**:
 1-3; **185**: 1v, 2, 3, 3v; **186**: 1, 1v; cf. ama-
 rras; âncoras; aparelhos; arcos de ferro;
 bailéus, andaime; bancos; bóias; bombas;
 breu; cairo; calcés; capitão de popa;
 coberta; convés; cordas; costado; coxia;
 embarcações; enxárcia; escotilhas; espar-
 to; espora; equipação; estopa; ferros do
 leme; fio; gáveas; lastro; lemes; mastros;
 porões; pregaduras; proiz; tavaoado; tolda;
 velas; vergas; vigas
 nautiques, piratas – **39**: 14v; **42**: 1; **77**: 1v;
 cf. corsários.
 navegantes – **73**: 2; cf. marinheiros.

Nazaré, nau – **8**: 1; **56**: 1v
 Neda (Duarte de), cf. Duarte de Neda.
 Nedon (Koja), cf. Koja Nedon.
 Nedon Abdul Rachman (Koja), cf. Koja Nedon Abdul Rachman.
 Negreiros (Fernão de), cf. Fernão de Negreiros.
 negros – **13**: 4v, 8v; **26**: 4v; **27**: 3v; **39**: 9, 10; **54**: 2, 3, 3v; **57**: 1, 1v; **70**: 6v, 8; **101**: 1; **134**: 2; **164**: 4
 Nematuala (Xeque Cot Boadim), cf. Xeque Cot Boadim Nematuala.
 Nemidi (Mahmmud), cf. Mahmmud Nemidi.
 Nestorianismo – **55**: 1v; cf. religião.
 nevoeiro – **27**: 3v
 Nexbadim (Emir), cf. Emir Nexbadim.
 Nexbadim (Koja), cf. Koja Nexbadim.
 Nhacuse (?) (inhacouce) (Moçambique), reis – **162**: 1
 Nhamparapara (?) (inhaperapara) (Moçambique), reis – **162**: 1v
 Nhócua (Moçambique), reis – **162**: 2v
 Nina – **15**: 5
 Nisa – **98**: 1
 Nodon (Koja Goadar), cf. Koja Goadar Nodon.
 Nodon (Malemo), cf. Malemo Nodon.
 Nodou (Rais), cf. Rais Nodou.
 Nogueira (António), cf. António Nogueira.
 Nogueira (Francisco), cf. Francisco Nogueira.
 Nogueira (Manuel), cf. Manuel Nogueira.
 Nordim (Cot Badim), cf. Cot Badim Nordim.
 Nordim (Mulei), cf. Mulei Nordim.
 Noronha (Afonso de), cf. Afonso de Noronha.
 Noronha (Álvaro de), cf. Álvaro de Noronha.
 Noronha (António de), cf. António de Noronha.
 Noronha (Fernando de), cf. Fernando de Noronha.
 Noronha (Garcia de), cf. Garcia de Noronha.
 Noronha (João Rodrigues de), cf. João Rodrigues de Noronha.
 noscada – **122**: 1v
 Nossa Senhora de Belém – **149**: 1
 Nossa Senhora do Candelorão, dia – **22**: 2
 Nossa Senhora do Rosário, Goa – **149**: 1
 Nova (João da), cf. João da Nova.
 Nova Espanha, vice-rei – **26**: 5
 Novais (Tomás de), cf. Tomás de Novais.
 Novo Testamento – **34**: 1v; **99**: 2; cf. Bíblia.
 noz – **16**: 1v; **95**: 3v, 4; **131**: 1; **180**: 3v
 noz moscada – **21**: 2
 Nuce (Abdul), cf. Abdul Nuce.
 núncios – **49**: 1; **126**: 1; cf. religião.
 Nunes (António), cf. António Nunes.
 Nunes (Cristóvão), cf. Cristóvão Nunes.

Nunes (Duarte), cf. Duarte Nunes.
 Nunes (Fernão), cf. Fernão Nunes.
 Nunes (Henrique), cf. Henrique Nunes.
 Nunes (João), cf. João Nunes.
 Nunes (Pedro), cf. Pedro Nunes.
 Nunes (Pero), cf. Pero Nunes.
 Nunes Perdigão (Heitor), cf. Heitor Nunes Perdigão.
 Nuno Álvares – **149**: 1v
 Nuno Álvares Pereira, 1568-1578 – **174**: 2v
 Nuno da Cunha (D.), capitão-mor e governador, 1518-1537 – **13**: 6; **22**: 1, 2v, 4v; **23**: 4; **33**: 1, 1v; **40**: 1; **70**: 4v; **105**: 1; **134**: 2v; **159**: 1v-11; **180**: 3v
 Nuno Fernandes de Ataíde, a. 1525 – **64**: 1v
 Nuno Manuel (D.), fidalgo, filho de D. Frei João – **146**: 2v
 Nuno Mascarenhas, capitão-mor e governador de Safim – **88**: 1-6
 Nuno Vaz, quadrilheiro, 1505-1509 – **72**: 3v, 6
 Nuno Vaz Pereira, Diu, 1533 – **22**: 1v
 Nuno Velho Pereira, capitão de Sofala e Moçambique, 1588 – **30**: 1-1v
 Nuruddim (Rais), cf. Rais Nuruddim.

O

obras – **94**: 1; **123**: 1; **135**: 1v
 oficiais – **1**: 2; **13**: 1, 6v; **17**: 20, 22; **23**: 4; **26**: 2, 5, 5v; **27**: 3; **31**: 1v, 2; **32**: 1v, 3, 5, 7; **37**: 1v-2v; **46**: 1v; **47**: 4v; **54**: 4v; **55**: 1; **56**: 1; **68**: 2; **69**: 1v, 2; **70**: 2, 4v, 5v, 6v, 8; **73**: 1v, 2, 3; **76**: 2; **77**: 2v; **78**: 1; **79**: 1; **94**: 1; **95**: 3; **107**: 1, 1v; **110**: 4; **111**: 1; **123**: 1v, 2; **132**: 3-4, 5v; **139**: 1, 2v; **144**: 2v; **153**: 2, 3; **157**: 3v; **159**: 1, 1v, 4v, 7v, 10, 11; **163**: 2v; **168**: 2v, 3v; **174**: 2v; **176**: 1, 1v; **187**: 1
 oficinas – **48**: 1v
 ofícios – **109**: 1
 ofícios religiosos – **80**: 1; **120**: 3; cf. religião.
 Ofram (Marrocos) – **117**: 1
 Ola Jami – 39: 13v
 olas, folhas – **134**: 1, 2
 oleiros – **120**: 2v-4; cf. barro.
 óleo – **49**: 1; **55**: 1v
 óleo de oliva – **164**: 1v
 olhos-de-gato – **15**: 4v
 oliva – **55**: 1v; **164**: 1v
 Oliveira (António Machado de), cf. António Machado de Oliveira.
 oliveiras – **164**: 3
 Olutatum (Banda) – **95**: 3v
 Omar (Mahmmud), cf. Mahmmud Omar.
 Omar – **39**: 13v

- Omar, filho de, escravo do rei de Ormuz – **39: 9**
- Onag Sagad, Etiópia, 1557 – **93: 2**
- onças, animal – **39: 10**
- Onofre Travassos, Congo – **106: 3**
- Onor – **57: 2; 183: 3**
- Onor, feitores – **47: 3**
- Onor, porto – **76: 1v**
- Onor, preços – **179: 1**
- onzenas, onzeneiros – **70: 5v; 159: 4, 9v**
- orações – **39: 10v; 132: 5v; 152: 1; 164: 3v**; cf. religião.
- Ordem de Cristo – **38: 1v**
- Ordem de Cristo, cavaleiros – **61: 1-1v**
- Ordem de Santo Agostinho – **34: 1**
- Ordem de São Domingos – **34: 1**
- Ordem de São Francisco – **34: 1**
- Ordem de São Pedro, padres – **106: 1**
- ordens religiosas – **34: 1-2v**; cf. religião.
- orelheiras – **134: 1, 2**
- Orfação (Oman) – **39: 4v, 7**
- órfãos – **25: 10; 51: 1v, 2; 116: 1, 1v; 154: 1**
- Ormete Zayhem, príncipe – **96: 1**
- Ormuz – **11: 1; 23: 3-4; 25: 10v; 26: 1v; 36: 1; 37: 3v; 42: 1; 60: 1v; 64: 1; 68: 1v; 70: 6; 73: 3; 84: 1; 85: 1v; 95: 1v; 107: 1; 122: 1; 127: 1; 131: 1v; 132: 1v; 136: 1; 137: 1; 142: 1; 146: 2; 161: 1v; 164: 1**
- Ormuz, alcaidaria-mor – **113: 1v**
- Ormuz, alcaides – **77: 1, 2**
- Ormuz, alfândega – **39: 2, 6; 12, 14; 70: 6; 91: 1v; 127: 1; 140: 1, 1v; 174: 3**
- Ormuz, alguazil – **39: 12v; 70: 6; 86: 1v, 2; 91: 1-2; 160: 1; 161: 1; 174: 3; 188: 1-2v**
- Ormuz, armazém – **127: 1**
- Ormuz, capitães – **33: 1v; 39: 14v; 66: 1, 1v; 70: 6; 74: 1; 85: 1, 1v; 91: 1v, 2; 127: 1v; 129: 1v; 188: 1v, 2**
- Ormuz, capitães-mores do mar – **39: 14v**
- Ormuz, casa das orracas – **127: 1v**
- Ormuz, casados – **66: 1, 1v**
- Ormuz, ermidas – **39: 13v**
- Ormuz, escravões da alfândega – **39: 14v**
- Ormuz, escravões dos alvarás – **39: 12**
- Ormuz, escravões da feitoria – **15: 6**
- Ormuz, feitores – **15: 6; 39: 14v; 127: 1v**
- Ormuz, fortaleza – **1: 5v; 36: 1v; 38: 1v; 60: 1; 66: 1; 77: 2; 91: 1; 113: 1, 1v; 127: 1v; 129: 1v; 140: 1v; 174: 2**
- Ormuz, guardas-mores – **39: 16; 64: 1v; 77: 2; 127: 1v**
- Ormuz, juízes – **174: 3**
- Ormuz, línguas – **77: 1; 127: 1v**
- Ormuz, moeda – **39: 2, 6**
- Ormuz, moradores – **66: 1-1v; 74: 1; 188: 1-2**
- Ormuz, ouvidores – **39: 15v**
- Ormuz, paços – **77: 1**
- Ormuz, padres – **129: 1v**
- Ormuz, parentes do rei – **39: 7-8v; 77: 1v**
- Ormuz, pesos – **15: 1v**
- Ormuz, portos – **39: 5**
- Ormuz, rei – **23: 3; 33: 1, 1v; 37: 4; 39: 3v-11; 40: 1; 42: 1v; 60: 1v; 64: 1v; 68: 1, 1v; 70: 6; 74: 1; 77: 1-2v; 86: 1; 91: 1-2; 127: 1v; 129: 1v; 140: 1, 1v; 188: 1, 2**
- Ormuz, rendas – **39: 1-16**
- Ormuz, sacadores – **39: 2v, 12**
- Ormuz, vigários – **129: 1v**
- Ormuz, vizires – **82: 1**
- Ormuz, xeques – **70: 6**
- ornamentos religiosos – **120: 1v**; cf. religião.
- orraca, bebida – **39: 2, 6v; 77: 2v; 127: 1v; 134: 1v, 2; 182: 1v**
- Orvagane Perhi (Shamsuddin), cf. Shamsuddin Orvagane Perhi.
- Osama Perali (Koja), cf. Koja Osama Perali.
- Oulled de Acarxin, Safim – **88: 1v**
- Oulled de Ambram, Safim – **88: 1v, 3**
- Oulled Yatymamte – **88: 3**
- ourives – **120: 1v**
- ouro – **12: 1v; 13: 8; 25: 9v; 37: 4; 38: 1v; 57: 1v; 89: 1; 102: 1; 117: 1v; 132: 4; 142: 1v, 3; 143: 2; 144: 2v; 153: 2v; 162: 1-3; 163: 2, 3; 168: 2**
- ouro, moedas – **25: 1; 30: 1v; 31: 1v; 35: 1, 2; 139: 1v; 179: 1, 1v**
- Ouro Bachella, Molucas, 1531 – **54: 2**
- outeiros – **25: 7v**
- ouvidores – **17: 26; 19: 4; 25: 1v; 26: 5v; 32: 5v; 39: 15v; 41: 1; 51: 1; 70: 2v, 7; 73: 2v; 84: 1, 1v; 106: 2v, 3; 120: 2v; 149: 3; 151: 1v; 174: 1v**
- ouvidores-gerais – **23: 3, 3v; 30: 1; 39: 14v; 75: 5**
- ouvidores-gerais do cível – **41: 1**
- ovelhas – **88: 1v; 93: 1v, 3**; bezerras; cabras; carneiros; pastores; porcos; vacas.

P

- Pacém – **85: 1v; 125: 1; 132: 2, 3**
- Pacheco (Antônio), cf. Antônio Pacheco.
- Pacheco (Manuel), cf. Manuel Pacheco.
- Pacheco (Vasco Eanes), cf. Vasco Eanes Pacheco.
- Pacheco de Lima (Manuel), cf. Manuel Pacheco de Lima.
- Pacheco Pereira (Duarte), cf. Duarte Pacheco Pereira.
- Paço Seco (Procu Naique do), cf. Procu Naique do Paço Seco.

- paços – **24:** 1; **35:** 1; **77:** 1; **86:** 1, 1v; **119:** 2; **124:** 1; **134:** 2; **182:** 1
- padres – **26:** 2v; **32:** 1-2, 3, 6, 7, 7v, 8v, 9; **34:** 1; **55:** 1-2v; **69:** 2; **72:** 7v; **93:** 5-6; **99:** 1-2; **106:** 1, 2v-3v; **120:** 2, 3v; **129:** 1-2; **159:** 4v-5v, 8; **164:** 1v-2v, 3v; cf. religião.
- padres comissários – **48:** 1v; cf. religião.
- padres malabares – **159:** 5v; cf. religião.
- padres de missa – **120:** 2v, 3, 4; cf. religião.
- padres provinciais – **34:** 2; cf. religião.
- padroeiros – **164:** 2v; cf. religião.
- padrões – **3:** 1; **7:** 1
- Pádua, baixos – **157:** 6v
- pagodes – **159:** 1, 8; cf. religião.
- paióis – **13:** 7; **27:** 1v; **47:** 2v; **174:** 1v; cf. artilharia; pólvora; salitre.
- Pais (Francisco), cf. Francisco Pais.
- Pais (Guiomar), cf. Guiomar Pais.
- Pais (Sebastião), cf. Sebastião Pais.
- Paiva (Dinis de), cf. Dinis de Paiva.
- Paiva (Francisco de), cf. Francisco de Paiva.
- Paiva (Gaspar de), cf. Gaspar de Paiva.
- Paiva (Gonçalo de), cf. Gonçalo de Paiva.
- Paleacate – **25:** 2v
- palha – **47:** 1v; **70:** 6; **73:** 3v; **122:** 1v, 2; **159:** 8
- Palha de Santarém (Francisco), cf. Francisco Palha de Santarém.
- palheiros – **120:** 1
- palmares – **15:** 5
- Palmas, ilha das – **27:** 1v
- palmeiras – **134:** 1v-2v; **172:** 1, 1v
- Panane – **17:** 1; **47:** 4; **60:** 1; **64:** 1; **95:** 4, 4v; **171:** 1, 1v
- Panarukan, rei – **25:** 12
- pandeiros – **39:** 10; cf. atabaleiros; bailadeiras; charamela; tangedores.
- paneses, arma – **185:** 2v; cf. armas.
- pangaio, embarcação – **30:** 1v; cf. embarcações.
- Pangim – **137:** 1
- Pangim, fortaleza – **70:** 3
- Pangim, moradores – **149:** 2
- panos – **1:** 6; **12:** 3; **13:** 4v; **25:** 8v, 11, 11v; **32:** 2, 9; **53:** 1v; **57:** 1v, 2; **89:** 1; **106:** 3; **134:** 1, 1v; **142:** 2v; **143:** 2, 3; **144:** 2; **156:** 2, 5; **162:** 2v, 3; **164:** 3; **168:** 8, 9
- Pantoja (Francisco), cf. Francisco Pantoja.
- pão – **27:** 1v; **64:** 2; **78:** 1v, 2; **88:** 2v; **117:** 2; **153:** 2v; **164:** 3; cf. celeiros.
- pão de cânfora – **153:** 2v
- papagaios – **32:** 9
- papas – **32:** 2v; **49:** 1; **60:** 1v; **93:** 1v, 3, 4, 5, 5v; **99:** 2; **120:** 2; **134:** 1v; **164:** 3v; cf. religião.
- Paraíba – **58:** 1v
- Parao (?) (Ormuz) – **39:** 5
- paraus, embarcação – **13:** 1v; **17:** 5v; **22:** 1v; **23:** 2v; **47:** 2, 4v; **54:** 1v, 2v, 3v, 5; **55:** 1; **63:** 2; **64:** 1; **70:** 3v; **140:** 1; **149:** 1, 2v; **173:** 1; cf. embarcações.
- pardos, homens – **106:** 3
- páreas – **12:** 1v; **15:** 1v-3, 4-5v; **31:** 1v; **70:** 6; **76:** 1v, 2, 3v; **77:** 1; **91:** 2; **100:** 1; **107:** 1v; **142:** 3; **159:** 4v, 7
- paredes – **13:** 4, 5v; **25:** 7v; **54:** 1, 2; **66:** 1; **161:** 1
- parteiras – **39:** 8, 8v; cf. nados-mortos.
- pás – **17:** 4v
- Pascal Froim, doutor – **26:** 1v, 2, 4v
- Páscoa – **38:** 2; **39:** 10v, 14v; **49:** 1; **54:** 1; **55:** 1v; cf. religião.
- Pascoela, domingo – **27:** 2v; cf. religião.
- passageiros – **78:** 1v
- passáros – **159:** 9v
- pássaros, renda – **134:** 2v
- passas – **164:** 3
- pastores – **93:** 3, 5; cf. ovelhas.
- patanas sagradas (?) – **120:** 1v
- Pater Noster – **164:** 1v, 2; cf. religião.
- patos – **67:** 1v
- patraquene, renda – **134:** 2v
- patriarcas – **48:** 1; **49:** 1-1v; **60:** 1v; **93:** 5, 5v; **99:** 1; cf. religião.
- pauis – **15:** 5v
- Paulo (S.), apóstolo – **93:** 2, 2v, 5; **159:** 1v, 4v, 9; **164:** 4v; cf. Bíblia.
- Paulo Afonso, 1568-1578 – **174:** 2v
- Paulo da Gama (D.), embaixador do rei da Etiópia, 1540 – **25:** 1v; **93:** 5
- paus – **72:** 6v
- Paxá (Ali), cf. Ali Paxá.
- Paxá (Cobade), cf. Cobade Paxá.
- peças – **18:** 1, 1v; cf. escravos.
- peças de artilharia, cf. águias; armas; artilharia; berços; cães; camelos; esperas; falcões; falconetes; leões; quartãos; salvagens; serpentinas; serpes; tiros; ursos.
- Pedir – **42:** 1v
- pedra – **13:** 4; **15:** 2; **18:** 1; **25:** 6v; **26:** 3; **32:** 5; **54:** 1v-2v; **57:** 1; **72:** 3; **76:** 2v; **93:** 3v; **142:** 2; **143:** 2v; **158:** 4v; **159:** 1, 8; **162:** 2; **163:** 1v
- pedra, pesos – **95:** 4v
- pedra seca – **20:** 1v
- pedra-ume – **153:** 2v; **156:** 5
- pedraria – **15:** 4v; **89:** 1; **106:** 1v; **139:** 1v; **168:** 2; cf. jóias; rubis.
- pedreiros – **18:** 1; **25:** 8v; **47:** 1; **73:** 2v; **76:** 2; **142:** 2v; **145:** 1
- Pedro (D.), infante, filho de D. João I – **25:** 5v
- Pedro (D.), patriarca dos Marroquitas do mosteiro Cenobino no Monte Líbano – **49:** 1-1v

- Pedro (S.), apóstolo – **93**: 1v, 2, 3-4v; **159**: 8v, 10; **164**: 4, 4v; cf. Bíblia.
- Pedro Álvares, mestre da nau Santiago – **183**: 1v
- Pedro Álvares de Gouveia, capitão-mor de armada, fidalgo da Casa Real – **178**: 1, 1v
- Pedro de Andrade, 1522 – **64**: 1v, 2
- Pedro de Anhaia, capitão de nau – **135**: 1
- Pedro Arel, Cananor, 1514 – **9**: 2
- Pedro Cão, quadrilheiro, 1505-1509 – **72**: 6
- Pedro de Castelo Branco (D.), capitão de Ormuz, 1537-1539 – **23**: 3-4; **24**: 1; **70**: 6; **74**: 1; **77**: 1; **91**: 2
- Pedro de Castro (D.), 1505-1509 – **64**: 1v; **72**: 4
- Pedro Cerveira, escrivão, Malaca – **132**: 3-4
- Pedro do Congo (D.), embaixada – **130**: 1
- Pedro Estroço – **37**: 1
- Pedro de Faria, filho de Álvaro de Faria, capitão de Malaca, 1540 – **25**: 1-12v; **62**: 1; cf. Pero de Faria.
- Pedro Fernandes Lascarim – **70**: 1-8v
- Pedro Gonçalves, Padre, vigário – **159**: 7v, 8
- Pedro de Góis, feitor de Cochim – **45**: 1
- Pedro Homem, Cochim – **111**: 1v
- Pedro Homem, feitor de Cananor – **9**: 3v
- Pedro Lopes, 1540 – **25**: 9v
- Pedro Lopes, criado de D. Jorge, d. 1547 – **163**: 1
- Pedro Manjsaoana (D.), filho do rei do Congo – **32**: 7v
- Pedro Mascarenhas – **1**: 3
- Pedro Mascarenhas (D.), vice-rei – **93**: 1, 1v, 3, 5, 5v
- Pedro Mascarenhas, capitão da fortaleza de Malaca, 1525-1533 – **21**: 1; **64**: 1v
- Pedro de Meneses (D.), marquês de Vila Real – **64**: 1v
- Pedro de Montemaior – **20**: 1
- Pedro Nunes, doutor, capitão e feitor de Sofala, 1525 – **64**: 1
- Pedro da Silva, 1540 – **25**: 2
- Pedro Sobrinho de Mesquita – **77**: 1v, 2
- Pedro Vasconcelos (?) – **135**: 1
- Pedro Vasques, vedor da fazenda de Cochim, 1533 – **21**: 3
- Pedro Vaz, Cochim, doutor – **118**: 1
- Pegado (Vicente), cf. Vicente Pegado.
- Pegas (João), cf. João Pegas.
- Pegu – **25**: 2v; **73**: 3v; **75**: 1, 1v, 3, 4, 4v, 6, 7-8v; **107**: 1; **110**: 2; **125**: 1; **146**: 1, 2v, 3; **153**: 3v; **156**: 2v; **173**: 1v
- peitas – **37**: 1, 2, 3, 3v; **56**: 1v, 2; **188**: 1v
- peixe – **93**: 3v; **134**: 2, 2v; **164**: 1v; cf. bagres; cação; cavalas; moxama; pescadores; raias; ramea; sardinha.
- peixe assado – **134**: 1v
- peixe cozido – **134**: 1v
- peixe salgado – **39**: 14
- Peleja (Diogo), cf. Diogo Peleja.
- peles – **32**: 4
- pelotes, vestuário – **32**: 9
- pelouros – **1**: 7, 7v; **13**: 1v, 5; **17**: 4, 5; **25**: 6v; **85**: 1v; **153**: 2v; cf. artilharia.
- pelouros de cera – **68**: 2
- Penalvo (João), cf. João Penalvo.
- penas – **73**: 2v; **94**: 1; **100**: 1v; **110**: 2v, 3, 5; **144**: 1v; **176**: 2; **185**: 2v
- penas pecuniárias – **34**: 1v; **51**: 1; **159**: 3v
- penhores – **120**: 2v-3v; **144**: 2v; cf. fiadores.
- penitências – **34**: 1v; cf. religião.
- Penteado (Álvaro), cf. Álvaro Penteado.
- pepinos (cogombros) – **39**: 1v
- Perali (Koja Osama), cf. Koja Osama Perali.
- Percival Vaz, 1514 – **144**: 2v
- Perdigão (Heitor Nunes), cf. Heitor Nunes Perdigão.
- perdões – **135**: 1; **168**: 3
- Pereira (António), cf. António Pereira.
- Pereira (Brás), cf. Brás Pereira.
- Pereira (Diogo), cf. Diogo Pereira.
- Pereira (Duarte), cf. Duarte Pereira.
- Pereira (Duarte Pacheco), cf. Duarte Pacheco Pereira.
- Pereira (Francisco), cf. Francisco Pereira.
- Pereira (Gaspar), cf. Gaspar Pereira.
- Pereira (Gonçalo), cf. Gonçalo Pereira.
- Pereira (Henrique), cf. Henrique Pereira.
- Pereira (João Brandão), cf. João Brandão Pereira.
- Pereira (João de Sá), cf. João de Sá Pereira.
- Pereira (Jorge de), cf. Jorge de Melo Pereira.
- Pereira (Lionis), cf. Lionis Pereira.
- Pereira (Nuno Álvares), cf. Nuno Álvares Pereira.
- Pereira (Nuno Vaz), cf. Nuno Vaz Pereira.
- Pereira (Nuno Velho), cf. Nuno Velho Pereira.
- Pereira (Rui Dias), cf. Rui Dias Pereira.
- Pereira de Berredo (Francisco), cf. Francisco Pereira de Berredo.
- Pereira Marramaque (Rui Vaz), cf. Rui Vaz Pereira Marramaque.
- Pereira de Serpa, 1505-1509 – **72**: 3v
- Peres, cf. Pires.
- Peres (Diogo), cf. Diogo Peres.
- Peres (Fernando de Afonso), cf. Fernando de Afonso Peres.
- Peres (Fernão), cf. Fernão Peres.
- Peres (Martim), cf. Martim Peres.
- Peres de Andrade (Fernão), cf. Fernão Peres de Andrade.
- Perestrelo (Bartolomeu), cf. Bartolomeu Perestrelo.
- Perestrelo (Rafael), cf. Rafael Perestrelo.

- Perhi (Shamsuddin Orvagane), cf. Shamsuddin Orvagane Perhi.
- Pernambuco, capitania – **58**: 1v
- Pero, cf. Pedro.
- Pero Afonso, Goa – **152**: 1v
- Pero Aires da Silva, 1521 – **137**: 1
- Pero de Albuquerque – **186**: 1v
- Pero de Albuquerque, cavaleiro da Ordem de Cristo – **61**: 1-1v
- Pero Botelho, Safim – **88**: 5
- Pero Cabreira – **37**: 5
- Pero Dias, Malaca, 1530 – **19**: 2v
- Pero de Faria, 1525-1537 – **17**: 26; **23**: 1v; cf. Pedro de Faria.
- Pero Fernandes, 1524 – **149**: 2
- Pero Fernandes, Goa – **152**: 1
- Pero Fernandes, oleiro, Cochim – **120**: 2v-4
- Pero Fernandes, ouvidor geral – **23**: 3, 3v
- Pero Fernandes Tinoco, 1507 – **72**: 1-9v; **168**: 6
- Pero Ferreira Fogaça, capitão de Quíloa, 1507 – **102**: 1-1v
- Pero de Figueiredo, escrivão, 1505-1509 – **72**: 6
- Pero da Fonseca, alcaide-mor e feitor de Moçambique, 1514 – **144**: 1-2v
- Pero da Fonseca, Cochim, 1506 – **47**: 2v
- Pero Gomes Teixeira – **48**: 1v
- Pero Gomes, piloto – **120**: 3
- Pero Gonçalves, comitre do parau grande, 1524 – **149**: 2v
- Pero Gonçalves, criado de Sebastião Pires – **120**: 1
- Pero de Lisboa – **134**: 2
- Pero Lopes, 1524 – **149**: 2
- Pero Lopes, quadrilheiro, 1505-1509 – **72**: 5v-6v
- Pero Lopes de Sampaio – **37**: 4v
- Pero Maio, escrivão do judicial da cidade e fortaleza de Malaca, 1530 – **19**: 4, 4v, 5v, 7, 7v, 11v
- Pero Mascarenhas, c. 1510 – **164**: 1
- Pero de Mesquita, 1548 – **27**: 2, 4, 4v, 6, 6v
- Pero de Montarroio, 1517 – **13**: 9
- Pero de Moraes, Safim – **88**: 1
- Pero Nunes, marinheiro da nau Serra, 1518 – **13**: 2
- Pero Nunes, vedor da fazenda, c. 1520 – **99**: 1v
- Pero Vasques da Cunha, irmão de Nuno da Cunha, 1518 – **13**: 6
- Pero Vaz, Cochim – **107**: 1
- Pero Vaz, doutor, Coulão – **155**: 1
- Pero Vaz, Ormuz – **95**: 1v
- Pero de Vilhegas, 1545 – **75**: 7, 7v
- pérolas – **46**: 2; **47**: 2; **76**: 3; cf. aljófar.
- Pérsia, capitães-mores – **57**: 1-2
- Pérsia, estrangeiros da – **39**: 2
- Pérsia, mar – **60**: 1v
- Pérsia, persas – **39**: 4, 5; **55**: 2, 2v; **60**: 1v; **142**: 1; **174**: 3
- Pérsia, reis – **60**: 1v
- pesca, pescado, pescaria – **15**: 3v; **39**: 1v, 5v, 13; **102**: 1v; cf. anzóis; peixe.
- pescadores – **47**: 1; **48**: 1; **96**: 1v
- peso, renda – **132**: 3v
- pesos – **15**: 1v, 3v; **19**: 4v, 5; **95**: 3v-4v; **123**: 1v; **142**: 2; **174**: 1, 1v
- Pessanha (Manuel), cf. Manuel Pessanha.
- Pessoa (Francisco), cf. Francisco Pessoa.
- piães – **35**: 1, 2v; **142**: 1v
- pião, jogo – **25**: 5v
- pias – **49**: 1; **164**: 3
- pias baptismais – **164**: 1v; cf. religião.
- picas, arma – **185**: 2v; cf. armas.
- picões, arma – **17**: 4v; **185**: 2v; cf. armas.
- picota – **143**: 3; cf. forca.
- Piedade, nau – **144**: 2, 2v
- pilotos – **13**: 1v, 2v-3v, 6v; **27**: 2-3, 4, 4v; **37**: 1; **50**: 1; **56**: 1v; **120**: 3; **135**: 1; **144**: 2; **177**: 1; **183**: 1-2v; **185**: 3, 3v
- pimenta – **4**: 1; **5**: 1; **6**: 1v; **8**: 1; **9**: 1; **10**: 1; **13**: 3, 6v; **16**: 1-2, 3, 3v; **23**: 2v; **37**: 1, 3v; **42**: 2; **47**: 2v, 3, 4v; **63**: 1v; **68**: 2; **69**: 1-2; **70**: 6v; **73**: 3; **75**: 1-9; **76**: 2; **95**: 1-2v; **97**: 1; **99**: 1-2; **107**: 1; **123**: 1v; **124**: 1, 1v; **125**: 1; **131**: 1v; **134**: 1v; **146**: 1-3; **151**: 1, 1v; **153**: 2, 2v; **155**: 1; **156**: 1v; **157**: 4v; **159**: 4v, 7; **163**: 3; **165**: 1; **168**: 1v, 4v; **171**: 1v; **172**: 1; **173**: 2v; **174**: 1-2, 4; **175**: 1; **177**: 2
- Pimenta, reis da – **124**: 1; **165**: 1
- Pina (Isabel de), cf. Isabel de Pina.
- Pinda, ouvidores – **106**: 3
- Pinda, porto – **32**: 7v; **106**: 3
- pinhais – **153**: 1
- Pinheiro (Bartolomeu), cf. Bartolomeu Pinheiro.
- Pinto (Bernardo), cf. Bernardo Pinto.
- Pinto (Fernão), cf. Fernão Pinto.
- pintores gentios – **159**: 7v, 8
- pinturas – **17**: 1
- pipas – **17**: 4v; **25**: 6v; **37**: 4v; **56**: 2; **73**: 2; **76**: 1v; **78**: 2; **95**: 2; **122**: 2v; **135**: 1; **153**: 2; cf. aduelas; barris; tanoaria.
- piques, lança – **79**: 1v; cf. armas.
- Pires, cf. Peres.
- Pires (Afonso), cf. Afonso Pires.
- Pires (André), cf. André Pires.
- Pires (Francisco), cf. Francisco Pires.
- Pires (Gaspar), cf. Gaspar Pires.
- Pires (João), cf. João Pires.
- Pires (Jorge), cf. Jorge Pires.
- Pires (Sebastião), cf. Sebastião Pires.
- Pires (Tomé), cf. Tomé Pires.

pobres – **39:** 14; **110:** 4; **129:** 2v; **156:** 3; **159:** 2v-3v, 11; cf. esmolas.
 poços – **143:** 2v; **160:** 1v; **164:** 3; cf. água.
 poldros – **25:** 8v; cf. cavalos.
 pólvora – **1:** 7; **13:** 1, 1v, 5; **15:** 2; **17:** 4, 5; **25:** 3v, 6v, 7v; **26:** 7; **45:** 1; **54:** 4v; **85:** 1v; **132:** 1v; **154:** 1; cf. paióis.
 pombas – **48:** 1v
 Pombel (?) (Banda) – **95:** 3v
 pontes – **25:** 6v, 7
 pontes levadiças – **42:** 2
 porcelanas – **57:** 1v; **122:** 1v; **139:** 1v; **168:** 8; cf. louça.
 porcos – **98:** 1; bezeros; cabras; carneiros; ovelhas; vacas.
 porões – **27:** 1v; **174:** 1v; cf. naus.
 Porta de Santa Catarina – **94:** 1
 portas – **11:** 3; **25:** 6v, 7, 12, 12v; **30:** 1; **39:** 10; **54:** 1v, 2v, 3; **55:** 2, 2v; **70:** 4; **73:** 3v; **77:** 1; **87:** 1; **88:** 2; **93:** 3v; **96:** 1; **107:** 1; **120:** 2; **123:** 1; **159:** 7, 7v; **163:** 3; **164:** 3, 3v
 porteiros – **39:** 10; **54:** 1v-2v
 Porto – **56:** 2; **64:** 1v
 Porto Santo, ilha – **27:** 1
 portos – **27:** 2; **32:** 7v, 8; **36:** 2, 2v; **38:** 1v; **42:** 1v; **53:** 1; **67:** 1; **68:** 2; **69:** 1, 1v; **70:** 6v; **75:** 1v, 6v, 8v; **76:** 1, 1v; **93:** 6; **100:** 1v; **103:** 1; **106:** 3; **108:** 1, 1v; **110:** 1v, 2; **112:** 1, 1v; **117:** 1v; **122:** 1v, 2v; **136:** 1; **138:** 1, 1v; **151:** 2; **153:** 1; **156:** 1v, 2v; **157:** 2, 4; **172:** 1, 3v; **183:** 1v, 2; **185:** 3v; **186:** 1, 1v; cf. barras; cais.
 Portudal (Costa de África) – **76:** 1
 Portugal (Francisco de), cf. Francisco de Portugal.
 português, idioma – **13:** 1v; **169:** 1; cf. idiomas.
 Potencia (João Francisco de), cf. João Francisco de Potencia.
 pousadas – **19:** 5v, 7; **27:** 5; **32:** 1v; **52:** 1; **54:** 1; **144:** 1v; cf. aposentadores.
 praças – **70:** 3v; **123:** 1v; **134:** 1, 1v
 praias – **17:** 2; **54:** 1v, 2; **76:** 1v
 Prakam (Tuan), cf. Tuan Prakam.
 prata – **12:** 1v; **35:** 2v; **56:** 2; **57:** 1v; **70:** 1; **120:** 1v, 4
 preços – **95:** 1v-4v; **100:** 1; **153:** 3; **156:** 1v; **174:** 2v; **176:** 1v; **179:** 1-2
 pregadores – **51:** 1; **129:** 1; cf. religião.
 pregaduras – **153:** 2v; **157:** 3v; cf. naus.
 pregões – **17:** 11; **26:** 1v; **37:** 1; **45:** 1; **69:** 1; **110:** 6; **132:** 2v; **156:** 5; **159:** 1v, 7v
 preitos – **111:** 1, 1v
 preladados – **32:** 2v; **152:** 1; cf. religião.
 presas – **12:** 1v; **13:** 2v, 9; **31:** 1v; **37:** 1v; **47:** 2; **72:** 6; **76:** 3; **84:** 1; **127:** 1v; **132:** 5, 5v; **142:** 1v; **149:** 1-3; **168:** 2; **172:** 1; **185:** 1v

presentes – **156:** 4v; **162:** 2v, 3v; cf. dádivas.
 presos, prisões – **23:** 3v; **26:** 1v, 6; **32:** 2v, 7, 8v, 9v; **37:** 4; **54:** 2, 3v; **67:** 1v; **68:** 1v; **70:** 7; **73:** 2v; **84:** 1; **100:** 1v; **110:** 2v, 4; **140:** 1; **144:** 1v; **156:** 3, 3v; **159:** 2, 3; **160:** 1; **163:** 2v, 3; **176:** 2; cf. cadeia; carceragens.
 Preste João – **11:** 1, 1v, 2v, 3; **29:** 1-1v; **38:** 1-2; **52:** 1; **60:** 1v; **70:** 4, 7; **122:** 2v; **142:** 3; **159:** 8v; **169:** 1
 Preto (Gaspar), cf. Gaspar Preto.
 priores – **26:** 2v; **37:** 4v; cf. religião.
 privilégios – **73:** 2v
 procissões – **39:** 14; **168:** 1; cf. religião.
 Procu Naique do Paço Seco, capitão gentio de Goa – **35:** 1v
 procurações – **64:** 1v
 procuradores – **26:** 2v, 4; **32:** 8; **51:** 1-2; **83:** 1; **97:** 1
 procuradores dos feitos – **84:** 1
 proiz, cabo – **47:** 3v; cf. naus.
 provedores – **47:** 3v, 4; **165:** 1
 provedores dos contos – **174:** 2v
 provedores dos defuntos – **13:** 4; cf. defuntos.
 provedores da fazenda – **174:** 2
 provedores-mores – **41:** 2
 provedores-mores dos defuntos – **163:** 2v; cf. defuntos.
 provérbios – **25:** 3v, 4, 5v, 6, 8v, 10, 10v, 12; **70:** 6, 8; **72:** 5; **78:** 2v; **107:** 1v; **132:** 5; **142:** 3
 províncias – **34:** 1; **159:** 1; cf. religião.
 Pullati Khan – **157:** 1v
 pumbos, feiras – **32:** 3
 purgas – **13:** 4; cf. físicos.
 Purgatório – **49:** 1; cf. religião.
 Pur Hussein (Kamâl), cf. Kamâl Pur Hussein.

Q

Qichelato, regedor de Molucas – **54:** 1v, 2v-3v, 5
 Qichell Daroez, Molucas – **54:** 2v
 Qoaina (Bibi), cf. Bibi Qoaina.
 quadrilheiros – **72:** 3, 5v-6v; **142:** 1v; **149:** 1v
 quadrilheiros-mores – **149:** 1
 Quangane (?) (Sofala) – **163:** 1v
 Quaresma – **32:** 1v, 8v; **164:** 3
 quartões, peça de artilharia – **158:** 2, 3; cf. artilharia.
 quartões de ferro, peça de artilharia – **158:** 4; cf. artilharia.
 quatineiros (?) – **113:** 1v
 Queaçadim (Rais), cf. Rais Queaçadim.
 Quedá – **75:** 8v; **146:** 3
 Queimado (Vasco), cf. Vasco Queimado.
 Queirós (Isabel de), cf. Isabel de Queirós.
 Queirós (Jorge de), cf. Jorge de Queirós.

Queixome, ilha (Ormuz) – **39**: 4-5, 10, 15v
 Quenon (?) – **142**: 3
 Queque (?) (quitenge) (Moçambique), reis – **162**: 2v
 querelas – **30**: 1
 Querejijom (?) (Ormuz) – **39**: 4, 7
 Quilá (?) (quylaa), Bengala – **108**: 1
 Quíloa – **13**: 1, 3; **72**: 3, 5v; **76**: 1, 1v; **162**: 3; **168**: 1
 Quíloa, capitães – **102**: 1-1v
 Quíloa, castelo – **76**: 3v
 Quíloa, escrivães de feitorias – **72**: 3
 Quíloa, feitoria – **72**: 3
 Quíloa, fortaleza – **47**: 1v; **76**: 1
 Quíloa, porto – **13**: 2; **76**: 1
 Quíloa, quadrilharias – **72**: 3
 Quíloa, rei – **13**: 2v; **72**: 4v; **76**: 1; **168**: 1; **178**: 1
 quintaladas – **4**: 1; **10**: 1; **17**: 11; **44**: 1v; **46**: 2; **76**: 3v; **79**: 1;
 quintos – **168**: 1v, 2
 Quitenge (?) (Moçambique), reis – **162**: 2v
 Quitongue (Moçambique) – **162**: 3
 Quitongue (Moçambique), reis – **162**: 1
 quiza de seda – **26**: 6v
 Quomodim (Emir), cf. Emir Quomodim.
 Quylaa, porto, Bengala – **108**: 1

R

R[...] (Diogo da), cf. Diogo da R[...].
 rábano – **134**: 1v
 rabisco, imposto – **95**: 3v
 Rachman (Koja Abdul), cf. Koja Abdul Rachman.
 Rachman (Koja Nedon Abdul), cf. Koja Nedon Abdul Rachman.
 raçoeiros – **55**: 2; cf. religião.
 Rafael Catanho – **37**: 5
 Rafael Perestrelo – **13**: 2
 raías, peixe – **182**: 1v; cf. peixe.
 rainhas – **32**: 6v; **33**: 1v; **54**: 1v, 2; **67**: 2; **93**: 4v; **141**: 1; **168**: 8
 Rais Abadim, irmão do alguazil em Ormuz – **39**: 12v
 Rais Abadim, primo do alguazil em Ormuz – **39**: 12v
 Rais Amadadim, parente do alguazil em Ormuz – **39**: 12v
 Rais Çadadim, parente do alguazil em Ormuz – **39**: 12v
 Rais Chabadim – **39**: 15
 Rais Daylami Xá, filho de Rais Nuruddim – **39**: 12v; **91**: 1, 1v
 Rais Faredum, parente do alguazil em Ormuz – **39**: 12v

Rais Madadim – **85**: 1
 Rais Mahmud, alguazil de Barém – **39**: 12v
 Rais Moabadim – **39**: 12v
 Rais Nodou – **39**: 15
 Rais Nuruddim, alguazil de Ormuz – **91**: 1, 1v
 Rais Nuruddim, filho de Rais Xarafo – **39**: 12v
 Rais Queaçadim, cunhado do alguazil em Ormuz – **39**: 12v
 Rais Rukn al-Din Xarafo – **39**: 12v
 Rais Sujaladim, criado do alguazil de Ormuz – **161**: 1
 Rais Suleiman – **160**: 1
 Rais Suleiman, capitão da fortaleza da ilha Camarão – **136**: 1
 Rais Suleiman, rume – **82**: 1 ; **86**: 1v
 Rais Xá Badim, irmão de, filho do capitão de Baram – **39**: 12v
 Rais Xarafuddin Fâli, alguazil de Ormuz, filho de Turun Xá – **23**: 4; **37**: 4; **39**: 7v, 12v; **66**: 1v; **82**: 1-2; **91**: 1; **101**: 1; **160**: 1, 1v; **161**: 1
 Raja Hussein – **103**: 1
 Ralu Branco, capitão gentio de Goa – **35**: 1
 Ramalho (Francisco), cf. Francisco Ramalho.
 Ramaraborça (?) – **42**: 1v
 rambotim – **190**: 1
 ramea, imposto sobre pesca – **39**: 5v; cf. peixe.
 Ramu, bramane gentio – **159**: 5
 Raposo (António), cf. António Raposo.
 Raposo (João), cf. João Raposo.
 Rashid (Xeque), cf. Xeque Rashid.
 Real (António), cf. António Real.
 Real Fazenda – **105**: 1, 1v
 rebatinhas (?) – **159**: 11
 Rebatino (Francisco), cf. Francisco Rebatino.
 Rebelo (Afonso), cf. Afonso Rebelo.
 Rebelo (Diogo), cf. Diogo Rebelo.
 Rebelo (Vasco), cf. Vasco Rebelo.
 Rebelo de Beja (Diogo), cf. Diogo Rebelo de Beja.
 recebedores – **120**: 1; **135**: 1v; **168**: 3v
 recifes – **123**: 1; cf. baixos.
 Reconodim (Koja), cf. Koja Reconodim.
 Redondo, condes, cf. Francisco Coutinho.
 refeitórios – **48**: 1v
 refrescos – **76**: 1, 1v
 regatões do peixe – **134**: 2
 regedores – **54**: 1v, 2v-3v, 5; **60**: 1; **70**: 2v; **82**: 1v; **95**: 2; **116**: 1v; **164**: 2v; **174**: 4
 regimentos – **32**: 8; **41**: 1; **64**: 1v; **144**: 1v, 2; **166**: 1; **174**: 2v; **175**: 1; **176**: 1v, 2; **181**: 1
 Rego (Cristóvão do), cf. Cristóvão do Rego.
 Rego Fialho (Simão do), cf. Simão do Rego Fialho.
 regras – **143**: 1v; cf. religião.
 Rei (Manuel), cf. Manuel Rei.

- Rei Grande, nau – **2**: 1; **183**: 2v
 Rei Pequeno, nau – **183**: 2v
 Reinel (Cambaia), cidade – **22**: 2v
 Reis, Livro 1.º dos, livro bíblico – **159**: 9; cf. Bíblia; religião.
 Reis Magos, galeão – **173**: 1v
 Relação de Goa – **41**: 1
 relâmpagos – **27**: 1v
 relaxes – **34**: 1v; cf. religião.
 religião, cf. abadessas; absolvições; adoração; Advento; água de baptismo; água benta; altares; apostasia; apóstolos; arcebispos; Assunção de Nossa Senhora; Ave-Maria; baptismo; beneficiados; Bíblia; bispados; blasfêmias; brâmanes; bulas; cabidos; cacizes; canonistas; capelães; capelas; cardeais; catecúmenos; celibato; censuras apostólicas; cerimónias religiosas; clérigos; coadjutores; comendadores; comissários; Companhia de Jesus; comunhão; concílios; confissão; congregações religiosas; constituições; conventos; conversão religiosa; Credo; crisma; cristandade; cruzes; curandeiros; curas; defuntos; Dia de...; Diabo; dioceses; Endoenças; ensino religioso; epístolas; eremitas; esmolos; Eucaristia; evangelhos; excomunhão; feitiçeiros; festas; frades; freiras; gregos; hábitos religiosos; hospitais; hóstias; idolatria; Igreja; igrejas; imagens religiosas; Inferno; interditos; jejuns; judeus; jurisdição eclesiástica; Lei Mosaica; letras apostólicas; livros de doutrina; Lua Nova; Maomé; Mesa da Consciência; mesquitas; ministros religiosos; Misericórdia; missas; monges; monsenhores; morte; mosteiros; Nestorianismo; núncios; ofícios religiosos; orações; Ordens; ornamentos religiosos; padres; padroeiros; pagodes; papas; Páscoa; Pater Noster; patriarcas; penitências; pias baptismas; pregadores; prelados; priores; procissões; províncias; Purgatório; raçoeiros; regras; relaxes; religiosos; retábulos; romarias; sábado; sacerdotes; sacramentos; Santa(o)...; São...; Sé; seitas; sepulcros; sermões; sumos-sacerdotes; superiores; testamentos; tonsura; Trindade; unção; visitas; votos
 religião, votos de – **34**: 1v
 religião africana – **162**: 2
 religiosos – **29**: 1; **129**: 1, 2, 2v; **164**: 4, 4v
 relógios – **27**: 1, 2v, 3v
 Rematolo (Koja), cf. Koja Rematolo.
 remeiros – **138**: 1; cf. galeotes.
 remos – **17**: 4v; **47**: 4v; **68**: 2; **153**: 2v; **185**: 1v
 rendas, reideiros – **31**: 1v; **37**: 1, 1v; **39**: 13; **66**: 1; **69**: 1; **70**: 6v; **77**: 2v; **132**: 3v; **134**: 1-3; **159**: 3; **164**: 2v
 renegados – **22**: 2
 reposteiros – **39**: 10v
 requiem, missas – **120**: 3; cf. religião.
 resgates – **32**: 3, 3v; **88**: 3v, 4; **105**: 1; **185**: 2; cf. cativos.
 resíduos, provedores – **47**: 4
 retábulos – **159**: 7v, 8; cf. religião.
 Rezac (Koja Abedi), cf. Koja Abedi Rezac.
 Ribeira, mestres – **17**: 26; **153**: 3
 ribeiras – **25**: 8v; **39**: 4v; **70**: 4; **73**: 2; **123**: 1; **172**: 1; cf. rios.
 Ribeiro (Cristóvão), cf. Cristóvão Ribeiro.
 Ribeiro (Fernão), cf. Fernão Ribeiro.
 Ribeiro (Francisco), cf. Francisco Ribeiro.
 Rico (Baltasar), cf. Baltasar Rico.
 rios – **17**: 2, 6; **18**: 1; **22**: 3; **23**: 2v; **25**: 9; **32**: 5v, 6; **47**: 3v; **57**: 1v; **70**: 3, 4, 5, 5v, 8v; **76**: 1v; **85**: 1; **110**: 1v; **117**: 1v; **156**: 2v; **157**: 4v; **159**: 2v; **162**: 2-3; **163**: 1; **168**: 4v; **172**: 1; **183**: 1; cf. canais; ribeiras; rios.
 Rocão Adem, Ormuz – **66**: 1v
 Rodes – **70**: 8v
 Rodrigo (D.), Congo – **106**: 1
 Rodrigo (D.), rei – **1**: 3v
 Rodrigo (D.), sobrinho do rei do Congo – **32**: 7v
 Rodrigo de Andrade, capitão gentio de Goa – **35**: 2
 Rodrigo de Lima (D.), fidalgo da casa real, 1520 – **38**: 2v; **52**: 1
 Rodrigo de Serpa – **129**: 1
 Rodrigues (Álvaro), cf. Álvaro Rodrigues.
 Rodrigues (André), cf. André Rodrigues.
 Rodrigues (António), cf. António Rodrigues.
 Rodrigues (Brás), cf. Brás Rodrigues.
 Rodrigues (Cristóvão), cf. Cristóvão Rodrigues.
 Rodrigues (Diogo), cf. Diogo Rodrigues.
 Rodrigues (Francisco), cf. Francisco Rodrigues.
 Rodrigues (Gaspar), cf. Gaspar Rodrigues.
 Rodrigues (Gonçalo), cf. Gonçalo Rodrigues.
 Rodrigues (Jerónimo), cf. Jerónimo Rodrigues.
 Rodrigues (João), cf. João Rodrigues.
 Rodrigues (Tomás), cf. Tomás Rodrigues.
 Rodrigues de Azevedo (Diogo), cf. Diogo Rodrigues de Azevedo.
 Rodrigues de Castelo Branco (Fernão), cf. Fernão Rodrigues de Castelo Branco.
 Rodrigues Coutinho (Manuel), cf. Manuel Rodrigues Coutinho.

- Rodrigues Gamboa (António), cf. António Rodrigues Gamboa.
- Rodrigues de Noronha (João), cf. João Rodrigues de Noronha.
- Rodrigues de Sousa (João), cf. João Rodrigues de Sousa.
- róis – **68**: 2; **180**: 1
- roldas – **163**: 3; cf. velar.
- Roma – **1**: 6v; **32**: 2v; **93**: 1v, 5; **164**: 2
- Roma, capitães – **159**: 3, 5v, 6
- Roma, igreja – **49**: 1, 1v
- Roma, imperadores – **164**: 2v
- Romanos, epístola aos – **93**: 2v; cf. Bíblia.
- romarias – **136**: 1; cf. religião.
- Romem (João), cf. João Romem.
- Roque Esteves, Ormuz – **188**: 2
- Roque Fernandes, 1524 – **149**: 2
- Roque Fernandes, Goa – **152**: 1v
- Roquonadim (Emir), cf. Emir Roquonadim.
- Rosário (Goa), igreja – **51**: 2
- Rosengain (Banda) – **95**: 3v
- Rostan, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9
- roupas – **13**: 6v, 7; **25**: 1, 3, 11; **26**: 2; **35**: 2v; **54**: 2; **75**: 1v; **95**: 1v, 3-4; **131**: 1; **134**: 1, 2, 2v; **143**: 2v; **144**: 2v; **163**: 1-2
- Ruão (Cosme de), cf. Cosme de Ruão.
- ruas – **25**: 12, 12v; **70**: 7v; **78**: 1v; **159**: 8
- rubis – **15**: 4v; **122**: 1v; cf. pedraria.
- Rudcona Coma (?), ribeira (Ormuz) – **39**: 4v
- Rui de Araújo, feitor de Malaca, 1512 – **132**: 4v; **142**: 2, 2v
- Rui Barreto, a. 1525 – **64**: 1v
- Rui Dias Pereira, 1537 – **23**: 2v
- Rui Gomes – **101**: 1
- Rui Gomes de Azevedo, 1539, Baçaim – **24**: 11-2
- Rui Gomes da Grã – **60**: 1
- Rui Gonçalves – **60**: 1
- Rui Gonçalves, cavaleiro – **79**: 1, 1v
- Rui Gonçalves de Caminha, cidadão de Goa, 1545 – **75**: 1-2
- Rui Lopes, mestre do navio Rei Pequeno – **183**: 2v
- Rui Lourenço, capitão da Taforea – **112**: 1v
- Rui Lourenço de Távora, Baçaim, 1539 – **24**: 1
- Rui de Melo, capitão – **94**: 1
- Rui de Sousa, Safim – **88**: 5
- Rui Vasques – **26**: 1
- Rui Vaz Pereira Marramaque, capitão de Malaca – **26**: 1
- ruibarbo – **16**: 1v
- Rukn al-Din Xarafo (Rais), cf. Rais Rukn al-Din Xarafo.
- rumes – **1**: 2; **11**: 1; **12**: 1; **17**: 1-2, 4, 6; **22**: 1v, 2; **23**: 2v; **24**: 1v; **26**: 7; **38**: 2; **65**: 1; **68**: 1; **70**: 1, 2v, 3, 4, 5, 8; **75**: 4, 7v; **77**: 1; **82**: 1v; **86**: 1v; **127**: 1; **136**: 1; **157**: 5v; **159**: 10; **173**: 1, 2-3v
- Rumi (Suleiman), cf. Suleiman Rumi.
- Rutcona Calão (?), lugar (Ormuz) – **39**: 7
- Ruy López de Villalobos, Molucas – **26**: 2v, 5, 5v
- Ruycalão (?), ribeira (Ormuz) – **39**: 4v
- Sá (António de), cf. António de Sá.
- Sá (Duarte de), cf. Duarte de Sá.
- Sá (Francisco de), cf. Francisco de Sá.
- Sá (Garcia de), cf. Garcia de Sá.
- Sá (Henrique de), cf. Henrique de Sá.
- Sá (Jerónimo), cf. Jerónimo Sá.
- Sá (João de), cf. João de Sá.
- Sá Pereira (João de), cf. João de Sá Pereira.
- sábado, crença – **93**: 2; cf. religião.
- Sabaio, senhor de Goa – **67**: 1; **68**: 1v, 2; **157**: 1, 2v; **186**: 1, 1v
- sabão – **134**: 2
- Sabão, cf. Estreito de Sabão.
- Sabem Malluco, capitão do rei de Cambaia – **24**: 1
- sabones, tecido – **95**: 4
- sacadores mouros – **39**: 2v
- sacerdotes – **34**: 2; **49**: 1; **93**: 4v; **152**: 1; **164**: 3; cf. religião.
- sacerdotes arménios – **99**: 1-2; cf. religião.
- sacerdotes de missa – **164**: 1-4v; cf. religião.
- Sacha (Gomes), cf. Gomes Sacha.
- sacos – **17**: 5; **174**: 1, 1v
- sacramentos – **26**: 5v; **32**: 8v; **49**: 1; **55**: 1v; **144**: 1v; **152**: 1; **164**: 1, 2v, 4; cf. religião.
- Safar (Koja), cf. Koja Safar.
- Safim – **117**: 1v
- Safim, capitães-mores – **88**: 1-6
- Safim, governadores – **88**: 1-6
- Safim, portas – **88**: 2
- safiras – **15**: 4v; cf. jóias.
- safras, para fundir – **73**: 2
- Sagad (Onag), cf. Onag Sagad.
- sal – **55**: 1v; **117**: 2; **164**: 1v, 3; cf. salga.
- salas – **25**: 6, 7; **47**: 1, 1v
- Salazar (Bernardim de), cf. Bernardim de Salazar.
- Saldanha (António de), cf. António de Saldanha.
- Saldanha, morador em Goa, 1524 – **149**: 2
- salga – **54**: 4v; cf. sal.
- salitre – **15**: 4v; **42**: 1; **45**: 1; **54**: 4v; **179**: 1; cf. paióis.
- Salmanaser, rei assírio – **55**: 2
- Salmos, livro – **93**: 2v, 4v; cf. Bíblia.
- Salomão, rei – **93**: 4v; cf. Bíblia.
- Salsete – **42**: 1v; **159**: 2; **172**: 1
- Salsete, igrejas – **120**: 1

- Salsete, ilhas – **24**: 1
 Salvador (Luís do), cf. Luís do Salvador.
 salvagens, peça de artilharia – **25**: 12; cf. artilharia.
 salvagens de metal, peça de artilharia – **158**: 3v; cf. artilharia.
 salvas, livro das – **9**: 1
 Samatra – **13**: 2v; **42**: 1v; **125**: 1; **132**: 2; **146**: 3
 Samorim de Calecute – **60**: 1; **123**: 2; **124**: 1, 1v; **165**: 1
 Sampaio (Lopo Vasques de), cf. Lopo Vasques de Sampaio.
 Sampaio (Pero Lopes de), cf. Pero Lopes de Sampaio.
 Sanches (Miguel), cf. Miguel Sanches.
 Sancho de Toar, capitão de Sofala, 1518 – **12**: 1, 1v; **13**: 5v; **143**: 1
 sândalo – **21**: 2
 sangradores – **13**: 4v
 sangue – **93**: 3v; **159**: 3v; **164**: 3
 Sanguém (Goa) – **172**: 1
 Sankily, rei de Jafanapatão – **159**: 7
 Santa Bárbara, nau – **63**: 1
 Santa Catarina, galiota – **149**: 1
 Santa Catarina, nau – **16**: 1v, 2
 Santa Catarina, porta – **94**: 1
 Santa Clara, nau – **183**: 3
 Santa Cruz, condes – **60**: 1v
 Santa Cruz de Cochim, Hospital – **47**: 3v
 Santa Helena, ilha – **63**: 1v; **95**: 1
 Santa Maria – **120**: 3
 Santa Maria da Ajuda, nau – **10**: 1
 Santa Maria da Escada – **135**: 1v
 Santa Maria da Serra, nau – **144**: 1v, 2v
 Santa Maria de Cenobino – **49**: 1v
 Santarém – **44**: 1
 Santarém (Francisco Palha de), cf. Francisco Palha de Santarém.
 Santiago de Cerasto, capitão, mestre e piloto, contra-mestre de Rafael Perestrelo, 1518 – **13**: 1v, 2
 Santiago, ilha – **13**: 3v
 Santiago, nau – **25**: 2, 4v; **63**: 1, 2; **183**: 1v
 Santo Agostinho – **93**: 4
 Santo António (Goa), igreja – **51**: 2
 Santo António, Convento de, Cochim – **1**: 8; **48**: 1, 1v
 santos – **117**: 1v
 São Bartolomeu, altar em Cochim – **120**: 3v
 São Bento, frades – **144**: 1v
 São Cirilo – **93**: 4
 São Crisóstomo, comentador bíblico – **93**: 3v, 4
 São Cristóvão – **1**: 2
 São Cristóvão, navio – **183**: 2
 São Dinis, galeão – **27**: 1v, 2, 4v; **140**: 1
 São Domingos, mosteiro – **38**: 1
 São Francisco, casa de – **1**: 7v
 São Francisco, frades – **1**: 7v; **55**: 1v
 São Francisco, mosteiro – **38**: 1
 São Francisco, padres de – **159**: 5
 São Francisco da Piedade, Ordem – **159**: 6
 São Jerónimo – **93**: 4
 São Jerónimo, mosteiro – **38**: 1
 São Jerónimo, nau – **76**: 2
 São João, Dia de – **63**: 1v
 São João, navio – **183**: 1v
 São Jorge da Mina, castelo – **38**: 1v
 São Lourenço, ilha – **13**: 2v, 3; **57**: 1-2; **95**: 1; **157**: 6, 6v; **164**: 1
 São Lourenço, junco – **19**: 4, 4v, 5v, 7v-8v, 9v-10v
 São Mateus, lugar – **23**: 4
 São Mateus, navio – **158**: 5
 São Miguel, nau – **16**: 1; **84**: 1
 São Paulo (Goa), Colégio de – **159**: 1, 6v, 8v
 São Paulo, apóstolo – **93**: 2, 2v, 5; **159**: 1v, 4v, 9; **164**: 4v
 São Paulo, dia de – **49**: 1
 São Pedro (?) (Goa) – **56**: 1v
 São Pedro, apóstolo – **93**: 1v, 2, 3-4v; **159**: 8v, 10; **164**: 4, 4v
 São Pedro, dia de – **49**: 1
 São Pedro, igrejas – **38**: 1, 1v
 São Pedro, nau – **11**: 1
 São Sebastião (Cochim), capela – **73**: 2
 São Tiago – **1**: 4
 São Tiago, apóstolo – **159**: 9v
 São Tomé, apóstolo – **55**: 1; **159**: 5, 6; **164**: 1v-2v, 4, 4v
 São Tomé, bispos – **34**: 2; **106**: 2
 São Tomé, cristãos de – **159**: 4v, 8
 São Tomé, feitores – **32**: 5v
 São Tomé, ilha – **32**: 3, 8-9; **78**: 1v; **106**: 1, **106**: 3; **139**: 2v
 sapão, renda – **39**: 6
 sapateiros – **25**: 8v; **120**: 3v, 4; **132**: 5; **134**: 2v
 Sardinha (Tomé), cf. Tomé Sardinha.
 sardinhas – **70**: 8; cf. peixe.
 Saria (Manuel de), cf. Manuel de Saria.
 Saul, rei bíblico – **93**: 4v; cf. Bíblia.
 Sé apostólica – **34**: 1; cf. religião.
 Sé de Elvas – **55**: 2
 Sé de Goa – **70**: 7
 Sebastião Gonçalves, Azamor, 1514 – **184**: 1, 1v
 Sebastião Gonçalves, Goa, 1510 – **182**: 2
 Sebastião de La Torre – **20**: 1
 Sebastião Lopes Lobato, cavaleiro – **114**: 1
 Sebastião Luís, alcaide-mor de Cochim – **165**: 1, 1v

- Sebastião de Miranda, Cochim – **111**: 1v
 Sebastião Pais, 1524 – **149**: 2
 Sebastião Pires, vigário-geral de Cochim – **120**: 1-4
 secretários – **41**: 1v; **70**: 2; **72**: 5; **83**: 1; **88**: 4; **101**: 1; **121**: 1; **174**: 2v
 seda – **26**: 6v; **32**: 4; **70**: 7v; **122**: 1v; **134**: 1, 2; **139**: 1, 1v; **144**: 2
 Segóvia (João de), cf. João de Segóvia.
 Segura (Marrocos) – **117**: 1v
 seguros – **63**: 2; **69**: 1v, 2; **76**: 2; **110**: 1v; **123**: 1v; **142**: 3; **156**: 2, 2v; **168**: 3
 Seher (?) – **122**: 2v
 Sehor (?), regedores – **82**: 1v
 seitas religiosas – **34**: 2; cf. religião.
 selas – **157**: 3; cf. albardas.
 Selim, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9v
 selo régio de D. Manuel – **178**: 1v
 selos – **99**: 1v; **132**: 4
 Sem Lemjs Botelho, capitão do junco São Lourenço, 1530 – 19: 7v
 Sembaza (?) (Moçambique), feiras – **162**: 1
 sementes – **93**: 2
 sendeiros – **70**: 7v
 sentenças – **26**: 1, 1v, 4; **41**: 1; **163**: 2v
 sepulcros – **164**: 2, 4, 4v; cf. caixão; moimentos; mortalhas; religião.
 Sequeira (Baltasar de), cf. Baltasar de Sequeira.
 Sequeira (Diogo Lopes de), cf. Diogo Lopes de Sequeira.
 Sequeira (Estêvão de), cf. Estêvão de Sequeira.
 Sequeira (Fernão de), cf. Fernão de Sequeira.
 Sequeira de Abreu (João de), cf. João de Sequeira de Abreu.
 sermões – **152**: 1; cf. religião.
 Sernache (Aníbal), cf. Aníbal Sernache.
 Serpa (Rodrigo de), cf. Rodrigo de Serpa.
 Serpa (Pereira de), cf. Pereira de Serpa.
 serpentinas, peça de artilharia – **158**: 3; cf. artilharia.
 serpentinas de ferro, peça de artilharia – **158**: 2; cf. artilharia.
 serpentinas de ferro encoronadas, peça de artilharia – **158**: 4v; cf. artilharia.
 serpentinas de ferro sem câmara, peça de artilharia – **158**: 4v; cf. artilharia.
 serpes, peça de artilharia – **158**: 3v; cf. artilharia.
 serpes de metal, peça de artilharia – **158**: 1v, 2v; cf. artilharia.
 Serra (António da), cf. António da Serra.
 Serra, nau – **13**: 2
 Serrão (Francisco), cf. Francisco Serrão.
 Serrão (João), cf. João Serrão.
 serras – **39**: 15v; **57**: 1
 serviço de prazer, Goa – **134**: 3
 servidores – **39**: 10v
 sesta – **54**: 1
 Shamsuddin – **39**: 11v
 Shamsuddin Orvagane Perhi, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9v
 Shiras, cidade – **55**: 2
 siames – **153**: 2
 siames, porto – **153**: 1
 Sião – **125**: 1
 Sidi Ajoar – 39: 13v
 Sidi Ali – 39: 13v
 Sidi Ali Mahmmud – 39: 13v
 Sidi Cobadi – 39: 13v
 Sidi Gotbodadim – 39: 13v
 Sidi Jaber – 39: 13v
 Sidi Kamâl – 39: 13v
 Sidi Mahmmud, Hombarqua – **117**: 1v
 Sidi Suleiman – 39: 13v
 Silva (António da), cf. António da Silva.
 Silva (Baltasar da), cf. Baltasar da Silva.
 Silva (Manuel da), cf. Manuel da Silva.
 Silva (Pedro da), cf. Pedro da Silva.
 Silva (Pero Aires da), cf. Pero Aires da Silva.
 Silva (Simão da), cf. Simão da Silva.
 Silva Meneses (Francisco da), cf. Francisco da Silva Meneses.
 Silveira (António da), cf. António da Silveira.
 Silveira (Diogo da), cf. Diogo da Silveira.
 Silveira (Heitor da), cf. Heitor da Silveira.
 Silveira (João da), cf. João da Silveira.
 Silveira (Luís da), cf. Luís da Silveira.
 Silvestre de Bachom – **56**: 1-2; **67**: 1-2
 Silvestre Corço, capitão – **44**: 1, 1v
 Silvestre de Cristo, clérigo – **37**: 4v
 Silvestre Eanes, Goa – **51**: 2
 Simão de Andrade, 1521 – **146**: 2v; **153**: 1-2
 Simão de Ataíde – **116**: 1
 Simão Borges, Cochim – **120**: 2v
 Simão Borrvalho – **174**: 2v
 Simão Botelho – **26**: 1
 Simão da Costa, juiz da alfândega de Ormuz – **174**: 3
 Simão da Cunha, 1525 – **64**: 1
 Simão Fernandes, Goa – **166**: 1v
 Simão Gago, Malaca, 1530 – **19**: 1
 Simão Gonçalves, espingardeiro, 1524 – **149**: 1v
 Simão Gueres, irmão de Francisco de Mendonça – **147**: 1
 Simão Lopes, bombardeiro, 1524 – **149**: 2v
 Simão Martins, 1512 – **142**: 1
 Simão Martins, doutor, ouvidor-geral, 1545 – **75**: 5, 5v
 Simão de Melo, 1540 – **25**: 9v

- Simão de Meneses (D.), 1525-26 – **17**: 26
 Simão de Miranda, 1506, Angediva – **47**: 2v
 Simão de Miranda, capitão de Sofala e Moçambique – **144**: 1, 1v, 2v
 Simão da Mota, ouvidor – **106**: 3
 Simão do Rego Fialho, provedor da fazenda, contador de Goa – **174**: 2
 Simão da Silva, Congo – **15**: 6; **32**: 3v
 Simões (Afonso), cf. Afonso Simões.
 Simões (Luís), cf. Luís Simões.
 sinabafos, tecidos – **25**: 11v; **168**: 8
 sinais – **13**: 3
 sinos – **54**: 3v; **73**: 1
 Sintra – **44**: 1
 Sintra, paços – **119**: 2
 sirigueiros – **134**: 1, 2
 Síria – **146**: 2
 sírios, bispos – **55**: 1, 1v
 sisas – **139**: 2
 Skoura (Marrocos) – **117**: 1v
 Soaila (Bibit), cf. Bibit Soaila.
 Soares (André), cf. André Soares.
 Soares (Fernão), cf. Fernão Soares.
 Soares (João), cf. João Soares.
 Soares (Lopo), cf. Lopo Soares.
 Soares (Lourenço), cf. Lourenço Soares.
 Soares (Manuel), cf. Manuel Soares.
 Soares de Albergaria (Lopo), cf. Lopo Soares de Albergaria.
 sobrados – **15**: 4v; **25**: 6v, 7v, 9v; **54**: 1, 2v, 3v
 Sobrinho de Mesquita (Pedro), cf. Pedro Sobrinho de Mesquita.
 Socotorá – **12**: 1v; **115**: 1; **162**: 3
 Socotorá, capitães – **113**: 1
 Socotora, cristãos – **70**: 7
 Socotorá, fortaleza – **46**: 1, 1v
 Socotorá, ilha – **70**: 7; **159**: 5
 Sodré (Vicente), cf. Vicente Sodré.
 Sofala – **13**: 2, 5-7, 9, 9v; **27**: 3v; **95**: 2, 4v; **144**: 1v, 2v; **153**: 2; **158**: 1v, 2v; **162**: 2-3v; **163**: 1-2v; **168**: 9, 10
 Sofala, alcaides-mores – **13**: 6; **163**: 1-3
 Sofala, almoxarifes – **12**: 1; **13**: 6
 Sofala, baixos – **157**: 6v
 Sofala, barra – **162**: 2v
 Sofala, capitães – **13**: 6v, 7v-8v; **27**: 6; **30**: 1-1v; **64**: 1; **102**: 1v; **143**: 1, 2v; **144**: 1-2v; **163**: 1-3
 Sofala, casa dos mantimentos – **143**: 1v
 Sofala, cisterna – **143**: 2v
 Sofala, escrivães – **13**: 6
 Sofala, escrivães da feitoria – **163**: 2v
 Sofala, feitores – **13**: 6-8; **64**: 1; **65**: 1v; **143**: 1v, 2, 3; **163**: 1, 1v
 Sofala, fortaleza – **13**: 2, 5, 8, 8v; **38**: 1v; **128**: 1; **143**: 1, 2; **162**: 3; **163**: 1v, 2v, 3
 Sofala, igrejas – **163**: 3
 Sofala, ilhéus – **162**: 2v
 Sofala, meirinhos – **163**: 3
 Sofala, minas de ouro – **13**: 8
 Sofala, moradores – **12**: 4, 4v, 7v
 Sofala, mouros – **163**: 1
 Sofala, muros – **143**: 2
 Sofala, oficiais – **163**: 2v
 Sofala, pesos – **95**: 4
 Sofala, poços – **143**: 2v
 Sofala, Portas – **163**: 3
 Sofala, provedores-mores dos defuntos – **163**: 2v
 Sofala, Ramada – **163**: 2
 Sofala, reis – **13**: 8; **143**: 2; **162**: 1; **178**: 1
 Sofala, rios – **162**: 3; **163**: 1
 Sofala, senhores – **163**: 1v
 Sofala, sertão – **13**: 8
 Sofala, torre da fortaleza – **163**: 3
 Sofi – **129**: 1-2v
 soldados – **174**: 2v
 soldos – **1**: 3v; **25**: 1, 1v, 2v, 3v, 11; **27**: 5v; **32**: 3v; **37**: 1v-4; **44**: 1v; **45**: 1; **46**: 1, 1v; **51**: 1; **61**: 1; **70**: 2, 3v; **73**: 1v, 3, 3v; **79**: 1; **102**: 1, 1v; **107**: 1, 1v; **110**: 5; **113**: 1, 1v; **132**: 4v, 5; **138**: 1; **142**: 1v; **144**: 2; **148**: 1v; **151**: 1v, 2; **156**: 3, 4; **157**: 3v; **159**: 10, 11; **164**: 1; **167**: 1; **168**: 3v; **180**: 1
 solteiros – **26**: 6; **100**: 1; **106**: 3; **120**: 1; **129**: 2; **159**: 10v; **180**: 2v; cf. casados.
 sombreiros – **35**: 1, 2v; **62**: 1
 Sota (Grão Afonso), cf. Grão Afonso Sota.
 Sousa (Aleixo de), cf. Aleixo de Sousa.
 Sousa (Bernardim de), cf. Bernardim de Sousa.
 Sousa (Cid de), cf. Cid de Sousa.
 Sousa (Diogo Lopes de), cf. Diogo Lopes de Sousa.
 Sousa (Fernão de), cf. Fernão de Sousa.
 Sousa (Francisco de), cf. Francisco de Sousa.
 Sousa (Garcia de), cf. Garcia de Sousa.
 Sousa (João de), cf. João de Sousa.
 Sousa (João Rodrigues de), cf. João Rodrigues de Sousa.
 Sousa (Manuel de), cf. Manuel de Sousa.
 Sousa (Martim Afonso de), cf. Martim Afonso de Sousa.
 Sousa (Rui de), cf. Rui de Sousa.
 Soutomaior (Fernão Eanes de), cf. Fernão Eanes de Soutomaior.
 Suaquem, fortaleza – **85**: 1
 Suaquem, ilha – **142**: 3
 Suez – **60**: 1v; **93**: 6; **173**: 2v
 Sujaladim (Rais), cf. Rais Sujaladim.
 Suleiman (Ali Mut Mea), cf. Ali Mut Mea Suleiman.

Suleiman (Koja), cf. Koja Suleiman.
 Suleiman (Rais), cf. Rais Suleiman.
 Suleiman (Sidi), cf. Sidi Suleiman.
 Suleiman Rumi – **160**: 1; **161**: 1
 sultões – **22**: 1v; **68**: 1-2; **70**: 6v; **91**: 2; **142**: 1
 sumos-sacerdotes – **93**: 4v; cf. religião.
 Sunda – **25**: 12; **75**: 1v, 2, 8v; **146**: 3
 Sunda, fortaleza – **1**: 5v, 8
 superiores – **34**: 1; cf. religião.
 Surate – **22**: 2v; **157**: 2
 Surate, fortaleza – **28**: 1; **70**: 3
 Syahfuddin (Mahmmud), cf. Mahmmud Syahfuddin.
 Syahmsuddin Abdullah (Koja), cf. Koja Syahmsuddin Abdullah.
 Synay (Anu), cf. Anu Synay.

T

tabaques, tambores – **69**: 1
 Tabarija, rei de Molucas – **159**: 7
 tabeliães – **19**: 4v
 tabuleiros – **173**: 3
 taças – **120**: 1v
 Tafella (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 tafetá – **70**: 7v; **134**: 1v
 Tafilelte (Marrocos) – **117**: 1v
 taforeias – **70**: 6; **95**: 2, **112**: 1v; cf. embarcações.
 Tagarro (André), cf. André Tagarro.
 Tagaza (Marrocos) – **117**: 1v, 2
 taipa – **25**: 7
 Tajadim (Babu), cf. Babu Tajadim.
 tâmaras – **117**: 1v
 Tamelelt (Marrocos) (temelt) – **117**: 1v
 Tameçena (?) (Norte de África) – **117**: 1v
 Taná (Baçaim), ilhas – **24**: 1
 Tanac (Bibi), cf. Bibi Tanac.
 tanadares-mores – **35**: 1v
 tanadares, tanadarias – **37**: 1v, 2; **87**: 1v
 tangedores – **39**: 10, 10v; cf. atabaleiros; bailadeiras; charamela; pandeiros.
 tanoaria – **78**: 1v, 2; cf. aduelas; barris; pipas.
 Tanor – **157**: 6
 Tanor, reis – **69**: 1v; **157**: 4v
 tanques para água – **17**: 4v; cf. água.
 tártaros – **55**: 2
 Tatynor (?) – **11**: 1
 Tavira – **116**: 1
 Tavira, juiz dos órfãos – **116**: 1
 Tavira, moradores – **116**: 1
 Tavira, mosteiros – **116**: 1, 1v
 Tavira, regedores – **116**: 1v
 tавоado – **18**: 1v; **37**: 5; **39**: 2v, 6; **54**: 1v; **157**: 3v; cf. naus.

távolas, jogo – **101**: 1; cf. jogos.
 Távora (Cristóvão de), cf. Cristóvão de Távora.
 Távora (Rui Lourenço de), cf. Rui Lourenço de Távora.
 Tavoy, terra – **125**: 1
 Tax (Mulei Kamâl), cf. Mulei Kamâl Tax.
 taxas – **110**: 2v; **156**: 1v, 3
 Teixeira (António Lobo), cf. António Lobo Teixeira.
 Teixeira (Duarte), cf. Duarte Teixeira.
 Teixeira (João), cf. João Teixeira.
 Teixeira (Lopo), cf. Lopo Teixeira.
 Teixeira (Pero Gomes), cf. Pero Gomes Teixeira.
 Teles (Diogo Álvares), cf. Diogo Álvares Teles.
 telhados, telhas – **54**: 3v; **73**: 3v; **143**: 2; **159**: 8; **164**: 1v
 Telo (Jorge), cf. Jorge Telo.
 Tenalaquare (?) (Coulão) – **69**: 1v
 Tenasserim (Birmânia) – **75**: 4
 teadas – **27**: 5
 tenças – **7**: 1; **23**: 2; **76**: 3v; **163**: 2
 tendas – **72**: 6v; **73**: 2; **134**: 1, 1v; **159**: 11; cf. lojas.
 terçados, arma – **162**: 3v; cf. armas.
 terceras – **158**: 2, 3; **174**: 1v
 Ternate – **26**: 3v; **54**: 2v; **95**: 2v
 Ternate, ilha – **19**: 5v
 Ternate, reis – **54**: 1
 Ternate, São João de, fortaleza – **19**: 7v
 terradas, embarcação – **39**: 5v; **85**: 1; cf. embarcações.
 terrados – **25**: 7v
 terrão – **25**: 5v; cf. gado.
 terreiros – **66**: 1
 tesoureiros – **52**: 1; **70**: 2; **95**: 1v, 2
 tesouro, moços do – **39**: 10v
 testamentos – **26**: 1v, 5v, 6; **34**: 2; **111**: 1, 1v; **116**: 1v; **120**: 1v-4; cf. herdeiros; religião.
 testemunhas – **26**: 6; **144**: 1v, 2v
 Tichite (Norte de África) – **117**: 2
 Tidore – **26**: 5v, 6v; **54**: 1v, 2, 3v, 5, 5v; **95**: 2v
 Tidore, fortaleza – **20**: 1v; **181**: 1
 Tidore, reis – **26**: 2v, 3, 5
 Times (Ajoet), cf. Ajoet Times.
 Timoja – **35**: 1; **89**: 1, 1v; **157**: 1v; **183**: 3
 Tinoco (Pero Fernandes), cf. Pero Fernandes Tinoco.
 tintas – **39**: 1v; **139**: 1, 1v; cf. anil; vermelho.
 tiros pequenos encoronados, peça de artilharia – **158**: 5; cf. artilharia.
 Tirucolim – **69**: 2
 Tito, Imperador – **164**: 2v
 Tiznit (Marrocos) – **117**: 1
 Tlemecem (Argélia) – **117**: 1v

Toar (Sancho de), cf. Sancho de Toar.
 Toboko (Ternate) – **54**: 5
 tocadores do ouro – **132**: 4
 tochas – **39**: 10v; cf. lâmpadas.
 tochas, profissão – **35**: 1, 2v
 Tojal (Álvaro de), cf. Álvaro de Tojal.
 tolda, náutica – **54**: 2; **56**: 1; cf. naus.
 toldos – **27**: 5; **38**: 3
 tomadias – **176**: 2
 Tomar – **17**: 6, 20, 24
 Tomar, vigários – **132**: 6
 Tomás de Castro – **37**: 4v
 Tomás Coelho, 1522 – **64**: 1v, 2
 Tomás Fernandes, mestre de obra da fortaleza de Cochim e mestre dos pedreiros – **123**: 1; **145**: 1
 Tomás de Novais, espingardeiro, 1524 – **149**: 1v
 Tomás Rodrigues – **85**: 1v
 Tombec (?) (Ormuz) – **39**: 5
 tombos – **57**: 1v; **132**: 4
 Tomé Lopes, meirinho e criado de D. Jorge, 1547 – **163**: 3
 Tomé Pires, embaixador na China, 1521 – **153**: 1v
 Tomé Pires, Malaca – **132**: 4, 5v
 Tomé Sardinha, Goa – **152**: 1v
 Tomu (?) – **90**: 1
 tonéis – **174**: 1v; cf. aduelas.
 tonsura – **55**: 2v; cf. religião.
 topázios – **15**: 4v; cf. jóias.
 Toríbio Lopes (D.), bispo de Miranda – **34**: 2
 Toro, batalha – **25**: 5v
 torres – **15**: 4v; **17**: 5; **23**: 2v; **25**: 7v; **77**: 1; **94**: 1; **99**: 2; **163**: 3; **168**: 4v; cf. coruchéu.
 torres de menagem – **25**: 6v, 9v; **42**: 2; **54**: 1, 1v; **123**: 1
 Torres Vedras (Cid Cerveira de), cf. Cid Cerveira de Torres Vedras.
 Toscano (Francisco), cf. Francisco Toscano.
 toucas – **76**: 3
 touros – **25**: 6; cf. gado.
 traças – **12**: 3
 trada, utensílio – **27**: 5; **95**: 4
 traduções – **68**: 1; **169**: 1; cf. intérpretes; línguas.
 Trancoso (Diogo), cf. Diogo Trancoso.
 tranqueiras – **15**: 2v; **25**: 6, 7; **64**: 1; **172**: 1v; cf. cercas.
 trasladadores – **93**: 5v
 tratados – **159**: 8v
 Travancor, reis – **172**: 1v
 Travassos (Onofre), cf. Onofre Travassos.
 trevo, planta – **162**: 1v
 tributos – **31**: 1v; **88**: 6; **122**: 1v, 2v, 3v; **123**: 1v; **168**: 1

trigo – **13**: 6v; **25**: 8v; **42**: 1; **64**: 1v; **70**: 3v; **73**: 3; **78**: 1v, 2v; **164**: 3; **172**: 1; **179**: 1v; **184**: 1; cf. celeiros.
 Trindade, doutrina – **38**: 1; **49**: 1; **93**: 3; cf. religião.
 Tripoli da Síria – **146**: 2
 Tristão (Duarte), cf. Duarte Tristão.
 Tristão de Ataíde, 1537 – **23**: 1, 1v
 Tristão da Cunha, 1507-1508 – **46**: 1, 1v; **57**: 1, 1v; **72**: 3; **168**: 8
 Tristão da Cunha, ilhas – **27**: 2v
 Tristão de Monroy – **151**: 2
 Tristão Vaz, 1518 – **13**: 1v
 Tristão Vaz da Veiga – **37**: 5
 trombetas – **26**: 6v; **39**: 10v; **54**: 4; **69**: 1; **120**: 3
 tronco, punição – **35**: 2v; **70**: 7; **77**: 2; **159**: 2, 3; **163**: 2v; cf. ferros.
 Troviro (João), cf. João Troviro.
 trovisco, confecção – **134**: 2
 Tuan Prakam – **25**: 11v
 tulhas – **64**: 2; cf. celeiros.
 Tumbuctu – **117**: 1-2
 Tunes – **24**: 1v
 Turan Xá IV, rei de Ormuz – **91**: 1, 2
 Turco, turcos, Turquia – **25**: 2, 4, 5v, 10; **29**: 1; **60**: 1v; **68**: 1, 1v; **70**: 8v; **75**: 4v, 7v; **87**: 1; **93**: 6; **125**: 1; **127**: 1; **129**: 1v; **142**: 1; **146**: 2; **159**: 10; **173**: 1, 2v; cf. Grão-Turco.
 Turubaca (?) (perto de Madagáscar) – **57**: 1-2
 Turumbaque – **39**: 10
 Tuticorim, cristãos – **159**: 5v
 tutores – **60**: 1v

U

Uadam (Mauritânia) – **117**: 2
 Ualata (Norte de África) – **117**: 2
 Ueled Çellem (?) (Norte de África) – **117**: 1v, 2
 Ueled Leyme (?) (Norte de África) – **117**: 2
 Ueled Omar (Norte de África) – **117**: 2
 Ujantana, rei – **25**: 2v
 Ujantana, rei, filho do sultão de Malaca – **25**: 10, 11, 11v
 Ulabi, Ormuz – **39**: 13v
 Umijate (?) (Marrocos) – **117**: 1
 unção – **32**: 6v; cf. religião.
 uniões – **163**: 3; cf. arroídos; bandos.
 Uraque de Bordadim – **39**: 13v
 ursos de metal, peça de artilharia – **158**: 3v; cf. artilharia.
 uvas – **164**: 3

V

- vacas – **57:** 1v, 2; **143:** 2; **162:** 2, 3v; **163:** 3;
cf. bezerros; cabras; carneiros; ovelhas;
porcos.
- Vainguim (Goa) – **51:** 2
- Vale (Miguel do), cf. Miguel do Vale.
- Varansano (Mice João de), cf. Mice João de
Varansano.
- varas – **26:** 5v
- Varatojo, convento – **48:** 1
- Varela (Frutuoso), cf. Frutuoso Varela.
- Vargas (Lourenço de), cf. Lourenço de Vargas.
- Vasco Cosme, apresentador da embaixada e
capitão de uma galé e de uma caravela,
1517 – **11:** 3
- Vasco Eanes Pacheco, Congo – **130:** 1
- Vasco de Eça (D.), 1525 – **17:** 26
- Vasco da Gama (D.), capitão-mor, almirante
da Índia e do Conselho real – **1:** 2v; **2:** 1;
17: 7v, 10; **50:** 1, 1v; **59:** 1; **71:** 1, 2; **98:** 1;
156: 3; **178:** 1
- Vasco Gomes de Abreu, capitão de Sofala e
Moçambique, 1506-1507 – **47:** 2, 4, 4v;
102: 1v; **168:** 1, 5v, 7, 10
- Vasco de Lima (D.), 1525 – **17:** 26
- Vasco de Moraes, 1514 – **144:** 2v
- Vasco Queimado – **52:** 1
- Vasco Rebelo, feitor de junco e feitor de
Malaca, 1530 – **19:** 6v, 10-11
- Vasconcelos (Francisco de), cf. Francisco de
Vasconcelos.
- Vasconcelos (Pedro), cf. Pedro Vasconcelos.
- Vasques, cf. Vaz.
- Vasques (Estêvão), cf. Estêvão Vasques.
- Vasques (Gaspar), cf. Gaspar Vasques.
- Vasques (Jorge), cf. Jorge Vasques.
- Vasques (Martim), cf. Martim Vasques.
- Vasques (Pedro), cf. Pedro Vasques.
- Vasques (Rui), cf. Rui Vasques.
- Vasques da Cunha (Pero), cf. Pero Vasques da
Cunha.
- Vasques de Sampaio (Lopo), cf. Lopo Vasques
de Sampaio.
- vassalos – **29:** 1; **38:** 1; **68:** 1; **69:** 1; **70:** 6v, 8v;
72: 9, 9v; **90:** 1; **93:** 1, 3
- vassouras – **25:** 1v
- Vaz, cf. Vasques.
- Vaz (Álvaro), cf. Álvaro Vaz.
- Vaz (André), cf. André Vaz.
- Vaz (António), cf. António Vaz.
- Vaz (Leonardo), cf. Leonardo Vaz.
- Vaz (Lourenço), cf. Lourenço Vaz.
- Vaz (Nuno), cf. Nuno Vaz.
- Vaz (Pedro), cf. Pedro Vaz.
- Vaz (Percival), cf. Percival Vaz.
- Vaz (Pero), cf. Pero Vaz.
- Vaz (Tristão), cf. Tristão Vaz.
- Vaz de Almada (João), cf. João Vaz de Almada.
- Coutinho (Miguel Vaz), cf. Miguel Vaz Cou-
tinho.
- Vaz de Lemos (João), cf. João Vaz de Lemos.
- Vaz Pereira (Nuno), cf. Nuno Vaz Pereira.
- Vaz Pereira Marramaque (Rui), cf. Rui Vaz
Pereira Marramaque.
- Vaz da Veiga (Tristão), cf. Tristão Vaz da
Veiga.
- vedores da fazenda – **1:** 7; **13:** 6v, 7; **15:** 2, 3v;
16: 2v; **17:** 2, 7-8, 9-10, 13, 20, 22, 24; **25:**
1, 1v, 3, 3v; **37:** 4; **51:** 1, 2; **55:** 1v; **70:** 2, 3-
4, 8v; **73:** 1, 3; **78:** 1-2v; **95:** 1v, 2; **99:** 1v;
120: 1, 1v; **124:** 1v; **135:** 1; **149:** 3; **151:** 1-
2; **153:** 2; **165:** 1; **170:** 1v; **173:** 1v, 2; **174:**
1-2, 4
- Veiga (Tristão Vaz da), cf. Tristão Vaz da
Veiga.
- velar – **185:** 3; cf. atalaias; roldas; vigias.
- velas – **27:** 1v; **56:** 1; **73:** 2v, 3v; **135:** 1; **159:**
11; **173:** 1, 1v, 3; **185:** 3, 3v; cf. naus.
- Velez (Marrocos), reis – **96:** 1, 1v
- Velho (António Vicente), cf. António Vicente
Velho.
- Velho (Diogo), cf. Diogo Velho.
- Velho Pereira (Nuno), cf. Nuno Velho Pereira.
- Velho Testamento – **34:** 1v; **99:** 2; cf. Bíblia.
- Veloso (Gaspar), cf. Gaspar Veloso.
- veludo – **1:** 6; **25:** 11; **70:** 7v; **120:** 1v
- veneno – **162:** 3v
- Veneza, venezianos – **22:** 1v; **146:** 2
- ventos – **27:** 1v, 2, 4v
- vereadores – **166:** 1v; **187:** 1
- vergas – **73:** 3v; **185:** 3v; cf. naus.
- vermelhão – **15:** 3; **47:** 4; **69:** 1v; **97:** 1v; cf. tin-
tas.
- Vespasiano, Imperador Romano – **164:** 2v
- vestidos – **11:** 2; **23:** 2; **30:** 1; **32:** 2; **39:** 10, 10v,
13, 14; **57:** 2; **93:** 4v; **164:** 1v
- vice-reis – **16:** 2v; **24:** 1-1v; **25:** 1, 1v, 3, 3v; **27:**
1; **29:** 1; **41:** 1-1v; **46:** 2, 2v; **58:** 1; **60:** 1;
64: 1; **68:** 1, 2, 2v; **70:** 4; **72:** 1-9v; **93:** 1, 1v,
3, 5, 5v; **99:** 1v, 2; **102:** 1; **124:** 1; **163:** 3;
165: 1; **169:** 1; **170:** 1; **171:** 1, 1v; **173:**
1-2, 3, 3v; **174:** 1, 2; **177:** 1, 1v; **181:** 1
- Vicente de Albuquerque, primo de Pedro de
Albuquerque – **186:** 1v
- Vicente Camacho, cavaleiro da guarda, 1522 –
64: 1v, 2
- Vicente Colaço, Goa – **152:** 1
- Vicente (?) de Faio, Goa – **152:** 1v
- Vicente da Fonseca, capitão e feitor das Molu-
cas, 1530-1531 – **19:** 5v, 7v-8v, 9v, 10; **54:**
1-5v

Vicente Gil, Cananor – **118**: 1
 Vicente de Lagos (Frei) – **159**: 4v
 Vicente Nabais – **180**: 3v
 Vicente Pegado, 1525 – **17**: 26; **95**: 2
 Vicente Sodré – **50**: 1, 1v; **148**: 1v
 Vicente Velho (António), cf. António Vicente Velho.
 Vidigueira, condes – **17**: 7v, 10
 Viegas (Francisco), cf. Francisco Viegas.
 Viegas (Galvão), cf. Galvão Viegas.
 Vieira (António), cf. António Vieira.
 vigários – **26**: 2v; **32**: 1v, 2, 7, 8; **51**: 1, 2; **54**: 4; **55**: 1v; **93**: 2; **129**: 1-2; **132**: 6; **144**: 1; **156**: 3; **159**: 4v, 7v, 8
 vigários-gerais – **23**: 3v; **55**: 2; **61**: 1; **118**: 1; **120**: 1-4; **144**: 1v; **164**: 1
 vigas – **25**: 7v; cf. naus.
 vigias – **27**: 3v; **39**: 10; cf. atalaias; velar.
 Vila Nova de Portimão, condes, 1518 – **12**: 1; **143**: 2v
 Vila Real, marqueses – **64**: 1v
 Vilalobos (Lopo de), cf. Lopo de Vilalobos.
 Vilhegas (Pero de), cf. Pero de Vilhegas.
 Villalobos (Ruy López de), cf. Ruy López de Villalobos.
 vime – **15**: 2
 Vimioso, condes – **64**: 1v, 2; **121**: 1; **155**: 1
 vinagre – **182**: 1v
 vinha – **25**: 10v; **55**: 1
 vinho – **1**: 8; **12**: 1; **13**: 1v; **14**: 1v; **25**: 4; **32**: 3v, 5v; **37**: 4v; **56**: 1v, 2; **73**: 3; **134**: 1v-2v; **164**: 3
 vintenas – **167**: 1
 Virtudes, feiras – **162**: 1
 visitasões – **126**: 1; cf. religião.
 Vitória, escrava branca – **163**: 3
 viúvas – **154**: 1; **159**: 10v
 vizires – **82**: 1
 volteadores – **39**: 14
 votos religiosos – **34**: 1v; cf. religião.

W

Waer (Banda) – **95**: 3v

X

Xá (Ahmed Yusuf), cf. Ahmed Yusuf Xá.
 Xá (Badur), cf. Badur Xá.
 Xá (Emir Ahmed), cf. Emir Ahmed Xá.
 Xá (Emir Ali), cf. Emir Ali Xá.
 Xá (Emir Mahmmud), cf. Emir Mahmmud Xá.
 Xá (Koja Codbadim Bobac), cf. Koja Codbadim Bobac Xá.

Xá (Mahmmud), cf. Mahmmud Xá.
 Xá (Mahmmud Ali), cf. Mahmmud Ali Xá.
 Xá (Rais Daylami), cf. Rais Daylami Xá.
 Xá (Turan), cf. Turan Xá.
 Xá, rei da Pérsia – **60**: 1v
 Xá Alcaz Mirza – **85**: 1
 Xá Badim (Malemo), cf. Malemo Xá Badim.
 Xá Badim (Rais), cf. Rais Xá Badim.
 Xá Hussein – **39**: 14
 Xá Hussein (Emir), cf. Emir Xá Hussein.
 Xá Moxa (Emir), cf. Emir Xá Moxa.
 xabandares – **39**: 12
 Xabon, escravo do rei de Ormuz – **39**: 9v
 Xadi (Ali Xequ), cf. Ali Xequ Xadi.
 Xaer (Adem) – **68**: 2
 Xarafo (Emir Mo), cf. Emir Mo Xarafo.
 Xarafo (Rais Rukn al-Din), cf. Rais Rukn al-Din Xarafo.
 Xarafo Madi – **39**: 13v
 Xarafo Morodym, vizir de Ormuz – **23**: 4
 Xarafuddin Fâli (Rais), cf. Rais Xarafuddin Fâli.
 Xarondi (Bibi), cf. Bibi Xarondi.
 xaropes – **14**: 1v
 Xaur, Pérsia – **55**: 2
 Xejaga Budaga – **39**: 13v
 Xequ Abdullah – **85**: 1, 1v
 Xequ Ahmad – **91**: 1v
 Xequ Ahmad (Koja), cf. Koja Xequ Ahmad.
 Xequ Çaffeadim – **39**: 11v
 Xequ Cot Boadim Nematuala – **91**: 1
 Xequ Ismail, Ormuz – **70**: 6
 Xequ Mansur Corit – **39**: 13v
 Xequ Moona, Julfar – **39**: 14
 Xequ Rashid – **160**: 1v
 Xequ Rashid, alguazil de Ormuz – **82**: 1v; **91**: 1v
 Xequ Xadi (Ali), cf. Ali Xequ Xadi.
 xeques – **39**: 11v, 13v, 14; **70**: 6; **82**: 1v; **85**: 1, 1v; **91**: 1, 1v; **143**: 1v; **160**: 1v
 xerifes – **87**: 1; **96**: 1, 1v
 Xiragoçam (Pérsia), rio – **55**: 2
 Xiraz, cidade – **55**: 2

Y

Yagoram (?) (Marrocos) – **117**: 1
 Yas Baxa, capitão de Amote – **85**: 1
 Yatymamte (Oulled), cf. Oulled Yatymamte.
 Yçy (Norte de África) – **117**: 1v
 Ymdaryf (Norte de África) – **117**: 1
 Yussuf (Nacoda), cf. Nacoda Yussuf.
 Yusuf (Mahmmud), cf. Mahmmud Yusuf.
 Yusuf Xá (Ahmed), cf. Ahmed Yusuf Xá.

T

- Za Ab (Zagâ), cf. Zagâ Za Ab.
Zabit – **136**: 1
Zadayua (?) – **122**: 3
Zagâ Za Ab, embaixador – **159**: 8v
Zaire, rio – **32**: 5v
zambucos – **13**: 3, 7v; **15**: 2; **42**: 2v; **69**: 1v, 2;
70: 3v; **73**: 1v, 3; **89**: 1; **143**: 3; **162**: 3; **163**:
2v, 3; cf. embarcações.
- Zanaga (Marrocos) – **117**: 1
Zanguy, negro – **101**: 1
Zara, mulher de Mafamede Dao – **163**: 1
Zayhem (Ormete), cf. Ormete Zayhem.
Zazabo (Grão de), cf. Grão de Zazabo.
Zedim (Emir), cf. Emir Zedim.
Zeibide – **24**: 1v
Zeila – **68**: 2; **142**: 3
Zenelim (Emir), cf. Emir Zenelim.

Notícias

A HISTÓRIA INDO-PORTUGUESA EM DEBATE

EUGÉNIA RODRIGUES
MARIA DE JESUS DOS MÁRTIRES LOPES *

Organizado pelo Centro de História de Além-Mar da Faculdade de Ciências Sociais e Humanas da Universidade Nova de Lisboa (CHAM-FCSH-UNL) e pelo Centro de Estudos dos Povos e Culturas de Expressão Portuguesa da Universidade Católica Portuguesa (CEPCEP-UCP), decorreu nas instalações de ambas as instituições, entre 23 e 27 de Outubro de 2006, o *XII Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*. Inaugurada em 1978, esta reunião de investigadores da História Indo-Portuguesa tem circulado entre a Índia (Goa: 1978, 1983, 1994 e 2003; Cochim: 1989; Nova Delhi: 1998), Portugal (Lisboa: 1980 e 1985; Macau: 1991; Angra do Heroísmo: 1996) e o Brasil (Salvador da Baía: 2000).

Tendo sido definido como tema central «O Estado da Índia e os desafios europeus», a Comissão Científica propôs para o *XII SIHIP* os seguintes tópicos de abordagem: 1 – Impérios: estratégias e negócios; 2 – As potências asiáticas face às concorrências europeias; 3 – Agentes e aventureiros; 4 – As missões: entre a evangelização e os desígnios imperiais; 5 – Representações culturais e artísticas: cidades, entrepostos e saberes.

A presente edição destacou-se relativamente às anteriores pelo elevado número de participantes, num total de 43, dos quais 23 estreantes, e por uma maior internacionalização, atestada pela presença de oradores filiados em instituições de 12 países. Tal significou uma notável renovação do seminário, visível não apenas na proposta de novas linhas de investigação, espelhadas na diversidade dos temas em discussão, como na adopção de um leque cronológico mais alargado, com uma maior incidência de comunicações sobre os séculos XVII e XVIII. Na tradição dos anteriores encontros, todas as comunicações foram acompanhadas por um intenso e participado debate.

A conferência inaugural, proferida pelo professor Anthony Disney (La Trobe University, Melbourne), recuperou o quotidiano dos vice-reis seiscentistas a partir dos diários dos condes de Linhares (1628-1635) e de Sarzedas (1655-1656). Constituindo uma importante fonte para a história factual do Estado da Índia, estes diários foram aqui lidos tendo em vista a reconstituição da actividade diária, das expectativas e das relações sociais

* Investigadores do Instituto de Investigação Científica Tropical.

dos vice-reis. Tal visão forneceu uma perspectiva menos conhecida e mais humanizada do funcionamento da administração do Estado da Índia.

Dando o mote ao tema central do seminário, João Paulo Oliveira e Costa (CHAM e FCSH-UNL) explicou a fundação do Estado da Índia no contexto dos desafios europeus colocados a D. Manuel I, descortinando uma acção governativa muito mais complexa e ambiciosa do que a retratada pelos cronistas. Partindo da singularidade do processo de expansão portuguesa no Índico, base da projecção de D. Manuel I no mundo cristão, salientou as vertentes da política de «neutralidade interveniente» conduzida pelo rei na Europa, ao mesmo tempo que enfrentava as pressões europeias sobre a sua política oriental.

A história das actividades comerciais assegurou uma ampla visibilidade neste seminário, tal como em anteriores edições. Realçando processos de competição internacional ou de cooperação entre grupos mercantis, diversos oradores abordaram a circulação de mercadorias em todo o Oriente ou centraram-se em fluxos de rotas específicas, incluindo as que conectavam os portos orientais à Europa e à América. Om Prakash (University of Delhi) propôs o desenvolvimento de linhas de investigação focadas na diversidade dos produtos negociados na Carreira da Índia e na relevância da participação dos mercadores privados portugueses no comércio intra-asiático, mesmo perante a concorrência holandesa e inglesa. K. S. Mathew (Kannur University) analisou o relevante papel de Calecute na intermediação do comércio marítimo entre Malaca e Veneza, antes da chegada dos portugueses, e as posteriores vicissitudes desta cidade portuária face à concorrência europeia no Índico e à emergência de Cochim como centro do comércio marítimo. Timothy D. Walker (University of Massachusetts Dartmouth) debruçou-se sobre a circulação de informação comercial entre os mercadores e funcionários portugueses que operavam nos mercados orientais, no final do século XVIII. Aspecto ainda pouco discutido, a obtenção de notícias sobre rotas, mercadorias, preços e técnicas de comércio mobilizava agentes comerciais e políticos, que tentavam salvar a precária economia do Estado da Índia. A falsificação do ouro produzido no Sudeste Africano foi estudada por Kartikeya Kohli (University of Delhi), que discorreu sobre as implicações desse processo na circulação comercial e monetária do Estado da Índia. Acentuou a luta de interesses entre, por um lado, os mercadores e funcionários portugueses do Sudeste Africano, fornecedores do ouro, e, por outro lado, os negociantes da Índia e a administração do Estado, que o adquiriam. Eugénia Rodrigues (Instituto de Investigação Científica Tropical, IICT) centrou-se na construção e no funcionamento de redes sociais envolvendo funcionários e mercadores de Goa e de Moçambique, explorando a sua mobilização para a circulação de créditos e mercadorias entre aqueles territórios em meados de setecentos. As relações comerciais entre o Índico e o Brasil, nas primeiras décadas de oitocentos, foram estudadas por Luís Frederico Dias Antunes (IICT), que salientou o lugar dos têxteis, escravos e metais preciosos nessas trocas, bem como os meios de pagamento e os grupos mercantis envolvidos.

Mihoko Oka (Universidade de Tóquio) trouxe nova luz ao funcionamento do sistema de crédito com que os dáimios japoneses financiavam os negócios dos portugueses, durante a primeira metade do século XVII. A análise do «sistema de respondência», usado no comércio português em todo o Oriente, foi particularizada aqui no tocante às trocas entre Macau e Nagasáqui. Manel Ollé (Universitat Pompeu Fabra) defendeu o carácter transnacional dos piratas sino-japoneses e de outros grupos marítimos comerciais no Pacífico, tendo examinado o seu papel na interacção entre as potências ibéricas e os outros impérios asiáticos e europeus que operavam na região nos séculos XVI e XVII. O comércio de cavalos no Estado da Índia, em quinhentos e nas primeiras décadas de seiscentos, foi dissecado por Rui Manuel Loureiro (CHAM), que apontou a sua importância nos rendimentos alfandegários e o seu significado no relacionamento com as potências indianas vizinhas. Sublinhou, em particular, os incentivos do governo de Goa à importação de cavalos do Mar da Arábia e as condições em que era realizado este comércio. Ernestina Carreira (Université de Provence) revelou como a comunidade francesa usou as redes de solidariedade católica para negociar sob a protecção do Estado da Índia, depois do fracasso da primeira *Compagnie des Indes*, e como, após a criação da segunda, tentou mobilizar para os seus projectos expansionistas as comunidades lusófonas dispersas no Oriente. Realçou o papel das redes de comunicação entre as administrações portuguesa e francesa da Índia na articulação dos interesses das elites coloniais e das estratégias metropolitanas.

Os aspectos financeiros do Estado da Índia foram investigados sob diferentes perspectivas, que contribuíram para uma melhor compreensão do seu funcionamento nos séculos XVII e XVIII, ainda pouco averiguados. As contas públicas do Estado da Índia, em articulação com a sua arquitectura administrativa (1687-1820), foram traçadas por Artur Teodoro de Matos (UCP), que destacou o peso do modelo de corte, transplantado do reino para Goa, na evolução das despesas da administração. Susana Münch Miranda (CHAM-FCSH-UNL) explicou os efeitos fiscais da rivalidade militar luso-holandesa, nas primeiras décadas de seiscentos, tendo salientado como a extensão ao Oriente do imposto do consulado, cobrado sobre as mercadorias que circulavam pelas alfândegas marítimas, foi acompanhada de processos de negociação política com as câmaras locais.

O estudo dos desafios militares colocados pelas potências europeias ao Estado da Índia centrou-se na disputa luso-holandesa no Oriente, embora a concorrência dos ingleses tivesse sido igualmente focada, tal como a interacção com os poderes locais. Ernst van Veen (Leiden University) reexaminou as etapas do conflito ibero-holandês, propondo novas leituras do estabelecimento da supremacia holandesa no Oriente. Argumentou que apenas depois de 1636, quando a VOC adoptou uma política de ataque aos estabelecimentos portugueses, o impacto da concorrência holandesa sobre o Estado da Índia e as actividades comerciais dos portugueses começou a ser relevante. Jurrien van Goor (Utrecht University) discutiu as estratégias dos

holandeses para se firmarem no Oriente a partir da figura do conhecido governador-geral da VOC Jan Pieterszoon Coen (1619-1623 e 1627-1629), tendo evidenciado a sua carreira no Oriente e a filiação das suas ideias. Vítor Luís Gaspar Rodrigues (IICT) mostrou como o processo de orientalização da armada do Estado da Índia conduziu ao enfraquecimento do poder marítimo português, sobretudo das armadas de alto bordo, quando surgiu a ameaça holandesa. Analisou as transformações da estrutura naval entretanto operadas, as quais possibilitaram a sobrevivência do império oriental português na primeira metade de seiscentos. André Murteira (CHAM) explicou os cercos holandeses da ilha de Moçambique, em 1607 e 1608, no contexto global do conflito ibero-holandês, argumentando que essas acções foram conduzidas em oposição à política oficial da VOC. Os bloqueios dos estreitos de Malaca e Singapura pela VOC, durante os anos de 1630, foram analisados por Peter Borschberg (National University of Singapore) na perspectiva das estratégias diplomáticas e comerciais dos portugueses para tentarem sobreviver à ameaça holandesa. Por fim, Vasco Resende (École Pratique des Hautes Études, Paris) analisou as origens da rivalidade anglo-portuguesa na região do Golfo Pérsico, na viragem para seiscentos, a partir das cartas dos viajantes ingleses. Ressaltou a importância desses textos para compreender os diferentes objectivos e estratégias das duas potências em relação à corte dos safávidas, apontando os seus limites e a necessidade de serem completados com fontes portuguesas.

Os processos de mudança social e demográfica foram alvo da investigação de vários comunicantes, que incidiram a sua análise sobre grupos ou territórios específicos. Leonard Y. Andaya (University of Hawai) descreveu o processo de indigenização dos «portugueses pretos», os topazes, no chamado arquipélago de Solor como uma estratégia coroada de êxito para segurar a sua participação no comércio face ao avanço do domínio holandês na região malaio-indonésia. Paulo Lopes Matos (UCP) analisou a evolução demográfica das Ilhas de Goa (1718-1830) numa perspectiva comparativa com a Europa. Assinalou o declínio demográfico ocorrido nas Ilhas durante esse período, destacando as alterações relativas aos grupos étnico-religiosos e as suas dinâmicas familiares. Fátima da Silva Gracias (Research Institute for Women, Goa) apresentou um estudo comparado da situação das mulheres europeias na Índia Portuguesa e na Índia Inglesa, realçando diferentes origens, papéis e estilos de vida em ambos os territórios. Lorraine White (Edinburgh) traçou a genealogia e as carreiras dos Mascarenhas para mostrar como este «clã» construiu um império com ligações na corte e no ultramar, fornecendo inúmeros funcionários à administração régia e desenvolvendo diversas estratégias para defender os seus interesses familiares. Pius Malekandathil (Jawaharlal Nerhu University) comparou as experiências urbanas e sociais de Cochim e Goa na estruturação do Estado da Índia, no decurso dos séculos XVI e XVII, a primeira sendo dinamizada pelo seu activo comércio, enquanto a segunda foi marcada pela preponderância da administração.

A história eclesiástica e religiosa, com as suas ramificações políticas, económicas e culturais, foi abordada sob diferentes ângulos. Apesar dessa diversidade, o papel dos jesuítas e os conflitos entre o Padroado e a *Propaganda Fide* atraíram a maioria dos oradores, confirmando a relevância desses temas na história do Oriente. Na linha da história das representações, foram apresentadas duas comunicações. Teresa Lacerda (CHAM) comparou as visões do outro nos textos quinhentistas dos jesuítas das áreas de influência do Padroado e do *Patronato*, evidenciando as diferentes representações subjacentes aos métodos de acomodação cultural e de conquista usados pelos inicianos na Ásia. Andrea Doré (Universidade Federal do Paraná) discutiu a extensão do conflito europeu entre catolicismo e protestantismo às áreas do império português. Mostrou como, no Brasil, em Moçambique e em Ceilão, missionários e homens de armas representavam o inimigo holandês como o herege, reforçando as justificações religiosas para a presença ibérica no ultramar.

Charles Borges (Loyola College, Baltimore) decompôs as estratégias económicas das ordens religiosas no Oriente para obter os fundos usados na missão. Salientou o carácter diversificado e os métodos competitivos dessa actividade, evidenciado, em particular, pelo sucesso da Companhia de Jesus. Isabel Boavida (Universidade de Lisboa) argumentou que a fundação do colégio jesuíta de Diu respondeu à necessidade de assegurar as comunicações entre a missão da Etiópia e o centro provincial de Goa, após a ocupação turca do litoral eritreu, em 1557. Neste contexto, a Companhia de Jesus passou a comunicar pelas redes comerciais que ligavam Diu ao Mar Vermelho. Inês Zupanov (CNRS, Paris) desenvolveu os procedimentos colectivos e individuais dos jesuítas para negociarem a sua posição no Oriente face, por um lado, às desconfianças das autoridades do Padroado relativamente ao carácter transnacional e aos métodos de acomodação da Companhia de Jesus e, por outro, ao papel crescente da *Propaganda Fide*.

Ângela Barreto (Instituto de Ciências Sociais) explicou os conflitos entre o Padroado e a *Propaganda Fide*, no século XVII, à luz da lógica política subjacente à actuação do papado, após o Concílio de Trento. Através da figura do bispo Mateus de Castro, examinou as estratégias da *Propaganda* para se implantar no Estado da Índia, nomeadamente a aliança com os poderes locais. Essa disputa, alargada ao século XVIII, foi igualmente objecto da investigação de Lúcia Ferrão e Maria de Jesus dos Mártires Lopes (IICT), que destacaram o impasse entre a actuação da *Propaganda Fide* para reduzir a área do Padroado aos territórios de soberania política efectiva e a intransigência das autoridades portuguesas em renegociarem o estatuto de padroeiro. Estas atitudes impediram uma solução de compromisso. Prolongando as questões religiosas para o período contemporâneo, Teotónio R. de Sousa (Universidade Lusófona) analisou o 6.º Concílio Provincial de Goa (1894-1895) na perspectiva das preocupações do império português face à crise do Padroado e ao avanço dos imperialismos europeus no Oriente. Concluiu ter existido uma menor relevância das preocupações espirituais

face às motivações políticas, tanto nos decretos conciliares e como diocesanos.

Os estudos urbanísticos, arquitectónicos e arqueológicos foram consagrados em várias abordagens, ganhando destacada importância neste seminário. Sidh Mendiratta (Universidade de Coimbra) relatou os resultados dos trabalhos arqueológicos em curso nas ruínas do convento de Nossa Senhora da Graça, em Velha Goa, um projecto de cooperação entre instituições portuguesas e indianas. Tendo como objectivo o levantamento topográfico das ruínas do convento e das áreas adjacentes, a iniciativa conduziu já à identificação da capela do capítulo e à implantação de um projecto de musealização do local. As transformações urbanísticas e arquitectónicas de Nova Goa nos séculos XIX e XX foram discutidas por Alice Faria (Université Paris I), que evidenciou como a arquitectura de Velha Goa – com a sua especificidade ao nível de materiais, técnicas e linguagens – serviu de matriz e matéria para as constr

recente tradução das cartas persas da colecção *Cartas Orientais* do Instituto dos Arquivos Nacionais / Torre do Tombo (Lisboa). Acentuou a relevância destas fontes para o estudo das estratégias de Ormuz face à presença portuguesa no Golfo Pérsico e para a análise das práticas políticas e sociais.

Na sessão de encerramento, foi anunciada a renovação parcial da comissão científica e da comissão organizadora do próximo encontro, a realizar em 2009. As relações entre o Índico e o Mediterrâneo foram escolhidas como tema central do *XIII Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa*, que será organizado em conjunto pela Université de Provence e pela Université de Marseille.

NOTÍCIAS DO CHAM

1. PROJECTOS A DECORRER NO CHAM

- **Nobreza e a Expansão.** Investigador responsável: João Paulo Oliveira e Costa; em colaboração com o Instituto de Investigação Científica Tropical;
- **Levantamento dos fortes açorianos e das fontes açorianas existentes no Archivo General de Simancas.** Investigador responsável: Avelino de Freitas Menezes; em colaboração com o Instituto Açoriano de Cultura;
- **Baçaim antes dos Ingleses. A marca portuguesa no território da península de Baçaim.** Investigador Responsável: Walter Rossa; em colaboração com o Centro de Estudos de História da Arquitectura da Universidade de Coimbra;
- **Os Jesuítas Portugueses no Extremo Oriente nos séculos XVI-XVII.** Investigador Responsável: João Paulo Oliveira e Costa; em colaboração com Brotéria – Associação Cultural e Científica;
- **Fontes para a História do Estado Português da Índia (séculos XVII-XVIII). A Colecção «Junta da Real Fazenda do Estado da Índia.** Investigadora Responsável: Maria Augusta Abreu Lima Cruz;
- **Enciclopédia Virtual da Expansão Portuguesa (séculos XV-XVIII).** Investigador Responsável: João Paulo Oliveira e Costa;
- **PIAS – Estudo, Valorização e Monitorização dos Sítios Arqueológicos Angra A, Angra B, Angra E e Angra F e Navio Angra D (Terceira).** Investigador Responsável: José Damião Rodrigues; em colaboração com Direcção Regional da Cultura do Governo Regional dos Açores.

2. SEMINÁRIOS, CONFERÊNCIAS E CONGRESSOS

2.1. II COLÓQUIO DE HISTÓRIA LUSO-MARROQUINA.

O Centro de História de Além-Mar repetiu a parceria com a Câmara Municipal de Lagos para a organização da segunda edição do Colóquio de História

Luso-Marroquina que teve lugar no Salão Nobre dos Paços do Concelho da Câmara Municipal de Lagos, entre os dias 26 e 27 de Abril de 2006.

Programa

ABERTURA – Intervenção do Presidente da CML

Intervenção do Director do Centro de História de Além-Mar

A política marroquina de D. Sebastião – Maria Augusta Lima da Cruz (Universidade do Minho).

La vision des Marocains dans les Anais de Arzila de Bernardo Rodrigues – Ahmed Bouchard (Université Ain Chok, Casablanca).

Resgatar cristãos em terras do norte de África – o ofício de alfaqueque no século XV – Edite Alberto (Universidade do Minho).

Savants et mystiques marocains face à la conquête portugais – Fatha Mohammed (Université Mohamed V, Agdal Rabat).

Mortos tidos por vivos: a capacidade sucessória das almas em glória (campanhas norte-africanas, 1472-c.1542) – Maria de Lurdes Rosa (FCSH – UNL).

Note sur les anciens cimetières de Mazagan – Abdellah Fili (Université de El Jadida).

A fortaleza de Alcácer-Ceguer construída e abandonada no século XVI – Valdemar Coutinho (Instituto Superior Manuel Teixeira Gomes).

La présence portugaise dans la région de Habt – Le cas du Campo d'Arzila (1471-1501) – Hassan Alfiguigui (Archives Royales, Rabat).

De Mazigan a Mazagan, nouvelles donnés sur l'origine d'un site portugais au Maroc – Azzeddine Karra (Université Chouab Doukkhali, El Jadida).

Tânger, Mazagão e Azamor nos Livros de Matrícula de Moradores da Casa Real (século XVII) – João Figueirôa-Rêgo (CHAM – UNL).

Os grandes do Reino em Marrocos – Um retrato da nobreza titular no reinado de D. Manuel I – Teresa Lacerda (CHAM – UNL).

La destitution du Sultan Mohamed V et l'indépendance du Maroc dans les journaux portugais – Mohammed Salhi (Université Mohamed V, Agdal Rabat).

2.2. XII SEMINÁRIO INTERNACIONAL DE HISTÓRIA INDO-PORTUGUESA.

O Seminário Internacional de História Indo-Portuguesa (SIHIP), iniciado em 1978, já teve lugar em Goa (1978, 1983, 1994 e 2003), Lisboa (1980 e 1985), Cochim (1989), Macau (1991), Angra do Heroísmo (1996), Nova Deli (1998), e Salvador da Baía (2000).

No último Seminário, realizado em 2003, decidiu-se que Lisboa acolheria o seguinte encontro, sob a organização do Centro de História de Além-Mar, para o que solicitámos a cooperação do Centro de Estudos dos Povos e Culturas de Expressão Portuguesa da Universidade Católica Portuguesa, repetindo-se assim a parceria levada a cabo em 1996, por ocasião do VIII Seminário.

Ao longo dos já mais de 25 anos de existência, o Seminário de História Indo-Portuguesa tem congregado diversos dos melhores especialistas internacionais na área, tendo contribuído largamente para o franco desenvolvimento de relações institucionais e pessoais entre investigadores de inúmeros países. No XII SIHIP, realizado entre os dias 23 e 27 de Outubro, participaram investigadores de universidades dos seguintes países: Índia, Portugal, Espanha, França, Holanda, Itália, Singapura, Austrália, Japão, Brasil e Estados Unidos da América. Na XII sessão deste Seminário o Estado Português da Índia foi abordado no contexto da competição europeia.

Tópicos a desenvolver:

- Impérios: estratégias e negócios
- As potências asiáticas face às concorrências europeias
- Agentes e aventureiros
- As missões: entre a evangelização e os desígnios imperiais
- Representações culturais e artísticas: cidades, entrepostos e saberes

COMISSÃO CIENTÍFICA: Maria Augusta Lima Cruz (Univ. do Minho); Artur Teodoro de Matos (Univ. Católica Portuguesa); Luís Filipe Thomaz (Univ. Católica Portuguesa); Inácio Guerreiro; Teotónio R. de Souza (Univ. Lusófona); Luís Filipe Barreto (Univ. Lisboa); Jorge Flores (Univ. Aveiro/Brown Univ.); Walter Rossa (Univ. Coimbra); Sanjay Subrahmanyam (Univ. California); Dejanirah Couto (Univ. Paris VII); Juan Gil (Univ. de Sevilla); Om Prakash (Delhi School of Economics); Leonard Blussé (Univ. Leiden/Univ. Harvard).

COMISSÃO ORGANIZADORA: João Paulo Oliveira e Costa (Univ. Nova Lisboa); Vítor Gaspar Rodrigues (IICT); Susana Münch Miranda (Univ. Nova Lisboa); Zoltán Biedermann (CHAM); André Teixeira (CHAM); André Murteira (CHAM); Andreia Martins de Carvalho (CHAM); Silvana Pires (CHAM),

Programa

RECEPÇÃO: Sessão solene de abertura e apresentação do XII SIHIP

CONFERÊNCIA INAUGURAL: *Viceregal Diaries in the Seventeenth Century: interpreting the Official Journals of the Counts of Linhares and Sarzedas* – Anthony Disney

- João Paulo Oliveira e Costa *.
- *A Commodities Price Guide and Merchants' Handbook to the Ports of Asia: Portuguese Trade Information-Gathering and Marketing Strategies in the Estado da Índia (circa 1750-1800)* – Timothy Walker.
- *Falsifying Gold: Trade and Trade Strategy in Portuguese Southeast Africa in the Seventeenth Century* – Kartikeya Kohli
- «*Com vontade prompta para o que for do seu agrado*». *Redes sociais e negócios entre Goa e Moçambique em meados de Setecentos* – Eugénia Rodrigues

* A fundação do Estado da Índia e os desabafos europeus de D. Manuel I.

- *O Contracto de Respondência no Trato Comercial entre Macau e o Japão no Século XVII* – Mihoko Oka
- *From Limahon (Lin Feng) to Koxinga (Zheng Chenggong): sino-japanese piracy reaction to the Iberians competition in East Asia (S. XVI-XVII)* – Manel Ollé
- *Luso-Dutch Rivalry in the Straits of Singapore, c.1630-1635* – Peter Borshberg
- *Poder e Finanças no Estado Português da Índia: c.1687-1820 (Elementos para a sua compreensão)* – Artur Teodoro de Matos
- *Guerra e pressão fiscal no Estado da Índia: limites constitucionais e negociação política no início do século XVII* – Susana Münch Miranda
- *Competitive Economics as a successful strategy of the Religious Orders in the Estado da Índia* – Charles Borges
- *Agents of empire and family: the Mascarenhas family and the Estado da Índia in the 16th and 17th centuries* – Lorraine White
- *Da solidariedade católica às redes familiares. Ambiguidade das relações políticas franco-portuguesas na Índia na época da Compagnie des Indes* – Ernestina Carreira
- *Visionary, Fundraiser, Martyr: A Neapolitan Jesuit traveler through Portuguese Asia (17th c.)* – Inês Zupanov
- *Knowledge and Culture: Liminality and Convergence, The Indo-Portuguese Experience* – Lotika Varadarajan
- *A Triumphal Arch of the Entrée Solennelle of King Philip III. of Spain in Lisbon on a Colcha of the Isabella Stewart Gardner Museum in Boston* – Bárbara Karl
- *Trabalhos Arqueológicos Recentes no Convento dos Agostinhos de Velha Goa e a questão da sepultura da rainha Ketevan ou Guativanda* – Sidh Mendiratta
- *The Portuguese in the Indian Ocean Trade* – Om Prakash
- *Calicut, the International Emporium of maritime Trade and the Portuguese in the Sixteenth and Seventeenth Centuries* – K. S. Mathew
- *Spatialization and Social Engineering: Role of the Cities of Cochin and Goa in the Shaping of Estado da Índia, 1500-1663* – Pius Malekandathil
- *As imagens do indígena e os métodos de missão do Extremo Oriente. Uma história comparada do Padroado e o Patronato* – Teresa Lacerda
- *O Império de Roma. Propaganda Fide e Padroado no século XVII* – Ângela Barreto Xavier
- *O conflito Padroado/Propaganda na segunda metade do século XVII e século XVIII* – Maria de Jesus dos Mártires Lopes e Lívia Ferrão
- *Entre o púlpito e a muralha: missionários e homens de armas contra a ameaça protestante na Índia e no Brasil no século XVII* – Andrea Doré
- *O lugar de Diu na estratégia missionária da Companhia de Jesus* – Isabel Boavida
- *O 6º Concílio Provincial de Goa (1894-1895) e a instrumentalização política do culto de S. Francisco Xavier* – Teotónio R. de Souza
- *Dutch Strategies and the Estado da Índia* – Ernst Van Veen
- *Empires: strategies and trade. The Origin of the ideas of Jan Pieterszoon Coen* – Jurrien Van Goor
- *A destruição da armada de Martim Afonso de Castro nos mares de Malaca em 1606 e a adopção de uma nova estratégia militar naval pelas autoridades do «Estado da Índia»* – Vítor Luís Gaspar Rodrigues
- *The Dutch sieges of Mozambique (1607-1608)* – André Murteira

- *Estratégias à margem dos Portugueses: uma visão preliminar através das cartas orientais referentes a Ormuz* – Dejanirah Couto
- *Os portugueses e o tráfico de cavalos no Mar da Arábia* – Rui Loureiro
- *Ambassadors, Adventurers, Travellers and their Writings: The Roots of Anglo-Portuguese Rivalry in Persia and in the Persian Gulf (late XVIth – early XVIIth century)* – Vasco Resende
- *A Concessão de Bombaim aos ingleses: implicações no território de Baçaim* – André Teixeira, Isabel Almeida e Pedro Nobre
- *Bombaim antes dos Ingleses: apresentação do projecto* – Walter Rossa
- *A paisagem urbana de Nova Goa, entre a «Velha Cidade» e os tempos modernos* – Alice Faria
- *The Indigenization of the 'Black Portuguese» in Seventeenth and Eighteenth Century Eastern Indonesia* – Leonard Y. Andaya
- *Grupos populacionais e dinâmica familiar nas Ilhas de Goa: Uma abordagem comparativa no contexto euro-asiático (1718-1830)* – Paulo Lopes Matos
- *White women in Portuguese India and in British Raj* – Fátima da Silva Gracias
- *A dinâmica do comércio indo-brasileiro: têxteis, metais preciosos e outras trocas comerciais (1808-1820)* – Luís Frederico Dias Antunes
- *Threat of Napoleonic Invasion of Goa. A phase in Luso-British Interface* – Celsa Pinto

3. CURSOS LIVRES

O Centro de História de Além-Mar promoveu diversas acções integradas no estudo da História dos Descobrimentos e da Expansão, assim como actividades integradas nos diversos projectos em curso nesta instituição. Estas acções destinaram-se aos alunos de licenciatura, estudantes de pós-graduação, professores de história e público interessado.

3.1. CURSO LIVRE: THE ARTS AND THE PORTUGUESE COLONIAL EXPERIENCE

Este simpósio internacional, realizado entre os dias 24 a 25 de Março de 2006, em Nova Iorque, resultou de uma organização conjunta entre o CHAM e o Institute of Fine Arts, e decorreu nas instalações da IFA em Nova Iorque.

A organização foi da responsabilidade de Alexandra Curvelo e de Nuno Senos e pretendeu reunir um conjunto de investigadores que reflectisse sobre a dispersão geográfica daqueles que trabalham sobre o assunto, espalhados por diversas universidades de vários países. Procurou-se também que as comunicações cobrissem o vasto leque das áreas contactadas pelos portugueses durante o período colonial, assim como a maior variedade possível de tipologias artísticas.

Este evento permitiu mostrar alguns dos resultados artísticos do processo colonial português e do trabalho de investigação que se produz sobre eles a uma audiência académica e para-académica (conservadores, gale-

ristas, coleccionadores...) que raramente tem contacto com temas portugueses. Finalmente, procurou-se lançar bases para trabalho futuro entre participantes e audiência.

Programa

ABERTURA:

- Mariet Westermann (Directora do Institute of Fine Arts, Universidade de Nova Iorque)
- João Paulo Oliveira e Costa (Director do Centro de História de Além-Mar, Universidade Nova de Lisboa)
- Nuno Senos (Organizador do Simpósio, Institute of Fine Arts, Universidade de Nova Iorque e Centro de História de Além-Mar, Universidade Nova de Lisboa)

A GLOBALIZED WORLD:

- Moderador: Jonathan Brown, Institute of Fine Arts, Universidade de Nova Iorque, EUA
- *From Brazil to Japan: Portuguese colonial art around the world (1415-1820)* – Rafael Moreira, Universidade Nova de Lisboa e CHAM, Portugal.
- *The influence of Asian art in the Spanish and Portuguese Americas: Acapulco, Bahia, Rio de Janeiro* – Gauvin Bailey, Universidade de Clark, EUA.

THE ASIAN WORLD:

- Moderador: Jonathan Spence, Yale University, EUA
- «There is no spot in the world where the Catholic and Heathen imagery come so closely in contact as here». Franciscan architecture in Mandapeshwar / Mount Poincur, Bombay, Índia – Paulo Varela Gomes, Universidade de Coimbra, Portugal.
- *The ideal ruler – The iconography of a specific group of «colchas» from early seventeenth-century Bengal* – Barbara Karl, Universidade de Innsbruck, Áustria.
- *The influence of Iberian Institutions in the formation of Macao* – Francisco Vizeu Pinheiro, Universidade de Tóquio, Japão.
- *Nanban art: an overview* – Alexandra Curvelo, Instituto Português de Conservação e Restauro e CHAM, Portugal

THE ATLANTIC WORLD:

- Moderador: Edward J. Sullivan, Institute of Fine Arts, Universidade de Nova Iorque, EUA
- *Playing both Black and White: chess, history and art history; sixteenth-century Luso-African ivory carving* – Peter Mark, Universidade de Wesleyan, EUA.
- *Portuguese sculptors and woodcarvers in eighteenth-century Minas Gerais* – Myriam Ribeiro, Universidade Federal do Rio de Janeiro, Brasil.
- António Simões Ribeiro (act. 1700-1755) and the art of painting in Salvador, Bahia – Luís Moura Sobral, Universidade de Montreal, Canadá.
- *Art and race in Franciscan Brazil* – Nuno Senos, Institute of Fine Arts, Universidade de Nova Iorque, EUA.

3.2. CURSO LIVRE: A NOBREZA E A FORMAÇÃO DO IMPÉRIO.

O Centro de História de Além-Mar em parceria com a Fundação Maria Manuela e Vasco de Albuquerque D'Orey e com a Sociedade Histórica para a Independência de Portugal coordenou um curso livre realizado entre os dias 15 de Março a 10 de Maio de 2006, sob orientação de João Paulo Oliveira e Costa.

Programa

- *A nobreza e a expansão quatrocentista* – João Paulo Oliveira e Costa
- *A organização militar* – Vítor Luís Gaspar Rodrigues.
- *A guerra* – Vítor Luís Gaspar Rodrigues.
- *O sistema clientelar* – Alexandra Pelúcia.
- *A nobreza titular* – André Teixeira.
- *Os capitães da Carreira da Índia* – Teresa Lacerda.
- *Um estudo de caso: Martim Afonso de Sousa, capitão-mor do Brasil e governador da Índia* – Alexandra Pelúcia.
- *Descontentamentos* – João Paulo Oliveira e Costa.

3.3. CURSO LIVRE: AS FORTALEZAS DO IMPÉRIO

O Centro de História de Além-Mar em parceria com a Fundação Maria Manuela e Vasco de Albuquerque D'Orey e com a Sociedade Histórica da Independência de Portugal coordenou um curso livre realizado entre os dias 18 de Maio e 22 de Junho de 2006, sob a orientação de Rafael Moreira e André Teixeira

Programa

- *A época de transição* – Pedro Cid.
- *As fortalezas do Estado da Índia no século XVI* – André Teixeira.
- *Arquitectura militar portuguesa em Marrocos* – Jorge Correia.
- *O sistema de fortaleza nos Açores* – José Damião Rodrigues.
- *As fortificações do Brasil Colonial* – Rafael Moreira.

3.4. CURSO LIVRE: O IMPÉRIO PORTUGUÊS NO TEMPO DO MARQUÊS DE POMBAL

Este curso livre foi organizado pelo Centro de História de Além-Mar em parceria com a Fundação Marquês de Pombal, tendo sido coordenado por João Paulo Oliveira e Costa.

CONFERENCISTAS: Nuno Gonçalo Monteiro, Mário Clemente Ferreira, Pedro Cardim, Catarina Madeira Santos, Francisco Contente Domingues.

4. PUBLICAÇÕES

4.1 PUBLICAÇÕES PERIÓDICAS

Anais de História de Além-Mar

Os *Anais de História de Além-Mar* são uma publicação anual do CHAM que pretende divulgar trabalhos de investigação sobre a história da expansão portuguesa. Divididos em estudos, documentos, recensões e notícias, pretende-se fazer dos *Anais de História de Além-Mar* uma publicação que englobe os diferentes tipos de contribuições e divulgue, ao mesmo tempo, notícias e iniciativas que se relacionem com o tema em apreço.

Bulletin of Portuguese Japanese Studies

O *Bulletin of Portuguese Japanese Studies*, cujo lançamento decorreu em Dezembro de 2000, pretende ser uma revista semestral de estudos luso-nipónicos de carácter internacional e em língua inglesa. O nascimento do *Bulletin* é um reflexo do desenvolvimento dos estudos japoneses em Portugal e também da presença portuguesa em outras áreas da Ásia Oriental e do Sueste Asiático. Os seus historiadores entenderam a necessidade de trabalhar em conjunto, numa perspectiva de história comparada, para melhor compreenderem as especificidades de cada região. Espera-se que o *Bulletin* constitua um espaço de divulgação da investigação realizada em Portugal, assim como um fórum onde os investigadores de todo o mundo possam apresentar os seus trabalhos e também divulgar as mais recentes publicações na matéria, através de recensões críticas.

– *Editor*: João Paulo Oliveira e Costa (CHAM/UNL)

– *Editor Associado*: Henrique Leitão (UL)

– *Conselho Editorial*: Alexandra Curvelo (CHAM); Ana Fernandes Pinto (CHAM); Antoni Urceler (Universidade de Sofia e Instituto Histórico da Companhia de Jesus; Roma); Florentino Rodao; Helena Rodrigues (CHAM); Isabel Pina (CHAM); José Maria Cabeza Lainez (Universidade de Sevilha); José Miguel Pinto dos Santos (CHAM); Madalena Ribeiro (CHAM); Pedro Lage Correia (CHAM); Peter Nosco (Universidade de British Columbia, Vancouver); Oka Mihoko (Instituto Histórico de Tóquio);

4.2. COLECÇÕES

4.2.1. ESTUDOS E DOCUMENTOS

Manuel do Rosário Pinto, *Relação do Descobrimento da ilha de S. Tomé*, fixação do texto, introdução e notas de Arlindo Caldeira, CHAM, Lisboa, 2006.

5. TESES

5.1. TESES DEFENDIDAS NA FCSH- UNIVERSIDADE NOVA DE LISBOA

5.1.1. TESES DE MESTRADO:

- André Murteira, *A Carreira da Índia nos séculos XVI-XVII*.
- Madalena Teotónio Pereira Bourbon Ribeiro, *As alianças matrimoniais dos dâimios cristãos no século XVI*.
- Teresa Lacerda, *Os capitães da Carreira da Índia no reinado de D. Manuel I – uma análise social*.
- Helena Margarida Barros Rodrigues, *Nagasaki nanban. Das origens à expulsão dos Portugueses*.

5.1.2. TESES DE DOUTORAMENTO:

- Rute Dias Gregório, *Terra e Fortuna nos primórdios da ilha Terceira (1450-1550)*.
- Zoltán András Biedermann, *Portugal e Holanda nos Trópicos: o caso de Ceilão, 1590-1710*.

5.2 TESES EM ELABORAÇÃO NA FCSH – UNIVERSIDADE NOVA DE LISBOA

5.2.1. TESES DE MESTRADO

Orientação de Maria de Jesus dos Mártires Lopes:

- Patrícia Carvalho, *Estaleiros de Construção Naval na Índia Portuguesa*.

Orientação de João Paulo Oliveira e Costa:

- Andreia Martins de Carvalho, *Redes de parentesco: a nobreza no contexto do governo da Índia de Nuno da Cunha (1529-1538)*.
- Sofia Isabel Plácido dos Santos Diniz, *As igrejas das missões do Extremo Oriente (séculos XVI e XVII)*.
- Yunseon Yang, *As relações luso-coreanas (séc. XVI-XVIII)*

Orientação de Artur Teodoro de Matos:

- Luís Pinheiro, *As Ilhas de S. Tomé nos séculos XV e XVI*.
- Isabel dos Santos, *A ilha do Fogo nos séculos XVI e XVII*.

Orientação de Ângela Domingues

- Ana Guerreiro, *Pedro de Sousa Pereira: um percurso*.
- Ana Rita Domingues, *A câmara municipal do Rio de Janeiro na segunda metade do século XVII*.
- Luzia Ruivo Soromenho, *Os Franceses no Brasil*.
- Renato Pires, *António Albuquerque Coelho de Carvalho, um governador no espaço atlântico*.

Orientação de Jill Dias

- Maria de Fátima Dias Mota Diogo Tomás, *Angola na primeira metade do século XVII*.

5.2.2. TESES DE DOUTORAMENTO

Orientação de Artur Teodoro de Matos:

- Susana Münch Miranda, *A Fazenda Real do Estado da Índia (1550-1650)*.

Orientação de João Paulo Oliveira e Costa:

- Isabel Pina, *Os colaboradores nativos da missão jesuíta da China (séculos XVI-XVIII)*.
- Alexandra Pelúcia, *Martim Afonso de Sousa e a sua linhagem: o papel da elite dirigente da Expansão Portuguesa nos reinados de D. João III e D. Sebastião*.
- Pedro Lage Correia, *A missionação de Alessandro Valignano no Oriente (1574-1606) (na FL – UL, em co-orientação com Luís Filipe Barreto)*.
- João da Silva de Jesus, *Os capitães de fortaleza do Oriente, 1568-1664*.
- André Pinto de Sousa Dias Teixeira, *A política ultramarina portuguesa – da paz da Restauração à Guerra da Sucessão de Espanha. O papel do Conselho Ultramarino*.
- Marisa Marques, *Mem de Sá, um percurso singular no império quinhentista português*.
- Ana Fernandes Pinto, *A construção da memória do Japão na Europa Católica (1598-1650) (em co-orientação com Ana Isabel Buescu)*.

6. COLABORAÇÃO COM OUTRAS INSTITUIÇÕES

6.1. ENTIDADES COM QUE O CHAM DESENVOLVE PARCERIAS:

- Associação de Amizade Portugal-Japão
- Brotéria – Associação Cultural e Científica
- Centro Científico e Cultural de Macau
- Centro Cultural Português (Rabat)
- Centro de Estudos de História da Arquitectura (Universidade de Coimbra)
- Centro de Estudos Gaspar Frutuoso (Universidade dos Açores)
- CIDEHUS (Universidade de Évora)
- Centro de Investigação Tecnológica e Interactiva (FCSH – UNL)
- Editora Manohar Books (Nova Deli)
- Editora TransBooks (Nova Deli)
- EPAL
- Fundação Cultural Brasil-Portugal
- Institute of Fine Arts (Universidade de Nova York)
- Instituto Açoriano de Cultura
- Instituto de Ciências Sociais
- Instituto de Investigação Científica Tropical
- Instituto Internacional de Macau
- Instituto Politécnico de Tomar
- Secretaria Regional da Cultura (Açores)

- Universidad Pablo de Olavide (Sevilha)
- Yale University (New Haven)

6.2. ENTIDADES FINANCIADORAS DE ACTIVIDADES DO CHAM (2006):

- Câmara Municipal de Angra do Heroísmo
- Câmara Municipal de Lagos
- Câmara Municipal de Palmela
- Câmara Municipal de Ponta Delgada
- Câmara Municipal de Tomar
- Convento de Cristo
- Fundação Calouste Gulbenkian
- Fundação da Casa de Bragança
- Fundação Luso-Americana para o Desenvolvimento
- Fundação Luso-Brasileira
- Fundação Marquês de Pombal
- Fundação Millenium BCP
- Fundação Oriente
- Fundação para a Ciência e a Tecnologia
- Instituto Camões
- Instituto Português de Apoio ao Desenvolvimento
- NEC
- Sony – Portugal

7. SÍTIO DO CHAM

O sítio do CHAM na Internet constituiu um dos principais projectos do CHAM tendo sido remodelado e aumentado, incluindo agora uma versão em inglês: <http://www.cham.fcsh.unl.pt>. O sítio iniciou a sua monitorização a 5 de Agosto de 2003, através do serviço Site Meter, tendo registado 16.236 visitantes desde essa data até 31 de Dezembro de 2006. A manutenção e actualização do sítio são asseguradas por Cátia Carvalho.

O sítio abarca neste momento as seguintes informações:

- Informações sobre os investigadores e sua área de especialidade;
- Projectos de investigação em curso;
- Informações sobre o mestrado de História dos Descobrimentos e da Expansão Portuguesa da FCSH;
- Lista de dissertações efectuadas na FCSH no âmbito de mestrados e doutoramentos por membros do CHAM ou orientadas por membros do CHAM;

- Lista de actividades, contendo programas detalhados de cursos livres, ciclos de conferências, seminários e congressos organizados pelo CHAM, com destaque para as iniciativas correntes, actualizadas semanalmente.
- No decorrer de 2005 foram colocadas à disposição dos utilizadores duas ferramentas de trabalho: *As Genealogias dos Vice-Reis e Governadores do Estado da Índia no século XVI* – desenvolvida no âmbito do projecto *A Nobreza e o Estado da Índia no século XVI* e os índices de algumas das publicações periódicas existentes na biblioteca do CHAM.

Recensões

JOSÉ MANUEL SANTOS PÉREZ, George Cabral de Souza (orgs.), *El Desafío Holandés al Dominio Ibérico en Brasil en el Siglo XVII*, Salamanca, Ediciones Universidad de Salamanca, 2006, 290 pp.

El Desafío Holandés al Dominio Ibérico en Brasil en el Siglo XVII reúne doze artigos, originados em doze conferências apresentadas num congresso realizado em Salamanca em 2004, por ocasião das comemorações dos 350 anos da expulsão dos holandeses no Brasil e dos 400 anos do nascimento de Johan Maurits van Nassau-Siegen, o mais famoso governador do Brasil neerlandês. Na introdução, os organizadores do livro, José Manuel Santos Pérez e George Cabral de Souza, fazem um breve apanhado da historiografia do Brasil holandês, do século XVII aos dias de hoje, e afirmam pretender contribuir para colmatar a lacuna de trabalhos em espanhol sobre o tema. Assim, apesar de o volume reunir trabalhos de historiadores de variadas proveniências, todos os artigos aparecem redigidos em castelhano.

O primeiro artigo, do historiador holandês Pieter Emmer, aborda a história da aventura da Companhia das Índias Ocidentais neerlandesa, vulgo WIC, no Brasil, concluindo que são infundadas as acusações que se lhe fazem de ter cometido um erro ao lançar-se à conquista do Nordeste brasileiro, pois, defende, não teria, à época, outra maneira de se viabilizar a não ser apoderando-se do comércio do açúcar brasileiro. Segue-se a análise detalhada por Rafael Valladares de um importante episódio da guerra entre ibéricos e neerlandeses no Brasil: a história da armada luso-hispânica de 1638, inspirada na armada conjunta que em 1625 reconquistara Salvador da Baía à WIC. Ao contrário da sua predecessora, a expedição de 1638 foi um fracasso, por razões que Valladares atribui em parte à forte insatisfação em Portugal e no Brasil com o governo do Conde-Duque Olivares nas vésperas da Restauração de 1640, definindo assim a expedição como um fracasso com causas políticas, além de militares. Manuel Herrero Sánchez aborda depois a repercussão da Restauração para a relação da República neerlandesa quer com Portugal, quer com Espanha, num período que vai até 1669. A independência portuguesa foi decisiva para a paz hispano-neerlandesa de 1648, pois libertou Madrid da necessidade de resolver o problema das intromissões holandesas nos domínios ultramarinos portugueses, sem o que nenhuma paz entre as duas partes era concebível antes de 1640. Assim, depois de 1640, o que se poderia chamar a «questão ultramarina» pendente entre Lisboa e a Haia atrasou por bastante tempo a normalização das relações luso-neerlandesas, enquanto que, a partir de 1648, a Espanha e as Províncias Unidas se convertiam rapidamente em importantes aliados – algo que constituía uma ameaça óbvia para Portugal, em guerra com os espanhóis na Europa e com os holandeses fora dela. O autor demonstra, no entanto, como a aproximação entre Madrid e a sua antiga inimiga não foi, apesar de tudo, suficiente para inviabilizar a independência portuguesa.

Em seguida, um dos organizadores do volume, José Manuel Santos Pérez, procede a uma comparação entre a presença portuguesa e holandesa no Brasil. Após isto, dá-se uma mudança de ênfase, com um artigo de Marcos Albuquerque baseado em fontes arqueológicas sobre a presença holandesa em Pernambuco, que sumaria as investigações levadas a cabo sobre o tema pela arqueologia brasileira. Seguem-se dois artigos de história cultural: no primeiro, Stuart Schwartz analisa o fenómeno da tolerância religiosa no Brasil holandês, sublinhando como a política de tolerância praticada por Maurício de Nassau

não deve ser considerada completamente estranha à cultura ibérica da época; no segundo, Ernst van den Boogaart estuda em detalhe o contexto de produção de uma conhecida pintura de Albert Eckhout de uma dança índia, encomendada por Maurício de Nassau.

George Cabral de Souza, outro dos organizadores do volume, trata das repercussões da dominação holandesa em Pernambuco posteriores à retirada da WIC do Brasil. Seguem-se dois artigos que versam, de diferentes modos, os contactos dos holandeses com a América espanhola: Enriqueta Vila Vilar debruça-se sobre a presença neerlandesa nas Caraíbas durante o século XVII, enquanto Clície Adão analisa a visão apresentada pelo cronista neerlandês Gaspar Barleus da região chilena, que os holandeses visitaram infrutiferamente na primeira metade do século XVII. O livro conclui-se com um estudo de Oscar F. Hefting e outro de Hans van Westing, ambos baseados, como o artigo de Marcos Albuquerque, em fontes arqueológicas, e que sumarizam os resultados de investigações de arqueólogos holandeses no Forte Orange, em Itamaracá.

Cremos que o breve resumo que acabámos de fazer dá bem a ideia do interesse da obra em questão, que constitui sem dúvida um contributo de valor para a bibliografia da história da presença neerlandesa no Brasil e na América ibérica em geral.

ANDRÉ MURTEIRA

Mestre em História da Expansão e dos Descobrimentos Portugueses,
Faculdade de Ciências Sociais e Humanas, Universidade Nova de Lisboa
Investigador do Centro de História de Além-Mar da FCSH-UNL.

Rocio SÁNCHEZ RUBIO; Isabel TESTÓN NÚÑEZ; Carlos M. SÁNCHEZ RUBIO (eds.),
Imágenes de un Imperio Perdido: el Atlas del Marqués de Heliche – Plantas de diferentes Plazas de España, Italia, Flandres y Las Indias. [Mérida], Presidencia de la Junta de Extremadura, 2004, 141 pp. + 246 pp. de ests.: col.; 31 x 43 cm. ISBN 84-688-6295-2

Apesar da existência do chamado *Atlas do marquês de Heliche* ser conhecida, há vários anos, por parte de um número restrito de especialistas em cartografia antiga ¹, os créditos pelo seu efectivo resgate e divulgação pública pertencem por direito próprio aos três responsáveis pela sua recente redescoberta ocasional e pela edição crítica ora saída a lume: as historiadoras Rocio Sánchez Rubio e Isabel Testón Núñez (Universidade de Extremadura) e o documentalista Carlos Sánchez Rubio. A obra em causa foi encadernada com o título «Plantas de diferentes Plazas de España, Italia, Flandres y Las Indias» e integra o espólio da secção Handritade Kartverk (vol. 25) do Arquivo Militar de Estocolmo, o Krigsarkivet. Este Atlas foi encomendado no início da década de 1650 por D. Gaspar de Haro y Guzmán, marquês de Heliche e, mais tarde, sétimo marquês del Carpio (1629-1687). Desenhou-o Leonardo de Ferrari, um relativamente obscuro pintor bolonhês residente em Madrid. O trabalho foi entregue ao marquês em 1655. Pouco depois da sua morte, passou para a posse do erudito e diplomata sueco Johan Gabriel Sparwenfeld (1655-1727), que o encaminhou para a Suécia em 1690 – talvez via Lisboa num barco sueco carregado de sal. Por decisão real, foi trasladado para o Krigsarkivet em 1880. É composto por 131 esboços de cidades e fortalezas, vistas e representações de cercos e batalhas, correspondendo a 104

¹ Ver Erland F. JOSEPHSON, «Plantas de diferentes plazas... Presentation av en atlas på Krigsarkivet», in *Meddelanden från Krigsarkivet*, 9, 1982, pp. 259-273; Magnus MÖRNER & Aare MÖRNER, *Spanien i svenska arkiv. Arkivguide/ España en los archivos de Suecia. Guía de archivos*, Estocolmo, Riksarkivet [Arquivo Nacional da Suécia], 2001, pp. 44-49.

lugares distintos. Estes cobrem as principais fronteiras e zonas de tensão da Monarquia Hispânica, incluindo espaços europeus e ultramarinos entretanto perdidos *de facto* por efeito da restauração da independência de Portugal: Península Ibérica (guerras da Catalunha e Portugal), Itália, Flandres, França, Países Baixos e colónias ultramarinas (na América espanhola e na África e Índia portuguesas).

Sobrinho-neto do conde-duque de Olivares, de quem herdou o nome, e filho primogénito de D. Luis Méndez de Haro, principal ministro do rei Filipe IV de Espanha a partir de 1644, D. Gaspar de Guzmán viria a ser Grande Chanceler do *Consejo de Indias*, embaixador em Roma, Conselheiro de Estado e de Guerra e vice-rei de Nápoles. A sua figura cruzou-se por duas vezes com a história de Portugal: quando foi capturado pelos portugueses na batalha do Ameixial (1663) e quando, por indicação da regente Mariana de Áustria, agiu em Lisboa como plenipotenciário incumbido de assinar o tratado de paz entre Espanha e Portugal (1668). Em qualquer caso, este conjunto de desempenhos políticos e militares não chega a ser tão citado quanto a circunstância de ter sido um notável bibliófilo, um generoso mecenas do teatro e da música e um dos maiores colecionadores privados de obras de arte da sua época – a época em que Filipe IV, a nobreza cortesã e até a burguesia de Espanha exibiram um interesse sem par pelo coleccionismo artístico, em particular pelo de natureza pictórica². De resto, não será coincidência que o Atlas tenha sido encomendado a um pintor (que, manifestamente, reproduziu, uniformizou e embelezou um conjunto heteróclito de imagens de carácter militar que lhe foi cedido) e não a um engenheiro, arquitecto ou cosmógrafo (R. Sánchez Rubio et al., «Plantas de diferentes Plazas...», pp. 19-21).

A encomenda feita a Ferrari inscreve-se na primeira fase da vida de D. Gaspar, quando este ainda não desempenhara nenhuma das missões em que mais tarde se destacou mas, em todo o caso, num momento em que, como monteiro-mor e gentil-homem da Câmara de sua Majestade, desfrutava da confiança de Filipe IV e talvez acalentasse a ambição de vir a suceder a seu pai com valido do rei. Encomenda privada, destinada a ser folheada num pequeno círculo cortesão, alia a representação coerente de informação militar sensível e a objectividade característica da «geografia utilitária» à qualidade própria da cartografia de «aparato» ou de «ostentação». Uma preocupação parece dominar a obra: representar apenas as vitórias e as praças conquistadas durante o *valimiento* do conde-duque de Olivares ou a *privanza* de D. Luis de Haro, ignorando derrotas e praças perdidas.

No prólogo à presente edição, o hispanista britânico John H. Elliott assinala a afinidade que este Atlas exhibe com a uma extensa série de obras cartográficas produzidas por encargo régio, a mais próxima das quais será a *Descripción de España y de las costas y puertos de sus reynos* compilada pelo cartógrafo português Pedro Teixeira, em 1634, a qual foi também recentemente impressa pela primeira vez («Prólogo», p. 15)³. Em qualquer caso, pensamos que esta última ideia deve ser matizada com a lembrança de que estes dois Atlas apresentam, apesar de tudo, claras diferenças entre si, tanto na temática e no espaço coberto pelas representações, como ao nível da qualidade do desenho. Seja como for, a propósito do carácter quase-régio da encomenda do *Atlas de Heliche* e da provável origem da generalidade dos materiais que a suportaram, importará acrescentar que o marquês não apenas teria acesso aos mapas e planos de cidades e fortalezas que pertenciam ao

² Ver J. H. ELLIOT, *España y su mundo, 1500-1700*, traducción de Ángel Rivero Rodríguez y Xavier Gil Pujol, Madrid, Alianza Editorial, 1991, p. 334.

³ Felipe PEREDA & Fernando MARÍAS (eds.), *El Atlas del Rey Planeta. «La descripción de España y de las costas y puertos de sus reinos» de Pedro Teixeira (1634)*, Madrid, Editorial Nera, 2002.

arquivo de trabalho do seu progenitor, como também ao fundo documental de Olivares, o qual passara para as mãos de D. Luis em 1650. Este incluía preciosidades como a colecção de mapas coloridos do cosmógrafo João Baptista Lavanha, a qual pouco depois foi cedida ao bibliófilo Cornelio Pedersen Lerche, embaixador da Dinamarca em Madrid (R. Sánchez Rubio et al., «Plantas de diferentes Plazas...», pp. 21 e 28; p. 40, n. 111).

Nas citadas páginas introdutórias a esta edição, Elliott passa ainda em revista a conjuntura político-militar que enquadra a realização do trabalho de Ferrari e a forma com a aceleração dos acontecimentos nos cenários mais problemáticos, tanto na Europa como além-mar, parece ter forçado a conclusão apressada de um Atlas que se revestia de enorme interesse para a leitura que os ministros reais poderiam fazer sobre a localização e estado das defesas fronteiriças, portos e presídios da Monarquia («Prólogo», pp. 16-17). A fracassada conferência de paz de Madrid (1656), que tentou resolver a contenda com a França e na qual D. Luis de Haro interveio como plenipotenciário de Filipe IV, pode ajudar a compreender o porquê da entrega de um Atlas inacabado (R. Sánchez Rubio et al., *ibid.*, p. 21). Em qualquer caso, será difícil equacionar outro factor para além da urgência no acabamento da obra – ou, então, a hipótese do artista se ter visto subitamente impossibilitado de prosseguir o seu labor – de modo a explicar a inclusão de três planos de Cádiz contra nenhum de Lisboa, de Barcelona ou do reino de Nápoles, relativamente poucos da Flandres e igualmente nenhum de Cadaqués, sitiada e tomada pelos franceses na Primavera de 1655. Aliás, basta passar os olhos pelo traço hiper-esquemático ou pelas molduras vazias de legendas de muitos dos seus desenhos para se chegar a idêntica conclusão.

No segundo artigo colectivo que assinam neste volume, os seus editores recapitulam as grandes linhas da política exterior da Monarquia Hispânica delineadas no princípio da década de 1620, sob a batuta de Olivares, as quais viriam a ser irrevogavelmente condicionadas a partir de meados da década seguinte, quando o início do despique hispano-francês pela supremacia na Europa acabasse por se repercutir em vários dos principais espaços do império (Itália, Países Baixos meridionais, Portugal e Catalunha, em particular), forçando a queda do conde-duque e levando à gestão menos activa e intervencionista nos assuntos europeus que Haro protagonizou na segunda metade do reinado de Filipe IV – e, em definitivo, depois da derrota sofrida em Rocroi pelo exército espanhol da Flandres (1643) ter oficializado o crepúsculo da Espanha. Como se recorda nesse texto, a efémera recuperação espanhola diante da França que acontece nos anos da *Fronde* tem o seu ponto alto no começo da década de 1650, quando Filipe IV logrou anular a política italiana de Mazarino, recuperou praças vitais nos Países Baixos meridionais e reconquistou a maior parte da Catalunha. Ora – e como insistem os mesmos autores – esse fogo-fátuo de vitórias coincide precisamente com a encomenda feita a Ferrari (R. Sánchez Rubio et al., «Las imágenes del Atlas en su contexto histórico», pp. 39-41).

Cerca de dois anos depois do Atlas ter sido encadernado e confiado a quem o encomendara, Filipe IV aproveita a morte de D. João IV para lançar a invasão de Portugal a partir da Estremadura espanhola, campanha reatada no ano seguinte sob comando do próprio D. Luis de Haro e que terminará com a vitória portuguesa de Elvas (Janeiro de 1659). Pouco depois de ter sofrido essa derrota pesada na frente lusa, caberá ainda a D. Luis negociar e assinar com o cardeal Mazarino o Tratado dos Pirenéus (Novembro de 1659) – e, com as garantias obtidas na ilha dos Faisões, ganhar novo ânimo para ponderar a rápida reconquista de Portugal⁴. Entre os estudos que acompanham este livro, inclui-se um clássico texto de Antonio Domínguez Ortiz (1959) consagrado a esse tratado que veio pôr fim a quase um quarto de século de guerra aberta entre a França e a Espanha. Tornam a poder ler-se aí alguns dos aspectos mais relevantes da conjuntura que enquadrou o

⁴ Ver Rafael VALLADARES, *La rebelión de Portugal. Guerra, conflicto y poderes en la Monarquía Hispánica (1640-1680)*, Valladolid, Junta de Castilla y León, 1998, pp. 161-168.

encargo do *Atlas de Heliche*, perspectivando-se com particular clareza o modo como a cedência espanhola a tais negociações denunciou um império exangue («España ante la Paz de los Pirineos», pp. 77-88).

Não menos reveladora é a reconstituição do contexto que favorece a compra do Atlas por parte de Sparwenfeld quando este visitou Madrid em missão instruída pelo rei Carlos XI da Suécia para a pesquisa de antiguidades godas e a decifração dos vínculos que, na linha de Olof Rudbeck e da sua célebre *Atlântida* (Upsala, 1679-1702), os *goticistas* sustentavam existirem entre os reis visigodos e os escandinavos⁵. Os termos gerais desta viagem (1689-1690) são-nos oferecidos pelos três editores desta obra (R. Sánchez Rubio et al., «Plantas de diferentes Plazas...», pp. 30-31), enquanto Magnus Mörner se encarrega da sua análise circunstanciada («La adquisición sueca del Atlas por Johan Gabriel Sparwenfeld», pp. 105-109). Para o que mais nos importa, haverá que notar que, entre os muitos livros e documentos adquiridos pelo erudito sueco aos livreiros de Madrid, a colecionadores particulares ou aos herdeiros da Casa del Carpio encontravam-se alguns dos planos e mapas originais manuseados por Ferrari para a composição do Atlas (entre os quais as plantas do Forte de S. Julião da Barra e de Lagos), diverso material cartográfico executado para D. Gaspar pelo engenheiro militar Ambrosio Borsano, assim como um «Compendium geographicum», correspondente a uma primeira versão do sumptuoso Atlas que Pedro Teixeira entregou ao rei em 1634, esta dedicada ao primeiro marquês de Leganés (hoje na Biblioteca da Universidade de Upsala e que também só há poucos anos foi editado)⁶.

A despeito da escassez de dados disponíveis – ou precisamente por isso –, outro tanto há a dizer do breve inquérito apresentado sobre a esquiva figura de Leonardo de Ferrari. É aventada a hipótese de se tratar de um discípulo do pintor Lucio Massai sobretudo conhecido pela obra de temática religiosa que se encontra dispersa por várias igrejas e conventos de Bolonha, mas também versátil noutros géneros, como a caricatura. Nesse sentido, ganha particular interesse a sugestão que associa a sua presença em Madrid ao ressurgimento da actividade teatral que decorre do matrimónio de Filipe IV com Mariana de Áustria e à forte influência italiana que os géneros teatrais e cenográficos cortesãos receberam nessa época dourada. E é a propósito disto mesmo que se evocam as funções que competiam ao marquês de Heliche como alcaide, que também era, de quase todas casas de campo do monarca, funções que o levaram a projectar algumas das mais espetaculares representações e festas a que a corte então assistiu (R. Sánchez Rubio et al., «Plantas de diferentes Plazas...», pp. 31-32)⁷.

Como começámos por referir, a geografia dos pouco mais de 100 lugares cobertos pelas representações insertas no *Atlas do marquês de Heliche* traduz aquelas que eram então as frentes mais problemáticas da Monarquia Hispânica. Ainda que a ordenação dos respectivos planos no interior do códice não seja exactamente esta, temos o seguinte para o espaço europeu e periferia magrebina: na Península Ibérica, as fronteiras pirenaica, catalã e portuguesa (apesar de tudo, a frente portuguesa é relativamente pouco representada no Atlas, talvez em resultado de se estar perante uma frente de guerra «congelada»); em Itália, os presídios da Toscana, o controlo do «caminho espanhol» (entre Génova/Finale e o passo alpino de Valtelina) e, sobretudo, o Estado de Milão e territórios limítrofes; nos Países Baixos, Dunquerque, Mardick, Courtrai e Flesinga (como dito, outro

⁵ Ver Pierre VIDAL-NAQUET, *L'Atlantide. Petite histoire d'un mythe platonicien*, Paris, Les Belles Lettres, 2005, pp. 75-78 e 83-96.

⁶ Pedro TEIXEIRA, *Compendium geographicum*, Madrid, Fundación Alvargonzález; Museo Naval; Uppsala Universitet, 2001.

⁷ Ver E. BÉNÉZIT, *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs de tous les temps et de tous les pays*, vol. 3, Paris, Librairie Gründ, 1955, p. 724; Louise K. STEIN, «Música», in Frank P. CASA et al. (dirs.), *Diccionario de la comedia del Siglo de Oro*, Madrid, Editorial Castalia, 2002, p. 221.

caso de clara sub-representação de um espaço de grande valor estratégico para a Monarquia, talvez explicável pelo facto do Atlas ter sido idealizado após a assinatura da paz de Münster); as fortificações sicilianas, vitais para a defesa do Mediterrâneo, tal como os enclaves norte-africanos de Orão, Mazalquivir, Mamora e Tânger, decisivos para a guarda do estreito de Gibraltar; e as praças peninsulares atlânticas de Cádiz, Aiamonte, Castro Marim, Tavira, Lagos e S. Gião (ou Julião da Barra), que haviam permitido aos Áustrias assegurar o funcionamento da *Carrera de Indias*, controlar as costas do Algarve e o acesso marítimo a Lisboa. Aqui, importará assinalar que, ao invés do pretendido pelos editores desta obra, nem S. Gião foi erigido em local escolhido por Filipe II de Espanha (confusão entre o Bugio e as obras de ampliação da Torre de S. Julião gizadas durante o domínio filipino pelo engenheiro militar Giacomo Palearo ou «Fratino»⁸), nem Lagos corresponde a um «enclave localizado en el cabo de San Vicente» (entre o mais, confusão com Sagres) – cf. R. Sánchez Rubio et al., «Las imágenes del Atlas...», pp. 66 e 67.

Entre as 56 plantas de cidades, 48 fortalezas e enclaves defensivos, 18 desenhos corográficos em forma de vistas com carácter paisagístico e 9 cenários de batalhas que integram este Atlas, apenas dez imagens ilustram espaços do desaparecido império colonial hispano-português. Uma vez mais, a sua aparente qualidade de trabalho interrompido extemporaneamente poderá justificar a escassa lista de territórios africanos, asiáticos e americanos representados por Ferrari. Callao (Lima) e duas fortificações da cidade de Havana (Morro e San Salvador) são as únicas praças americanas presentes, não constando sequer Santo Domingo e Cartagena de Indias. As restantes correspondem às cidades ou às fortalezas da Ribeira Grande, na ilha cabo-verdiana de Santiago, S. Jorge da Mina (à data já em mãos holandesas), Moçambique e Damão.

Conhecendo vários dos mapas e planos originais utilizados por Ferrari, sabemos que, regra geral, este copiou de forma fiel os respectivos modelos, respeitando o ângulo com que haviam sido traçados, a que muitas vezes se seguiu a recriação do entorno com recurso a mais do que um ângulo de visão. Trata-se de uma técnica cartográfica habitual, mas que, ao não ter sido aplicada pelo italiano segundo um critério uniforme, acaba por traduzir uma liberdade mais própria de um pintor que de um cartógrafo profissional (R. Sánchez Rubio et al., «Plantas de diferentes Plazas...», pp. 35-36). Apesar de tudo, a sua «Planta de la Cívda. de Cabo Verde» (est. 61) é um bom exemplo daquilo que de melhor nos oferece, devendo ser notado que a mesma apresenta semelhanças assinaláveis com a gravura da Ribeira Grande de Johannes van Keulen (c. 1635) que pertence à colecção de iconografia do Arquivo Histórico Ultramarino (Lisboa)⁹. Em contrapartida, nenhuma das três detalhadas plantas de S. Jorge da Mina que constam do *Atlas de Heliche* (ests. 64-66) tem o que quer que seja em comum com esquemas como os propostos por Georg Braun-Jan Jansson, O. Dapper, Caspar Barlæus ou Johannes Vingboons nem – por maioria de razão – com as anteriores representações simbólicas dessa fortaleza insertas na generalidade das cartas portuguesas de pequena escala¹⁰.

⁸ Ver Lívio da Costa GUEDES, *Aspectos do Reino de Portugal nos séculos XVI e XVII – A «Des-cripção» de Alexandre Massaii (1621)*, vol. 2, *Tratado*, Lisboa, Arquivo Histórico Militar, 1989, p. 138, n. 98; Carlos P. CALLIXTO, *São Julião da Barra – Os primeiros anos*, Lisboa, Câmara Municipal de Oeiras, 1990, pp. 9-36 e 51-53.

⁹ Rep. in Luís de ALBUQUERQUE & Maria Emília Madeira SANTOS (coords.), *História Geral de Cabo Verde*, vol. 1, Lisboa/Praia, Instituto de Investigação Científica Tropical; Direcção Geral do Património Cultural de Cabo Verde, 1991, capa e contracapa. Cf. Avelino Teixeira da MOTA, «Cinco séculos de cartografia das ilhas de Cabo Verde», in *Garcia de Orta*, 9 (1), 1961, ests. 5-7.

¹⁰ Ver Luís SILVEIRA, *Ensaio de Iconografia das Cidades Portuguesas do Ultramar*, vol. 2, *África Ocidental e África Oriental*, Lisboa, Junta de Investigações do Ultramar, s.d. [1950], ests. 203-211.

A nosso ver, a sua «Planta de Monsâbique» (est. 62) patenteia outro caso interessante: além de bastante mais apurada que as aguarelas pertencentes às sucessivas versões do *Livro das Plantas das Fortalezas do Estado da Índia Oriental* (onde sabemos que se mesclam os protótipos utilizados por Godinho de Erédia, António Bocarro, Barreto de Resende e João Teixeira)¹¹, é-o também em relação ao desenho de «Moçambique» que integra o Atlas de Erédia guardado na Biblioteca Nacional do Rio de Janeiro, o qual corresponde à mais antiga colectânea conhecida de plantas das praças portuguesas do Oriente¹². Já na planta de «La Ciudad de Damão» (est. 67) assinada por Ferrari começamos por reconhecer a *trace italienne* da sua imponente muralha em forma de decágono irregular orientado no sentido nascente-poente, com dez bastiões em espigão, encerrando uma malha urbana ortogonal, cuja referência é dada pelo quadrado do (reformado) fortim muçulmano preexistente. Em todo o caso, também aqui o desenho incluído no *Atlas de Heliche* parece desentender-se da iconografia mais divulgada: por um lado, representa com particular cuidado a área envolvente da cidade-fortaleza de Damão, mas falha o traçado da planta do Forte de S. Jerónimo, elevado na margem norte do rio Sandalcalo em 1614-1627¹³; por outro, representa a quadrícula urbana de um modo bastante mais preciso do que qualquer das versões conhecidas do *Livro das Plantas* que retomam o modelo de Erédia¹⁴; por último, no Atlas surge traçado com cor diferente o que parece ser o projecto de uma segunda muralha de feição italiana, hexagonal, sendo que quatro das suas faces interceptam a retícula quase geometricamente perfeita da malha urbana intramuros, enquanto as restantes se sobrepõem a parte substancial das muralhas do lado do mar.

No derradeiro dos ensaios académicos que introduzem esta primeira edição do *Atlas de marquês de Heliche*, Richard L. Kagan disserta sobre a estreita ligação que terá existido entre a afirmação no vocabulário político da Europa, ao longo do século XVII, do conceito de soberania territorial, os esforços que vários Estados então desenvolvem no sentido de conseguirem um maior conhecimento tanto de geografia como de cosmografia e, finalmente, o aparecimento da denominada «cartografia oficial» na corte de Filipe IV. Sem esquecer a tradição vinda dos tempos de Carlos V e, sobretudo, do reinado de Filipe II – durante o qual os mapas se converteram, em definitivo, num instrumento recorrente de governo¹⁵ –, Kagan cita o empenho que Filipe III colocou no estudo das costas algarvias, brasileiras e da Terra do Fogo e termina detendo-se na série de ambiciosas encomendas cartográficas impulsionadas a partir do ministério de Olivares, todas elas de claro perfil político e estratégico e, por isso mesmo, por regra representativas da categoria dos *arcana imperii*, ou segredos do monarca: as várias versões da referida *Descripción de España* de Pedro Teixeira; o *Livro que dá razão do Estado do Brasil* (c. 1627) de João Teixeira Albernaz (códice que se encontra no Rio de Janeiro e cujo frontispício ostenta o escudo de armas do segundo marquês de Heliche¹⁶); os vários Atlas universais atribuídos ao mesmo João Teixeira que têm no datado de c. 1628 («Atlas Duchesse de Berry») o mais antigo exemplar

¹¹ Ver id., *ibid.*, ests. 437, 439, 440, 444, 445, 451 e 452.

¹² Ver id., *ibid.*, est. 435.

¹³ Ver Sabine CHOUKROUN, «Damão: a Fortaleza e o seu Distrito», in Mafalda Soares da CUNHA (coord.), *Os Espaços de um Império – Estudos*, Lisboa, Comissão dos Descobrimentos, 1999, pp. 133-135.

¹⁴ Ver L. SILVEIRA, *Ensaio de Iconografia*, vol. 3, *Ásia Próxima e Ásia Extrema*, Lisboa, Junta de Investigações do Ultramar, s.d. [1956], ests. 510, 552-556; Armando CORTESÃO & Avelino Teixeira da OTA (eds.), *Portugaliae Monumenta Cartographica*, vol. 4, Lisboa, s. ed., 1960, ests. 471F e 511; id., *ibid.*, vol. 5, ests. 583E, 583F e 383G.

¹⁵ Ver Geoffrey PARKER, *El éxito nunca es definitivo. Imperialismo, guerra y fe en la Europa moderna*, traducción de Marco Aurelio Galmarini y Pepa Linares, Madrid, Taurus, 2001, p. 101

¹⁶ Ver A. CORTESÃO & A. T. da MOTA, *Portugaliae Monumenta Cartographica*, vol. 4, pp. 99-101.

conhecido¹⁷; os mapas e planos da *Vista de las Islas y Reyno de la Gran Canaria* (1634) de Iñigo de Briçuela e Prospero Casola Cota; enfim, o próprio *Atlas de Heliche*, que aqui se considera que seguiu o conceito e o desenho da obra de Nicolas (alias Christophe) Tassin *Les Plans et profils de toutes les principales villes et lieux considerables de France* (Paris, 1634), cuja cópia figurava na biblioteca privada de Filipe IV (R. L. Kagan, «La cultura cartográfica en la corte de Felipe IV», pp. 91-101)¹⁸. A estes exemplos deveríamos agregar objectos como o assinalado *Livro das Plantas* que o cronista da Índia Portuguesa António Bocarro compilou em 1635 a pedido do rei.

É ainda Kagan quem nos lembra o ponto decisivo da relativa escassez de mapas produzidos em Espanha durante o século XVII, associando esse aparente paradoxo à manutenção em vigor da antiga política de sigilo cartográfico que vinha dos tempos de Fernando e Isabel. A propósito, sublinha as nefastas consequências que daí advieram para a indústria privada da cartografia e, em última análise, para a qualidade global dos mapas. Como também escreve, não será por acaso que os principais cartógrafos ou desenhistas associados a Filipe IV são estrangeiros: Lavanha e os irmãos Teixeira, portugueses; Casola Cota e Ferrari, italianos; Jan Karel Della Faille, flamengo (R. L. Kagan, *ibid.*, pp. 101-103)¹⁹.

Naturalmente, nem mesmo a afamada colecção de obras cartográficas que Filipe IV reuniu na Torre Alta do Alcázar de Madrid – catalogando autores como De Veer, Ortelius, Braun-Hogenberg, Rosaccio, Sgrooten ou o supradito Tassin, por exemplo²⁰ – serve para elidir esta realidade. Também não é suficiente para tanto a constatação de que grandes personagens da Corte, como Heliche, no seu afã de emularem o gosto régio pelos mapas, acabaram reunindo um número maior ou menor de composições cartográficas. É que o marasmo verificado na cartografia já pesava tanto ou tão pouco nesta época que dava azo a episódios como o protagonizado pelo cosmógrafo real de Espanha J. K. Della Faille, que na década de 1630 tratou de convencer o monarca a submeter a província da Holanda baseando-se para tanto no *Atlas* de Mercator²¹... O preço de tudo isto será elevadíssimo, conforme se percebe notando que, quando se chega ao reinado de Filipe V, além de não existir um mapa geral da Espanha, quase não existe cartografia válida para a América e para as possessões do Pacífico, do mesmo modo que faltam à armada espanhola as mais elementares cartas hidrográficas²².

Até pela escassíssima colecção de cartas de praças ultramarinas que incorpora, o *Atlas do marquês de Heliche* espelha bem a decadência inexorável da tradição cartográfica nacional. O mais corrente é inferir daqui que tal situação era tão-só o reflexo do declínio

¹⁷ Ver *id.*, *ibid.*, pp. 79-91, 107-118 e 123-124.

¹⁸ Ver Mireille PASTOREAU, *Les Atlas français XVIe-XVIIe siècles – Répertoire bibliographique et études*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984, pp. 437, 451-467.

¹⁹ Sobre J. K. Della Faille, ver: Víctor NAVARRO BROTONS, «Los jesuitas y la enseñanza, asimilación y difusión de los saberes y prácticas científicas en la España del siglo XVII», in Luís Miguel CAROLINO & Carlos ZILLER-CAMENIETZKI (coords.), *Jesuítas, Ensino e Ciência. Séculos XVI-XVII*, Casal de Cambra/Évora, Caleidoscópio; Centro de Estudos de História e Filosofia da Ciência da Universidade de Évora, 2005, pp. 147-150.

²⁰ Ver Fernando BOUZA, «Cultura de lo geográfico y usos de la Cartografía entre España y los Países Bajos durante los siglos XVI y XVII», in *De Mercator a Blaeu – España y la edad de oro de la cartografía en las Diecisiete Provincias de los Países Bajos*, Barcelona, Institut Cartogràfic de Catalunya, 1995, pp. 58-59.

²¹ Ver G. PARKER, *El éxito...*, p. 122.

²² Ver Rodolfo NÚÑEZ DE LAS CUEVAS, «Historia de la cartografía española», in *La cartografía de la Península Ibérica i la seva extensió al continent americà*, Barcelona, Institut Cartogràfic de Catalunya, 1991, p. 187.

da posição internacional da Espanha que decorre entre os reinados de Filipe II e Filipe IV. Foi Geoffrey Parker quem, a propósito disto, ensaiou a leitura inversa, ao sustentar que a indigência em que ia caindo a cartografia espanhola funcionava, antes do mais, como agente da própria decadência da monarquia: «Um governo que carecia de ferramentas cartográficas necessárias para organizar os seus recursos e para projectar o seu poder, e que recorria, em contrapartida, a Atlas gerais antiquados para o planeamento estratégico, já não era uma potência imperial convincente»²³. Visto por este prisma, o título dado a esta obra – *Imágenes de un Imperio Perdido* – ganhará ainda mais sentido.

FRANCISCO ROQUE DE OLIVEIRA

Centro de História de Além-Mar, Universidade Nova de Lisboa
Bolseiro da Fundação para a Ciência e a Tecnologia

Afonso de Albuquerque – O César do Oriente, prefácio introdução e notas de T. F. Earle & John Villiers, Fronteira do Caos Editores, Porto, 2006 (303 pp.).

Sabemos que neste país é hábito inveterado acocorarmo-nos diante dos estrangeiros, reputando *a priori* excelente tudo o que, com conhecimento de causa ou sem ele, escrevam sobre Portugal. Deve ter sido essa atitude atávica o que escusou o editor de ter pedido a um dos professores de História das Expansões Portuguesas nas nossas universidades, a um dos numerosos investigadores do CHAM, ou a qualquer outro especialista da matéria um parecer sobre a publicabilidade desta obra. E assim nos achamos perante o facto lastimoso de a colecção «Grandes Vultos da História de Portugal» abrir com um livro em que se lêem disparates do calibre do seguinte: «...o filho de D. João [II], o rei D. Manuel I, o *Venturoso*...» (p. 16); e mais adiante, a confirmar que se trata de real ignorância do autor e não de mero *lapsus calami*: «em 1495 morreu D. João II e sucedeu-lhe seu filho D. Manuel I» (p. 20). Nos nossos tempos de escola chegaria uma calinada assim para chumbar um aluno no exame de Instrução Primária!

Além disso afigura-se que o autor não tem ideias claras sobre a história portuguesa, pois parece colocar a conquista de Tânger, em 1471, e a batalha de Toro, em 1476, no reinado de D. João II. Por outro lado, esquecendo aparentemente a existência de D. João II, aceita que, à morte de D. Afonso V, Albuquerque, que matara um homem por questões de honra, se tenha exilado em Marrocos sob o sucessor deste, até que D. Manuel o perdoou; mas admite ao mesmo tempo – sem qualquer fundamento documental – que Albuquerque tenha ajudado entretanto a planear as viagens de Diogo Cão e Bartolomeu Dias!

Seja como for, de 1982, data em que, ao que parece, a introdução foi redigida, para cá, muita investigação se fez sobre a época manuelina, o que torna o livro, já medíocre nesse tempo, inteiramente caduco em 2006. Para se fazer uma ideia de quão desactualizado está o estudo introdutório de John Villiers a esta recolha textos dos dois Albuquerques, pai e filho, basta compará-lo com a colectânea de estudos de Jean Aubin (*Le Latin et l'Astrolabe*, 3 vols, Centro Cultural Calouste Gulbenkian, Paris, 1997-2006), com a dos de Geneviève Bouchon (*Inde Découverte, Inde retrouvée, 1498-1630 – Études d'histoire indo-portugaise*, ibidem, 1999), com a biografia de Albuquerque pela mesma autora (*Albu-*

²³ G. PARKER, *El éxito...*, cit. p. 122.

querque, le lion des mers d'Asie, Éditions Desjonquères, Paris 1992), com a sua versão portuguesa (*Afonso de Albuquerque, o Leão dos Mares da Ásia*, Quetzal Editores, Lisboa, 2000) ou com a bem documentada biografia de *D. Manuel I* por João Paulo Costa (Círculo de Leitores, Lisboa, 2005).

O título da introdução («Fiel servidor e amo ingrato») remete-nos desde logo para uma visão da história baseada nos sentimentos individuais, que nos recorda a de Heródoto, ou pelo menos a *História de Portugal* de Manuel Pinheiro Chagas, publicada em 1869-84. Da dinâmica de grupos – sejam classe sociais, grupos etários ou meras facções de corte – não se vislumbram traços. Não haveria, de qualquer modo, a esperar de um autor que imagine D. Manuel filho de D. João II uma análise lúcida dos problemas de governo que se punham ao *Venturoso*, a começar pelo da sua própria posição no trono, isto para não mencionar o messianismo que se gerou em torno da misteriosa eleição divina que, contra toda a expectativa humana, o guindara ao poder. Sem isso, tornam-se, infelizmente, incompreensíveis quer as relações de D. Manuel com D. Francisco de Almeida ou com Afonso de Albuquerque, quer o conflito entre os últimos. Inútil, porém, se torna que nos espraemos mais sobre este assunto, de que tratámos detalhadamente nas páginas desta mesma revista (n.º 5, 2004, pp. 61-160) no artigo intitulado «O testamento político de Diogo Pereira e o projecto oriental dos Gamas».

Tampouco repisaremos aqui o que, a propósito da edição inglesa de 1990, tivemos ocasião de dizer na recensão crítica que, em francês, lhe fizemos na revista *Archipel*, n.º 47, Paris, 1994, pp. 212-214; nem o que escrevemos numa outra recensão, que destinámos ao próximo número da *Biblos, Revista da Faculdade de Letras de Coimbra*.

Passaremos, por conseguinte, à análise da obra na especialidade, começando por notar que aos defeitos de que enfermava já no original se vieram adicionar os decorrentes de uma tradução deficiente. Se os textos da antologia foram tomados de edições fiáveis das *Cartas* de Albuquerque e dos *Comentários* de seu filho, o mesmo se não pode dizer das numerosas citações, quer de um e outro, quer de autores terceiros, como Duarte Barbosa ou Tomé Pires, que nos aparecem em versão portuguesa da versão inglesa do texto original português. Daí anacronismos, como o de pôr Albuquerque a tratar D. Manuel por *Majestade*, título que só mais de meio século após o passamento do *Venturoso* viria a ser adoptado por seu bisneto D. Sebastião, utilizando-se até aí o título de *Vossa Alteza*. Daí, também, a igualmente anacrónica perda do colorido quinhentista de muitas expressões citadas. Assim os «homens vis e velhacos» a que numa das suas cartas alude António Real, aparecem transformados em «patifes e gente de nível inferior»; e a conhecida imagem de Tomé Pires «principalmente Cambaia lança dous braços, com o direito aferra Ádem e com o outro Malaca, como navegações mais principaes», queda reduzida a um insípido «com o braço direito Cambay estende-se em direcção a Adém e com o outro em direcção a Malaca, como os locais mais importantes para onde navegar». Uma referência de Albuquerque à ruiva, conhecida planta tintureira – correctamente identificada botanicamente como *Rubia tinctorum*, L. – é explicada (nota 199) pelo seu nome inglês «Madder»; pensará a tradutora que os leitores que não saibam o que significa em português *ruiva* saberão o que significa *madder* em inglês? Nalguns casos a tradução não faz, pura e simplesmente, sentido gramatical: assim na nota 66, o termo *sabaio* (transcrição aproximativa do persa *sava'i*, «natural de Sava», *nisha* de Yúsuf 'Ádil Khân, primeiro sultão de Bijapur) é explicado nos seguintes termos: «a concessão pelos portugueses do título por que o governante de Bijapur (Goa) foi conhecido». Tampouco se compreende porque terminam algumas citações em português com a indicação «traduzido por mim» (v. g. p. 20, nota 4); traduzido por quem? e de que língua? São indicações que só faziam sentido na versão inglesa; na portuguesa haveria, simplesmente, que restituir o texto original!

Mas a grande vítima da deficiente tradução são os nomes próprios: até a rainha D. Isabel, primeira esposa de D. Manuel, aparece transformada em *Isabella*! De forma desconcertante para o leitor; nos textos da antologia os topónimos aparecem, como seria

de esperar, na sua forma portuguesa tradicional, tal como geralmente no-los dão os cronistas; mas na introdução e nas notas aparecem na sua forma inglesa. Assim Cambaia (Kanbâyat em hindustani) aparece as mais das vezes sob a forma inglesa Cambay, o que não é demasiado grave; o mesmo se diga de Baçaim (Vasaî em marata) que aparece na forma inglesa Bassein; mas já Coulão (em malaiala Kollam) aparece na forma inglesa Quilon (pronunciada Kwáilon ou Kóilan, transcrição aproximada da variante portuguesa Coilão), o que a torna inidentificável para o leitor normal; o mesmo se passa com as ilhas de Banda, metamorfoseadas em Bandane, o que não corresponde a qualquer língua conhecida.

Alguns dos erros que na Introdução, quase a cada página, respigámos são meras questões de pormenor, que apenas se tornam irritantes pela sua recorrência: a antologia das cartas de Albuquerque, a que se alude na p. 10, não se deve a António Baía mas a António Baião; não nos consta que o almirante Pedro de Albuquerque, avô de Afonso (p. 17) tivesse o título de *dom*; a biblioteca régia criada por D. Afonso V (p. 17) não se situava em Évora, mas nos paços da Alcáçova, em Lisboa (cf. Sousa Viterbo «A cultura intelectual de D. Afonso V» in *Arquivo Historico Portuguez*, II, 1904, pp. 154-268); Afonso de Albuquerque não podia, no século XV, prosseguir em Arzila «a sua cruzada contra os turcos» (p. 20), pela simples razão de que não havia turcos em Arzila (só em 1517 conquistariam o Egípto, para se estabelecerem em Argel por 1518, mas jamais penetraram em Marrocos); não era possível contruir uma fortaleza em Cranganor, «num braço do rio que corria para Calecut» (p. 28), a não ser que em vez de rio fosse uma corrente marinha, pois Cranganor fica na foz do rio Periyar e Calecut junto à costa, umas 75 milhas mais a norte, desaguando de permeio o rio Gayatri, o de Ponane, o de Beipor e outros de importância menor; os cristãos de Socotorá não eram «presumivelmente etíopes jacobitas» (p. 30), mas averiguadamente nestorianos, sujeitos ao patriarca de Babilónia (cf. Zoltan Biedermann, «Nas pegadas do Apóstolo: Socotorá nas fontes europeias dos séculos XVI e XVII» in *Anais de História de Além-Mar*, I, 2000, pp. 287-386); Nina Chatu não era «um mercador de Keling» (p. 44), mas um mercador quelim de Malaca, onde os indianos do sul eram conhecidos por quelins (*keling*, em malaio, do nome no antigo reino de Kalinga, na costa oriental da Índia); foi nomeado bendara (*bendahara* em malaio) de Malaca, e não *benahara*; etc., etc., etc.

Passemos, finalmente, uma rápida revista às notas, que de igual maneira formigam de imprecisões e pequenos erros:

– nota 2: cinabre ou cinábrio não é exactamente o mesmo que sangue-de-dragão, embora sejam aproximadamente da mesma cor: aquele é um sulfureto de mercúrio (S Hg), logo um produto mineral, este é um corante vegetal extraído, como se diz na nota, da *Dracæna cinnabari*, Balf. F., planta da família das Liliáceas, de facto abundante em Socotorá, congénere do dragoeiro das ilhas do Atlântico (*Dracæna draco*, L.).

– nota 3: não nos consta que os reis de Ormuz tenham alguma vez usado o título de sultão, pelo que nos não parece correcto denominar o reino de sultanato.

– nota 5: o guazil ou *wazîr* de Ormuz chamava-se na realidade Kh^wâjê 'Atâ, como se vê pela sua assinatura nas cartas conservadas na Torre do Tombo; o rei era Sayfuddîn Abû Nadar.

– nota 6: *xerafim* vem, de facto, do árabe *ashrafî*, que no entanto não significa exactamente «nobre» (embora possa significar «honorário», o que de qualquer modo seria um estranho nome para uma moeda): é abreviação de *dînâr ashrafî*, «dinheiro de Axraf», que começou por designar uma moeda de ouro do peso de 3^g,45, equivalente ao ducado veneziano, cunhada no Egípto a partir de 1425-26 pelo sultão mameluco Al-Ashraf Barsbây (r. 1422-1438), de onde o seu nome; Ashraf, elemento do nome de reinado usado por diversos sultões mamelucos, é gramaticalmente o superlativo de *sharîf*, «nobre, honrado». O xerafim de ouro valia 360 reais, e equivalia portanto ao cruzado de Malaca e ao pardau de ouro da Índia. O xerafim de prata ou pardau em tangas era moeda de conta do valor de 300 reais.

– nota 7: não nos consta (nem o achamos nos dicionários) que «o significado correcto de aljôfar em português moderno» seja «pérola de cultura», mas antes «pérola miúda ou irregular».

– nota 9: Curiate, interpretado como «“Kiryat” (Kurayat)», sem se entender muito bem qual das formas é a mais correcta, é na realidade Al-Qurayyât, a 23° 16' N, 58° 55' E, entre Calaiate (Qalhât) e Mascate. Não fica propriamente a S mas antes a SE de «Muscat» (forma inglesa correspondente ao português Mascate, em árabe literário Masqât, a 23° 28' N, 58° 36' E), actual capital do Omão.

– nota 16: inútil para o leitor português explicar onde fica o Ribatejo ! O que haveria de explicar é que não se trata aqui da província do Ribatejo, que nos seus actuais limites data do século XX, mas da margem do Tejo oposta a Lisboa (a zona da antiga Aldeia Galega do Ribatejo, hoje Montijo).

– nota 20: «em 1513 Miguel Ferreira foi mandado por Albuquerque para acompanhar o embaixador persa que regressava e foi recebido pelo xá Ismail em Shiraz, embora nos *Comentários* se diga que foi em Tabriz»: o diário da embaixada de Miguel Ferreira, transmitido por dois manuscritos (um, incompleto, pub. in *Cartas de Affonso de Albuquerque ...*, vol. I, pp. 391-394; outro, com apenas uma lacuna, pub. *ibidem*, vol. II, pp. 233-250) não deixa lugar a dúvidas: o Xá Ismael recebeu a embaixada uma primeira vez num acampamento de caça perto de Xiraz e uma segunda vez em Tabriz.

– nota 21: as «bolas de metal» disparadas pelas bombardas chamam-se em português *pelouros*; segundo Humberto Leitão e Vicente Lopes (*Dicionário da Linguagem de Marinharia Antiga e Moderna*, 2.^a ed., Lisboa, 1974, s. v.), *sacre* é a mesma coisa que *falcão*.

– nota 22: a redacção é demasiado confusa para se poder emendar, pelo que preferimos explicar tudo do princípio: os «Carapuças Vermelhas» (tal é o seu nome tradicional em português e não «Chapéus Vermelhos») eram uma confraria xiita que apoiou a tomada do poder pelo Xequé Ismael, seu chefe; era integrada sobretudo por turcomanos, povo, como o seu nome indica, da família turca; «Turkic» não é nada, nem em português, nem em persa (diz-se *torkî*) nem em turco (diz-se *türk*). Em turco os «Carapuças Vermelhas» são conhecidos por Q>z.l Bash, literalmente «cabeças vermelhas», por usarem um carapuço vermelho com doze pregas, em honra dos doze imamos do xiismo duodecimano.

– nota 23: não é Nina Chau é Nina Chatu (ou, se preferirmos a forma malaia ou a tâmule, Naina Chatu ou Nayana Chatu).

– nota 24: *keling*: a forma tradicional em português é *quelim*, que já explicámos acima.

– nota 26: não nos parece certo que *Tuão Bandão* represente uma transcrição de *Tuan Bandar*, título com que, aliás, jamais topámos em Malaca, sendo os capitães do porto geralmente designados pelo título persa de xabandar (de *shâh*, «rei» e *bandar*, «porto») *syahbandar* em transcrição malaia; pode tratar-se de Tun Bentan, personagem a que aludem os *Anais Malaio*s (*Sejarah Melayu*), que o enumeram entre os descendente do bendara Lubok Batu.

– nota 30: não é o *lancara* que se diz, é a *lanchara*; o étimo é o malaio *lancaran* (pronunciado *lantxaran*), lit. «coisa (no caso vertente, barco) ligeiro».

– nota 33: em português escreve-se *cabo Comorim* e *golfo de Manar*.

– nota 36: a fronde de palmeira chama-se *ola* e não *olá*; o étimo não é o tâmul ou tamil *olai*, mas o malaiala *ôla*.

– nota 38: «mercadores tamil» não é português! A forma tradicional é *tâmul* (no plural geralmente *tâmul*es), atestada em português desde 1516 (cf. em francês *tamoul*); se se preferir a forma tardia *tamil*, que transcreve talvez melhor a forma vernácula *tamil*, o plural será *tamis*, pois em português o adjectivo concorda em número com o substantivo! Portanto *mercadores tâmul*es ou *mercadores tamis*.

– nota 44: três erros em três linhas: os portugueses foram autorizados a construir um forte em Cananor em 1505 e não em 1515, o rei de Éli, de que Cananor dependia usava o título de *Kôlattiri* e não o de *Killattiri*, e a fortaleza de Cananor não foi a primeira que os portugueses ergueram na Índia pois, como o próprio autor diz na introdução, foi precedida pela de Cochim, fundada em 1503.

– nota 45: Cochim não fica «numa ilha ao largo da costa ocidental da Índia» mas numa restinga entre o mar e uma ria (as chamadas *backwaters*), que prolonga para norte o lago Vembanâdu, e se liga mais a norte aos canais por que desagua o rio Periyâr.

– nota 51: o étimo do português *parau* não é «o Malayalan *paru*» mas o malaiala ou malayalam *paḍavū*, de que deriva igualmente o malaio-indonésio *perahu*.

– notas 55 e 132: «Burji Mameluks» diz-se em português «Mamelucos Burjitas» (ou, menos correctamente, «Mamelucos Búrgidas»); é expressão que designa os mamelucos circassianos que reinaram no Cairo a partir de 1382, oriundos de um regimento aquartelado num forte (*burj*), ao passo que os mamelucos Bahritas (ou Báhridas), que os haviam precedido (1250-1382) eram de origem turca e tinham o quartel «no mar» (*bahr*), isto é, numa ilha do Nilo. O sultão otomano que conquistou o Egipto não é «Selim o Grim», o que não significa nada em português, mas Selim I, o *Grave*, em turco Selim Yavuz; *grim* (tradução do turco Yavuz) é uma palavra inglesa que significa «severo, austero, cruel, terrível», mas não existe em português! A região da Trácia era conhecida na época otomana por *Romélia* e não por *Roménia*, que é o nome de um país sito muito mais a norte. A distinção que muitos dos nossos autores fazem entre «turcos» e «rumes» não corresponde à distinção entre os naturais da Anatólia e os da Grécia, mas antes entre turcos em sentido étnico genérico (englobando os do Turquestão ou Ásia Central, os do Irão e os que daí emigraram para a Índia) e súbditos do Império Otomano (geralmente turcos, mas por vezes árabes, gregos, arménios, etc.).

– notas 59 & 67: Honawar é geralmente designada por Onor em português.

– nota 62: o sultão do Guzerate que reinou de 1458 a 1511 é Maḥmūd Shāh I, dito Begarhā ou Baiqarhā (e não exactamente Bagath).

– nota 66: não nos parece seguro que Yusuf ‘Adil Shāh afirmasse «ser filho de Ottoman Sultan Murad II» (o que, vertido em português de gente, significa «do sultão otomano Murad II»); essa lenda, que não é referida nem pelos cronistas portugueses nem pelos cronistas indo-muçulmanos mais antigos, como Nizāmuddīn, só nos aparece em crónicas mais tardias como a de Ferishta, concluída em Bijapur em 1609; foi provavelmente criada sob o reinado do sultão Ibrāhīm (r. 1535-1558), que, tendo renegado o xiismo e aderido ao sunismo, se quis distanciar da Pérsia xiita para se aproximar da Turquia, que detinha o califado sunita.

– nota 69: o reino de Vijayanagar (ou de Bisnaga, como lhe chamavam os portugueses) não se «originou no pequeno estado de Karnata», já que Karnâta é o nome de um estado indiano criado em 1973, na sequência de uma remodelação do antigo estado de Maiçur ou Mysore, para englobar as populações de língua canará, canarina ou canaresa. Conquanto a casa reinante de Vijayanagar (que se tornou independente do sultanado de Delhi por 1339) fosse de língua telugu, a sua capital situa-se, efectivamente, no actual estado de Karnâta.

– nota 71: «imperador de Mughal» diz-se em português «imperador mogol (ou mogor)» ou ainda «Grão-Mogol»; não leva *de* porque Mogol (em inglês Mughal) não é um topónimo, é um etnónimo, designando as populações, em grande parte de origem turco-mongol, que entraram na Índia em 1526 com a dinastia dita *mogol* por ser de origem mongol. Na enumeração dos estados resultantes da desagregação do reino bahmânida em finais do século XV começos do XVI falta o de Bidar, antiga capital dos bahmânidas, que aí continuaram a reinar nominalmente, embora o poder efectivo tivesse passado desde

1492 para a família de Qasîm Barîd Shâh (o *Verido* das crónicas portuguesas); e o reino de Ellichpur, sem embargo de aí ter tido ocasionalmente a capital, é geralmente conhecido por reino de Berar (nas fontes portuguesas o «reino do Madre Maluco», corruptela de Imâd-ul-Mulk, título original do fundador da dinastia, depois trocado pelo de Imâd Shâh).

– nota 73: *terrateniente* é castelhano; em português diz-se *terratenente*.

– nota 74: trata-se na realidade do canal de Combarjua, contíguo ao forte de Banas-tarim, que, ligando o rio Mandovi ao Zuari faz do alfoz de Goa uma ilha, a ilha de Tissuari.

– nota 77: o étimo é na realidade o malaiala *panikkar*, tratamento de cortesia dado a mestres de esgrima, capitães de soldados, astrólogos e outros mestres qualificados, plural honorífico de *panikkan*, «obreiro, artífice, mestre de obras».

– nota 78: o termo provém do malaiala *arayar*, plural honorífico de *arayan*, «pescador-chefe, chefe de macuás» e não do malaio! A despeito da semelhança de nome o malaiala (língua dravídica falada no Malabar ou Kerala, sul da Índia) nada tem a ver com o malaio (língua austronésica falada na Malásia e na Indonésia).

– nota 80: o sultão (e não «governador» que deve ser má tradução do inglês *ruler*, que significa «soberano reinante») de Pacém (Pasai) não se chamava Zina mas Zayn-al-Âbidîn.

– nota 85: «Marcar»:do malaiala *Marakkâr*, plural de *marakkân* ou *marakkayân*, significa literalmente «piloto, timoneiro» e daí «chefe, comandante» e é uma espécie de título honorífico entre os mápulas (muçulmanos locais) e os pescadores do Quêrala; em Cochim era usado como título ou sobrenome pelos membros de um poderoso clã de mercadores muçulmanos oriundos do Choramândel que monopolizavam os fornecimentos de arroz da contracosta a Cochim.

– nota 89: o santo ou mistério a que é dedicada uma igreja, a que dá o nome, chama-se em português *orago* ou *invocação* e não *dedicatória*.

– notas 90, 174, 194, 195, 196, 222 e 223: perfeitamente inúteis para o leitor português; toda a gente sabe em Portugal onde ficam Almada, Sintra, Évora e Alpiarça !

– nota 92: «curtijos»; na grafia *cortijos* o termo está atestado em português no sentido de «corte ou roça de mato» (José Pedro Machado, *Grande Dicionário da Língua Portuguesa*, s. v.); em castelhano regista-se na 1.^a *Crónica General de España* no sentido de «corral de carretas y zarzos para las tropas» (J. Corominas & J. Pascual, *Diccionario Crítico Etimológico Catellano e Hispánico*, s. v.).

– nota 93: o pardau era por vezes designado por *pagode* (e não *pagoda*); a afirmação de que «os próprios portugueses parecem nunca ter cunhado estas moedas» é inteiramente errónea: como se pode ver percorrendo as páginas do 3.^o volume da *Descrição geral e histórica das moedas cunhadas em nome dos Reis, Regentes e Governadores de Portugal*, de Teixeira de Aragão, houve cunhagem de pardaus desde meados do século XVI até ao governo de José Ferreira Pestana (1864-1870), vindo a ser adoptado um sistema com base na rupia em 1871. A partir do governo de D. João de Castro (1545-48) correram igualmente na Índia Portuguesa os «pardaus de S. Tomé» ou «santomés», em ouro (cujo nome deriva de ostentarem no reverso uma imagem de S. Tomé, apóstolo da Índia, desenhada por António de Holanda e seu filho Francisco de Holanda), além de outros santomés de ouro no valor de 2, 4, 8 ou 12 xerafins ou pardaus de prata (do valor de 300 réis cada xerafim).

– nota 94: o texto da nota, aparentemente mal traduzido, é demasiado confuso para que lhe possamos introduzir correcções pontuais; mais vale explicar tudo do princípio. O quintal divide-se em quatro arrobas (do árabe *al-rub'*, *al-rûb'a*, «um quarto»), que por sua vez se subdividem em 32 arráteis; aí surge uma diferença: enquanto o arrátel do «peso velho de Lisboa» (que continuou a ser usado na Índia para pesar a pimenta) tinha apenas 14 onças (de 28,691 gr a onça), o do «peso novo de Lisboa», adoptado para as demais espécies tinha 16 onças. O quintal do peso velho tinha portanto menos 12,5 % que o do novo;

assim, o arrátel do peso velho equivale a 401,478 gr, o do novo a 459 gr, a arroba do peso velho a 12,847 kg, a do novo a 14,688 kg, o quintal do peso velho a 51,389 kg, o do novo a 58,752 kg. Quanto ao *bahar* ou *bar*, a sua equivalência variava de porto para porto: o bar de Calecut tinha 3 quintais, 2 arrobas e 5 $\frac{1}{2}$ arráteis do peso novo, ou seja 208,156 kg; o de Cochim era menor: 2 quintais, 3 arrobas e 10 $\frac{1}{4}$ arráteis do peso novo (ou 3 quintais e 30 arráteis do velho), *i. e.*, 166,271 kg.

– nota 97: por «toda outra miudeza de pesos» devem entender-se os pequenos pesos de onça, oitava, escrúpulo, quilate, grão, etc., usados sobretudo para as mezinhas e para as pedras preciosas.

– nota 98: *nacodá* não é equivalente a «almirante», mas a «capitão de navio»; é voz derivada, em português como em malaio (*nakhoda*, na actual ortografia), do persa *nâ* ou *nâv*, «navio» e *khodâ* «deus», portanto, literalmente «deus do navio».

– nota 104: a primeira expedição portuguesa ao Pegu não teve lugar em 1519 mas em 1512-13, seguindo-se-lhe outra em 1514-15; a detalhada documentação referente a essas duas viagens foi, há muitos anos já, publicada em livro pelo autor destas linhas (*De Malaca a Pegu – Viagens de um feitor português (1512-1515)*, Instituto de Alta Cultura, Centro de Estudos Históricos anexo à Faculdade de Letras de Lisboa, 1966, 217 pp.) e parcialmente retomada na colectânea de estudos *De Ceuta a Timor*, Difel, Carnaxide, 1995.

– nota 106: em português não se diz «baía de Bengala» mas «golfo de Bengala»; Duarte Barbosa não classifica – nem podia classificar, pois essa expressão não se usava ainda na sua época – os nativos de Nicobar de «pobres primitivos», limitando-se a afirmar que as ilhas são «povoadas de gentios pobres» (nalguns manuscritos «gentios pobres e maos»): *vide* Maria Augusta da Veiga e Sousa, *O Livro de Duarte Barbosa (edição crítica e anotada)*, 2 vols, prefácio, texto crítico e apêndice, por..., Instituto de Investigação Científica Tropical / Comissão Nacional para as Comemorações dos Descobrimentos Portugueses, Lisboa, 1996-2000, cap. 56, § 2.

– nota 107: *catual* não vem do turco mas do persa *kotwâl*.

– nota 108: «gores»: a origem do termo *gore* é, de facto, obscura, mas corresponde ao árabe *ghurî*, *i. e.*, habitante de al-Ghur, nome que os roteiristas árabes Ibn Mâjid e Sulaymân al-Mahrî dão à Formosa.

– nota 110: *selat* em malaio significa «estreito, canal, passagem entre ilhas»; os textos portugueses designam por *celates* (e não *saleites*) os bajaus ou nómadas do mar, e especialmente os piratas dos arquipélagos de Riau e Lingga, a sul e sueste de Singapura; trata-se provavelmente de uma forma elíptica por *orang selat*, que em malaio significa «gente do estreito».

– nota 116: não é seguro que tenham sido os portugueses a introduzir o nome de *canarim* para o povo de Goa, que de facto é, etno-linguisticamente, falando de origem diferente (o concanim, língua do Concão, de que faz parte Goa, é uma língua neo-árica, derivada do sânscrito. ao passo que o canarim, canará ou canarês, falado a sul e a este de Goa, é uma língua dravídica). A confusão deve provir de Goa ter feito por muito tempo parte das mesmas formações políticas que o Canará em que está encravada, utilizando-se até o alfabeto canarim para notar o concanim. Parece que no Guzerate se dava também o nome de canarins aos goeses, pois junto a Diu ficou a chamar-se *Kanadî Vadâ*, «aldeia dos canarins» uma povoação em que se fixaram soldados trazidos pelos portugueses de Goa para colaborarem na defesa de Diu. Seja como for, a impropriedade do termo é já notada em 1515 por Tomé Pires (*fl* 133), que explica que o concanim falado em Goa é bem distinto do canarim falado no reino de Narsinga ou Bisnaga (Vijayanagar). João de Barros é também claro: «a todo o marítimo que contamos até a serra Gate, que vai ao longo da costa, com que ele faz uma comprida e estreita faixa de terra, chamam eles Concan e aos povos propriamente Conquenís, posto que os nossos lhe chamam Canaris».

– nota 117: «Içufularim» não trancreve Yusuf ul-Ibrahim (o que aliás não faria sentido gramatical em árabe), mas Yûsuf Lârî, *i. e.*, Yûsuf natural de Lâr, na Pérsia, como Diogo do Couto (IV, vii, 6) explica; mais tarde intitulado Asad Khân, as nossas crónicas referem-no largamente, dedicando-lhe por sua parte João de Barros dezasseis capítulos da sua *Ásia*; resumimos a sua biografia no artigo «La présence iranienne autour de l’Océan Indien au XVIe siècle d’après les sources portugaises de l’époque» in *Archipel*, n.º 68, Paris, 2004, pp. 59-158.

– nota 122: não nos parece «evidente» que Miralle transcreva Amir Ali, pois o texto diz expressamente que se trata de um capitão gentio e Amîr ‘Alî é nome de moiro.

– nota 125: quando o livro foi publicado pela primeira vez Panjim era talvez ainda a capital do Território da União de Goa, Damão e Diu; hoje, há já 20 anos que é a capital do Estado de Goa, situando-se em Damão a do Território da União de Damão e Diu.

– nota 126: Samorim pode vir de *samudrin*, «oceânico, marítimo», que de facto provém do sânscrito *samudra*, «oceano»; a outra hipótese que se põe é que venha de *svâmî*, «senhor» e *tiri*, adaptação malaiala do sânscrito *çrî*, «próspero, bem-aventurado» (e não de *Svami Stî*, como se lê no texto).

– nota 128: Garçopa não era um «estado vassalo de Vijaya na província de Tuliname», mas um estado vassalo de Vijayanagar na província de Tulunâdû (ou, como escreviam os nossos geógrafos de Quinhentos, Tulinat), *i. e.*, país dos Tulus, povo do SW do Karnâta que fala tulu, uma língua afim mas distinta do canarês.

– nota 130: Zeila não foi *descoberta* mas *descrita* por Duarte Barbosa.

– nota 135: Dahlak Islands em português são as ilhas de Dalaca.

– nota 155: D. Martinho é, provavelmente, D. Martinho de Castelo Branco, conde de Vila Nova de Portimão e vedor da fazenda de D. Manuel, o grande protector de Afonso de Albuquerque na corte.

– nota 156: falta explicar que Malao Emporion era um porto da Antiguidade, citado no sec. II no *Périple do Mar Eritreu*, sem o que o leitor desprevenido pensará que não se trata de Berbera (10° 15’ N, 44° 50’ E), antiga capital da Somália Britânica, buscando em vão Malao num mapa moderno.

– nota 161: o país do Preste João não é a costa oriental da África *in genere* ou Etiópia *lato sensu*, mas concretamente a Abissínia ou Etiópia *stricto sensu*, que, à parte uma nesga do litoral do Mar Roxo sobre que exercia suserania, não tinha praticamente costa marítima.

– nota 165: o mosteiro de Santa Catarina do Monte Sinai é de facto grego ortodoxo e como tal seguiu as vicissitudes da igreja grega nas suas relações com Roma; a chamada regra de S. Antão (St Anthony, *the Great*, em inglês é S. Antão em português; S. António é o de Lisboa, sepulto em Pádua) é na realidade obra de um monge posterior, pois S. Antão não escreveu nenhuma regra; aliás os monges ortodoxos não seguem uma regra fixa como os católicos, mas uma tradição em que predominam os ensinamentos dos Padres do Deserto, de que S. Antão foi, efectivamente, o primeiro.

– nota 169: Arquico não fica no Sudão, fica na Eritreia, a 15° 38’ N, 38° 37’ E.

– nota 175: não é *tacefira*, é *tafecira*, do persa *tafsilê*, nome de um tecido de seda rico.

– nota 178: «cristãos da cintura» nada tem a ver com a circuncisão, que, como é do domínio comum, se pratica um bom palmo abaixo da cintura; é uma expressão usada por diversos autores da Idade Média, tais como Marino Sanudo, o Antigo, Bernardo de Breydenoch, etc. No seu conhecido *Glossarium Mediæ et Infimæ Latinitatis* Ducange explica-a assim: *christiani de cintura: ita vocati olim christiani in partibus Ægypti degentes [...] qui cingulum portant latum et vestimentum per quod recognoscuntur ab aliis*. Quanto aos Jaco-

bitas, não são discípulos de nenhum Jacob, pretendo patriarca de Alexandria no século XI (houve um patriarca Jacob em Alexandria, mas de 819 a 830, portanto no século IX), antes tiram o nome de Jacob Baradeu que no século VI, com o apoio da imperatriz Teodora, esposa de Justiniano, favorável ao partido monofisita, organizou na Síria uma hierarquia independente da Igreja Ortodoxa oficial.

– nota 181: Kosseir ou Qosseyr, em árabe al-Qusayr (lit. «pequeno alcáçar»), é um porto egípcio a 26° 8' N, 34° 18' E; fica portanto na costa africana e não na costa árabe do Mar Vermelho.

– nota 187: Manicongo é o reino do Congo, que, embora pudesse ter vassalos mais a norte, tinha a capital em S. Salvador do Congo, em actual território angolano, bem ao sul do rio Zaire ou Congo, e não «a norte de Angola e do rio Congo cobrindo aproximadamente a região dos modernos estados do Congo, Gabão e Camarões».

– nota 192: Samila é, segundo o Visconde da Lagoa (*Glossário Toponímico da Antiga Historiografia Portuguesa Ultramarina*, s. v.), um antigo nome do golfo de Suez; não conseguimos descobrir a que termo árabe possa corresponder esta forma portuguesa; uma coisa é, porém, certa: não corresponde, como o autor pretende, a Ismaília, que apenas seria fundada a 27 de Abril de 1862 pelos obreiros que abriam o canal de Suez, recebendo o nome actual aquando da subida ao trono do qudiva Ismâ'il, a 18 de Janeiro de 1863.

– nota 200: *Mircela* não é transcrição de *amîr al-çalâh* (que significaria «capitão da oração» e seria uma função religiosa), mas de *amîr al-silâh*, que é uma função militar; o que corresponde ao que diz o texto, que o dá como «capitão»; trata-se do alto funcionário que dirigia as manufacturas de armamento, comandava o corpo dos mamelucos sultanais chamados *silâhdariyya* e nas cerimónias trazia ao sultão as suas armas: vide Bernadette Martel-Thoumian, *Les Civils et l'Administration dans l'État Militaire Mamlûk (IX^e/XV^e siècle)*, Institut Français de Damas, Damasco, 1992, p. 439.

– nota 204: o rio *Indus* chama-se em português *Indo*; a zona do seu delta é o Cinde (Sindh).

– nota 206: é *Cimonate* e não *Comunate* o que se lê no texto original e o que transcreve aproximadamente o topónimo Somnath; Pattan (do sânscrito *pattana*, «cidade») é uma antonomásia que se aplica a outras cidades indianas como Patna, capital do Bihar.

– nota 208: a forma malaia é *bahar* ou *bahara* e não *bharam*; a forma sânscrita é *bhâra*. Quanto à equivalência, que varia de porto para porto, vai de 9 arrobas e 27 arráteis (144,585 kg) em Cosmim (provavelmente a actual Bassein, na Birmânia), no reino de Pegu, a 28 arrobas, 20 arráteis, 15 onças e 2 oitavas (420,88148 kg) no caso do bar usado em Ormuz para os cereais, breu, carvão e outros géneros brutos. O bar do Guzerate, que é o que está em causa aqui, orçava, efectivamente, os quatro quintais do peso novo (pelo menos em Baçaim e em Diu, onde equivalia precisamente a 16 arrobas, ou seja, 4 quintais do peso novo), correspondentes a 4,57 do velho.

– nota 209: Mandu era no século XVI a capital do reino de Malwa; situou-se no pequeno estado principesco de Dhar (e não Dahr), feudatário da Índia Britânica, mas antes da independência da Índia em 1947; desde então faz parte do estado de Madhya Pradesh.

– nota 214: no original lê-se *meceris* e não *merceris*; não é um nome de família, mas um adjetivo, usado por vários autores quinhentistas, nomeadamente Tomé Pires, que significa simplesmente «egípcio» (do árabe vulgar *maçrî*, clássico *miçrî*, derivado de Maçr ou Miçr, nome árabe do Egipto). Hasan al-Miçrî, que em Calecut liderava os mouros pardexis (estrangeiros domiciliados, em geral designados pelos portugueses por «mouros da Meca» se bem que nem todos daí proviessem), era, de facto, particularmente hostil aos portugueses, tal como os portugueses eram particularmente hostis aos pardexis; a sua

nisba (sobrenome que denota origem ou pertença) *al-Miṣrī* confirma que era originário do Egipto, mas isso não implica que todos os maçarís fossem seus parentes. A nota sobre «Moahmed Mesri» para que se remete no texto não se encontra a p. 95; provavelmente remete para a paginação da edição inglesa.

E é quanto se nos oferece dizer sobre esta publicação com que a editorial «Fronteira do Caos» faz verdadeiramente jus ao nome que galhardamente ostenta...

LUÍS FILIPE F. R. THOMAZ
Centro de História de Além-Mar
IED – Universidade Católica Portuguesa

Juan Ignacio PULIDO Serrano, *Injurias a Cristo. Religión, política y antijudaísmo em el siglo XVII (Análisis de las corrientes antijudías durante la Edad Moderna)*. Universidad de Alcalá, 2002. 337 pp. ISBN: 84-8138-489-5.

Em 1632, num auto-da-fé excepcional realizado na própria corte madrilena, foram penitenciados e relaxados à justiça secular um grupo de cristãos-novos que teria açoitado e queimando um crucifixo que além de sangrar, também se manifestou oralmente, no que ficou conhecido como o caso da *calle de las Infantas*. Em torno da cerimônia e em seguida a ela, o milagre resultante das afrontas e o alegado perigo judaico nelas inferido foram divulgados e amplificados em inúmeras festas de desagravo, fundação de confrarias, concursos literários e construção de um templo, implicando nomes que vão de Felipe IV e Olivares a Quevedo e Calderón de la Barca, e transformando-se num evento político de imensa grandeza no jogo de poderes da Espanha barroca, mas também com grande impacto em todos os níveis da população. Juan Ignacio Pulido Serrano destrincha de modo minucioso este evento, estudado desde seus antecedentes até o ocaso de suas repercussões em pleno século XIX. São estudados em detalhes nos capítulos centrais (II, III e IV) as famílias cristãs-novas implicadas no caso e os processos que sofreram: «a fabricação de um delito», baseado em denúncias duvidosas e o uso da tortura. Mas é na verdade nos capítulos iniciais e finais do livro que o autor nos dá as chaves para entender as causas profundas da repercussão que causou tão singular evento, revendo sob uma nova luz tanto o próprio processo de «construção da infâmia» dos cristãos-novos portugueses em contexto espanhol, o «uso político deste anti-judaísmo», quanto a importância social que revestiu o evento, mostrando como ele foi criado no ninho das lutas entre facções da corte filipina nesta época de declínio da monarquia hispânica, de grande debate sobre os modos de proceder da Inquisição portuguesa e sobre os estatutos de pureza de sangue. Vale lembrar que o *topos* da invenção de um herege para mover a opinião real e pública também se verifica em Portugal com os desacatos de Santa Engrácia (1630) e de Odivelas (1671), quando os cristãos-novos foram acusados de roubar e execrar a hóstia consagrada e objetos sacros, casos estes que ainda devem ser analisados com a profundidade e a felicidade com que Pulido Serrano estuda o caso da *calle de las Infantas*.

Segundo Pulido Serrano, várias das grandes questões políticas em jogo desde os começos do reinado de Felipe IV (1621) estavam ligadas diretamente à questão dos *conversos*: o problema da sangria populacional que a saída dos descendentes dos judeus ocasionaria, seja do reino de Portugal, seja de certas regiões de Castela; o problema da falta de estímulo da população em geral para o comércio e o papel que aí tinham os cristãos-novos; o problema da dependência da coroa em relação aos financistas genoveses. O autor não questiona entretanto estas ligações, isto é, não faz esta relação entre os problemas profundos da sociedade ibérica e os mecanismos que, em filigrana, punham a questão judaica como causa de todos os problemas da península, os cristãos-novos postos no papel clássico dos judeus enquanto bodes-expiatórios. Mecanismo esse que parece ter

como base mais o problema da aceitação dos cristãos-novos na sociedade do que a sua capacidade de assimilação. Mas este não é, obviamente, o objetivo de Pulido Serrano.

Baseado nos estudos de Maravall e nos textos de época, o autor mostra que diferentes visões se combatiam na corte sobre os modos de resolver estes diversos problemas, visões estas que se revelaram através dos textos dos muitos arbitristas que pululavam na corte. De um lado, o clã do conde-duque Olivares, que incluía alguns jesuítas, o confessor de Felipe IV, e é claro, os cristãos-novos, influenciado pelas correntes tacitistas de inspiração maquiavélica – que adentraram a península na tradução de Justo Lúpsio em espanhol, publicada em Madri em 1604, ou ainda através da obra de Alciato –, incentivava uma política de integração dos cristãos-novos portugueses, através, principalmente, de um relaxamento dos estatutos de pureza de sangue, tentando contrabalançar minimamente o impacto da religião sobre a ação política do soberano (*O Príncipe* de Maquiavel estava, evidentemente, desde 1559, incluído no Index de livros proibidos). Do outro lado estavam aqueles que não queriam apostar na capacidade de integração dos cristãos-novos – de Gracián e Pedro de Ribadeneyra à Quevedo, passando pelo inquisidor geral Zapata –, por acreditarem que eram (quase) todos judaizantes e traidores, divulgando uma mensagem anti-semita e ao mesmo tempo uma imagem de um filojudaísmo exagerado de Olivares, de modo a desacreditar o válido e sua política, que na verdade, se baseava na *razão de estado* e tendia mais para uma política de mérito do que de honra.

Pulido Serrano demonstra (e este é o objetivo central do seu livro, pois «é aqui que reside a chave explicativa deste fenómeno»), que Olivares nunca pensou em convidar os judeus a voltar para a Espanha, ou a autorizar a prática do judaísmo nas terras de Sua Majestade Católica, contrariamente aos boatos que fizeram correr seus detratores nos momentos de disputa, e que acabaram por passar para toda historiografia, que o autor analisa detidamente. «Como trataremos de demonstrar neste trabalho, a imagem de um Conde-Duque de Olivares filojudeu foi criada na década de trinta do século XVII, baseada numa volumosa literatura panfletária» e que, «uma vez que o passar do tempo fez com que os conflitos concretos desaparecessem, permaneceram os registros de seus ecos [...], as armas da batalha» (pp. 37-51). A demonstração de que os historiadores não usaram documentos fidedignos de arquivo, mas fontes que não eram objetivas para basear suas afirmações, é uma das grandes contribuições da obra. A outra é a análise do contexto no qual estas fontes foram escritas, um contexto de decadência, em que duas visões – uma providencialista e a outra baseada na *razão de estado* – se chocaram em torno da política a se observar em relação ao problema cristão-novo, dando a ocasião para que a prisão de alguns judaizantes se transformasse em arma política e de propaganda de importância pouco igualável, e com grandes repercussões religiosas e sociais. A irmandade de São Pedro Mártir dos ministros e oficiais do Santo Ofício, os sermões de penitência, a fundação de irmandades e a construção de um templo em honra do *Cristo da paciência*, como ficou conhecido o crucifixo milagroso, serviram assim interesses políticos bem específicos.

Pulido Serrano relaciona com acerto a produção literária antijudaica portuguesa dos anos 1620-30 com a dita luta política: os inquisidores de Portugal e uma boa parte do clero eram os representantes mais ferrenhos do partido antijudaico, influenciando a política madrilena. Segundo ele, foram estas obras que incitaram o começo de uma produção espanhola. Pulido Serrano não se questiona entretanto sobre as causas desta natureza antijudaica dos portugueses, relacionadas ao complexo processo de conversão dos judeus de Portugal em 1497, mas também à influência espanhola: é de se notar que a implantação massiva dos estatutos de pureza de sangue no país e o arranque da produção literária antijudaica em Portugal datam da dominação filipina. Aqui, uma pequena correção: o autor do anônimo *Tratado sobre os vários meyoys que se offerecerão a sua Magestade Catholica para remedio do judaismo neste Reyno de Portugal* não foi o inquisidor geral Fernão Martim Mascarenhas como crê o autor, o que explica em parte o seu estranhamento com o fato de

Mascarenhas ter «mudado radicalmente sua postura» (p. 85) sobre a saída dos cristãos-novos do reino. Os inquisidores nunca foram a favor da expulsão dos cristãos-novos, matéria prima principal do Santo Ofício português. Para além disso, duas versões manuscritas de época do *Tratado* dão o jesuíta Diogo de Areda (1568-1641) como seu autor (BNL cod. 867, fls. 70-93v e BNRJ, Ms. 9, 1, 19, fls. 280-302).

Este estudo profundo de todas as vertentes de uma questão grave do mundo ibérico da época moderna servirá de exemplo, assim espero, aos historiadores que trabalharem sobre os impactos sociais, religiosos e econômicos, mas também políticos do problema cristão-novo.

BRUNO FEITLER
Universidade Federal Fluminense

Resumos / Abstracts

Jacques Paviot
Les Flamands au Portugal au XV^e siècle
(Lisbonne, Madère, Açores)

Resumo

Martin Lem e os seus filhos, Jacome de Bruges, Josse de Hurtere, Guillaume van der Haeghen, Jean Esmeraudt, Fernão Dulmo, que chegaram a Portugal no século XV em busca de fortuna, já são conhecidos.

Aqui são novamente estudados, inseridos noutras temáticas: a sua origem (normalmente obscura ou proveniente da pequena burguesia); as circunstâncias da sua partida da Flandres, de Artois ou da Picardia; a sua instalação em Portugal (e como se penetraram em diversos meios); as suas ligações matrimoniais (uma forma de ascensão social); os seus negócios (o comércio ou a colonização, melhor conhecidos para Martin Lem, o velho); os seus sucessos (que como é do conhecimento geral, esta família foi geralmente bem sucedida) e o seu acesso à nobreza (uma vez que, apesar das suas pretensões, não eram da nobreza).

As suas vidas foram reconstruídas por intermédio de todas as fontes conhecidas, mas não devemos confiar plenamente nas narrativas.

Abstract

Martin Lem and his sons, Jacome de Bruges, Josse de Hurtere, Guillaume van der Haeghen, Jean Esmeraudt, Fernão Dulmo, who went to Portugal in search of fortune during the fifteenth century are already known.

They are studied here again, following different themes: their origin (usually from low bourgeoisie or obscure); their circumstances of their departure from Flanders, Artois or Picardy; their installation in Portugal (how they entered different milieux); their marriages or liaisons (a way of social climbing); their business (trade or colonization, better known for Martin Lem, The Elder); their successes (as all are known, they were generally successful); their accession to nobility (because, or in spite of their pretensions, they usually were not noble).

Their lives are reconstructed from all the known sources, but one must not trust too much the narrative ones.

Cristina Brito

*A história do comportamento animal aplicado aos mamíferos marinhos:
da época medieval ao século XVIII*

Resumo

Os descobrimentos portugueses trouxeram novos mundos ao mundo e com eles surgiram também novos conhecimentos de uma fauna além-mar. Os relatos dos primeiros marinheiros e exploradores permitem, à luz dos conhecimentos biológicos actuais, identificar espécies dos grandes mamíferos que habitam nos oceanos e, mesmo, alguns dos seus comportamentos no meio natural. Assim, os mamíferos marinhos, focas, baleias e golfinhos, inicialmente completamente desconhecidos na Europa medieval e considerados como monstros ou seres estranhos, tornaram-se num grupo animal importante na relação do homem renascentista com o mundo natural. Nas fontes históricas dos séculos XV e XVI surgem representações, relatos e descrições das viagens marítimas pelo Atlântico que nos permitem investigar os primórdios do comportamento animal. As obras de Frutuoso, Gândavo, Léry, entre outros, constituem a base documental para a sua fundamentação científica da etologia aplicada aos mamíferos marinhos e para o estudo da sua evolução ao longo dos séculos.

Abstract

The Portuguese discoveries brought new worlds to the world and among it new knowledge from marine fauna has appeared. Stories from the first sailors and explorers, and using nowadays information regarding animal biology, allows identifying species and even some natural behaviour of the great mammals living in the oceans. Therefore, marine mammals, i.e., seals, whales and dolphins, which were first considered monsters or strange creatures by the Medieval Europe became an important animal group in the relation of the Renaissance men with Nature. Historical sources from the 15th and 16th centuries show representations and descriptions of the maritime journeys through the Atlantic that allowed investigating the foundations of animal behaviour. From Frutuoso, Gândavo or Léry work, we can find the documental basis to justify scientifically the arise of ethology applied to marine mammals and to study its evolution along the centuries.

M. Emília Madeira Santos

Iva Cabral

*O primeiro centro urbano colonial nos trópicos: Ribeira Grande
(Cabo Verde), séculos XV-XVII*

Resumo

A fundação da cidade da Ribeira Grande não foi o resultado de uma selecção natural feita pelas populações ao longo do tempo, atraídas pelas diversas condições favoráveis à evolução de uma vida comunitária. Ela foi fundada através de uma decisão administrativa sobre um vazio populacional, por razões exógenas ao território.

Durante o terceiro quartel do séc. XV, a Ilha de Santiago e principalmente o porto da Ribeira Grande tornaram-se o objecto de uma política ultramarina da coroa portuguesa,

por causa da sua função potencial de «fortaleza feitoria insular» ligada à Costa da Guiné ¹. Tendo como objectivo suscitar as condições favoráveis para o funcionamento de um entreposto marítimo e comercial, o governo central dotou o povoado de privilégios atractivos para os «moradores» e para aí deslocou as estruturas características das cidades europeias. A instalação dos «moradores» foi encorajada pela outorga de benefícios comerciais na Costa da Guiné e pela imposição da ruralização do *hinterland*. Uma sociedade dicotómica de escravos, europeus e africanos começou a desenvolver-se, dando origem a uma terceira força endógena: os «filhos da terra».

No início do séc. XVI, encontram-se já estabelecidas as estruturas dependentes do governo central para o exercício da administração jurídica e financeira, bem como as instituições eclesiásticas. O poder local identificava-se com a Câmara, que defendia os interesses dos «moradores», por oposição aos representantes do poder central e contra os concorrentes comerciais. Em meados do séc. XVI, esta instituição abriu-se à participação dos «filhos da terra», negros e mestiços, cuja presença no conselho municipal foi crescendo, até chegarem a ocupar todos os lugares que o compunham. A Câmara – instituição civil – e a Santa Casa da Misericórdia, instituição religiosa – intervinham em consonância nas obras de caridade. A Misericórdia possuía instalações onde se situava a igreja, o hospital, com enfermarias e uma botica. Os físicos e os botequineiros eram pagos pela Câmara.

No que respeita à educação, o ensino das primeiras letras era ministrado na catequese pelo sacerdote. Os estudos mais aprofundados eram assegurados pelo episcopado. A presença dos Jesuítas traduziu-se num rigor pedagógico acrescido e pela ampliação do *curriculum*.

A topografia da cidade organizava-se a partir do mar e ocupava um vale atravessado por um ribeiro rodeado por montes eminentes. O porto, a presença da água e o relevo foram factores condicionantes do crescimento urbano. O espaço disponível para o alargamento do povoado era limitado, o que originou um povoamento concentrado. Todavia, a organização do espaço urbano espelhava a hierarquia social. O núcleo mais antigo desenvolvia-se ao lado do porto, na margem esquerda do ribeiro, a partir da antiga praça. O edifício da Câmara, a prisão, o pelourinho, a alfândega, a igreja, o hospital, a Santa casa da Misericórdia situavam-se ali. Ali estava localizado o primitivo estabelecimento do poder e dos poderes; mas igualmente o centro comercial, onde se localizavam os «sobrados», que funcionavam como estabelecimentos de comércio, ou lojas no rés-do-chão e casas particulares nos pisos superiores. O crescimento do espaço urbano dirige-se para a margem direita do ribeiro onde irão nascer outros dois bairros. As habitações mais cómodas, os oficiais régios e os homens honrados que viviam na Ribeira Grande instalam-se ali. O último bairro a ser construído na cidade foi já numa região alta a leste da baía. A sé foi aí construída e mais acima a fortaleza de S. Filipe. Este novo espaço tornou-se perigoso por ocasião dos ataques marítimos. A camada mais baixa da população livre, europeia e negra, habitava em cabanas, nos arrabaldes. Era o espaço suburbano de uma vila desprovida de um mundo rural adjacente por onde se espraia.

O tecido urbano mais concentrado e a vida quotidiana mais intensa coincidiam com as instalações portuárias, onde os navios portugueses e castelhanos carregavam e descarregavam. Uma população flutuante de europeus e diversas nacionalidades, bem como de negros livres, escravos, carregadores, oficiais mecânicos, trocavam informações de origens diversificadas e longínquas; por entre a elite local contavam-se nobres de diversas categorias, desde o «fidalgo» (nobre distinto) até ao cavaleiro. O afastamento do poder central e

¹ A Costa da Guiné e os Rios da Guiné compreendiam todo o litoral africano desde Cabo Verde até à Serra Leoa.

da tutela das instituições permitia a alteração dos costumes: os filhos naturais legitimados, ou não, eram aceites e partilhavam o espaço dos europeus. A vida urbana estava bem representada pela existência de ofícios, nomeadamente de tanoeiros, ferreiros, calafates, barbeiros e, sobretudo, padeiros, cuja presença é bem a prova da inexistência de uma fabricação doméstica do tipo rural. Os elementos de estratificação atingem o seu máximo na ostentação favorecida pelas festas religiosas.

A decadência urbana de meados do séc. XVII está intimamente ligada à retracção das comunicações externas que tinham sido a razão do seu aparecimento. Progressivamente a vida urbana estava privada de características cosmopolitas – comunicações e riqueza fiduciária – e operava-se uma ruralização das actividades e uma fixação nos bens fundiários. A cidade perdia a sua importância como lugar de habitação em benefício do *hinterland*. Não manteria senão a força das instituições que retardavam a sua agonia.

Abstract

The foundation of the town of *Ribeira Grande* was not the result of a natural choice by a population attracted by favourable conditions to the development of community life. On the contrary, the town was founded on a place devoid of any population, as a result of an administrative decision and by reasons that had nothing to do with the territory. During the third quarter of the 15th Century, Santiago Island and especially the *Ribeira Grande* harbour became the object of an overseas policy of the Portuguese Crown, on account of their potential function as «insular fortress – trading post» near the Guinea Coast¹.

With the intention of fostering favourable conditions for the functioning of a maritime and commercial entrepot, central government granted benefits to the settlement designed to attract «moradores» (residents) and transplanted to the new town the typical structures of European cities. The establishment of «moradores» was encouraged by the concession of commercial benefits in the Guinea Coast and by the enforcement of the ruralization of the hinterland. A dichotomic society of Europeans and African slaves began to emerge, giving birth to a third, endogenous, force: the «filhos da terra» (sons of the land).

By the beginning of the 16th Century, the institutions responsible for the legal and financial administration – dependent from the central government – were already in place, as were the ecclesiastical institutions. Local power identified itself with the Town Council, which defended the interests of the «moradores» against the representatives of the central government and trade rivals. By the middle of the 16th Century, this institution opened itself to the participation of the «filhos da terra», black and mixed-race locals whose presence in the Town Council kept growing, until they filled all its seats. The Town Council, a civil institution, and the *Santa Casa da Misericórdia*, an ecclesiastical one, also performed charity work. The *Misericórdia* owned the facilities where the church and the hospital were located, while the physicians and the apothecaries were paid for by the Town Council. Concerning education, elementary teaching was entrusted to priests in catechesis, while more advanced studies were ensured by the bishop. The Jesuits' presence was responsible for higher standards in teaching and for an enlargement of the field of studies.

The town's topography was organized around the sea. It occupied a valley crossed by a creek and surrounded by high hills. The harbour, the surrounding extensions of water and an irregular ground conditioned urban growth. Space available for expanding the town

¹ The then called Guinea Coast included all the African coast from Cape Vert to Sierra Leone.

was scarce, and therefore it grew as a concentrated settlement. Nevertheless, the urban space organization mirrored the existing social hierarchy. The older part of the town begun on the old square and was located near the harbour, on the left bank of the creek. The Town Hall, the prison, the customhouse, the church, the hospital and the *Santa Casa da Misericórdia* were all located there. That was where the different powers were originally installed, and it was also the commercial centre, where the «sobrados» were located, with stores below and private lodgings in the upper floors. Afterwards, the town expanded into the right bank of the creek, where two new urban zones were born. The better houses of the town were there, and it was the area chosen by Crown officials and wealthy citizens to live. The last urban zone to be built was located in a higher place, east of the bay, where the cathedral and the S. Filipe fortress were. This new area became dangerous on account of attacks by sea. The lower strata of the free population, both European and Black, dwelled in huts on the area surrounding the city, in the suburban space available to a settlement without rural surroundings into which it could expand.

It was near the harbour facilities, where Portuguese and Castilian ships loaded and unloaded their goods, that a thicker urban grid and a daily life more active could be found. A floating population of Europeans of different nationalities, free Blacks, slaves, dockworkers and craftsmen exchanged information collected from various and remote sources. Several types of nobles could be found among the local elite, from «fidalgos» (distinguished noblemen) to simple «cavaleiros». The distance from central government and from the control of the institutions allowed for a change of social habits. Children born out of wedlock, lawfully acknowledged by their parents or not, shared the living space of Europeans. The importance of urban life was attested by the great number of craftsmen in the city. Social stratification found its ultimate expression in the ostentation favoured during religious celebrations.

The urban decline from the middle of the 17th Century was linked to the decrease of contacts with the outside world. Gradually, urban life was deprived of cosmopolitan elements – overseas contacts, monetary wealth – and there was a ruralization of activities and a concentration on land. The town lost importance to the hinterland as a dwelling place. It would be only through the strength of its institutions that it would be able to protract its agony.

André Murteira

Combates luso-neerlandeses em Santa Helena (1595-1625)

Resumo

Entre 1597 e 1625, a pequena ilha de Santa Helena, no Atlântico Sul, foi palco de cinco recontros entre navios portugueses da «Carreira da Índia» e navios neerlandeses de regresso da Ásia. Este artigo reconstitui os cinco episódios em detalhe, sobretudo a captura do galeão *Santiago* em 1602, que foi, para os portugueses, o incidente mais grave de todos, fazendo com que a ilha deixasse de ser uma escala regular para os navios da «Carreira da Índia», função que desempenhara durante a maior parte do século XVI.

Abstract

Between 1597 and 1625, the small Saint Helena Island, on the South Atlantic, witnessed five combats between Portuguese ships from the «Carreira da Índia» and Dutch ships on

their way from Asia to Europe. This article describes this series of combats in detail, particularly the capture of the galleon *Santiago*, which was for the Portuguese the most serious incident of all, after which the «Carreira da Índia» ships stopped calling at the island with regularity.

Catarina Madeira Santos

*Os refluxos do Império, numa Época de Crise.
A Câmara de Lisboa, as Armadas da Índia e as Armadas do Brasil:
quatro tempos e uma interrogação (c.1600-1640)*

Resumo

A perspectiva aqui adoptada é a de que a história da Europa dificilmente pode ser pensada e escrita sem ter em linha de conta as próprias dinâmicas da história da colonização. Assim, a administração ultramarina pode ser lida em dois sentidos complementares: o Reino produz o Império, assim como o Império produz o Reino. Durante a conjuntura de crise, imperial e financeira, da segunda metade do século XVII a Câmara de Lisboa é chamada a intervir como banqueira da Coroa. As rendas municipais são usadas para cobrir as despesas com as armadas que socorriam o Brasil e o Estado da Índia. O objectivo deste artigo é fazer a descrição desse processo e identificar os seus significados políticos e simbólicos.

Abstract

The perspective adopted in this article is that the history of the Europe can only be thought of and written if the dynamics proper to the history of the colonization are taken into consideration. Thus, the overseas administration can be studied under a complementary two-way direction: the Kingdom of Portugal produces the Empire, as well as the Empire produces the Kingdom. During the imperial and financial crisis of the second half of the 17th century, the council of Lisbon is called to serve as the banker of the Crown. The council incomes are used to cover the expenditures with the «armadas» sent to help Brazil and the Portuguese State of India. The aim of this article is to describe this process and to identify its political and symbolical meanings.

Vasco Resende

*L'image de l'Islam dans la littérature des voyages portugaise du XVI^{ème} siècle:
les itinéraires terrestres au Moyen Orient**

Resumo

Este artigo pretende estudar cinco itinerários terrestres portugueses no Médio Oriente durante o século XVI do ponto de vista da caracterização da religião e civilização islâmicas. Os textos dividem-se basicamente entre descrições de peregrinação à Terra Santa e narrativas de viagem entre o golfo Pérsico e a Europa, e apresentam imagens muito diferentes do mundo muçulmano, diferenças essas que procuramos decifrar. Todavia, podemos encontrar traços comuns entre os diferentes itinerários, entre os quais o testemunho da presença portuguesa no Levante e no oceano Índico como factor decisivo para a formulação de cada um deles.

Abstract

This paper aims at studying the characterization of Islamic religion and civilization in five Portuguese overland itineraries in the Middle East during the 16th century. These texts can be roughly divided in pilgrimage accounts to the Holy Land on one side and travelogues dealing with the voyage between the Persian Gulf and Europe on the other. They all depict very different representations of the Muslim world but some common traces will be found amongst them. One of the similarities is the evidence provided for the Portuguese presence in the Levant and in the Indian Ocean which can be interpreted as a decisive factor for the composition of each one of these accounts.

Luís Frederico Dias Antunes

A Ilha de Moçambique, na segunda metade do século XVIII.

Resumo

A partir de meados do século XVIII, a diminuta área urbana da Ilha de Moçambique conheceu um desenvolvimento notável, graças à organização e concentração dos serviços públicos, e ao aumento do número de funcionários na capital.

Como se sabe, o ritmo da vida social e a forma como se efectuou a expansão urbana na Ilha de Moçambique beneficiaram do afluxo de dinheiro oriundo do aumento do tráfico de escravos e do tradicional comércio de marfim com a Índia.

Qual seria o aspecto da cidade e como viveriam os seus habitantes europeus, africanos e indianos? Como evoluíram a organização do espaço e a construção urbanística na Ilha, na época em que Pereira do Lago e Vasconcelos e Almeida governaram Moçambique?

Responder a estas questões que constituem a substância da história da ilha na segunda metade do século XVIII, desde a presença de diversas comunidades e grupos sociais, até aos aspectos relacionados com o urbanismo, são os principais objectivos deste breve artigo.

Abstract

The tiny urban area of Mozambique Island has met a remarkable development, thanks to both the organization and concentration of public services and the increasing number of public servers, from mid-18th century onwards.

It is well known that the rhythm of social life and the way urban expansion was carried out have been favoured by the increasing cash-flow from the affluent slave traffic and the traditional ivory trade with India.

What did the city look like and how did their European, African and Indian inhabitants live? In what way have its space organization and urban construction developed, by the time Pereira do Lago and Vasconcelos e Almeida have ruled in Mozambique?

The main goal of this short article is providing answers to these questions, as they make up the core of the island's history in the second half of the 18th century, dealing with aspects from the presence of several communities and social groups to urban related issues.

Daniela Buono Calainho
Farmacopéia e drogas medicinais no mundo
luso-brasileiro setecentista

Resumo

Este artigo tem como proposta a análise da circulação de plantas e drogas de uso curativo originárias do Brasil no mundo luso-brasileiro no século XVIII e também da utilização destes artigos pelos profissionais com formação acadêmica em suas práticas médicas neste período. As dimensões desta circulação que pretendemos abordar relacionam-se à difusão de informações sobre os produtos oriundos do Brasil, à sua comercialização e ainda ao seu uso cotidiano pela sociedade luso-brasileira. Outro viés de trabalho que pretendemos desenvolver refere-se ao modo como a flora brasílica era aproveitada pelos médicos em suas fórmulas medicamentosas e receitas e na sua prática médico-cirúrgica. O século XVIII foi privilegiado na medida em que a circulação dos compostos medicinais e ervas vindas do Brasil estiveram presentes em várias coleções e compêndios de fórmulas medicamentosas – as farmacopéias –, que neste período foram consideráveis. Também, ao contrário do restante da Europa, no mundo luso-brasileiro a prática da medicina neste período foi marcada por poucos avanços científicos e inspirada por crenças mágico-religiosas tradicionais. Ao final do século, no entanto, com o reformismo ilustrado que marcou o Estado português sob a égide do Marquês de Pombal, há o início de uma reversão do tradicionalismo da medicina em Portugal, que respira novos ares, a exemplo da configuração de uma estratégia de avanço do conhecimento científico pelo aproveitamento cada vez maior da flora brasílica, pelo uso cada vez maior de substâncias químicas e pela normatização da arte de fabricar remédios.

Abstract

This article has as its main proposal the analysis of the circulation of curative native plants and drugs from Brazil in the Portuguese world in the 18th century, and also of the use of these articles in healing practices by medical professionals with academic training during this period. The dimensions of this circulation that I intend to describe relates to the diffusion of information about products of Brazil, to their commercialization and also to their routine use within Luso-Brazilian society. Another bias of work that I intend to develop refers to the way the flower *brasílica* was taken advantage of by doctors in their medicinal formulas or prescriptions, and in their medical-surgical practices. The 18th century was notable for the way in which the circulation of medicinal compounds and healing herbs of Brazil were present in various collections and compendiums of medical formulas – *pharmacopeias* – that in this period were numerous. Also, unlike in the rest of Europe, in the Portuguese world the practice of medicine in this period was marked by few scientific advances and often inspired by traditional magical-religious beliefs. Toward the end of the century, however, with the demonstrated reformism that characterized the Portuguese State under the aegis of the Marquês de Pombal, we see the beginning of a return of the traditionalism of medicine in Portugal – a breath of fresh air, when the example of the creation of a strategy for the advancement of scientific knowledge was followed by an ever greater use of the *brasílica* flower for the manufacture of medicines.

Ana Paula Torres Megiani

Imprimir, regular, negociar: elementos para o estudo da relação entre Coroa, Santo Ofício e impressores no mundo português (1500-1640)

Resumo

Tendo em vista a importância que a produção e a circulação de escritos de tipo ou de mão ganharam no mundo ocidental a partir do século XVI, o intuito deste estudo é apontar alguns elementos das relações construídas entre a Coroa de Portugal e as casas de impressores, tipógrafos e livreiros, na tentativa de identificar os momentos e os mecanismos pelos quais a atividade foi reconhecida, incentivada e atraída para a esfera do poder régio entre 1500 e 1640. A identificação de diferentes políticas entre o reinado de D. Manuel I e Filipe IV (de Espanha) de concessão de privilégios para autores, casas de impressores e livreiros, bem como a consolidação das censuras régia e inquisitorial, conferem novo significado ao texto impresso na dinâmica cultural do período em questão.

Abstract

Considering the relevance obtained by the production and the circulation of writings either in print or by hand in the Western world from the 16th century on, this paper aims at indicating a few elements of the relations established between the Crown of Portugal and the houses of publishers, typographers and booksellers, in the attempt to identify the moments and the mechanisms by which their activity was acknowledged, fostered and attracted to the realm of the royal power in the period from 1500 to 1640. The identification of different policies in the reigns from D. Manuel I to Filipe IV of Spain, as for the concession of privileges to authors, publishing houses and booksellers, as well as the consolidation of royal and inquisitorial censorship, ascribe new meanings to the printed text in the cultural dynamics of the period.

Nelson Sanjad

Éden domesticado.

A rede Luso-Brasileira de Jardins Botânicos, 1790-1820

Resumo

Este artigo tem como objeto de estudo a rede de intercâmbios vegetais mantida pela Coroa portuguesa entre as décadas de 1790 e 1820, período que demarca a montagem dos jardins botânicos no território luso-brasileiro. São estudados os jardins do Grão-Pará, de Caiena, do Rio de Janeiro e de Olinda, cujo funcionamento constituiu a primeira iniciativa da Coroa portuguesa para institucionalizar a pesquisa científica no espaço ultramarino, conforme a política agrarista do final do século XVIII. Essa rede demonstra não apenas uma notável capacidade de articulação, primeiramente a partir de Lisboa e depois do Rio de Janeiro, como também a maneira pragmática pela qual as ciências naturais foram arregimentadas em benefício do Império.

Abstract

This paper focuses on the network of plant material exchanges maintained by the Portuguese Crown between the decades of 1790 and 1820, a period that encompasses the

foundation of botanical gardens in Luso-Brazilian territory. Gardens examined here include those of Grão-Pará, Cayenne, Rio de Janeiro and Olinda, the operation of which represented the first initiative by the Portuguese Crown in institutionalizing scientific research overseas, following the agriculture-centered policies of the late 18th century. This network demonstrates not only a remarkable ability of articulation, first originating from Lisbon and later from Rio de Janeiro, but also the pragmatic way the Natural Sciences were mobilized for the benefit of the Portuguese Empire.

Carla Alferes Pinto

*Notas para o estudo do mecenato de D. Frei Aleixo de Meneses:
os Recolhimentos da Misericórdia em Goa*

Resumo

D. Frei Aleixo de Menezes (1559-1617) é uma personagem tão rica quanto mal conhecida. Partindo do acervo epistolar (escrito ao tio, D. Frei Agostinho de Jesus) que se guarda na Biblioteca Pública de Braga, procurámos entender a personagem, reconstruindo a complexa teia de parentesco e de relacionamentos que enforma e depois alimenta a sua actuação enquanto religioso e político. A par com esta realidade, baseámo-nos nas premissas do seu (extensíssimo e diversificado) mecenato artístico (que aqui apenas afluímos) com o propósito de analisar as razões que levaram à edificação em Goa de dois recolhimentos para albergar mulheres órfãs (recolhimento de Nossa Senhora da Serra, 1605) e mulheres arrependidas (recolhimento de Santa Maria Madalena, 1609).

Sendo edifícios pouco relevantes do ponto de vista arquitectónico (que a quase ausência de descrições ou imagens quer coevas quer posteriores vem reforçar), a sua construção levanta questões de ordem urbanística, de carácter social e religiosa, de distinção de género e, sobretudo, de manifestação de poder dentro de um quadro de mecenato artístico, que procurámos esclarecer e/ou postular. Colocando mais questões que respostas, estas *notas* procuram diversificar as leituras sobre este agostinho e alargar o olhar para o seu patrocínio em diversos campos da arte de finais do século XVI- inícios do século XVII.

Abstract

D. Frei Aleixo de Menezes (1559-1617) is a poorly known character. Following his own words found in the letters written to his uncle and Archbishop of Braga, D. Frei Agostinho de Jesus (that have been kept in the archives of the Biblioteca Pública de Braga), using the knowledge of the complex and rich web of relationship both domestic and courtly that he nourished all his life and through his action as a religious as well as a politician, I tried to understand its personality and how it was projected in his patronage.

His extended and varied artistic patronage is merely mentioned as my only intention is to understand the reasons to raise two buildings in Goa: the Recolhimento de Nossa Senhora da Serra (1605) for female orphans and the Recolhimento de Santa Maria Madalena (1609) for outcast females.

Being buildings of less architectural interest, their constructions raise questions related to space, power and urban development, disputes attention towards social and religious values as well as gender and, above all, points out the importance of an enlightened artistic patronage that this Augustinian stimulated both in Portugal and in India.

INVESTIGADORES DO CENTRO DE HISTÓRIA DE ALÉM-MAR

INVESTIGADORES INTEGRADOS DA CHAM

- Doutor Avelino de Freitas Meneses (Professor Catedrático e Reitor da Univ. dos Açores);
- Doutora Ana Isabel Buescu (Professora Associada com agregação da FCSH)
- Doutor António dos Santos Pereira (Professor Associado com agregação da UBI)
- Doutor João Paulo Oliveira e Costa (Professor Associado com agregação da FCSH)
- Doutor Pedro Cardim (Professor Associado da FCSH)
- Doutor Rafael Moreira (Professor Associado da FCSH)
- Doutor Francisco Caramelo (Professor Auxiliar da FCSH)
- Doutor Francisco Roque de Oliveira (Professor Auxiliar da FL-UL)
- Doutor João Nelson Veríssimo (Professor Auxiliar da Univ. da Madeira)
- Doutor Jorge Flores (Professor Auxiliar da Univ. de Aveiro)
- Doutor José Damião Rodrigues (Professor Auxiliar da Univ. dos Açores)
- Doutor José Miguel Pinto dos Santos (Professor da AESE, Escola de Direcção de Negócios)
- Doutora Maria Leonor Sampaio (Professora Auxiliar da Univ. dos Açores)
- Doutora Maria Madalena Larcher (Professora Auxiliar do Inst. Politécnico de Tomar)
- Doutora Maria Margarida Machado (Professora Auxiliar da Univ. dos Açores)
- Doutora Maria do Rosário Pimentel (Professora Auxiliar da FCSH)
- Doutor Mário Viana (Professor Auxiliar da Univ. dos Açores)
- Doutora Susana Costa (Professora Auxiliar da Univ. dos Açores)
- Doutor Rui Manuel Loureiro (Professor da Universidade Lusófona)
- Doutora Rute Dias Gregório (Professora Auxiliar da Univ. dos Açores)
- Doutora Catarina Madeira Santos (Investigadora; Bolseira de Pós-doutoramento da FCT)
- Doutor Ricardo Madruga da Costa (Investigador; Conferencista da Univ. dos Açores; Bolseiro de Pós-doutoramento da FCT)

INVESTIGADORES ASSOCIADOS

- Doutor Artur Teodoro de Matos (Professor Catedrático da UCP)
- Doutor Henrique Leitão (Investigador Auxiliar da Universidade de Lisboa)
- Doutor Luís Filipe Barreto (Professor Associado com Agregação da FL-UL; Director do Centro Científico e Cultural de Macau)
- Doutor Luís Filipe Thomaz (Director do Instituto de Estudos Orientais-UCP)
- Doutora Cecília Guirado (Professora Auxiliar da Universidade de Marília)
- Doutor Nuno Senos (Investigador)
- Doutor Paulo Matos (Professor da UCP); Bolseiro de Pós-doutoramento da FCT
- Doutor Zoltán András Biedermann (Investigador; Bolseiro de Pós-doutoramento da Univ. da Califórnia)
- Doutora Ana Salema (Investigadora)
- Doutora Ângela Domingues (Investigadora auxiliar ICT)
- Doutora Isabel Tomás (Professora Auxiliar da FCSH (integrada no Centro de Linguística da FCSH/UNL)

- Doutora Jessica Hallet (Bolsista de Pós-doutoramento da FCT)
- Doutora Maria Augusta Lima da Cruz (Professora Associada com agregação da Univ. do Minho)
- Doutora Maria de Jesus Mártires dos Lopes (Investigadora principal, c/ agregação ICT, aposentada)

ASSISTENTES DE INVESTIGAÇÃO

- Mestre Alexandra Pelúcia (Assistente Convidada da FCSH)
- Mestre Casimiro Rodrigues (Assistente da Univ. dos Açores)
- Mestre Susana Münch Miranda (Assistente Convidada da FCSH)
- Mestre Susana Silva (Assistente Convidada da Univ. dos Açores)
- Mestre Alexandra Curvelo (Inst. Português de Conservação e Restauro; Bolseira de Doutoramento FCT)
- Mestre Ana Fernandes Pinto (Investigadora; Conferencista na UCP)
- Mestre André Murteira (Bolsista de Investigação da FCT)
- Mestre André Teixeira (Bolsista de Doutoramento da FCT; Conferencista na UCP)
- Mestre Carla Alferes Pinto (Investigadora)
- Mestre Cristina da Silva Brito (Investigadora; Bolseira de Doutoramento da FCT)
- Mestre Helena Rodrigues (Investigadora)
- Mestre Isabel Tavares Mourão (Investigadora)
- Mestre Isabel Pina (Investigadora)
- Mestre João Figueirôa-Rêgo (Investigador)
- Mestre João Silva de Jesus (Investigador)
- Mestre João Teles e Cunha (Investigador)
- Mestre Madalena Ribeiro (Bolsista de Investigação da FCT)
- Mestre Maria Conceição Flores (Investigadora)
- Mestre Maria João Pacheco Ferreira (Bolsista de Doutoramento da FCT)
- Mestre Maria de Lourdes Sales (Investigadora)
- Mestre Maria Paula Dias Couto Paes (Investigadora)
- Mestre Marisa Marques (Investigadora)
- Mestre Pedro Lage Correia (Bolsista de Doutoramento da FCT)
- Mestre Teresa Lacerda (Investigadora)
- Mestre Valdemar Coutinho (Investigador, Professor aposentado do ensino secundário)
- Lic. Ana Rita Domingues (Investigadora)
- Lic. Andreia Martins Carvalho (Investigadora)
- Lic. Arlindo Caldeira (Investigador); Professor do Ensino Secundário
- Lic. Inês Duarte Pinto (Investigadora)
- Lic. Isabel Almeida (Bolsista de Investigação da FCT)
- Lic. José António Bettencourt (Investigador)
- Lic. Luzia Soromenho (Investigadora)
- Lic. Luís Pinheiro (Investigador)
- Lic. Maria de Fátima Tomás (Investigadora)
- Lic. Maria Leonor Leiria (Investigadora)
- Lic. Miguel Pereira Coutinho (Investigador)
- Lic. Patrícia Carvalho (Investigadora)
- Lic. Pedro Nobre (Investigador)
- Lic. Renato Pires (Investigador)
- Lic. Rogério Puga (Investigador)
- Lic. Silvana Pires (Bolsista de Investigação da FCT)
- Lic. Sofia Diniz (Investigadora)